1.23.94

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division DS107

Section G93

Shelf

Number v. 4

B. WESTERMANN & Co
NEW-YORK
812 BROADWAY

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de Cartes détaillées. — Première partie, **Judée.** Trois volumes grand in-8°.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, rue des Boulangers, et 27, rue de Bellechasse.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

SECONDE PARTIE. — SAMARIE.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXIV.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

https://archive.org/details/descriptiongeogr04guer

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA SAMARIE.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE À JÉRUSALEM. — NOUVELLE ÉTUDE DE CETTE VILLE. — LIMITES DE LA SAMARIE.

ARRIVÉE À JÉRUSALEM. — NOUVELLE ÉTUDE DE CETTE VILLE.

Pendant la dernière mission scientifique que j'avais accomplie en Palestine en 1863, j'avais exploré avec soin tout le territoire de l'ancienne Judée, depuis Jaffa au nord jusqu'à El-A'rich au sud.

Les résultats de mes investigations ont été consignés dans un ouvrage assez étendu, accompagné d'une grande carte de la Judée[1]. Quand j'eus achevé cette publication, je fus chargé, au commencement de mars de l'année 1870, d'une nouvelle mission pour ce même pays, afin d'y parcourir et d'y étudier en détail la Samarie et la Galilée, dans les parties surtout les plus rarement visitées par les voyageurs.

Le 30 mars, à huit heures du matin, je débarquais pour la quatrième fois à Jaffa; le lendemain, j'étais dans la Cité sainte. Il est

[1] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* Première partie : *Judée;* 3 volumes grand in-octavo, par V. Guérin. — Chez Challamel aîné, libraire à Paris, 30, rue des Boulangers.

inutile de décrire ici les différentes routes qui de la première de ces deux villes conduisent à la seconde, car j'en ai suffisamment parlé dans mon précédent ouvrage.

Depuis les fouilles importantes pratiquées, par les membres de la mission scientifique anglaise, autour et au dedans de Jérusalem, j'avais hâte d'en examiner attentivement les résultats, afin d'en déduire les conséquences topographiques et archéologiques que cette étude pourrait faire naître dans mon esprit. J'étais d'autant plus désireux de voir les excavations faites par la Commission anglaise, que des problèmes d'un haut intérêt y sont rattachés, problèmes qui depuis longtemps partagent en des opinions très-divergentes des savants éminents et laissent encore la critique flottante et indécise. J'espérais trouver, au fond des tranchées ouvertes par les Anglais et des galeries souterraines dues à leurs laborieux efforts ainsi qu'aux ressources sans cesse renaissantes envoyées par le Comité de Londres, le nœud caché et l'explication dernière de ces divers problèmes. Malheureusement, au moment de mon arrivée à Jérusalem, le lieutenant Warren, ayant épuisé le crédit qui lui avait été alloué, se disposait à partir avec les membres de la Commission dont il était le chef, et il avait déjà comblé presque toutes les excavations qu'il avait exécutées et dont il avait poussé quelques-unes à de très-grandes profondeurs, en sorte que les belles découvertes qu'il avait faites se trouvaient de nouveau ensevelies sous des monceaux énormes de décombres.

Je regrettai beaucoup ce contre-temps, et je dus me borner, comme dans mes précédents voyages, à examiner seulement la partie émergente au-dessus du sol des constructions attribuées par les uns à Salomon et aux rois qui l'ont suivi, et par d'autres à une époque bien postérieure. La Jérusalem primitive, entrevue, sur certains points, par le lieutenant anglais, sous une accumulation de débris qui dépasse parfois 30 mètres d'épaisseur, tant sont nombreux les bouleversements que la ville a subis, est donc rentrée dans sa tombe, et, pour l'en exhumer une seconde fois, il faudrait des frais très-considérables. Les plans et les explications fournis par

le lieutenant Warren pourront seuls, plus tard, quand la publication en sera achevée, jeter quelque lumière sur ce sujet.

Une autre question beaucoup plus importante, à mon sens, puisqu'elle intéresse non plus uniquement les savants et les archéologues, mais encore le monde chrétien tout entier, est celle de l'authenticité du Saint-Sépulcre et du Calvaire. Cette authenticité, très-combattue, depuis une trentaine d'années surtout, par des arguments qui pouvaient paraître plausibles quand on reculait par erreur si fort au delà des limites de la ville actuelle le tracé du troisième mur d'enceinte, me semble démontrée scientifiquement aujourd'hui par la découverte du véritable tracé de ce mur et par celle de deux tronçons appartenant, selon toute apparence, à la deuxième enceinte. Comme nous savons que, du temps de Jésus-Christ, le Golgotha était en dehors mais très-près de la ville, il faut que la deuxième muraille, qui seule existait à l'époque de Notre-Seigneur, la troisième n'ayant été construite qu'un peu plus tard, sous Agrippa, se trouve en deçà de l'église du Saint-Sépulcre, laquelle renferme à la fois et le Calvaire et le tombeau du Christ. On comprend tout de suite l'importance d'une pareille question. D'abord il est impossible de nier que, depuis Constantin, ces deux sanctuaires n'aient toujours été vénérés par les chrétiens là où on les vénère encore maintenant. Ce culte remonte même beaucoup plus haut, puisque nous savons qu'Adrien, pour rompre la continuité de la tradition chrétienne et pour détourner les fidèles de venir s'incliner devant le tombeau de leur Dieu crucifié et devant la roche ensanglantée du Calvaire, avait élevé une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre, et une autre à Vénus sur le Golgotha. Constantin ordonna de renverser ces idoles, et sous les deux sanctuaires païens qui les renfermaient il retrouva les deux sanctuaires chrétiens qu'ils recouvraient, et qui dès lors ne cessèrent plus d'être le rendez-vous et comme le centre de la croyance religieuse des peuples.

Plus tard, pour les reconquérir sur les infidèles, l'Occident a précipité sur l'Orient d'innombrables phalanges de guerriers, et

encore aujourd'hui, bien que l'enthousiasme religieux du monde chrétien se soit singulièrement refroidi, les grandes nations néanmoins ne laissent jamais de côté dans leurs préoccupations politiques tout ce qui a trait aux Lieux saints. On sait, par exemple, que la question relative à la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre a occupé dernièrement, durant plusieurs années, trois des principaux États de l'Europe : la France, la Russie et la Turquie.

Cependant, à la tradition chrétienne primitive, à la foi ardente du moyen âge, aux préoccupations beaucoup moins enthousiastes, mais néanmoins toujours persistantes, de la politique contemporaine elle-même, qui ne croit pas s'agiter autour d'un vain fantôme quand elle a à traiter la question qui concerne quelques-uns des sanctuaires de la Palestine, et notamment le Saint-Sépulcre, un certain nombre d'archéologues ont opposé et continuent d'opposer encore un argument topographique, qui serait irréfutable et qui renverserait tout l'édifice de la tradition, de la foi et de la politique, s'il reposait sur des bases solides. Comme on s'était imaginé, en vertu de preuves qu'il serait trop long de développer ici, que la troisième enceinte de l'époque d'Agrippa dépassait bien au delà, vers le nord et vers l'ouest, le mur qui, de ces deux côtés, délimite maintenant la ville, on était alors entraîné comme fatalement à comprendre tout le quartier du Saint-Sépulcre dans le périmètre de la seconde enceinte; et, attendu que cette seconde enceinte existait à l'époque de Notre-Seigneur, la troisième seule lui étant postérieure, il s'ensuivait que le Golgotha actuel et le Saint-Sépulcre devaient être regardés comme apocryphes, puisqu'ils sont situés au dedans du tracé présumé de la deuxième muraille. On se demandait, en outre, comment il pouvait se faire que le quartier du Saint-Sépulcre, qui de nos jours semble si intérieur et si bien enclavé dans la ville, eût été, à l'époque de Notre-Seigneur, c'est-à-dire à une époque où l'on supposait que Jérusalem était beaucoup plus considérable en étendue qu'elle ne l'est maintenant, que ce quartier, dis-je, eût été alors en dehors de la cité, ainsi que nous le savons par des passages irrécusables et par l'usage où étaient

les Juifs de n'enterrer jamais personne au dedans de leurs villes. L'étude que j'avais faite depuis longtemps de la tradition chrétienne par rapport au Saint-Sépulcre m'avait paru, quant à moi, tellement concluante, qu'elle ne laissait subsister dans mon esprit aucun doute sur l'authenticité de cette tradition et, par conséquent, sur celle du Saint-Sépulcre lui-même. Mais, sachant que l'argument topographique invoqué contrairement à cette tradition est, en apparence, très-spécieux, et qu'il s'appuie uniquement sur le tracé hypothétique de la seconde enceinte, j'étais venu cette fois-ci à Jérusalem avec la pensée de suggérer au lieutenant Warren le projet de profiter des fonds considérables que le Comité de Londres avait remis entre ses mains, pour rechercher par des fouilles nouvelles les traces de la deuxième muraille. D'après les rapports publiés, en effet, jusqu'ici par le Comité anglais, il me semblait que si, relativement à l'enceinte du temple, relativement aussi à la muraille qui enclavait jadis dans la ville la colline d'Ophel, cet officier avait pratiqué ses fouilles avec autant d'habileté que de bonheur, et honoré son nom par des découvertes importantes, en ce qui regarde la seconde enceinte il avait fait fausse route et ouvert ses tranchées là où, à mon avis, il n'y avait pas de chances de retrouver les vestiges de cette enceinte. J'étais, pour mon compte, convaincu que, s'il avait dirigé ailleurs ses fouilles, il aurait infailliblement réussi à exhumer de nouveaux fragments de cette seconde muraille, dont quelques parties sont déjà découvertes depuis un certain nombre d'années.

Par malheur, comme je l'ai dit plus haut, il avait achevé de dépenser les sommes mises à sa disposition, et il se préparait à quitter la Ville sainte.

Quoi qu'il en soit, les deux tronçons de la puissante muraille qui ont été découverts à l'est de l'église du Saint-Sépulcre, et qui, à mon avis, ne peuvent appartenir qu'à la deuxième enceinte, démontrent victorieusement, selon moi, par leur position en deçà de cette église, l'authenticité de la tombe sacrée qu'elle renferme et, par suite, celle du Calvaire. Ces deux tronçons, seuls, bien étu-

diés, sans parti pris et indépendamment de toute idée préconçue, suffiront, je pense, pour réconcilier sur ce point avec la foi chrétienne ceux qu'en éloignent des considérations topographiques qui me paraissent erronées et auxquelles on peut opposer d'autres considérations du même genre, basées sur un examen plus attentif du sol et sur des découvertes récentes. Que si, à Jérusalem, il y a trois catégories différentes de sanctuaires, les uns vrais, les autres douteux, les troisièmes évidemment apocryphes, et si cette distinction doit être faite avec une respectueuse indépendance d'esprit, qui ne se laisse aveugler ni par le scepticisme d'une raison superbe, ni par les illusions d'une foi peu éclairée, cette ville contient deux sanctuaires principaux qui, maintenant plus que jamais, par suite de l'étude plus approfondie qui a été faite des trois murs d'enceinte de la cité antique, me semblent s'élever triomphalement au-dessus de toute critique : ce sont le Saint-Sépulcre et le Calvaire. Là, tous les esprits impartiaux qui ne cherchent que la vérité doivent se réunir dans une même affirmation; là, bientôt, je l'espère, se donneront fraternellement la main la science et la religion.

Je ne fais qu'indiquer ici cette question capitale, à laquelle je donnerai plus tard tous les développements qu'elle mérite, lorsque dans un ouvrage spécial je ferai la monographie de Jérusalem et que, décrivant tour à tour chacun de ses monuments, je m'efforcerai de résoudre quelques-uns des nombreux et parfois difficiles problèmes qu'ils soulèvent. Pour le moment, je me borne à dire que, le but de la mission dont j'étais chargé étant l'étude de la Samarie et de la Galilée, je me hâtai, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur la Ville sainte, de me remettre en marche, afin de commencer aussitôt l'exploration de la première de ces deux provinces.

LIMITES DE LA SAMARIE.

Et d'abord, quelles étaient jadis les limites de la Samarie?

On comprenait, dans le principe, sous ce nom, le territoire de toutes les tribus qui s'étaient séparées du royaume de Juda et réu-

nies sous le sceptre de Jéroboam. Nous lisons, en effet, dans le IIIe livre des Rois le verset suivant :

Profecto enim veniet sermo quem prædixit in sermone Dei contra altare quod est in Bethel, et contra omnia fana excelsorum quæ sunt in urbibus Samariæ[1].

« Assurément, on verra s'accomplir la prédiction faite par le prophète, au nom de Dieu, contre l'autel qui est à Béthel et contre tous les sanctuaires des hauts lieux qui se trouvent au milieu des villes de la Samarie. »

Un second passage de la sainte Écriture embrasse sous la dénomination générale de *villes de la Samarie* toutes celles qui appartenaient au royaume d'Israël, en opposition avec le royaume de Juda.

Adduxit autem rex Assyriorum de Babylone, et de Cutha, et de Avah, et de Emath, et de Sepharvaim, et collocavit eos in civitatibus Samariæ pro filiis Israel : qui possederunt Samariam, et habitaverunt in urbibus ejus[2].

« Le roi des Assyriens fit venir des colons de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Émath et de Sépharvaïm, et il les établit dans les villes de la Samarie, à la place des enfants d'Israël; ils possédèrent la Samarie et ils habitèrent dans ses villes. »

Les versets qui suivent et d'autres passages tirés des prophètes Osée[3], Amos[4] et Ézéchiel[5] prouvent également que le terme de Samarie était équivalent à celui de royaume d'Israël. Cet État se composait des dix tribus révoltées contre Roboam, qui n'avait plus conservé de fidèles à sa cause que les deux tribus de Juda et de Benjamin; mais celles de Siméon et de Dan, principalement celle de Siméon, étant comme enclavées dans les tribus de Juda et de Benjamin, durent être bientôt forcément absorbées dans le royaume de Juda, qui comprit ainsi ces quatre tribus. Toutes les autres, à savoir : celles d'Éphraïm, de Manassé occidental ou demi-tribu de Manassé, d'Issachar, de Zabulon, d'Aser et de Nephtali, en deçà du Jourdain; de Ruben, de Gad et de Manassé oriental ou seconde tribu de Manassé, au delà de ce même fleuve, continuèrent à faire

[1] *Rois*, l. III, c. XIII, v. 32.

[2] *Rois*, l. IV, c. XVII, v. 24; cf. v. 26, 28 et 29.

[3] *Osée*, c. VIII, v. 5 et 6.

[4] *Amos*, c. III, v. 9.

[5] *Ézéchiel*, c. XVI, v. 53.

partie du royaume d'Israël. Par conséquent, la dénomination de Samarie embrassait alors le territoire occupé par ces huit tribus, et la province qu'on appela ensuite Galilée était tout entière renfermée dans la précédente. Plus tard, le royaume d'Israël ou, autrement dit, la Samarie perdit toutes les contrées transjordanes, c'est-à-dire les tribus de Gad, de Ruben et de Manassé oriental.

Et suscitavit Deus Israel spiritum Phul, regis Assyriorum, et spiritum Thelgathphalnasar, regis Assur; et transtulit Ruben, et Gad, et dimidiam tribum Manasse, et adduxit eos in Lahela, et in Habor, et Ara, et fluvium Gozan, usque ad diem hanc [1].

A partir de ce moment, la dénomination de Samarie fut donc restreinte au territoire de celles des tribus que ce royaume conserva en deçà du Jourdain.

Theglathphalasar envahit ensuite la partie septentrionale de la Samarie déjà réduite et en transporta les habitants en Assyrie.

In diebus Phacee regis Israel venit Theglathphalasar, rex Assur, et cepit Aion, et Abel-Domum, Maacha et Janoe, et Cedes, et Asor, et Galaad, et Galilæam, et universam terram Nephtali, et transtulit eos in Assyrios [2].

Cette troisième réduction de la Samarie amena nécessairement une réduction analogue dans l'acception de moins en moins étendue de ce nom.

Enfin, l'an 721 avant Jésus-Christ, Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empara de Samarie, capitale du royaume du même nom, après un siége de trois ans. Les Israélites furent transportés hors de leur pays dans différentes contrées de l'Assyrie et de la Médie, et le territoire d'Israël fut repeuplé successivement, sous Salmanasar et ses successeurs, par diverses peuplades de la vaste monarchie assyrienne.

3. Contra hunc (Osee) ascendit Salmanasar, rex Assyriorum, et factus est ei Osee servus, reddebatque illi tributa.

4. Cumque deprehendisset rex Assyriorum Osee, quod rebellare nitens misisset nuntios ad Sua, regem Ægypti, ne præstaret tributa regi Assyriorum sicut singulis annis solitus erat, obsedit eum et vinctum misit in carcerem.

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. v, v. 26. — [2] *Rois*, l. IV, c. xv, v. 29.

5. Pervagatusque est omnem terram et, ascendens Samariam, obsedit eam tribus annis.

6. Anno autem nono Osee, cepit rex Assyriorum Samariam, et transtulit Israel in Assyrios posuitque eos in Hala, et in Habor, juxta fluvium Gozan, in civitatibus Medorum [1].

La conquête du royaume de Samarie, dans les limites de plus en plus resserrées où il avait été tour à tour réduit par différentes invasions, n'effaça pas néanmoins ce nom du sol, bien que le pays eût été repeuplé par des colonies assyriennes, ce qui nous porte à croire que tous les habitants primitifs n'en avaient point été expulsés.

Les colons assyriens demeurèrent d'abord attachés au culte de leurs idoles; mais ensuite, infestés par des lions qui répandaient la terreur et la mort au milieu d'eux, ils attribuèrent cette calamité à l'ignorance où ils étaient du culte qu'ils devaient rendre au Dieu de la contrée où ils avaient été transplantés, et ils demandèrent au roi d'Assyrie de vouloir bien leur envoyer un des prêtres de la Samarie qui avaient été emmenés en captivité, afin qu'il pût leur enseigner la manière d'adorer le Dieu du pays. Ce prêtre, ajoute la Bible, leur fut envoyé, et il s'établit à Béthel, ville où Jéroboam avait jadis fondé un temple. Mais, à côté de Jéhova, ils continuèrent à adorer leurs dieux particuliers, dont la Bible nous donne les noms.

29. Et unaquæque gens fabricata est deum suum : posueruntque eos in fanis excelsis, quæ fecerant Samaritæ, gens et gens in urbibus suis, in quibus habitabat.

30. Viri enim Babylonii fecerunt Sochothbenoth; viri autem Chutæi fecerunt Nergel, et viri de Emath fecerunt Asima.

31. Porro Hevæi fecerunt Nebahaz et Tharthac. Hi autem qui erant de Sepharvaim comburebant filios suos igni, Adramelech et Anamelech, diis Sepharvaim.

32. Et nihilominus colebant Dominum [2]...

Dans la suite, nous voyons Josias, roi de Juda, déployer une

[1] *Rois*, l. IV, c. XVII, v. 3-6. — [2] *Rois*, l. IV, c. XVII, v. 29-32.

grande sévérité, non-seulement contre les cultes idolâtres qui continuaient à être en honneur dans ses États, mais encore contre ceux qui étaient répandus dans l'ancien royaume d'Israël.

15. Insuper et altare quod erat in Bethel, et excelsum quod fecerat Jeroboam filius Nabath, qui peccare fecit Israel, et altare illud et excelsum destruxit, atque combussit, et comminuit in pulverem, succenditque etiam lucum.

19. Insuper et omnia fana excelsorum, quæ erant in civitatibus Samariæ, quæ fecerant reges Israel ad irritandum Dominum, abstulit Josias; et fecit eis secundum omnia opera quæ fecerat in Bethel[1].

Nous lisons également dans les Paralipomènes que les réformes religieuses de Josias s'étendirent jusqu'au territoire de Nephtali, et que, sous son règne, on recueillit dans le pays de Manassé, d'Éphraïm et de tout le reste d'Israël, des dons pour réparer le temple de Jérusalem.

6. Sed et in urbibus Manasse, et Ephraim, et Simeon, usque Nephtali, cuncta subvertit.

9. Qui venerunt ad Helciam sacerdotem magnum; acceptamque ab eo pecuniam, quæ illata fuerat in domum Domini, et quam congregaverant Levitæ et janitores de Manasse, et Ephraim, et universis reliquiis Israel, ab omni quoque Juda et Benjamin, et habitatoribus Jerusalem,

10. Tradiderunt in manibus eorum qui præerant operariis in domo Domini, ut instaurarent templum, et infirma quæque sarcirent[2].

Le même livre nous apprend que, la dix-huitième année du règne de ce prince, on célébra à Jérusalem la fête de Pâques d'une manière très-solennelle, et qu'à cette fête assistèrent tous les Israélites qui étaient restés en Palestine[3]. De ces divers passages il résulte que l'ancien royaume d'Israël, du moins dans les contrées cisjordanes, n'avait pas été repeuplé complétement par des colons assyriens, et que beaucoup d'Israélites étaient demeurés dans le pays, y maintenant avec leurs coutumes et leur langue les dénominations primitives des localités. Celle de Samarie, appliquée au territoire qui

[1] *Rois*, l. IV, c. XXIII, v. 15 et 19.

[2] *Paralipomènes*, l. II, c. XXXIV, v. 6, 9 et 10.

[3] *Paralipomènes*, l. II, c. XXXV, v. 17-19.

jadis était ainsi appelé, se perpétua donc, malgré la conquête et le remplacement d'un grand nombre des habitants indigènes par des colons étrangers.

Plus tard, toute la partie septentrionale de cette contrée fut désignée sous le nom de Galilée, et celui de Samarie fut réservé à la seule partie méridionale. La Palestine fut donc divisée en trois provinces distinctes : la Judée, au sud; la Samarie, au centre; et la Galilée, au nord. La Judée comprenait le territoire possédé autrefois par les tribus de Juda, de Benjamin, de Dan et de Siméon. La Samarie se composait de celui qui avait appartenu aux tribus d'Éphraïm et de Manassé occidental; enfin, le territoire d'Issachar, de Zabulon, d'Aser et de Nephtali formaient les deux sections de la basse et de la haute Galilée.

Entrons maintenant dans des détails plus circonstanciés au sujet des limites de la Samarie, qui seule nous occupe en ce moment.

Si nous consultons l'historien Josèphe, cet écrivain détermine de la manière suivante les bornes dans lesquelles cette province était renfermée de son temps :

Ἡ δὲ Σαμαρεῖτις χώρα μέση μὲν τῆς Ἰουδαίας ἐστὶ καὶ τῆς Γαλιλαίας (ἀρχομένη γὰρ ἀπὸ τῆς ἐν τῷ Μεγάλῳ Πεδίῳ κειμένης Γιναίας ὄνομα κώμης, ἐπιλήγει τῆς Ἀκραβατηνῶν τοπαρχίας), φύσιν δὲ τῆς Ἰουδαίας κατ' οὐδὲν διάφορος....

Μεθόριος δὲ αὐτῶν ἡ Ἀνουὰθ Βορκέως προσαγορευομένη κώμη, πέρας αὕτη τῆς Ἰουδαίας τὸ πρὸς βορέαν[1].

«La Samarie est située entre la Judée et la Galilée. Commençant au bourg de Ginéa, qui se trouve dans la Grande Plaine, elle finit à la toparchie des Acrabaténiens; par la nature du sol, elle ne diffère en rien de la Judée...

«Sur les confins des deux provinces est le bourg d'Anouath, appelé également Borcéos, qui forme la limite de la Judée vers le nord.»

Ainsi, à l'époque où écrivait Josèphe, la Samarie ne dépassait pas, au nord, Ginéa, actuellement Djenin; au sud, elle avait pour frontière la toparchie des Acrabaténiens, dont le chef-lieu, appelé *Ἀκραβατά* par Josèphe, a conservé son nom dans le village arabe

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, §§ 4 et 5.

d'Akrabeh. Quant au bourg d'Anouath, autrement dit Borcéos, qui la limitait également vers le sud, il faut, selon toute apparence, le rechercher dans le village aujourd'hui ruiné d'Yanoun, situé à quelques kilomètres à l'E. N. E. d'Akrabeh. A l'est, elle était bordée par le Jourdain; mais, à l'ouest, elle ne s'étendait pas jusqu'à la mer, car le même historien nous apprend que toutes les côtes jusqu'à Ptolémaïs appartenaient à la Judée.

Ἀφῄρηται δὲ οὐδὲ τῶν ἐκ θαλάσσης τερπνῶν ἡ Ἰουδαία, τοῖς παραλίοις κατατείνουσα μέχρι Πτολεμαΐδος.

« La Judée n'est pas privée non plus des agréments qui viennent de la mer, car ses côtes s'étendent jusqu'à Ptolémaïs. »

Ainsi restreinte, la Samarie était alors de beaucoup la plus petite province de la Palestine, puisqu'elle ne contenait plus qu'une faible partie de la tribu d'Éphraïm et à peine les trois quarts de celle de Manassé occidental. Dans la description que je vais en donner, je ne me renfermerai pas dans ces dernières limites, mais je comprendrai dans la Samarie le territoire complet de ces deux tribus, et, pour relier cette étude à celle que j'ai publiée sur la Judée, j'y joindrai quelques détails relatifs à certaines localités ayant appartenu jadis, soit à la tribu de Benjamin, soit à celle de Dan sur la limite de celle d'Éphraïm, et que je n'avais pas visitées lors de ma précédente mission. Ainsi, par exemple, je vais commencer ce travail par la description de la vallée de Jéricho, ville qui, autrefois, échut en partage à la tribu de Benjamin.

Quant aux caractères généraux de la Samarie, Josèphe les résume comme il suit, en comparant cette province à la Judée :

Ἀμφότεραι γὰρ ὀρειναὶ καὶ πεδιάδες, εἴς τε γεωργίαν μαλθακαὶ καὶ πολυφόροι, κατάδενδροί τε καὶ ὀπώρας ὀρεινὴς καὶ ἡμέρου μεσταί. Προσάρδεσθαι δὲ οὐδαμοῦ μὲν φύσει δαψιλὲς, ὕονται δὲ τὸ πλέον. Γλυκὺ δὲ νᾶμα πᾶν διαφόρως ἐν αὐταῖς, καὶ διὰ πλῆθος πόας ἀγαθῆς τὰ κτήνη πλέον ἢ παρ' ἄλλοις γαλακτοφόρα. Μέγιστόν γε μὴν τεκμήριον ἀρετῆς καὶ εὐθηνίας τὸ πληθύειν ἀνδρῶν ἑκατέραν [1].

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 4.

« Ces deux provinces (la Judée et la Samarie) sont l'une et l'autre un pays de montagnes et de plaines. Propres à l'agriculture, elles sont très-fertiles et sont couvertes d'arbres qui produisent beaucoup de fruits, soit doux, soit sauvages. Peu faciles naturellement à féconder par l'irrigation, elles sont arrosées par des pluies considérables. Les eaux qui y coulent y sont extrêmement douces, et, à cause de l'abondance de bons pâturages, les troupeaux y donnent une plus grande quantité de lait qu'ailleurs. Au reste, la plus forte preuve de l'excellence et des heureux avantages que possèdent ces deux provinces, c'est que la population en est très-nombreuse. »

Aujourd'hui, par suite des calamités qui ont fondu si souvent sur ces contrées et de l'administration déplorable sous laquelle elles gémissent depuis longtemps, il faut rabattre beaucoup des éloges que leur prodigue Josèphe. Néanmoins, en ce qui concerne la Samarie, dont il est uniquement question maintenant, elle passe encore, bien qu'elle ne soit plus que l'ombre d'elle-même, pour l'une des plus belles régions de la Syrie. On la désigne sous le nom de *pays de Naplouse*, parce que cette ville, qui a succédé à l'antique Sichem, en est la cité principale. Rarement visitée par les voyageurs, qui, pour la plupart, ne connaissent guère de cette province que la route conduisant de Jérusalem à Nazareth, elle mérite cependant, à beaucoup de titres, d'attirer leur attention. Sans allonger davantage ce préambule, j'entre immédiatement en matière, en priant le lecteur de vouloir bien, pour me suivre plus facilement, consulter la carte qui est jointe à cet ouvrage.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM POUR LE COUVENT DE SAINT-SABA. — VISITE DE CE MONASTÈRE. — TOURMENTE EFFROYABLE. — HALTE À NEBY MOUSA. — DESCENTE DANS LA VALLÉE DU JOURDAIN. — A'ÏN ES-SOULTHAN. — ASCENSION DE LA MONTAGNE DE LA QUARANTAINE. — ER-RIHA. — KASR HADJLAH. — A'ÏN HADJLAH, JADIS BETH-HOGLAH. — HALTE PRÈS DE LA MER MORTE, NON LOIN DE L'ÎLOT CONNU SOUS LE NOM DE REDJOUM LOUTH. — LE JOURDAIN. — KASR EL-JEHOUDI. — TELL DJELDJOUL (GILGAL OU GALGALA). — RETOUR À L'A'ÏN ES-SOULTHAN. — HISTOIRE DE JÉRICHO; EMPLACEMENTS DIVERS DE CETTE VILLE.

DÉPART DE JÉRUSALEM POUR LE COUVENT DE SAINT-SABA.

Une douzaine de pèlerins français, que j'avais rencontrés en Égypte et avec lesquels j'avais débarqué à Jaffa, devaient accomplir avant les fêtes de Pâques une petite tournée à la mer Morte et au Jourdain, sous la conduite de l'excellent frère Lievin, religieux franciscain, qui depuis plusieurs années se dévoue avec tant de zèle à l'œuvre des pèlerinages en Terre sainte, en servant lui-même de guide aux pèlerins latins.

Ces messieurs, qui participaient avec moi, à Jérusalem, dans le couvent de Casa-Nova, à la cordiale hospitalité des bons pères franciscains, m'ayant engagé à les accompagner dans cette excursion, je me joignis volontiers à eux. Le 2 avril, à une heure de l'après-midi, nous nous mîmes tous en marche, en sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa, autrement dite Bab el-Khalil ou porte d'Hébron, parce qu'elle conduit également à ces deux villes. Nous avions pour escorte un certain nombre d'Arabes appartenant à une tribu dont les douars sont disséminés entre la Cité sainte et la mer Morte. Le cheikh qui les commandait, et avec lequel notre

drogman avait fait marché, s'appelait Rachid. Sa résidence habituelle est à Abou-Dis. On sait, en effet, que tous les pèlerins qui se rendent de Jérusalem au Jourdain et à la mer Morte sont dans l'usage de traiter, avant de partir, avec quelque chef de Bédouins, qui, moyennant une certaine somme débattue des deux côtés, s'engage à leur fournir une escorte et à les ramener sains et saufs au point de départ. C'est une sorte de rançon qu'ils sont obligés de payer d'avance, pour ne pas être dévalisés ou même tués en route. Sans doute, une dizaine de voyageurs bien décidés et bien armés pourraient tenter d'accomplir ce voyage, sans se soumettre à un pareil contrat, qui a quelque chose d'humiliant pour des hommes de cœur; mais la route qui de Jérusalem mène à la mer Morte est, en plusieurs endroits, si difficile et si propre à un coup de main de la part d'une bande de voleurs, que l'on pourrait s'exposer, en ne négociant pas préalablement avec eux, à quelque fâcheuse aventure. Ainsi, je me rappelle qu'en 1854, la première fois que je descendis de Jérusalem à Jéricho, en compagnie également de quelques voyageurs français et avec une escorte de six Bédouins, un Allemand demanda à s'adjoindre à nous, sans acquitter au cheikh qui les commandait sa rançon personnelle. Nous lui recommandâmes d'être bien sur ses gardes et de ne pas s'éloigner de nous. Tout alla parfaitement pendant les deux premiers jours de notre excursion; mais, le troisième, qui était celui de notre retour à Jérusalem, notre Allemand, qui pensait n'avoir plus aucune précaution à garder, crut, malgré nos conseils, qu'il pouvait sans danger prendre les devants, pendant que nous achevions nous-mêmes nos préparatifs de départ. Nous nous mîmes bientôt en marche, et nous cheminâmes sans plus le revoir, assez préoccupés de lui, mais nous figurant toujours qu'il était en avant et que nous allions le rattraper. En arrivant le soir dans la Ville sainte, nous apprîmes qu'il n'y était pas rentré, et toutes les démarches faites les jours suivants pour le retrouver furent complétement inutiles. Les habitants de Jéricho et les Bédouins de notre escorte, interrogés sur son compte par l'autorité, jurèrent tous par Mahomet

qu'ils ne savaient pas ce qu'il était devenu. En réalité, il a dû tomber victime de quelque guet-apens. Je donne ces détails pour faire connaître l'état du pays et montrer, par un exemple, le peu de sécurité que présente cette route.

Moi-même, il est vrai, j'ai, peu de temps après l'excursion que je vais raconter, exploré impunément, sans payer aucune rançon de cette nature, non-seulement les environs de Jéricho, mais encore toute la vallée occidentale du Jourdain, depuis l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte jusqu'à ses sources, à Tell el-Kadhy et à Banias. Mais, à moins de motifs sérieux et sans un concours de circonstances favorables, je ne conseillerais à personne de m'imiter.

Je reviens maintenant au point d'où m'a écarté cette petite digression.

Sortis de Jérusalem par la porte de Jaffa, nous tournons aussitôt à gauche sur les flancs de la vallée de Gihon, et, après avoir dépassé le Birket es-Soulthan, qui s'étend à notre droite, nous apercevons du même côté l'emplacement de Hak el-Dama ou *Champ du sang*. A mesure que nous descendons dans la direction du sud, puis de l'est-sud-est, le mont Sion dresse de plus en plus à notre gauche ses pentes rapides.

A une heure vingt-cinq minutes, nous passons à côté du Bir Ayoub ou *Puits de Job*, autrement dit *Puits de Néhémie*, situé à l'extrémité et à la rencontre de la vallée de Josaphat avec celle de Ben-Hinnom, dont la partie supérieure est généralement connue sous le nom de vallée de Gihon.

Notre direction devient alors celle du sud-sud-est, puis du sud-est. Nous suivons le fameux torrent de Cédron ; son lit étroit et desséché ne roule une eau trouble et jaunâtre qu'à l'époque des grandes pluies d'hiver ; il serpente quelque temps dans une vallée plantée d'oliviers et de grenadiers.

A une heure quarante minutes, je remarque à notre droite sur les flancs d'une colline plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc.

A une heure cinquante minutes, nous commençons à cheminer vers l'est, au milieu de montagnes qui consistent principalement en un calcaire crayeux assez tendre; elles sont cultivées en orge sur leurs pentes inférieures, là où le sol a pu être labouré.

A deux heures cinq minutes, nous nous éloignons du Cédron, que nous laissons à notre droite.

A deux heures trente minutes, nous descendons dans un autre oued, appelé *es-Souahry*, السواحرى, du nom d'une petite tribu de Bédouins ainsi appelés, qui errent le long de ses rives. Notre direction est celle du sud-sud-est; mais bientôt nous reprenons celle de l'est.

A trois heures, nous rejoignons le Cédron, qui, à partir de cet endroit, à cause de la proximité du couvent de Saint-Saba, est ordinairement désigné par les Arabes sous la dénomination d'*Oued Mâr Saba*, واد مار سابا. D'autres l'appellent *Oued er-Rahib*, واد الراهب (vallée ou torrent des moines); d'autres enfin, *Oued en-Nar*, واد النار (vallée du feu). Nous sommes alors sur le territoire de la tribu des A'bdieh, عبدية.

A trois heures quinze minutes, nous rencontrons, chemin faisant, un puits ou plutôt une citerne; on me l'indique sous le nom de *Bir el-Hatthabeh*, بير الحطابة.

Cinq minutes plus loin est une autre citerne, également pratiquée dans le roc et qui, comme la précédente, est en ce moment presque à sec, les pluies ayant été très-peu abondantes cette année.

J'observe sur les flancs des montagnes que nous longeons plusieurs grandes couches de silex engagées, à différents étages, par lits horizontaux, au milieu de roches calcaires.

A trois heures trente-cinq minutes, nous passons auprès d'une troisième citerne, plus considérable que les deux autres, avec un réservoir attenant et dont on n'a pu me dire le nom. L'eau est trouble et en petite quantité.

A trois heures quarante-cinq minutes, un cimetière arabe que nous traversons m'est signalé comme appartenant à la tribu des

A'bdieh. Au milieu des tombes dont il se compose s'élève celle d'un santon vénéré, appelé *Cheikh Messief*, شيخ مسيف. De nombreux ex-voto, consistant en bâts de chameaux, en lambeaux de vêtements, en débris de vases et autres objets de cette nature, sont déposés sur le tombeau de ce derviche.

A trois heures cinquante-deux minutes, nous franchissons le Cédron, et nous gravissons vers le sud-sud-est des pentes assez roides le long de cet oued, qui s'enfonce de plus en plus, à notre gauche, entre deux murs gigantesques et presque verticaux de rochers.

Les flancs de ces rochers sont percés d'une foule de grottes ayant jadis servi d'asile à d'innombrables anachorètes : quelques-unes de ces grottes sont à une telle élévation au-dessus du lit du Cédron, qu'on se demande comment elles ont pu être creusées, et comment ensuite ceux qui les habitaient pouvaient en sortir et y retourner chargés de vivres et surtout de la provision d'eau qui leur était indispensable pour vivre pendant quelques jours. Ils devaient sans doute s'aider de cordes pour accomplir ces pénibles et périlleuses ascensions et ces descentes plus périlleuses encore. Des degrés taillés dans le roc leur permettaient également de s'aventurer avec moins de danger sur des pentes si abruptes, où le moindre faux pas les exposait à périr d'une mort affreuse. Toutes ces cellules, semblables aux alvéoles d'une ruche immense, étaient peuplées d'ermites qui étonnaient le désert par des austérités jusqu'alors inconnues. Là, chaque moine, séparé de son voisin par des précipices, vivait isolé sur le bord de l'abîme près duquel il était suspendu. Livré ainsi tout entier à la contemplation et à la prière, et n'ayant que Dieu seul pour témoin de ses mortifications continuelles, il faisait fleurir dans cette horrible solitude des vertus que le paganisme ignorait et que le monde a depuis presque oubliées. Aujourd'hui, ces grottes d'où s'échappaient sans cesse vers le ciel des prières et des chants sacrés sont muettes et abandonnées, et si quelques-unes sont encore habitées, ce n'est plus que par des animaux sauvages, et des oiseaux, notamment des merles et des colombes, qui aiment à vol-

tiger autour du couvent de Saint-Saba et à becqueter dans la main des religieux les miettes de leur pain noir.

Le sentier que nous suivons a été très-amélioré, depuis un certain nombre d'années, par les moines de ce couvent; un petit mur servant de garde-fou borde les contours supérieurs de l'oued; çà et là aussi des degrés ont été pratiqués dans le roc pour assurer la marche sur un sol glissant.

A quatre heures quinze minutes, nous faisons halte au pied de la grande tour du monastère.

VISITE AU COUVENT DE SAINT-SABA.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de ce couvent; je l'ai moi-même décrit dans mon ouvrage sur la Judée, et je renvoie le lecteur aux quelques pages que je lui ai consacrées dans ce travail[1]. Après avoir parcouru les parties les plus intéressantes et les principaux sanctuaires de cette laure fameuse, où le souvenir de son saint fondateur est toujours vivant, et qui, à cause de son étrange position sur les bords escarpés du Cédron, est sans contredit l'une des créations monastiques les plus singulières de la Palestine, nous nous remettons en marche à cinq heures dix minutes, en descendant le long de l'oued le même sentier que nous venons de gravir.

A cinq heures trente minutes, après avoir franchi le Cédron, nous nous arrêtons pour la nuit dans une vallée haute, qui a été choisie pour le lieu de notre campement.

TOURMENTE EFFROYABLE.

Depuis plusieurs mois, la Palestine souffrait d'une sécheresse prolongée, qui commençait à devenir désastreuse. Beaucoup de sources étaient taries, et la plupart des citernes étaient épuisées. Durant presque tout l'hiver, le ciel avait été d'une pureté inexorable;

[1] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* Première partie : *Judée*, t. III, p. 92-101.

aussi la pluie était-elle attendue comme le plus grand bienfait que pût accorder la Providence. Nous étions à peine installés sous nos tentes, qu'un vent violent, soufflant de l'ouest, amoncela peu à peu au-dessus de nos têtes des nuages sombres, qui bientôt éclatèrent en pluies torrentielles. La tourmente ne cessa point, pendant toute la nuit, de bouleverser nos légers abris et de nous inonder d'averses continuelles.

HALTE À NEBY MOUSA.

Le 3 avril, à sept heures du matin, le ciel se rassérénant peu à peu, nous remontons à cheval, et nous cheminons un à un sur un sentier extrêmement étroit, que l'eau tombée avec tant d'abondance a rendu très-glissant. Il serpente à travers monts et vallées. Celles-ci ne sont pour la plupart que d'horribles ravins, d'un aspect sauvage et dont le fond sert de lit à des torrents passagers, qui naissent avec les grandes pluies d'hiver et meurent avec elles. Nous décrivons de nombreux détours ; mais notre direction générale est celle du nord-est. Le pays que nous traversons faisait partie de ce que l'on appelait autrefois le *Désert de Juda*, en hébreu *Midbar Jehouda*. Cultivé seulement par places, sur les versants les moins abrupts des montagnes, il n'est guère parcouru que par des Arabes nomades, qui y font paître quelques troupeaux.

A neuf heures trente-deux minutes, nous franchissons un premier oued; à neuf heures quarante-cinq minutes, un second; à neuf heures cinquante-six minutes, un troisième; à dix heures, un quatrième; à dix heures cinq minutes, un cinquième. A dix heures dix minutes, nous passons à côté d'une petite enceinte, au centre de laquelle s'élève un oualy surmonté de deux petites coupoles et renfermant la dépouille d'un santon. Cette chapelle tumulaire s'appelle *Kabr er-Ra'ai*, قبر الراعى. Er-Ra'ai est pour les musulmans l'ami et le confident de Neby Mousa ou de Moïse.

Nous descendons ensuite dans un sixième oued, au delà duquel, sur un plateau, est le *Deir Neby Mousa*, دير نبى موسى (couvent du prophète Moïse), que nous atteignons à dix heures vingt minutes.

Une double enceinte l'environne. La première, c'est-à-dire l'enceinte extérieure, mesure une centaine de pas sur chaque face. Bâtie en simples moellons, elle est percée de portes pour la construction desquelles on a employé des pierres d'un appareil plus régulier et plus considérable. Plusieurs brèches permettent, en outre, d'y pénétrer actuellement. Après cette première enceinte on en trouve une seconde, dont la porte d'entrée, vers le nord, est fermée à la fois par une chaîne et par une puissante serrure. C'est en vain que, à trois reprises différentes, nous frappons à cette porte; personne ne vient nous ouvrir. Et cependant, au moment de notre arrivée, nous avions entendu la voix de l'imam, qui, du haut d'un petit minaret, annonçait la prière et jetait au loin dans cette profonde solitude les notes longues et mélancoliques de son chant sacré. Faisant alors le tour de cette deuxième enceinte, nous y remarquons vers le sud une large brèche, par laquelle nous entrons avec précaution, car ce couvent est gardé d'ordinaire par des Indiens fanatiques, qui en interdisent l'accès aux chrétiens. Convaincus bientôt, après un examen rapide des lieux, que l'imam est probablement seul en cet instant, et qu'il s'est retiré prudemment, craignant pour lui-même, dans l'intérieur de la mosquée, nous parcourons à notre aise ce deir redouté. Il contient dans sa partie septentrionale un minaret assez bien bâti, en pierres régulières. Un étroit escalier en spirale conduit au sommet de cette tour, d'où le regard embrasse un très-vaste horizon et plonge dans l'affreux désert qui s'étend alentour.

Puis règne une première cour dallée, qui recouvre une grande citerne et que flanque à droite et à gauche une galerie voûtée, divisée en petites chambres au moyen de murs de refend grossièrement construits et d'apparence plus moderne. On arrive ensuite à la mosquée, que précède un vestibule. Cette mosquée, dans laquelle nous n'avons pu pénétrer, la porte en étant hermétiquement fermée, est orientée de l'ouest à l'est, comme les anciennes églises chrétiennes, ce qui incline à penser qu'elle a succédé à un édifice de ce genre. Des contre-forts soutiennent le mur méridional.

Elle est surmontée de cinq coupoles de différentes dimensions et dont la plus grande est couronnée d'un croissant en métal; des croissants en pierre, aujourd'hui menaçant ruine, ont été placés au-dessus des autres. En regardant à travers les barreaux d'une petite fenêtre grillée, barreaux où pendent, en guise d'ex-voto, une foule de chiffons et de haillons, nous remarquons sous une chapelle un grand tombeau d'au moins cinq mètres de long sur deux de haut, que recouvrent un tapis et une mousseline blanche, sur laquelle ont été brodés des caractères arabes dont l'ensemble reproduit sans doute des versets du Koran.

Au sud de cette mosquée, s'étend une seconde cour, entourée, comme la précédente, d'une espèce de cloître, à l'usage des pèlerins musulmans qui, à une certaine époque de l'année, se rendent à Neby Mousa. Enfin, à l'ouest de cette cour règne un troisième cloître, tout à fait ruiné, et dont les voûtes se sont écroulées avec les arcades qui les soutenaient.

Un assez grand nombre de pierres bitumineuses sont gisantes autour de ces différents cloîtres, dans l'intervalle qui les sépare du mur extérieur d'enceinte. Ces pierres, qui brûlent comme de la mauvaise houille, en répandant une fumée noire, sont appelées par les Arabes *hadjar Mousa* (pierres de Moïse). Tout, en un mot, rappelle ici le souvenir de ce grand législateur des Hébreux, qui n'est pas moins vénéré par les musulmans que par les juifs et les chrétiens. Les musulmans prétendent même que le cercueil colossal dont j'ai parlé renferme la précieuse dépouille de ce prophète, auquel ils attribuent une taille gigantesque, et c'est cette croyance erronée qui attire encore aujourd'hui dans ce lieu désert les sectateurs de l'islam. Cette tradition, en effet, ne repose sur aucun fondement, puisqu'elle est, comme tout le monde le sait, formellement contredite par les Livres saints, qui nous apprennent que Moïse mourut sur le mont Nébo, dans le pays de Moab, avant d'avoir pu franchir le Jourdain et entrer dans la Terre promise. Il l'aperçut seulement des hauteurs du Phasga, la cime la plus élevée de cette montagne, qui s'élève à l'est et en face de la vallée de Jéricho.

« Après sa mort, ajoute la Bible, il fut enseveli par Dieu lui-même dans une vallée de la terre de Moab, vis-à-vis de Phogor, et personne n'a connu son sépulcre jusqu'aujourd'hui. »

5. Mortuusque est ibi Moyses, servus Domini, in terra Moab, jubente Domino;

6. Et sepelivit eum in valle terræ Moab contra Phogor; et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in præsentem diem[1].

Ce témoignage si net et si précis du livre du Deutéronome, qui place à l'est du Jourdain, dans le pays de Moab, le lieu de la mort et de la sépulture de Moïse, suffit donc pour réduire à néant la tradition mahométane qui, contrairement aux données des Livres saints, localise à Neby Mousa ces deux événements.

Une autre opinion, qui semble assez vraisemblable, c'est que ce monastère musulman a succédé à un ancien monastère chrétien, fondé par saint Euthyme, dans le courant du ve siècle de notre ère. D'abord religieux[2] de la laure de Pharan, ce saint, accompagné de Théoctiste, qui lui était uni par les liens d'une étroite amitié et par la pratique des mêmes vertus, se retira dans un désert, où il vécut dans une caverne, s'imposant volontairement toutes les rigueurs de la vie ascétique la plus austère. Découvert ensuite dans sa retraite et rejoint par de nombreux disciples, il avait été obligé de bâtir une nouvelle laure pour les recueillir. L'église en fut consacrée par Juvénal, évêque de Jérusalem. A la mort de saint Euthyme, il y eut pour célébrer ses funérailles un grand concours de cénobites et de solitaires, accourus de toutes parts à la laure dont il avait été le fondateur, le directeur et le modèle. Anastase, successeur de Juvénal sur le siége de Jérusalem, lui éleva, au milieu de ce monastère, un magnifique monument, qui fut exécuté par le diacre Fidus. Ce même diacre fut chargé plus tard par l'évêque Martyrius, qui avait remplacé Anastase, de reconstruire la laure d'Euthyme sur de plus vastes proportions, en laissant toujours au centre le tombeau du saint.

[1] *Deutéronome*, c. XXXIV, v. 5 et 6. — [2] *Vie de saint Euthyme* par Cyrille de Scythopolis.

Ce monastère était encore en partie debout au commencement du XIIe siècle; car l'higoumène russe Daniel, qui visita la Palestine entre les années 1113 et 1115, s'exprime ainsi :

Ici, à l'orient de la laure de Saint-Sabba, derrière une montagne, se trouve, à la distance de dix verstes, le couvent de Saint-Euthyme..... Le couvent est situé dans un vallon; il est entouré de montagnes de pierres; il était ceint de murailles à une certaine distance, et l'église se trouvait sur une hauteur. Le couvent de Saint-Théoctiste s'y trouvait aussi, au bas de la montagne, au midi de celui de Saint-Euthyme; il est présentement détruit par les infidèles[1].

M. de Noroff, traducteur de cet ouvrage et pèlerin lui-même en Terre sainte, ajoute dans une note ce qui suit :

Partis à neuf heures moins un quart du pied de la montagne de Quarantania, nous traversâmes à neuf heures et quart le Ouadi el-Kal, arrosé par un torrent limpide, celui qui vient d'Enon et passe par Chozewa. A dix heures, nous commençâmes à gravir les montagnes par le Ouadi Gereph-Hadjal. De la sommité de ces montagnes on voyait une partie de la mer Morte et l'embouchure du Jourdain. Après avoir dépassé encore une hauteur, nous découvrîmes sur la montagne voisine la mosquée de Neby Mousa, et y arrivâmes à dix heures trois quarts. C'est le couvent de Saint-Euthyme, si souvent cité dans la *Vie des saints*, qui a été nommé la tombe de Moïse[2].

L'identification, proposée par M. de Noroff et par d'autres voyageurs, du monastère chrétien de Saint-Euthyme avec le Deir Neby Mousa semble, en effet, justifiée par les indications contenues dans le passage cité plus haut et par celles que donne le moine Phocas, qui visita la Palestine soixante et dix ans après l'higoumène russe Daniel.

Ce moine, parlant des trois grands monastères de Saint-Saba, de Théodose le Cénobiarque et de Saint-Euthyme, détermine avec assez de netteté leur position respective.

Ὁ δὲ χείμαῤῥος ἀπὸ τῆς Γεθσιμανῆς ἀρχόμενος διέρχεται μέχρι τῆς λαύρας τοῦ ἁγίου Σάβα.....

[1] *Pèlerinage en Terre sainte de l'higoumène russe Daniel*, traduit par Abraham de Noroff, p. 61. — [2] Note de M. de Noroff, p. 62.

Ὑποστρεφόμενος οὖν πρὸς τὴν ἁγίαν πόλιν, οὐ διὰ τῆς κοιλάδος, ἀλλὰ διὰ τοῦ ταύτης ζυγοῦ, εὑρήσεις πρὸ ἓξ μιλίων αὐτῆς τὴν μονὴν τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοδοσίου τοῦ Κοινοβιάρχου . . .

Ἀντικρὺ δὲ τῆς τοιαύτης μονῆς δεξιώτερον περὶ τὸ βάθος τῆς ἐρήμου τοῦ Ἰορδάνου ὑπάρχει ἡ μονὴ τοῦ ἁγίου Εὐθυμίου τοῦ Μεγάλου[1].

«Le torrent qui commence à Gethsémani poursuit son cours jusqu'à la laure de Saint-Saba.

«En retournant vers la Cité sainte, non par la vallée, mais par la chaîne montagneuse attenante, vous trouverez, à six milles de la ville, le couvent de notre saint père Théodose le Cénobiarque.

«Vis-à-vis de ce couvent, plus à droite et vers le fond du désert du Jourdain, est le couvent de Saint-Euthyme le Grand.»

La position de la laure de Saint-Saba est bien connue, puisque ce monastère est toujours debout sur les bords du Cédron et continue à porter le nom de son fondateur.

Celle du couvent de Saint-Théodose n'est pas moins certaine : il est situé à cinq kilomètres à l'ouest-nord-ouest du précédent. Détruit depuis longtemps, il ne présente plus qu'un amas informe de voûtes et de pans de murs renversés et les vestiges de deux églises; mais ce qui ne laisse aucun doute sur l'identification que l'on fait de ces ruines avec celles de l'ancien monastère de Saint-Théodose, c'est le nom même qu'elles portent encore aujourd'hui : on les appelle, en effet, *Kharbet Deir eben-A'bid*, et plus communément *Kharbet Deir Dôsi*, خربة دير دوسى. Ce dernier mot, comme on le voit, n'est qu'une abréviation pour Théodose[2].

L'emplacement des ruines de Deir Dôsi répond, en outre, très-bien à celui que Phocas assigne au monastère de Saint-Théodose. Or, le Deir Neby Mousa est précisément *à droite* (δεξιώτερον) de ce couvent, au sein et *vers le fond* (περὶ τὸ βάθος) du désert montagneux qui confine à la vallée du Jourdain.

[1] Phocas, *Descriptio Terræ sanctæ*, §§ 15, 17 et 18. *Patrol. gr.* t. CXXXIII, col. 945, 948 et 949.

[2] Pour plus amples détails sur les ruines de ce monastère, voir ma *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*. 1re partie : *Judée*, t. III, p. 88-92.

On rencontre, dans une ancienne description anonyme des Lieux saints insérée dans la Patrologie grecque, de nouveaux détails relativement au monastère de Saint-Euthyme, qui en fixent avec plus de précision encore la position. Les voici :

Ταῦτα τὰ μοναστήρια εὑρίσκονται εἰς τὴν Ἱερουσαλὴμ, ἃ δὲ ἔξω τῆς ἁγίας πόλεως καὶ εἰς τὸν Ἰορδάνην. . .

Καὶ μέσα εἰς τὸν δρόμον ἔναι ἡ βρύσις τῶν Ἀποστόλων. Καὶ εἰς ὀλίγον τόπον ἔναι τὸ μοναστήριον τοῦ ἁγίου Εὐθυμίου, καὶ ἔναι ἐπάνω εἰς ὄρος. Ἀπέχει ἀπὸ τῆς Ἱερουσαλὴμ μιλία ιε'[1].

« Tels sont les monastères qui se trouvent à Jérusalem; voici ceux qui sont en dehors de la Ville sainte et dans le voisinage du Jourdain. . .

« Au milieu sur la route est la fontaine des Apôtres. A une faible distance de là est le monastère de Saint-Euthyme, situé sur le plateau d'une montagne. Il est éloigné de quinze milles de Jérusalem. »

Si l'on place au *Bir el-Haoudh*, vulgairement appelé par les chrétiens *la fontaine des Apôtres*, la source désignée sous ce nom dans le passage précédent, on ne peut pas dire, à la vérité, que le *Deir Neby Mousa* n'en est « qu'à une faible distance » (*εἰς ὀλίγον τόπον*); mais, d'un autre côté, ce monastère musulman est situé « sur le plateau d'une montagne » (*ἐπάνω εἰς ὄρος*) et à la distance d'environ cinq heures de Jérusalem, sur l'une des routes conduisant au Jourdain. Or, cette distance équivaut parfaitement à celle de quinze milles, indiquée comme étant celle du monastère de Saint-Euthyme par rapport à la Ville sainte. Si donc l'identification du Deir Neby Mousa avec cet ancien couvent chrétien est admise comme probable (au point de vue de l'emplacement, j'entends), je crois qu'on peut prétendre avec quelque vraisemblance que la koubbeh musulmane qui renferme le tombeau apocryphe de Moïse occupe la place où s'élevait auparavant la chapelle sépulcrale dédiée à saint Euthyme, d'après la coutume presque constante des mahométans de ne pas changer la destination première des monuments religieux enlevés par eux aux chrétiens, mais de se borner d'ordinaire à les

[1] Anonymi *de Locis sanctis*, §§ 12 et 13. *Patrol. gr.* t. CXXXIII, col. 988.

approprier à leurs traditions. Une église chrétienne devient pour eux une mosquée, et une chapelle sépulcrale consacrée à un saint devient la koubbeh d'un santon ou d'un prophète. Il est permis de penser aussi que la grande citerne que j'ai signalée dans la première cour remonte à l'époque de la fondation primitive ou de la réédification du monastère de Saint-Euthyme, après la mort de ce saint. Plusieurs parties de ce monastère peuvent également subsister encore dans l'ensemble des constructions du Deir Neby Mousa, dont l'apparence générale est musulmane. Seulement les matériaux du monastère chrétien ont dû être employés pour bâtir le deir actuel, qui lui-même est fort mal entretenu et commence à tomber en ruine. Le nombre des pèlerins qui le fréquentent diminue d'ailleurs de plus en plus. J'ai assisté moi-même, à un certain nombre d'années d'intervalle, à deux départs de la caravane sacrée se rendant annuellement de Jérusalem au Deir Neby Mousa, et j'ai remarqué que cette fois-ci les pèlerins étaient beaucoup moins nombreux qu'en 1854. Une foule considérable de musulmans s'étaient donné rendez-vous, comme d'habitude, à la porte de Setty Miriam, par où la caravane devait se mettre en mouvement. Toutes les autorités de la ville avaient été convoquées pour cette cérémonie. A midi parut le pacha, escorté d'une trentaine de bachibouzouks. Derrière lui s'avançait le cortége, aux accords d'une double musique, l'une militaire et jouant sur divers instruments des marches ou des airs sacrés, l'autre tout à fait élémentaire et purement arabe, reproduisant sans cesse, au moyen de fifres et de tambours, les mêmes sons plaintifs et monotones. Plusieurs étendards flottaient dans les airs, portés par des enfants. Quant à la bannière verte du prophète, elle s'élevait triomphalement au-dessus de toutes les autres, soutenue par un beau vieillard à barbe blanche, à côté duquel marchait le principal cheikh de la mosquée d'Es-Sachrah, l'une des plus saintes de l'islamisme, après celle de la Mecque. Elle fut saluée sur son passage par une salve de vingt coups de canon, dont les détonations ébranlèrent par intervalle les échos de la vallée de Josaphat et de la montagne des Oliviers. La procession descendit lentement

les pentes qui conduisent de la porte Setty Miriam à cette vallée, au milieu d'une masse compacte d'hommes, de femmes et d'enfants accroupis à droite et à gauche sur toutes les hauteurs qui dominent le sentier que devait suivre le cortége. Après avoir franchi le torrent de Cédron, il côtoya les flancs inférieurs du mont des Oliviers et ensuite ceux du mont du Scandale; puis tout à coup il fit halte : le pacha rebroussa chemin vers Jérusalem avec les bachibouzouks, les notables de la ville, les cheikhs des différentes mosquées et les bannières sacrées; et les pèlerins seuls, au nombre d'une cinquantaine au plus, la plupart vêtus d'ignobles haillons et précédés d'un derviche à peine couvert de guenilles sans nom et agitant en guise de bannière un lambeau d'étendard déchiré, continuèrent leur marche vers Neby Mousa. Voilà à quoi s'est réduit, le 15 avril 1870, ce fameux pèlerinage, autrefois si fréquenté.

DESCENTE DANS LA VALLÉE DU JOURDAIN.

A midi quinze minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du nord-est.

A une heure, nous atteignons la vallée du Jourdain, après une descente assez rapide; chemin faisant, je remarque d'innombrables pierres à feu, soit isolées, soit engagées dans des masses calcaires.

Notre direction devient alors celle du nord.

A une heure quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche un tell assez considérable, appelé *Tell el-A'laïk*, تلّ العلايق. Il a été fouillé par le lieutenant Warren, en 1868. Cet officier anglais y a trouvé les arasements de plusieurs anciennes constructions, de nombreux fragments de verre antique, une grande amphore romaine en partie brisée, mais dont le goulot, intact, portait une inscription latine; et, à la profondeur de huit pieds anglais au-dessous de la surface de la plaine environnante, une énorme jarre, qui tomba en poussière aussitôt qu'on la toucha; elle devait dater certainement d'une très-haute antiquité.

A une heure cinquante minutes, nous traversons l'Oued el-Kelt,

واد الكلت; d'autres écrivent واد القلت. Le lit de ce torrent, qui aboutit au Jourdain, ne roule en ce moment qu'une légère nappe d'eau; il est bordé d'arbustes épineux. On le franchissait autrefois sur un pont, depuis longtemps détruit et dont il subsiste encore maintenant quelques ruines. Cet oued est généralement identifié de nos jours avec le *Nahal-Kerith*, en hébreu נַחַל-כְּרִית, en grec χειμάῤῥους Χοῤῥάθ, en latin *torrens Carith*, où Élie, par l'ordre du Seigneur, se retira quelque temps et fut miraculeusement nourri par des corbeaux.

2. Et factum est verbum Domini ad eum, dicens :
3. Recede hinc, et vade contra orientem, et absconde te in torrente Carith, qui est contra Jordanem.
4. Et ibi de torrente bibes; corvisque præcepi ut pascant te ibi.
5. Abiit ergo et fecit juxta verbum Domini; cumque abiisset, sedit in torrente Carith, qui est contra Jordanem.
6. Corvi quoque deferebant ei panem et carnes mane, similiter panem et carnes vespere; et bibebat de torrente.
7. Post dies autem siccatus est torrens; non enim pluerat super terram.
8. Factus est ergo sermo Domini ad eum, dicens :
9. Surge et vade in Sarephta Sidoniorum [1].

Il n'est plus ensuite fait mention de ce torrent dans la Bible.

Ce qui justifie et semble autoriser l'identification du Nahal-Kerith avec l'Oued el-Kelt, c'est, premièrement, la ressemblance assez frappante de ces deux noms : en effet, dans la transcription des noms propres de l'hébreu en arabe, le *lamed* hébraïque permute souvent avec le *ra* arabe, et réciproquement, d'où le facile changement de Kerith en Kelith et ensuite en Kelt. En second lieu, bien que la Bible ne nous dise pas précisément où était Élie lorsque le Seigneur lui ordonna de s'enfuir vers l'orient et de chercher une retraite dans le torrent de Carith (en hébreu Kerith), on peut supposer néanmoins avec beaucoup de vraisemblance qu'il se trouvait à Samarie. Cette ville, effectivement, était devenue la capitale du

[1] *Rois*, l. III, c. XVII, v. 2-9.

royaume d'Israël depuis que Amri, prédécesseur d'Achab, l'avait fondée, l'an 925 avant J. C., après avoir abandonné Thersa, où il résidait auparavant[1], et tout porte à croire que c'est là qu'eut lieu l'entrevue d'Élie avec Achab, entrevue dans laquelle ce prophète prédit au roi d'Israël la terrible sécheresse qui devait ravager ses États, et que suivit sa fuite immédiate vers le torrent de Carith. L'Oued el-Kelt, il est vrai, est au sud-est et non à l'est de Samarie; or, la Bible nous dit que, selon les ordres du Seigneur, Élie, après cette prédiction, se retira vers l'orient pour aller se cacher dans le torrent de Kerith.

3. Recede hinc, et vade contra orientem, et absconde te in torrente Carith...
5. Abiit ergo et fecit juxta verbum Domini.

Mais à cette objection contre l'identité du Nahal-Kerith avec l'Oued el-Kelt, on peut répondre que, en quittant Samarie, Élie dirigea d'abord ses pas droit vers l'est jusqu'à la vallée du Jourdain, et qu'il descendit ensuite cette vallée vers le sud pour aller se cacher dans le torrent de Kerith, qui coulait en dehors des États d'Achab, et où il était à l'abri contre la vengeance de ce prince. En outre, dans un passage des Antiquités judaïques où Josèphe raconte le même fait, il est dit qu'Élie, au sortir de son entretien avec Achab, se retira vers le midi, et que là il séjourna auprès d'un torrent, dont l'eau étanchait sa soif, pendant que des corbeaux fournissaient à sa nourriture.

Καὶ τούτοις ἐπομόσας ἀνεχώρησεν εἰς τὰ πρὸς νότον μέρη, ποιούμενος παρὰ χειμάῤῥῳ τινὶ τὴν διατριβήν, ἐξ οὗ καὶ τὸ ποτὸν εἶχε· τὴν γὰρ τροφὴν αὐτῷ καθ' ἡμέραν κόρακες προσέφερον[2].

«Et après avoir appuyé sa prédiction par un serment, il (Élie) se retira vers la région du sud et se fixa près d'un torrent, qui lui procurait sa boisson; quant à sa nourriture de chaque jour, les corbeaux la lui apportaient.»

En combinant donc les deux directions indiquées, l'une par la Bible, et l'autre par l'historien Josèphe, on obtient celle du sud-est,

[1] *Rois*, l. III, c. XVI, v. 23. — [2] Josèphe, *Antiq. judaïques*, l. VIII, c. XIII, § 2.

ce qui est précisément la position de l'Oued el-Kelt par rapport à Samarie.

Une autre objection, beaucoup plus forte en apparence que la précédente, est celle qui résulte du passage suivant de l'*Onomasticon*, où Eusèbe affirme que le torrent de Chorra (Χορρά) était situé au delà du Jourdain :

Χορρὰ, χειμάῤῥους ἐπέκεινα τοῦ Ἰορδάνου.

Or, ce torrent de Chorra n'est autre que le Nahal-Kerith de la Bible; car saint Jérôme traduit et développe ainsi ce passage :

Chorath, torrens trans Jordanem, in quo absconditus est Elias e regione ejusdem fluminis.

«Chorath, torrent au delà du Jourdain, où se cacha Élie vis-à-vis de ce même fleuve.»

Mais cette assertion d'Eusèbe, reproduite et par conséquent adoptée par saint Jérôme, me semble sujette à caution; car la Bible, qui nous apprend que le Nahal-Kerith coulait vis-à-vis du Jourdain (*contra Jordanem*), n'ajoute nullement qu'il fût situé au delà de ce fleuve. Ensuite Josèphe, en rapportant qu'Élie, en quittant Achab, se retira vers le midi, me paraît réfuter par avance l'affirmation d'Eusèbe. Enfin, on n'a trouvé jusqu'à présent au delà du Jourdain aucun torrent dont le nom offre la moindre analogie, même lointaine, avec celui de Kerith, tandis que, en deçà de ce fleuve, l'Oued el-Kelt présente une grande ressemblance de dénomination avec le Nahal-Kerith des Livres saints.

Quoi qu'il en soit, les deux rives de cet oued, et principalement la rive droite, sont, près de l'endroit où nous le franchissons, couvertes de ruines assez confuses et consistant surtout en arasements d'anciennes constructions. J'ai déjà parlé des restes d'un pont antique jeté jadis sur l'oued; je signalerai pareillement ceux d'un aqueduc et, un peu plus vers l'est, dans la plaine, l'enceinte d'un vaste réservoir mesurant 200 pas de long sur 170 de large, bâti avec de petites pierres dures et bien cimentées; il est aujourd'hui aux trois quarts comblé, et s'appelle *Birket Mousa*, بركت موسا. Il

était sans doute autrefois alimenté d'eau par l'A'ïn el-Kelt et peut-être aussi par l'*A'ïn Farah*, عين فارة, dont j'ai parlé ailleurs [1], et qui se perd actuellement dans l'oued du même nom, l'un des principaux confluents, vers l'ouest, de l'Oued el-Kelt. D'autres sources pouvaient également contribuer à le remplir au moyen de canaux maintenant détruits. Ce bassin ne serait-il pas celui où Hérode fit noyer par jalousie le jeune prince Aristobule, fils d'Alexandra et petit-fils d'Hyrcan, et où s'accomplit le drame horrible raconté par Josèphe dans le passage suivant ?

Καὶ τῆς ἑορτῆς παρελθούσης, εἱστιᾶτο μὲν ἐν Ἰεριχοῦντι, δεχομένης αὐτοὺς τῆς Ἀλεξάνδρας, φιλοφρονούμενος δὲ τὸ μειράκιον καὶ προέλκων εἰς ἀδεᾶ τόπον, ἕτοιμος ἦν συμπαίζειν καὶ νεανιεύεσθαι κεχαρισμένως ἐκείνῳ. Τοῦ δὲ περὶ τὸν τόπον ἰδιώματος θερινωτέρου τυγχάνοντος, συνειλεγμένοι τάχιον ἐξῆλθον ἀλύοντες, καὶ ταῖς κολυμβήθραις ἐπιστάντες, αἳ μεγάλαι περὶ τὴν αὐλὴν ἐτύγχανον, ἀνέψυχον τὸ θερμότατον τῆς μεσημβρίας. Καὶ πρῶτον μὲν ἑώρων τοὺς νέοντας τῶν οἰκετῶν καὶ φίλων, ἔπειτα προαχθέντος καὶ τοῦ μειρακίου τῷ καὶ τὸν Ἡρώδην παροξῦναι, τῶν φίλων οἷς ταῦτα ἐπιτέτακτο, σκότους ἐπισχόντος, βαροῦντες ἀεὶ καὶ βαπτίζοντες ὡς ἐν παιδιᾷ νηχόμενον οὐκ ἀνῆκαν ἕως καὶ παντάπασιν ἀποπνίξαι [2].

« La fête (des Tabernacles) étant passée, Hérode fut convié à un festin avec Aristobule par Alexandra. A force de caresses, il attira le jeune prince dans un lieu sûr, et se montra empressé à lui plaire et à se livrer avec lui aux divers jeux de son âge. Mais, à cause de l'extrême chaleur de cette localité, ils abandonnèrent bientôt ces exercices et sortirent pour errer çà et là ; puis, s'arrêtant auprès des grandes piscines qui avoisinaient le palais, ils y passèrent au frais la partie la plus brûlante de la journée. D'abord ils regardaient ceux de leurs serviteurs et de leurs amis qui nageaient ; ensuite, à l'instigation d'Hérode, qui l'y engageait, le jeune prince entra lui-même dans l'eau. Alors, comme déjà les ténèbres survenaient, ceux des amis d'Hérode auxquels ce soin avait été confié, sous prétexte de jouer avec Aristobule, le tinrent constamment plongé dans l'eau, en pesant sur lui pendant qu'il s'efforçait de nager, et ne le lâchèrent point qu'ils ne l'eussent complétement asphyxié. »

L'ensemble des ruines que je viens de signaler sur les bords de l'Oued el-Kelt porte le nom de *Kharbet Kakoun*, خربت كاكون,

[1] Voir ma *Description de la Judée*, t. III, p. 72. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XV, c. III, § 3.

que d'autres écrivent قاقون. C'est là que plusieurs savants voyageurs, et en particulier Robinson et M. de Saulcy, placent la Jéricho rebâtie par Hérode et, par conséquent, celle que visita le Sauveur, l'antique Jéricho se trouvant près de la fontaine d'Élisée, l'*A'ïn es-Soulthan* de nos jours. Je reviendrai plus tard sur cette question, quand j'aurai achevé de décrire les débris, du reste assez peu importants, qui sont épars dans la plaine.

A'ÏN ES-SOULTHAN.

A deux heures, nous laissons à notre gauche, au delà de l'Oued el-Kelt, un autre tell, moins considérable que le précédent. Des fouilles y ont été également pratiquées par les Anglais. Quelques ruines le couvrent ou l'avoisinent. Notre direction est celle du nord. Nous traversons des champs parsemés de seder, de zakkoum et d'autres arbustes épineux.

Le *seder*, سدر, est le *rhamnus nabeca* des botanistes. C'est une espèce d'acacia très-épineux, qui produit une petite baie rougeâtre, d'un goût aigrelet et très-bonne à manger, que les Arabes appellent *doum*, دوم; quelquefois, ils donnent ce nom à l'arbre lui-même. Le seder abonde en Palestine, principalement dans les parties les plus chaudes de la contrée. On le trouve tantôt à l'état de très-bel arbre, au tronc gigantesque, aux rameaux au loin étendus; tantôt sous forme de simple arbuste, comme c'est le cas pour la plupart des *seder* au milieu desquels nous cheminons en ce moment. Lorsqu'il ne s'élève pas beaucoup, les Arabes le désignent sous le nom de *nebek*, نبك, réservant également parfois cette appellation pour le fruit qu'il donne, le même qui est nommé *doum* par d'autres. On sait que dans la haute Égypte croît une espèce particulière de palmier, appelé pareillement *doum*, et qui n'a aucun rapport avec le *rhamnus nabeca* qui nous occupe actuellement.

Le *zakkoum*, زقّوم, l'*Elæagnus angustifolius* de Linné, selon Hasselquist, est regardé par Wilson[1] comme étant le *myrobalsamum*

[1] Wilson, *The Lands of the Bible*, t. II, p. 10.

ou le *myrobalanum*. C'est un arbre peu considérable, épineux, avec une écorce plus verte et plus lisse que celle du seder. Il produit un fruit semblable à une olive, dont le noyau, broyé dans un mortier et jeté ensuite dans de l'eau bouillante, laisse échapper une huile qui surnage à la surface et qui a quelque rapport avec l'huile d'amande douce. Les Arabes l'emploient comme médicament pour les blessures. Le nom de *zakkoum* donné par eux à cet arbre a fait croire à des pèlerins peu éclairés que c'est l'arbre sur lequel était monté Zachée lorsque Notre-Seigneur entra dans Jéricho; aussi appellent-ils l'huile qu'on en extrait *huile de Zachée*. Mais c'est là une erreur évidente, fondée sur une ressemblance fortuite du mot, puisque l'Évangile nous apprend que Zachée était monté sur un sycomore.

Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia inde erat transiturus [1].

« Zachée, prenant les devants, monta sur un sycomore, afin de voir le Christ, qui devait passer par là. »

Le zakkoum n'est pas le véritable baumier de Palestine, c'est-à-dire l'*opobalsamum*. Ce dernier arbre, dont le fruit est si coûteux, croissait autrefois avec abondance dans la vallée de Jéricho, ainsi que le témoigne Josèphe.

Φέρει δὲ καὶ ὀποβάλσαμον, ὃ δὴ τιμιώτατον τῶν τῇδε καρπῶν, κύπρον τε καὶ μυροβάλανον, ὡς οὐκ ἂν ἁμαρτεῖν τινα εἰπόντα θεῖον εἶναι τὸ χωρίον, ἐν ᾧ δαψιλῆ τὰ σπανιώτατα καὶ κάλλιστα γεννᾶται [2].

« Cette contrée produit aussi l'opobalsamum, le plus précieux de tous les fruits qui croissent en cet endroit, ainsi que le cypre et le myrobolan, en sorte que celui qui donnerait le nom de divine à cette région ne se tromperait point, vu que les choses qui ailleurs sont les plus rares et les plus recherchées naissent là en abondance. »

Nous lisons dans Pline, au sujet du balsamum, c'est-à-dire de l'opobalsamum :

Sed omnibus odoribus præfertur balsamum, uni terrarum Judææ conces-

[1] *Saint Luc*, c. XIX, v. 4. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3.

sum, quondam in duobus tantum hortis, utroque regio, altero jugerum xx non amplius, altero pauciorum. Ostendere arbusculam hanc urbi imperatores Vespasiani [1].

« A tous les parfums on préfère le baume, qui n'a été accordé qu'à la seule Judée; il n'était cultivé autrefois que dans deux jardins, royaux l'un et l'autre, le premier d'une étendue de vingt arpents au plus, le second moins considérable encore. Les empereurs Vespasien et Titus montrèrent cet arbuste à Rome. »

Ces deux jardins se trouvaient dans la vallée de Jéricho, comme le prouve un passage de Strabon où il est question également des merveilleux avantages de cette vallée [2].

Aujourd'hui, l'opobalsamum a complétement disparu des environs de Jéricho; mais le myrobalanum ou le zakkoum y croît encore en assez grande quantité.

Quant au *cypros*, dont parle Josèphe comme enrichissant également cette localité, c'est le *copher* des Livres saints, la *lawsonia inermis* de Linné; les Arabes le désignent sous le nom de *el-henna*. Les feuilles de cet arbuste ressemblent à celles du myrte, et ses fleurs, qui poussent au bout des branches, pendent en belles grappes odorantes. Tout le monde sait que les feuilles du henna, quand elles ont été cuites dans l'eau, qu'elles sont séchées et pulvérisées, donnent une poudre de couleur orange, avec laquelle les femmes de l'Orient aiment à se teindre les ongles et les cheveux.

Dans le Cantique des Cantiques, l'amante compare son ami à une grappe de copher :

Botrus cypri dilectus meus mihi, in vineis Engaddi [3].

J'ignore si cet arbuste existe encore dans la vallée de Jéricho; tout ce que je puis dire, c'est que je n'en ai remarqué aucun de cette espèce.

Il est temps maintenant de poursuivre notre route vers l'A'ïn es-Soulthan.

A deux heures trente-cinq minutes, j'aperçois à notre droite un

[1] Pline, *Histoire naturelle*, XII, LIV. — [2] Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 41. — [3] *Cantique des Cantiques*, c. I, v. 13.

tell qui affecte, dans sa partie méridionale, une forme demi-circulaire; on l'appelle *Tell es-Sâmerate*, تلّ الصامرات. Le lieutenant Warren l'a également fouillé en 1868; dans les tranchées qu'il y a pratiquées, plusieurs couches de briques cuites au soleil sont encore apparentes; mais elles se désagrégent et se résolvent en poussière aussitôt qu'on les touche.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte près de l'*A'ïn es-Soulthan*, عين السلطان. Cette source abondante coule dans un bassin ombragé par des seder et aujourd'hui en partie détruit; néanmoins, du côté de l'ouest, une sorte d'abside ou d'enfoncement demi-circulaire, bâti en pierres régulières de moyenne dimension, est encore très-reconnaissable. De petits poissons se jouent dans ce réservoir, qui mesure à peine dix pas de long sur cinq de large. L'eau est claire, et profonde de 50 à 60 centimètres au plus, et, en d'autres parties, de moins encore, parce qu'elle ne peut s'accumuler dans le bassin qui la recueille, et qu'elle forme aussitôt un ruisseau considérable bordé de seder, qui féconde la plaine dans la direction du village actuel d'Er-Riha. Jadis cette source alimentait plusieurs aqueducs, qui partaient de là pour répandre au loin dans la vallée la fertilité et la vie. J'ajoute que le bassin où elle s'amasse est dominé à l'ouest par un tell ou tertre artificiel, dont je parlerai plus tard. Quant à sa température, je l'ai trouvée de 22 degrés centigrades dans le bassin qui l'enferme.

L'A'ïn es-Soulthan est appelée encore aujourd'hui par les chrétiens *fontaine d'Élisée*, parce que ce prophète en rendit salubres les eaux, qui auparavant étaient nuisibles à la terre et aux hommes, comme le témoigne le passage suivant de la Bible :

19. Dixerunt quoque viri civitatis ad Eliseum : Ecce habitatio civitatis hujus optima est, sicut tu ipse, domine, perspicis; sed aquæ pessimæ sunt, et terra sterilis.

20. At ille ait : Afferte mihi vas novum, et mittite in illud sal. Quod cum attulissent,

21. Egressus ad fontem aquarum, misit in illum sal, et ait : Hæc dicit Dominus : Sanavi aquas has, et non erit ultra in eis mors, neque sterilitas.

22. Sanatæ sunt ergo aquæ usque in diem hanc, juxta verbum Elisei, quod locutus est[1].

L'historien Josèphe nous donne également des détails précieux au sujet de cette fontaine et de l'assainissement miraculeux de ses eaux par le prophète Élisée :

Παρὰ μέντοι τὴν Ἱεριχοῦντά ἐστι πηγὴ δαψιλής τε καὶ πρὸς ἀρδείας λιπαρωτάτη, παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν, ἣν Ἰησοῦς ὁ Ναυῆ παῖς, στρατηγὸς Ἑβραίων, πρώτην εἷλε γῆς Χαναναίων δορίκτητον. Ταύτην τὴν πηγὴν λόγος ἔχει κατ' ἀρχὰς οὐ μόνον γῆς καὶ δένδρων καρποὺς ἀπαμβλύνειν, ἀλλὰ καὶ γυναικῶν γονὰς, καθόλου τε πᾶσιν εἶναι νοσώδη τε καὶ φθαρτικήν· ἐξημερωθῆναι δὲ καὶ γενέσθαι τοὐναντίον ὑγιεινοτάτην τε καὶ γονιμωτάτην ὑπὸ Ἐλισσαίου τοῦ προφήτου[2].

« Auprès de Jéricho est une source abondante et qui est éminemment propre à arroser et à féconder la terre. Elle jaillit du sol à côté de l'ancienne ville qui fut la première des villes des Chananéens que Josué, fils de Nave, chef des Hébreux, conquit par la force. On raconte que cette fontaine faisait périr autrefois non-seulement les fruits de la terre et des arbres, mais encore les enfants dans le sein de leurs mères, en un mot, qu'elle était pour tous nuisible et mortelle; mais qu'ensuite le prophète Élisée en adoucit l'amertume et la rendit au contraire très-salutaire à la santé et très-fécondante. »

Suivent d'autres détails, relatifs à la manière dont ce prophète s'y prit pour assainir les eaux de cette source, détails qui reproduisent en les développant un peu ceux que donne la Bible.

Une particularité très-importante à recueillir dans ce dernier passage, c'est celle qui concerne la position de la fontaine dont nous parlons en ce moment. Josèphe nous apprend qu'elle jaillissait du sol près de l'ancienne Jéricho, ce qui prouve péremptoirement, comme l'ont remarqué avec raison plusieurs critiques, que la ville primitive, la cité chananéenne qui tomba au pouvoir de Josué, avoisinait l'A'ïn el-Soulthan; et que la Jéricho rebâtie par Hérode ou du moins embellie par lui de magnifiques monuments, en d'autres termes, celle que Notre-Seigneur visita et qui existait

[1] *Rois*, l. IV, c. II, v. 19-22. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3.

seule à l'époque de l'historien Josèphe, occupait un emplacement différent de la première, sur les rives probablement de l'Oued el-Kelt, à la distance de deux kilomètres au sud de celle-ci.

Plusieurs tell s'élèvent au sud, à l'ouest et au nord-ouest de l'A'în es-Soulthan; leur élévation au-dessus du sol environnant est d'une vingtaine de mètres. Sur les flancs orientaux de celui au pied duquel coule la source, on distingue la trace de gradins en pierre descendant vers le bassin qui la renferme. Sur la plate-forme de ce même tertre artificiel plusieurs arasements de constructions renversées sont encore visibles.

Ces tell ont été fouillés par le lieutenant Warren, en 1868. Ils sont composés en grande partie d'une argile jaunâtre, qui se réduit, quand on la prend dans les mains, en une poussière très-fine. Souvent on n'aperçoit dans cette masse d'argile aucune apparence d'anciennes briques crues agencées par lits superposés; mais, dans d'autres cas aussi, en y regardant de près, on distingue les linéaments et les formes peu accusées de ces briques, qui se résolvent immédiatement en poudre, lorsqu'on essaye de les détacher. Au milieu de cet amas énorme de briques crues, les unes encore reconnaissables, les autres déjà désagrégées et ne constituant plus que des tas confus, se trouvent mêlés des pierres, des fragments de poterie, quelquefois des morceaux de charbon, des pierres à feu, des cailloux, etc. En pratiquant des excavations dans l'un de ces tell, celui qui est au sud de la source, l'officier anglais y a découvert, à la profondeur de deux mètres au-dessous de la surface, plusieurs anciens tombeaux. Tous, à l'exception d'un seul, qui est en pierre, avaient été construits avec des briques cuites au soleil. Les ossements des cadavres qu'ils renfermaient paraissaient y avoir été déposés après la décomposition des corps. Tous ces tertres, évidemment artificiels, comme le prouvent les tranchées profondes ouvertes dans leurs flancs par le lieutenant Warren, servaient sans doute jadis d'assiette à des constructions puissantes, qui ont depuis longtemps complétement disparu. Remontent-ils à l'époque chananéenne et appartenaient-ils, par conséquent, à la cité primi-

tive, c'est-à-dire à la Jéricho subjuguée par Josué? Tout porte à le croire; car nous savons par l'historien Josèphe que cette ville était située près de la source dont les eaux furent purifiées par Élisée. Or, cette source ne peut être autre que l'A'ïn es-Soulthan, et, partant, les tell qui l'avoisinent devaient être compris dans l'enceinte murée de la cité primitive, dont ils constituaient probablement l'acropole.

ASCENSION DE LA MONTAGNE DE LA QUARANTAINE.

Après avoir examiné les différents tell dont je viens de parler et les tranchées que les Anglais y ont pratiquées, je me dirige, sous la conduite d'un Bédouin, vers la montagne de la Quarantaine, le *Djebel Karanthal* des Arabes, جبل قرنطال.

Nous marchons vers le nord-ouest, à travers des champs couverts de blé déjà en épi et environnés de haies de seder. Bientôt nous laissons à notre gauche, sur une plate-forme légèrement inclinée qui domine la plaine, les ruines d'un aqueduc et de moulins à sucre, appelées pour cette raison par les indigènes *Kharbet Thaouahin es-Soukkar,* حربة طواحين السكار. Ces constructions, bâties en pierres de moyenne dimension, sont voûtées en ogive; peut-être remontent-elles à une époque antérieure à l'arrivée des croisés en Palestine et sont-elles d'origine musulmane; dans tous les cas, elles ne paraissent pas postérieures à l'époque des croisades, époque pendant laquelle nous savons, par plusieurs passages, entre autres par le témoignage de Jacques de Vitry, que la canne à sucre était très-cultivée dans certaines parties de la Palestine, notamment dans les plaines qui avoisinent le Jourdain.

Campi autem adjacentes, ex calamellorum condensa multitudine stillantes dulcedinem, zuccaræ procreant abundantiam [1].

Cette culture, comme beaucoup d'autres, a complétement disparu de la vallée du Jourdain [2]; et si l'on remarque encore en

[1] Jacques de Vitry. *Historia Hierosolymitana*, c. LIII, p. 1016.

[2] Je ne puis préciser l'époque de cette disparition; mais, au XIVe siècle, la canne

quelques endroits de la Palestine et, en particulier, dans les jardins de Jaffa, de magnifiques cannes à sucre, on observe en même temps que les plantations sont fort peu étendues, et que les Arabes se contentent de sucer les cannes, sans en extraire le sucre qu'elles contiennent.

En poursuivant notre route par une montée continue, mais peu rapide encore, nous traversons un canal où coule une eau abondante, provenant de l'*A'în ed-Douk*, عين الدوك, et qui autrefois mettait en mouvement les meules des moulins dont j'ai parlé et celles de deux autres dont on rencontre les ruines un peu plus haut. Nous nous avançons au milieu d'un fourré d'arbustes épineux, tels principalement que seder et zakkoum, dont il a été question précédemment. Je n'oublierai pas d'en signaler également un autre, qui s'élève à la hauteur d'un mètre et demi à deux mètres, et qui produit un fruit jaunâtre, désigné vulgairement par les Arabes sous le nom de *leïmoun Louth*, ليمون لوط, parce que, suivant eux, Loth, à cause des crimes des habitants de Sodome, aurait maudit cet arbuste, qui portait auparavant d'excellents fruits. Le leïmoun Louth, plein de graines et de suc à sa maturité, se crispe ensuite et laisse échapper, quand on le presse, une poussière noirâtre. C'est le fruit trompeur du *solanum sodomeum* de Linné.

Josèphe, à propos de Sodome, nous parle des cendres que renferment ses fruits : en apparence, bons à manger, dit-il, ils se réduisent en une poudre cendrée aussitôt qu'on les touche.

Ἔσῃ γοῦν ἔτι λείψανα τοῦ θείου πυρὸς καὶ πέντε μὲν πόλεων ἰδεῖν σκιὰς, ἔτι δὲ κἀν τοῖς καρποῖς σποδιὰν ἀναγεννωμένην, οἳ χρόαν μὲν ἔχουσι τοῖς ἐδωδίμοις ὁμοίαν, δρεψαμένων δὲ χερσὶν εἰς καπνὸν ἀναλύονται καὶ τέφραν[1].

« On peut voir encore les vestiges du feu céleste, les ombres des cinq villes et la cendre sans cesse renaissante dans les fruits de cette contrée ; s'ils pré-

à sucre était encore cultivée dans les environs de Jéricho, et, par conséquent, les *thaouahin es-soukkar* ont pu être réparés par les Arabes après le départ des croisés.

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 4.

sentent un aspect semblable à ceux qui sont bons à manger, ils se résolvent dans les mains, lorsqu'on les cueille, en cendres et en fumée.»

Le *solanum sodomeum* de Linné appartient probablement à la catégorie des arbres ou arbustes qui sont compris dans ce passage de Josèphe.

L'ascension devient ensuite un peu plus roide; à notre gauche, serpente un oued profond, appelé *Oued Theisoun*, واد طيسون. Le fond est cultivé en blé et en légumes, grâce à une dérivation des eaux de l'A'ïn ed-Douk.

Au bout de vingt-cinq minutes de marche à partir de l'A'ïn es-Soulthan, nous parvenons au pied proprement dit de la sainte montagne. Elle est percée, jusqu'à une très-grande hauteur, de nombreuses grottes, habitées jadis par de pieux anachorètes et dont j'ai visité les principales. Il est actuellement très-difficile et souvent dangereux de les atteindre, parce que les degrés pratiqués, de distance en distance, sur les flancs escarpés de la montagne sont ou brisés ou fort dégradés, et le moindre faux pas pourrait exposer celui qui s'aventure à les gravir à tomber dans d'effroyables précipices.

Après avoir suivi des rampes étroites taillées dans le roc vif et monté péniblement plusieurs escaliers en très-mauvais état, nous pénétrons dans une grotte qui a été autrefois transformée en chapelle. L'abside qui la termine vers l'est est percée d'une fenêtre qui ouvre à pic sur un abîme béant et très-profond, la montagne se dressant, en cet endroit, comme une muraille verticale de rochers au-dessus de l'Oued Theisoun. L'intérieur de cette chapelle est maintenant très-détérioré; quelques anciennes peintures ont néanmoins résisté au temps et échappé aux ravages des infidèles ou aux pieux larcins des pèlerins. Au moment où je mets le pied dans cette grotte, j'y vois avec surprise deux Abyssins en prière; étonnés eux-mêmes d'abord de mon arrivée soudaine, mais reconnaissant ensuite en moi un chrétien, ils me saluent en faisant un signe de croix, pour me montrer qu'ils sont mes frères en Jésus-Christ. Je serre affectueusement la main à ces deux bons religieux, venus du

fond de l'Abyssinie pour se livrer, avant les fêtes de Pâques, au jeûne et à la pénitence sur la montagne même où, d'après une ancienne tradition, Notre-Seigneur aurait jeûné quarante jours, et appelée, à cause de cela, *montagne de la Quarantaine.*

De cette chapelle, en continuant à nous élever plus haut par un sentier extrêmement glissant, nous gagnons, non sans peine, un second sanctuaire, que mon guide me désigne sous le nom de *Deir el-Karanthal,* دير القرنطل. L'abside en est pareillement tournée vers l'est. De la fenêtre qui l'éclaire, le regard plonge avec effroi dans les profondeurs de plus en plus considérables de l'Oued Theisoun; il erre dans les vastes plaines de Jéricho, suit les contours sinueux du Jourdain et la lisière verdoyante qui le borde, aperçoit l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte, se promène au loin sur ce grand lac et, plus à l'est, distingue la plupart des chaînes montagneuses de l'antique Ammonitide et du pays de Moab.

De même que dans la chapelle précédente, je trouve dans celle-ci, en y entrant, trois autres Abyssins, munis seulement, comme les premiers, d'une cruche d'eau et de quelques pauvres provisions, destinées à les nourrir pendant le séjour qu'ils devaient y faire. Ils me saluent pareillement par un signe de croix, salut auquel je réponds de la même manière et par une cordiale poignée de main.

Beaucoup d'autres cavernes devant lesquelles nous passons sont complétement solitaires et affectent différentes formes. L'une d'entre elles sert de vestibule inférieur à une troisième chapelle, également décorée d'anciennes peintures et aujourd'hui d'un accès très-difficile, parce que l'escalier qui y conduisait est interrompu, plusieurs degrés ayant été brisés à dessein. Pour pénétrer actuellement dans cette chapelle, il faut entrer d'abord dans la grotte qui est au-dessous et, par un trou rond pratiqué dans la voûte de celle-ci, on peut, en montant sur les épaules d'un homme, se hisser péniblement dans la grotte supérieure, ou sanctuaire de Sidna A'ïsa, Notre-Seigneur Jésus, mot à mot, Notre-Seigneur Ésaü : tel est, en effet, le nom que les juifs et, d'après eux, les musulmans donnent à Jésus-Christ. On y voit encore quelques anciennes peintures. Un arceau

ogival construit vers l'est, du côté qui regarde l'abîme, semble attester un travail de l'époque des croisades; mais la chapelle elle-même date probablement des premiers siècles du christianisme. C'est là que, d'après la tradition, le Sauveur aurait jeûné pendant quarante jours et quarante nuits.

1. Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.
2. Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit[1].

Il était trop tard ce jour-là pour que je songeasse, en gravissant plus haut, à parvenir jusqu'au sommet de la montagne; mais comme, le lendemain, au retour d'une excursion au Jourdain et à la mer Morte, j'accomplis cette ascension, je vais, afin de n'avoir plus à revenir sur ce sujet, joindre aux détails que je viens de donner sur quelques-unes des grottes qui sont percées sur les flancs orientaux du Djebel Karanthal, d'autres détails, relatifs aux ruines qui couronnent ce mont célèbre.

Il faut environ une heure de marche à partir du pied oriental de la montagne pour en atteindre la cime. Dans certains endroits, la pente est tellement roide, qu'on est contraint de s'aider des pieds et des mains, en se gardant bien de tourner les yeux derrière soi, dans la crainte d'éprouver quelque vertige. Mais, quand on est parvenu au sommet, on est dédommagé de sa peine par l'admirable panorama qui se déroule devant le regard. C'est, vers l'est, le même horizon, mais plus étendu encore, que celui que l'on aperçoit des grottes dont j'ai parlé; de plus, on embrasse, vers l'ouest, tout un ensemble de ravins sauvages et de montagnes nues et austères, qui composaient jadis le désert de Jéricho. En outre, les vestiges d'une ancienne forteresse complétement renversée, mais dont les contours et les arasements demi-circulaires sont encore très-reconnaissables, attirent l'attention. Vers l'est, cette enceinte avait pour défense naturelle l'escarpement même de la montagne; ailleurs,

[1] *Saint Matthieu*, c. IV, v. 1 et 2.

là où elle était plus accessible, elle était protégée par un fossé pratiqué dans le roc. Des amas de décombres et des tas de pierres de différentes dimensions sont dispersés çà et là; quelques pans de murs, encore debout, ont seuls échappé à la destruction presque complète qu'a subie cette forteresse, qui commandait vers l'est toute la plaine de Jéricho. Ne serait-ce pas là l'une des deux citadelles que signale Strabon, sous les noms de *Threx* et de *Taurus*, comme étant situées près de Jéricho et ayant été renversées par Pompée?

Κατασπάσαι δ' οὖν ἐκέλευσε τὰ τείχη πάντα καὶ ἀνεῖλεν εἰς δύναμιν τὰ λῃστήρια καὶ τὰ γαζοφυλάκια τῶν τυράννων· ἦν δὲ δύο μὲν τὰ ταῖς εἰσβολαῖς ἐπικείμενα τοῦ Ἱεριχοῦντος, Θρήξ τε καὶ Ταῦρος[1].

«Il ordonna de saper tous les remparts, et détruisit par la force les repaires des brigands, ainsi que les asiles fortifiés où les rois renfermaient leurs trésors. Or il y en avait deux, appelés Threx et Taurus, qui commandaient l'approche de Jéricho.»

J'incline, pour mon compte, à placer l'un de ces deux châteaux forts sur le haut de la montagne de la Quarantaine, à l'endroit où sont les ruines que je mentionne en ce moment, et l'autre sur les bords de l'Oued el-Kelt, au point culminant du Kharbet Kakoun.

Sur le sommet de cette même montagne, une autre ruine, peu considérable, mais d'un très-grand intérêt pour le chrétien, sollicite les regards et la vénération des voyageurs : c'est celle d'un petit oratoire, à moitié démoli et terminé vers l'est par une absidiole. Une quantité de croix, dont quelques-unes doivent être fort anciennes, ont été gravées sur ses murs par de pieux pèlerins. Une vieille tradition, conservée jusqu'à nos jours, veut qu'il ait été érigé, à une époque bien antérieure aux croisades, à l'endroit d'où le démon, tentant le Christ, lui aurait montré les royaumes de la terre, et les lui aurait offerts, s'il consentait à l'adorer.

8. Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde; et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum;

9. Et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

[1] Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 40.

10. Tunc dicit ei Jesus : Vade, Satana; scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

11. Tunc reliquit eum diabolus; et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei[1].

C'est la tradition, tant de la pénitence à laquelle Notre-Seigneur se soumit sur les flancs de cette montagne que de sa tentation par le démon sur le sommet, qui, dès les premiers siècles du christianisme, comme le prouvent les grottes dont elle est perforée de toutes parts vers l'est, en a fait une espèce de grande laure, habitée par une foule d'anachorètes, attirés dans ces lieux par ces souvenirs sacrés.

La hauteur de la montagne au-dessus de la plaine peut être estimée à 450 mètres ou 500 au plus. Sa distance de la fontaine d'Élisée est d'environ 1,800 mètres vers l'ouest.

Le pèlerin Sæwulf, qui visita la Palestine en 1103, prétend qu'un intervalle de trois milles s'étend entre cette fontaine et le lieu dans la montagne où Notre-Seigneur jeûna pendant quarante jours et fut ensuite tenté.

Ibi est fons Elysei prophetæ... Inde vero ascenditur ad montem excelsum, ad locum ubi Dominus jejunavit quadraginta dies, et ubi postea tentabatur a Sathana, quasi trium miliarium[2].

Effectivement de l'A'ïn es-Soulthan au sommet de la montagne de la Quarantaine il y a au moins trois milles de distance par la voie la plus directe.

A l'époque des croisades, ce mont vénéré appartenait aux chanoines du Saint-Sépulcre, et un couvent auquel étaient affectées pour son entretien et pour celui des pèlerins les dîmes de Jéricho était habité par des religieux appelés les Frères de la Quarantaine.

Il était déjà nuit lorsque je regagnai le campement de l'A'ïn es-Soulthan.

[1] *Saint Matthieu*, c. IV, v. 8-11. — *Saint Luc*, c. IV, v. 5-8.

[2] *Relatio de peregrinatione Sæwulfi ad Hierosolymam et Terram sanctam.* (Mémoires de la Société de géographie, t. IV, p. 848.)

ER-RIHA.

Le 4 avril, à six heures du matin, nous nous mettons tous en marche dans la direction du sud-est.

A six heures dix minutes, nous passons près d'un ensemble de vieilles constructions renversées, à voûtes ogivales, et qui peut avoir été autrefois soit une sucrerie, soit un khan musulman. Non loin de là est un tell peu élevé.

A six heures quinze minutes, nous traversons un ruisseau dérivant de l'A'ïn es-Soulthan. Chemin faisant, nous foulons depuis quelques minutes des ruines indistinctes, éparses au milieu de champs de blé et d'orge qu'entrecoupent des seder et des zakkoum.

A six heures dix-huit minutes, les ruines cessent de se montrer, mais pour reparaître bientôt après.

Nous passons successivement devant d'autres petits tertres artificiels. Le sol est partout très-fertile et ne demanderait qu'à produire, s'il était mieux arrosé et cultivé.

A six heures vingt-cinq minutes, nous atteignons les premiers jardins d'*Er-Riha*, الريحا. Ils sont plantés en figuiers, en grenadiers et en vignes. On y remarque aussi quelques indigotiers, des cotonniers et de beaux ricins; comme légumes, je signalerai principalement des pastèques et des concombres. Toutes les plantes et tous les produits des tropiques pourraient prospérer merveilleusement dans cette vallée privilégiée, qui, à cause de son énorme dépression au-dessous de la Méditerranée, n'a jamais ressenti les atteintes de l'hiver. Er-Riha, en effet, est situé à 272 mètres au-dessous de la Méditerranée, et comme Jérusalem elle-même est à 779 mètres au-dessus, cela constitue une différence de niveau de 1,051 mètres entre ces deux localités.

On conçoit qu'une semblable différence doive en amener une correspondante dans la température et dans le climat; c'est ce que n'avait pas manqué de signaler l'historien Josèphe dans le passage suivant :

Ἔστι δὲ καὶ τὸ περιέχον οὕτως εὔκρατον ὡς λινοῦν ἀμφιέννυσθαι τοὺς ἐπιχωρίους, νιφομένης τῆς ἄλλης Ἰουδαίας[1].

« Telle est la douceur de la température dont jouit cette région (la vallée de Jéricho), que les habitants y portent des vêtements de lin lorsqu'il neige dans le reste de la Judée. »

J'ai pu constater la justesse de cette observation, car la pluie torrentielle dont nous avions été assaillis pendant la nuit dans notre campement auprès de Mâr Saba, couvent situé à 217 mètres au-dessus de la Méditerranée, avait été accompagnée de gros flocons de neige à Jérusalem, dont l'altitude dépasse de 562 mètres celle de Mâr Saba, et en revenant le lendemain, 5 avril, dans la Ville sainte, nous trouvâmes les rues couvertes d'une épaisse couche de neige. A Jéricho, au contraire, le soleil était tellement ardent, que plusieurs membres de la petite caravane dont je faisais partie en furent incommodés, et que tous dans la journée se plongèrent avec délices dans les eaux tièdes du Jourdain.

Le même historien nous décrit les jardins enchantés qui environnaient cette ville, et qui occupaient une plaine longue de 70 stades (12 kilomètres 950 mètres) et large de 20 (3,700 mètres); elle était tout entière arrosée et fécondée par d'innombrables canaux dérivant de la source d'Élisée. Des bosquets odorants de baumiers, de myrobolans et de cypres s'élevaient au milieu de forêts de palmiers de différentes espèces, et une foule d'autres arbres à fruits y donnaient des produits plus abondants et plus savoureux que nulle part ailleurs.

Ἄρδει γοῦν πλέον τῶν ἄλλων ἁπάντων, καὶ πεδίον μὲν ἕπεισιν ἑβδομήκοντα σταδίων μῆκος, εὖρος δὲ εἴκοσιν, ἐπιτρέφει δὲ ἐν αὐτῷ παραδείσους καλλίστους τε καὶ πυκνοτάτους· τῶν δὲ φοινίκων ἐπαρδομένων γένη πολλά, ταῖς γεύσεσι καὶ ταῖς παρηγορίαις διάφορα. . . . . Φέρει δὲ καὶ ὀποβάλσαμον. . ., κύπρον τε καὶ μυροβάλανον. . . Τῶν μὲν γὰρ ἄλλων αὐτῷ καρπῶν ἕνεκεν οὐκ ἂν ῥᾳδίως τι παραβληθείη κλίμα τῆς οἰκουμένης[2].

« Cette source (celle d'Élisée) arrose le sol plus qu'aucune autre, se répand dans une plaine longue de 70 stades sur 20 de large, et dans cette plaine ali-

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3.

mente un très-grand nombre de magnifiques jardins. Les palmiers que ses eaux fécondent sont de beaucoup d'espèces différentes et varient de saveur comme de dénomination... Cette terre produit également le baumier, le cypre et le myrobolan. Quant aux autres fruits qui y croissent, il serait difficile de lui comparer aucune autre région du monde. »

Josèphe attribue avec raison une pareille fertilité du sol à la chaleur du climat et au principe fécondant des eaux qui y coulent.

Aujourd'hui les jardins d'Er-Riha sont loin de mériter un semblable éloge. Sans doute, leur fertilité naturelle n'a pas changé, et, grâce à la fontaine d'Élisée et à l'élévation de la température, ils pourraient produire les mêmes fruits qu'autrefois; mais les ravages accumulés de la guerre pendant plusieurs siècles, le brigandage auquel est sans cesse en proie la vallée du Jourdain de la part des Bédouins, l'incurie et l'indolence du petit nombre de ceux qui l'habitent maintenant, ont détruit ou laissé périr peu à peu les richesses d'un sol inépuisable, et toujours apte à être fécondé par la même source, sous les rayons du même soleil qui fait de cette vallée une sorte de véritable serre chaude. Comme je l'ai dit plus haut, les baumiers ont complétement disparu; les cypres y doivent être peu communs, si toutefois il en existe encore; par contre, les myrobolans y sont assez nombreux sous le nom arabe de *zakkoum;* mais aucun soin ne préside à leur développement, et la plupart de leurs fruits sont perdus. En ce qui concerne les palmiers, sauf quelques misérables rejetons qui ont échappé à la destruction générale, ils sont totalement anéantis, et cependant nous savons, non-seulement par le passage que je viens de citer de l'historien Josèphe, mais par beaucoup d'autres encore, et notamment par le témoignage le plus ancien et le plus grave de tous, à savoir celui de la Bible, qui appelle Jéricho *ville des palmiers*, que cet arbre faisait la gloire des alentours de cette cité et en composait l'une des principales richesses.

Et australem partem, et latitudinem campi Jericho, civitatis palmarum, usque Segor[1].

[1] *Deutéronome*, c. XXXIV. v. 3.

Et copulavit ei filios Ammon, et Amalec : abiitque et percussit Israel, atque possedit urbem palmarum[1].

On connaît également le passage reproduit par Justin d'après Trogue-Pompée, et où ce dernier historien vante les avantages de la vallée de Jéricho et ses belles plantations de baumiers et de palmiers.

Opes genti ex vectigalibus opobalsami crevere, quod in his tantum regionibus gignitur. Est namque vallis quæ continuis montibus, velut muro quodam, ad instar castrorum clauditur. Spatium loci ducenta jugera nomine arcus dicitur. In ea silva est, et ubertate et amœnitate insignita, siquidem palmeto et opobalsamo distinguitur. Arbores opobalsami formam similem piceis arboribus habent, nisi quod humiles magis et in vinearum morem excoluntur. Hæ certo anni tempore balsamum sudant[2].

« Cette nation (celle des Juifs) vit sa richesse s'augmenter par les revenus qu'elle tirait du baumier, qui ne croît que dans cette seule région. Il existe, en effet, dans ce pays, une vallée renfermée entre des montagnes qui l'environnent comme d'un mur continu, à l'instar d'un camp. Elle comprend un espace de deux cents arpents, appelé arc, dans lequel se trouve une forêt aussi remarquable par sa fertilité que par sa beauté, où abondent le palmier et le baumier. Ce dernier arbre ressemble au pin pour la forme, mais il est plus humble de stature et il se cultive comme la vigne. Il distille le baume à une certaine époque de l'année. »

Pline, en énumérant les différents chefs-lieux de toparchies de la Judée, cite d'abord Jéricho, qu'il caractérise par les épithètes suivantes : *plantée de palmiers, arrosée par des sources.*

Reliqua Judæa dividitur in toparchias decem, quo dicemus ordine : Hiericuntem, palmetis consitam, fontibus irriguam[3].

Ces forêts de palmiers, tant vantées par les anciens, s'élevaient encore dans la plaine de Jéricho au commencement du XIIe siècle de notre ère; car nous lisons dans le moine Sæwulf :

Jericho, ubi est ortus (*sic*) Abrahæ, distat ab Jerosolimam decem leugas, terra arborum fertilissima et ad omnia genera palmarum et ad omnes fruges[4].

[1] *Juges*, c. III, v. 13.
[2] Justin, l. XXXVI, c. III.
[3] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XV.
[4] *Relatio de peregrinatione Sæwulfi ad Hierosolymam et Terram sanctam.* (Mém. de la Société de géogr. l. IV, p. 848.)

Dans l'antiquité, la canne à sucre était inconnue en Palestine; mais, comme je l'ai déjà dit précédemment, la culture de cette plante précieuse était, au moyen âge, répandue dans plusieurs districts de la Terre sainte, et particulièrement dans la vallée de Jéricho; actuellement, elle n'y existe plus.

Édrisi, qui écrivit sa *Géographie* vers le milieu du XIIe siècle, signale l'indigo comme étant, de son temps, la principale production du Rhôr, c'est-à-dire de la vallée au sein de laquelle se trouve Jéricho.

Riha, dit-il, est l'une des résidences les plus agréables des pays de Rhôr et de Beisan. La principale production du Rhôr est l'indigo. La couleur du teint des habitants est brune, tirant sur le noir [1].

Il y a à peine vingt-huit ans, Méhémet, pacha de Jérusalem, essaya de faire refleurir dans la plaine de Jéricho la culture de cette plante; mais ses efforts échouèrent, comme il le dit à Mgr Mislin dans une conversation qu'il eut avec ce prélat, en 1848 :

Il n'y a rien à faire avec les Arabes : ils sont vagabonds et paresseux; ils aiment mieux vivre de rapine que de cultiver la terre. J'ai fait différents essais dans la plaine du Jourdain et à Jaffa; à Jéricho, j'ai fait planter l'indigotier, qui réussissait à merveille; mais, avant qu'il fût mûr, les Bédouins venaient d'au delà du Jourdain, détruisaient tout et mettaient le feu aux maisons des fellahs. J'ai fait réparer la tour de Jéricho; j'y ai mis cinquante soldats pour protéger les pèlerins et les récoltes; mais il en faudrait autant pour chaque champ; les tribus se détestent; elles font des incursions pendant la nuit; elles coupent les arbres, ravagent les champs et enlèvent tout ce qu'elles peuvent [2]. etc.

Une autre plante qui, dans l'antiquité, était renommée à Jéricho, est mentionnée dans le verset suivant de l'Ecclésiastique :

Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho [3].

« Je me suis élevée, dit la Sagesse, comme les palmiers de Cadès et comme les plantations de roses de Jéricho. »

Une pareille expression semble indiquer un arbuste élégant et

[1] Édrisi, *Géographie*, traduction Jaubert, t. I, p. 339. — [2] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, t. II, p. 142. — [3] *Ecclésiastique*, c. XXIV, v. 18.

couvert de fleurs odorantes, et ne peut s'appliquer à l'humble plante que les Arabes appellent *kaff Mariâm*, et que les pèlerins désignent vulgairement sous le nom de *rose de Jéricho;* c'est l'*anastatica hierochuntica* de Linné, plante de la famille des crucifères, qui n'a que quelques centimètres d'élévation et qui a la propriété d'être très-hygrométrique. Bien que desséchée et ramassée sur elle-même par la contraction de ses petites branches en une sorte de peloton, elle se développe et s'épanouit dans l'eau quand on l'y laisse tremper pendant plusieurs heures.

L'expression de l'Ecclésiastique ne convient pas davantage à une autre plante de la famille des radiées, semblable à une grosse pâquerette et beaucoup plus hygrométrique encore que la précédente. M. de Saulcy, qui en a découvert et recueilli plusieurs échantillons sur un plateau non loin d'A'ïn Djedy, s'est rappelé aussitôt en l'examinant la pièce de blason, nommée *rose de Jéricho*, qui figure dans certains écussons datant des croisades; il pensa donc avoir retrouvé la véritable rose de Jéricho, perdue depuis la chute du royaume latin de Jérusalem et remplacée, dans l'affection des pèlerins, par l'*anastatica* ou *kaff Mariâm*[1].

Mais, je le répète, la Sagesse, dans l'Écriture sainte, en se comparant au palmier de Cadès et au rosier de Jéricho, fait allusion ici très-probablement aux belles plantations de rosiers qui ornaient et embaumaient sans doute ce lieu délicieux.

Actuellement, les jardins d'Er-Riha en possèdent-ils encore? Je l'ignore; dans tous les cas, ces rosiers y sont peu abondants; car autrement les voyageurs modernes n'eussent pas manqué de les signaler.

Quant au village ainsi appelé, il consiste en une cinquantaine au plus de grossières habitations en terre, fort peu élevées et quelques-unes ouvertes ou simplement fermées avec des branchages. Il est environné d'une haie de broussailles épineuses desséchées, qui en défendent l'accès, mais auxquelles, si on voulait l'attaquer, il

[1] M. de Saulcy, *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 82.

serait très-facile de mettre le feu. Cette défense est donc illusoire contre les hommes, et ne peut servir que contre les chacals et autres animaux carnassiers qui pourraient venir pendant la nuit dévorer les poules des habitants.

Près du village s'élève une tour rectangulaire mesurant environ dix mètres sur chaque face et douze de hauteur; on l'appelle *Bordj er-Riha*. Elle a été construite avec des pierres assez régulières, dont quelques-unes de grand appareil, qui proviennent probablement des ruines de la troisième Jéricho, ou, pour mieux dire, du troisième emplacement qu'avait occupé cette ville célèbre, qui fut rebâtie, en réalité, quatre fois, comme nous le verrons plus tard. Cette tour, qui remonte peut-être à l'époque des croisades, mais qui a été à plusieurs reprises réparée depuis, est aujourd'hui en fort mauvais état. Elle sert de caserne à un certain nombre de bachibouzouks, chargés de surveiller la plaine. Quelques pèlerins de la fin du xve siècle ont les premiers prétendu que cette tour était l'ancienne maison de Zachée, où ce publicain eut l'honneur de recevoir Notre-Seigneur lorsqu'il vint à Jéricho. Ainsi, elle est mentionnée comme telle par Tucher de Nuremberg, en 1479, et par Félix Fabri, en 1483. Cette assertion a été depuis répétée par d'autres pèlerins. Il en est aussi qui, la faisant remonter à une époque beaucoup plus reculée encore, y voient la maison de la courtisane Raab, qui, pour avoir sauvé la vie des espions envoyés par Josué, fut seule épargnée par les Hébreux, elle et son habitation, lorsqu'ils saccagèrent de fond en comble Jéricho.

Il est inutile, je pense, de combattre longuement ces deux opinions, qui ne reposent sur aucun fondement sérieux et que réfutent d'ailleurs victorieusement les deux faits suivants, qui semblent hors de doute : l'un, c'est que la primitive Jéricho qui fut renversée par Josué avoisinait la source d'Élisée, comme plusieurs critiques, ainsi que je le dirai dans la suite, l'ont démontré, je crois, péremptoirement; l'autre, c'est que le Bordj Riha n'offre aucun des caractères des constructions chananéennes, ni même romaines, et qu'il date tout au plus de l'époque des croisades.

Près de cette tour gisent sur le sol des débris antiques, qui l'ont exhaussé, et qui appartiennent, selon toute vraisemblance, à la Jéricho du Bas-Empire.

KASR HADJLAH. — A'ÏN HADJLAH, JADIS BETH-HOGLAH.

A six heures trente-deux minutes, nous descendons vers l'Oued el-Kelt, que nous traversons. Cet oued, que j'ai mentionné précédemment et qui est, selon toute probabilité, le Nahal-Kerith des Livres saints, peut avoir en cet endroit une trentaine de pas de large. Son lit est rempli d'agnus-castus et de touffes épaisses de broussailles verdoyantes.

Notre direction est celle du sud-est.

A six heures cinquante minutes, nous laissons derrière nous les restes d'un aqueduc, bâti avec de petits moellons unis ensemble avec un bon ciment, et dont la construction rappelle celle du Birket Mousa. Comme celui-ci, je le crois d'époque romaine. Il avait très-probablement sa prise d'eau vers l'est-sud-est à l'A'ïn Hadjlah.

Nous cheminons bientôt à travers des ruines éparses, dont quelques-unes couronnent un petit tell, appelé *Tell el-Meharifer*, تلّ المحريفر.

A notre gauche, nous longeons un ravin appelé *Rhôr Hadjlah*, غور حجلة.

A sept heures trente minutes, nous parvenons au *Kasr Hadjlah*, قصر حجله, appelé également *Deir Hadjlah*, دير حجلة.

Là s'élevait autrefois un couvent fortifié, qu'environnait une enceinte flanquée de tours carrées. Cette enceinte est encore en partie debout; elle a été bâtie avec des pierres régulières de moyenne dimension, dont quelques-unes sont taillées en bossage. Au dedans, on remarque les restes d'une église tournée de l'ouest-nord-ouest vers l'est-sud-est, et aujourd'hui aux trois quarts renversée. Elle était jadis décorée de peintures murales actuellement fort dégradées et, en quelques endroits, à moitié effacées. Des légendes grecques les accompagnent. Des arcades ogivales encore intactes semblent

annoncer un travail de l'époque des croisades. Quant au couvent, il est renversé de fond en comble, et il est même fort difficile de le parcourir, au milieu des amas de décombres et des fragments considérables de voûtes écroulées qui encombrent partout le sol. La fondation de ce monastère remonte peut-être aux premiers siècles du christianisme; mais il doit avoir été réparé à une époque postérieure. Il est cité sous le nom de *monastère de Saint-Jérôme* par un assez grand nombre de pèlerins latins, et, suivant une tradition, il aurait été bâti à l'endroit où ce saint docteur de l'Église aurait fait pénitence dans le désert; mais cette tradition semble erronée, car des récits mêmes de saint Jérôme il ressort que la retraite où il s'était réfugié pour s'y livrer à la prière et à la mortification était, non pas le désert du Jourdain, près de Jéricho, mais celui de Chalcis, en Syrie. Nous lisons, par exemple, dans une de ses lettres écrite à Florentius :

In ea mihi parte eremi commoranti, quæ juxta Syriam Saracenis jungitur, dilectionis tuæ scripta perlata sunt. Quibus lectis, ita reaccensus est animus Jerosolymam proficiscendi, ut pene nocuerit proposito, quod profuerit caritati [1].

Cette lettre date de l'année 374 de notre ère.

Ailleurs, dans la préface de son Commentaire sur le prophète Abdias, il indique nettement sous le nom de *solitude de Chalcis de Syrie, solitudinem Syriæ Chalcidis,* le désert que, dans le passage précédent, il avait désigné par les mots plus vagues : *quæ juxta Syriam Saracenis jungitur.*

Il est plus probable que ce monastère avait été bâti et occupé par des moines grecs, comme le témoignent les restes de peintures qu'on y remarque encore, et que, par conséquent, il avait été placé sous le vocable de quelque saint du calendrier grec.

J'opinais d'abord à y reconnaître le monastère de Saint-Gérasime signalé dans la *Vie de saint Euthyme* par Cyrille de Scythopolis, § 89.

[1] *Patrologie latine*, édit. Migne, t. XXII, p. 336.

Οὗτος οὖν ὁ μέγας Γεράσιμος, τῆς κατὰ τὸν Ἰορδάνην ἐρήμου πολίτης ἅμα καὶ πολιοῦχος γενόμενος, λαύραν ἐκεῖσε μεγίστην, οὐκ ἐλάττους ἢ ἑβδομήκοντα τοὺς ἀναχωρητὰς ἔχουσαν, συστησάμενος, πρὸς δὲ καὶ κοινόβιον μέσον αὐτῆς ὡς ἄριστα καθιδρύσας.

« Le grand Gérasime, devenant à la fois citoyen et patron du désert du Jourdain, y fonda une grande laure, qui ne contenait pas moins de soixante et dix anachorètes; il y bâtit, en outre, au centre de la laure, un magnifique couvent. »

Le moine Épiphane, nous parlant de ce même couvent, nous apprend qu'il était situé à trois milles de Jéricho, à l'orient de la ville :

Πρὸς δὲ τῆς ἀνατολῆς τῆς Ἱεριχῶ, ὡς ἀπὸ μιλίων τριῶν, κεῖται ὁ ἅγιος Γεράσιμος εἰς καστέλλιον[1].

Le Deir Hadjlah est situé précisément à une heure de marche au sud-est de Riha, ce qui équivaut aux trois milles marqués dans le passage précédent. Ensuite, les mots *εἰς καστέλλιον* semblent indiquer que le couvent de Saint-Gérasime était environné d'une enceinte fortifiée. Tel est le cas aussi du Deir Hadjlah, que les Arabes, pour cette raison, désignent pareillement sous le nom de *Kasr Hadjlah*, « château fort d'Hadjlah. » D'un autre côté, le moine Phocas, environ quinze ans plus tard, c'est-à-dire l'an 1185 de notre ère, mentionne ce même monastère comme étant complétement renversé par une inondation du Jourdain :

Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ τῶν μονῶν τοῦ Προδρόμου καὶ τοῦ Καλαμῶνος ἀπὸ τῆς τοῦ Ἰορδάνου ῥοῆς ὑπάρχει κεχαλασμένη ἐκ βάθρων ἡ τοῦ ἁγίου Γερασίμου μονή[2].

Or, le Deir Hadjlah est séparé du Jourdain par un intervalle d'au moins trois kilomètres, et je doute que jamais le fleuve, dans ses plus fortes inondations, se soit avancé à l'ouest jusque-là.

Cette dernière assertion du moine Phocas, si elle est vraie, rend

[1] Le moine Épiphane, *Enarratio Syriæ et Urbis sanctæ.* (Patrologie grecque, t. CXX, col. 269.)

[2] Phocas, *Descriptio Terræ sanctæ*, § 23. (Patrolog. grecq. t. CXXXIII, col. 952.)

donc très-problématique l'identification que l'on serait tenté de faire du Deir Hadjlah avec le monastère de Saint-Gérasime.

Quoi qu'il en soit, l'an 1586, Zuallart trouva ce couvent encore habité par des moines grecs de l'ordre de Saint-Basile, car il s'exprime ainsi à ce sujet :

Sur les confins de Juda et de Benjamin, à deux milles du fleuve Iordain et de la mer Morte, tirant vers Iéricho, sont les vestiges d'un ancien monastère, où demeurent encore à présent des moynes ou caloyers grecs, vivans fort pauvrement et austèrement, selon la règle de Saint-Basile, lequel monastère fut édifié cy-devant au lieu où estoit la cité de Bethagla, et auparavant, ainsi qu'est porté au dernier de la Genèse, Area-Atad, qui signifie l'*aire d'Atad*, où le patriarche Joseph et ses frères, avec les anciens d'Égypte, abordèrent premièrement, estans passez le Iordain, avec le corps de leur père, le patriarche Jacob, mort en Égypte, pour l'ensépulturer avec Abraham et Isaac, en la spelonque double de Hébron, et en ce lieu ils s'arrestèrent, célébrant les obsèques de leur dit père, avec grans pleurs et lamentations par sept jours, tournoyans autour du dit corps mort : par quoy, les habitans du pays, estonnez, appellèrent ce lieu *le deuil d'Égypte*, et les Hébreux Bethagla, qui signifie *maison de pleurs*[1].

Une trentaine d'années plus tard, Quaresmius parle de ce même couvent, sous le nom de *couvent de Saint-Jérôme*, comme tout à fait abandonné et à l'état de ruine :

Quantum a longe videre potui, admodum demolitum est[2].

Vingt minutes à l'est-nord-est de Deir Hadjlah, coule une fontaine appelée *A'ïn Hadjlah*, عين حجلة. Elle jaillit au milieu d'un petit bassin de forme circulaire, maçonné et profond d'un mètre et demi, qu'environne un fourré de broussailles et d'arbres nains. L'eau de cette source est claire et abondante et forme un ruisseau qui, autrefois, était canalisé et fertilisait la plaine où elle se perd maintenant.

L'A'ïn Hadjlah a conservé fidèlement, comme l'ont montré Robinson et, après lui, d'autres voyageurs, le nom de la cité antique qui s'élevait sans doute alentour et qui, sauf quelques débris insi-

[1] Jean Zuallart, *Le très-dévot voyage de Jérusalem*, l. IV, p. 49.

[2] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 752.

gnifiants, et notamment des cubes de mosaïque, épars sur le sol, a complétement disparu.

Le Deir Hadjlah dont je viens de parler a tiré son nom, sans aucun doute, de la localité à laquelle je viens de faire allusion. Celle-ci s'appelait *Beth-Hoglah*, en hébreu בֵּית חָגְלָה, en grec Βαιθαγλαάμ, Βεθεγαιώ, Βαιθαλαγά, en latin *Bethagla* et *Beth-Hagla*. Elle était sur la limite de la tribu de Juda et de celle de Benjamin, comme l'indique le passage suivant du livre de Josué :

5. Ab oriente vero erit initium, mare salsissimum usque ad extrema Jordanis; et ea quæ respiciunt ad aquilonem, a lingua maris usque ad eumdem Jordanis fluvium.

6. Ascenditque terminus in Beth-Hagla, et transit ab aquilone in Beth-Araba, ascendensque ad lapidem Boen, filii Ruben[1]...

«Du côté de l'orient, la tribu de Juda commence à la mer salée jusqu'à l'extrémité du Jourdain, et, du côté de l'aquilon, depuis cette langue de mer jusqu'au même fleuve du Jourdain.

«Sa frontière monte à Beth-Hagla, passe de l'aquilon à Beth-Araba, monte à la pierre de Boën, fils de Ruben.»

Ailleurs dans le même livre de Josué, à propos des limites de la tribu de Benjamin, nous voyons mentionnée la même ville :

18. Et pertransit (terminus) usque ad tumulos qui sunt e regione ascensus Adommim; descenditque ad Abenboen, id est lapidem Boen, filii Ruben, et pertransit ex latere aquilonis ad campestria; descenditque in planitiem,

19. Et prætergreditur contra aquilonem Bethagla; suntque exitus ejus contra linguam maris salsissimi ab aquilone in fine Jordanis ad australem plagam[2]...

«La limite passe jusqu'aux tertres qui sont vis-à-vis de la montée d'Adommim; elle descend jusqu'à Abenboën, c'est-à-dire la pierre de Boën, fils de Ruben, et elle passe, du côté du septentrion, jusqu'aux campagnes, et descend dans la plaine.

«Elle s'étend, vers le septentrion, au delà de Bethagla, et elle se termine à la langue de la mer salée, vers le nord, à l'extrémité méridionale du Jourdain.»

[1] *Josué*, c. xv, v. 5 et 6. — [2] *Josué*, c. xviii, v. 18 et 19.

Deux versets plus bas, Beth-Hagla est désignée comme appartenant à la tribu de Benjamin :

Fueruntque civitates ejus : Jericho, et Beth-Hagla, et vallis Casis[1]...

Dans l'*Onomasticon*, saint Jérôme identifie Beth-Hagla avec l'aire d'Atad, où Joseph, accompagné de ses frères et d'une troupe considérable de Juifs et d'Égyptiens, transporta de la terre de Gessen le corps de son père et le pleura pendant sept jours.

Area Atad, locus trans Jordanem, in quo planxerunt quondam Jacob, tertio ab Jericho lapide, duobus millibus ab Jordane; qui nunc vocatur Bethagla, quod interpretatur locus gyri, eo quod ibi, more plangentium, circumierunt in funere Jacob.

Dans ce passage de l'*Onomasticon*, saint Jérôme, comme plusieurs critiques l'ont remarqué, semble se contredire lui-même; car d'abord il nous dit que l'Area Atad était située au delà du Jourdain, c'est-à-dire à l'est de ce fleuve, puisqu'il écrivait cet ouvrage à Bethléhem, en deçà et, par conséquent, à l'ouest du Jourdain. D'un autre côté, il place Area Atad à trois milles de Jéricho et à deux milles du Jourdain et, partant, à l'ouest de ce fleuve. Il l'identifie, en outre, avec Beth-Hagla, qui était effectivement en deçà du Jourdain, puisque cette ville appartenait, avec Jéricho, à côté de laquelle elle est citée, à la tribu de Benjamin, ainsi que le témoignent les versets que j'ai reproduits plus haut. Il y a donc là, soit une méprise échappée à ce savant docteur de l'Église, soit une erreur provenant de l'un de ses copistes; peut-être aussi est-il permis d'interpréter autrement qu'on ne le fait généralement ces mots : *Area Atad, locus trans Jordanem*, en y voyant non pas l'énonciation erronée d'un fait faux, à savoir que l'*Area Atad était située à l'est du Jourdain*, mais simplement la reproduction des termes mêmes dont s'est servie la sainte Écriture pour désigner l'emplacement de cette aire. Or, d'après le récit de la Genèse, il est évident que les mots *trans Jordanem* doivent se traduire par *à l'ouest*

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 21.

du Jourdain. Joseph, en effet, en rapportant en Palestine le corps de son père pour l'ensevelir à Hébron dans la caverne double où reposaient déjà Abraham et Isaac, dut s'y rendre à travers la Moabitide et en franchissant le Jourdain; au delà de ce fleuve, par conséquent sur la rive occidentale, il pleura pendant sept jours son père, avec tous ceux qui l'avaient accompagné; puis il alla le déposer dans le sépulcre de ses aïeux à Hébron.

Voici, en effet, le passage de la Genèse où ce fait est raconté :

10. Veneruntque ad Aream Atad, quæ sita est trans Jordanem; ubi celebrantes exequias planctu magno atque vehementi, impleverunt septem dies.

11. Quod cum vidissent habitatores terræ Chanaan, dixerunt : Planctus magnus est iste Ægyptiis. Et idcirco vocatum est nomen loci illius, Planctus Ægypti.

12. Fecerunt ergo filii Jacob sicut præceperat eis;

13. Et portantes eum in terram Chanaan, sepelierunt eum in spelunca duplici; quam emerat Abraham cum agro in possessionem sepulcri ab Ephron Hethæo contra faciem Mambre [1].

Quoi qu'il en soit, saint Jérôme interprète la dénomination Beth-Hoglah ou Beth-Haglah par *domus gyri, la maison du cercle, de la promenade circulaire,* et il trouve la raison d'une semblable désignation dans les courses ou danses funèbres qui furent exécutées autour du cadavre de Jacob, comme c'était la coutume en Orient dans la cérémonie des funérailles, *eo quod ibi, more plangentium, circumierunt in funere Jacob.* Pour donner à ce mot une pareille interprétation, il faut qu'il ait lu dans le texte qu'il avait sous les yeux בֵּית עַגְלָה, Beth-A'glah, et non בֵּית חָגְלָה, Beth-Hoglah, *la maison de la perdrix,* suivant l'interprétation de Gésénius, conformément au texte ordinaire.

L'an 1280, le moine Burchard signale cette localité comme étant à deux lieues de la mer Morte et à une lieue du Jourdain [2]. Ces deux distances, surtout la première, sont un peu trop fortes. A la fin du XVIe siècle, en 1586, Beth-Hoglah est pareillement men-

[1] *Genèse,* c. L. v. 10-13. — [2] Burchardus, *Descriptio Terræ sanctæ exactissima,* c. VIII.

tionnée sous le nom de *Bethagla* par Zuallart, dont j'ai cité plus haut le passage relatif à cet endroit, qui ensuite n'est plus nommé par aucun voyageur ni du XVIIe ni du XVIIIe siècle. En 1821, le Suédois Berggren signale de nouveau le Kasr Hadjlah [1]; puis, en 1838, le docteur Robinson [2] et, après lui, beaucoup d'autres voyageurs parlent successivement de ces mêmes ruines, dont le nom leur rappelle la Bethagla de l'Écriture sainte.

HALTE PRÈS DE LA MER MORTE.

A sept heures trente-cinq minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du sud-sud-ouest, puis du sud. Nous longeons à notre gauche le *Rhôr Hadjlah*, غور حجلة, que nous traversons ensuite.

A sept heures quarante minutes, une autre dépression du sol que nous rencontrons m'est signalée sous le nom de *Rhôr el-Bassah*, غور البسّة.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous longeons, à notre gauche, une dépression nouvelle, appelée *Rhôr el-Belaouï*, غور البلوى.

A sept heures cinquante minutes, nous laissons à notre droite un petit tell, appelé *Tell Smimia*, تلّ سميميا, ou *Tell Smimy*, تلّ سميمى.

A sept heures cinquante-cinq minutes, à notre droite, serpente l'*Oued Daber*, دابر, qui vient de l'ouest pour aller se jeter au sud dans la mer Morte.

A huit heures, à notre gauche s'élève un tell peu considérable, du nom de *Slayeh*, تلّ سلاية.

A huit heures quinze minutes, nous passons près d'une source qui coule dans un oued. On l'appelle *A'ïn Djaïr*, عين جاير; du moins, tel est le nom que j'ai cru entendre de la bouche de l'un des Bédouins qui nous servaient d'escorte. L'eau en est potable. Quelques arbustes croissent alentour. Le terrain baisse de plus en plus et devient marécageux; quand il pleut, il doit être fort difficile à tra-

[1] Berggren, *Resor i Europa och Oesterländerne*, t. III, p. 13.

[2] Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, t. I, p. 544-546.

verser. Le sol est partout parsemé de taches blanches provenant d'incrustations salines; çà et là on observe des touffes de soude et autres plantes de cette nature toutes saupoudrées de semblables efflorescences.

A huit heures trente minutes, enfin, nous faisons halte sur les bords de la mer Morte, en face de l'îlot appelé *Redjoum Louth*, رجم لوط, ou *Djeziret Louth*, جزيرة لوط. L'endroit où nous descendons de cheval est couvert de branches et même de troncs d'arbres que le Jourdain, en rongeant ses rives, a emportés dans son cours, lors de ses débordements, jusqu'à la mer Morte, et qu'ensuite celle-ci a rejetés sur ses plages. Quelques pierres noires bitumineuses sont éparses sur ce même point. Quant à l'îlot dont j'ai parlé, il est éloigné du rivage actuel d'au moins deux cents mètres. Quelquefois, lorsque les eaux de la mer sont plus basses, on peut l'atteindre presque à pied sec. Les voyageurs qui ont pu le visiter alors y ont remarqué les restes d'une ancienne construction, entre autres les arasements d'une espèce de petite tour mesurant sept mètres de long sur deux de large. A quelle époque remontent ces ruines, et quel caractère offrent-elles? Je ne saurais le dire; car, ayant essayé de gagner cet îlot à la nage, j'ai dû renoncer à cette entreprise, à cause de la difficulté que l'on éprouve à bien diriger ses mouvements dans la mer Morte. On est tellement soulevé et ballotté par ses eaux pesantes et saturées de sel, que, s'il est comme impossible de s'y noyer, il est, d'un autre côté, fort malaisé de la sillonner à la nage en droite ligne vers un but déterminé. Dans les évolutions involontaires que le poids des vagues imprime au corps, quand on s'efforce de les fendre, on s'expose à avaler de cette onde amère et huileuse, dont le goût est exécrable, en même temps que ses éléments corrosifs attaquent et picotent les yeux d'une manière très-cuisante. Néanmoins, un bon nageur, qui aurait, en outre, quelque habitude de cette mer, trouverait sans doute facile ce que je n'ai pu exécuter moi-même. Quoi qu'il en soit, le nom de *Redjoum Louth* (amas de pierres, monceau de Loth) ou de *Djeziret Louth* (île de Loth) a été donné à cet îlot par les Arabes, en

vertu de la même tradition qui leur fait appeler communément la mer Morte *Bahr el-Louth*, بحر اللوط (mer de Loth). La catastrophe qui détruisit les villes coupables de la Pentapole, et à laquelle Loth échappa, a fixé leur attention d'une manière toute particulière sur ce personnage, dont le nom est comme inséparable de cette région maudite.

Il n'entre pas ici dans mon dessein de décrire cette mer célèbre; je me suis, en effet, interdit de parler des localités que je n'ai pas moi-même visitées ou dont je n'ai vu qu'une faible partie. Qu'il me suffise de résumer quelques-unes des données les plus certaines qui se rapportent à ce coin si intéressant du globe.

La mer Morte est désignée dans la Bible sous différents noms. Ce n'est, en réalité, qu'un grand lac; mais en hébreu le mot יָם, *iam*, de même qu'en arabe le mot بحر, *bahr*, signifie à la fois *mer*, *lac* et *grand fleuve;* à proprement parler, ce mot s'applique à tout grand amas d'eaux soit douces, soit salées.

La plus ancienne dénomination de cette mer dans les Livres saints paraît être celle de יָם הַמֶּלַח, *iam ha-melah*, «la mer du sel,» en grec, dans la version des Septante, ἡ θάλασσα τῶν ἁλῶν, ἡ θάλασσα ἡ ἁλυκή ou τῆς ἁλυκῆς, ἡ θάλασσα ἁλός; en latin, *mare salis* ou *salsissimum*. (*Genèse*, XIV, 3. *Nombres*, XXXIV, 3, 12. *Deutéronome*, III, 17. *Josué*, III, 16; XII, 3; XV, 2-5; XVIII, 19.)

Une autre dénomination est celle de *iam ha-A'rabah;* en hébreu, יַם הָעֲרָבָה; en grec, θάλασσα Ἄραβα, ἡ θάλασσα Ἄραβα, ἡ θάλασσα τῆς Ἄραβα; en latin, *mare solitudinis* ou *mare deserti;* le mot *a'rabah* signifiant *plaine, solitude, désert*. (*Deutéronome*, III, 17; IV, 49. *Josué*, III, 16; XII, 3. *Rois*, IV, XIV, 25.)

Dans plusieurs prophètes, cette mer est mentionnée sous le nom de *mer Orientale*, par opposition à la mer Méditerranée ou *mer Occidentale*, en hébreu, יַם הַקַּדְמוֹנִי, *iam ha-Kadmoni;* en grec, ἡ θάλασσα ἡ πρὸς ἀνατολὰς Φοινικῶνος, ἡ θάλασσα ἡ πρώτη; en latin, *mare orientale*. (*Joël*, II, 20; *Ézéchiel*, XLVII, 18; *Zacharie*, XIV, 8.)

La *Vulgate* dans un passage l'appelle *mer Morte*, *mare Mortuum*

(*Josué*, III, 16), nom qui se trouve également employé par Pausanias (l. V, c. VII), par Galien (l. IV, c. XIX), par Justin (l. XXXVI, c. III, § 6), par Eusèbe (*Onomasticon*, au mot Σόδομα), par saint Jérôme et par d'autres auteurs anciens; aujourd'hui, c'est pareillement celui sous lequel on désigne le plus habituellement cette mer.

Le nom de *lac Asphaltite* lui est de même donné par beaucoup d'écrivains grecs et latins, entre autres par Diodore de Sicile (l. II, c. XLVIII, et XIX, c. XCXVIII), par Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. I, c. IX, § 1; l. IV, c. V, § 1; l. IX, c. X, § 1; — *Guerre des Juifs*, l. I, c. XXXIII, § 5; l. III, c. X, § 7; l. IV, c. VIII, § 2), par Pline (*Histoire naturelle*, l. V, c. XV, § 15), etc.

L'historien Josèphe l'appelle aussi *lac de Sodome*, ἡ Σοδομίτις λίμνη.

Au XIIe siècle, le géographe arabe Édrisi la nomme mer ou lac de *Zara*, زعرا (Zoar ou Ségor), en ajoutant qu'elle s'appelait également mer de *Sadoum*, سادوم (Sodome) et de *Rhamoura*, غامرا (Gomorrhe)[1]. De nos jours, comme je l'ai dit plus haut, les Arabes l'appellent le plus souvent *Bahr-el-Louth* ou *mer de Loth*.

Ces différentes dénominations et d'autres encore que porte la mer ou plutôt le lac qui nous occupe en ce moment proviennent des diverses particularités qui la distinguent. Ainsi, l'extrême salure de ses eaux, beaucoup plus forte que celle de l'Océan et de la Méditerranée, lui a fait donner le nom de *mer Salée* ou *mer du Sel*. Tous ses bords sont recouverts au loin d'efflorescences salines. Son fond se compose d'un mélange de vase bleue et de cristaux de sel. M. le lieutenant de vaisseau Vignes et M. Lartet ont trouvé que la densité de ses eaux, appréciée à différentes profondeurs, variait entre 1,160 et 1,230; cette dernière est à peu près constante au delà d'une centaine de mètres, ce qui prouve que les eaux douces des affluents ne se mêlent à l'eau de mer que dans la zone supérieure[2]. A l'extrémité sud-ouest du grand bassin ovoïde qu'elle forme, s'é-

[1] Édrisi, *Géographie*, traduction de M. Jaubert, t. I, p. 338.

[2] La densité de l'Océan n'est représentée que par le chiffre de 1,027.

lève, le long de son rivage, un gîte salin très-considérable, connu sous le nom de *Djebel Esdoum*, جبل السدوم (montagne de Sodome), ou *Djebel el-Melah*, جبل الملح (montagne de sel). Des bancs de sel gemme surmontés de gypse et d'argile constituent la masse principale de cette petite montagne étroite et allongée, qui a environ six kilomètres de long sur un de large à la base, et une hauteur de cent mètres.

Cette base de sel gemme est munie d'espèces de tours, d'aiguilles et de piliers de sel. Du pied de la montagne jusqu'à la mer Morte s'étendent des plaines tout imprégnées elles-mêmes de sel.

La seconde dénomination de *iam ha-A'rabah* trouve son explication toute naturelle dans l'existence de la longue vallée qui court depuis les pentes méridionales du grand Hermon, au nord, jusqu'au golfe d'A'kabah, l'ancien golfe Élanitique de la mer Rouge, au sud, dans une longueur d'au moins 450 kilomètres. Cette vallée, l'une des plus célèbres du monde au point de vue historique, est, en même temps, la plus étonnante de toutes au point de vue géologique.

En effet, elle descend depuis la hauteur de 563 mètres au-dessus de la Méditerranée, si nous partons de la source du Nahr el-Hasbany, l'une des trois sources principales et la plus élevée du Jourdain, jusqu'à la profondeur de 392 mètres au-dessous de la Méditerranée, à l'embouchure du fleuve dans la mer Morte. Celle-ci dans sa partie la plus profonde atteint elle-même le chiffre de 350 mètres. La différence de niveau du Jourdain entre la plus haute de ses sources et son embouchure, par conséquent entre le lit de la vallée à son point de départ le plus élevé et celui de cette même vallée à l'endroit où elle aboutit à la mer Morte, est donc de 955 mètres. Or, une semblable dépression est la plus forte qui existe dans le globe, et la surface de la mer Morte est la plus basse de toutes les mers ou lacs connus. Puis, à partir de l'extrémité méridionale de la mer Morte, la vallée se relève insensiblement depuis 392 mètres au-dessous de la Méditerranée jusqu'à 240 mètres au-dessus. De ce point, vers le nord, tous les torrents

se rendent dans la mer Morte et, vers le sud, dans le golfe d'A'kabah. Cette ligne de partage des eaux est située à 110 kilomètres environ au sud de la mer Morte et à 71 kilomètres au nord du golfe d'A'kabah.

La vallée d'A'rabah pendant 200 kilomètres s'abaisse ainsi de 955 mètres, depuis la source la plus reculée du Jourdain jusqu'à son embouchure; au delà de la mer Morte, elle se relève de 632 mètres, l'espace de 110 kilomètres, pour s'abaisser de nouveau de 240 mètres dans un parcours de 71 kilomètres, jusqu'à ce qu'elle atteigne le niveau du golfe d'A'kabah, où elle se termine. Les Arabes la désignent actuellement sous deux noms différents : ils appellent *Rhôr*, غور, toute la partie qui s'étend entre les sources du Jourdain et son embouchure dans la mer Morte, et *A'rabah*, عربة, celle qui est comprise entre l'extrémité méridionale de la mer Morte et l'extrémité septentrionale du golfe d'*A'kabah*, عقبة. Cette dénomination d'A'rabah conservée par les Arabes à toute la partie méridionale de la vallée n'est, comme on le voit, que le nom antique donné autrefois par les saintes Écritures, dans le texte hébreu, à la vallée tout entière. Celle-ci, comme nous venons de le voir, atteint son maximum de dépression à l'embouchure du Jourdain, et là commence le bassin de la mer Morte, qui, dans sa partie centrale, s'enfonce encore de 350 mètres et occupe de la sorte le point le plus profond de la vallée. Cette particularité, sur laquelle je reviendrai plus tard, a dû frapper de tout temps l'attention des anciens, et de là le nom de *iam ha-A'rabah*, donné à cette mer dans le texte hébreu.

J'ai déjà indiqué plus haut la raison de la troisième appellation de *mer Orientale*.

Quant à celle de *mer Morte*, elle est motivée par l'absence de tout être vivant dans ses eaux, qui tiennent en dissolution une quantité énorme de matières salines. A ce sujet, saint Jérôme s'exprime ainsi :

Mare mortuum, in quo nihil poterat esse vitale, et mare amarissimum, quod Græci λίμνην Ἀσφαλτῖτιν, id est stagnum bituminis vocant... Revera, juxta

litteram, huc usque nihil quod spiret et possit incedere, præ amaritudine nimia, in hoc mari reperiri potest : nec cochleolæ quidem parvique vermiculi et anguillæ, et cætera animantium sive serpentium genera quorum magis corpuscula possumus nosse quam nomina. Denique si Jordanes auctus imbribus pisces illuc influens rapuerit, statim moriuntur et pinguibus aquis supernatant[1].

Longtemps avant ce Père de l'Église, Aristote avait rapporté la même tradition, attestant qu'aucun poisson ne peut vivre dans la mer Morte, à cause de l'amertume et de la salure extrême de ses eaux.

Λέγουσι γὰρ πικρὰν οὕτως εἶναι τὴν λίμνην καὶ ἁλμυρὰν, ὥστε μηθένα ἰχθῦν ἐγγίνεσθαι[2].

« On dit que le lac (Asphaltite) est tellement amer et salé qu'aucun poisson ne peut y vivre. »

Dans le courant du XIIe siècle de notre ère, le géographe arabe Édrisi confirme cette assertion dans les termes suivants :

La mer Morte est appelée ainsi parce qu'il n'y existe rien d'animé, aucun poisson, aucun reptile, aucun de ces êtres vivants qui peuplent les autres eaux, soit courantes, soit tranquilles[3].

Quelques voyageurs modernes, ayant trouvé sur ses rives des poissons morts et des coquillages, en ont conclu qu'elle renferme des poissons. Mais ces poissons avaient dû y être entraînés, soit par le Jourdain, soit par d'autres cours d'eau, et périr aussitôt; ensuite, ils auront été rejetés sur ses bords. Les deux explorateurs les plus compétents qui de nos jours l'aient sillonnée et étudiée avec le plus de soin sont unanimes, avec leurs compagnons de voyage, pour affirmer que rien de vivant n'existe dans son sein. Le lieutenant Lynch, savant officier de marine américain, qui a parcouru en tous sens cette mer pendant vingt-deux jours, du 19 avril au 11 mai 1848, déclare, dans le rapport officiel de son expédition, que, pendant tout le temps qu'il a navigué sur la mer Morte, il

[1] Saint Jérôme, *Commentaire sur Ézéchiel*, c. XLVII.

[2] Aristote, *Meteorologica*, l. II, c. III.

[3] Édrisi, *Géographie*, traduction de M. Jaubert, t. I, p. 338.

n'y a rien vu d'animé, et qu'il a soumis, à son retour en Amérique, de l'eau qui en provenait à un microscope très-puissant, sans pouvoir y découvrir le plus petit animalcule ou la moindre trace de substance animale[1].

D'un autre côté, M. Vignes, lieutenant de vaisseau de la marine française, qui, en 1864, sous la haute direction de M. le duc de Luynes, qu'accompagnaient M. Lartet, aide-naturaliste au Muséum, et M. Combes, docteur en médecine, traversa également cette mer de part en part et en fit le tour complet, s'exprime ainsi :

Les principaux affluents de la mer Morte sont, en première ligne, le Jourdain et, après lui, le Zerka Maïn, le wady Mojeb et le wady Safieh. Ces trois derniers, quoique bien inférieurs au Jourdain, sont cependant assez importants. Les eaux du Jourdain sont douces et agréables à boire, quoique légèrement troubles; celles du wady Mojeb et du wady Safieh sont d'une limpidité extrême; celles du Zerka Maïn, sulfureuses et chaudes; provenant des sources abondantes de Callirhoé, elles ont encore 31°,5 à l'embouchure.

Indépendamment de ces rivières, on trouve sur la côte occidentale les fontaines Aïn Feschkha, Aïn Ghuweir et Aïn Turabeh, dont les eaux sont légèrement saumâtres, mais potables ; celles d'Aïn Jidy, et enfin les sources chaudes d'Aïn Sweimeh (34°), au nord ; de Zara (43°), au sud de Zerka Maïn ; et celles, un peu au sud, du wady Um Barrheg (28°). Ces fleuves et fontaines nourrissent des poissons et des coquillages, qui meurent dans l'eau de la mer Morte. Tous nos efforts pour trouver des êtres vivants dans la mer proprement dite sont restés sans résultat. Dans un certain rayon autour des embouchures, là où la salure des eaux est atténuée par l'affluent, on voit des poissons et des crustacés; ils meurent immédiatement si on les transporte dans l'eau plus saturée[2].

On voit que les témoignages les plus dignes de foi concordent, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, pour affirmer que la mer Morte est bien justement nommée ainsi.

L'eau de cette mer, dit en outre M. Lartet, est extrêmement riche en chlorure et en bromure de magnésium, et c'est sans doute à l'abondance de ces

[1] W. F. Lynch, *Narrative of the United-States expedition to the river Jordan and the Dead sea*, p. 337, note.

[2] *Extrait des notes d'un voyage d'exploration à la mer Morte*, etc. par M. L. Vignes, lieutenant de vaisseau, publié sous les auspices de M. le duc de Luynes. Paris, 1865, p. 6.

sels qu'il faut attribuer l'absence complète, dans cette petite mer, de toute espèce de ces êtres animés qui vivent généralement dans les nappes d'eau salée. Ce qu'il y a de certain, c'est que des animaux accoutumés à vivre déjà dans une eau fortement salée y meurent instantanément, comme nous avons pu le constater en transportant dans l'eau de la mer Morte des petits poissons qui vivent dans une lagune située au nord du djebel Usdom, souvent envahie par l'eau de mer et alimentée par une source chaude d'eau salée[1]. »

A plus forte raison, les poissons du Jourdain et des autres torrents d'eau douce expirent-ils aussitôt qu'ils sont en contact avec cette eau. J'ai déjà cité sur ce point un passage bien connu de saint Jérôme.

Le docteur Anderson, qui accompagnait le lieutenant Lynch dans son expédition scientifique sur la mer Morte, a raconté à Mgr Mislin[2] que plusieurs fois il avait observé de petits poissons descendant vers cette mer. Arrivés à trois ou quatre pieds de l'embouchure, ils rebroussaient chemin ; si on les effrayait pour les obliger d'entrer dans la mer, ils sautaient plutôt hors de l'eau.

Quant à la dénomination de *lac Asphaltite* que les auteurs grecs et latins donnent souvent à cette mer, elle est pareillement justifiée par l'existence dans son sein d'une grande quantité d'asphalte.

Le lac, dit Strabon, est rempli d'asphalte, qui, à des époques irrégulières, monte du fond en produisant des bulles comme de l'eau qui bout. La masse de l'asphalte se bombe et offre l'apparence d'une petite colline. Il s'élève en même temps beaucoup de vapeurs, sorte de fumée invisible aux regards, mais qui n'en ternit pas moins le cuivre, l'argent, tout métal poli et brillant, même l'or. Les habitants des alentours jugent que l'asphalte va paraître à la surface, lorsque les vases de métal commencent à se rouiller. Ils se préparent alors à le recueillir au moyen de radeaux fabriqués avec des joncs. L'asphalte est une sorte de motte de terre qui, liquéfiée par la chaleur, se gonfle et coule au dehors. Mise en contact avec l'eau froide, comme est, par exemple, celle du lac, elle se transforme de nouveau en une masse tellement compacte qu'il est besoin d'instruments tranchants pour la couper. La nature de l'eau force l'asphalte à surnager ; cette eau, en effet, est si pesante qu'il est inutile,

[1] *Essai sur la géologie de la Palestine*, par L. Lartet. Ire partie. Paris, 1869, p. 261.

[2] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, t. III, p. 189.

comme nous l'avons dit, d'essayer d'y nager pour s'y maintenir : on ne peut y enfoncer, quand on y entre, mais on flotte à la surface. Les habitants donc s'approchent de l'asphalte avec leurs radeaux, le coupent et en emportent autant qu'ils peuvent[1].

Quelques lignes plus loin, Strabon ajoute :

Cette contrée est travaillée par le feu; entre autres preuves de ce fait, on y montre certaines roches calcinées près de Moasada, des crevasses, une terre couleur de cendre, des rochers qui distillent de la poix, des rivières bouillantes dont l'odeur désagréable se fait sentir au loin, d'anciens groupes d'habitations renversées çà et là; en sorte qu'on pourrait ajouter foi à la tradition répétée par tous les indigènes, d'après laquelle il aurait existé jadis treize villes en ce lieu, où l'on reconnaîtrait encore le périmètre de la métropole Sodome, mesurant soixante stades de pourtour. A la suite de tremblements de terre, d'éruptions de flammes et d'eaux chaudes bitumineuses et sulfureuses, le lac aurait débordé, des rochers se seraient enflammés, et les villes auraient été, les unes englouties, les autres abandonnées par ceux qui purent fuir[2].

Tout le monde connaît le passage de Tacite où cet historien parle de la mer Morte et du bitume qu'elle rejette.

Nec Jordanes pelago accipitur; sed unum atque alterum lacum integer perfluit, tertio retinetur. Lacus immenso ambitu, specie maris, sapore corruptior, gravitate odoris accolis pestifer, neque vento impellitur, neque pisces aut suetas aquis volucres patitur. Incertæ undæ superjacta, ut solido, ferunt; periti imperitique nandi perinde attolluntur. Certo anni bitumen egerit; cujus legendi usum, ut ceteras artes, experientia docuit[3].

Dioscoride met le bitume de Judée au-dessus de tous les autres[4].

Diodore de Sicile nous donne aussi des détails très-instructifs sur le lac et sur l'asphalte qu'on y recueille.

Le lac est placé, dit-il, au milieu de la satrapie de l'Idumée; il a cinq cents

[1] Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 42. Strabon appelle le lac, dans ce passage, *lac Sirbonis;* mais c'est une méprise évidente, commise soit par lui, soit par un copiste, et tous les développements auxquels il se livre ici prouvent qu'il a eu en vue le lac Asphaltite et non le lac Sirbonis, situé en Égypte.

[2] Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 44.

[3] Tacite, *Histoires*, l. V, c. VI.

[4] Dioscoride, *De re medica*, l. I, c. XCIX.

stades de long et environ soixante de large. Son eau est amère et d'une odeur désagréable, de sorte qu'on n'y trouve ni poisson, ni aucun animal aquatique, et qu'elle corrompt absolument la douceur des eaux d'un grand nombre de fleuves qui vont s'y rendre. Il s'élève tous les ans sur sa surface une quantité d'asphalte sec de la largeur de trois arpents, pour l'ordinaire, quelquefois pourtant d'un seul, mais jamais moins. Les sauvages habitants de ce canton nomment *taureau* la grande quantité, et *veau* la petite. Cette matière, qui change souvent de place, offre de loin l'aspect d'une île flottante; son apparition s'annonce près de vingt jours à l'avance par une odeur forte et désagréable de bitume, qui rouille au loin, à près d'une demi-lieue à la ronde, l'or, l'argent et le cuivre. Mais toute cette odeur se dissipe dès que le bitume, matière liquide, est sorti de cette masse.

Les habitants enlèvent l'asphalte à l'envi les uns des autres, comme feraient des ennemis réciproques, et sans se servir de bateaux. Ils ont de grandes nattes faites de roseaux entrelacés qu'ils jettent dans le lac; et, pour cette opération, ils ne sont jamais plus de trois sur ces nattes, deux seulement naviguant avec des rames pour atteindre la masse d'asphalte, tandis que le troisième, armé d'un arc, n'est chargé que d'écarter à coups de traits ceux qui voudraient disputer à ses camarades la part qu'ils veulent avoir; quand ils sont parvenus à l'asphalte, ils se servent de fortes haches, avec lesquelles ils enlèvent comme d'une terre molle la part qui leur convient; après quoi ils reviennent sur le rivage.

Ces barbares, qui n'ont guère d'autre sorte de commerce, apportent leur asphalte en Égypte et le vendent à ceux qui font profession d'embaumer les corps; car, sans le mélange de cette matière avec d'autres aromates, il serait difficile de les préserver longtemps de la corruption à laquelle ils tendent[1].

Au dire des Arabes qui habitent autour de la mer Morte, l'apparition de l'asphalte sur cette mer serait, aujourd'hui, toujours précédée de commotions souterraines. Ainsi, en 1834, à la suite d'un violent tremblement de terre, une grande masse d'asphalte échoua vers l'extrémité méridionale de la mer Morte, et les Arabes en emportèrent environ deux cents quintaux. De même, après le tremblement de terre qui, en 1837, secoua si fortement cette contrée, on vit de nouveau flotter sur la mer Morte des masses considérables d'asphalte, semblables à de petites îles, au dire des Arabes, qui se hâtèrent d'en recueillir de nombreux quintaux et de les vendre à des marchands de Beyrouth et de Jérusalem.

[1] Diodore de Sicile, l. XIX, c. xxv.

A en croire les indigènes, le bitume découlerait, en outre, sur plusieurs points, des roches du bord oriental de cette mer. Suivant eux, il suinterait des fissures du roc et s'accumulerait peu à peu jusqu'à ce que, après avoir perdu son pétrole sous l'influence du soleil et s'être insensiblement transformé en asphalte dur et compacte, il se détache et tombe dans la mer, où il surnage, attendu que la densité de l'asphalte est de 1,104, et que la densité moyenne des eaux de cette mer est de 1,162 à la surface.

Cette assertion des Arabes ne doit sans doute être acceptée qu'avec une certaine réserve; car M. Lartet, qui a pu suivre, avec M. le duc de Luynes et les autres membres de son expédition, le littoral oriental de la mer Morte, n'a nulle part rencontré de traces d'un gîte bitumineux de cette nature. « Toutefois, comme l'observe ce jeune et savant géologue, on ne peut nier complétement la présence d'émanations bitumineuses sur ce rivage; car, entre le wady ed-Draa et le wady Kerak, en un point que rendent remarquable un brisement des couches crétacées et un pointement de wacke, les calcaires et mêmes les bancs de silex qu'ils renferment paraissent pénétrés d'une matière bitumineuse, qui les a colorés en noir foncé, en même temps qu'il s'est formé au milieu de ces couches de nombreux cristaux de gypse. Mais il n'est pas possible d'attacher la moindre importance à ce phénomène local, et l'on ne peut pas y rattacher l'origine des masses de bitume qui paraissent avoir fait, à diverses reprises, leur apparition à la surface de la mer Morte, ni même celle des fragments d'asphalte que ce lac rejette sur ses bords[1]. »

Si, à l'orient du lac, les gisements bitumineux indiqués par les indigènes sont regardés par M. Lartet comme très-problématiques et, dans tous les cas, comme peu considérables, ce savant a, d'un autre côté, constaté, à l'occident de ce même lac, plusieurs gisements de cette nature, ceux, entre autres, auxquels Strabon fait allusion, quand il parle de *roches distillant de la poix, aux envi-*

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. XXIV, p. 18.

rons de Moasada (Masada). En effet, en visitant la colline de Sebbeh, dont le sommet est couronné par les ruines de l'ancienne forteresse de Masada, M. Lartet remarqua dans le lit de l'Oued Sebbeh, qui limite au sud la colline de ce nom, des fragments d'asphalte, indiquant le voisinage d'un gisement de cette substance au milieu des calcaires dolomitiques crétacés dans lesquels est entaillé ce profond ravin.

Après avoir pénétré le calcaire dolomitique, à l'état fluide, le bitume, dit ce savant[1], paraît s'être graduellement solidifié dans les nombreuses cavités de la roche, qu'il remplit en partie sous forme d'asphalte dur, noir et brillant, de telle sorte qu'on se croirait d'abord en face d'une véritable brèche asphaltique, d'où il serait facile d'extraire des fragments d'asphalte presque aussi gros que ceux que l'on rencontre sur la plage. Aussi, comprendrait-on qu'une partie de ces derniers pût provenir de la trituration de ces brèches asphaltiques, que les eaux torrentielles du wady Sebbeh charrient pendant l'hiver à la mer Morte, qui peut rejeter ainsi sur ses bords l'asphalte, lorsqu'il s'est dégagé de sa gangue dolomitique. Environ à une journée de marche du wady Sebbeh, et près du gîte salin du djebel Usdom, on rencontre sur la plage des débris de poudingues formés de cailloux et de graviers de silex cimentés par du bitume, et que les eaux du wady Mahawat paraissent y avoir déposés en s'acheminant vers la mer Morte. En remontant ce wady, on voit, en effet, s'augmenter le nombre de ces débris de roches bitumineuses et, à trois cents mètres environ de son entrée, on arrive à un gîte asphaltique important, d'où proviennent les débris dont il vient d'être fait mention, et dont l'existence nous a été signalée par le R. M. Tristam, qui l'avait exploré avant nous. Le bitume imprègne fortement en ce point les calcaires crétacés; il découle des fissures en retombant parfois sous forme de véritables stalactites, et sur certains points il imprègne les sables et graviers qui constituent les alluvions anciennes adossées à ces calcaires, en donnant lieu à la formation des sables et des poudingues bitumineux dont il vient d'être question.

L'entraînement de ces matériaux bitumineux à la mer Morte peut contribuer, comme dans le cas précédent, à enrichir ce lac de fragments d'asphalte, que les eaux rejettent ensuite sur la plage; mais ni l'un ni l'autre gîte n'ont une importance assez grande pour qu'on puisse leur attribuer l'origine de ces îles flottantes de bitume que l'on a vues surnager si souvent sur la mer Morte, dont ces gisements sont à une certaine distance. Ce que nous voyons

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*. 2e série, t. XXIV, p. 20 et suivantes.

se passer sur le bord occidental de la mer Morte peut se produire sous les eaux du lac, et, en raison d'un plus grand rapprochement de l'axe de dislocation, à l'existence duquel paraissent se rattacher tous ces phénomènes, on devrait s'attendre à ce que ces derniers dussent se manifester avec une énergie proportionnée à leur proximité du fond du bassin. Aussi, est-ce sans doute de ces profondeurs que sont venues ces masses considérables de bitume, ainsi que le pensaient les anciens et que semblent le prouver leurs descriptions.

Tels sont les principales dénominations de la mer Morte et les principaux caractères qui lui sont propres.

Elle s'étend du nord-nord-est au sud-sud-ouest dans une longueur de 76 kilomètres; sa plus grande largeur n'en dépasse pas 18. D'une forme elliptique très-allongée, elle est encaissée entre deux chaînes de hautes montagnes, celles de l'antique pays d'Ammon et de Moab, à l'est, et celles de Juda, à l'ouest. Au nord, se déroule la large vallée du Jourdain, et, au sud, s'étend une grande plaine marécageuse, remplie de fondrières. Ses eaux sont limpides, mais laissent au toucher une impression huileuse et désagréable et, à la longue, déterminent l'éruption de pustules. Les différentes teintes qu'elles offrent à leur surface varient suivant les saisons, l'état de l'atmosphère, le reflet des montagnes voisines, la hauteur du soleil et une foule de causes que je ne puis indiquer ici. Leur aspect général est, en somme, à peu près celui de toutes les mers.

Les plages sont nues et arides, à part quelques endroits, où coule un peu d'eau, soit douce, soit saumâtre, et où croissent d'épais fourrés de roseaux et des bouquets de palmiers.

D'après le rapport de M. Vignes, elles retiennent deux lignes régulières de bois flottés, l'une indiquant, sans doute, le point atteint par les vagues dans les grands coups de vent; l'autre, le niveau le plus élevé dans les conditions ordinaires. En outre, cet officier a observé sur les rochers des lignes horizontales tracées par les eaux, et distantes entre elles de quelques mètres, et, comme elles ne peuvent être le résultat d'une seule saison, il incline à penser qu'elles marquent des niveaux successifs de l'eau, qui, par suite de causes violentes et à des époques antérieures, aurait baissé

subitement. La plus basse de ces lignes est à environ quatre mètres au-dessus des bois flottés supérieurs.

Les courants occasionnés par le Jourdain et portant du nord au sud sont très-sensibles dans la partie nord, dit-il; on les retrouve avec une vitesse d'un demi-mille à l'heure dans le canal entre la Lisân et le ras Senin. Des contre-courants portant au nord peuvent être remarqués sur les bords.

La Lisân, ajoute-t-il, est une presqu'île, relativement basse et sans végétation, qui partage la mer en deux parties, dont l'une, celle du nord, est environ quatre fois plus grande que celle du sud. Les fonds sont petits dans cette dernière; ils n'atteignent pas plus de 6 mètres; tandis qu'au nord de la presqu'île, la sonde signale jusqu'à 350 mètres[1].

Quant à la salubrité de cette mer, elle est plus ou moins grande, selon l'époque de l'année où on la parcourt. Ainsi, M. le duc de Luynes, en 1864, a passé sur cette mer vingt et un jours et vingt et une nuits sans quitter son embarcation; or, pendant ce laps de temps, du 15 mars au 7 avril, ni lui ni aucun des membres de son expédition n'ont éprouvé le moindre malaise. M. Vignes l'atteste formellement. Cet officier ajoute que la température n'a jamais dépassé 30 degrés, point qu'elle n'a atteint que deux fois. « Le vent, poursuit-il[2], nous a rarement fait défaut. Les grandes brises soufflent généralement du nord ou du sud; elles sont quelquefois très-fortes, et, dans ces cas, la mer grossit rapidement. »

D'un autre côté, le lieutenant américain Lynch, qui exécuta sa navigation sur la mer Morte en 1848, du 19 avril au 11 mai, s'exprime comme il suit dans son rapport, à la date du 30 avril[3] :

Jusqu'ici, après douze jours de navigation sur la mer Morte, nous avions tous joui de la meilleure santé, à une seule exception près; mais alors il se présenta des symptômes qui m'inspirèrent des inquiétudes. Chacun de nous avait pris l'apparence d'un hydropique; les maigres étaient devenus gras, et les gras, presque corpulents; les visages pâles paraissaient florissants, et ceux qui auparavant avaient un teint coloré étaient devenus très-rouges. De

[1] *Extrait des notes d'un voyage d'exploration à la mer Morte*, etc. par M. L. Vignes, lieutenant de vaisseau, p. 7.

[2] *Extrait des notes d'un voyage d'exploration à la mer Morte*, par M. Vignes, p. 7.

[3] Lynch, *Narrative of the United-States expedition*, etc. p. 336 et suivantes.

plus, la moindre égratignure passait en suppuration, et le corps de plusieurs était couvert de petites pustules. Tous se plaignaient amèrement de la douleur qu'ils ressentaient lorsque l'eau mordante de la mer touchait quelques parties lésées.

Plus loin, il ajoute :

Autour de nous, il y avait de noirs abîmes; au-dessus de nous, nous apercevions les pointes âpres des rochers enveloppées d'une brume transparente, pareille à une atmosphère visible qui semblait les laisser entrevoir involontairement; à 1,200 pieds au-dessous de nous, notre sonde avait touché à la plaine enfouie de Siddim, qui est actuellement couverte de fange et de sel. Tandis que je m'occupais de semblables pensées, mes compagnons avaient cédé à une envie de dormir insurmontable, et étaient couchés dans toutes les attitudes du sommeil, qui était plutôt un morne assoupissement qu'un repos. A l'horrible aspect que cette mer nous offrit lorsque nous la vîmes pour la première fois, il nous semblait qu'on devait lire, comme à la porte de l'enfer du Dante, cette inscription : *Que celui qui entre ici renonce à toute espérance!* Depuis ce temps, accoutumés à des apparences mystérieuses pendant un voyage qui offre tant de scènes palpitantes d'intérêt, ces impressions craintives avaient été ou diminuées ou écartées par le profond intérêt de nos explorations. Mais maintenant que je veillais ainsi seul, ce sentiment de terreur revint, et, en regardant mes compagnons endormis, *mes cheveux se dressèrent comme des montagnes*, ainsi qu'il arriva à Job lorsqu'un esprit passa devant son visage; car, pour mon imagination surexcitée, il y avait dans l'expression de leurs visages échauffés et enflés quelque chose de terrible. L'ange sinistre de la maladie semblait planer sur eux; leur sommeil brûlant et fiévreux était pour moi l'avant-coureur de sa venue. Les uns, ayant le corps courbé, les bras pendants sur les rames abandonnées et les mains pelées par cette eau corrosive, dormaient profondément; les autres, ayant la tête penchée en arrière, les lèvres fendues et saignantes, avec des taches couleur écarlate sur chaque joue, paraissaient, même pendant leur sommeil, accablés de chaleur et d'épuisement, tandis que d'autres encore, sur le visage desquels la lumière de l'eau se réfléchissait, ressemblaient à des spectres, et sommeillaient avec un tremblement nerveux de tous les membres. La solitude, la scène que j'avais sous les yeux, mes pensées . . . c'en était trop; assis que j'étais dans cette nacelle, qui se mouvait lentement, il me vint le sentiment que j'étais Charon conduisant, non pas les âmes, mais les corps des morts et des réprouvés à travers je ne sais quel lac de l'enfer.

Aussi, pour relever le courage de ses compagnons et les arra-

cher à l'engourdissement fatal où ils étaient plongés, à la suite de cette navigation pénible, par une chaleur trop forte pour des hommes habitués à un climat tout différent, le lieutenant Lynch quitta son petit navire pendant quelques jours, et se rendit à Kerak. L'air pur et vivifiant des montagnes redonna à ses matelots et aux autres membres de son expédition les forces dont ils avaient besoin pour achever l'exploration complète de la mer Morte. Deux mois après, M. Dale, l'un de ses compagnons, succombait à Beyrouth aux atteintes de la fièvre, et presque tous les autres étaient malades; néanmoins, ils parvinrent à se rétablir et à retourner en Amérique.

Quelque temps avant Lynch, le lieutenant Molineux, de la marine anglaise, avait fait transporter une embarcation à dos de chameaux de Saint-Jean-d'Acre à Tibériade. Après avoir parcouru le lac de ce nom, vers la fin d'août 1847, il s'embarqua sur le Jourdain pour descendre vers la mer Morte. Au bout de quelques jours de navigation, pendant qu'il suivait lui-même le rivage, son canot fut assailli et pillé par des Arabes. Il parvint néanmoins à le sauver; mais plusieurs de ses matelots avaient pris la fuite, et ne reparurent point; deux seulement lui restèrent fidèles. Il entra avec eux dans la mer Morte, le 3 septembre, et, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, il atteignit, en la sillonnant et en pratiquant, chemin faisant, plusieurs sondages, la pointe nord de la presqu'île El-Mezràah, appelée autrement *el-Lisân* (la langue). Mais, épuisé par la chaleur et par la fatigue, il dut renoncer à pousser plus loin son exploration. De retour à Jéricho le 6 septembre, il était dévoré par la fièvre, à laquelle il succomba bientôt à Beyrouth.

Remarquons que ces deux explorations de la mer Morte, qui ont coûté la vie, l'une à Dale, l'autre à Molineux, ont été entreprises à une époque moins favorable que celle où M. le duc de Luynes accomplit plus tard la sienne. M. le duc de Luynes, en effet, l'exécuta du 15 mars au 5 avril, c'est-à-dire avant le commencement des grandes chaleurs. Lynch, au contraire, avait entrepris sa navigation sur la mer Morte le 19 avril, c'est-à-dire près d'un mois plus tard, ce qui est beaucoup dans ces parages. La saison

choisie par Molineux était encore plus défavorable, puisqu'il avait hasardé une pareille exploration dans les premiers jours de septembre, mois où la chaleur est encore très-intense en Palestine, même sur les hauts plateaux et à plus forte raison dans la vallée du Jourdain et sur la mer Morte.

Quelques années auparavant, trois autres voyages sur cette mer avaient précédé celui de Molineux. Dans le courant de l'année 1835, l'Irlandais Costigan, après avoir descendu le Jourdain sur un canot, osa, le premier, avec un seul matelot, affronter la navigation de ce lac redouté, qui, depuis tant de siècles, n'avait été parcouru par aucun navire. Il le sillonna pendant cinq jours, et y fit plusieurs sondages; mais, exténué de chaleur et de fatigue et manquant de vivres, il ne regagna qu'avec beaucoup de peine l'extrémité septentrionale du rivage. Transporté mourant à Jérusalem, il expira bientôt dans la Ville sainte, où son corps repose encore dans le cimetière catholique.

En 1837, deux Anglais, G. H. Moore et William G. Beek, tentèrent une nouvelle exploration de la mer Morte, qu'ils traversèrent en diverses directions, du 29 mars au 17 avril. Ils y exécutèrent un certain nombre de sondages et de nivellements trigonométriques. Malheureusement, abandonnés par leurs guides et par les gens de leur escorte, ils furent contraints d'interrompre leurs recherches avant de les avoir terminées.

Dans l'année 1841, par les ordres de l'Amirauté anglaise, le lieutenant Symonds entreprit une troisième navigation sur cette même mer; il en fixa le niveau à 1,231 pieds parisiens ou 400 mètres au-dessous de la Méditerranée. Suivant lui, la plus grande profondeur de ce bassin atteint 350 brasses ou 2,100 pieds anglais, soit 1,970 pieds parisiens ou 640 mètres; et, par conséquent, 3,201 pieds parisiens ou 1,040 mètres au-dessous de la Méditerranée.

Puis vinrent, comme je l'ai dit, la quatrième expédition, exécutée par le lieutenant Molineux en 1847, et, enfin, les deux dernières et les plus complètes de toutes, accomplies, l'une, en 1848, par le

lieutenant Lynch, et l'autre, en 1864, par M. Vignes, lieutenant de la marine française, et MM. Lartet et Combes, sous la haute direction de M. le duc de Luynes. Les résultats scientifiques de cette dernière exploration ne nous sont encore qu'en partie connus. M. Vignes a publié, en 1865, un résumé de ses propres recherches, intitulé : *Extrait des notes d'un voyage d'exploration à la mer Morte, dans le wady Arabah, sur la rive gauche du Jourdain et dans le désert de Palmyre, accompagné de deux cartes.*

Dans ce travail, dont j'ai cité plus haut quelques passages, il estime, comme je l'ai dit, la dépression de la surface de la mer Morte à 392 mètres au-dessous de la Méditerranée, chiffre inférieur à celui qui avait été indiqué par plusieurs autres voyageurs, et que j'ai cru néanmoins devoir adopter, parce qu'il est le résultat d'observations faites avec beaucoup de soin et avec d'excellents instruments. Quant à la profondeur de la mer Morte elle-même, il s'est convaincu par de nombreux sondages de la parfaite exactitude de la plupart de ceux qu'avait exécutés le lieutenant Lynch; néanmoins, sa sonde n'est nulle part descendue plus bas que 350 mètres. Lynch, au contraire, signale une profondeur allant jusqu'à 218 brasses, ce qui équivaut à 399 mètres. Le lieutenant Symonds avait même, ainsi que nous l'avons vu, atteint une profondeur beaucoup plus grande encore, puisqu'il l'évalue à 350 brasses, c'est-à-dire à environ 640 mètres. Ce dernier chiffre est probablement fort exagéré, et c'est entre les deux évaluations de Lynch et de M. Vignes qu'il faut, selon toute apparence, chercher la vérité.

Indépendamment de M. Vignes, M. Lartet a publié plusieurs savants articles sur la mer Morte dans la collection du *Bulletin de la Société géologique de France* et la première partie d'un ouvrage plus étendu, auquel j'ai emprunté également quelques citations, et intitulé : *Essai sur la géologie de la Palestine et des contrées avoisinantes, telles que l'Égypte et l'Arabie, contenant les observations recueillies dans le cours de l'expédition du duc de Luynes à la mer Morte.* Le monde savant attend avec impatience la seconde partie de ce remarquable travail. Il attend surtout l'apparition du grand ouvrage que le chef

même de l'expédition avait composé, avant sa mort, sur les résultats géographiques et archéologiques de son voyage, et dont la publication, retardée par ce douloureux événement, éclaircira sans doute quelques-uns des mystères qui enveloppent encore la mer Morte et ses alentours.

Plusieurs problèmes d'un très-grand intérêt se posent, en effet, comme d'eux-mêmes devant l'esprit, en présence de cette mer célèbre :

1° Préexistait-elle à la terrible catastrophe qui a amené la destruction des villes coupables de la Pentapole, et servait-elle alors, comme maintenant, de grand réservoir aux eaux du Jourdain et des autres rivières qui y aboutissent? Ou bien daterait-elle seulement de cette époque mémorable, et aurait-elle été produite par un immense effondrement du sol, à la suite de la conflagration des villes maudites et de la vallée remplie de puits de bitume qui formait leur territoire? Dans ce cas, où se jetait le Jourdain antérieurement à ce grand bouleversement de la contrée? Poursuivait-il son cours jusqu'à la mer Rouge par l'Oued el-A'rabah?

2° Où était située la vallée de Siddim, mentionnée dans la Bible comme le lieu où combattirent les cinq rois de la Pentapole contre les quatre rois qui étaient venus les attaquer, et où, après leur défaite, les rois de Sodome et de Gomorrhe tombèrent, en fuyant, dans des puits de bitume?

3° Enfin, quel était l'emplacement de chacune des cinq villes coupables : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor, et en retrouve-t-on quelques débris?

Examinons d'abord un instant le premier problème.

Avant que l'on connût l'énorme dépression de la vallée du Jourdain et celle de la mer Morte au-dessous du niveau de la Méditerranée, l'opinion la plus généralement répandue était la suivante. Le territoire de l'antique Pentapole occupait précisément l'espace envahi ensuite par la mer Morte. Antérieurement à la destruction des villes coupables, il y avait déjà une couche de bitume détrempée d'eau sous une couche de terre végétale, au-dessus de laquelle s'é-

tendaient de riches campagnes et florissaient les cités maudites. Le Jourdain se divisait en une infinité de canaux pour arroser cette plaine merveilleuse et lui donner cette fécondité remarquable que la sainte Écriture compare à celle de l'Égypte. Les eaux de ce fleuve se perdaient plus loin au milieu des sables, ou s'écoulaient dans un grand lac salé, qui existait peut-être au-dessous de la plaine. Quand le feu du ciel eut enflammé le bitume qui était enfermé dans les entrailles de la terre, la combustion, en produisant un vide immense, détermina l'affaissement du terrain supérieur et engloutit à la fois hommes, villes et campagnes. Le Jourdain, trouvant devant lui un vaste abîme béant, s'y engouffra et finit par le remplir entièrement.

Lorsque, en 1812, Burckhardt[1] eut signalé la grande vallée d'A'rabah, dont j'ai parlé précédemment, et qui s'étend au sud de la mer Morte dans la direction de la mer Rouge, la révélation de ce fait important donna bientôt naissance à une hypothèse, en apparence très-plausible, en vertu de laquelle on considérait cette vallée comme étant l'ancien chenal par où le Jourdain allait autrefois déverser ses eaux dans le golfe Élanitique, aujourd'hui golfe d'A'kabah.

M. Léon de Laborde, en 1828, en publiant son ouvrage sur l'Arabie Pétrée, y joignit une carte sur laquelle il n'hésita pas à désigner par la dénomination d'*ancien lit du Jourdain* la vallée en question. D'après ce savant, comme d'après beaucoup d'autres, l'interruption soudaine du cours du Jourdain, lors de la catastrophe qui bouleversa la Pentapole, avait amené la formation du lac Asphaltite.

Néanmoins, dès 1835[2], M. Letronne émit des doutes très-sérieux sur ce prétendu lit du Jourdain, doutes qui furent également partagés par le capitaine Callier[3]. Cet officier avait, en 1833, quitté Hébron avec l'intention de suivre toute la vallée d'A'rabah,

[1] Burckhardt, *Travels in Syria and the Holy Land.*

[2] Letronne, *Journal des Savants*, octobre 1835, p. 596. — [3] *Journal des Savants*, janvier 1836 : *Lettre à M. Letronne.*

depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'au golfe Élanitique; mais divers obstacles entravèrent les plans du voyageur, qui dut aller d'Hébron à A'kabah par le désert de l'ouest. Dans ce voyage, le capitaine Callier rencontra plusieurs vallées qui, à une distance plus ou moins grande de la mer Morte, quelques-unes à sept journées de marche d'intervalle, se dirigent au nord-nord-est vers cette mer. Il en conclut que le bassin de la mer Morte devait avoir, de toute antiquité, reçu les eaux des montagnes du sud, et il en conçut des doutes fort légitimes sur l'ancien écoulement du Jourdain dans la mer Rouge. Mais ce qui jeta un jour nouveau sur cette question, ce fut la découverte, faite presque en même temps, en 1837, par Moore et Beek, d'une part, et par Schubert, de l'autre, de la grande dépression de la mer Morte au-dessous de la Méditerranée. Cette dépression, estimée à 93 toises par Schubert, fut bientôt portée à 419 mètres par M. de Bertou, ensuite, par Russegger, en 1838, à 435 mètres. Réduite, en 1848, à 400 mètres par le lieutenant Symonds, qui d'abord l'avait évaluée à 427 mètres, elle retomba, en 1848, à 390 mètres par les observations du lieutenant Lynch; le lieutenant Vignes, enfin, en 1864, la fixa à 392 mètres, chiffre intermédiaire entre ceux auxquels étaient arrivés le lieutenant Symonds et le lieutenant Lynch, et qui probablement est le plus exact.

Pour en revenir à l'année 1837, où avait été révélée pour la première fois au monde savant la connaissance de cette dépression extraordinaire, elle vit également s'accomplir une autre découverte, due de même à M. de Bertou. Jusqu'alors, la vallée d'A'rabah n'avait été parcourue dans son entier par aucun voyageur moderne. M. de Bertou la suivit dans toute son étendue, depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'au golfe d'A'kabah, et constata au milieu de ce désert l'existence d'un double versant, dont la ligne de faîte est évaluée par lui à 160 mètres environ au-dessus de la Méditerranée. Cette même vallée a été depuis explorée avec le plus grand soin, en 1864, par M. le duc de Luynes et les membres qui faisaient partie de son expédition, et la ligne de faîte du partage

des eaux signalée par M. de Bertou a été reconnue par eux. M. Vignes en évalue l'altitude au-dessus de la Méditerranée à 240 mètres. Il fut constaté par cette double exploration, dont la seconde confirma complétement l'existence du fait important révélé par la première, qu'il y avait une indépendance absolue entre les deux bassins hydrographiques de la mer Morte et de la mer Rouge. En effet, toutes les eaux de l'Oued A'rabah et de ses affluents au nord de cette ligne de faîte aboutissent à la mer Morte; au contraire, toutes celles qui se trouvent au sud de cette même ligne se rendent au golfe d'A'kabah.

En face de la dépression énorme de la mer Morte, dépression qui est également très-accentuée dans la plus grande partie de la vallée du Jourdain, puisque déjà le lac de Tibériade est à 189 mètres au-dessous de la Méditerranée; en face aussi de la ligne de faîte qui coupe en deux tronçons bien distincts l'Oued A'rabah, tronçons tellement différents, à cause de leur inclinaison en sens contraires, que l'un s'appelle *Oued A'rabah*, et que l'autre est connu plus particulièrement sous le nom d'*Oued A'kabah;* en présence, dis-je, de ces deux phénomènes physiques, l'un et l'autre parfaitement constatés maintenant, comment croire encore à l'ancien écoulement du Jourdain dans le golfe Élanitique?

On aurait pu, il est vrai, dit M. Lartet[1], pour conserver cette explication, recourir à l'hypothèse d'affaissements gigantesques. Mais ces affaissements n'auraient pu se produire, ajoute-t-il, sans déranger fortement l'horizontalité des sédiments du fond de la vallée. C'est ce que l'étude stratigraphique de ces dépôts ne permet pas d'admettre. S'il était, d'ailleurs, nécessaire d'ajouter aux preuves précédentes de la non-interruption du cours du Jourdain un témoignage fourni par les observations géologiques, nous pourrions dire que l'étude attentive de la structure du sol aux environs du partage des eaux de l'Arabah nous fait considérer cette ligne de faîte comme un barrage crétacé, séparant d'une façon complète les deux versants anticlinaux de ce désert. A cette altitude, les terrains crétacés ne sont plus recouverts que de leurs propres débris et n'offrent aucune trace du passage d'un ancien cours d'eau se dirigeant vers la mer Rouge. Il est, d'ailleurs, à remarquer que, dans les alluvions anciennes

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. XXII, p. 431.

de l'Oued Arabah, les galets paraissent de plus en plus gros, à mesure que l'on se rapproche, en marchant vers le sud, du partage des eaux. A cette preuve de la direction vers la mer Morte des anciens cours d'eau, qui ont entraîné et déposé ces sédiments, viendrait également s'ajouter la présence, vers l'extrémité sud-ouest de ce lac, dans les mêmes alluvions anciennes, de cailloux appartenant à des variétés de porphyres feldspathiques quartzifères dont les gisements ne se retrouvent qu'au sud de ce point.

Donc, si les renseignements fournis par M. Lartet sont exacts, comme tout porte à le supposer de la part d'un géologue aussi sérieux et d'un explorateur aussi consciencieux des contrées qu'il décrit, il faut renoncer à l'hypothèse de l'ancien écoulement du Jourdain dans la mer Rouge. Quant à la mer Morte, M. Lartet pense que non-seulement elle est antérieure à l'époque de la destruction de la Pentapole, mais encore qu'elle était, dans un âge très-reculé et qui a précédé de longs siècles l'apparition de l'homme sur cette terre, bien plus étendue qu'elle ne l'est maintenant.

Suivant lui, on peut observer d'anciens dépôts de cette mer autour de son bassin, et fort loin au nord et au sud des limites qu'elle occupe actuellement.

Ces sédiments, dit-il[1], se présentent, en général, sous la forme d'innombrables feuillets de marne d'un gris clair, alternant avec des couches extrêmement minces, de couleur et quelquefois de nature toute différente, et souvent exclusivement composées de substances salines, telles, par exemple, que du gypse lenticulaire ou des argiles salifères.

Si, poursuit-il plus bas, on joint à la puissance, en quelques points fort considérable, de ces dépôts le nombre infini de lits de natures diverses dont ils sont composés, on arrive bien vite à l'idée qu'il a dû s'écouler un espace de temps très-long avant que le dépôt ait été effectué complétement...

Au sud du lac, ces dépôts constituent en grande partie cette ligne arquée d'anciennes falaises qui limitent la plaine marécageuse dite *de la Sebkah*. Ils s'étendent de là, assez loin au sud, dans l'Oued Arabah...

Au nord de la mer Morte, ces terrains acquièrent une grande extension. Ils s'étalent dans la vallée de chaque côté du Jourdain. Ce fleuve, ainsi que l'Oued Djeib et les divers affluents du bassin, a creusé son lit et déposé ses alluvions au milieu de ces dépôts.

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. XXII, p. 451.

En remontant cette vallée près de l'Oued Zerka, M. Lartet a constaté que ces mêmes dépôts atteignent une hauteur d'environ 100 mètres au moins au-dessus du niveau de la mer Morte. Par là, il demeure à ses yeux prouvé que ce lac, bien loin d'avoir pris naissance à l'époque qu'on lui assigne ordinairement, était, au contraire, vers la fin de la période tertiaire ou au commencement de la période quaternaire, beaucoup plus vaste qu'il n'est maintenant, puisqu'il recouvrait de ses eaux une grande partie de la vallée du Jourdain et une partie également notable de l'Oued A'rabah. Lorsque, sous l'influence de causes qu'il est difficile de déterminer, il s'est peu à peu retiré et renfermé dans des limites beaucoup plus restreintes, il a laissé derrière lui des dépôts marneux très-considérables et riches en lits gypseux et salifères; et c'est à travers ces dépôts que le Jourdain et les autres affluents de la mer Morte se sont ouvert un passage. Ils ne sont plus aujourd'hui en contact avec ces collines marneuses et blanchâtres, couvertes seulement de quelques arbustes épineux ou de plantes salées, comme les terrains qui les produisent; mais ils coulent au milieu d'un limon jaunâtre, qui provient des terrains qu'ils ont traversés avant de se jeter dans le Rhôr et où s'épanouit une végétation luxuriante.

Mais, me dira-t-on, si vous admettez que la dépression de la vallée du Jourdain et de la mer Morte est bien antérieure à l'époque historique, en sorte que jamais le Jourdain n'a pu se jeter dans la mer Rouge; si vous admettez, en outre, avec M. Lartet, que non-seulement la mer Morte n'est pas le résultat d'un énorme affaissement du sol par suite de l'embrasement de la Pentapole, mais encore que, primitivement et à une époque antéhistorique, elle était bien plus étendue que maintenant, où placez-vous alors la vallée de Siddim et le territoire des cinq villes coupables? J'arrive ainsi à la seconde question que je me suis posée, et je vais essayer de la résoudre en mettant d'accord la Bible avec les données de la géologie qui semblent lui être contraires.

Et d'abord, que dit l'Écriture sainte par rapport à la vallée de

Siddim, en hébreu עֵמֶק הַשִּׂדִּים, *emek ha-Siddim*, en grec ἡ φάραγξ ἡ ἁλυκή, ἡ κοιλὰς ἡ ἁλυκή, en latin *vallis Silvestris?*

Nous lisons dans la Genèse :

1. Factum est autem in illo tempore, ut Amraphel, rex Sennaar, et Arioch, rex Ponti, et Chodorlahomor, rex Elamitarum, et Thadal, rex Gentium,

2. Inirent bellum contra Bara, regem Sodomorum, et contra Bersa, regem Gomorrhæ, et contra Sennaab, regem Adamæ, et contra Semeber, regem Seboim, contraque regem Balæ, ipsa est Segor.

3. Omnes hi convenerunt in vallem Silvestrem, quæ nunc est mare salis.

Quelques versets plus loin, la Bible ajoute :

8. Et egressi sunt rex Sodomorum, et rex Gomorrhæ, rexque Adamæ, et rex Seboim, necnon et rex Balæ, quæ est Segor, et direxerunt aciem contra eos in valle Silvestri.

10. Vallis autem Silvestris habebat puteos multos bituminis. Itaque rex Sodomorum et Gomorrhæ terga verterunt, ecciderunteque ibi : et qui remanserant, fugerunt ad montem [1].

De ces différents versets il résulte que la vallée de Siddim, appelée, dans la Vulgate, *vallis Silvestris*, sans doute à cause des forêts ou des vergers qui la couvraient, et, par les Septante, ἡ φάραγξ ἡ ἁλυκή ou ἡ κοιλὰς ἡ ἁλυκή, *la vallée salée*, en raison probablement des dépôts salifères qui s'y trouvaient, avoisinait les cinq villes de la Pentapole, puisque les quatre rois ligués pour venir les attaquer se réunirent en cet endroit, et que les cinq rois de la Pentapole y rassemblèrent aussi leurs forces pour défendre leurs villes et le territoire qui en dépendait. Cette vallée, comme nous l'apprend en outre la Bible, était remplie de puits de bitume. Enfin, d'après le texte sacré, elle devint ensuite la mer salée :

Omnes hi convenerunt in vallem Silvestrem, quæ nunc est mare salis.

Le *nunc* de la Vulgate n'est pas dans le texte hébreu; mais le sens reste le même :

כָּל־אֵלֶּה חָבְרוּ אֶל־עֵמֶק הַשִּׂדִּים הוּא יָם הַמֶּלַח׃

« Tous ceux-ci se réunirent dans la vallée de Siddim; elle (est) la mer salée. »

[1] *Genèse*, c. XIV, v. 1, 2, 3, 8 et 10.

Les Septante traduisent ainsi ce verset :

Πάντες οὗτοι συνεφώνησαν ἐπὶ τὴν φάραγγα τὴν ἁλυκήν· αὕτη ἡ θάλασσα τῶν ἁλῶν.

La Bible, comme on le voit, est positive sur ce point : elle affirme que *la vallée de Siddim est la mer salée.*

Que dit, maintenant, l'historien Josèphe en racontant les mêmes faits?

Γενόμενοι δὲ κατὰ Σόδομα στρατοπεδεύουσι κατὰ τὴν κοιλάδα τὴν λεγομένην Φρέατα ἀσφάλτου· κατ' ἐκεῖνον γὰρ τὸν καιρὸν φρέατα ἦν ἐν τῷ τόπῳ· νῦν μέντοι τῆς Σοδομιτῶν πόλεως ἀφανισθείσης, ἡ κοιλὰς ἐκείνη λίμνη γέγονεν ἡ Ἀσφαλτῖτις λεγομένη[1].

« Étant arrivés près de Sodome, ils (les quatre rois) dressent leur camp dans la vallée appelée *Puits d'asphalte;* car alors il y en avait en cet endroit. Mais, après la destruction de la ville de Sodome, cette vallée devint le lac dit Asphaltite. »

Josèphe se joint à la Bible pour attester que la vallée de Siddim, qu'il désigne sous le nom de *Puits d'asphalte,* a été engloutie sous les eaux et est devenue le lac Asphaltite. Nous apprenons également par lui que cette vallée était voisine de Sodome.

Quelle conclusion faut-il tirer de ces passages de la Bible et de Josèphe? Devons-nous, avec la plupart des commentateurs, admettre que la vallée de Siddim comprenait toute l'étendue actuelle de la mer Morte, et que celle-ci, par conséquent, n'existait pas avant la catastrophe qui bouleversa entièrement le territoire de la Pentapole? Mais alors que devenaient les eaux du Jourdain et celles des divers affluents qui se jettent actuellement dans la mer Morte? Le Jourdain, à lui seul, d'après des évaluations plus ou moins rigoureuses, porte journellement à cette mer, à certaines époques de l'année, 6,500,000 tonnes d'eau. Il est permis d'évaluer à une somme à peu près égale le volume d'eau que lui fournissent en outre tous les autres oued réunis qui y aboutissent de l'ouest, de

[1] *Antiquités judaïques*, l. I, c. IX.

l'est et du sud. Cela fait 13 millions de tonnes d'eau qui chaque jour sont déversées dans ce grand bassin, du moins à certains moments. Il est alors très-plein et déborde hors des limites plus restreintes dans lesquelles il se renferme habituellement. Néanmoins, la chaleur est si grande au fond d'une semblable dépression, et l'évaporation qui s'exerce à la surface du lac est si puissante qu'elle lui enlève, même alors, presque autant qu'il reçoit, et l'équilibre finit bientôt par se rétablir entre ses pertes et ses gains. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre l'existence d'un canal quelconque qui conduirait l'excédant des eaux de la mer Morte dans une des deux mers voisines, hypothèse que réfute d'ailleurs péremptoirement l'énorme dépression de la première par rapport soit à la mer Rouge, soit à la Méditerranée.

Mais, sans ce grand bassin de la mer Morte, capable de présenter à l'intensité des rayons du soleil une surface liquide considérable soumise à l'évaporation, où allaient se perdre, je le répète, les eaux du Jourdain et des autres affluents dont j'ai parlé? A mon avis, il n'y a que deux manières possibles de résoudre ce problème, en tenant compte à la fois de la configuration actuelle du pays, des données de la géologie et de celles de la Bible. Tous ces éléments divers doivent entrer en ligne de compte comme autant de faits qui ne peuvent évidemment se contredire qu'en apparence, et qui doivent, au fond, se concilier.

Cherchons d'abord à bien préciser la question au sujet de la vallée de Siddim, et interrogeons de nouveau les Livres saints sur ce point.

Abraham et Loth se trouvant entre Bethel et Haï, et, leurs troupeaux s'étant très-multipliés, des querelles surgirent entre leurs bergers.

8. Abram [1] dit alors à Loth : Je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et les tiens, car nous sommes frères.

9. Tout le pays n'est-il pas à ta disposition? Sépare-toi, je te prie, d'avec

[1] Ce patriarche ne s'appelait pas encore Abraham, mais Abram.

moi. Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite; et si tu prends la droite, je m'en irai à gauche.

10. Loth, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, qui, avant que le Seigneur détruisît Sodome et Gomorrhe, était arrosée partout comme le jardin de l'Éternel et comme le pays d'Égypte, jusqu'aux environs de Zoar (Ségor).

11. Loth choisit pour lui toute la plaine du Jourdain, et il alla du côté de l'orient; ainsi ils se séparèrent l'un de l'autre.

12. Abram donc demeura au pays de Chanaan; et Loth demeura dans les villes de la plaine, et il y dressa ses tentes jusqu'à Sodome[1].

Nous avons vu plus haut que la vallée de Siddim, appelée dans la Vulgate *vallis Silvestris*, devait avoisiner les cinq villes de la Pentapole, qui, probablement, s'élevaient alentour. Nous avons vu également, d'après un passage formel de la Bible, qu'elle fut ensuite transformée en mer de sel. Tout porte à croire que la plaine du Jourdain signalée ici, dans le texte hébreu, כָּל־כִּכַּר הַיַּרְדֵּן, *kol kikkar ha-Jarden, tout le cercle, toute la plaine autour du Jourdain,* dans la version des Septante, πᾶσαν τὴν περίχωρον τοῦ Ἰορδάνου, dans la Vulgate, *omnem circa regionem Jordanis,* est identique, au moins dans sa partie méridionale, avec la vallée de Siddim où les rois de la Pentapole furent vaincus par les quatre rois ligués contre eux.

Pesons tous les termes du verset suivant :

Elevatis itaque Lot oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur, antequam subverteret Dominus Sodomam et Gomorrham, sicut paradisus Domini, et sicut Ægyptus, venientibus in Segor.

Loth se trouvait alors avec Abraham entre Haï et Bethel. Des hauteurs où il a planté sa tente, il jette les yeux vers l'est et aperçoit toute la vallée du Jourdain, qui, avant la destruction de Sodome et Gomorrhe par le Seigneur, était tout entière arrosée jusqu'à Ségor comme le jardin de l'Éternel et comme la terre d'Égypte.

Or, des hauts plateaux de Bethel, en tournant son regard vers

[1] *Genèse*, c. XIII, v. 8-12.

l'est, on plonge dans la vallée de Jéricho. Cette vallée, que traverse le Jourdain et qui est désignée, par conséquent, sous le nom de plaine du Jourdain, s'étendait-elle alors sans interruption jusqu'à Ségor (Tsoar), sillonnée en tous sens par des canaux d'irrigation, comme le Delta de l'Égypte, et couverte d'admirables vergers? Dans ce cas, il faut supposer que la mer Morte n'existait point à cette époque, puisque celle-ci, au dire de Josèphe et d'Eusèbe, était comprise précisément entre Jéricho au nord et Tsoar au sud.

En effet, après avoir décrit les riches et délicieux jardins de Jéricho, Josèphe parle immédiatement du lac Asphaltite, dont il détermine ainsi l'étendue :

Ταύτης τῆς λίμνης μῆκος μὲν ὀγδοήκοντα καὶ πεντακόσιοι στάδιοι, καθὸ δὴ μέχρι Ζοάρων τῆς Ἀραβίας ἐκτείνεται, εὖρος δὲ πεντήκοντα καὶ ἑκατόν[1].

«Ce lac a une longueur de 580 stades, en tant qu'il s'étend jusqu'à Zoar d'Arabie; sa largeur est de 150.»

D'un autre côté, nous lisons dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Θάλασσα ἡ ἁλυκή, ἡ καλουμένη Νεκρὰ καὶ Ἀσφαλτῖτις, μεταξὺ Ἱεριχοῦς καὶ Ζοορῶν.

«La mer salée, appelée mer Morte et Asphaltite, entre Jéricho et Zoor.»

D'où il suit que Zoar ou Zoor, la Ségor de la Vulgate, la *Tsoar*, צוֹעַר, du texte hébreu, était située vers l'extrémité méridionale de la mer Morte et non point à l'extrémité septentrionale, comme le prétendent sans fondement quelques critiques, qui, ne tenant aucun compte des textes les plus formels et d'une tradition non interrompue, placent la vallée de Siddim au nord de la mer Morte et sont disposés à confondre Zoar avec Jéricho. Pour eux la Pentapole, cette plaine du Jourdain arrosée comme la terre d'Égypte jusqu'à Zoar, ou, en d'autres termes, la vallée de Siddim, ce n'est autre chose que la vallée elle-même du Jourdain jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte. Ainsi, disent-ils, tout s'ex-

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 4.

plique, et ce problème de l'accord de la Bible avec la configuration actuelle de la contrée est tout naturellement résolu. Mais, encore une fois, si l'on ne veut pas tout confondre, sous prétexte de tout simplifier, il est impossible d'identifier la vallée de Siddim avec la plaine de Jéricho et de chercher au nord de l'embouchure actuelle du Jourdain l'emplacement des cinq villes maudites et du territoire qui leur appartenait. Cette vallée, comme l'atteste un passage de la Bible des plus positifs, est devenue la mer Morte :

Omnes hi convenerunt in vallem Silvestrem, quæ nunc est mare salis.

Elle était donc située au sud de la plaine de Jéricho, qui, depuis l'époque historique, n'a jamais été envahie par les eaux de la mer Morte, a toujours été vantée pour son admirable fertilité et ne demanderait encore qu'à produire, si elle était mieux cultivée. Ce ne peut être là la plaine maudite, consumée par les feux du ciel et condamnée à une éternelle stérilité. Par conséquent, le même problème subsiste toujours, et je n'y vois que deux solutions possibles :

1° Ou bien la Pentapole occupait l'emplacement de tout le bassin actuel de la mer Morte;

2° Ou bien elle n'en occupait que la partie méridionale, celle qui, à partir de la presqu'île de la Lisân, n'est plus qu'une simple lagune. En effet, tandis qu'au nord de cette presqu'île, la sonde accuse une profondeur qui atteint en certains endroits 350 mètres, la plus grande profondeur, au sud de cette même presqu'île, n'est plus que de 6 mètres. Il y a donc deux zones bien distinctes dans ce vaste bassin, séparées l'une de l'autre par un canal qui, dans sa partie la plus resserrée, compte à peine 2,300 mètres de large.

Dans la première hypothèse, il faut admettre que la mer Morte, dont M. Lartet a constaté les anciens dépôts bien au delà de ses limites actuelles, et qui, par conséquent, à une époque antéhistorique, était bien plus étendue qu'elle ne l'est maintenant, était, du temps d'Abraham, desséchée ou réduite à l'état de lac souterrain. Le bassin qu'elle remplit actuellement était alors recouvert

d'une puissante couche végétale, que fécondaient de nombreux canaux dérivés du Jourdain et des autres affluents qui se jettent aujourd'hui dans ce lac. L'eau de ce fleuve et de ses affluents pouvait se perdre à la fois par l'irrigation, par l'évaporation et par des infiltrations souterraines, sans qu'on soit contraint d'imaginer un prétendu écoulement vers la mer Rouge, auquel s'opposent l'extrême dépression de la vallée du Jourdain en cet endroit et les deux versants anticlinaux que j'ai signalés dans l'Oued A'rabah, au point où il devient l'Oued el-A'kabah.

Lorsque, ensuite, la vengeance divine, provoquée par les crimes abominables des villes maudites, détruisit la Pentapole, les feux du ciel, en embrasant les nombreux puits de bitume qui parsemaient la vallée de Siddim, au témoignage de la sainte Écriture, communiquèrent au sous-sol de cette vallée une conflagration générale; de là un affaissement des couches supérieures et la réapparition du lac souterrain qui avait primitivement formé les dépôts susdits, et où s'engouffra le Jourdain avec les autres affluents qui y aboutissent.

D'après la seconde hypothèse, à l'époque d'Abraham comme de nos jours, le Jourdain se serait jeté dans la mer Morte au sud de la plaine de Jéricho, mais cette mer aurait alors compris seulement le grand et profond bassin septentrional qui s'étend au nord de la presqu'île de la Lisân, et la Pentapole aurait embrassé dans ses limites cette presqu'île, la lagune méridionale, le canal qui la rejoint à la zone antérieure, c'est-à-dire au lac proprement dit, et peut-être aussi la Sebkhah, qui s'arrondit en plaine marécageuse au sud de cette lagune.

Conformément aux données de la Bible, le territoire de la Pentapole (ou la vallée de Siddim ainsi délimitée) aurait été également arrosé par le Jourdain, qui, de même qu'il sort du lac Houleh et du lac de Tibériade, après les avoir traversés l'un et l'autre, aurait pareillement traversé de part en part ce troisième lac et en serait ressorti à l'ouest de la Lisân, pour arroser la vallée de Siddim, dont je viens de déterminer l'étendue. Il est permis de supposer que la

mer Morte était alors beaucoup moins salée et huileuse qu'elle ne l'a été depuis, car c'est principalement au sud du grand bassin auquel je réduis son périmètre à cette époque qu'abondent les gisements salés et bitumineux, soit autour de la lagune méridionale, soit sous cette lagune même.

M. le lieutenant Vignes a remarqué, après Lynch, que les courants occasionnés par le Jourdain sont très-sensibles dans la partie nord de la mer Morte, et qu'on les retrouve encore avec une vitesse d'un demi-mille à l'heure dans le canal entre la Lisân et le ras Senin.

Le Jourdain, en sortant de la mer Morte, mais avec un volume d'eau beaucoup moins considérable qu'il n'y était entré, pouvait donc, suivant cette seconde hypothèse, que je regarde comme assez plausible, arroser, sans l'inonder toutefois, la grande plaine qui devint plus tard la lagune et la Sebkhah. Ses eaux, en effet, du moins je le suppose, en traversant la mer Morte d'alors, c'est-à-dire le grand bassin septentrional qui précède la Lisân, et qui, je le répète, devait être à cette époque bien moins salé que maintenant, n'avaient point contracté dans leur parcours assez d'amertume et de salure pour être impropres à féconder par des irrigations la plaine où elles seraient amenées. Réparties de tous côtés au milieu de cette plaine, qui n'était autre que celle de la vallée de Siddim ou de la Pentapole, elles pouvaient fort bien s'épuiser et se perdre à la longue, en se divisant dans d'innombrables petits canaux, subdivisés eux-mêmes en rigoles, et soumises, par conséquent, à des infiltrations continues et à une évaporation incessante sous cette zone réellement torride.

En résumé, quelle que soit celle de ces deux hypothèses que l'on adopte, elles me paraissent concilier à la fois les données de la Bible et celles de la géologie. La Pentapole, arrosée jadis par le Jourdain, comme l'affirment les Livres saints, s'est bien effectivement ensuite affaissée, à la suite de l'embrasement des villes coupables, pour former, soit le bassin complet de la mer Morte, soit seulement la lagune méridionale. Le texte sacré a donc pu dire en

toute vérité : *la vallée de Siddim, qui est la mer Salée.* En s'arrêtant à l'une ou à l'autre de ces deux hypothèses, on ne se heurte pas à des impossibilités physiques et l'on n'est point forcé de contredire soit la Bible, soit la géologie. J'admets à la fois et les faits révélés par la première et ceux que la seconde a constatés. Le profond sillon de toute la vallée du Jourdain, la dépression extraordinaire du bassin de la mer Morte, celle de l'Oued A'rabah, qui se relève ensuite jusqu'à ce que, ayant atteint la ligne du partage des eaux, il s'abaisse de nouveau vers l'ancien golfe Élanitique, sous le nom d'*Oued A'kabah*, tout cela est regardé par des géologues très-consciencieux et très-compétents comme bien antérieur à l'époque de la destruction de la Pentapole, et comme l'un des traits tellement caractéristiques de la contrée, qu'il doit être contemporain de la formation générale de cette contrée elle-même. Je suis loin de contester une pareille affirmation et de prétendre avec quelques critiques que cet affaissement gigantesque et cette dislocation profonde, accompagnée de soulèvements non moins importants, soient de date relativement si récente et de la même époque que la destruction de la Pentapole. D'un autre côté, je m'incline avec respect devant les paroles de la sainte Écriture énonçant des faits non moins certains que ceux qui résultent de l'étude attentive du sol. Ni les uns ni les autres ne peuvent être niés : il s'agit seulement de savoir les concilier.

La troisième question que je me suis posée est celle de l'emplacement de chacune des cinq villes de la Pentapole. Sans essayer de la résoudre ici, puisque je n'ai pas parcouru moi-même cette partie de la Palestine, et que je n'ai pas le droit de parler de localités que je n'ai pas visitées personnellement, je vais me borner sur ce point à quelques considérations générales, qui peuvent être émises *a priori* et sans inspection préalable des lieux.

J'ai dit plus haut que la vallée de Siddim occupait, soit le bassin complet de la mer Morte, soit la partie méridionale et très-peu profonde de ce bassin. Elle est donc, par suite d'un affaissement plus ou moins considérable du sol, ensevelie depuis de longs siècles,

c'est-à-dire depuis la destruction des villes maudites, sous une nappe d'eau salée, qui le devient de plus en plus, à mesure qu'elle se sature davantage d'éléments salifères. Mais cela ne veut pas dire que ces villes elles-mêmes aient été pareillement englouties et que le site en soit à tout jamais introuvable sous la couche liquide qui les recouvre. Rien ne prouve, en effet, qu'elles aient été situées au milieu de la vallée. Tout semble indiquer, au contraire, qu'elles devaient plutôt en occuper les contours, au pied des montagnes qui la bordaient, afin d'être plus rapprochées des sources qui pouvaient jaillir de ces dernières et d'avoir, en outre, une position plus forte et plus saine.

Le savant Reland[1] et, après lui, plusieurs critiques, notamment M. de Saulcy[2], ont prouvé suffisamment que la submersion des villes maudites sous les eaux du lac Asphaltite ne résulte d'aucun des textes de la Bible, et je renvoie le lecteur aux arguments qu'ils invoquent et aux conclusions qu'ils en tirent.

Parmi ces villes, la plus importante, je veux dire Sodome, en hébreu, סְדֹם, *Sedom;* en grec, *τὰ Σόδομα, ἡ πόλις Σοδομιτῶν;* en latin, *Sodoma*, a conservé son nom dans celui de la montagne dite *Djebel es-Sdoum*, جبل السدوم, ou *Djebel el-Melah*, جبل الملح (montagne du sel), qui s'élève à l'extrémité sud-ouest de la mer Morte. Cette dénomination de Es-Sdoum, qui s'est perpétuée fidèlement jusqu'à nos jours et qui reste attachée à cette montagne, désignée pareillement par Galien sous le nom de *montagne de Sodome*[3], est un point de repère très-précieux pour retrouver l'emplacement de la ville ainsi appelée et celui de Zoar, sa voisine. Ce nom prouve en outre que la vallée de Siddim ne doit point être cherchée au nord de la mer Morte et être identifiée avec la plaine de Jéricho; mais il faut nécessairement la reconnaître, soit dans la lagune et la presqu'île de la mer Morte, soit dans le bassin complet de cette mer. En effet, Zoar et Sodome en occupaient l'extré-

[1] Reland, *Palæstina*, p. 254, 255 et 256.

[2] De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 27 et suivantes. — [3] Galien, *De simplicium medicamentorum facultatibus*, l. IV, c. XIX.

mité méridionale, comme cela ressort des versets suivants, que j'ai déjà cités :

10. Loth, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, qui, avant que le Seigneur détruisît Sodome et Gomorrhe, était arrosée partout comme le jardin de l'Éternel et comme le pays d'Égypte, jusqu'aux environs de Zoar.

11. Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre.

12. Abram habita le pays de Chanaan, et Loth dans les villes de la plaine, et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome[1].

Le verset 10 nous apprend que cette plaine était arrosée jusqu'à Zoar, et du verset 12 il résulte que Loth, pour aller camper jusqu'à l'extrémité méridionale de la plaine, poussait ses troupeaux et ses tentes jusqu'à Sodome.

En combinant ces deux versets, on arrive à la conclusion que Zoar et Sodome se trouvaient toutes deux à l'extrémité de la plaine en question et, par conséquent, devaient être voisines l'une de l'autre.

La conclusion est la même lorsqu'on examine cet autre passage de la Genèse, où il est dit que Loth, parti de Sodome vers l'aube du jour, au moment où le feu du ciel allait tomber sur cette ville, atteignit Zoar quand le soleil commençait à paraître sur la terre :

15. Cumque esset mane, cogebant eum angeli, dicentes : Surge, tolle uxorem tuam et duas filias quas habes; ne et tu pariter pereas in scelere civitatis.

16. Dissimulante eo, apprehenderunt manum ejus, et manum uxoris, ac duarum filiarum ejus, eo quod parceret Dominus illi.

17. Eduxeruntque eum et posuerunt extra civitatem; ibique locuti sunt ad eum, dicentes : Salva animam tuam; noli respicere post tergum, nec stes in omni circa regione; sed in monte salvum te fac, ne et tu simul pereas.

18. Dixitque Lot ad eos : Quæso, Domine mi,

19. Quia invenit servus tuus gratiam coram te, et magnificasti misericordiam tuam quam fecisti mecum, ut salvares animam meam, nec possum in monte salvari, ne forte apprehendat me malum et moriar.

20. Est civitas hæc juxta, ad quam possum fugere, parva, et salvabor in ea : numquid non modica est, et vivet anima mea?

[1] *Genèse*, c. XIII, v. 10-12.

21. Dixitque ad eum : Ecce etiam in hoc suscepi preces tuas, ut non subvertam urbem pro qua locutus es.

22. Festina et salvare ibi ; quia non potero facere quidquam donec ingrediaris illuc. Idcirco vocatum est nomen urbis illius Segor.

23. Sol egressus est super terram, et Lot ingressus est Segor [1].

Quel est, maintenant, l'emplacement précis de Sodome et de Zoar ? Est-il actuellement reconnaissable ? Quel est aussi l'emplacement probable des trois autres villes de la Pentapole, savoir : Gomorrhe, Adama et Séboïm ? En subsiste-t-il quelques vestiges encore apparents sur le sol, ou sont-elles entièrement détruites ? C'est là une question que je dois m'interdire de traiter, parce que, n'ayant point exploré ce district particulier de la Palestine, je ne puis ni contrôler les témoignages des voyageurs qui l'ont visité, ni jeter moi-même aucune lumière nouvelle sur ce sujet. Deux ouvrages importants devront être surtout consultés attentivement là-dessus; c'est d'abord celui que M. de Saulcy a publié en 1853 sous le titre de *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, ouvrage dans lequel ce savant et passionné explorateur de la Palestine a soulevé tant de questions et émis tant de conjectures dont la hardiesse et même la témérité apparente n'excluaient pas toujours la justesse, car plusieurs ont été confirmées depuis. Ce sera ensuite le grand travail que M. le duc de Luynes avait commencé à rédiger dès 1865, l'année qui suivit celle où il avait parcouru avec tant de soin tout le bassin de la mer Morte et l'Oued A'rabah dans toute son étendue. Achevé, heureusement, avant la mort de l'auteur, ce travail verra sans doute bientôt le jour et, avec celui de ses compagnons de voyage et dignes collaborateurs, contribuera certainement à nous donner sur la mer Morte, et en particulier sur la Pentapole maudite, des renseignements plus précis et plus nombreux que ceux que nous possédons jusqu'à présent.

[1] *Genèse*, c. XIX, v. 15-23.

LE JOURDAIN.

Il est temps de reprendre la suite de mon itinéraire.

A neuf heures quarante-cinq minutes du matin, nous nous remettons en marche dans la direction du nord-est, laissant à notre droite, à quatre kilomètres de distance, l'embouchure du Jourdain.

A dix heures trente minutes, nous suivons une vallée ou *Rhôr*, غور, bordée de mamelons qui affectent toutes sortes de formes et autour desquels les eaux se sont creusé de nombreux ravins.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous franchissons un petit marais; près de là se trouve l'un des gués du Jourdain. Nous marchons alors directement vers le nord, le long de la rive droite du fleuve.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte à l'endroit où, selon la tradition actuelle des Latins, Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean-Baptiste. Le fleuve peut avoir là 25 mètres de large au plus; son courant est très-rapide et ses eaux jaunâtres. Ses rives noires et limoneuses sont couvertes d'une lisière verdoyante de roseaux gigantesques, de peupliers, de saules, d'acacias, de tamarisces et d'autres arbres, entre lesquels courent et s'enguirlandent des lianes, et dont les branches servent d'asile à une foule d'oiseaux, qui y gazouillent. En parcourant ce fourré, je rencontre deux bons Abyssins, qui se sont fabriqué une cabane de roseaux dans une petite clairière, où ils vivent comme des ermites, attirés en ce lieu par le souvenir du grand mystère qui s'y accomplit autrefois, et recueillant de temps en temps les aumônes des pèlerins que le même souvenir y amène. Ceux-ci ont l'habitude de se plonger dans les eaux sacrées du fleuve, et d'y renouveler les vœux de leur baptême, usage pieux et traditionnel que nous nous empressons d'imiter. A moins d'être très-bon nageur, il est très-difficile, quand le Jourdain est aussi gros qu'il l'est actuellement, de le traverser en cet endroit; car on risquerait d'être emporté

par la violence du courant; il est plus sage de ne pas trop s'écarter de la rive.

Ce fleuve, appelé en hébreu *Yarden*, יַרְדֵּן, et avec l'article *ha-Yarden*, הַיַּרְדֵּן, en grec Ἰορδάνης, en latin *Jordanis*, tire probablement son nom de l'impétuosité de son cours, due à la pente très-marquée de son lit; il descend de ses trois sources comme un torrent, et jusqu'à la mer Morte, où il s'engloutit, il conserve toujours un courant très-rapide. De là, sans doute, la dénomination qu'il porte, empruntée à la racine hébraïque יָרַד, *descendre*. J'ai déjà dit, en effet, que sa source la plus élevée, à Hasbeya, est située à 563 mètres au-dessus de la Méditerranée; que sa seconde source, de Banias, a une altitude de 383 mètres, et qu'enfin celle de Tell el-Kady, qui est la plus basse, domine néanmoins encore la Méditerranée de 185 mètres. Or, à son embouchure dans la mer Morte, le niveau de ce même fleuve est à 392 mètres au-dessous de la Méditerranée. Ainsi, depuis les trois points d'où il sort jusqu'à celui où il aboutit au grand lac qui absorbe ses eaux, il descend continuellement par une pente souvent très-accentuée, et dans un lit dont la partie la plus basse présente une différence de niveau de 955 mètres avec la partie la plus haute.

Les noms sous lesquels les Arabes le désignent actuellement sont : *El-Arden*, الاردن, qui reproduit en l'altérant un peu la dénomination antique; *Ech-Cheriah*, الشريعة, *l'abreuvoir, l'aiguade; Ech-Cheriat el-Kebir*, الشريعة الكبير, *le grand abreuvoir, la grande aiguade*, pour le distinguer de l'un de ses affluents, qu'ils appellent *Cheriat el-Mandhour*, l'*Hieromax* de l'antiquité.

Au point de vue chimique, les eaux du Jourdain, ainsi que l'ont remarqué plusieurs savants, entre autres MM. Hitchcock, Bischoff et Lartet, diffèrent considérablement, par leur composition et par leur degré de salure, de celle des autres fleuves.

Voici, dit M. Lartet[1], l'analyse que M. Terreil a bien voulu faire des échantillons d'eau que nous avons puisés, le 21 avril 1864, dans ce fleuve, à 12 ki-

[1] *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. XXIII, p. 748.

lomètres de son embouchure et en amont du gué des pèlerins, au gué dit *des Gawarinehs.*

Densité = 1,0010.

Résidu salin laissé par un litre	0,873
Eau	999,127

Composition.

Chlore	0,425
Acide sulfurique	0,034
Acide carbonique	traces
Soude	0,229
Chaux	0,060
Magnésie	0,065
Potasse	traces
Silice, alumine, fer	traces
Total	0,813

Cette analyse, ajoute M. Lartet, montre bien qu'à l'exception du brome, dont on n'a pu y constater la présence, les eaux de ce fleuve, dont le volume doit égaler celui de la masse déversée par tous les affluents réunis, contiennent les mêmes éléments salins que la mer Morte.

On ne doit point s'étonner de ce fait et en tirer une conclusion trop hâtive et trop absolue à l'égard de l'origine de la salure de la mer Morte, comme l'ont fait certains auteurs, notamment M. le docteur Marcet. Si l'on se reporte, en effet, à la petite carte géologique qui accompagne notre premier mémoire, on verra que le Jourdain coule longtemps au milieu des sédiments que nous avons considérés comme ayant dû être déposés autrefois par la mer Morte, alors qu'elle s'élevait à un niveau de beaucoup supérieur, et qui sont restés imprégnés de matières salines en rapport avec la composition actuelle des eaux du lac. Il n'est donc pas étonnant, malgré la sécheresse du pays et l'interposition du limon déposé par le Jourdain sur ses propres bords, que ce fleuve, drainant pendant les trois quarts de son cours ces dépôts encore imprégnés de leur salure originelle, leur emprunte une forte proportion des sels qu'il restitue journellement à cette mer.

Malgré leur salure, les eaux du Jourdain sont très-potables, et quand, après les avoir recueillies jaunâtres, on les laisse reposer un peu, elles deviennent claires et limpides.

Elles sont poissonneuses; mais aucun pêcheur n'y jette actuellement ses filets; aucune barque ne les sillonne non plus. Deux voyageurs ont, de nos jours, essayé de descendre ce fleuve, depuis

le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte; ils ont, l'un et l'autre, le lieutenant anglais Molineux en 1847, et le lieutenant américain Lynch en 1848, rencontré dans cette navigation de très-grands obstacles; car ils eurent à franchir vingt-sept rapides très-dangereux et plusieurs autres moins considérables. Le fleuve se replie sans cesse sur lui-même, roulant ses flots troubles tantôt sur un fond vaseux, tantôt sur un lit hérissé de rochers et de gros blocs, au milieu desquels il se précipite en bouillonnant et qui forment autant d'écueils, plus ou moins redoutables.

Ligne de démarcation toute naturelle entre la zone orientale et la zone occidentale de la Palestine, il les séparait profondément, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on pouvait et qu'on peut encore passer d'une rive à l'autre en traversant des gués, où l'on ne doit toutefois se hasarder qu'à l'époque des basses eaux. Plusieurs ponts permettaient, en outre, de le franchir plus sûrement. Trois seulement, qui accusent une restauration moderne, sont encore debout, l'un au nord du lac El-Houleh, qui porte le nom de *Djisr el-Rhadjar;* l'autre entre ce lac et le lac de Tibériade, appelé *Djisr Benât Yâkoub;* le troisième, enfin, à 11 kilomètres environ au sud de ce lac; son nom est *Djisr Medjamieh.* Depuis ce point jusqu'à la mer Morte, c'est-à-dire dans une longueur qui, à vol d'oiseau, atteint 100 kilomètres, et que doublent au moins les replis multipliés du fleuve, ce dernier, faute de pont encore subsistant, doit être nécessairement passé à gué, ce qui, à l'époque des hautes eaux, est presque impraticable; et alors il présente une barrière extrêmement difficile à franchir pour ceux qui veulent se rendre d'une rive à l'autre.

Aucun pont n'existant sur le Jourdain lorsque les Hébreux, sous la conduite de Josué, se disposèrent à le traverser en face de Jéricho, ce passage au moment des hautes eaux, effectué impunément par tout un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants, est, humainement parlant, inexplicable; il faut donc ou le nier, ce qui équivaudrait à rejeter les faits les mieux attestés de l'histoire, ou y reconnaître avec la Bible une intervention miraculeuse de la Providence.

Voici comment l'Écriture sainte raconte ce mémorable événement :

14. Igitur egressus est populus de tabernaculis suis, ut transiret Jordanem ; et sacerdotes, qui portabant arcam fœderis, pergebant ante eum.

15. Ingressisque eis Jordanem, et pedibus eorum in parte aquæ tinctis (Jordanis autem ripas alvei sui, tempore messis, impleverat),

16. Steterunt aquæ descendentes in loco uno, et ad instar montis intumescentes apparebant procul ab urbe quæ vocatur Adom usque ad locum Sarthan; quæ autem inferiores erant in mare Solitudinis (quod nunc vocatur Mortuum) descenderunt, usquequo omnino deficerent.

17. Populus autem incedebat contra Jericho; et sacerdotes, qui portabant arcam fœderis Domini, stabant super siccam humum in medio Jordanis accincti, omnisque populus per arentem alveum transibat [1].

Puis, dans le chapitre suivant, nous lisons :

4. Vocavitque Josue duodecim viros, quos elegerat de filiis Israel, singulos de singulis tribubus,

5. Et ait ad eos : Ite ante arcam Domini Dei vestri ad Jordanis medium, et portate inde singuli singulos lapides in humeris vestris, juxta numerum filiorum Israel,

6. Ut sit signum inter vos; et quando interrogaverint vos filii vestri cras, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?

7. Respondebitis eis : Defecerunt aquæ Jordanis ante arcam fœderis Domini, cum transiret eum. Idcirco positi sunt lapides isti in monumentum filiorum Israel usque in æternum.

8. Fecerunt ergo filii Israel sicut præcepit eis Josue, portantes de medio Jordanis alveo duodecim lapides, ut Dominus eis imperarat, juxta numerum filiorum Israel, usque ad locum in quo castrametati sunt, ibique posuerunt eos.

9. Alios quoque duodecim lapides posuit Josue in medio Jordanis alveo, ubi steterunt sacerdotes qui portabant arcam fœderis, et sunt ibi usque in præsentem diem.

10. Sacerdotes autem qui portabant arcam stabant in Jordanis medio, donec omnia complerentur quæ Josue ut loqueretur ad populum præceperat Dominus, et dixerat ei Moyses. Festinavitque populus, et transiit.

18. Cumque ascendissent portantes arcam fœderis Domini, et siccam hu-

[1] *Josué*, c. III, v. 14-17.

mum calcare cœpissent, reversæ sunt aquæ in alveum suum, et fluebant sicut ante consueverant.

19. Populus autem ascendit de Jordane decimo die mensis primi, et castrametati sunt in Galgalis, contra orientalem plagam urbis Jericho [1].

Comme on le voit d'après ces versets, le passage du Jourdain par les Hébreux en face de Jéricho eut lieu le dixième jour du premier mois de l'année, lorsque le Jourdain coulait à pleins bords. D'après le récit biblique, les prêtres qui portaient l'arche sainte n'eurent pas plus tôt mis le pied dans le fleuve, que le cours de celui-ci s'arrêta soudain; les eaux venues d'en haut s'amoncelèrent en collines, tandis que celles d'en bas descendirent vers la mer Morte et laissèrent le lit du Jourdain à sec. Les prêtres placés avec l'arche au milieu de ce lit virent défiler devant eux tout le peuple; puis ils remontèrent eux-mêmes sur l'autre rive pour se remettre à la tête des colonnes. Douze pierres, pour représenter chacune des douze tribus, furent placées dans le fleuve à l'endroit qu'avait occupé l'arche sainte, et douze autres furent emportées à Galgala; elles devaient attester aux générations futures le passage miraculeux du Jourdain. En effet, ce fleuve, qui, à l'époque des basses eaux, est guéable en plusieurs endroits, notamment devant Jéricho, ne l'était plus au moment où les Hébreux le passèrent; car la Bible nous dit qu'il couvrait alors ses rives. C'était le dixième jour du premier mois de l'année judaïque, qui répond à notre mois d'avril, et que les Juifs désignaient sous le nom de *abib;* c'était celui où l'on commençait la récolte de l'orge dans les parties les plus chaudes de la Palestine et principalement dans la vallée du Jourdain. Voilà pourquoi l'auteur sacré nous dit :

Jordanis autem ripas alvei sui, tempore messis, impleverat.

Plus bas, il ajoute :

Populus autem ascendit de Jordane decimo die mensis primi.

Mais, me dira-t-on peut-être, les deux espions envoyés par Jo-

[1] *Josué*, c. IV, v. 4-10, 18 et 19.

sué du dernier lieu de campement des Hébreux sur la rive gauche du Jourdain, pour reconnaître les forces de l'ennemi dans la première ville qu'on allait rencontrer sur la rive droite, avaient réussi, quelques jours auparavant, à traverser deux fois le gué du fleuve devant Jéricho, pour se rendre dans cette ville et regagner ensuite leur camp. Or, la Bible ne nous dit pas que le ciel ait fait un miracle en leur faveur; par conséquent, ce gué était alors praticable. A cela je répondrai que, si deux hommes choisis pour cette reconnaissance hardie, et probablement aussi vigoureux qu'intrépides, ont pu traverser le Jourdain sans se laisser entraîner par la violence du courant, la même chose n'était pas possible à une foule innombrable composée non-seulement de guerriers et d'hommes valides, mais encore de vieillards, de femmes et d'enfants, dont un grand nombre, sans contredit, auraient été emportés, même au gué, par l'impétuosité et la profondeur des eaux, si une semblable multitude avait tenté le passage quand le fleuve coulait à pleins bords.

Josèphe, rapportant le même fait, s'exprime ainsi :

Δεδιότος δὲ τοῦ στρατηγοῦ τὴν διάβασιν (μέγας γὰρ ἦν ὁ ποταμὸς τῷ ῥεύματι, καὶ οὔτε γεφύραις πορευτὸς, οὐ γὰρ ἔζευκτό πω πρότερον, βουλομένους τε γεφυροῦν οὐχ ἕξειν σχολὴν παρὰ τῶν πολεμίων ὑπελάμβανον, πορθμείων τε μὴ τυγχανόντων), διαβατὸν αὐτοῖς ἐπαγγέλλεται ὁ Θεὸς ποιήσειν τὸν ποταμὸν, μειώσας αὐτοῦ τὸ πλῆθος[1].

« Le chef des Israélites redoutait le passage du Jourdain; le fleuve, en effet, roulait une grande masse d'eau; il ne pouvait être franchi sur des ponts, qui n'existaient point encore, et si les Hébreux avaient voulu en établir, ils pensaient que les ennemis ne leur en auraient pas laissé le loisir; ils n'avaient pas non plus de bateaux. C'est alors que Dieu leur promit qu'il leur rendrait le fleuve guéable en diminuant l'abondance de ses eaux. »

Puis l'historien juif nous raconte que, au moment même où les prêtres descendirent dans ce fleuve, ils s'aperçurent que, conformément à la promesse divine, il était traversable; que ses eaux

[1] *Antiquités judaïques*, l. V, c. I, § 3.

étaient moins profondes et la force de son courant atténuée. Ensuite, quand tout le peuple l'eut franchi, et que les prêtres, qui étaient restés au milieu du fleuve pendant toute la durée du passage, l'eurent traversé aussi, il recouvra aussitôt l'abondance de ses eaux et la violence impétueuse de son courant.

Pour Josèphe, comme pour l'écrivain sacré, le passage du Jourdain par les Hébreux sous la conduite de Josué est donc un fait miraculeux; seulement Josèphe semble chercher à rendre ce miracle un peu moins éclatant, le fleuve n'ayant pas été tout à fait mis à sec par Dieu à l'endroit où les Hébreux le franchirent, mais la hauteur et l'impétuosité torrentielle de ses eaux ayant été uniquement diminuées, de manière à le rendre guéable sans danger. Ce n'est là, comme on le voit, qu'une nuance en moins dans la manifestation du prodige, et qui n'en change pas la nature, cette diminution soudaine et momentanée du fleuve à une pareille époque de l'année n'étant pas moins en dehors des lois naturelles que la disparition complète de ses eaux dans un espace déterminé. Ces deux faits nécessitaient également une intervention particulière de la Providence, et c'est tout ce qu'il s'agit de constater.

Au même endroit où, selon la tradition, le Jourdain s'était retiré miraculeusement pour laisser passer les Hébreux à leur entrée dans la Terre promise, plus tard, l'an 896 avant Jésus-Christ, il s'ouvrit également sous les pas d'Élie et d'Élisée, qui le franchirent à pied sec le jour où le premier de ces deux prophètes fut enlevé au ciel.

Nous lisons, à ce sujet, dans le IVe livre des Rois :

4. Élie dit à Élisée : Demeurez ici (à Bethel), parce que le Seigneur m'a envoyé à Jéricho. Élisée lui répondit : Vive le Seigneur, vive votre âme, je ne vous abandonnerai point. Lorsqu'ils furent arrivés à Jéricho,

5. Les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho vinrent dire à Élisée : Ne savez-vous pas que le Seigneur vous enlèvera aujourd'hui votre maître? Il leur répondit : Je le sais, n'en dites mot.

6. Élie dit encore à Élisée : Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé jusqu'au Jourdain. Élisée lui répondit : Vive le Seigneur, vive votre âme, je ne vous abandonnerai point. Ils allèrent donc tous deux ensemble.

7. Et cinquante des enfants des prophètes les suivirent et s'arrêtèrent loin vis-à-vis d'eux. Et ils se tinrent tous deux au bord du Jourdain.

8. Alors Élie prit son manteau et, l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui se divisèrent en deux parts; et ils passèrent tous deux à sec.

9. Lorsqu'ils furent passés, Élie dit à Élisée : Demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je vous l'obtienne avant que je sois enlevé d'auprès de vous. Élisée lui répondit : Je vous prie que votre esprit soit double en moi.

10. Élie lui dit : Vous me demandez une chose bien difficile. Néanmoins, si vous me voyez lorsque je serai enlevé d'auprès de vous, vous aurez ce que vous avez sollicité; mais si vous ne me voyez pas, vous ne l'aurez point.

11. Lorsqu'ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout à coup l'un de l'autre, et Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon.

12. Élisée le voyait monter, et disait : Mon père, mon père, le char d'Israël et son conducteur! Après cela, il ne le vit plus; et, prenant ses vêtements, il les déchira en deux.

13. Il leva de terre en même temps le manteau qu'Élie avait laissé tomber pour lui; et, s'en revenant, il s'arrêta sur le bord du Jourdain.

14. Il prit alors le manteau qu'Élie avait laissé tomber pour lui, et il en frappa les eaux, et elles ne furent point divisées. A cette vue, il dit : Où est maintenant le Dieu d'Élie? Et il frappa les eaux une seconde fois, et elles se partagèrent d'un côté et d'un autre, et il passa au travers.

15. Ce que voyant les enfants des prophètes qui étaient dans Jéricho vis-à-vis de ce lieu-là, ils dirent : L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée, et, venant au-devant de lui, ils se prosternèrent à ses pieds avec un profond respect [1].

Cent vingt-huit ans environ avant cet événement, le Jourdain, probablement au gué de Jéricho, avait été traversé par David et toute sa suite fuyant devant son fils rebelle Absalon [2].

Au commencement de l'ère chrétienne, c'est en ce même lieu, d'après une ancienne tradition, que Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean-Baptiste. Celui-ci baptisait d'abord au delà du Jourdain, c'est-à-dire sur la rive orientale du fleuve, dans un endroit que saint Jean appelle Béthanie, qu'il ne faut pas confondre avec la Béthanie qui devint si célèbre par la résurrection de Lazare. Cette

[1] *Rois*, l. IV, c. II, v. 4-15. — [2] *Ibid.* l. II, c. XVII, v. 22.

même localité est désignée dans quelques manuscrits sous le nom de *Bethabara*, Βηθαβαρά, mot qui dérive de l'hébreu בֵּית עֲבָרָה, *Beth A'barah* (maison du passage, du gué). Il en est question dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Βηθαβαρὰ, ὅπου ἦν Ἰωάννης βαπτίζων, πέραν τοῦ Ἰορδάνου. Καὶ δείκνυται ὁ τόπος ἐν ᾧ καὶ πλείους τῶν ἀδελφῶν εἰς ἔτι νῦν τὸ λουτρὸν φιλοτιμοῦνται λαμβάνειν.

« Bethabara, où Jean baptisait au delà du Jourdain. On montre l'endroit où encore aujourd'hui un grand nombre de frères ambitionnent le bonheur de recevoir le baptême. »

C'est à Béthanie ou Bethabara que saint Jean-Baptiste fit cette réponse aux Pharisiens qui l'interrogeaient sur ce qu'il prétendait être :

23. Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe.

24. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des Pharisiens.

25. Ils lui firent encore une nouvelle demande et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète?

26. Jean leur répondit de cette sorte : Pour moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.

27. C'est lui qui doit venir après moi, qui existe avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure.

28. Ceci se passa à Béthanie (ou Bethabara), au delà du Jourdain [1].

C'est également à ce même endroit que Notre-Seigneur se rendit dans les circonstances qu'indiquent les versets qui suivent :

39. Les Juifs tâchèrent alors de le prendre (Jésus); mais il s'échappa de leurs mains;

40. Et il s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, au même lieu où Jean d'abord avait baptisé; et il demeura là.

41. Plusieurs vinrent l'y trouver, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle.

42. Et tout ce que Jean a dit de celui-ci s'est trouvé véritable. Et il y en eut beaucoup qui crurent en lui [2].

[1] *Saint Jean*, c. I, v. 23-28. — [2] *Ibid.* c. X, v. 39-42.

Quant au lieu précis où Notre-Seigneur fut lui-même baptisé, aucun passage des Évangiles ne le fixe d'une manière bien nette.

Dans saint Matthieu nous lisons, à ce sujet :

13. Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain trouver Jean, pour être baptisé par lui.

14. Mais Jean s'en défendait, en disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi?

15. Et Jésus lui répondit : Laissez-moi faire pour cette heure. Car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors Jean ne lui résista plus.

16. Or Jésus, ayant été baptisé, sortit aussitôt hors de l'eau, et en même temps les cieux lui furent ouverts : il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, et qui vint se reposer sur lui.

17. Et au même instant une voix se fit entendre du ciel, qui disait : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection[1].

Saint Marc n'est pas plus explicite, et son récit[2] n'est que l'abrégé de celui de saint Matthieu. Saint Luc ne nous dit pas davantage si Notre-Seigneur fut baptisé au delà ou en deçà du Jourdain[3].

Du passage correspondant de saint Jean, on peut inférer, avec Quaresmius[4] et d'autres auteurs, que ce grand mystère s'accomplit à Béthanie ou Bethabara et, par conséquent, au delà du Jourdain; car, après le verset que j'ai déjà cité plus haut :

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait,

l'évangéliste ajoute immédiatement :

29. Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde.

30. C'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui existait avant moi et qui m'a précédé.

31. Pour moi, je ne le connaissais point; mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Israël.

32. Et Jean rendit alors ce témoignage, en disant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui[5].

[1] *Saint Matthieu*, c. III, v. 14-17.

[2] *Saint Marc*, c. I, v. 9-11.

[3] *Saint Luc*, c. III, v. 21 et 22.

[4] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 745.

[5] *Saint Jean*, c. I, v. 28-32.

Néanmoins, la conclusion qui semble ressortir de ce passage et localiser à Béthanie au delà du Jourdain le baptême de Notre-Seigneur n'est nullement rigoureuse; car nous savons que les évangélistes suppriment souvent dans leurs récits respectifs, qui ne sont que des abrégés de la vie du Christ, beaucoup de détails intermédiaires. De ce que l'évangéliste saint Jean, après avoir dit : *Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait,* poursuit ainsi son récit : *Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui*, etc. il ne s'ensuit pas nécessairement que Jean fût encore au delà du Jourdain; car il avait pu repasser, dans l'intervalle, sur la rive droite de ce fleuve. Il baptisait, en effet, à un gué, comme l'indique le nom même de Bethabara, et probablement au gué le plus rapproché de Jérusalem, par conséquent au gué situé devant Jéricho, car saint Matthieu nous dit :

5. Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui;

6. Et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain[1].

Le saint précurseur devait donc constamment passer d'une rive à l'autre pour remplir son pieux ministère, suivant que la foule de ceux qui venaient recevoir de ses mains le baptême arrivait de l'est ou de l'ouest.

Quoi qu'il en soit, une tradition, aujourd'hui très-accréditée, place sur la rive droite du fleuve le lieu du baptême de Notre-Seigneur. Des sanctuaires, actuellement détruits, avaient été élevés, dès les premiers siècles de l'Église, près de l'endroit présumé de ce baptême. Une croix le désignait à la piété des fidèles; des dalles de marbre couvraient les deux rives du fleuve. Une grande multitude de pèlerins s'y rassemblaient à certaines époques déterminées et se plongeaient avec respect dans les eaux sacrées, chacun étant revêtu du linceul qui devait l'envelopper après sa mort. Les malades, et surtout les lépreux, y affluaient aussi pour y chercher la guérison de leurs maux.

[1] *Saint Matthieu*, c. III, v. 5 et 6.

Nous lisons à ce sujet dans Grégoire de Tours, au VIe siècle :

In Jordane habetur locus in quo Dominus baptizatus est. In uno etenim reflexu aqua ipsa revolvitur, in quo nunc leprosi mundantur; cum enim advenerint, sæpius lavantur in flumine, donec ab infirmitate laventur... Ipse quoque Jordanis ab eo loco, in quinto milliario mari commixtus Mortuo, nomen amittit [1].

Au VIIe siècle, Bède le Vénérable reproduit les détails suivants, déjà fournis par Arculphe et par Adamnanus :

In loco in quo Dominus baptizatus est, crux lignea stat usque ad collum alta; quæ aliquoties aqua transcendente absconditur : a quo loco ripa ulterior, id est orientalis, in jactu fundæ est. Superior vero ripa, in supercilio monticuli, grande monasterium gestat, B. Joannis Baptistæ clarum; de quo per pontem arcubus suffultum solent ascendere ad illam crucem et orare. In extrema fluminis parte quadrata ecclesia quatuor lapideis cancris superposita est, coctili creta desuper tecta, ubi vestimenta Domini, cum baptizaretur, servata esse dicuntur [2].

L'auteur de la vie et du pèlerinage de saint Willibald, qui visita la Palestine vers 728, ne parle plus du pont dont il est question dans le passage précédent.

Unam noctem manebant ad monasterium sancti Joannis Baptistæ : et inde ibant super unum milliarium ad Jordanem, ubi Dominus fuit baptizatus; ibi nunc est ecclesia in columnis lapideis super elevata, et subtus ecclesiam est nunc arida terra, ubi Dominus baptizatus fuit; in ipso loco et ibi nunc baptizant. Ibi stat crux lignea in medio, et parva derivatio aquæ stat illic. Et unus funiculus extensus super Jordanem hinc et inde firmatur. Tunc in solemnitate Epiphaniæ infirmi et ægroti venientes habent se cum funiculo et sic demerguntur in aquam [3].

Le temps, les hommes ou les débordements du fleuve ont complétement fait disparaître les traces de l'église carrée signalée dans ces deux passages. Quant au monastère de Saint-Jean-Baptiste, il en subsiste encore des restes assez considérables, dont je parlerai tout à l'heure.

[1] Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, c. XVII. — [2] Bède le Vénérable, *De Locis sanctis*, l. II, c. XIII. — [3] *Willibaldi vita*, c. XVII.

Avant de m'éloigner de cette partie des rives du Jourdain sanctifiée par le baptême de Notre-Seigneur, je mentionnerai ici un autre événement qui s'accomplit probablement non loin des mêmes bords. Vespasien, l'an 68 de notre ère, s'était emparé de Gadara, l'une des villes principales de la Pérée, et pendant qu'il retournait lui-même à Césarée, il chargea Placidus de poursuivre les fugitifs qui s'étaient échappés de Gadara. Celui-ci les atteignit près de Bethennabris, les défit et s'empara de ce village. Alors la terreur s'empara de toutes les populations voisines, et une multitude immense s'enfuit vers le Jourdain dans la direction de Jéricho, afin de pouvoir traverser le fleuve et de chercher un refuge dans cette ville, alors puissante et bien fortifiée. Mais Placidus, ne laissant point aux fuyards le temps de se reconnaître, les accula sur les bords du Jourdain, qui était grossi par les pluies et n'était pas guéable.

Πλάκιδος δὲ τοῖς ἱππεῦσι καὶ τοῖς προαγούσαις εὐπραγίαις τεθαρρηκὼς εἵπετο, καὶ μέχρι μὲν Ἰορδάνου τοὺς ἀεὶ καταλαμβανομένους ἀνῄρει· συνελάσας δὲ πρὸς τὸν ποταμὸν πᾶν τὸ πλῆθος εἰργομένους ὑπὸ τοῦ ῥεύματος (τραφὲν γὰρ ὑπ' ὄμβρων ἄβατον ἦν) ἀντικρὺ παρετάσσετο[1].

Quinze mille de ces malheureux furent tués sur la rive orientale du fleuve, et tous ceux, en foule innombrable, qui, pour se dérober aux coups de la cavalerie ennemie, se précipitèrent dans les ondes du Jourdain furent emportés par le courant, qui entraîna une masse énorme de cadavres jusqu'à la mer Morte. Les fuyards qui, en montant sur des barques, avaient cru trouver un asile au milieu de cette mer, y furent atteints à leur tour par les Romains, montés eux-mêmes sur d'autres embarcations.

Ces détails confirment l'assertion que j'ai émise, à savoir qu'au moment des hautes eaux le Jourdain n'est que très-difficilement guéable; ils nous apprennent, en outre, qu'à cette époque, la mer Morte était parcourue par de nombreuses barques, puisque les Juifs en trouvèrent pour échapper aux soldats de Placidus, et que

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VII, § 5.

ceux-ci purent également s'en procurer d'autres pour achever la poursuite et la destruction de leurs adversaires.

KASR EL-YEHOUDI.

A deux heures trente minutes, pendant que la petite caravane à laquelle je m'étais adjoint se met en marche pour l'A'ïn es-Soulthan, dans la direction du nord-ouest et ensuite de l'ouest-nord-ouest, je prends, de mon côté, guidé par un Bédouin, celle du nord-nord-ouest et bientôt du nord. Nous nous avançons très-rapidement à travers une plaine mamelonnée et profondément rongée par les eaux.

A deux heures trente-huit minutes, nous franchissons l'*Oued el-Kelt*, واد الكلت, qui va se jeter un peu plus loin à l'est dans le Jourdain. Des arbustes en grand nombre croissent dans le lit de cet oued, qui serpente en replis multipliés et que j'ai déjà identifié plus haut avec le Nahal Kerith des Livres saints.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte un instant au *Kasr el-Yehoudi*, قصر اليهودى, après avoir franchi plusieurs ravins. Ayant marché tout le temps au trot de mon cheval, je calcule que nous venions de parcourir environ deux kilomètres et demi pendant ces quinze minutes, ce qui fixe approximativement à cette distance l'intervalle qui sépare les ruines dont je vais parler de l'endroit assigné par la tradition actuelle au baptême de Notre-Seigneur.

Les ruines appelées *Château du Juif* par les Arabes sont connues parmi les chrétiens sous le nom de *couvent de Saint-Jean-Baptiste*. Elles sont situées sur un petit plateau qui s'élève à 800 mètres environ à l'ouest du Jourdain, et qui surplombe immédiatement vers l'est un ravin semblable à un ancien lit de rivière, qu'on appelle *Oued Kharrar*, واد خرّار; ainsi, du moins, le désignait mon guide. Ces ruines sont celles d'un ancien couvent fortifié qu'environnait un mur d'enceinte. Il est depuis longtemps bouleversé de fond en comble; ce ne sont partout que voûtes écroulées et murs renversés.

Il n'en subsiste plus qu'une chapelle basse à voûtes cintrées, affectant la forme d'une simple salle rectangulaire et terminée à l'est par une abside. Les murs sont couverts de nombreuses croix tracées là à la hâte par de pieux pèlerins, et dont quelques-unes sont peut-être fort anciennes. Au-dessus de cette chapelle, qui me paraît remonter à une époque bien antérieure aux croisades, s'élevait une église, aujourd'hui presque totalement détruite, à part quelques bases de piliers et plusieurs pans de murs. A droite et à gauche gisent des restes de constructions attenantes.

A l'ouest et au bas de ce deir, on remarque un ancien puits; c'est peut-être celui dont il est question dans Procope comme ayant été bâti par Justinien pour le monastère de Saint-Jean près du Jourdain[1] :

Εἰς τὸ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἐν τῷ Ἰορδάνῃ Φρέαρ (ἔκτισε).

Ces mots ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ne doivent pas se traduire par *sur le Jourdain*, mais par *près du Jourdain;* autrement, Justinien n'aurait pas eu besoin de faire construire un puits pour ce monastère, s'il avait pu être alimenté d'eau par le fleuve. D'ailleurs, les bords immédiats du Jourdain ne pouvaient pas se prêter à l'assiette de constructions solides, le sol en étant trop mouvant et trop exposé aux débordements. Par conséquent, il est impossible d'admettre, avec un certain nombre d'anciens pèlerins, que le monastère de Saint-Jean-Baptiste ait été élevé près de l'endroit même où le saint précurseur avait baptisé Notre-Seigneur. Pour expliquer la distance du fleuve par rapport à ce monastère, ils prétendent que le ravin que l'on remarque à l'est est l'ancien lit du Jourdain, lequel s'est ensuite éloigné davantage vers l'orient.

Nous lisons, par exemple, dans Zuallart, qui voyageait en Palestine l'an 1586, ce qui suit :

Quatre mile dudit Ierico, en un lieu bien désert, se trouvent les ruines d'un monastère et d'une belle église, édifiée cy devant, comme dit Nicéphore (l. VIII, c. XXXI) par s^te Hélène, sur la caverne où jadis s. Jean Baptiste avoit

[1] Procope, Περὶ τῶν τοῦ Ἰουστινιανοῦ κτισμάτων, l. V, c. IX.

sa retraite; au pied de laquelle ledit fleuve passoit lors; et en ce lieu (selon la tradition des Pères) le Sauveur, aagé de trente ans ou environ, volut estre et fut par luy baptizé.....

Le vénérable Bède escript que, de son temps, ledit lieu estoit marqué d'une croix de bois de la haulteur d'un homme ou environ, laquelle souvent estoit cachée en l'eau, quand le fleuve s'enfloit, mais (estant la rive orientale d'iceluy haulte et fascheuse pour y descendre) on avoit faict sur l'occidentale un petit pont en archades, allant depuis le grand monastère S. Jean jusques à la susdite croix : et par iceluy on y alloit adorer Dieu.....

Près de ce lieu, se voyent les ruines d'une petite église, laquelle souloit estre sur la rive du bord du fleuve, et édifiée, selon la tradition des Pères orientaux, au lieu où furent mis et gardez les habitz du Sauveur. Notez que j'ay dit que ladite église souloit estre sur le bord du fleuve, et à présent ses ruines en sont esloignées, pour ce que iceluy fleuve s'est retiré de son cours ancien (comme font souvent tous fleuves rapides, changeans de fosse) d'environ deux mile plus avant vers l'orient et l'Arabie.

Dudit monastère S. Jean a esté abbé s. Zosime, qui administra le s. sacrement d'eucharistie à s^te^ Marie d'Égypte faisant pénitence ès desertz outre le fleuve Jordain : mesme, selon ledit Nicéphore, Volateranus et autres (parlans des anachorètes et moynes de la Palestine), ce Zosime y vesquit cincquante trois ans.....

Pour conclusion, le monastère susdit a duré en son estre jusques à la venue des Mahométistes en la Terre saincte, lesquelz l'ont destruit : depuis ce temps, les Frères mineurs du mont Syon y souloyent aller tous les ans, durant l'octave de l'Épiphanie, célébrer l'office d'icelle feste, en commémoration du sacré baptesme du Rédempteur; mais maintenant ils n'y vont seulement que quand l'occasion s'offre d'y accompagner les pèlerins. L'église d'iceluy monastère estoit consacrée au nom du S. Salvateur baptizé et de S. Jean Baptiste, et fut cy devant fort visitée en mémoire du grand baptesme..... Laquelle église et le lieu du baptesme du Rédempteur sont distans de deux mile de celuy où les Hébreux traversèrent ledit fleuve [1].

Cotovicus, qui voyagea en Palestine quelques années après Zuallart et qui ne put lui-même se rendre au Jourdain, ne fait que reproduire les détails donnés par ses devanciers sur ce fleuve et sur le lieu présumé du baptême de Notre-Seigneur, qu'il fixe également près du couvent de Saint-Jean-Baptiste :

Inde orientem versus ad ripam fluminis Jordanis itur... Lotione pro more

[1] Jean Zuallart, *Le très-dévot voyage de Jérusalem*, l. IV, c. VII, p. 37-39.

peracta, recitatisque et lectione evangelica et orationibus consuetis, occidentem versus, prius ad meridiem aliquantulum declinando, duo quasi millia passuum proceditur : ubi templum insigne ab Helena supra ripam fluminis quondam exstructum, quo loco Joannes Christum baptizavit, una cum adjuncto monasterio videre est. Utrumque tamen dirutum et collapsum hodie et a flumine remotum. Nam cum mutato alveo flumen refluxerit, ac retrocesserit, a fluminis ripa duobus circiter millibus passuum abesse comperitur[1].

Avant ces deux pèlerins, Boniface de Raguse, qui avait été gardien du Saint-Sépulcre à Jérusalem de 1552 à 1559, avait pareillement avancé la même tradition :

Inde surgentes (id est ex Jordane), pergimus ad occidentem : ad meridiem aliquantulum declinando ad duo milliaria, occurrit nobis ecclesia ab Helena matre fabricata super ripam Jordanis, super quam Joannes stabat quando Christum baptizavit, et monasterium circa ipsam, in quo Zosimus abbas fuit, sub titulo Salvatoris baptizati et Joannis Baptistæ celebrata[2].

Ces détails donnés par Boniface de Raguse, et, entre autres, ceux-ci : *ad occidentem; ad meridiem aliquantulum declinando ad duo milliaria, occurrit nobis ecclesia*, etc. détails copiés ensuite textuellement par Cotovicus, nous montrent que, au XVIe siècle, les pèlerins allaient se baigner dans le Jourdain à l'est-nord-est du Kasr el-Yehoudi, et probablement au gué connu actuellement sous le nom de Makhadet el-Rhoranieh; aujourd'hui, au contraire, ils sont conduits au sud-sud-est de ces mêmes ruines. Ce gué pourrait bien être effectivement le Bethabara où Jean baptisait, et, par conséquent, il serait permis de penser que ce serait là, soit sur la rive gauche, soit sur la rive droite du fleuve, que Notre-Seigneur aurait lui-même reçu le baptême des mains de son saint précurseur. En effet, si l'on part du Makhadet el-Rhoranieh, et que l'on se dirige d'abord un peu vers le sud et ensuite vers l'ouest, on atteint, au bout de trente à trente-cinq minutes de marche, le Kasr el-Yehoudi, ce qui répond aux deux milles indiqués par Boniface de Raguse

[1] Cotovicus, *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum*, p. 311-312.

[2] Bonifacius, *De perenni cultu Terræ sanctæ*, l. II.

comme séparant l'église de Saint-Jean-Baptiste des bords du Jourdain. Ce n'est pas là, en réalité, en ligne directe l'intervalle qui s'étend entre les ruines du Kasr el-Yehoudi et les rives du fleuve, mais c'est à peu près celui que l'on parcourt pour aller du Makhadet el-Rhoranieh aux ruines en question.

Bernard le Sage, qui visita la Palestine en 870, transcrit mot pour mot, au sujet de ce couvent et du lieu où Notre-Seigneur fut baptisé, un passage emprunté à Bède le Vénérable, et que celui-ci, comme je l'ai dit plus haut, avait tiré d'Arculphe et d'Adamnanus [1].

Le docte Quaresmius avoue ses doutes sur ce point; voici l'opinion qu'il propose, sans l'affirmer positivement :

Ego in re dubia non asseverando, sed opinando dicerem hanc ecclesiam dicatam fuisse D. Joanni Baptistæ : quoniam e regione loci est ubi in Jordane et prædicabat et baptizabat; et quia in flumine commode ædificari non potuit, prope ipsum ædificata fuit [2].

Cette hypothèse me semble très-vraisemblable, et, tout bien considéré, j'incline beaucoup à l'admettre. Si, depuis, les pèlerins latins ne vont plus se baigner au gué appelé *Makhadet el-Rhoranieh*, c'est que leur itinéraire est, en général, combiné avec une excursion aux bords de la mer Morte, et que, pour ne pas trop allonger leur course, leurs guides les mènent de préférence à un endroit du Jourdain moins éloigné de la mer Morte que ne l'est le Makhadet el-Rhoranieh.

A l'époque d'Édrisi [3], vers le milieu du XIIe siècle, le monastère de Saint-Jean était occupé par des moines grecs.

Au commencement du XIVe siècle ou dans les dernières années du XIIIe, le frère Ricoldus, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui parcourut alors la Palestine, nous apprend que, le jour de la fête de l'Épiphanie, il trouva rassemblée près du couvent de Saint-Jean-

[1] Bernard le Sage, *Itinerarium*. (Mémoires de la Société de géographie de Paris, t. IV, p. 810.) — [2] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 746. — [3] Édrisi, *Géographie*, traduction de P. Amédée Jaubert, t. II, p. 345.

Baptiste une foule considérable, composée de dix mille chrétiens de toute nation, qui furent baptisés dans le Jourdain :

Inde (de Jericho) festinantes quatuor miliaria in Jordanem, invenimus, juxta Jordanem, locum ubi habitabat beatus Johannes Baptista, ubi in memoriam suam est pulchrum monumentum. Ibi in festo Epiphanie invenimus christianos ad baptismum ultra decem milia, ex omni populo et nacione. Ibi edificavimus altare juxta flumen, ubi celebravimus et predicavimus et baptizavimus gaudentes et flentes. Cum autem omnis populus baptizaretur et clamaret *Kyrie eleison*, tantus fuit fletus et ululatus, quod putabamus angelos descendere de celo et voce querula nobiscum clamantes. Et tunc cantavimus evangelium : «Factum est autem, cum baptizaretur omnis populus[1].»

Un pèlerin plus ancien, Wilbrand d'Oldenborg, qui visita la Palestine en 1211, nous dit que, de son temps, il y avait près du Jourdain une église, élevée autrefois à l'endroit où Jean-Baptiste avait baptisé et qui alors était presque entièrement détruite :

Et hinc (a Jericho) paululum procedentes per vallem planam et amenam, venimus ad Jordanem, qui est fluvius admodum altus et veloces habens aquas... Circa quem locum erat quedam ecclesia edificata, que tunc temporis fere tota est destructa, ubi, ut dicunt, ipse Iohannes Baptista baptizavit baptismo penitencie. De isto eciam ait liber Regum : «Descendit (Naaman, princeps milicie) et lavit in Jordane septies, et restituta est caro ejus sicut caro pueri parvuli.» Igitur et nos carnem interioris nostri hominis restitui et mundari sperantes, descendimus et lavabamur in eodem Jordane; sed ipsi Arabes, nobis illudentes, balneum et ipsum fluvium multi luti injectione turbaverunt[2].

Il est probable que, dans ce passage, il est question de la petite église construite sur les bords mêmes du Jourdain, et non pas du couvent de Saint-Jean-Baptiste, signalé, cinquante ans auparavant, par Édrisi comme habité par des moines grecs, et près de cent ans après, par le frère Ricoldus comme encore debout : *ubi in memoriam suam* (id est Joannis Baptistæ) *est pulchrum monumentum;* autrement, il faudrait admettre que ce couvent avait été rebâti dans l'intervalle.

[1] Ricoldus de Monte Crucis. *Itinerarium*, p. 109, édit. Laurent.

[2] Wilbrand d'Oldenborg. *Peregrinatio*, p. 189, édit. Laurent.

TELL DJELDJOUL (GILGAL OU GALGALA).

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les ruines du Kasr el-Yehoudi, je prends, avec le Bédouin qui m'accompagne, la direction de l'ouest en suivant les traces d'une voie antique; les pavés de cette route sont inégaux et aujourd'hui pour la plupart déplacés. Nous traversons successivement plusieurs petites collines.

A trois heures dix minutes, la plaine devient plus égale et moins boursouflée de mamelons; elle est couverte de touffes de plantes grasses et alcalines.

A trois heures trente minutes, nous avons à notre gauche l'*Oued el-Kelt*, واد الكلت, qui décrit de nombreux détours et dans le lit duquel croissent beaucoup d'arbustes. Notre direction est tantôt ouest, tantôt ouest-sud-ouest.

A trois heures trente-cinq minutes, je rencontre sur une faible éminence, et au-dessus de la rive gauche de l'Oued el-Kelt, les arasements d'une petite enceinte détruite et des tas de pierres de faibles dimensions provenant de constructions démolies. Ces ruines portent le nom de *Tell Djeldjoul*, تلّ جلجول.

A trois heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons à d'autres ruines beaucoup plus étendues, appelées pareillement *Tell Djeldjoul*. Le sol qu'elles recouvrent est parsemé d'amas de pierres, quelques-unes d'assez grandes dimensions, mais la plupart de moyenne grandeur, mêlées à de menus matériaux. Au milieu à peu près de ce *kharbet* ou de cet ensemble de ruines, on remarque de nombreux petits cubes de mosaïque épars sur une plate-forme où s'élevait une ancienne église, dont ils formaient le pavé et qui avait renfermé elle-même, dit-on, les douze pierres transportées du lit du Jourdain, par l'ordre de Josué, sur l'emplacement de Gilgal ou Galgal. Nous sommes bien, en effet, sur le lieu où campèrent les Hébreux après qu'ils eurent franchi le Jourdain. Il est appelé en hébreu dans la Bible *Gilgal*, גִּלְגָּל, et, avec l'article, *ha-Gilgal*, הַגִּלְגָּל,

en grec Γάλγαλα, en latin *Galgala,* nom qui s'est conservé et se reconnaît facilement dans l'arabe جلجول, *Djeldjoul.*

Nous lisons à ce sujet dans le livre de Josué :

19. Populus autem ascendit de Jordane decimo die mensis primi, et castrametati sunt in Galgalis, contra orientalem plagam urbis Jericho.

20. Duodecim quoque lapides quos de Jordanis alveo sumpserant posuit Josue in Galgalis,

21. Et dixit ad filios Israel : Quando interrogaverint filii vestri cras patres nostros, et dixerint eis : Quid sibi volunt lapides isti ?

22. Docebitis eos, atque dicetis : Per arentem alveum transivit Israel Jordanem istum[1].

Nous voyons, dans ce passage, que les Hébreux, au sortir du lit du Jourdain, allèrent camper à Gilgal, à l'orient de Jéricho, et y transportèrent les douze pierres que Josué avait fait prendre dans le lit du fleuve, afin de rappeler à leurs descendants la manière miraculeuse dont ils l'avaient franchi.

L'historien Josèphe fixe l'emplacement de Gilgal à cinquante stades à l'ouest du Jourdain et à dix stades à l'est de Jéricho.

Οἱ δὲ πεντήκοντα προελθόντες στάδια βάλλονται στρατόπεδον ἀπὸ δέκα σταδίων τῆς Ἱεριχοῦντος[2].

Cette distance indiquée par Josèphe est très-juste, car le Tell Djeldjoul est à une heure et demie de marche, soit du gué appelé Makhadet el-Rhoranieh, soit de celui où les pèlerins se rendent d'habitude aujourd'hui et entre lesquels les Hébreux durent franchir le fleuve, puisqu'ils le passèrent en face de Jéricho. Or, une heure et demie au pas régulier d'un cheval équivaut à neuf kilomètres et, par conséquent, aux cinquante stades de Josèphe.

Quant à la distance de dix stades ou 1,850 mètres de Jéricho, elle nous amène droit au village actuel de Richa, jusqu'où devaient s'étendre les jardins et les maisons de campagne de l'antique Jéricho, laquelle, à cette époque, avoisinait la fontaine d'Élisée, l'Aïn es-

[1] *Josué,* c. IV, v. 19-22. — [2] Josèphe, *Antiquités judaïques,* l. V, c. I, § 4.

Soulthan de nos jours. Par conséquent, cette seconde distance est encore très-exacte.

C'est au camp de Gilgal que Josué circoncit les enfants d'Israël qui étaient nés dans le désert, et il fit cette opération avec des couteaux de pierre.

2. Eo tempore ait Dominus ad Josue : Fac tibi cultros lapideos, et circumcide secundo filios Israel.

3. Fecit quod jusserat Dominus, et circumcidit filios Israel in colle præputiorum.

8. Postquam autem omnes circumcisi sunt, manserunt in eodem castrorum loco donec sanarentur.

9. Dixitque Dominus ad Josue : Hodie abstuli opprobrium Ægypti a vobis. Vocatumque est nomen loci illius Galgala, usque in præsentem diem[1].

Voici les versets correspondants dans la version des Septante :

2. Ὑπὸ δὲ τοῦτον τὸν καιρὸν εἶπε Κύριος τῷ Ἰησοῦ· Ποίησον σεαυτῷ μαχαίρας πετρίνας ἐκ πέτρας ἀκροτόμου, καὶ καθίσας περίτεμε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ ἐκ δευτέρου.

3. Καὶ ἐποίησεν Ἰησοῦς μαχαίρας πετρίνας ἀκροτόμους, καὶ περιέτεμε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ ἐπὶ τοῦ καλουμένου τόπου Βουνὸς τῶν ἀκροβυστιῶν.

8. Περιτμηθέντες δὲ ἡσυχίαν εἶχον αὐτόθι καθήμενοι ἐν τῇ παρεμβολῇ ἕως ὑγιάσθησαν.

9. Καὶ εἶπε Κύριος τῷ Ἰησοῦ υἱῷ Ναυῆ· Ἐν τῇ σήμερον ἡμέρᾳ ἀφεῖλον τὸν ὀνειδισμὸν Αἰγύπτου ἀφ' ὑμῶν· καὶ ἐκάλεσε τὸ ὄνομα τοῦ τόπου ἐκείνου Γάλγαλα.

« Alors le Seigneur dit à Josué : Fais-toi des couteaux de pierre d'un silex tranchant, et circoncis en ce lieu pour la seconde fois les enfants d'Israël.

« Et Josué fit des couteaux de pierre tranchants et circoncit les enfants d'Israël dans l'endroit appelé *Colline des Prépuces*.

« Après qu'ils eurent été circoncis, ils demeurèrent tranquilles en ce lieu, se reposant dans le camp, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris.

« Et le Seigneur dit à Josué, fils de Navé : Aujourd'hui je vous ai délivrés de l'opprobre de l'Égypte, et ce lieu fut appelé Galgala. »

[1] *Josué*, c. v, v. 2, 3, 8 et 9.

La Vulgate et les Septante, comme on le voit, traduisent également les mots hébreux *harbôth tzerim* par *couteaux de pierre* (*fac tibi cultros lapideos*, *ποίησον σεαυτῷ μαχαίρας πετρίνας*). L'interprétation de quelques critiques modernes, qui pensent que ces deux mots signifient seulement *couteaux tranchants*, est donc contredite formellement par les deux versions les plus accréditées de la Bible. Ce qui prouve, en outre, qu'elle est erronée, c'est qu'en parcourant avec soin l'emplacement actuel du Kharbet Djeldjoul, l'ancienne Gilgal, on y rencontre encore un certain nombre de petits couteaux en silex, soit brisés, soit intacts, qui sont restés là comme des témoins irrécusables de la manière dont il faut entendre les mots en question. Des couteaux tout à fait semblables ont été trouvés par M. l'abbé Richard, au mois de mai de l'année 1870, dans le tombeau de Josué que j'avais découvert en 1863. Or, un autre passage des Septante, que je citerai dans le chapitre où je décrirai ce tombeau célèbre, nous apprend que les Israélites y renfermèrent avec le corps de ce grand homme les *couteaux de pierre* qui lui avaient servi à circoncire le peuple à Gilgal. Évidemment, pour opérer la circoncision d'une multitude aussi considérable que l'était celle des Hébreux quand ils franchirent le Jourdain en face de Jéricho, Josué dut faire fabriquer une très-grande quantité de couteaux de pierre, et il dut être aidé dans l'opération elle-même par les prêtres et les anciens du peuple. Une partie de ces instruments en silex fut ensevelie sans doute dans le tertre artificiel dit *des Prépuces;* une autre fut plus tard déposée avec Josué dans sa tombe.

Les Hébreux avaient traversé le Jourdain le dixième jour du premier mois de l'année, et le quatorzième du même mois, après qu'ils eurent été circoncis à Gilgal, ils célébrèrent en ce lieu la pâque. Ils avaient probablement franchi le fleuve entre le gué dit *Makhadet el-Rhoranieh* et l'endroit où les pèlerins ont l'habitude d'aller se baigner maintenant; car le passage d'une foule aussi considérable, s'il avait eu lieu à un seul et même gué, aurait nécessité plusieurs jours. Comme le Jourdain avait été miraculeusement mis à sec dans une certaine étendue de son cours, les Israélites purent le traverser

par colonnes sur beaucoup de points à la fois, ce qui leur permit de célébrer la pâque à Gilgal au jour indiqué par la Bible.

Manseruntque filii Israel in Galgalis, et fecerunt phase, quartadecima die mensis ad vesperam, in campestribus Jericho [1].

La manne cessa alors de tomber du ciel, et, le lendemain, les Israélites se nourrirent des fruits de la terre, des pains sans levain et de la farine d'orge de la même année.

C'est de Gilgal que Josué partit pour entreprendre la conquête de la Palestine; mais, de temps à autre, il revenait à ce premier campement [2].

Nous voyons plus tard Samuel se rendre chaque année à Gilgal pour y juger le peuple.

Et ibat (Samuel) per singulos annos circuiens Bethel et Galgala et Masphath, et judicabat Israelem in supradictis locis [3].

C'est à Gilgal que Saül fut ensuite reconnu roi de tout Israël : des victimes pacifiques y furent alors immolées devant le Seigneur, et l'on y célébra de grandes réjouissances l'an 1095 avant Jésus-Christ.

Et perrexit omnis populus in Galgala, et fecerunt ibi regem Saul coram Domino in Galgala, et immolaverunt ibi victimas pacificas coram Domino. Et lætatus est ibi Saul, et cuncti viri Israel nimis [4].

Deux ans à peine s'étaient écoulés, que ce roi encourut la disgrâce et la réprobation du Seigneur pour avoir usurpé les fonctions sacerdotales et offert, à Gilgal, un holocauste à l'Éternel à la place de Samuel. Ce prophète, arrivant au moment même où Saül venait d'achever ce sacrifice, lui annonça que, parce qu'il avait transgressé les ordres de Dieu, son règne ne serait point stable, et qu'un autre avait été choisi du ciel pour le remplacer.

8. Et expectavit septem diebus (Saul) juxta placitum Samuelis, et non venit Samuel in Galgala, dilapsusque est populus ab eo.

[1] *Josué*, c. v, v. 10.

[2] *Ibid.* c. ix, v. 6; c. x, v. 6, 7, 9, 15, 43; c. xiv, v. 6.

[3] *Rois*, l. I, c. vii, v. 16.

[4] *Ibid.* l. I, c. xi, v. 15.

9. Ait ergo Saul : Afferte mihi holocaustum et pacifica. Et obtulit holocaustum.

10. Cumque complesset offerens holocaustum, ecce Samuel veniebat; et egressus est Saul obviam ei ut salutaret eum.

11. Locutusque est ad eum Samuel : Quid fecisti? Respondit Saul : Quia vidi quod populus dilaberetur a me, et tu non veneras juxta placitos dies, porro Philisthiim congregati fuerant in Machmas,

12. Dixi : Nunc descendent Philisthiim ad me in Galgala, et faciem Domini non placavi. Necessitate compulsus, obtuli holocaustum.

13. Dixitque Samuel ad Saul : Stulte egisti, nec custodisti mandata Domini Dei tui, quæ præcepit tibi. Quod si non fecisses, jam nunc præparasset Dominus regnum tuum super Israel in sempiternum[1]...

Après la mort d'Absalon, tué par Joab, David, que la révolte de son fils avait forcé de fuir au delà du Jourdain, se préparait à repasser ce fleuve, lorsque toute la tribu de Juda alla au-devant de lui à Gilgal pour le ramener triomphalement à Jérusalem :

Et reversus est rex; et venit usque ad Jordanem, et omnis Juda venit usque in Galgalam, ut occurreret regi, et traduceret eum Jordanem[2].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Γάλγαλα, Eusèbe résume de la sorte les principales données que la Bible nous fournit à propos de cette localité :

Γάλγαλα, ἡ αὐτή ἐστι τῇ ἀνωτέρω κειμένη Γαλγὼλ πρὸς ἡλίου ἀνατολαῖς τῆς πάλαι Ἱεριχώ, εἴσω τοῦ Ἰορδάνου· ἔνθα περιέτεμεν Ἰησοῦς τοὺς ἀπὸ τοῦ λαοῦ, καὶ τὸ πάσχα ἤγαγεν, καὶ πρῶτον σῖτον μετέλαβον, ἐκλείποντος τοῦ μάννα, καὶ ἔστησαν τοὺς ἀπὸ τοῦ Ἰορδάνου λίθους. Ἐνταῦθα πρῶτον κατέμεινεν ἡ σκήνη τοῦ μαρτυρίου. Καὶ γέγονε κλήρου φυλῆς Ἰούδα. Δείκνυται ὁ τόπος ἔρημος ὡς ἱερὸς θρησκευόμενος.

« Galgala, la même qui est citée plus haut sous le nom de Galgol; elle est située à l'orient de l'ancienne Jéricho, en deçà du Jourdain. C'est là que Josué circoncit le peuple, et célébra la pâque : là, pour la première fois, les Israélites mangèrent du pain de froment, la manne venant à leur manquer. Là aussi ils placèrent les pierres qui provenaient du Jourdain. C'est à Galgala que l'arche d'alliance demeura d'abord. Elle fut dévolue à la tribu de Juda. On montre encore cette localité déserte, qui est vénérée comme sainte. »

[1] *Rois*, l. I, c. XIII, v. 8-13. — [2] *Ibid.* l. II, c. XIX, v. 15.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage en latin, ajoute que Galgala était au second mille de Jéricho :

Ostenditur usque hodie locus desertus in secundo Jerichus milliario.

Cette distance avait été évaluée par Josèphe à dix stades de l'ancienne Jéricho; celle qu'indique saint Jérôme est de deux milles ou d'environ quinze stades.

D'autres localités du nom de Gilgal existaient en Palestine; j'en parlerai dans la suite.

Le même Père de l'Église, dans son Épitaphe de sainte Paule, nous montre cette pieuse Romaine visitant le camp de Gilgal :

Intuita est castra Galgalæ, et acervum Præputiorum et secundæ circumcisionis mysterium, et duodecim lapides qui, de Jordanis illuc translati alveo, duodecim apostolorum fundamenta firmaverant [1].

Au mot Βουνὸς ἀκροβυσλιῶν, nous lisons dans Eusèbe :

Βουνὸς ἀκροβυσλιῶν· τόπος ἐν Γαλγάλοις, ἐν ᾧ περιέτεμεν Ἰησοῦς τὸν λαὸν, ὡς ἀπὸ δύο σημείων Ἱεριχοῦς· ἔνθα δείκνυνται εἰς ἔτι νῦν οἱ λίθοι οὓς ἤνεγκαν ἀπὸ τοῦ Ἰορδάνου.

« Colline des prépuces, lieu à Galgala où Josué circoncit le peuple, à deux milles environ de Jéricho; on y montre encore les pierres qui furent apportées du Jourdain. »

Cette distance de deux milles indiquée ici par Eusèbe, et reproduite par saint Jérôme dans la traduction de ce passage, doit peut-être se compter à partir de la nouvelle Jéricho, celle qui existait de leur temps, et non de l'antique Jéricho, qui était voisine de la fontaine d'Élisée. Il faut probablement de même faire cette remarque, à propos du précédent passage de l'*Onomasticon*, au mot Jéricho, passage où saint Jérôme nous dit qu'on montrait de son temps l'emplacement désert de Galgala à deux milles de Jéricho. Comme il n'ajoute pas de l'*antique Jéricho*, il est permis d'en inférer qu'il entend parler ici de la nouvelle ville. Dans ce cas, il n'y au-

[1] *Sancti Hieronymi opera*, t. I, p. 888, édit. Migne.

rait pas de contradiction entre ce chiffre de deux milles et celui de dix stades que donne Josèphe; car cet historien parle nettement de l'antique cité.

Antonin de Plaisance, au commencement du VIIe siècle, Arculphe, vers la fin de ce même siècle, Willibald, au commencement du VIIIe, mentionnent à Gilgal l'existence d'une église qui renfermait les pierres transportées du Jourdain par Josué.

On lit dans Arculphe :

Galgal itaque, ubi supra memorata fundata est ecclesia, ad orientalem antiquæ Hiericho plagam cis Jordanem est, in sorte tribus Juda, in quinto miliario ab Hiericho, ubi et tabernaculum fixum multo tempore fuit. In quo loco, ut traditur, constructa supradicta ecclesia, in qua illi duodeni supra memorati habentur lapides, ab illius regionis mortalibus miro cultu et honorificentia habita honoratur [1].

Saint Willibald nous apprend, dans son Itinéraire, que cette église était petite et en bois :

Et pergebant a Jordane, et veniebant ad Galgala. Ibi sunt intus quinque millia, et duodecim lapides illic sunt in ecclesia : illa est lignea et non magna. Illic sunt duodecim lapides quos tulerant filii Israel de Jordane [2].

L'an 870, Bernard le Sage signale également cette église :

Duodecim lapides quos Josue de Jordane tolli præceperat in ecclesia Galgalis facta altrinsecus juxta parietes ejusdem jacent, vix singuli nunc duobus viris elevabiles. Quorum unus nescio quo casu fractus sed ferro medicante reconjunctus est [3].

Aujourd'hui il ne subsiste plus aucun reste de cette église, sauf, comme je l'ai dit, quelques fragments de la mosaïque qui en formait le pavé.

Plusieurs voyageurs placent Gilgal au sud de l'Oued el-Kelt, à l'endroit que j'ai indiqué sous le nom de Kharbet Moharfer ou Meharifer; mais c'est là évidemment une erreur, comme le prouve le

[1] Arculfus, *De situ Locorum sanctorum*, l. II, c. XXXV.

[2] Willibaldus, *Itinerarium*, c. XVIII.

[3] Bernard le Sage, *Itinerarium*. (Mémoires de la Société de géographie de Paris, t. IV, p. 806.)

nom de *Tell Djeldjoul*, conservé par les Arabes à la localité dont nous venons de parler.

Non loin de Gilgal se trouvait la vallée d'A'chor, en hébreu עֵמֶק עָכוֹר, *E'mek A'chor*, en grec Ἐμεκαχώρ, en latin *Achor*, où Achan fut lapidé, par l'ordre de Josué, avec toute sa famille, pour s'être réservé, contrairement aux prescriptions du Seigneur, une part du butin dans le sac de Jéricho.

24. Tollens itaque Josue Achan, filium Zare, argentumque et pallium, et auream regulam, filios quoque et filias ejus, boves et asinos et oves, ipsumque tabernaculum, et cunctam supellectilem; et omnis Israel cum eo, duxerunt eos ad vallem Achor.

25. Ubi dixit Josue : Quia turbasti nos, exturbet te Dominus in die hac. Lapidavitque eum omnis Israel; et cuncta quæ illius erant consumpta sunt.

26. Congregaveruntque super eum acervum magnum lapidum, qui permanet usque in præsentem diem. Et aversus est furor Domini ab eis. Vocatumque est nomen loci illius vallis Achor usque hodie [1].

Cette vallée est indiquée comme formant vers l'est l'une des limites septentrionales de la tribu de Juda :

Et tendens usque ad terminos Debera de valle Achor, contra aquilonem respiciens Galgala, quæ est ex adverso ascensionis Adommim, ab australi parte torrentis; transitque aquas, quæ vocantur fons Solis, et erant exitus ejus ad fontem Rogel [2].

Il semble résulter de ce verset que la vallée d'A'chor doit être cherchée au sud de Gilgal : *contra aquilonem respiciens Galgala*, « regardant Gilgal vers le nord. » Voici la traduction littérale de ce verset d'après le texte hébreu :

« Puis cette frontière (celle de Juda) montera vers Débir depuis la vallée d'A'chor vers le septentrion regardant Gilgal, qui est vis-à-vis de la montée d'Adommim, laquelle est au midi du torrent. . . . . »

La version des Septante est la suivante :

Καὶ προσαναβαίνει τὰ ὅρια ἐπὶ τὸ τέταρτον τῆς φάραγγος Ἀχὼρ, καὶ

[1] *Josué*, c. VII, v. 24-26. — [2] *Ibid.* c. XV, v. 7.

καταβαίνει ἐπὶ Γαλγὰλ, ἥ ἐστιν ἀπέναντι τῆς προσβάσεως Ἀδαμμὶν, ἥ ἐστι κατὰ λίβα τῇ φάραγγι...

On voit que les Septante ne traduisent pas le mot וְצָפוֹנָה, *et vers le nord.*

Si la vallée d'A'chor se trouvait au sud de Gilgal, que j'identifie avec Tell Djeldjoul, on est amené tout naturellement à l'identifier elle-même avec l'Oued el-Kelt, qui serpente précisément au sud de ce tell, et dans lequel nous avons déjà reconnu le Nahal Kerith, où Élie fut quelque temps nourri par des corbeaux[1].

D'un autre côté, Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, affirme que la vallée d'A'chor était située au nord de Jéricho :

Ἀχὼρ, κοιλὰς Ἀχὼρ καλουμένη, ἔνθα ἐλιθοβόλησαν τὸν Ἀχὼρ κλέψαντα τὸ ἀνάθημα, παρ' ὃ καὶ Ἀχὼρ ὠνομάσθη· κεῖται δὲ ἐν βορείοις Ἰεριχὼ, καὶ οὕτω καλεῖται πρὸς τῶν ἐπιχωρίων.

Saint Jérôme traduit et développe ainsi ce passage :

Achor, hebraice dicitur Emec Achor, quod interpretatur *vallis tumultus* vel *turbarum*, eo quod ibi tumultuatus et turbatus sit Israel, in qua lapidaverunt quondam Achan, propter furtum anathematis. Est autem ad septentrionem Jerichus.

Si ces deux écrivains ne se sont pas trompés, nous devons chercher la vallée d'A'chor au nord de Jéricho, et, par conséquent, au lieu de l'identifier avec l'Oued el-Kelt, situé au sud de cette même ville, nous sommes amené à la reconnaître dans l'*Oued en-Nou'aimeh*, واد النوعيمة, dont je parlerai plus tard, et qui traverse la plaine de Jéricho au nord de cette ville, avant d'aller se jeter dans le Jourdain.

RETOUR À L'A'ÏN ES-SOULTHAN.

A quatre heures, nous nous remettons en marche vers l'ouest; à quatre heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche

[1] *Rois*, l. III, c. XVII, v. 3-7

le village d'*Er-Riha*, الريحا, situé sur un plateau peu élevé au nord de l'*Oued el-Kelt*, واد الكلت. Notre direction est alors celle de l'ouest-nord-ouest. Nous traversons, au delà des maisons et des jardins de ce hameau, des champs où l'on trouve des matériaux appartenant à d'anciennes constructions entièrement renversées.

A quatre heures trente-quatre minutes, les ruines cessent pour un instant de se montrer; des buissons de seder et de zakkoum couvrent le sol. A quatre heures quarante-cinq minutes, les mêmes débris reparaissent et ne cessent de joucher çà et là une plaine en partie cultivée et en partie couverte d'arbustes. Nous passons près d'un tell qu'avoisinent des restes de voûtes ogivales. A quatre heures cinquante-deux minutes, nous faisons halte près de l'A'ïn es-Soulthan, à l'endroit où nos tentes avaient été dressées. Je m'empresse, avant la nuit, sous la conduite de l'excellent frère Liévin, de gravir avec deux autres pèlerins le sommet de la montagne de la Quarantaine, pour y examiner les vestiges de la forteresse antique qui le couronne et du sanctuaire vénéré que j'ai déjà décrit en parlant de cette sainte montagne.

Sans revenir ici sur les détails que j'ai déjà donnés à ce sujet, j'ajouterai seulement que cette montagne est pour la première fois citée sous le nom qu'elle porte encore aujourd'hui par Fretellus, diacre d'Antioche vers la fin du XIIe siècle[1]. Une trentaine d'années plus tard, Wilbrand d'Oldenborg la mentionne également sous ce nom :

Abhinc revertebamur Hiericho, et non longe ab illa ascendebamus quemdam montem altissimum, in quo Dominus dicitur quadraginta jejunasse diebus, a quibus ipse mons hodie Quarennia nuncupatur[2].

A la fin du XIIIe siècle, vers 1283, le moine Burchard du Mont-Sion en parle comme il suit :

De Galgalis ad dimidiam leucam eundo in Jericho ad dextram ultra viam est mons Quarentena dictus, ubi Dominus quadraginta diebus et noctibus jejunavit,

[1] Stephani Baluzii *Miscellanea historica*, édit. Mansi, I, 439.

[2] Wilbrand d'Oldenborg, *Peregrinatio*, édit. Laurent, p. 190.

altus nimis et difficilis ad ascendendum. Sed temptatus est in alio monte, qui per tres leucas distat ab isto, supra in deserto, a latere Bethel et Hay australi.

Subter Quarentenam fere quantum bis potest jacere arcus oritur fons Helisei et effluit, cujus aquas sanavit Heliseus, quia amare erant et steriles. Hic fluit juxta locum Galgale a parte australi, et impellit magna molendina, et postea divisus in rivos plures rigat canamellas et ortos et jardinos, usque in Jericho et infra, et influit in Jordanem.

Juxta Galgala, ad dimidiam leucam contra austrum, est vallis Achor, sub monte, ubi lapidatus fuit idem Achor pro furto anathematis[1].

Dans ce passage du moine Burchard il faut remarquer plusieurs choses. D'abord, ce religieux distingue le mont de la Quarantaine, où Notre-Seigneur jeûna pendant quarante jours, de celui où il fut tenté par le diable, bien que la tradition contraire ait prévalu, et que la plupart des pèlerins s'accordent généralement à placer sur la cime de cette même montagne l'endroit où cette tentation eut lieu, endroit que signalent encore à la piété des visiteurs les restes d'un oratoire fort ancien. Ensuite, Burchard place à tort la fontaine d'Élisée au sud de Galgala; car la Bible nous apprend que cette dernière localité était à l'est et non au nord de Jéricho, laquelle avoisinait primitivement cette fontaine, position que confirme celle du Tell Djeldjoul, dont le nom et l'emplacement répondent parfaitement à ceux qu'indiquent la Bible pour Gilgal.

Nous voyons également que, vers la fin du XIIIe siècle, la fontaine d'Élisée faisait tourner de grandes meules de moulins et arrosait des plantations de cannes à sucre. Ces plantations ont complétement disparu actuellement, mais il existe encore des débris considérables des moulins à sucre, *tahouahin es-soukkar*, signalés par Burchard.

Dans les dernières années de ce même siècle ou dans les premières du XIVe, le frère Ricold du Mont-de-la-Croix, de l'ordre des Frères prêcheurs, visita la montagne de la Quarantaine, dont il parle en ces termes :

Inde (a Jordane) ascendimus ad montem temptacionis in deserto, ubi ductus est Ihesus, et in loco ubi jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus.

[1] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, p. 58, édit. Laurent.

Est eciam ibi ecclesia et cella; ubi celebrantes et prædicantes multis christianis, qui convenerant, et heremitis, qui morabantur ibidem, didicimus ab eis multa loca et mansiones Christi per ordinem. Inde duxerunt nos ad locum et ad montem multum altiorem et valde difficilem, ad eumdem ubi diabolus assumpsit Ihesum et ostendit ei omnia regna mundi. Et vere locus est aptus temptacioni et cupiditati, quia, cum in se sit desertus et nichil boni habens, tamen sub se in planicie pulcherrima quasi omnia sunt. Est enim dictus mons super fluenta Jordanis et planiciem Iericho, que habet rivos, fontes et ortos magnos, sicut paradisus, et campos canamelle, unde faciunt zucharum. Ibi palme et plantacio rose in Jericho[1].

Ces mots *inde duxerunt nos ad locum et ad montem multum altiorem* semblent indiquer que le frère Ricold, après avoir visité la partie de la montagne de la Quarantaine où l'on montre encore la grotte, transformée plus tard en chapelle, dans laquelle Notre-Seigneur jeûna quarante jours, monta plus haut encore et atteignit le sommet où le Sauveur fut tenté par le diable. De même que Burchard, Ricold signale dans ce passage les plantations de cannes à sucre qui existaient alors dans la plaine de Jéricho.

Bien avant ces deux religieux, Sæwulf, qui parcourut la Palestine en 1101 et 1102, signale la même montagne comme ayant été témoin du jeûne et de la tentation de Notre-Seigneur :

Inde (a fonte Helysei) vero ascenditur ad montem excelsum, ad locum ubi Dominus jejunavit quadraginta dies, et ubi postea tentabatur a Sathanas, quasi trium miliarium[2].

Boniface de Raguse, qui fut gardien du Saint-Sépulcre depuis l'année 1552 jusqu'à l'année 1559, nous donne de curieux détails sur l'une des grottes de cette sainte montagne, qu'il regarde à la fois comme étant celle où Notre-Seigneur jeûna et celle où il fut tenté.

Hinc progredientibus (id est a vasta solitudine et monasterio D. Hieronymi) ad occidentem, aliquantulum ad septentrionem declinantibus occurret mons al-

[1] Ricoldus de Monte Crucis, *Itinerarium*, p. 109, édit. Laurent.

[2] *Relatio de peregrinatione Sæwulfi ad Hierosolimam et Terram sanctam.* (Mémoires de la Société de géographie de Paris, t. IV, p. 848.)

tissimus, Quarantana ab incolis locorum illorum nuncupatus, ob id, quia Christus . . . . . quadragenario dierum noctiumque jejunio nostrum jejunium in eo consecravit, et sua tentatione nostras videlicet carnis, mundi et diaboli tentationes superavit. . . . .

In isto monte est antrum quoddam, in quo, ut pie creditur, sæpius Christus oravit : ibi est altare et imago illius elegantissima parieti depicta. Sunt juxta et duæ aliæ capellæ, imaginibus ab Helena sancta, Magni Constantini matre, adornatæ.

In eodem monte est etiam quædam magna spelunca, sepulchrum pœnitentium, id est anachoritarum, vocata : ibi enim innumera sunt corpora, quibus nec capillus in capite deest; sanctorum enim sunt in pace sepulta, intacta, ut prædixi, adhuc permanent : quidam in Domino obdormientes, oculis ad cœlum levatis, quidam genibus flexis, alii autem in crucis modum manibus extensis vivos referunt[1].

Quaresmius, qui fut lui-même gardien du Saint-Sépulcre de 1616 à 1626, et qui plusieurs fois gravit la montagne de la Quarantaine, avoue n'avoir jamais pénétré dans cette grotte merveilleuse, pleine de cadavres parfaitement conservés et gardant encore les diverses postures décrites par Boniface de Raguse. Seulement il ajoute que plusieurs prêtres maronites dignes de foi lui avaient affirmé avoir vu eux-mêmes les corps de ces saints anachorètes, tels que Boniface de Raguse les avait précédemment vus et décrits.

Ego non semel montem hunc sacrum ascendi, tamen in illam speluncam descendere non potui; verum esse sanctorum corpora, ut vidit et describit Bonifacius, a fide dignis sacerdotibus maronitis et aliis, qui illa se vidisse, ut dictum est, testati sunt, intellexi[2].

Le frère Liévin, qui, de nos jours, a bien souvent visité cette même montagne, n'y a point découvert la grotte signalée par Boniface de Raguse. Dans toutes celles que j'ai moi-même examinées, je n'ai retrouvé aucun squelette, encore moins aucun corps intact; mais, comme les flancs de la montagne sont percés d'étage en étage de très-nombreuses cavernes, d'un accès fort difficile actuellement, à cause de la dégradation des degrés taillés dans le roc qui y con-

[1] Boniface de Raguse, *De perenni cultu Terræ sanctæ*, l. I.

[2] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 758.

duisaient, il peut se faire que l'une de ces cavernes renferme les pieuses reliques, plus ou moins bien conservées, d'un certain nombre d'anciens anachorètes. Quoi qu'il en soit, Boniface de Raguse ajoute que sur le sommet du mont de la Quarantaine se trouve une chapelle indiquant l'endroit où Notre-Seigneur fut tenté par le diable; là, dit-il, on voit sur les parois l'image du Christ peinte par les ordres de sainte Hélène, avec celle du démon confus à ses pieds.

Præfati in cacumine montis est capella quædam, in loco ubi Christus delatus est a diabolo..... Ibi in imagine Christi ab Helena parieti picta cernitur et diabolus confusus sub pedibus ejus [1].

Dans les restes de l'oratoire que j'ai vu sur le plateau supérieur de la Quarantaine, je n'ai observé les traces d'aucune peinture; mais on en remarque dans un oratoire inférieur, dont j'ai parlé précédemment, et qui se trouve sur les flancs de la montagne.

La nuit était déjà venue quand nous regagnâmes nos tentes. Comme nous devions quitter définitivement la fontaine d'Élisée le lendemain matin pour retourner à Jérusalem, les femmes de Richa vinrent exécuter en notre honneur autour de notre campement des danses tout à fait primitives, qui doivent probablement remonter parmi les Arabes à une époque très-reculée. L'une d'entre elles dansait seule, tandis que ses compagnes, lui faisant vis-à-vis et pressées les unes contre les autres, battaient la mesure en frappant en cadence dans leurs mains et en se balançant de droite à gauche, d'avant en arrière, ou inversement, avec un ensemble très-régulier; en même temps, elles psalmodiaient un refrain monotone sur un rhythme tantôt plus lent, tantôt plus accéléré, selon que la danseuse et elles-mêmes se livraient à des mouvements plus ou moins nonchalants ou précipités. Par intervalle aussi, elles poussaient ce cri inarticulé et guttural, propre aux femmes de l'Orient et par lequel elles expriment soit leur joie, soit leur douleur. Des torches agitées par le vent et à la clarté vacillante illuminaient cette

[1] Boniface de Raguse. *De perenni cultu Terræ sanctæ*, l. I.

scène fantastique, parfaitement adaptée au désert sauvage où nous nous trouvions.

Aux femmes succédèrent ensuite les hommes, qui commencèrent la danse du sabre, si chère aux Bédouins. Cette danse ressemble beaucoup à celle que nous venons de décrire; seulement celui qui la dirige est armé d'un sabre recourbé, qu'il tient d'abord horizontalement des deux mains et dont il semble menacer ses compagnons. Ceux-ci, alignés devant lui et étroitement entrelacés, entonnent un refrain, qu'ils répètent incessamment, en battant des mains; tantôt ils ploient les genoux et s'inclinent presque jusqu'à terre; tantôt ils se redressent; ils avancent, puis reculent; ils se renversent en arrière ou se courbent en avant, ils se balancent soit à droite, soit à gauche, voyant toujours briller à leurs yeux la lame étincelante du sabre, qui, manié par une main habile, va, vient en tous sens, semble les menacer ou les fuir tour à tour et lance dans la nuit des éclairs. Les mouvements, tantôt plus lents, tantôt plus rapides, qui lui sont imprimés ralentissent ou précipitent les chants et les évolutions des danseurs, qui, pris d'une sorte d'ivresse belliqueuse, s'animent par degrés, et laissent lire dans l'expression de plus en plus farouche de leur visage, et dans le feu toujours plus ardent de leurs regards, le véritable délire auquel ils sont en proie.

Cette danse, pour laquelle les Bédouins sont très-passionnés, se prolongea pendant près d'une heure; puis tout rentra dans le silence.

HISTOIRE DE JÉRICHO, EMPLACEMENTS DIVERS DE CETTE VILLE.

Il est temps maintenant, avant de nous éloigner de Jéricho et des divers sites qu'elle a successivement occupés, de résumer rapidement les principaux faits de son histoire et de fixer ces différents sites.

Jéricho, en hébreu יְרֵחוֹ, *Jereho*, יְרִיחוֹ, *Jeriho*, et יְרִיחֹה, *Jerihoh*, en grec Ἰεριχώ et Ἰεριχοῦς, en latin *Jericho*, tirait probablement son nom, soit d'un ancien culte en l'honneur de la lune établi en cet endroit parmi les Kananéens, primitifs habitants du pays, soit

des parfums qu'y exhalaient ses beaux jardins : l'étymologie de son nom paraît être, en effet, le mot hébreu יָרֵחַ (lune), *iareah*, ou la racine רוּחַ (exhaler un souffle, une odeur).

Jericho, dit saint Jérôme, *odor ejus, vel luna*[1].

Cette ville est signalée pour la première fois dans le livre des Nombres :

Profectique castrametati sunt in campestribus, Moab ubi trans Jordanem Jericho sita est[2].

Au chapitre XXVI du même livre nous lisons :

Locuti sunt itaque Moyses et Eleazar sacerdos in campestribus Moab, super Jordanem, contra Jericho[3].....

Ces mêmes expressions *super Jordanem contra Jericho*, qui se retrouvent encore dans d'autres passages de ce livre (XXVI, 63; XXXI, 12; XXXIII, 48; XXXIV, 15; XXXV, 1; XXXVI, 13), nous la montrent comme située au delà du Jourdain par rapport aux Israélites, qui étaient alors campés à l'est de ce fleuve, dans les plaines de Moab.

Dans le Deutéronome, elle est surnommée *ville des palmiers*.

1. Ascendit ergo Moyses de campestribus Moab super montem Nebo, in verticem Phasga contra Jericho, ostenditque ei Dominus omnem terram Galaad usque Dan.....

3. Et australem partem, et latitudinem campi Jericho, civitatis palmarum, usque Segor[4].

Ce surnom est également donné à Jéricho dans les Paralipomènes (II, XXVIII, 15), et il indique que cette ville était alors entourée de belles plantations de palmiers.

Avant de franchir le Jourdain, Josué envoya deux espions pour explorer la contrée et reconnaître la force de Jéricho. Cette ville était, à cette époque, gouvernée par un roi, ainsi que la plupart des

[1] *Hieronymi opera omnia, Liber de nominibus hebraicis*, édit. Migne, t. III, p. 795.

[2] *Nombres*, c. XXII, v. 1.

[3] *Ibid.* c. XXVI, v. 3.

[4] *Deutéronome*, c. XXXIV, v. 1 et 3.

villes des Kananéens; elle était environnée de remparts, avec une porte que l'on fermait pendant la nuit. La maison de Rahab, qui reçut les espions israélites, était adossée aux remparts, témoin le verset suivant, où nous apprenons que ces espions purent s'échapper de la ville au moyen d'une corde suspendue à l'une des fenêtres de cette habitation :

Demisit ergo eos per funem de fenestra; domus enim ejus hærebat muro[1].

On sait comment ces mêmes remparts tombèrent bientôt miraculeusement au son de la trompette des prêtres israélites, après que les Hébreux, campés à Gilgal, eurent, pendant sept jours consécutifs, fait processionnellement le tour de la ville assiégée, à la suite de l'arche sainte, conformément aux prescriptions du Seigneur. On sait aussi comment Jéricho fut frappée d'anathème et vouée à une entière destruction, à l'exception de la maison et de la famille de Rahab. Tout y fut exterminé ou brûlé, à part l'or et l'argent, les vases d'airain ou de fer qui y furent trouvés, que l'on consacra au trésor de l'Éternel. Achan, qui osa s'approprier une part du butin, fut lapidé par le peuple dans la vallée d'Achor, comme nous l'avons vu plus haut.

Non-seulement cette cité importante et riche fut anéantie, mais encore Josué prononça des malédictions terribles contre celui qui tenterait de la rebâtir :

Maledictus vir coram Domino qui suscitaverit et ædificaverit civitatem Jericho. In primogenito suo fundamenta illius jaciat et in novissimo liberorum ponat portas ejus[2].

Jéricho fut assignée à la tribu de Benjamin.

Fueruntque civitates ejus Jericho et Bethhagla et vallis Casis[3].

Sous le règne de David, des envoyés de ce prince ayant été députés auprès du roi des Ammonites, Hanon, pour le consoler de la mort de son père, furent ignominieusement rasés et insultés.

[1] *Josué*, c. II, v. 15. — [2] *Ibid.* c. VI, v. 26. — [3] *Ibid.* c. XVIII, v. 21.

Comme ils étaient tout honteux des outrages qu'ils avaient reçus, David leur fit dire de demeurer à Jéricho jusqu'à ce que leur barbe fût repoussée.

Quod cum nuntiatum esset David, misit in occursum eorum (erant enim viri confusi turpiter valde), et mandavit eis David : Manete in Jericho, donec crescat barba vestra, et tunc revertimini[1].

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes[2].

Cette ville probablement n'avait point encore été relevée de ses ruines, depuis qu'elle avait été renversée par Josué; dans tous les cas, elle n'était point alors renfermée dans une enceinte murée, car ce ne fut que plus tard, sous le règne d'Achab, roi d'Israël, et d'Asa, roi de Juda, que Hiel, de Bethel, rebâtit Jéricho, et encourut la malédiction prononcée par Josué : il perdit, en effet, Abiram, son fils aîné, le jour où il en jeta les fondements, et Ségub, le plus jeune de ses fils, mourut quand il en posa les portes.

In diebus illis ædificavit Hiel de Bethel Jericho : in Abiram primitivo suo fundavit eam, et in Segub novissimo suo posuit portas ejus; juxta verbum Domini, quod locutus fuerat in manu Josue, filii Nun[3].

Lorsque Élie eut été enlevé au ciel sur un char de feu, au delà du Jourdain devant Jéricho, Élisée, son disciple, demeura quelque temps dans cette ville, dont il rendit saines les eaux de la fontaine, qui alors étaient amères. Il les purifia en jetant dans la source un vase plein de sel, ainsi que le témoignent les versets suivants :

19. Dixerunt quoque viri civitatis ad Elisæum : Ecce habitatio civitatis hujus optima est, sicut tu ipse, domine, perspicis; sed aquæ pessimæ sunt, et terra sterilis.

20. At ille ait : Afferte mihi vas novum, et mittite in illud sal. Quod cum attulissent,

21. Egressus ad fontem aquarum, misit in illum sal, et ait : Hæc dicit Dominus : Sanavi aquas has, et non erit ultra in eis mors, neque sterilitas.

22. Sanatæ sunt ergo aquæ usque in diem hanc, juxta verbum Elisei, quod locutus est[4].

[1] *Rois*, l. II, c. x, v. 5.

[2] *Paralipomènes*, l. I, c. xix, v. 5.

[3] *Rois*, l. III, c. xvi, v. 34.

[4] *Ibid.* l. IV, c. ii, v. 19-22.

Lors du siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, le roi Sédécias, voyant la ville près de tomber au pouvoir de l'ennemi, s'enfuit, avec une partie des défenseurs de la place, du côté du Jourdain; mais il fut poursuivi et atteint par les Chaldéens dans les plaines de Jéricho, et ceux qui l'accompagnaient se dispersèrent.

Et persecutus est exercitus Chaldæorum regem Sedeciam, comprehenditque eum in planitie Jericho; et omnes bellatores qui erant cum eo dispersi sunt et reliquerunt eum[1].

Au nombre des Juifs qui rentrèrent en Palestine sous la conduite de Zorobabel, à la fin de la captivité de Babylone, il y avait 345 habitants de Jéricho.

Filii Jericho, trecenti quadraginta quinque[2].

Ils participèrent au rétablissement des murs de Jérusalem, non loin de la porte du Troupeau et de la tour Hananeel.

1. Et surrexit Eliasib sacerdos magnus, et fratres ejus sacerdotes, et ædificaverunt portam Gregis; ipsi sanctificaverunt eam, et statuerunt valvas ejus, et usque ad turrim centum cubitorum sanctificaverunt eam, usque ad turrim Hananeel.

2. Et juxta eum ædificaverunt viri Jericho[3].

Jusqu'à la captivité, Jéricho probablement n'avait pas changé d'emplacement; c'était la ville rebâtie par Hiel sur les ruines de la Jéricho kananéenne détruite par Josué, et dont la restauration avait attiré sur la tête de son auteur les malédictions prononcées par le successeur de Moïse. Or, la Jéricho primitive était située près de la fontaine dite plus tard d'Élisée, qu'elle renfermait peut-être dans son enceinte.

Nous avons là-dessus, comme plusieurs savants critiques l'ont remarqué et, entre autres, Robinson et M. de Saulcy, un passage formel de Josèphe :

Παρὰ μέντοι τὴν Ἱεριχοῦντά ἐστι πηγὴ δαψιλής τε καὶ πρὸς ἀρδείας λι-

[1] *Rois*, l. IV, c. XXV, v. 5; *Jérémie*, c. XXXIX, v. 5. — [2] *Esdras*, l. I, c. II, v. 34; l. II, c. VII, v. 36. — [3] *Ibid.* l. II, c. III, v. 1 et 2.

παρωτάτη, παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν, ἣν Ἰησοῦς ὁ Ναυῆ παῖς, στρατηγὸς Ἑβραίων, πρώτην εἷλε γῆς Χαναναίων δορίκτητον[1].

« Près de Jéricho est une source abondante et dont les eaux très-fécondes arrosent et fertilisent la contrée : elle coule près de l'ancienne ville, celle que Josué, fils de Nave et général en chef des Hébreux, conquit la première sur les Kananéens ».

Il est difficile de déterminer l'emplacement précis qu'occupait cette antique cité; car l'enceinte en a complétement disparu du sol, tant celle que Josué a renversée que celle qui fut plus tard relevée par Hiel. Nous savons seulement, par le passage de Josèphe, que je viens de citer que la ville touchait alors à la fontaine d'Élisée. Tout ce qui en subsiste, ce sont quelques *tell* artificiels et des amas de matériaux informes dispersés dans la plaine.

Je suppose qu'au retour de la captivité, et pour ne plus encourir l'effet terrible des malédictions de Josué, les anciens habitants de Jéricho qui revinrent se fixer dans leur patrie, depuis longtemps abandonnée, allèrent s'établir un peu plus au sud, à l'endroit que Robinson et M. de Saulcy regardent comme l'emplacement de la Jéricho hérodienne, c'est-à-dire près des bords de l'Oued el-Kelt.

Un passage même d'Eusèbe dans l'*Onomasticon*, passage reproduit par saint Jérôme sans rectification, fait remonter plus haut ce changement de site, en l'attribuant à Ozan de Bethel, celui que la Bible désigne sous le nom de Hiel de Bethel.

Ἱεριχὼ, πόλις ἣν κατέσκαψεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελών. Ἀνθ' ἧς ἑτέραν ἠγεῖρεν Ὀζὰν ἐκ Βαιθὴλ, φυλῆς Ἐφραΐμ· ἣν ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς τῆς ἰδίας παρουσίας ἠξίωσεν· καταβληθείσης δὲ καὶ αὐτῆς ἐπὶ τῆς πολιορκίας τῆς Ἱερουσαλὴμ, διὰ τὴν τῶν ἐνοικούντων ἀπιστίαν, ἑτέρα ἐκ τρίτου συνέστη, εἰς ἔτι νῦν δεικνυμένη, πόλις. Καὶ τῶν δύο δὲ τῶν προτέρων εἰς ἔτι νῦν τὰ ἴχνη σώζεται.

« Jéricho, ville que Josué sapa de fond en comble, après en avoir tué le roi. A la place de celle-ci, Ozan de Bethel, de la tribu d'Éphraïm, en éleva une autre. C'est celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna honorer de sa pré-

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3.

sence. Celle-ci fut également renversée lors du siége de Jérusalem, à cause de la perfidie de ses habitants; et une troisième ville fut ensuite bâtie, qui existe encore; quant aux deux premières, les vestiges en subsistent aujourd'hui. »

Mais comme Hiel de Bethel subit les effets terribles des malédictions divines en relevant la Jéricho détruite par Josué, on est naturellement porté à penser qu'il la rebâtit sur le même emplacement qu'elle occupait primitivement; car il n'est pas dit que ces mêmes malédictions aient atteint le fondateur de la troisième Jéricho. J'inclinerai donc plutôt à supposer que celle qui fut relevée par Hiel le fut sur les ruines maudites de la ville primitive, et que c'est pour cela précisément que, coupable d'avoir transgressé les défenses du Seigneur formulées par la bouche de Josué, il avait vu retomber sur sa tête les malédictions dont nous avons parlé.

Quoi qu'il en soit, que Jéricho ait changé d'emplacement, quand Hiel la reconstruisit, comme le prétend Eusèbe, ou plus tard, à l'époque du retour de la captivité, comme je suis plus disposé à le penser, toujours est-il, ainsi que l'affirme Josèphe, que la Jéricho qui existait de son temps, celle qu'Hérode avait embellie de si magnifiques constructions et que Notre-Seigneur avait visitée, occupait un site différent de celui de la cité antique et était probablement située sur les bords de l'Oued el-Kelt, au pied des montagnes, à l'endroit qui est connu aujourd'hui sous le nom de Kharbet Kakoun. Strabon nous apprend que Pompée détruisit deux forts qui défendaient les approches de la ville, et appelés, l'un Threx, l'autre Taurus[1]. J'ai déjà dit que l'un de ces forts était peut-être celui dont les ruines couronnent encore le sommet de la montagne de la Quarantaine. Gabinius fit de Jéricho le siége d'un grand conseil ou synode[2]. Hérode l'agrandit et l'orna considérablement. Il y construisit plusieurs palais, un hippodrome et un amphithéâtre[3] et, au-dessus de la ville, une citadelle appelée Cypros, du nom de sa mère.

[1] Strabon, *Géographie*, l. XVI, c. II, § 40. — [2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. VIII, § 5. — [3] *Id. ibid.* l. I, c. XXXIII, §§ 6 et 8.

Ἐπώνυμον δὲ καὶ τῇ μητρὶ χωρίον ὑπὲρ Ἰεριχοῦντα οἰκοδομήσας, ἀσφαλείᾳ τε διάφορον καὶ καταγωγαῖς ἥδιστον, ἐκάλεσε Κύπρον [1].

« Hérode bâtit également, en l'honneur et au nom de sa mère, une place au-dessus de Jéricho, à la fois très-sûre et très-agréable à habiter, qu'il appela Cypros. »

Ce même historien signale ailleurs cette citadelle dans les termes suivants :

Ὁ δὲ βασιλεὺς καὶ ἐν Ἰεριχοῖ, μεταξὺ Κύπρου τοῦ φρουρίου καὶ τῶν προτέρων βασιλείων, ἄλλα κατασκευασάμενος ἀμείνω καὶ χρησιμώτερα πρὸς τὰς ἐπιδημίας, ἀπὸ τῶν αὐτῶν ὠνόμασε φίλων [2].

« Le roi (Hérode) éleva à Jéricho, entre la citadelle de Cypros et les châteaux royaux qu'il avait précédemment construits, d'autres palais, plus délicieux encore, plus commodes pour la réception de ses hôtes, et auxquels il donna le nom de ses amis. »

Près de ces palais il avait fait creuser des piscines, dont la fraîcheur tempérait, pendant l'été, l'ardeur de la température sous ce climat brûlant, et qui étaient propres à la natation. L'une de ces piscines, connue actuellement sous le nom de Birket Mousa, existe encore, aux trois quarts comblée. J'en ai parlé ailleurs en émettant la conjecture que, à cause de son étendue, elle est peut-être celle où Hérode fit noyer traîtreusement le prince Aristobule. Quant aux divers palais mentionnés par Josèphe, ils ont été complétement rasés, et l'on en cherche vainement la trace sur le sol; il en est de même du château fort de Cypros, qui fut détruit par des séditieux sous le règne d'Agrippa.

Οἱ δὲ στασιασταὶ καταλαβόμενοι φρούριον ὃ καλεῖται μὲν Κύπρος, καθύπερθε δὲ ἦν Ἰεριχοῦντος, τοὺς μὲν φρουροὺς ἀπέσφαξαν, τὰ δὲ ἐρύματα κατέρριψαν εἰς γῆν [3].

« Les séditieux, s'étant emparés de la citadelle appelée Cypros, qui dominait la ville de Jéricho, égorgèrent la garnison qui s'y trouvait et en renversèrent les fortifications. »

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVI, c. v, § 2. — [2] *Guerre des Juifs*, l. I, c. XXI, § 4. — [3] *Ibid.* l. II, c. XVIII, § 6.

On sait qu'Hérode, atteint d'un mal incurable et prévoyant sa fin prochaine, se fit transporter à Jéricho pour y passer les derniers instants de sa vie.

Comme il pensait que, à cause de ses cruautés, sa mort serait pour ses sujets l'occasion d'une joie universelle, il fit enfermer dans l'hippodrome de cette ville les personnages les plus distingués de la nation, en recommandant instamment à sa sœur Salomé et à Alexas, mari de cette princesse, de les livrer tous au glaive et aux traits de ses soldats, dès qu'il aurait rendu lui-même le dernier soupir. De cette manière, cet exécrable tyran voulait faire pleurer son trépas par son peuple, à cause de l'épouvantable hécatombe qui devait le suivre. Torturé par ses douleurs physiques et par les remords de sa conscience, il chercha bientôt à s'arracher la vie; mais il en fut empêché par un de ses cousins. Sur ces entrefaites, il se hâta de faire exécuter son fils Antipater, accusé d'un complot parricide, et qu'il retenait en prison, partagea définitivement sa succession entre ses fils Archélaüs, Hérode Antipas et Philippe, et sa sœur Salomé; puis il expira, cinq jours après l'exécution d'Antipater.

Avant que le bruit de sa mort se fût répandu, Alexas et Salomé s'empressèrent de désobéir aux injonctions de ce tyran, en relâchant tous ceux qu'il avait fait enfermer dans l'hippodrome de Jéricho.

Σαλώμη δὲ καὶ Ἀλεξᾶς, πρὶν ἔκπυστον γενέσθαι τὸν θάνατον τοῦ βασιλέως, τοὺς ἐπὶ τὸν ἱππόδρομον κατακεκλεισμένους ἐκπέμπονται ἐπὶ τὰ αὐτῶν[1].

Ensuite, rassemblant les soldats dans l'amphithéâtre, ils leur donnèrent lecture d'une lettre d'Hérode qui les remerciait de leurs services et leur recommandait de témoigner la même fidélité à leur nouveau roi, Archélaüs.

Καὶ Σαλώμη καὶ Ἀλεξᾶς συναγαγόντες τὸ στρατιωτικὸν εἰς τὸ αμφιθέατρον τὸ ἐν Ἱεριχοῦντι[2].....

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. VIII, § 2. — [2] *Ibid.*

L'hippodrome et l'amphithéâtre signalés par Josèphe dans ces deux passages sont, de même que les autres édifices dont il a été question plus haut, démolis de fond en comble, et la place qu'ils occupaient est devenue méconnaissable. Les matériaux qui avaient été employés à leur construction ont été dispersés ou bien ont servi à bâtir plus tard les monastères, les églises, les aqueducs et les moulins, eux-mêmes renversés, dont les ruines sont éparses dans la plaine de Jéricho.

Josèphe décrit la ville d'Hérode, celle qui existait de son temps, comme étant située dans la plaine et dominée par une longue chaîne de montagnes nues et stériles, qui s'étend, vers le nord, jusqu'à Scythopolis et, au sud, jusqu'à la Sodomitide et au lac Asphaltite.

Ἵδρυται μὲν ἐν πεδίῳ, ψιλὸν δὲ ὑπέρκειται αὐτῆς καὶ ἄκαρπον ὄρος μήκιστον· κατὰ μὲν τὸ βόρειον κλίμα, μέχρι τῆς Σκυθοπολιτῶν γῆς ἐκτείνεται, κατὰ δὲ τὸ μεσημβρινὸν, μέχρι τῆς Σοδομιτῶν χώρας καὶ τῶν περάτων τῆς Ἀσφαλτίτιδος[1].

Josèphe ajoute que la plaine du Jourdain est, pendant l'été, brûlée par les ardeurs du soleil, et que les chaleurs excessives qui y règnent rendent l'air insalubre. Elle manque d'eau, et, sauf les bords du fleuve, où croissent de magnifiques palmiers, elle est aride. Puis il décrit la fertile oasis de Jéricho, due à la fontaine d'Élisée, dont les eaux arrosent un espace long de soixante et dix stades sur vingt de large, et où s'épanouit la plus riche végétation de la terre. Je ne reproduirai pas ce passage, que j'ai déjà cité ailleurs. Enfin, il nous apprend que Jéricho était à cent cinquante stades de Jérusalem et à soixante du Jourdain.

Strabon, de son côté, s'exprime ainsi au sujet de la même ville de Jéricho :

Ἱερικοῦς δ' ἐστὶ πεδίον κύκλῳ περιεχόμενον ὀρεινῇ τινι καί που καὶ θεατροειδῶς πρὸς αὐτὸ κεκλιμένῃ· ἐνταῦθα δ' ἐστὶν ὁ Φοινικὼν, μεμιγμένην ἔχων καὶ ἄλλην ὕλην ἥμερον καὶ εὔκαρπον, πλεονάζων δὲ τῷ Φοίνικι· ἐπὶ μῆκος

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 2.

σταδίων ἑκατόν· διάῤῥυτος ἅπας καὶ μεστὸς κατοικιῶν· ἔστι δ' αὐτοῦ καὶ βασίλειον καὶ ὁ τοῦ βαλσάμου παράδεισος[1].

« Jéricho est une plaine (s'étend dans une plaine) environnée de montagnes qui s'inclinent jusqu'à un certain point vers elle en forme de théâtre. On y voit des plantations de palmiers mêlés à une foule d'autres arbres fruitiers cultivés par l'homme; mais c'est le palmier qui y abonde surtout. Cette plaine a une longueur de cent stades; elle est entièrement arrosée par des eaux courantes et est remplie d'habitations. Là aussi se trouvent un palais royal et un jardin rempli de baumiers. »

Cette description nous montre que Jéricho, à l'époque d'Auguste et par conséquent d'Hérode, était un assemblage de nombreuses maisons disséminées au milieu de superbes jardins.

Archélaüs, qui succéda à Hérode avec le titre d'ethnarque, rebâtit magnifiquement le palais royal de Jéricho, qui avait été incendié par un certain Simon, esclave d'Hérode, dont la révolte fut étouffée par son trépas. Ce même prince amena, au moyen d'un aqueduc, dans la plaine de Jéricho la moitié des eaux qui coulaient dans le village de Néara, afin d'y arroser des plantations de palmiers qu'il y avait faites.

Ἀνοικοδομεῖ δὲ καὶ τὸ ἐν Ἱεριχοῦντι βασίλειον ἐκπρεπῶς, τῶν τε ὑδάτων ὁπόσα Νεαρὰν τὴν κώμην ὠφελεῖ ἐπιῤῥέοντα ἐξ ἡμισείας ἀπέστρεψεν, ἐπαγωγὴν αὐτῶν ποιούμενος τῷ πεδίῳ φοίνιξιν ὑπ' αὐτοῦ πεφυτευμένῳ[2].

J'indiquerai plus loin l'emplacement probable de ce village de Néara, qui appartenait à la tribu d'Éphraïm.

J'ai dit que Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean-Baptiste dans le Jourdain : suivant les uns, sur la rive occidentale du fleuve; suivant les autres, sur la rive orientale, et probablement au gué qui est situé à l'est de la fontaine d'Élisée. Nous avons vu également que la montagne dite de la Quarantaine, qui domine vers l'ouest l'antique Jéricho, était vénérée comme ayant été témoin du jeûne de Notre-Seigneur et de sa tentation par le démon.

[1] Strabon, l. XVI, c. II, § 41. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. VIII, § 1.

Une autre fois le Sauveur descendit à Jéricho, et, au sortir de cette ville, il guérit deux aveugles assis le long de la route, qui à grands cris imploraient sa divine pitié.

29. Et egredientibus illis ab Jericho, secuta est eum turba multa.

30. Et ecce duo cæci, sedentes secus viam, audierunt quia Jesus transiret; et clamaverunt, dicentes : Domine, miserere nostri, fili David.

31. Turba autem increpabat eos, ut tacerent. At illi magis clamabant, dicentes : Domine, miserere nostri, fili David.

32. Et stetit Jesus, et vocavit eos, et ait : Quid vultis ut faciam vobis?

33. Dicunt illi : Domine, ut aperiantur oculi nostri.

34. Misertus autem eorum Jesus, tetigit oculos eorum. Et confestim viderunt, et secuti sunt eum[1].

Saint Marc, en racontant le même fait, ne parle plus que d'un seul aveugle, auquel il donne le nom de Bartimée ou fils de Timée.

46. Et veniunt Jericho, et proficiscente eo de Jericho, et discipulis ejus, et plurima multitudine, filius Timæi, Bartimæus, cæcus, sedebat juxta viam mendicans.

47. Qui, cum audisset quia Jesus Nazarenus est, cœpit clamare et dicere : Jesu fili David, miserere mei[2], etc.

D'après le récit de saint Luc, Notre-Seigneur accomplit ce miracle, non pas en sortant de Jéricho, mais au moment d'entrer dans cette ville, et il ne parle également que d'un seul aveugle.

Factum est autem, cum appropinquaret Jericho, cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans[3], etc.

Dans tous les cas, les trois évangélistes fixent en dehors de la ville l'endroit où s'accomplit ce miracle, sur les bords de la route conduisant à Jérusalem et, par conséquent, de celle que l'on prend encore aujourd'hui; car elle n'a pas changé. C'est donc au bas de la montée connue aujourd'hui sous le nom d'*A'kabet Djaber*, l'ancienne montée d'Adoummim, qu'il faut très-probablement placer le lieu de ce miracle.

[1] *Saint Matthieu*, c. xx, v. 29-34. — [2] *Saint Marc*, c. x, v. 46 et suiv. — [3] *Saint Luc*, c. xviii, v. 35 et suiv.

Immédiatement après avoir raconté cette guérison miraculeuse, saint Luc nous montre Notre-Seigneur se promenant à travers Jéricho, et Zachée montant sur un arbre, afin de le mieux voir.

1. Et ingressus perambulabat Jericho.

2. Et ecce vir nomine Zachæus, et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives.

3. Et quærebat videre Jesum, quis esset; et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat.

4. Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum; quia inde erat transiturus.

5. Et cum venisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum, et dixit ad eum : Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere[1].

Nous avons vu plus haut, d'après le témoignage de Strabon, que la ville de Jéricho était remplie de jardins; les rues, par conséquent, pouvaient être bordées d'arbres, et rien n'était plus facile pour Zachée, qui, à cause de la foule et de la petitesse de sa taille, ne pouvait apercevoir Notre-Seigneur, que de trouver un arbre où il pût grimper pour être à même de le voir.

Lorsque Vespasien s'empara de Jéricho, elle était le chef-lieu de l'une des onze toparchies de la Judée[2]. Il se rendit facilement maître de cette ville; car elle avait été abandonnée par la plus grande partie de ses habitants[3]. Il y établit un camp et y laissa, à son départ, une garnison[4]. Ce fut probablement dans cette circonstance que Jéricho fut détruite, comme cela ressort du passage suivant d'Eusèbe, que j'ai déjà cité :

Καταβληθείσης δὲ καὶ αὐτῆς ἐπὶ τῆς πολιορκίας τῆς Ἱερουσαλὴμ, διὰ τὴν τῶν ἐνοικούντων ἀπιστίαν, ἑτέρα ἐκ τρίτου συνέστη, εἰς ἔτι νῦν δεικνυμένη, πόλις.

« Celle-ci (la seconde Jéricho) ayant été renversée à son tour à l'époque du siége de Jérusalem, à cause de la perfidie de ses habitants, une troisième ville s'éleva ensuite; c'est celle que l'on voit encore aujourd'hui. »

Cette troisième Jéricho devait occuper l'emplacement actuel du

[1] *Saint Luc*, c. XIX, v. 1-5. — [2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 5. — [3] *Id. ibid.* l. IV, c. VIII, § 9. — [4] *Id. ibid.* l. IV, c. IX, § 1.

misérable village de Riha. Elle devint le siége d'un évêché dépendant de l'archevêché de Césarée maritime, et nous retrouvons les noms de plusieurs de ses évêques mêlés aux actes de différents conciles. Ainsi, en 325, Janvier, évêque de Jéricho, souscrivit au concile de Nicée; Macer, à celui de Constantinople, en 381; Éleuthère, au synode de Diospolis, en 415; Jean signa la lettre synodale que Jean, évêque de Jérusalem, adressa au patriarche de Constantinople, en 518; enfin, Grégoire assista, en 536, au synode de Jérusalem qui anathématisa Anthime[1].

Le Pèlerin de Bordeaux, qui visita Jéricho l'an 333 de notre ère, s'exprime ainsi au sujet de cette ville :

Descendentibus montem in parte dextra, retro monumentum est arbor sycomori in quam Zachæus ascendit, ut Christum videret. A civitate passus mille quingentos est fons Helisæi prophetæ... Supra eumdem vero fontem est domus Rachab fornicariæ, ad quam exploratores introierunt, et occultavit eos, quando Hiericho versa est, et sola evasit. Ibi fuit civitas Hiericho, cujus muros gyraverunt cum arca Testamenti filii Israel, et ceciderunt muri. Ex eo non paret nisi locus ubi fuit arca Testamenti, et lapides duodecim quos filii Israel de Jordane levaverunt. Ibidem Jesus filius Nave circumcidit filios Israel, et circumcisiones eorum sepelivit.

Ce passage nous apprend qu'au bas de la descente des monts de Juda, dans la plaine de Jéricho, on montrait encore, au temps du Pèlerin de Bordeaux, le sycomore sur lequel Zachée était monté pour mieux voir Notre-Seigneur. Or, nous savons, d'après l'Évangile, que ce sycomore s'élevait dans la ville même de Jéricho. Par conséquent, cette indication contribue à prouver que, à l'époque de Jésus-Christ, la ville avoisinait les bords de l'Oued el-Kelt, au bas de la descente dont j'ai déjà parlé.

Le Pèlerin de Bordeaux ajoute que, à quinze cents pas de la ville, on trouve la fontaine d'Élisée. A partir de quelle ville? Est-ce de la ville qui existait à l'époque de Notre-Seigneur? Est-ce de celle qui s'élevait de son propre temps? Il ne nous le dit pas. Dans tous

[1] Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, p. 654.

les cas, il affirme que la ville primitive, celle qui fut détruite par Josué, avoisinait la fontaine d'Elisée, assertion conforme à un passage formel de Josèphe que j'ai déjà cité. Si l'on montrait alors au-dessus de la fontaine, et probablement sur le tell qui la domine vers l'ouest, la maison ou les restes de la maison de Rahab, cette tradition, assurément, n'était rien moins que certaine; mais elle reposait sur une autre tradition vraie, qui plaçait près de cette fontaine les ruines de l'antique Jéricho. Enfin, le même pèlerin semble comprendre dans le périmètre de la cité primitive le lieu où fut placée l'arche d'alliance, ainsi que les douze pierres enlevées du Jourdain, et où furent circoncis les enfants d'Israël (*ex eo non paret nisi locus ubi fuit arca Testamenti*. . .); mais, en cela, il se trompe évidemment, attendu que la Bible nous apprend que le camp de Gilgal, où cette circoncision fut pratiquée et où l'arche d'alliance séjourna quelque temps, était à l'orient et, suivant Josèphe, à dix stades de Jéricho.

Qu'on me permette de citer maintenant un autre passage, emprunté à l'Itinéraire d'Antonin le Martyr, qui, suivant les uns, a été écrit vers l'an 570 et, suivant d'autres, vers l'an 600 de notre ère :

De Jordane usque ad Jericho sunt millia sex. Jericho in oculis omnium videtur ut paradisus. A terre motu muri diruti. Domus Raab stat, quæ est xenodochium, et ipse cubiculus in quo exploratores deposuit, et est oratorium sanctæ Mariæ. Lapides vero illi, quos levaverunt filii Israel de Jordane, non longe a civitate positi sunt in basilica, post altare [1].

A cette époque, comme cela ressort de ce texte, la maison de Rahab, ou ce qui était regardé comme l'emplacement de cette maison, était devenu un hospice pour les pèlerins, et un oratoire sous le vocable de sainte Marie passait pour remplacer la chambre où les espions avaient été cachés [2]. Quant aux pierres enlevées du Jour-

[1] Antonini Mart. *Itinerarium*, c. XIII.

[2] Il s'agit probablement ici de l'hospice et de l'église en l'honneur de la Vierge, restaurés précédemment par Justinien. (Procope, *De ædificiis Justiniani*, l. V, c. IX.)

dain, on les voyait dans une basilique, derrière l'autel, non loin de Jéricho et, par conséquent, en dehors de la cité antique. Ces mots *non longe a civitate* peuvent très-bien s'appliquer aux ruines de Djeldjoul par rapport à l'extrémité orientale de celles de Jéricho.

Nous lisons dans le même Itinéraire, au chapitre XV :

Exeuntes de Jericho venimus contra Hierosolymam. Non longe a civitate Jericho est illa arbor in quam Zachæus ascendit, ut videret Dominum, et intra oratorium inclusa est et per tectum desuper sicca videtur.

Le sycomore de Zachée, signalé déjà par le Pèlerin de Bordeaux comme encore debout, était, à l'époque d'Antonin le Martyr, renfermé dans un petit oratoire, découvert dans sa partie supérieure, et l'on apercevait sa tête desséchée qui en dépassait le toit.

Je ne suivrai pas à travers les âges les récits des autres pèlerins subséquents relativement à Jéricho; car cela me mènerait beaucoup trop loin. Mon but est seulement de donner sur chaque localité les renseignements les plus précis, en remontant aux plus anciens. Je me contenterai de dire, en terminant, que cette ville fut probablement ravagée, en 614, par les bandes de Chosroës et, en 637, par celles d'Omar ebn-el-Khattab, lorsque ce khalife s'empara de Jérusalem; car Adamnanus rapporte, d'après Arculphe, qui visita la Palestine vers 670, que la troisième Jéricho, qui avait succédé à celle que Notre-Seigneur avait honorée de sa présence, était de son temps complétement ruinée, à l'exception de la seule maison de Rahab. L'emplacement que cette ville avait occupé était alors cultivé en blé et en vigne. Quant à l'intervalle qui la séparait du Jourdain, il était couvert de palmiers, au milieu desquels il y avait des champs où habitaient dans des maisons de nombreux cultivateurs de petite taille, de la race kananéenne.

Jericho, urbs quam Jesus, Jordane transmisso, subvertit. Sanctus noster Arculphus conspexit locum pro quo Oza de Bethel, ex tribu Ephraim, aliam exstruxit, quam noster Salvator sua præsentia visitare dignatus est. Quæ, eodem tempore quo Hierosolymam oppugnantes obsidebant Romani, propter civium

perfidiam capta et destructa est; pro qua tertia condita est, quæ post multa temporum intervalla et ipsa subversa est. Cujus nunc quædam, ut Arculphus refert, ruinarum vestigia monstrantur. Mirum dictu, sola domus Raab, tribus in eodem loco destructis civitatibus, remansit... cujus lapidei parietes sine culmine permanent. Locus vero totus urbis, ab humana desertus habitatione, nullam domum habens commorationis, segetes et vineta recipit. Inter locum ejusdem destructæ civitatis et Jordanem fluvium grandia insunt palmeta : in quorum medio campuli interpositi habentur, in quibus quorumdam chananææ stirpis homuncionum prope innumeræ sunt fabricatæ habitantium domus [1].

Toutefois, ce passage d'Adamnanus, relatant le témoignage d'Arculphe relatif à Jéricho, n'est peut-être pas aussi concluant qu'il paraît l'être, en ce qui concerne la ruine complète et l'abandon total de la troisième Jéricho; car les mots *tribus in eodem loco destructis civitatibus* laissent penser que l'auteur a mal compris les paroles, néanmoins si claires et si précises, d'Eusèbe et de son traducteur, saint Jérôme, qui, tous deux, assignent à Jéricho trois emplacements divers et successifs. Adamnanus, au contraire, paraît admettre que les trois Jéricho se sont succédé sur le même emplacement. Par conséquent, il est permis de penser qu'il a en vue le site du village actuel de Riha, lorsqu'il nous parle, en dehors de la troisième ville détruite, qui, pour lui, selon toute vraisemblance, devait avoisiner la fontaine d'Élisée, de champs couverts de maisons habitées par des Kananéens. Seulement, le village de Riha ne renferme plus maintenant qu'une très-faible population, tandis qu'alors celle-ci était beaucoup plus considérable (*prope innumeræ sunt fabricatæ habitantium domus*).

Pendant l'époque des croisades, l'évêque de Jéricho était suffragant du patriarche de Jérusalem. On y comptait, en outre, trois monastères, l'un de l'ordre des Carmes, l'autre de l'ordre des Basiliens et le troisième de celui des Bénédictins. Les revenus des jardins de cette ville furent assignés au Saint-Sépulcre; plus tard, la reine Mélissende, veuve du roi Foulques d'Anjou, les attribua à l'abbaye de Béthanie, qu'elle avait fondée en 1137.

[1] Adamnanus, *De Locis sanctis*, l. II, c. XI.

Après la chute du royaume latin, la décadence de Jéricho dut aller toujours croissant; néanmoins, nous savons par plusieurs pèlerins que, grâce à la fertilité de son sol arrosé par la fontaine d'Élisée, ses jardins gardèrent encore longtemps leur riche culture.

J'ai déjà cité précédemment le passage suivant du moine Burchard, qui écrit, vers la fin du XIIIe siècle :

Hic (fons Helisei) fluit juxta locum Galgale a parte australi, et impellit magna molendina, et postea divisus in rivos plures rigat canamellas et ortos et jardinos, usque in Jericho et infra [1].

La beauté de ces mêmes jardins est vantée, quelques années plus tard, par le frère Ricold, de l'ordre des frères prêcheurs :

Est enim dictus mons super fluenta Jordanis et planiciem Iericho, que habet rivos, fontes et ortos magnos, sicut paradisus, et campos canamelle, unde faciunt zucharum. Ibi palme et plantacio rose in Iericho [2].

Aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, les palmiers, les roses et les cannes à sucre ont disparu, et les quelques jardins qui environnent encore l'humble et chétif village de Riha, tout en témoignant de la fécondité inépuisable de son terroir, n'offrent plus néanmoins qu'un triste spécimen des admirables plantations qui y florissaient jadis.

[1] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, p. 58, édit. Laurent.

[2] Ricoldus, *Itinerarium*, p. 109, édit. Laurent.

CHAPITRE TROISIÈME.

DÉPART DE L'A'ÏN ES-SOULTHAN. — MONTÉE D'ADOMMIM. — KHAN EL-HATROUR. — KAL'AAT ED-DEMM (CASTELLUM ADOMMIM). — A'ÏN EL-HAOUDH, PEUT-ÊTRE E'N-CHEMECH. — ABOU-DIS, PROBABLEMENT BAHOURIM. — EL-A'ZARIEH (BÉTHANIE). — RETOUR À JÉRUSALEM.

DÉPART DE L'A'ÏN ES-SOULTHAN.

Le 5 avril, à sept heures dix minutes du matin, nous quittons la fontaine d'Élisée, en nous dirigeant vers le sud.

A sept heures vingt minutes, nous laissons à notre gauche le Tell es-Samerate, تلّ الصامرات, dont j'ai déjà parlé.

A sept heures trente minutes, nous traversons un ruisseau alimenté par les eaux de l'*A'ïn ed-Douk*, عين الدوك.

A sept heures trente-cinq minutes, nous apercevons à notre droite un autre tell, que j'ai également signalé.

A sept heures trente-sept minutes, nous franchissons l'*Oued el-Kelt*, واد الكلت, le Nahal-Kerith des Livres saints, selon toute apparence, comme nous l'avons vu plus haut. Je ne parlerai plus des ruines que l'on rencontre au nord et surtout au sud de cet oued, et qui sont connues sous le nom de *Kharbet Kakoun*, خربة كاكون. Là probablement s'élevait, à l'époque de Notre-Seigneur, la Jéricho embellie par Hérode de tant de superbes édifices.

A sept heures trente-neuf minutes, nous passons près du *Tell el-A'laïk*, تلّ العلايق.

MONTÉE D'ADOMMIM.

Nous commençons à monter dans la direction de l'ouest-nord-ouest, cheminant péniblement sur une voie antique, dont les pavés

sont disjoints et qui, par intervalle, s'élève en escalier. C'est l'*ascensus Adommim* de la Bible, en hébreu מַעֲלֵה אֲדֻמִּים, *ma'aleh Adoummim*, en grec *πρόσβασις Ἀδαμμίν*, en latin *ascensio* ou *ascensus Adommim* ou *Adummim;* en arabe, cette montée est désignée aujourd'hui sous le nom d'*A'kabet er-Riha*, عقبة الريحا, « montée de Jéricho, » et quelquefois aussi sous celui d'*A'kabet Beit-Djaber*, عقبة بيت جبر, parce qu'on rencontre bientôt, sur la gauche, les restes d'une ancienne construction, assise sur un monticule rocheux et appelé *Beit Djaber*, بيت جبر. La montée d'Adommim est indiquée dans la Bible comme formant de ce côté la limite entre la tribu de Juda, au sud, et celle de Benjamin, au nord, et comme étant située au sud d'un torrent; or, elle longe précisément dans les contours qu'elle décrit les bords méridionaux de l'Oued el-Kelt. Nous lisons dans le livre de Josué, à ce sujet :

Et tendens (terminus tribus Judæ) usque ad terminos Deb erae valle Achor, contra aquilonem respiciens Galgala, quæ est ex adverso ascensionis Adommim, ab australi parte torrentis [1]...

La même montée est signalée dans le verset suivant :

Et pertransit (terminus tribus Benjamin) usque ad tumulos qui sunt e regione ascensionis Adommim [2]....

Dans l'*Onomasticon*, au mot *Ἀδαμμίν*, Eusèbe s'exprime ainsi :

.....*φυλῆς Ἰούδα, κώμη νῦν ἔρημος, ἧς ὁ τόπος καλεῖται Μαληδομνεὶ, κατιόντων ἀπὸ Αἰλίας εἰς Ἱεριχώ· ἔνθα ἐστὶ φρούριον.*

Saint Jérôme développe ce passage en le traduisant :

Adommim, quondam villula, nunc ruinæ, in sorte tribus Judæ, qui locus usque hodie vocatur Maledomim, et græce dicitur *Ἀνάβασις Πύῤῥων*, latine autem appellari potest Ascensus Rufforum sive Rubentium, propter sanguinem qui illic crebro a latronibus funditur. Est autem confinium tribus Judæ et Benjamin, descendentibus ab Ælia Jerichum, ubi et castellum militum situm est ob auxilia viatorum. Hujus cruenti et sanguinarii loci Dominus quoque in parabola descendentis Jerichum de Jerosolyma recordatur.

[1] *Josué*, c. XV, v. 7. — [2] *Ibid.* c. XVIII, v. 18.

Je ferai remarquer ici que les mots *ἔνθα ἐστὶ φρούριον* et, par conséquent, ceux de la traduction latine, *ubi et castellum militum situm est ob auxilia viatorum*, doivent se rapporter non pas au mot qui précède immédiatement, comme on pourrait le penser, mais bien à Adommim, qui est le sujet du paragraphe. Car un poste militaire destiné à protéger les voyageurs le long de la route conduisant de Jérusalem à Jéricho devait, pour assurer la sécurité de cette route, en occuper le point central et non l'une des extrémités; j'indiquerai bientôt où il était situé.

A huit heures, la montée devient un peu moins roide. Nous avons toujours à notre droite l'Oued el-Kelt, qui, à mesure que nous nous élevons, s'enfonce de plus en plus profondément entre deux murailles presque verticales de rochers gigantesques.

A huit heures quinze minutes, nous laissons à notre droite une chambre voûtée en plein cintre avec des regards, ce qui porte à penser que c'est une ancienne citerne. Remontant peut-être à l'époque romaine, elle a été réparée à une époque plus récente. On l'appelle, comme la ruine précédente, *Beit-Djaber*, بيت جبر.

Chemin faisant, nous remarquons çà et là, le long de la route, les vestiges d'un aqueduc antique. Construit en petites pierres très-dures et bien cimentées entre elles, il date probablement de l'époque romaine. Il devait, avant d'aboutir à la plaine de Jéricho, où il amenait, selon toute apparence, les eaux d'une source supérieure qui maintenant se perd dans l'Oued el-Kelt, alimenter, sur les bords de la route, plusieurs citernes et notamment celles dont les ruines portent aujourd'hui le nom de *Beit-Djaber*.

A huit heures trente minutes, nous quittons un instant la route pour gravir, sur notre droite, une colline qui surplombe les flancs escarpés de l'Oued el-Kelt, et, plongeant de là nos regards dans les profondeurs énormes de ce gouffre béant, nous apercevons devant nous, sur les parois de l'oued et dans sa partie inférieure, plusieurs grottes artificielles dont les plus considérables sont munies de murs du côté qui regarde le ravin. Nous observons

aussi les restes assez bien conservés d'un pont-aqueduc traversant l'oued.

Ces grottes faisaient partie de l'ancienne laure dite *de Chouziba*, fondée par un moine nommé Jean, contemporain de saint Zosime.

Συνήκμαζε τῷ Ζωσιμᾷ ἀνὴρ, Ἰωάννης τοὔνομα, ταῖς ἀρεταῖς παραπλήσιος, ἐν Χουζιβᾷ τῇ λαύρᾳ. Κεῖται δὲ πρὸς τῇ ἐσχατιᾷ τῆς χαράδρας, ἀνὰ τὸ ἀρκτῷον μέρος τῆς λεωφόρου τῆς φερούσης τοὺς διαπορευομένους ἐξ Ἱεροσολύμων ἐπὶ τὴν Ἱεριχονοίων πόλιν [1].

« Du même temps que Zosime et semblable à ce saint en vertus, florissait, dans la laure de Chouziba un nommé Jean. Cette laure est située près de l'extrémité du ravin profond qui borde, vers le nord, la grande route conduisant de Jérusalem à Jéricho. »

Nous trouvons également dans le moine Phocas quelques détails relatifs à cette laure :

Καὶ μετὰ τὴν μονὴν ταύτην (τὴν τοῦ ἁγίου Εὐθυμίου), ἔστι διάστημα ὡσεὶ μιλίων ιβ'. Καὶ οὕτως εὑρίσκεται φάραγξ μεγάλη, καὶ μέσον ταύτης διέρχεται χείμαρρος, ἧς περὶ τὸ ἀντικρὺ μέρος ἐστὶν ἡ μονὴ τοῦ Χοζιβᾷ [2].

« Après ce monastère (celui de saint Euthyme), au bout d'un intervalle de douze milles environ, on rencontre un grand ravin au milieu duquel coule un torrent; dans la partie de ce ravin qui fait face (par conséquent, vers le nord pour ceux qui arrivent du sud) est le monastère de Choziba. »

On sait que le moine Phocas visita les Lieux saints vers l'an 1185. La distance qu'il donne entre le monastère de saint Euthyme et celui de Choziba est beaucoup trop grande, si, comme je l'ai supposé, on place le premier de ces couvents au Deir Neby Mousa; mais l'indication relative à la position de Choziba est tellement précise, qu'on ne peut guère hésiter à reconnaître ce couvent à l'endroit que je signale, après d'autres voyageurs.

Un renseignement plus net encore sur l'emplacement du même

[1] Evagrius Scholasticus, *Histoire ecclésiastique*, IV, 7. (*Patrolog. gr.* t. LXXXVI, col. 2716.) — [2] Phocas, *Descriptio Terræ sanctæ*, § 19.

couvent nous est fourni par l'higoumène russe Daniel, qui vint en Palestine soixante et dix ans avant le moine Phocas. Le voici :

On compte vingt-six grandes verstes de Jérusalem jusqu'au Jourdain, dont quinze jusquà Khousiva..... Cet endroit se trouve dans le lit profond d'un torrent, près de la route, à main gauche (par conséquent, à main droite quand on vient de Jéricho). On compte de Khousiva jusqu'à Jéricho cinq verstes, et de Jéricho jusqu'au Jourdain six grandes verstes[1].

La verste russe étant de 1,671 mètres, cinq verstes de Khousiva à Jéricho égalent 8,355 mètres. La distance, en réalité, est un peu moins grande entre ces deux points; mais il est à croire que l'higoumène russe se sert ici du mot *verste*, qui est le mille russe, pour indiquer la même distance que le mille romain, dont la valeur est moins considérable; car, du village actuel d'Er-Riha, la Jéricho du moyen âge, aux grottes qui nous occupent en ce moment, il y a juste cinq milles romains.

Le traducteur de ce passage ajoute en note ce qui suit :

Dans Josué, le même lieu (Chuziba) est nommé Emek Ketzitz, c'est-à-dire *vallée d'incision*, ce qui s'applique parfaitement à l'horrible ravin déchiré qu'on voit à gauche de la route qui conduit de Jérusalem à Jéricho, peu avant le commencement de la descente rapide qui mène à la plaine du Jourdain.... Un torrent coule au fond de ce sombre ravin, formé par des rochers abrupts tapissés de cavernes jadis habitées par des anachorètes, dont le plus célèbre était Jean, surnommé le Chozéwite, qui y avait établi un couvent que les Grecs nomment jusqu'à présent Χοζεβά.

L'identification proposée par M. de Noroff du nom de Chuziba avec celui de Ketziz, et, par conséquent, de la vallée où se trouvent les ruines de ce couvent avec celle qui, dans le texte hébreu, est appelée עֵמֶק קְצִיץ, *E'mek Keziz*, en grec Ἀμεκασίς ou Ἀμεκκασείς, en latin *vallis Casis*, est très-problématique. Cette localité n'est signalée qu'une seule fois par l'écrivain sacré, dans l'énumération des villes de la tribu de Benjamin :

Fueruntque civitates ejus Jericho et Bethhagla et vallis Casis[2].

[1] *Pèlerinage en Terre sainte de l'higoumène russe Daniel*, traduit par Abraham de Noroff, p. 45. — [2] *Josué*, c. XVIII, v. 21.

M. de Saulcy, dans son *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, signale non loin du *Bir el-Haoudh* une vallée appelée Oued Kâaziz, et il s'exprime ainsi à ce sujet :

Nous avons rencontré, à deux kilomètres à l'est du Bir el-Haoudh ou fontaine des Apôtres, la tête d'une vallée qui s'appelle Kâaziz, et qui nous a conservé intact le nom de la cité de Benjamin nommée dans Josué Amik-Kaziz[1].

Pour retrouver les restes de la ville de ce nom mentionnée par Josué, il me paraît donc plus naturel de les chercher le long de la vallée indiquée par M. de Saulcy que près de l'Oued el-Kelt, à cause du rapprochement trop éloigné des mots Chuziba et Kaziz.

Redescendus de la colline du haut de laquelle nous avions aperçu les grottes en question, nous continuons à suivre, dans la direction tantôt de l'ouest-sud-ouest, tantôt du sud-ouest, la même voie antique, que bordent toujours les vestiges du même aqueduc; la montée est plus facile.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous longeons à notre gauche un oued appelé *Er-Roummani*, الرومّانى.

A neuf heures cinq minutes, la montée commence à redevenir plus roide; des degrés ont été ménagés de distance en distance dans le roc pour aider à l'ascension ou à la descente.

A neuf heures dix-sept minutes, je remarque, renversée par terre, à gauche de la route, une petite colonne monolithe, avec sa base attenante; c'est une ancienne borne milliaire; elle est sans inscription; les Arabes la désignent vulgairement sous le nom de *Dabbous el-A'bed*, دبّوس العبد.

KHAN EL-HATROUR.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte au *Khan el-Hatrour*, خان الحترور. Ce grand établissement, destiné à héberger les voyageurs, tombe en ruine de toutes parts; néanmoins, il est de fondation assez récente; car il date seulement, m'a-t-on dit,

[1] De Saulcy, *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 140.

d'Ibrahim Pacha. Sa forme est celle d'un vaste rectangle; il est construit en pierres de dimensions moyennes, mais régulières. Intérieurement, il renferme une citerne et un oratoire musulman dont le mihrab est bien conservé. Ce khan ou caravansérai a succédé à un autre beaucoup plus ancien. Il est placé là à moitié chemin à peu près de Jérusalem à Jéricho, et à l'endroit culminant de la route.

KAL'AAT ED-DEMM (CASTELLUM ADOMMIM).

A quelques minutes de là, au nord-est, je vais visiter sur une colline les restes d'un petit fort appelé *Kal'aat ed-Demm*, قلعة الدم, *château du sang*. Un fossé pratiqué dans le roc, large de six mètres sur une profondeur à peu près égale, l'environne de tous côtés, excepté sur deux points, à l'est et à l'ouest, où une étroite chaussée a été ménagée pour y pénétrer. Au delà de ce fossé règne une enceinte consistant en un mur très-épais construit en blocage, mais revêtu de pierres régulières de grandeur moyenne. Ce revêtement a disparu en beaucoup d'endroits. Les voûtes des salles qui existent encore offrent l'apparence d'une ogive peu prononcée; d'autres sont écroulées et couvrent le sol de leurs débris. Tel qu'il est, ce fortin, qui sert actuellement de refuge à des bergers et à leurs troupeaux, ne paraît pas remonter au delà du moyen âge; il a été construit, soit par les musulmans, soit par les croisés; mais il doit occuper certainement l'emplacement d'un fort plus ancien, et les fossés creusés dans le roc appartiennent peut-être à cette époque plus reculée.

A mon avis, il est question de ce fort dans le passage où Eusèbe parle d'Adommim, passage qui est terminé par ces mots : *ἔνθα ἐστὶ φρούριον, où un poste militaire a été établi*, mots qui grammaticalement semblent se rapporter à Ἱεριχώ, qui précède immédiatement, mais qui logiquement, comme je l'ai déjà dit, doivent se rapporter à Ἀδουμμίν, qui est le sujet de la phrase et l'objet du paragraphe.

Il en est de même, dans la traduction de saint Jérôme, des mots : *ubi castellum militum situm est ob auxilia viatorum*, que l'on doit réunir, par la pensée, non pas à *Jerichum*, qui précède immédiatement, mais à *Adommim*, dont tout ce qui suit n'est que le corollaire. D'ailleurs, saint Jérôme, en ajoutant au témoignage de l'existence de ce fort la raison de son établissement, c'est-à-dire la protection des voyageurs, qui ne pouvait être mieux assurée sur cette route, infestée par les voleurs autrefois comme maintenant, qu'en plaçant un poste à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, saint Jérôme, dis-je, nous indique lui-même par là que nous devons rattacher à la localité signalée par lui sous le nom d'Adommim le fort en question.

Toujours est-il que, au moyen âge, un fort s'élevait en cet endroit. Nous lisons, en effet, dans le moine Burchard du Mont-Sion :

De Iericho quatuor leucis contra occidentem, via que ducit in Ierusalem, ad sinistram Quarentene est castrum Adommim, ubi ille qui descendit ab Jerusalem in Iericho incidit in latrones. Quod modernis temporibus multis contigit ibidem, et ab effusione frequenti sanguinis locus ille nomen accepit. Est enim horribilis visu et periculosus valde, nisi aliquis vadat sub conductu [1].

Le nom Kal'aat ed-Demm (château du sang) n'est que la reproduction arabe de celui de *castrum Adommim*, et la distance marquée par le moine Burchard entre ce *castrum* et Jéricho, je veux dire quatre lieues à l'ouest de cette dernière ville, est parfaitement exacte; car il faut environ trois heures et demie de marche pour se rendre de la fontaine d'Élisée au Kal'aat ed-Demm, en se dirigeant presque constamment à l'ouest-sud-ouest.

C'est au Khan el-Hatrour, désigné pareillement sous le nom de Khan el-Ahmar, qu'une fort ancienne tradition place l'histoire du bon Samaritain, faisant soigner dans une hôtellerie un homme dépouillé par des voleurs sur la route de Jérusalem à Jéricho et laissé par eux à demi mort.

30. Jésus, reprenant, dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho.

[1] Burchardus de Monte Sion. *Descriptio Terræ sanctæ*, édit. Laurent, p. 62.

et il tomba entre les mains de voleurs, qui, l'ayant dépouillé et couvert de plaies, s'en allèrent, le laissant à demi mort.

31. Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin; l'ayant vu, il passa outre.

32. Pareillement un lévite, se trouvant près de là, le vit et passa outre aussi.

33. Mais un Samaritain, qui était en voyage, vint près de lui et, le voyant, fut touché de compassion.

34. Et s'approchant, il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin; et, le mettant sur sa monture, il le conduisit en une hôtellerie et prit soin de lui[1].

Que ce soit là une histoire véridique ou une simple parabole, comme on le pense généralement, toujours est-il que l'hôtellerie à laquelle Notre-Seigneur fait allusion peut fort bien avoir été une espèce de khan, semblable à ceux que l'on rencontre encore maintenant partout en Orient, et bâti jadis sur le même emplacement que celui dont je viens de signaler les ruines.

Quant à l'étymologie de la dénomination *Ma'aleh Adoummim* (montée des rouges), j'ai cité plus haut celle que donne saint Jérôme dans le passage suivant :

Adommim, quondam villula, nunc ruinæ, in sorte tribus Judæ, qui locus usque hodie vocatur Maledomim, et græce dicitur Ἀνάβασις Πύῤῥων, latine autem appellari potest Ascensus Rufforum sive Rubentium, propter sanguinem qui illic crebro a latronibus funditur.

Cette étymologie semble confirmée par le nom de *Kal'aat ed-Demm* (château du sang), donné au fortin que j'ai décrit.

M. de Saulcy en propose une autre :

Les flancs déchirés que nous apercevons, surtout à l'ouest du fort, présentent de grandes taches d'un rouge assez vif pour trancher sur le ton jaunâtre de tout le terrain environnant, et j'avoue que je suis fort tenté de croire que la dénomination antique de Ma'aleh Adoummim, aussi bien que celle de tour Rouge, portée par cet endroit au moyen âge, et de Khan el-Ahmar, qu'il porte de nos jours, vient de cette cause purement géologique, plutôt que d'attribuer cette épithète au sang qu'ici les voleurs de grand chemin répandaient trop souvent[2].

[1] *Saint Luc*, c. x, v. 30-34. — [2] De Saulcy, *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 193.

A onze heures trente-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-ouest, en nous engageant dans une descente assez rapide; la voie que nous suivons est en partie pratiquée dans le roc en forme d'escalier.

A onze heures trente-huit minutes, elle devient plus facile et n'est plus que légèrement inclinée.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous descendons dans le lit de l'*Oued Seder*, واد سدر, qui décrit de nombreux détours et que nous traversons plusieurs fois successivement.

A midi quinze minutes, nous parvenons sur un petit plateau cultivé; une quantité énorme de sauterelles dévorent le blé qu'on y a semé et voltigent par nuages épais sur notre passage.

A'ÏN EL-HAOUDH.

A midi vingt minutes, nous commençons à descendre vers l'ouest, puis vers le sud-ouest.

A midi trente minutes, nous suivons le lit de l'*Oued el-Haoudh*, واد الحوض, que nous traversons à plusieurs reprises. C'est le même, je pense, que celui dont j'ai parlé tout à l'heure; seulement il change de nom en cet endroit.

A une heure trente minutes, nous faisons halte près de l'*A'ïn el-Haoudh*, عين الحوض (la source de l'auge). Les chrétiens la désignent sous le nom de *fontaine des Apôtres*. L'eau en est bonne, mais pleine quelquefois de petites sangsues. Elle s'écoule sous une arcade ogivale par un conduit pratiqué à travers une construction d'apparence arabe et à moitié ruinée, et elle tombe dans un petit bassin oblong, en forme d'auge; de là le nom que les indigènes donnent aujourd'hui à la fontaine. A côté est un birket carré mesurant six pas sur chaque face, qu'elle remplit seulement à l'époque des grandes pluies. Comme les apôtres ont dû nécessairement passer par là à la suite de Notre-Seigneur en se rendant de Jérusalem à Jéricho et en revenant vers la Cité sainte, et qu'ils se sont probablement désaltérés à cette fontaine, ainsi que le font tous les voya-

geurs qui accomplissent ce voyage, les chrétiens la vénèrent sous la dénomination que j'ai indiquée plus haut. On voit sur les flancs rocheux d'une colline voisine les restes d'un khan d'apparence arabe.

L'A'ïn Haoudh est très-probablement la source appelée, dans la Bible, *E'n-Chemech*, עֵין שֶׁמֶשׁ; en grec, ἡ πηγὴ τοῦ Ἡλιοῦ ou πηγὴ Βαιθσαμύς; en latin, *Ensemes* ou *fons Solis*. Située sur la limite de la tribu de Juda et de celle de Benjamin, elle est mentionnée entre la fontaine de Rogel et la montée d'Adommim, comme cela résulte des versets suivants :

7. Et tendens (terminus Judæ) usque ad terminos Debera de valle Achor, contra aquilonem respiciens Galgala, quæ est ex adverso ascensionis Adommim, ab australi parte torrentis : transitque aquas, quæ vocantur fons Solis; et erunt exitus ejus ad fontem Rogel [1].

16. ....Descenditque (terminus tribus Benjamin) in Geennom (id est vallem Ennom) juxta latus Jebusæi ad austrum : et pervenit ad fontem Rogel,

17. Transiens ad aquilonem, et egrediens ad Ensemes, id est fontem Solis;

18. Et pertransit usque ad tumulos qui sunt e regione ascensionis Adommim [2].....

Or, telle est précisément la position de l'A'ïn Haoudh. Les anciens Kananéens avaient peut-être élevé là un petit sanctuaire en l'honneur du soleil, qui était certainement une de leurs divinités, comme le prouve l'existence en Palestine de plusieurs villes du nom de *Beth-Chemech* (maison du soleil), avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise.

ABOU-DIS.

A deux heures, nous poursuivons notre marche vers l'ouest, en gravissant un sentier taillé en escalier à travers des collines pierreuses.

A deux heures vingt minutes, nous parvenons sur un plateau

[1] *Josué*, c. XV, v. 7. — [2] *Ibid.* c. XVIII, v. 16-18.

où je remarque plusieurs citernes antiques pratiquées dans le roc et couvertes à leur orifice d'un gros bloc monolithe de forme ronde, percé à son centre; il pouvait se boucher avec une autre pierre engagée dans cette ouverture.

A une faible distance de là, vers le sud-est, nous apercevons le village d'*Abou-Dis*, ابو ديس, situé sur une colline. Une maison plus considérable et plus élevée que les autres est celle du cheikh. Ce village est probablement l'antique Bahourim, en hébreu, בַּחוּרִים et בַּחֻרִים; en grec, Βαρακίμ, Βαουρείμ, Βαουρίμ, Βαχουρής et Βαουρίν; en latin, *Bahurim*.

David, fuyant devant son fils Absalom, après avoir franchi la montagne des Oliviers, passa par cette localité dans sa retraite vers le Jourdain, ce qui prouve qu'elle était voisine de la route conduisant à Jéricho et non loin à l'est de la montagne des Oliviers. Il fut assailli près de là de pierres et d'outrages par un nommé Séméï, fils de Gera, de la maison de Saül, qui se mit à le maudire.

1. Cumque David transisset paululum montis (Olivarum) verticem, apparuit Siba, puer Miphiboseth, in occursum ejus.....

5. Venit ergo rex David usque Bahurim; et ecce egrediebatur inde vir de cognatione domus Saul, nomine Semei, filius Gera, procedebatque egrediens, et maledicebat;

6. Mittebatque lapides contra David[1].....

Jonathas, fils d'Abiathar, et Achimaas, fils de Sadoc, chargés bientôt d'un message secret pour David par l'intermédiaire d'une servante, qui vint les trouver près de la fontaine de Rogel, où ils se tenaient, se hâtèrent de partir et d'aller le transmettre au roi; mais, se voyant découverts et poursuivis, ils se réfugièrent à Bahourim, dans une maison dont le vestibule contenait un puits, où ils descendirent. Quand ceux qui les poursuivaient furent parvenus à cette maison, on leur dit qu'ils s'étaient contentés de boire un peu d'eau, et qu'ils s'en étaient allés. Après le départ des émissaires d'Absalom, Jonathas et Achimaas remontèrent du puits et s'em-

[1] *Rois*, l. II, c. XVI, v. 1, 5, 6 et suiv.

pressèrent d'aller porter à David le conseil de traverser immédiatement le Jourdain.

17. Jonathas autem et Achimaas stabant juxta fontem Rogel; abiit ancilla et nuntiavit eis; et illi profecti sunt, ut referrent ad regem David nuntium; non enim poterant videri, aut introire civitatem.

18. Vidit autem eos quidam puer, et indicavit Absalom; illi vero concito gradu ingressi sunt domum cujusdam viri in Bahurim, qui habebat puteum in vestibulo suo, et descenderunt in eum.

19. Tulit autem mulier et expandit velamen super os putei, quasi siccans ptisanas; et sic latuit res.

20. Cumque venissent servi Absalom in domum, ad mulierem dixerunt : Ubi est Achimaas et Jonathas? Et respondit eis mulier : Transierunt festinanter, gustata paululum aqua. At hi qui quærebant, cum non reperissent, reversi sunt in Jerusalem.

21. Cumque abiissent, ascenderunt illi de puteo, et pergentes nuntiaverunt regi David, et dixerunt : Surgite et transite cito fluvium [1] . . . . .

L'historien Josèphe, en racontant le même fait, ajoute quelques détails qui sont utiles à recueillir, parce qu'ils contribuent à faire reconnaître dans Abou-Dis le Bahourim de la Bible.

Γενομένους δ' αὐτοὺς ἀπὸ σταδίων τῆς πόλεως δύο θεῶνταί τινες ἱππεῖς καὶ διαβάλλουσι πρὸς τὸν Ἀβεσάλωμον. Ὁ δ' εὐθὺς ἔπεμψε τοὺς συλληψαμένους. Νοήσαντες δὲ τοῦτο οἱ τῶν ἀρχιερέων παῖδες, ἐκτραπέντες τῆς ὁδοῦ παραχρῆμα, εἰς κώμην τινὰ τῶν Ἱεροσολύμων οὐκ ἄπωθεν ἑαυτοὺς ἔδωκαν· Βαχουρὴς ἦν ὄνομα τῇ κώμῃ[2].....

« Comme ils (Achimaas et Jonathas) se trouvaient à deux stades de la ville, deux cavaliers les aperçoivent et en donnent avis à Absalom. Celui-ci dépêche aussitôt des hommes pour s'emparer d'eux. Les fils des pontifes s'en étant doutés, se détournent de la route et se réfugient aussitôt dans un village peu éloigné de Jérusalem et nommé Bachouris. »

Or, Abou-Dis est précisément un peu écarté, vers le sud, de la route conduisant de Jérusalem à Jéricho, et à une faible distance de la Cité sainte, cinq kilomètres environ. Ce village, par sa position et par sa proximité de Jérusalem, répond donc très-bien aux indi-

[1] *Rois*, l. II, c. XVII, v. 17-21. — [2] *Antiq. judaïq.* l. VII, c. IX, § 7.

cations fournies par Josèphe, relativement à celui de Bachouris, le *Bahourim* du texte hébreu.

Phaltiel, époux de Michol, contraint de la rendre à David, à qui elle avait été d'abord donnée par Saül, l'accompagna en pleurant jusqu'à Bahourim.

14. Misit autem David nuntios ad Isboseth filium Saul, dicens : Redde uxorem meam Michol, quam despondi mihi centum præputiis Philisthiim.

15. Misit ergo Isboseth, et tulit eam a viro suo Phaltiel, filio Lais.

16. Sequebaturque eam vir suus, plorans, usque Bahurim ; et dixit ad eum Abner : Vade et revertere. Qui reversus est[1].

EL-A'ZARIEH (BÉTHANIE).

Nous nous arrêtons ensuite bientôt en passant à la pierre dite *du Colloque*. On l'appelle ainsi parce que, d'après la tradition, Notre-Seigneur y était assis lorsqu'il conversa avec Marthe, et qu'il eut avec elle le sublime entretien rapporté dans les versets suivants :

19. Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo.

20. Martha autem, ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat.

21. Dixit ergo Martha ad Jesum : Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus ;

22. Sed et nunc scio quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus.

23. Dixit illi Jesus : Resurget frater tuus.

24. Dixit ei Martha : Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die.

25. Dixit ei Jesus : Ego sum resurrectio et vita ; qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet ;

26. Et omnis qui vivit, et credit in me, non morietur in æternum. Credis hoc ?

27. Ait illi : Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.

28. Et cum hæc dixisset, abiit, et vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens : Magister adest, et vocat te.

[1] *Rois*, l. II, c. III, v. 14-16.

29. Illa, ut audivit, surgit cito, et venit ad eum.

30. Nondum enim venerat Jesus in castellum; sed adhuc erat in illo loco ubi occurrerat ei Martha[1].

La pierre témoin de ce colloque divin est ainsi décrite par Quaresmius :

Lapis quidam oblongus, non multum a reliqua rupe elevatus, satis durus, mixti coloris, albi et nigri, qui communiter lapis Bethaniæ appellatur, a fidelibus magna habitus veneratione, quoniam, secundum veterem traditionem, cum Christus Dominus Bethaniam venit Lazarum resuscitaturus, supra eum sedit, expectans Mariam Magdalenam ab eo per Martham vocatam[2].

Je n'ai rien à ajouter à cette description, qui est très-exacte. Quant à la tradition relative à la pierre dite *du Colloque*, remonte-t-elle jusqu'aux premiers siècles du christianisme ou date-t-elle d'une époque beaucoup plus récente? Je l'ignore : toujours est-il qu'au moyen âge elle était bien établie, comme le prouve le passage suivant du moine Burchard, en 1283 :

De Adommim duabus leucis contra occidentem est Bachurim, de tribu Benjamin, de quo fuit Semei, filius Gera, qui maledixit David, quando fugit a facie Absalom, ut dicitur II Regum. Et est castrum satis pulchrum et in monte alto situm.

De Bachurim contra occidentem, quantum bis potest jacere arcus, loco proclivieri, est Bethania, castellum Marthe et Marie. Ante cujus introitum minus quam jactus est lapidis, juxta cisternam, in campo ostenditur locus ubi Domino Bethaniam venienti primo occurrit Martha et postea Maria ab ea vocata[3].

Ce passage est très-précieux, parce qu'il nous montre qu'à cette époque Abou-Dis était considéré comme l'ancienne Bahourim, opinion que j'ai adoptée comme très-vraisemblable. En effet, si l'on fixe le *castrum Adommim* au *Kal'aat ed-Demm*, et que l'on marche de là l'espace de deux lieues vers le sud-ouest (*ad occidentem*), on arrive tout droit à Abou-Dis, le *castrum Bachurim* du moine Burchard.

[1] *Saint Jean*, c. XI, v. 19-30.

[2] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 330.

[3] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, édit. Laurent, p. 62.

Plus à l'occident encore, mais dans un voisinage assez rapproché, ce que Burchard exprime par les termes naturellement un peu vagues de : « à deux portées d'arc, » *quantum bis potest jacere arcus*, on trouve Béthanie. Ce village est situé, en réalité, à vingt-cinq minutes de marche au nord-nord-ouest d'Abou-Dis et non à l'ouest; mais il ne faut pas demander des indications aussi précises à un simple itinéraire de pèlerin.

Avant d'entrer à Béthanie, ajoute Burchard, et, par conséquent, à l'est de ce village en venant de Jéricho, on montre dans un champ, près d'une citerne, l'endroit où Marthe accourut à la rencontre de Notre-Seigneur, qui venait précisément d'au delà du Jourdain, où il s'était réfugié, et se rendait à Béthanie par la voie de Jéricho. Cela ressort, en effet, des versets suivants :

23. Et ambulabat Jesus in templo, in porticu Salomonis.

24. Circumdederunt ergo eum Judæi, et dicebant ei : Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam.

39. Quærebant ergo eum apprehendere; et exivit de manibus eorum.

40. Et abiit iterum trans Jordanem, in eum locum ubi erat Joannes baptizans primum, et mansit illic[1].

Or, au commencement du chapitre qui suit immédiatement, le même évangéliste nous raconte la venue de Notre-Seigneur à Béthanie, où il ressuscita Lazare. Comme il arrivait de Bethabara au delà du Jourdain, c'est-à-dire du gué qui est directement à l'est de la fontaine d'Élisée, il n'avait pas d'autre route à prendre pour aller à Béthanie que la voie romaine de Jéricho. C'est donc à l'est de Béthanie qu'eut lieu la rencontre de Notre-Seigneur avec Marthe, et cette rencontre, ajoute la tradition, se fit près d'une citerne.

Ante cujus introitum minus quam jactus est lapidis, juxta cisternam, in campo ostenditur locus ubi Domino Bethaniam venienti primo occurrit Martha.

L'indication de cette citerne, que l'on montre encore aujourd'hui

[1] *Saint Jean*, c. x, v. 23 et 24, 39 et 40.

non loin de la pierre *du Colloque*, et que les chrétiens désignent sous le nom de *citerne de Marthe*, prouve qu'à l'époque de Burchard la tradition était la même que celle qui règne encore aujourd'hui. Il est à croire qu'un petit oratoire devait jadis s'élever en cet endroit, selon la remarque de Quaresmius :

Circa hunc lapidem cernuntur quædam fundamenta, ex quibus dijudicatur pios fideles sacellum circa ipsum erexisse in memoriam Christi super eum sedentis[1].

En nous dirigeant de là vers l'ouest, nous atteignons bientôt les premiers jardins de Béthanie. Les murs qui les environnent sont bâtis en pierres sèches, parmi lesquelles j'en remarque un assez grand nombre qui paraissent provenir d'anciennes constructions.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous sommes à Béthanie, village peu considérable et dont les maisons sont grossièrement construites; il est habité par des musulmans. Ce qui nous attire tout d'abord, c'est la fameuse crypte connue sous le nom de *tombeau de Lazare*. Un escalier de vingt-six marches, dont la direction est celle du nord au sud, puis décrit un coude de l'est à l'ouest, conduit à un vestibule voûté en ogive, long de trois mètres sur deux de large, à l'angle sud-ouest duquel est un autel grossièrement bâti, où les Pères de Terre-Sainte viennent quelquefois célébrer la messe. De là on pénètre, en descendant trois autres marches, et par un corridor bas et étroit, dans une autre chambre, voûtée également en ogive, dont la longueur est de deux mètres et demi et la largeur de deux mètres. C'est le tombeau de Lazare, vénéré à la fois par les musulmans et par les chrétiens. Cette ancienne grotte sépulcrale, actuellement ouverte, était jadis fermée par une grosse pierre, placée non pas verticalement devant l'entrée, en guise de porte, comme pour le tombeau de Notre-Seigneur, mais horizontalement au-dessus de l'ouverture par laquelle on pénètre aujour-

[1] Quaresmius. *loc. cit.*

d'lui, en se courbant, dans la chambre funéraire. Cette particularité est très-nettement indiquée dans l'Évangile.

Nous lisons, en effet, dans saint Jean :

Jesus ergo, rursum fremens in semetipso, venit ad monumentum. Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei[1].

Pour la fermeture du tombeau de Notre-Seigneur, au contraire, l'Évangile se sert de l'expression suivante :

Et (Joseph) posuit illud (corpus Jesu) in monumento suo novo, quod exciderat in petra. Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti, et abiit[2].

Et ecce terræ motus factus est magnus. Angelus enim Domini descendit de cœlo; et accedens revolvit lapidem, et sedebat super eum[3].

Les mots *lapis superpositus erat ei*, « une pierre avait été placée au-dessus de la grotte, » nous montrent péremptoirement que celle-ci était souterraine, et qu'on devait y descendre au moyen de quelques degrés.

Notre-Seigneur se trouvait probablement dans la chambre qui sert actuellement de vestibule, et qui est depuis longtemps transformée en une petite chapelle, lorsqu'il ordonna d'ôter la pierre qui couvrait l'entrée du sépulcre, et lorsque, ensuite, la pierre une fois enlevée, il s'écria d'une voix forte : « Lazare, sors du tombeau. » Aussitôt le mort en sortit, les pieds et les mains enveloppés de bandelettes et la tête couverte d'un suaire. Jésus ajouta : « Déliez-le et laissez-le aller. »

39. Ait Jesus : Tollite lapidem. Dicit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat : Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim.

40. Dicit ei Jesus : Nonne dixi tibi quoniam, si credideris, videbis gloriam Dei?

41. Tulerunt ergo lapidem. Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit : Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me.

42. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum qui circumstat, dixi; ut credant quia tu me misisti.

[1] *Saint Jean*, c. XI, v. 38. — [2] *Saint Matthieu*, c. XXVII, v. 60. — [3] *Id.* c. XXVIII, v. 2.

43. Hæc cum dixisset, voce magna clamavit : Lazare, veni foras.

44. Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata. Dixit eis Jesus : Solvite eum et sinite abire[1].

Le tombeau où s'accomplit cet éclatant miracle de Notre-Seigneur dut être de bonne heure consacré par la vénération des fidèles.

Nous lisons dans le Pèlerin de Bordeaux, qui écrivait l'an 333 de notre ère :

Inde ad orientem passus mille quingentos est villa quæ appellatur Bethania. Est ibi crypta ubi Lazarus positus fuit, quem Dominus suscitavit.

Cette crypte était-elle déjà devenue un oratoire et était-elle comprise dans une église plus considérable? Le Pèlerin de Bordeaux ne le dit pas, mais la chose est possible. Dans tous les cas, elle était signalée par la tradition comme étant le tombeau de Lazare.

L'an 339, Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, annonce que l'on montrait de son temps à Béthanie le lieu où avait été mis Lazare :

Βηθανία, ἔνθα ὁ Χριστὸς τὸν Λάζαρον ἤγειρεν· δείκνυται εἰς ἔτι καὶ νῦν ὁ Λαζάρου τόπος.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, vers la fin du même siècle, y ajoute quelques détails précieux.

Bethania, villa in secundo ab Ælia milliario, in latere montis Oliveti, ubi Salvator Lazarum suscitavit, cujus et monumentum ecclesia nunc ibidem exstructa demonstrat.

De ce témoignage il résulte clairement que, à cette époque, une église avait été élevée au-dessus de ce tombeau, qui était contenu dans son enceinte.

Ailleurs, ce même Père de l'Église, en reproduisant une lettre écrite par sainte Paule et par sa fille sainte Eustochie à Marcella, pour l'engager à quitter Rome et à les rejoindre en Palestine, leur prête ces paroles :

[1] *Saint Jean*, c. XI, v. 39-44.

Ergone erit illa diès, quando nobis liceat..... in Oliveti monte cum ascendente Domino voto et animo sublevari? Videre exire Lazarum fasciis colligatum [1]?.....

Ailleurs encore, dans son Épitaphe de sainte Paule, il nous montre cette pieuse Romaine pénétrant dans le sépulcre de Lazare et visitant la maison de Marie et de Marthe :

Post ingressa sepulcrum Lazari, Mariæ et Marthæ vidit hospitium [2].

Si, au IVe siècle, le tombeau de Lazare était vénéré par les fidèles à cause du grand miracle que Notre-Seigneur y avait accompli, s'il était déjà renfermé comme une crypte dans un sanctuaire, il est difficile de croire qu'une tradition si enracinée alors fût de date récente, et que les chrétiens se fussent mépris sur le véritable emplacement d'un tombeau que la religion avait dû consacrer de très-bonne heure. Or si, comme tout porte à le croire, la tradition était alors parfaitement fondée sur ce point, elle n'a pu s'altérer depuis, ce tombeau ayant été sans cesse vénéré jusqu'à nos jours, ainsi que l'attestent les témoignages de nombreux pèlerins. Antonin de Plaisance, au commencement du VIe siècle, signale à Béthanie le monument de Lazare, *monumentum Lazari* [3]; Arculphe, dans la dernière partie du même siècle, mentionne dans ce bourg un grand monastère et une basilique élevée au-dessus de la grotte d'où Notre-Seigneur avait fait sortir vivant Lazare, mort depuis quatre jours.

Arculfus quemdam Bethaniæ campulum magna olivarum silva circumdatum visitavit, ubi grande inest monasterium et grandis basilica super illam ædificata speluncam de qua Dominus quatriduanum mortuum suscitavit Lazarum [4].

Bernard le Sage, en 870, parle également d'un monastère existant à Béthanie, et d'une église contenant le tombeau de Lazare.

[1] *Hieronymi opera omnia*, édit. Migne, t. I, p. 491.

[2] *Ibid.* p. 887.

[3] Antonin. Placent. c. XVI.

[4] Adamnanus, l. I, c. XXIV.

Inde transivimus ad Bethaniam, que est ad meridiem, distans a monte Oliveti miliario uno, in descensu ipsius montis, in quo est monasterium, cujus ecclesia sepulcrum monstrat Lazari[1].

Un fragment du livre d'Arculphe, cité à la suite de l'Itinéraire de Bernard le Sage dans le même ouvrage, contient le passage suivant :

Ubi monumentum Lazari est ecclesia ibidem structa demonstrat, et monasterium grande in campo quodam Bethanie, magna olivarum silva circumdatum. Est autem Bethania duodecim stadiis ab Jerusalem[2].

Cette église, puisqu'elle est déjà mentionnée par saint Jérôme et peut-être même indiquée par le Pèlerin de Bordeaux, lorsqu'il parle de la crypte où avait été placé le corps de Lazare, est signalée encore dans les siècles subséquents par une foule de pèlerins. Elle dut être réparée, sans doute, à l'époque des croisades. Vers 1103, le moine Sæwulf nous dit qu'on voyait à Béthanie l'église Saint-Lazare, qui renfermait le tombeau de ce personnage et ceux de beaucoup d'évêques de Jérusalem.

Bethania vero, ubi Lazarius a Domino resuscitatus est a mortuis, distat a civitate quasi per duo miliaria ad orientem, in alio latere montis Oliveti : ibi est ecclesia sancti Lazari, in qua conspicitur sepulchrum ipsius et multorum episcoporum Jerosolimitanorum[3].

En 1114, le couvent de Saint-Lazare et l'église du même nom appartenaient aux chanoines du Saint-Sépulcre.

Après l'expulsion des Latins de Jérusalem, le moine Burchard, en 1283, descendit dans le tombeau de Lazare, qui alors était encore recouvert de marbre et renfermé dans une chapelle, ornée elle-même de plaques de marbre :

In Bethania adhuc ostenditur domus Simonis leprosi, in qua cum eo recubuit Dominus Ihesus. Item domus Marthe, in qua fuit sepius hospitatus. Que hodie est ecclesia in honore ipsarum (Mariæ et Marthæ) facta. Item se-

[1] *Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 791.

[2] *Ibid.* p. 803.

[3] *Ibid.* p. 848.

pulchrum Lazari, de quo resuscitatus fuit, non longe ab ecclesia, ubi facta est capella marmorea, valde decens et pulchra, et monumentum ipsum marmore tectum, in quod ego eciam descendi. Sarraceni multum honorant sepulchrum istud, propter miraculum resuscitationis ibi factum a Domino[1].

Un témoignage également précieux à recueillir, et que j'oubliais de citer, est celui de Wilbrand d'Oldenborg, qui visita la Palestine en 1211.

Inde venimus Bethaniam. Quod est castellum parvum, duas habens ecclesias in se, a Sarracenis observatas : unam in qua aliquando erat domus Simonis leprosi. In illa vidimus locum ubi Maria Magdalena, exemplum penitencie, amplexata pedes Domini, graciam quesivit et obtinuit. Alteram, in qua erat ortus Marie et Marthe. In qua vidimus monumentum a quo Dominus resuscitavit Lazarum. Iste ecclesie adeo vicine sunt ut, secundum meam opinionem, Lazarus in orto vel curia Simonis fuerit sepultus[2].

On voit, par toutes ces citations et par beaucoup d'autres que je pourrais produire encore, que la grotte où fut enseveli Lazare a toujours été de la part des chrétiens, et cela dès les premiers siècles de l'Église, l'objet d'un culte tout particulier, à cause du grand miracle que Notre-Seigneur y avait opéré. Les musulmans eux-mêmes, autrefois comme maintenant, l'ont constamment eue en singulière vénération. Il est donc impossible, à mon sens, d'en contester sérieusement l'authenticité. Seulement, comme ce tombeau a formé, dès le règne de Constantin[3] probablement, la crypte d'une église et qu'il paraît avoir été revêtu de plaques de marbre depuis longtemps enlevées, il a dû subir, ainsi que le vestibule qui le précédait, diverses modifications; quelques-unes même, par exemple l'escalier de vingt-six marches qui conduit dans ce vestibule, ne remontent pas au delà du XVIe siècle. Ce sont les Franciscains de Jérusalem qui obtinrent alors des musulmans, à prix d'argent, le droit de l'établir, quand ceux-ci murèrent l'entrée primitive et érigèrent une mosquée à côté du tombeau. Cette petite mosquée, dans la-

[1] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, édit. Laurent, p. 62.

[2] Wilbrandus de Oldenborg, *Peregrinatio*, édit. Laurent, p. 189. — [3] Nicéphore, *Histoire ecclésiastique*, l. VIII, c. XXX.

quelle les Arabes de l'endroit m'empêchèrent de pénétrer, occupe une partie de l'emplacement que couvrait jadis l'église Saint-Lazare.

On montre également à Béthanie, à une distance de 85 pas environ à l'est du tombeau de Lazare, les restes d'une abside et un fragment de pavé en mosaïque d'une ancienne église chrétienne.

Au sud de ce même tombeau, à une quarantaine de pas d'intervalle, les pèlerins vénèrent l'emplacement de la maison dite *de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe*, et ont l'habitude d'y réciter l'évangile suivant :

38. Factum est autem, dum irent, et ipse intravit in quoddam castellum : et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam.

39. Et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.

40. Martha autem satagebat circa frequens ministerium; quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare? Dic ergo illi ut me adjuvet.

41. Et respondens dixit illi Dominus : Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima.

42. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea[1].

J'ai déjà cité plus haut un passage de saint Jérôme, dans lequel ce Père de l'Église nous montre sainte Paule visitant à Béthanie le tombeau de Lazare, et ensuite la maison de Marthe et de Marie.

Post ingressa sepulcrum Lazari, Mariæ et Marthæ vidit hospitium.

L'emplacement que l'on montre aujourd'hui comme représentant la maison des deux sœurs de Lazare est-il bien le même que celui que sainte Paule visita au IVe siècle? Je ne saurais l'affirmer avec la même certitude que pour le tombeau témoin de la résurrection miraculeuse de l'ami de Jésus, car les assertions des pèlerins subséquents ont plus d'une fois varié relativement à la place occupée par cette maison. Quelques-uns même distinguent à Bé-

[1] *Saint Luc*, c. x, v. 38-42.

thanie deux maisons, l'une ayant appartenu à Marthe et l'autre à Marie, et séparées l'une de l'autre par quelque intervalle.

On lit, par exemple, dans Quaresmius :

Locus a Bethania, vel sepulchro Lazari, circa tertiam partem milliaris dissitus ostenditur, ubi (ut vetus et recepta habet harum partium traditio) ædificata erat domus B. Mariæ Magdalenæ. Est locus iste in planitie, sed parum elevatus. Vix præexistentis domus fundamenta cernuntur.

Un peu plus bas, Quaresmius ajoute :

Distat parum a loco præcedenti, domo videlicet sanctæ Mariæ Magdalenæ, locus alius illo eminentior, qui vulgo in partibus illis dicitur domus sanctæ Marthæ, hospitis Christi; quia, secundum veterem traditionem, olim erat ibi sanctæ hujus mulieris domus; in præsentia vix aliqua cernuntur vestigia[1].

Le moine Burchard, en 1283, c'est-à-dire plus de trois siècles avant Quaresmius, ne signale, au contraire, à Béthanie, avec la maison de Simon le lépreux, que celle de Marthe, devenue ensuite une église chrétienne en l'honneur de Marthe et de Marie, ce qui implique que cette maison avait jadis servi de résidence aux deux sœurs.

In Bethania adhuc ostenditur domus Simonis leprosi, in qua cum eo recubuit Dominus Ihesus. Item domus Marthe, in qua fuit sepius hospitatus. Que hodie est ecclesia in honore ipsarum facta[2].

Saint Jérôme, dans l'Épitaphe de sainte Paule, ne mentionne pareillement qu'une seule et unique maison, sous le nom de *Mariæ et Marthæ hospitium.*

Quant à la maison dite *de Simon le lépreux*, on en montre actuellement l'emplacement à 190 pas environ à l'ouest du tombeau de Lazare.

On sait que, peu de jours avant sa passion, Notre-Seigneur vint à Béthanie, et pendant qu'il était à table chez Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui, tenant dans ses mains un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux, et le répandit sur sa tête.

[1] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 330. — [2] Burchardus, édit. Laurent, p. 62.

6. Cum autem Jesus esset in Bethania, in domo Simonis leprosi,

7. Accessit ad eum mulier habens alabastrum unguenti pretiosi, et effudit super caput ipsius recumbentis[1].

Saint Marc[2] reproduit à peu près les mêmes détails que saint Matthieu, sans nous dire davantage quelle était cette femme. Mais saint Jean nous apprend que c'était Marie, sœur de Marthe et de Lazare, que Jésus venait de ressusciter peu de temps auparavant.

1. Jesus ergo ante sex dies Paschæ venit Bethaniam, ubi Lazarus fuerat mortuus, quem suscitavit Jesus.

2. Fecerunt autem ei cœnam ibi; et Martha ministrabat; Lazarus vero unus erat ex discumbentibus cum eo.

3. Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici, pretiosi, et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis; et domus impleta est ex odore unguenti[3].

A l'époque des croisades, en 1103, Sæwulf, après avoir parlé de l'église Saint-Lazare à Béthanie, ajoute :

Sub altare est locus ubi Maria Magdalene lavit pedes Domini Jesu, lacrimis et crinibus suis tersit, et osculabatur pedes ejus et unguento ungebat[4].

Ainsi, au commencement du XIIe siècle, on montrait à Béthanie, sous l'autel même de l'église Saint-Lazare, et non loin du tombeau de ce saint personnage, l'endroit où Marie-Madeleine avait parfumé les pieds de Jésus.

J'ai déjà cité plus haut un autre passage de Wilbrand d'Oldenborg, qui, en 1211, parle de deux églises presque contiguës, l'une bâtie sur l'emplacement de la maison de Simon le lépreux, et où sainte Marie-Madeleine avait baisé les pieds de Jésus, l'autre occupant le jardin de Marie et de Marthe, et où se trouvait le tombeau de Lazare.

Actuellement, les ruines qui sont désignées à la piété des pèle-

[1] *Saint Matthieu*, c. XXVI, v. 6-7.

[2] *Saint Marc*, c. XIV, v. 3.

[3] *Saint Jean*, c. XII, v. 1-3.

[4] Sæwulf, *Relatio de peregrinatione ad Terram sanctam*, etc. (Mém. de la Société de géographie de Paris, t. IV, p. 848.)

rins comme étant celles de l'église élevée sur le site de la maison de Simon le lépreux sont fort indistinctes.

D'autres, beaucoup plus considérables, appartiennent à l'ancien couvent de Saint-Lazare, mentionné par Adamnanus[1] d'après Arculphe. A l'époque des croisades, il dépendait des chanoines du Saint-Sépulcre ; plus tard, en 1138, la reine Mélissende, femme du roi Foulques d'Anjou, donna Thekoa en échange de Béthanie aux chanoines du Saint-Sépulcre, et transforma l'ancien couvent de Saint-Lazare, agrandi alors et fortifié par elle, en une abbaye de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît. Le pape Célestin II, en 1143, confirma cet échange par une bulle. Nous savons par Guillaume de Tyr[2] que, pour protéger cette abbaye contre les déprédations des Arabes, la reine Mélissende éleva une puissante tour construite en pierres de taille. La partie inférieure en subsiste encore, et les gros blocs qui la revêtent extérieurement proviennent peut-être d'une plus ancienne construction. Après la mort de la première abbesse, nommée Mathilde, Mélissende y plaça comme supérieure sa sœur cadette, Ivette ou Judith, religieuse du même ordre à l'abbaye de Sainte-Anne à Jérusalem. Des revenus importants, entre autres ceux de Jéricho, furent assurés à l'abbaye de Béthanie, qui, après la chute du royaume latin de Jérusalem, en 1187, fut probablement dévastée par les Sarrasins. Il n'en subsiste plus actuellement que des restes informes.

Pour en revenir au village de Béthanie, il est appelé par les Arabes *El-A'zarieh*, العزارية, que d'autres écrivent et prononcent العازرية, *El-A'azarieh*, nom qui dérive évidemment de celui de Lazare, en arabe العزار, qui y fut ressuscité par Notre-Seigneur. Ce fait éclatant, ainsi que l'église et le monastère de Saint-Lazare, qui, de bonne heure, en consacrèrent le souvenir, firent étendre peu à peu à tout le village le nom de ce saint personnage, et la dénomination de Béthanie fut remplacée, parmi les chrétiens, par celle de

[1] Adamnanus, *De Locis sanctis*, l. I, c. XXIV.

[2] Willelmus Tyrius, l. XV, c. XXVI : «Turrim munitissimam quadris et politis lapidibus, officinis distinctam necessariis, multis sumptibus ædificari præcepit.»

Lazarium, qui amena ensuite parmi les Arabes celle sous laquelle il est encore désigné aujourd'hui.

Quant au nom de Béthanie, en grec Βηθανία, en latin *Bethania*, il paraît avoir été, en hébreu, בֵּית הִינִי, *Beth-Hiné* (maison des dattes), ce qui semble indiquer qu'autrefois cette localité était plantée de palmiers. Cette étymologie est celle que proposent Reland et Lightfoot. Saint Jérôme interprétait autrement ce nom :

Bethania, id est domus afflictionis, vel domus obedientiæ [1].

Il le tirait des deux mots בֵּית עֲנִיָּה, *Beth-A'niah*, le dernier mot signifiant *clémence, douceur*, et aussi *affliction, soumission*.

Béthanie est indiquée dans l'évangéliste saint Jean comme se trouvant à quinze stades de Jérusalem :

Erat autem Bethania juxta Jerosolymam quasi stadiis quindecim [2].

Cette distance répond à celle de deux milles donnée par saint Jérôme dans l'*Onomasticon*.

Bethania, villa in secundo ab Ælia milliario.

D'El-A'zarieh à Jérusalem, on met environ quarante minutes de marche, intervalle de temps parfaitement conforme aux quinze stades de l'Évangile et aux deux milles de saint Jérôme.

Avant de quitter ce village, une question se présente naturellement devant nous.

Nous lisons dans saint Luc, à propos de l'ascension de Notre-Seigneur, le passage suivant :

50. Eduxit autem eos (Jesus) foras in Bethaniam; et elevatis manibus suis benedixit eis.

51. Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis et ferebatur in cœlum.

52. Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno [3].

Dans le texte grec, la teneur du premier verset est encore plus nette.

[1] *Hieronymi opera omnia*, édit. Migne, t. III, p. 1214.

[2] *Saint Jean*, c. XI, v. 18.

[3] *Saint Luc*, c. XXIV, v. 50-52.

Ἐξήγαγε δὲ αὐτοὺς ἔξω ἕως εἰς Βηθανίαν . . .

« Jésus les conduisit hors de la ville jusqu'à Béthanie. . . . »

Il semble résulter de ce témoignage que c'est à Béthanie que Notre-Seigneur monta au ciel, puisque, après avoir dit :

Jésus conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie,

saint Luc ajoute aussitôt :

Élevant les mains, il les bénit.
Et pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et monta au ciel.

Saint Marc raconte ainsi l'ascension de Notre-Seigneur :

14. Novissime recumbentibus illis undecim apparuit; et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis, quia iis qui viderant eum resurrexisse non crediderunt.
15. Et dixit eis : Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ.
19. Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei [1].

Saint Marc, comme on le voit, ne précise pas l'endroit où Notre-Seigneur monta au ciel.

Seulement, comme il raconte son ascension immédiatement après le dernier entretien qu'il eut avec les onze apôtres, pendant qu'ils étaient à manger ensemble, probablement au cénacle, on est tout d'abord porté à penser, le cénacle étant sur le mont Sion, que Jésus-Christ s'éleva au ciel du haut de cette colline.

Voici maintenant un troisième passage relatif à cet incomparable événement, que j'emprunte aux Actes des apôtres :

6. Igitur qui convenerant, interrogabant eum, dicentes : Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel?
7. Dixit autem eis : Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate;
8. Sed accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis

[1] *Saint Marc*, c. XVI, v. 14, 15 et 19.

mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ.

9. Et cum hæc dixisset, videntibus illis, elevatus est; et nubes suscepit eum ab oculis eorum.

10. Cumque intuerentur in cœlum euntem illum, ecce duo viri astiterunt juxta illos in vestibus albis,

11. Qui et dixerunt : Viri Galilæi, quid statis adspicientes in cœlum? Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.

12. Tunc reversi sunt Jerosolymam a monte qui vocatur Oliveti, qui est juxta Jerusalem, sabbati habens iter[1].

Ce dernier verset fixe sur le mont des Oliviers et à la distance d'une mesure sabbatique, c'est-à-dire de deux mille coudées hébraïques ou d'un mille, le lieu d'où les apôtres se disposèrent à revenir à Jérusalem, après avoir vu leur divin maître monter au ciel.

Cette indication formelle de l'auteur des Actes des apôtres, c'est-à-dire saint Luc, nous montre que, lorsque ce même évangéliste nous dit que Notre-Seigneur conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie, et qu'ensuite, après les avoir bénis, il s'éleva au ciel devant eux, il faut admettre implicitement, ce que le texte sacré n'exprime point, qu'il les ramena de Béthanie au mont des Oliviers, Béthanie étant à deux milles de Jérusalem et, par conséquent, à la distance de deux mesures sabbatiques et non pas seulement d'une, comme le marquent les Actes des apôtres.

Peut-être aussi, sans supposer avec quelques critiques l'existence de deux *Béthanie* presque contiguës, l'une sur l'emplacement du village actuel d'El-A'zarieh, l'autre sur le sommet de la montagne des Oliviers, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui le village de Kefr et-Thour, serait-il permis néanmoins de supposer que le territoire de la Béthanie de Lazare, celle qui est signalée plusieurs fois par les évangélistes, commençait au sommet même de la montagne des Oliviers; et ainsi les deux passages de saint Luc relatifs au lieu

[1] *Actes des apôtres*, c. I, v. 6-12.

de l'ascension de Notre-Seigneur, l'un dans son *Évangile*, l'autre dans les *Actes des apôtres*, s'accorderaient parfaitement entre eux. En nous disant que Notre-Seigneur conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie, saint Luc voudrait dire seulement qu'il les mena jusqu'au territoire dépendant de Béthanie, la pente orientale du mont des Oliviers, au bas duquel, vers l'est, était situé ce village, pouvant fort bien être cultivée par les gens de ce petit bourg.

Quant au passage de saint Marc cité également plus haut, il ne contredit qu'en apparence les deux passages beaucoup plus explicites de saint Luc, saint Marc ayant supprimé les intermédiaires qui séparaient l'ascension de Notre-Seigneur de son apparition aux onze apôtres, et n'ayant pas, d'ailleurs, indiqué le lieu d'où il remonta de la terre au ciel.

Je ne fais qu'effleurer ici très-rapidement cette question importante, que je traiterai plus au long dans la monographie que je donnerai plus tard de la Ville sainte et de sa banlieue. En résumé, comme j'essayerai de le montrer par de nombreux documents datant des premiers siècles de l'Église, ce n'est point au village de Béthanie dont nous parlons en ce moment, mais sur le sommet du mont des Oliviers que Jésus-Christ est remonté au ciel, et la basilique élevée par l'ordre de sainte Hélène en ce lieu ne faisait que consacrer une tradition incontestable.

Quoi qu'il en soit, si Béthanie n'a pas eu la gloire d'avoir été le théâtre et le témoin de l'ascension de Notre-Seigneur, elle eut l'honneur de jouir plusieurs fois de sa divine présence, et elle assista à l'un des plus éclatants miracles qu'il accomplît pendant sa vie mortelle. Le tombeau de Lazare est là, toujours ouvert et non moins vénéré des musulmans que des chrétiens. C'est, sans contredit, l'un des sanctuaires les plus authentiques de la Palestine; car la tradition qui s'y rapporte remonte, d'âge en âge, jusqu'aux premiers siècles du christianisme, le Pèlerin de Bordeaux le mentionnant dès 333, sous le nom de *crypta*, ce qui permet de supposer qu'il était déjà transformé en une chapelle souterraine.

Quant aux objections qu'on a alléguées contre l'authenticité de

ce monument, elles se réduisent à deux, qui me paraissent bien faibles :

1° La forme de ce tombeau n'est pas celle des anciens tombeaux juifs.

2° Il devait être en dehors du village; or, celui que l'on montre actuellement à la piété des fidèles se trouve précisément dans le village même; donc il est apocryphe.

It is hardly necessary to remark, dit Robinson [1], that there is not the slightest probability of its ever having been the tomb of Lazarus. The form is not that of the ancient sepulchres; nor does its position accord with the narrative of the New Testament, which implies that the tomb was not in the town.

D'abord, la forme des anciens tombeaux juifs est très-variable, comme je le prouverai en décrivant toutes les nécropoles judaïques que j'ai rencontrées, chemin faisant, en Palestine. Si le tombeau de Lazare était fermé au moyen d'une grosse pierre placée dessus horizontalement, j'ai retrouvé des sépultures analogues et antérieures à l'époque chrétienne sur plusieurs points de la Palestine; d'ailleurs, comme je l'ai dit, cette particularité est très-nettement indiquée par l'évangéliste :

Erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei [2].

En outre, ce tombeau, ainsi que le vestibule qui le précédait, étant devenu de bonne heure la crypte d'une église et ayant été transformé en sanctuaire, a dû nécessairement perdre l'aspect qu'il avait primitivement. A l'époque où Lazare y fut déposé, il était très-probablement tout entier pratiqué dans le roc. Plus tard, quand il fut renfermé dans l'enceinte d'une église, le roc disparut sous un revêtement de marbre, et des voûtes furent construites pour remplacer le toit préexistant; ces voûtes, dans leur état actuel, semblent être une restauration de l'époque des croisades. Quant au parement en marbre, il a été entièrement enlevé, et là où le roc fait défaut, un appareil de maçonnerie le remplace.

[1] Robinson, *Biblical Researches*, t. I. p. 432. — [2] *Saint Jean*, c. XI, v. 38.

La première objection, tirée de la forme du tombeau, me semble donc sans valeur.

La seconde, qui se fonde sur sa présence au milieu du village, contrairement aux habitudes des Juifs, qui enterraient d'ordinaire en dehors des endroits habités, est également facile à réfuter. Rien ne prouve, en effet, que, du temps de Notre-Seigneur, ce tombeau ne fût point en dehors du village antique. Si, depuis, des maisons se sont groupées autour de ce tombeau, devenu un sanctuaire chrétien très-vénéré, cela n'a rien d'étonnant; le contraire aurait même de quoi nous surprendre, et nous inspirerait des doutes sur l'authenticité de ce monument sacré.

RETOUR À JÉRUSALEM.

Après avoir examiné suffisamment le petit village d'El-A'zarieh, nous nous remîmes en route pour Jérusalem, que nous atteignîmes au bout de quarante minutes de marche. Notre direction est d'abord celle de l'ouest-sud-ouest, puis de l'ouest.

Après avoir cheminé une dizaine de minutes, nous revoyons les remparts et les principaux monuments de la Ville sainte.

Un peu plus loin, le frère Lievin signale à notre attention l'endroit où, selon la tradition, Notre-Seigneur aurait maudit un figuier.

Nous lisons à ce sujet dans saint Matthieu :

17. Et relictis illis, abiit foras extra civitatem in Bethaniam, ibique mansit.
18. Mane autem revertens in civitatem, esuriit;
19. Et videns fici arborem unam secus viam, venit ad eam; et nihil invenit in ea nisi folia tantum, et ait illi : Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum. Et arefacta est continuo ficulnea[1].

Quaresmius détermine ainsi le lieu où s'accomplit ce miracle :

Locus in quo erat ficulnea, ut ex antiqua docemur traditione, est fere in

[1] *Saint Matthieu*, c. XXI, v. 17-19. — *Saint Marc*, c. XI, v. 12-13.

medio itineris inter Jerusalem et Bethaniam, distans ab utraque circa unum milliare[1].

On y remarque encore aujourd'hui plusieurs figuiers, plantés dans un petit carré au sud et sur le bord de la route et enfermé entre deux murs de rochers taillés par la main de l'homme, qui a jadis extrait de là des matériaux de construction.

Quelques minutes au delà de ce point, qui, selon la remarque très-juste de Quaresmius, occupe à peu près le milieu de la route entre Jérusalem et Béthanie, nous changeons tout à coup de direction, et nous nous avançons vers le nord, laissant à notre gauche le mont dit *du Scandale*, puis le village de Silouan, et longeant la vallée de Josaphat. Nous descendons ensuite dans cette vallée, et, après avoir franchi le torrent de Cédron, nous remontons, vers l'ouest-nord-ouest, les rampes qui nous conduisent à la porte Setti Mariam, par laquelle nous rentrons dans Jérusalem.

[1] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 322.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR À JÉRUSALEM. — DÉPART POUR MA PREMIÈRE GRANDE TOURNÉE. — CH'AFATH. — KHARBET EL-MIGHRAM, JADIS PEUT-ÈTRE MIGRON. — KHARBET ES-SOUM'A. — KHARBET DEIR HAZEM. — KHARBET THABAKAT. — KHARBET TELL EL-FOUL, L'ANCIENNE GIBEAH DE BENJAMIN OU GIBEAH DE SAÜL.

SÉJOUR À JÉRUSALEM.

Je restai à Jérusalem jusqu'au lundi de Pâques, 18 avril, poursuivant mes études sur la ville et assistant en même temps à toutes les cérémonies de la semaine sainte. Je les décrirai plus tard dans ma monographie de cette cité célèbre, travail qui comprendra à la fois son état actuel et son état ancien, et pour lequel je continue à réunir de nombreux matériaux. Une particularité que je signalerai seulement ici, c'est que, partis le matin de l'A'ïn es-Soulthan par une chaleur assez forte, qui dépassait 25 degrés centigrades, nous ne trouvâmes plus, en arrivant vers quatre heures du soir à Jérusalem, qu'une température de 6 degrés au-dessus de zéro. Le lendemain, 6 avril, la température baissa encore, et une neige abondante couvrit bientôt la ville entière et toutes les montagnes de Juda d'un blanc linceul, qui ne disparut qu'au bout de quelques jours. Ceci rappelait naturellement à ma pensée le passage de Josèphe où il est dit que, tandis que dans les autres parties de la Judée il tombe de la neige, les habitants de la plaine de Jéricho se servent de vêtements de lin :

Ἔστι δὲ καὶ τὸ περιέχον οὕτως εὔκρατον ὡς λινοῦν ἀμφιέννυσθαι τοὺς ἐπιχωρίους, νιφομένης τῆς ἄλλης Ἰουδαίας[1].

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 3.

Nous voyons également dans les saints Évangiles que, pendant la semaine de la Passion de Notre-Seigneur, par conséquent à la même époque à peu près que celle où je me trouvais à Jérusalem, saint Pierre était en train de se chauffer à un feu allumé dans la cour de la maison du grand prêtre, lorsque, interpellé par une servante, il eut la faiblesse de renier son maître :

17. Dixit ergo Petro ancilla ostiaria : Numquid et tu ex discipulis es hominis istius? Dicit ille : Non sum.

18. Stabant autem servi et ministri ad prunas, quia frigus erat, et calefaciebant se; erat autem cum eis et Petrus stans, et calefaciens se[1].

Cette particularité prouve la grande diversité de climats qui règne en Palestine, et qui permet aux productions les plus différentes d'y naître et de s'y développer.

DÉPART POUR MA PREMIÈRE GRANDE TOURNÉE.

Le 18 avril, à huit heures trente minutes du matin, je quitte Jérusalem, accompagné d'un drogman, d'un bachibouzouk et de deux moukres. Ma direction, au sortir de la porte de Jaffa, est celle de l'ouest-nord-ouest, puis du nord.

A huit heures quarante-cinq minutes, je laisse à ma droite les Kobour el-Molouk ou *Tombeaux des rois*, que je décrirai dans ma monographie de Jérusalem.

Un peu plus loin, nous passons à côté d'un petit sanctuaire musulman, connu sous le nom d'*Oualy cheikh Djerrah*, ولى شيخ جرّاح ; il est couronné d'une coupole, et quelques constructions attenantes l'avoisinent.

Bientôt après, nous franchissons la vallée de Josaphat ou du Cédron, presque à sa naissance, et ensuite nous gravissons les hauteurs du Scopus.

J'ai déjà parlé, dans mon précédent ouvrage sur la Judée[2], de cette colline célèbre, qui fut témoin de l'entrevue d'Alexandre et

[1] *Saint Jean*, c. XVIII, v. 17 et 18.

[2] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, t. I, p. 402, 403.

du grand prêtre Yaddous, et où, plus tard, Cestius Gallus et ensuite Titus assirent leur camp, quand ils vinrent attaquer Jérusalem.

A huit heures cinquante minutes, je remarque, chemin faisant, les arasements d'une tour antique, de forme carrée, qui défendait jadis la route; près de là est une citerne creusée dans le roc.

A neuf heures cinq minutes, les traces d'une voie antique sont très-reconnaissables; là j'observe une autre citerne, pareillement antique.

A neuf heures quinze minutes, l'*Oued Oumm el-A'med*, واد امّ العمد, serpente à notre gauche.

CH'AFATH.

A neuf heures vingt minutes, nous parvenons à *Ch'afath*, شعفاط, village situé sur un plateau élevé et qui me paraît être l'ancienne Maspha de Benjamin, en hébreu *Mitspah*, l'une des villes où Samuel jugeait Israël, et où avaient lieu les grandes assemblées du peuple. J'en ai parlé suffisamment ailleurs [1].

KHARBET EL-MIGHRAM.

A neuf heures quarante minutes, guidé par un fellah de Ch'afath, je vais examiner, à treize minutes de là, vers l'ouest, des ruines connues sous le nom de *Kharbet el-Mighram*, خربة المغرم. Elles couvrent un plateau en partie livré à la culture. Des amas de matériaux provenant de constructions renversées jonchent le sol. Une enceinte rectangulaire, longue de quarante pas environ et bâtie avec des blocs assez grossièrement taillés, est encore en partie debout. Je remarque çà et là plusieurs citernes pratiquées dans le roc.

Ce nom de *Mighram* ne serait-il pas une altération de celui de

[1] *Description de la Palestine*; t. I, p. 395-402.

Migron, en hébreu מִגְרוֹן, en latin *Magron*, localité dont il est question dans le verset suivant :

Porro Saul morabatur in extrema parte Gabaa, sub malogranato, quæ erat in Magron; et erat populus cum eo quasi sexcentorum virorum[1]?

Ailleurs, dans Isaïe, nous lisons :

28. Veniet in Aiath, transibit in Magron; apud Machmas commendabit vasa sua.

29. Transierunt cursim, Gaba sedes nostra; obstupuit Rama, Gabaath Saulis fugit[2].

Il s'agit ici de la marche de Sennachérib vers Jérusalem, que le prophète indique par avance.

Le verset 28 nous montre que Magron (*Migron* dans le texte hébreu) était située entre Aiath au nord et Machmas au sud, puisque Sennachérib s'avançait du nord au midi.

Si l'on identifie Aiath avec Aï ou Haï, aujourd'hui très-vraisemblablement Kharbet el-Koudeireh, comme j'ai essayé de le prouver[3], et Machmas, en hébreu *Mikhmach*, avec le village actuel de Mikhmas, dont le nom reproduit fidèlement la dénomination antique, il s'ensuit que Magron ou Migron, occupant une place intermédiaire entre ces deux points, répond assez bien par sa position au village de Bourka.

D'un autre côté, dans le verset 29, trois autres localités nous sont signalées par le prophète après les trois précédentes et, par conséquent, au sud de celles-ci : ce sont celles de Gaba, de Rama et de Gabaath Saulis.

Gaba, comme je l'ai montré[4], est le village appelé aujourd'hui Djeb'a, que sépare de Mikhmas le ravin profond de l'Oued Soueinit.

Rama, ainsi que je le dirai tout à l'heure, est le village actuel d'Er-Ram.

[1] *Rois*, l. I, c. XIV, v. 2. — [2] *Isaïe*, c. X, v. 28 et 29. — [3] *Description de la Palestine*, t. III, p. 57-62. — [4] *Description de la Palestine*, t. III, p. 67-70.

Quant à Gabaath Saulis, il paraît devoir être identifié avec le Kharbet Tell el-Foul, situé un peu au sud d'Er-Ram.

Le passage d'Isaïe est donc en contradiction avec celui du premier livre des Rois, relativement à l'emplacement de Migron ou Magron, le premier plaçant cette localité entre Aï et Mikhmach, et le second affirmant qu'elle était voisine de Gabaa, au territoire de laquelle elle touchait.

Pour accorder ces deux textes, ne serait-il pas possible d'admettre, avec quelques critiques, l'existence de deux localités du même nom, celui de Migron signifiant, en hébreu, *précipice* et pouvant s'appliquer avec beaucoup de raison, dans un district montagneux, coupé par tant de ravins, à plusieurs villes ou villages situés près d'un oued aux bords escarpés? Le Kharbet Mighram qui nous occupe en ce moment correspondrait, dans ce cas, au Migron du premier livre des Rois, et Bourka à celui d'Isaïe.

KHARBET ES-SOUM'A.

De retour à Ch'afath à dix heures trente minutes, je quitte immédiatement ce village pour prendre la direction de l'est-nord-est.

A dix heures trente-cinq minutes, je gravis une colline rocheuse, dont le sommet est couronné par quelques débris de constructions, au centre desquelles est une belle et grande citerne, pratiquée dans le roc; une voûte bâtie en pierres et à fleur du sol la recouvre.

Au bas de la colline, vers le sud, des pierres provenant de constructions détruites et plusieurs fragments d'anciennes bâtisses sont épars au milieu des blés.

On donne à ces ruines le nom de *Kharbet es-Soum'a*, خربة الصومع.

KHARBET DEIR HAZEM.

Je signale ici deux autres ruines, que j'ai visitées en 1863 et dont la première, appelée *Kharbet Deir Hazem*, خربة دير حزم, est située à environ un kilomètre à l'est-sud-est du Kharbet es-Soum'a.

Elle couvre une colline oblongue, aujourd'hui cultivée. Les traces d'un mur d'enceinte qui en environnait la plate-forme sont encore reconnaissables. Quelques citernes creusées dans le roc sont en partie comblées; de menus matériaux jonchent le sol, les plus grosses pierres ayant été transportées à Jérusalem.

KHARBET THABAKAT.

La seconde ruine, connue sous le nom de *Kharbet Thabakat*, خربة طبقات, est celle d'un ancien village détruit, sur une autre colline, à dix minutes au nord-nord-ouest de la précédente et à cinq minutes au sud-sud-est de Tell el-Foul. Il ne subsiste plus de ce kharbet que trois cavernes et cinq citernes creusées dans le roc : tout le reste a été rasé.

KHARBET TELL EL-FOUL.

Je reviens maintenant au Kharbet es-Soum'a, du sommet duquel je descends à dix heures quarante-cinq minutes, en m'avançant vers le nord.

Après avoir traversé une vallée, j'atteins, à onze heures, la colline appelée *Tell el-Foul*, تلّ الفول (la colline des fèves). Elle est actuellement cultivée d'étage en étage. Sur la plate-forme supérieure, on remarque les restes d'une tour rectangulaire mesurant approximativement dix-huit mètres de long sur seize de large. Les fondations en ont été sondées par le lieutenant Warren, au mois de mai 1868, jusqu'à une assez grande profondeur : elles consistent en moellons peu réguliers cimentés seulement avec de la terre. Quant à la tour proprement dite, elle devait être bâtie avec des blocs plus considérables, dont quelques-uns sont encore en place. Au centre avait été construit une sorte de puits carré, aboutissant, dans sa partie inférieure, à une grande pierre percée d'un orifice circulaire et placée au-dessus d'une cavité peu considérable, dont le diamètre ne dépasse pas $1^{m},30$ et la hauteur $1^{m},20$. Au tour ré-

gnaient un chemin de ronde et une enceinte, aujourd'hui en grande partie démolie; elle était construite avec des blocs assez mal équarris; les vides étaient remplis avec des blocailles.

Au nord et au bas de cette colline, s'étendent, le long de la route conduisant de Jérusalem à Naplouse, pendant l'espace de plusieurs centaines de mètres, des ruines assez indistinctes, au milieu desquelles on remarque quelques gros blocs et des citernes creusées dans le roc. Ces ruines m'ont été indiquées sous le nom de *Kharbet Hanouta*, خربة حانوتا; on les appelle également *Kharbet Tell el-Foul*, خربة تلّ الفول. Elles appartiennent à la même localité antique, dont la colline ainsi nommée était l'acropole naturelle, que l'art avait ensuite fortifiée.

Comment s'appelait jadis cette localité? La dénomination moderne et purement arabe qu'elle porte maintenant ne nous met nullement sur la voie de celle qu'elle portait autrefois. Mais le savant Robinson[1] a prouvé, par des arguments qui me paraissent très-plausibles, pour ne pas dire décisifs, qu'il faut reconnaître en cet endroit l'ancienne Gibe'ah, de Saül, en hébreu *Gibe'ath-Chaoul*, גִּבְעַת שָׁאוּל, ainsi nommée parce que ce prince y avait sa maison de famille.

Abiit autem Samuel in Ramatha; Saul vero ascendit in domum suam in Gabaa [2].

Cette ville est appelée en hébreu tantôt *Gibe'ah* et, à l'état dit construit, *Gibe'ath*, tantôt *Gibe'ath-Chaoul;* en grec, elle est désignée sous la dénomination de Γαβαὼν Σαούλ, et ailleurs simplement sous celle de Γαβαά ou Γαβαθά; en latin, de même, la Vulgate la nomme, soit *Gabaa Saul*, soit seulement *Gabaa*, comme dans le dernier verset que je viens de citer.

Le mot *gibe'ah* signifie *hauteur, colline ronde*, de la racine hébraïque גָּבַע, *gab'a, être rond, bossu*, désignation qui convient parfaitement à la colline conique de Tell el-Foul.

[1] Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, t. I, p. 577-579. — [2] *Rois*, l. I, c. xv, v. 34.

Déjà, en 1843, un savant allemand, M. Gross[1], se fondant sur ce que Gibe'ah devait être au sud de Ramah, avait émis la conjecture qu'elle pouvait être à Tell el-Foul.

Mais Robinson a placé cette hypothèse dans une lumière plus grande et l'a, je crois, convertie en certitude, par la citation du passage suivant de Josèphe.

Cet historien, en effet, parlant de la marche de Titus sur Jérusalem, nous apprend qu'il s'avança à travers la Samarie jusqu'à Gophna (aujourd'hui Djifna) et que, après y avoir passé une nuit, il quitta cette ville au lever de l'aurore. Une journée de marche le conduisit à une vallée appelée en hébreu *vallée des Épines*, où il campa près d'un village nommé Gabathsaoul, ce qui signifie *colline de Saül*, éloigné de Jérusalem d'environ trente stades :

Ἔνθα μίαν ἑσπέραν αὐλισάμενος, ὑπὸ τὴν ἕω πρόεισι· καὶ διανύσας ἡμέρας σταθμὸν στρατοπεδεύεται κατὰ τὸν ὑπὸ Ἰουδαίων πατρίως Ἀκανθῶν αὐλῶνα καλούμενον, πρός τινι κώμῃ Γαβαθσαούλῃ λεγομένῃ (σημαίνει δὲ τοῦτο λόφον Σαούλου), διέχων ἀπὸ τῶν Ἱεροσολύμων ὅσον ἀπὸ τριάκοντα σταδίων[2].

Trente stades équivalent à 5,550 mètres. Or, de Jérusalem à Tell el-Foul, il y a, à un ou deux stades près, la distance marquée par Josèphe.

Cette indication nous conduit donc tout naturellement à la ruine dont nous nous occupons en ce moment et autorise pleinement l'hypothèse de Gross et de Robinson.

De Gabathsaoul, Titus, comme le rapporte le même historien, tenta le même jour, avec six cents cavaliers seulement, une reconnaissance hardie jusqu'aux portes de Jérusalem, reconnaissance qui faillit lui coûter la vie, par suite d'une sortie que firent les habitants, lorsque, passant devant les tours des Femmes, il voulut pousser jusqu'à celle de Pséphina. Après avoir échappé à ce danger, il regagna son campement de la vallée des Épines. Pendant la nuit, il

[1] Gross, *Theolog. Stud. und Kritiken*, p. 1082. — [2] *Guerre des Juifs*, l. V, c. II, § 1.

y fut rejoint par la 5e légion, venant d'Emmaüs, et, le lendemain, il alla établir son camp sur les hauteurs du Scopus.

Cette Gabalthsaoul est la Gibe'ath-Chaoul du texte hébreu, ville dont il est plusieurs fois question dans l'histoire de Saül, qui en était originaire; elle est tantôt citée sous ce nom complet, tantôt sous celui de Gibe'ah, nom qui, dans la Vulgate et dans la version des Septante, devient, ainsi que nous l'avons déjà dit, Gabaon, Gabaa et Gabatha.

Le livre de Josué mentionne parmi les villes de Benjamin celle de Gibe'ath, en hébreu גִּבְעַת, en grec Γαβαώθ, en latin *Gabaath :*

Et Selah, Eleph, et Jebus, quæ est Jerusalem, Gabaath et Cariath[1].

Comme cette Gibe'ath est citée dans le voisinage immédiat de Jérusalem, il est permis de penser qu'il s'agit ici de notre Gibe'ah.

Plus tard, sous les Juges, elle acquit une triste célébrité par l'outrage indigne que plusieurs de ses habitants firent subir à la femme du Lévite d'Éphraïm, crime qui attira l'extermination, non-seulement de la ville où il avait été commis, mais encore de la tribu de Benjamin, à laquelle elle appartenait. On peut lire dans la Bible cette lamentable histoire, racontée aux chapitres XIX et XX du livre des Juges. Je vais me contenter d'en extraire ici quelques passages, qui serviront à prouver que cette ville de Gibe'ah est la même qui, dans la suite, après la naissance de Saül, fut appelée Gibe'ath-Chaoul ou Gibe'ah de Saül, et qui alors portait le nom de Gibe'ah de Benjamin ou simplement Gibe'ah, en grec et en latin *Gabaa;* par conséquent, que nous devons l'identifier avec le Kharbet Tell el-Foul.

Lorsque le Lévite d'Éphraïm quitta Bethléhem, où il était allé voir sa femme, qui l'avait abandonné pour se retirer dans la maison de son père, la Bible nous dit qu'il sortit de cette ville, bien que le jour fût déjà avancé. Il était accompagné de sa femme et d'un serviteur. La nuit allait survenir au moment où ils passèrent

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 28.

auprès de Jébus ou Jérusalem. Le serviteur proposa d'entrer dans la ville des Jébuséens et d'y demeurer jusqu'au lendemain matin; mais le Lévite refusa de demander un asile à une ville habitée par des Kananéens, et il voulut aller jusqu'à Gibe'ah ou même jusqu'à Ramah. Arrivés à Gibe'ah, ils s'y arrêtèrent, le soleil étant alors couché.

11. Jamque erant juxta Jebus, et dies mutabatur in noctem; dixitque puer ad dominum suum : Veni, obsecro, declinemus ad urbem Jebusæorum, et maneamus in ea.

12. Cui respondit dominus : Non ingrediar oppidum gentis alienæ, quæ non est de filiis Israel, sed transibo usque Gabaa;

13. Et cum illuc pervenero, manebimus in ea, aut certe in urbe Rama.

14. Transierunt ergo Jebus, et cœptum carpebant iter, occubuitque eis sol juxta Gabaa, quæ est in tribu Benjamin.

15. Diverteruntque ad eam, ut manerent ibi[1].

Josèphe, en rapportant le même fait, nous dit que le Lévite, en passant devant Jébus, ne voulut pas séjourner dans une ville kananéenne et préféra parcourir vingt stades de plus pour s'arrêter dans une ville d'Israélites. Parvenus à Gaba, ville de la tribu de Benjamin, ils y entrèrent, quand le soleil était déjà couché.

Τῷ δ' οὐκ ἤρεσεν ἡ γνώμη παρ' ἀλλοφύλοις ἀνδράσι ξενοῦσθαι (Χαναναίων γὰρ ἦν ἡ πόλις), ἀλλὰ προελθόντες εἴκοσι σλάδια εἰς οἰκείαν ἠξίου κατάγεσθαι πόλιν· καὶ κρατήσας τῇ γνώμῃ παρῆν εἰς Γαβὰν φυλῆς τῆς Βενιαμίτιδος[2].

Dans un autre passage du même écrivain, tiré de son ouvrage intitulé : *la Guerre des Juifs*, et que nous avons cité tout à l'heure, nous avons vu que Gabathsaoul était à trente stades de Jérusalem. Faut-il donc distinguer une ville de Gaba, située à vingt stades de Jérusalem, d'une autre ville appelée Gabathsaoul, éloignée de trente stades de cette même métropole? Non, assurément, et personne, que je sache, n'a jamais fait cette distinction, que n'autorise aucun

[1] *Juges*, c. XIX. v. 11-15. — [2] *Antiq. judaïq.* l. V, c. II, § 8.

texte des Livres saints. Tout porte, au contraire, à penser qu'il s'agit, dans ces deux passages de Josèphe, d'une seule et même ville, désignée ici sous le nom de Gabathsaoul, et là sous celui de Gaba. Celle-ci n'est d'ailleurs pas marquée précisément comme se trouvant à vingt stades de Jérusalem. Seulement le Lévite, ne voulant pas céder aux conseils de son serviteur, qui l'engageait à faire halte pour la nuit à Jébus, lui dit : *Marchons encore une vingtaine de stades, et nous rencontrerons une ville habitée par des gens de notre nation ;* ce qui ne doit pas être pris tout à fait à la lettre, et faire conclure nécessairement au lecteur que la ville de Gaba où ils s'arrêtèrent était juste à vingt stades de Jérusalem. A cette distance-là, en effet, c'est-à-dire à celle de 3,700 mètres, on ne trouve, sur la route que nous parcourons, et qui était celle-là même que suivit le Lévite à son retour de Bethléhem, aucune ruine de ville qui puisse répondre à celle de Gaba; tandis qu'un peu plus loin, et à une demi-heure environ au sud de Ramah, ville où le Lévite n'eut pas le temps de parvenir, à cause de la nuit qui l'avait surpris en chemin, s'élève une colline répondant parfaitement aux données de la sainte Écriture et à celles de Josèphe, qui y fixe, ailleurs, la ville de Gabathsaoul. Cette hauteur, jadis acropole d'une ville détruite, est celle de Tell el-Foul. Son élévation et sa forme conique justifient très-bien la dénomination de Gibe'ah; en outre, son éloignement de Jérusalem d'une heure dix minutes de marche; sa position au sud de Ramah, aujourd'hui Er-Ram; sa ruine complète, qui déjà du temps de saint Jérôme faisait dire d'elle à ce Père de l'Église : *usque ad solum diruta;* l'impossibilité, à mon avis, de reconnaître cette ville de Gibe'ah soit dans El-Djib, l'antique *Gabaon*, soit dans Djeb'a, jadis *Geba*, trop distantes l'une et l'autre pour que le Lévite eût pu les atteindre dans le court intervalle qui s'écoula entre le moment où il passa devant Jérusalem et celui où le soleil disparut complétement à l'horizon : tout, je crois, légitime la conjecture qui place à Tell el-Foul la Gibe'ah de Benjamin, identique elle-même avec la Gibe'ah patrie de Saül, ou Gibe'ath-Chaoul.

Deux passages très-précis, tirés, l'un d'Isaïe, l'autre de saint

Jérôme, s'opposent, en outre, à l'identification de cette ville soit avec Djeb'a, soit avec El-Djib.

Le passage d'Isaïe est celui qui est relatif à la marche de Sennachérib sur Jérusalem, et que j'ai déjà reproduit plus haut.

Voici le verset où la distinction des deux villes, appelées l'une Geb'a (en latin *Gaba*), l'autre Gibe'ath-Chaoul (en latin *Gabaath Saulis*), est nettement établie :

Transierunt cursim, Gaba sedes nostra; obstupuit Rama, Gabaath Saulis fugit[1].

La traduction littérale du texte hébreu correspondant est la suivante :

«Ils franchiront le pas, ils camperont à Geb'a; Ramah sera dans l'épouvante, Gibe'ath-Chaoul prendra la fuite.»

Ce pas est le ravin profond qui sépare Mikhmas, jadis *Mikhmach*, de Djeb'a, l'antique *Geb'a*, dont il est ici question.

Une fois l'ennemi campé à Geb'a, l'épouvante s'empare de Ramah, puis de Gibe'ath-Chaoul, situées plus au sud. Cette dernière ville ne peut donc pas être identifiée avec le village actuel de Djeb'a.

Elle ne peut pas davantage être confondue avec El-Djib, l'antique Gibeon ou Gabaon, car saint Jérôme, en nous racontant le pèlerinage de sainte Paule en Palestine, s'exprime ainsi :

Atque inde proficiscens ascendit Bethoron inferiorem et superiorem, urbes a Salomone conditas, sed varia postea bellorum tempestate deletas, ad dexteram aspiciens Aialon et Gabaon, ubi Jesus, filius Nave, contra quinque reges dimicans, soli imperavit et lunæ... In Gabaa urbe, usque ad solum diruta, paululum substitit, recordata peccati ejus, et concubinæ in frusta divisæ, et tribus Benjamin trecentos viros propter Apostolum reservatos. Quid diu moror? Ad lævam mausoleo Helenæ derelicto..... ingressa est Jerosolymam[2].

Dans ce passage si net et si précis, nous voyons que sainte Paule,

[1] *Isaïe*, c. x, v. 29. — [2] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 883. édit. Migne.

venant à Jérusalem par la voie de Béthoron, laissa à sa droite Gabaon, s'arrêta quelque temps au milieu des ruines de Gabaa, qui lui rappela le crime de ses habitants, et déjà détruite jusqu'aux fondements, puis entra dans la Cité sainte.

La confusion de Gibe'ah, en latin *Gabaa*, avec Gibeon, en latin *Gabaon*, est donc impossible, de même qu'elle l'est avec Geb'a. Ce passage de saint Jérôme prouve également que la Gibe'ah de Benjamin, comme nous l'avons déjà dit, est identique avec la Gibe'ah patrie de Saül; car, immédiatement après que sainte Paule s'y est un instant reposée, saint Jérôme nous dit qu'elle entra dans Jérusalem, circonstance qui place Gabaa dans le voisinage et au nord de cette ville. Cette position et cette proximité sont confirmées par l'indication de Josèphe relative à Gabathsaoul, et s'accordent avec le site de Tell el-Foul.

Sans insister davantage sur ce point, qui me paraît suffisamment démontré, achevons d'analyser sommairement l'histoire de la ville dont nous parlons en ce moment.

Le siége de Gibe'ah par les enfants d'Israël pour venger l'outrage commis sur la femme du Lévite nous apprend, par les détails que la Bible nous donne à ce sujet, que cette ville était alors assez considérable et environnée de murailles :

Eruperunt filii Benjamin de portis Gabaa[1]. . . . .

Si l'on objecte que la colline dite Tell el-Foul n'a jamais pu servir d'assiette à une ville, j'en conviens tout le premier; aussi ne la regardé-je que comme l'acropole de l'antique Gibe'ah, et je répète que la ville proprement dite s'étendait tout autour de cette éminence, et principalement vers le nord, jusqu'à des ruines situées de ce côté à sept ou huit cents mètres de distance.

Les Benjamites succombèrent enfin, après plusieurs victoires, sous l'effort des autres tribus réunies, et Gibe'ah, prise par une ruse de guerre semblable à celle qui avait amené autrefois la con-

[1] *Juges*, c. XX. v. 25.

quête d'Aï, fut livrée aux flammes, ainsi que toutes les autres villes de Benjamin. Les malheureux restes de cette tribu, au nombre de six cents hommes, se réfugièrent sur le rocher de Rimmon, et furent épargnés, afin que le nom de Benjamin ne disparût pas complétement, et que cette tribu, presque entièrement exterminée, pût se relever de ses ruines et se repeupler.

Quelques siècles plus tard, Gibe'ah est mentionnée dans la Bible comme étant la patrie de Saül, qui y avait sa maison, et qui l'habita encore après qu'il eut été sacré roi par Samuel[1].

Sous le règne de David, une famine ayant désolé pendant trois ans la Palestine, ce prince consulta l'oracle du Seigneur, qui lui répondit que cette calamité avait pour cause le crime de Saül et de sa maison sanguinaire, qui avait persécuté et massacré les Gabaonites, malgré la sauvegarde que Josué leur avait accordée.

David, ayant convoqué les Gabaonites, leur demanda quelle satisfaction ils réclamaient. Ceux-ci, désireux d'anéantir la maison de leur persécuteur, insistèrent pour qu'on leur livrât sept des descendants de Saül, afin de les mettre en croix à Gibe'ah. David abandonna à leur vengeance Armoni et Méphiboseth, fils de Saül et de Rispah, et cinq fils de Michol, fille de Saül. Ces malheureux furent donc crucifiés à Gibe'ah sur une hauteur, et, pendant qu'ils étaient suspendus au gibet fatal, Rispah, assise près d'eux sur un cilice, veillait avec sollicitude sur leurs cadavres, dont elle écartait les oiseaux de proie et les bêtes carnassières. Ayant appris ce fait, David en fut touché et, ayant ramené de Jabès en Galaad les ossements de Saül et ceux de son fils Jonathas, il donna l'ordre de les ensevelir, ainsi que les sept victimes, dans le tombeau de Kis, père de Saül[2].

Cette demande des habitants de Gibeon contribue à prouver, ce que nous avons déjà établi, la distinction à faire entre Gibeon et Gibe'ah, puisqu'ils sollicitent la permission de crucifier les descendants de Saül à Gibe'ath-Chaoul, patrie de leur ancien persé-

[1] *Rois*, l. I, c. x, v. 26; c. xi, v. 4; c. xv, v. 34; c. xxiii, v. 19; c. xxvi, v. 1. — [2] *Rois*, l. II, c. xxi.

cuteur. Or, si Gibe'ath-Chaoul eût été la même ville que Gibeon, ils se seraient contentés de dire à David : « Livrez-nous les rejetons de la maison de Saül, pour que nous les mettions en croix dans notre ville. »

Quant au tombeau de famille de Kis, père de Saül, il devait être dans le voisinage de Gibe'ah. D'après le texte hébreu, il se trouvait dans un endroit appelé Tsel'a, צֶלַע, mot que les Septante traduisent par ἐν τῇ πλευρᾷ et la Vulgate par *in latere*, « dans les flancs de, à côté de, » mais qui paraît être un nom propre et être celui d'une localité très-rapprochée de Gibe'ah, où Kis, père de Saül, avait un héritage paternel et son tombeau de famille.

Peut-être faut-il l'identifier avec le Kharbet Thabakat dont j'ai parlé plus haut, à cause de sa proximité de Tell el-Foul.

Il n'est plus ensuite question, dans la Bible, de Gibe'ah que lors de l'approche de l'armée de Sennachérib s'avançant vers Jérusalem, dont le prophète Isaïe annonce par avance les différentes étapes. J'ai déjà cité précédemment le passage célèbre où cette marche est décrite et où Gibe'ah est nommée, après Ramah, comme ayant pris la fuite d'épouvante.

Cette ville existait encore à l'époque du siége de Jérusalem par Titus. C'était alors un simple bourg, comme nous l'apprenons par Josèphe, qui le place à trente stades de Jérusalem [1], chiffre suffisamment exact, ainsi que nous l'avons observé, et qui fixe à Tell el-Foul l'antique Gibe'ah de Benjamin ou Gibe'ath-Chaoul.

A l'époque de saint Jérôme, elle était rasée, et depuis lors son nom seul est quelquefois mentionné par de rares voyageurs; car son emplacement véritable avait été oublié; il n'a été retrouvé que de nos jours par la sagacité de Gross, et surtout de Robinson, qui me semble avoir tranché définitivement la question, en apportant de nouvelles preuves à l'appui de la conjecture de l'écrivain allemand.

[1] *Guerre des Juifs*, l. V, c. II, § 1.

CHAPITRE CINQUIÈME.

KHARBET BEIT-KOUTHA. — KHARBET ERHA. — KHERAÏB ER-RAM. — ER-RAM, JADIS RAMAH. — KHARBET A'TARA. — KEFR A'KAB. — KHARBET SOUEIKEH. — EL-BIREH. — BEITIN. — THAYEBEH.

KHARBET BEIT-KOUTHA.

A onze heures treize minutes, je descends de la colline dite Tell el-Foul dans la direction du nord. Chemin faisant, je parcours des champs actuellement ensemencés, et qui jadis étaient couverts d'habitations, depuis longtemps détruites ; le long de la route, quelques arasements sont encore visibles.

A onze heures dix-huit minutes, je remarque les vestiges d'une ancienne construction carrée en gros blocs, qui me paraissent être ceux d'une petite tour.

L'antique Gibe'ah s'étendait jusque-là.

En continuant à m'avancer vers le nord, je parviens, à onze heures vingt-huit minutes, au *Kharbet Beit-Koutha*, خربة بيت قوطا. Là s'élevait jadis, à droite de la route, un bourg qui subsistait encore avant l'occupation musulmane, comme le prouvent les débris d'une fort ancienne église. Elle renfermait une crypte, aujourd'hui comblée. Ce n'est plus actuellement qu'un amas confus de décombres. Les Russes, m'a-t-on dit, ont tiré de cet endroit, il y a quelques années, de belles pierres de taille et plusieurs colonnes monolithes pour leurs vastes constructions au nord-ouest de Jérusalem. Une colonne de petite dimension est encore là gisante sur le sol.

Outre cette église, je distingue les arasements d'un certain nombre de maisons, quelques citernes creusées dans le roc et un birket rectangulaire, long de douze pas sur six de large; il est en partie excavé dans le roc et en partie bâti.

KHARBET ERHA.

A onze heures cinquante minutes, je me remets en marche vers le nord-nord-est, puis vers le nord-est.

A midi dix minutes, je franchis l'*Oued el-Hafy*, واد الهافى. Les flancs rocheux de ce ravin ont été autrefois exploités comme carrière, et l'intervalle qui sépare les rainures profondes pratiquées dans le roc indique les dimensions considérables de la plupart des blocs qui en ont été extraits.

A midi vingt-cinq minutes, je rencontre sur un plateau des ruines appelées *Kharbet Erha*, خربة ارحا.

Plusieurs maisons sont encore en partie debout; d'autres, en plus grand nombre, sont renversées; elles consistaient en une seule pièce et, par la forme légèrement ogivale de leurs voûtes, ne semblent point antérieures à la domination musulmane. Un mur d'enceinte, dont les traces sont reconnaissables, environnait ce petit bourg.

KHERAÏB ER-RAM.

A midi trente minutes, je descends dans la direction de l'ouest-nord-ouest, puis du nord-ouest, et, à une heure deux minutes, j'arrive à *Kheraïb er-Ram*, خرايب الرام. Ces ruines couvrent l'emplacement d'un ancien faubourg de Ramah, aujourd'hui Er-Ram, dont il va être question tout à l'heure. Des citernes creusées dans le roc datent peut-être de cette époque reculée. Quant aux restes d'un khan considérable, appelé *Khan es-Soulthan*, خان السلطان, et qui se compose encore de plusieurs magasins aux voûtes légèrement ogivales, juxtaposés parallèlement les uns à côté des autres le long de la route, ce sont ceux d'un caravanséraï arabe.

ER-RAM, JADIS RAMAH.

A une heure dix minutes, je commence à gravir vers le nord-nord-est les pentes de la haute colline d'Er-Ram, dont les flancs

rocheux ont été jadis exploités comme carrière, principalement vers l'ouest. Le sentier qui conduit au sommet de cette colline est assez roide; dans plusieurs endroits, il a été taillé dans le roc, en forme d'escalier.

A une heure quinze minutes, j'atteins les premières maisons du village ainsi appelé. Continuant à monter, j'observe sur le point culminant les débris d'une ancienne tour, actuellement divisée en plusieurs habitations particulières; les assises inférieures, composées en partie de beaux blocs rectangulaires, paraissent antiques; les autres accusent une époque plus récente. Un peu plus bas s'élève une mosquée, qui remplace une ancienne église chrétienne, dont elle occupe le chœur; les habitants y vénèrent la mémoire du cheikh Hasen. Les colonnes de ce sanctuaire proviennent de l'église. Dans la cour qui le précède est une citerne, probablement antique.

En parcourant le village, qui ne compte guère plus de deux cents habitants, je remarque de nombreuses pierres de taille, évidemment antiques, encastrées dans des bâtisses grossières, d'apparence musulmane. La cour de l'une de ces maisons est ornée d'une colonne enlevée à l'église que j'ai signalée.

Er-Ram, comme son nom et sa position le démontrent, est l'antique *Ramah*, רָמָה, et, avec l'article défini, *Ha-Ramah*, הָרָמָה, dénomination dont celle d'*Er-Ram*, الرام, est la reproduction fidèle. En grec cette ville s'appelait Ῥάμα, en latin *Rama*. Elle appartenait à la tribu de Benjamin. Nous la trouvons mentionnée dans le livre de Josué avec celles de Gibeon et de Beeroth :

Gabaa, et Rama, et Beroth [1].

Elle était effectivement voisine de ces deux villes, à l'est de la première et au sud-sud-est de la seconde.

Son nom par lui seul indique qu'elle était située sur une hauteur, comme toutes les autres villes ainsi désignées dont il est question dans les saintes Écritures.

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 25.

Le livre des Juges nous apprend que la prophétesse Débora jugeait le peuple sous un palmier qui portait son nom, et qui s'élevait entre Rama et Bethel :

4. Erat autem Debbora prophetis uxor Lapidoth, quæ judicabat populum in illo tempore.

5. Et sedebat sub palma, quæ nomine illius vocabatur, inter Rama et Bethel, in monte Ephraim, ascendebantque ad eam filii Israel in omne judicium[1].

La plupart des critiques pensent qu'il s'agit, dans ce dernier verset, de la Ramah dont nous parlons en ce moment; mais j'inclinerais plus volontiers à croire que l'écrivain sacré a en vue ici une autre Ramah, plus voisine de Bethel, et qui me paraît correspondre au village actuel de Ram-Allah.

Dans l'histoire du Lévite d'Éphraïm, Ramah est citée comme étant au delà de Gibe'ah, en venant de Jérusalem.

Effectivement, telle est la position d'Er-Ram par rapport à Tell el-Foul, jadis Gibe'ah. Quatre kilomètres au plus séparent ces deux points, et le Lévite, qui avait l'intention de passer la nuit soit à Gibe'ah, soit à Ramah, s'il le pouvait, fut contraint de s'arrêter dans la première de ces deux villes, à cause des ténèbres qui étaient survenues.

13. Et cum illuc (Gabaa) pervenero, manebimus in ea, aut certe in urbe Rama.

14. Transierunt ergo Jebus, et cœptum carpebant iter, occubuitque eis sol juxta Gabaa, quæ est in tribu Benjamin.

15. Diverteruntque ad eam, ut manerent ibi[2].

Le passage du livre des Juges est, ainsi que nous l'avons dit, l'une des preuves à l'appui de la conjecture qui place à Tell el-Foul l'antique Gibe'ah.

Plus tard, sous le règne d'Asa, roi de Juda, Baasa, roi d'Israël, s'empara de Ramah, ville située sur la frontière des deux États, et

[1] *Juges*, c. IV, v. 4 et 5. — [2] *Juges*, c. XIX, v. 13-15.

entreprit de la fortifier, afin de fermer de ce côté les issues du royaume d'Asa.

Ascendit quoque Baasa, rex Israel, in Judam, et ædificavit Rama, ut non posset quispiam egredi vel ingredi de parte Asa, regis Juda[1].

Asa, pour empêcher l'établissement de cette forteresse, qui commandait l'une des entrées de ses États, acheta par de riches présents l'alliance de Ben-Hadad, roi de Syrie, qui résidait à Damas. Ben-Hadad envahit aussitôt le nord de la Palestine, et força ainsi Baasa de retourner au plus vite sur ses pas pour repousser cette invasion. Asa, débarrassé de son ennemi, s'empara de Ramah, détruisit les fortifications commencées et en employa les matériaux à celles de Geb'a de Benjamin et de Mitspah.

21. Quod cum audisset Baasa, intermisit ædificare Rama, et reversus est in Thersa.

22. Rex autem Asa nuntium misit in omnem Judam dicens : Nemo sit excusatus. Et tulerunt lapides de Rama et ligna ejus, quibus ædificaverat Baasa, et exstruxit de eis rex Asa Gabaa Benjamin et Maspha[2].

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes[3].

Isaïe, prophétisant l'approche de Sennachérib vers la Ville sainte, mentionne Ramah comme saisie de terreur, dans un passage que j'ai déjà reproduit[4].

Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, Ramah devint un dépôt de prisonniers, qui de là étaient transportés à Babylone. Cela ressort, en effet, du verset suivant de Jérémie :

Sermo qui factus est ad Jeremiam a Domino, postquam dimissus est a Nabuzardan magistro militiæ de Rama, quando tulit eum vinctum catenis in medio omnium qui migrabant de Jerusalem et Juda, et ducebantur in Babylonem[5].

Ramah fut réhabitée au retour de la captivité, ainsi que nous le voyons par le livre d'Esdras, qui nous apprend que six cent vingt

[1] *Rois*, l. III, c. xv, v. 17.
[2] *Rois*, l. III, c. xv, v. 21 et 22.
[3] *Paralip.* l. II, c. xvi, v. 1, 5 et 6.
[4] *Isaïe*, c. x, v. 29.
[5] *Jérémie*, c. xl, v. 1.

et un hommes de Ramah et de Geb'a (Gabaa dans la Vulgate) revinrent de l'exil avec Zorobabel :

Filii Rama et Gabaa, sexcenti viginti unus[1].

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, Ramah est désignée sous le nom de *ville de Saül*, sans doute à cause de son voisinage de Gibe'ath-Chaoul et parce qu'elle avait été jadis une dépendance de cette dernière localité, quand celle-ci était la résidence du roi Saül. Cet écrivain la place à six milles au nord de Jérusalem, ce qui est très-exact :

Ῥαμὰ, φυλῆς Βενιαμὶν, πόλις Σαοὺλ, ἀπὸ ς' σημείων εἰς βορρᾶν ἀπέναντι Βεθήλ.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, adopte la même distance de six milles. Ailleurs, néanmoins, dans son commentaire sur le prophète Osée, à propos du verset suivant :

Clangite buccina in Gabaa, tuba in Rama[2],

il s'exprime ainsi :

Rama, quæ est juxta Gabaa, in septimo lapide a Jerosolymis sita.

Le chiffre de l'*Onomasticon* est plus juste; car deux petites heures de marche seulement séparent Jérusalem d'Er-Ram, l'antique Ramah.

Josèphe, de son côté, n'estime cette distance qu'à quarante stades, évaluation trop faible de quelques stades. C'est dans le passage où il rapporte que le roi d'Israël Baasa s'empara de Ramah pour la fortifier et y laisser une garnison :

Καὶ τελευταῖον τὴν στρατιὰν παραλαβὼν πάλιν ἐπῆλθε πόλει τινὶ τῶν οὐκ ἀφανῶν, Ἀραμαθῶνι τοὔνομα, σταδίους ἀπεχούσῃ Ἱεροσολύμων τεσσαράκοντα[3].

« A la fin, il (Baasa) se mit de nouveau en campagne avec son armée, et alla attaquer une ville célèbre, nommée Aramathon, située à quarante stades de Jérusalem. . . . . »

Le nom d'Aramathon, sous lequel Josèphe la désigne ici, est,

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 26. — [2] *Osée*, c. V, v. 8. — [3] *Antiq. judaïq.* l. VIII, c. XII, § 3.

sauf la terminaison, identique avec celui de Ramah, précédé de l'article défini, Ha-Ramah, d'où Ἀραμαθών.

A l'époque de saint Jérôme, Ramah n'était plus qu'un simple village de peu d'importance, comme aujourd'hui :

Rama et Bethoron et reliquæ urbes nobiles a Salomone constructæ parvi viculi demonstrantur[1].

Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait quelquefois, Ramah avec Ramathaïm-Sophim, qui en était voisine vers l'ouest-sud-ouest et qui était la patrie du prophète Samuel. Aujourd'hui, c'est le village de Neby-Samouïl; je l'ai décrit ailleurs.

KHARBET A'TARA.

A une heure trente minutes, descendant des hauteurs de Ramah, je poursuis ma route vers le nord-ouest, puis vers le nord.

A une heure cinquante-cinq minutes, je laisse à ma gauche le *Kharbet A'tara*, خربة عتارا, ou *A'thara*, عطارا, l'une des A'tharoth de la tribu de Benjamin, comme je l'ai déjà dit en mentionnant ces ruines[2].

KEFR A'KAB.

Quinze minutes à l'est-nord-est du Kharbet A'tara, je visite, sur une colline assez élevée, le petit village de *Kefr A'kab*, كفرعقب; il renferme une centaine d'habitants.

KHARBET SOUEIKEH.

Revenu sur la route qui conduit à Naplouse, et me dirigeant vers le nord-ouest, j'examine, à deux heures vingt-cinq minutes, à gauche de la route, sur une colline voisine, des ruines actuellement fort confuses, dont mon guide ignore le nom; elles sont marquées

[1] Hieronymi *Commentarius in Sophoniam*, c. I, v. 15 et 16.

[2] *Descript. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. III, p. 7.

sous celui de *Kharbet es-Soueikeh*, خربة سويكة, dans la carte de Van de Velde; si ce nom est exact, il devait y avoir là une localité appelée jadis Sokoh et appartenant à la tribu de Benjamin; elle n'est pas mentionnée dans la Bible; mais le nom de Soueikeh, qui semble être un diminutif en arabe de l'hébreu שוכה, en grec Σωχώ et Σωχά, en latin *Socho*, *Soccho* et *Socoth*, témoigne de l'existence d'une petite ville ainsi appelée sur l'emplacement auquel ce nom reste attaché. Dans ma *Description de la Judée*, j'ai décrit les ruines de deux villes nommées autrefois Sokoh, qui se trouvaient : l'une dans la Chéphélah[1], l'autre dans le district montagneux de Juda[2]. Or, ces deux villes, dont la position est incontestable, s'appellent aujourd'hui Kharbet ech-Choueikeh. De Choueikeh à Soueikeh, la différence est nulle. C'est évidemment le même mot, écrit, dans le premier cas, avec un *chin* et, dans le second, avec un *sin*, ces deux lettres permutant souvent l'une pour l'autre. Soueikeh, d'ailleurs, reproduit encore plus fidèlement que Choueikeh l'hébreu Sokoh, puisque la première lettre est identique, sans aucune altération, dans le passage du mot hébraïque dans la langue arabe.

EL-BIREH.

A deux heures trente-cinq minutes, je m'achemine vers El-Bireh, البيرة, où je fais halte à trois heures.

Ce grand village, à cause de son nom et de sa position, a été identifié justement avec l'antique Beeroth. Je l'ai décrit suffisamment ailleurs[3].

BEITIN.

A trois heures quarante-cinq minutes, je me remets en marche pour *Beitin*, بيتين, dans la direction du nord-est. A quatre heures vingt minutes, je laisse à ma droite, à une faible distance, ce vil-

[1] *Descript. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. III, p. 332-335.

[2] *Ibid.* p. 201 et 202.

[3] *Descript. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. III, p. 7-13.

lage, si misérable aujourd'hui, mais autrefois si célèbre sous le nom de Beth-El. Je le salue en passant, sans y entrer, l'ayant visité en 1863, et je renvoie le lecteur à ce que j'en ai dit dans mon précédent ouvrage[1].

THAYEBEH.

La direction que je suis est celle du nord-nord-est, puis du nord-est.

A quatre heures trente minutes, nous cheminons sur un plateau élevé et rocheux, mais néanmoins cultivé par place.

A quatre heures trente-cinq minutes, nous descendons par une pente assez douce, pour remonter ensuite.

A quatre heures quarante minutes, notre direction devient celle de l'est.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous redescendons dans une autre vallée; le terrain est partout pierreux et rougeâtre; là où la charrue a pu le labourer, il est ensemencé en blé.

Au delà de cette vallée commence une montée très-roide. Nous franchissons successivement plusieurs collines et ravins par de petits sentiers difficiles, que nous suivons tantôt vers l'est, tantôt vers le nord-est, tantôt vers l'est-nord-est.

A cinq heures trente minutes, un dernier oued, très-profond, nous sépare de Thayebeh; après l'avoir traversé, nous montons à ce village, que nous atteignons à six heures.

Thayebeh, en arabe طيّبة, est très-probablement, comme je l'ai déjà dit en le décrivant[2], l'antique ʾOphrah, en grec Ἐφραθά, Ἀφρά, Ἐφραΐμ, Ἐφρών, en latin *Ophera, Ophra, Aphra, Ephrem, Ephraim, Ephrain* et *Ephron*, diverses formes du même nom dont la signification se retrouve dans la dénomination arabe de *Thayebeh* (la bonne, l'agréable), qui semble la traduction du nom antique.

[1] *Descript. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. III, p. 14-26. — [2] *Ibid.* t. III, p. 45-51.

Depuis mon dernier passage dans ce village en 1863, la population catholique, qui était alors de 60 individus, a augmenté : elle se monte aujourd'hui à 128. Ils sont sous la juridiction d'un cheikh particulier, dont le fils, âgé de vingt ans, cumule les fonctions de maître d'école, de chantre, de sacristain et d'organiste. Le curé est un jeune prêtre italien, des environs de Turin, qui déploie beaucoup de zèle pour développer cette paroisse naissante. Musicien lui-même, il a appris au maître d'école à jouer quelques airs sur un petit orgue portatif. L'église, commencée en 1863, n'est pas encore terminée, faute de fonds pour en achever la construction, et l'office se fait dans la salle qui sert d'école. J'assiste le soir à un salut donné dans cette humble chapelle provisoire, qui retentit des sons de l'orgue et des voix perçantes et gutturales de plusieurs petits Arabes, transformés en enfants de chœur.

Pendant la nuit, je suis assailli sous ma tente, dressée dans un champ d'oliviers, par une tourmente si violente, que je suis contraint de demander un asile au presbytère latin. Des torrents de pluie accompagnés de rafales de vent continuelles tombent sans interruption. Le lendemain matin, 19 avril, M. l'abbé Chiariglione, c'est le nom de l'excellent curé, me force à demeurer sous son toit hospitalier; car, du haut de la montagne que couronne le village de Thayebeh, l'horizon paraît encore de tous côtés chargé d'épais nuages, et bientôt la tempête recommence avec un redoublement de fureur; des ondées effroyables et des bourrasques incessantes me retiennent toute la journée captif dans la chambre amie qui m'est prêtée.

Le 20 avril, la pluie cesse enfin, le vent ne souffle plus avec autant de force, et le ciel se rassérène peu à peu.

Après avoir examiné en détail les ruines de l'ancienne citadelle dont j'ai déjà parlé ailleurs, je pars, avec M. l'abbé Chiariglione et son maître d'école, pour aller explorer les environs de Thayebeh.

CHAPITRE SIXIÈME.

DEIR DJERIR. — KEFER MALEK. — KHARBET TELL AZOUR. — DJERADEH. — KHARBET SAMIEH. — DJEBEL NEDJEMEH. — RETOUR À THAYEBEH.

DEIR DJERIR.

A midi cinquante minutes, nous montons à cheval et, nous dirigeant vers le nord, nous traversons un ravin planté d'oliviers, puis nous gravissons la colline rocheuse sur laquelle s'élève le village de *Deir Djerir*, دير جرير. Il renferme environ 200 habitants; quelques gros blocs, d'apparence antique, sont encastrés dans plusieurs maisons. Parvenus dans ce village à une heure, nous le quittons à une heure cinq minutes pour prendre la direction du nord-nord-est.

KEFER MALEK.

L'Oued Deir Djerir, que nous longeons quelque temps sur notre droite, est planté de figuiers et d'oliviers.

A dix heures vingt minutes, nous le traversons.

Notre direction est alors celle de l'est, puis bientôt celle du nord. Après une ascension de cinq minutes, nous parvenons sur un plateau, que nous parcourons vers l'est-nord-est; des citernes antiques ont été creusées çà et là dans le roc.

A notre gauche, court une vallée profonde.

A une heure trente-cinq minutes, nous redescendons pour remonter ensuite.

A une heure cinquante minutes, une nouvelle descente nous amène dans une vallée plantée d'oliviers.

A deux heures, nous gravissons des pentes rocheuses et nous

atteignons ensuite le village de *Kefr Malek*, كفر ملك. Sa population se compose de 350 habitants, parmi lesquels on compte une trentaine d'Arabes catholiques et une quinzaine de Grecs schismatiques; les autres sont musulmans. Dans la cour du medhafeh ou maison réservée aux étrangers de passage, on me montre plusieurs belles plaques en pierre servant actuellement de dalles, trois tronçons de colonnes et plusieurs chapiteaux de forme dorique appartenant à un ancien édifice depuis longtemps détruit. Le nom du village, *Kefr Malek* ou *Kefr Malik* (village du roi), كفر مليك, car ces deux prononciations sont usitées, ne dériverait-il pas de la présence en ce lieu de ces tronçons de colonnes et de ces chapiteaux, qui peuvent avoir orné jadis une construction royale, soit un palais, soit un temple transformé plus tard en église chrétienne? La chose n'est pas impossible.

KHARBET TELL AZOUR.

A une demi-heure de marche au nord-ouest de Deir Djerir, nous avions laissé sur notre gauche un tell que j'avais visité en 1863, et qui m'avait été indiqué sous le nom de *Tell Azour*, تلّ ازور. De son sommet, on embrasse un magnifique horizon, depuis la vallée du Jourdain à l'est jusqu'à la Méditerranée à l'ouest. Si jadis, comme il est à croire, ce tell a été habité, les vestiges des maisons qui le couvraient ont complétement disparu sous les vignes rampantes qui y croissent actuellement. Là s'élevait peut-être la bourgade de Hatsor, en hébreu חָצוֹר, en grec Ἀσώρ, en latin *Asor*, dont il est question dans le IIe livre d'Esdras comme ayant été réhabitée par des Benjamites, au retour de la captivité :

31. Filii autem Benjamin a Geba, Mechmas, et Hai, et Bethel, et filiabus ejus.....

33. Asor, Rama, Gethaim[1].

Peut-être aussi faut-il y reconnaître la localité désignée dans la

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 31 et 33.

Bible sous le nom de *Ba'al Hatsor*, en hébreu בַּעַל חָצוֹר (village de Baal), en grec Βελασώρ, en latin *Baalhazor*, où Absalom avait de nombreux troupeaux et où, dans un grand festin donné à l'occasion de la tonte de ses moutons, il fit tuer son frère Amnon, contre lequel il nourrissait une violente haine depuis qu'il avait outragé sa sœur Thamar :

Factum est autem, post tempus biennii, ut tonderentur oves Absalom in Baalhazor, quæ est juxta Ephraim; et vocavit Absalom omnes filios regis[1]...

Ces mots : *quæ est juxta Ephraim*, semblent convenir très-bien à la position de Tell Azour par rapport à Thayebeh, qui a remplacé, selon toute probabilité, la ville d'Éphraïm signalée dans ce passage, et qu'il ne faut pas confondre avec le massif montagneux de ce nom.

DJERADEH.

Nous ne visitons pas non plus, à trente-cinq minutes de marche au nord-nord-ouest de Kefr Malek, le village de *Djeradeh*, جرادة, que j'avais pareillement traversé dans mon précédent voyage en Palestine. Situé sur une colline rocheuse aux flancs abrupts, il contient 300 habitants. J'y avais observé deux petits *birket* pratiqués dans le roc, et vraisemblablement antiques.

KHARBET SAMIEH.

A deux heures vingt minutes, nous descendons de Kefr Malek, vers le sud-est, le long des pentes septentrionales de l'*Oued el-A'bad*, واد العباد; il est cultivé en oliviers et en figuiers; quelques parties le sont également en blé.

A deux heures quarante minutes, après une ascension, nous longeons, à notre gauche, un autre oued, appelé *El-Mahamy*, المحامى.

A trois heures vingt minutes, nous descendons de nouveau vers

[1] *Rois*, l. II, c. XIII, v. 23 et suiv.

l'est-sud-est par des pentes extrêmement rapides à travers des blocs énormes de rochers. Force nous est de mettre pied à terre et de tenir nos chevaux par la bride, pour les empêcher de glisser sur un sentier à peine praticable pour d'excellents mulets.

A trois heures trente minutes, nous cheminons vers le nord-est à travers des débris de constructions bâties en gros blocs assez mal équarris, et datant certainement de l'antiquité; les unes sont complétement renversées, les autres forment encore quelques enceintes d'habitations abandonnées. Nous laissons bientôt à notre gauche un vieux et magnifique térébinthe, qui a dû ombrager autrefois bien des générations depuis longtemps disparues, puis nous parvenons à une source très-abondante, appelée *A'ïn es-Samieh*, عين السامية. Elle coule au-dessous d'une chambre voûtée en plein cintre et bâtie avec de larges blocs; près de là gisent quelques tronçons de colonnes monolithes en pierre et plusieurs chapiteaux imitant le style dorique. Au nord et au-dessus de la source, on remarque les ruines d'un édifice considérable, destiné peut-être jadis à la défendre et construit avec des blocs gigantesques, grossièrement taillés. Les eaux de l'A'ïn es-Samieh arrosent et fertilisent la vallée de ce nom, où croissent des lentilles, des fèves et du blé. Elle est cultivée par des fellahs de Kefr Malek. Sur les flancs inférieurs de la montagne qui la borde vers l'est, de nombreuses grottes ont été creusées dans le roc. Quelques-unes sont certainement antiques. Plusieurs servent de refuge provisoire, à l'époque des semailles et de la moisson, à des familles du village que je viens de mentionner.

Je pénètre, à la suite de M. l'abbé Chiariglione et de son maître d'école, dans l'une de ces grottes, où se trouvent actuellement les parents de la fiancée de ce jeune homme. Les abords en sont protégés par des broussailles. On s'empresse aussitôt autour de nous, on étend dans un coin une natte, où nous nous reposons un instant, puis l'on nous offre du fromage et du lait de chèvre. La jeune fiancée, d'après la coutume du pays, n'ose pas paraître devant son futur, et demeure dans le fond de la grotte, occupée à faire cuire sous la cendre des galettes qui nous sont ensuite apportées. La cé-

rémonie du mariage doit avoir lieu dans quelques jours, et, comme le prétendu est fils de l'un des cheikhs de Thayebeh, on doit, à cette occasion, exécuter en son honneur une fantasia et faire parler la poudre, comme disent les Arabes.

Les ruines de Samieh me semblent être celles de Na'arah, en hébreu נַעֲרָה, en grec Νααραθά, en latin *Naaratha*, mentionnée, dans le livre de Josué, comme étant située sur la limite méridionale de la tribu d'Éphraïm :

Descenditque (terminus) de Janoe in Ataroth et Naaratha; et pervenit in Jericho, egrediturque ad Jordanem [1].

C'est la même ville, très-vraisemblablement, qui est signalée, dans les Paralipomènes, sous le nom de Na'aran (en latin *Noran*), comme appartenant à la tribu d'Éphraïm, vers l'orient :

Possessio autem eorum et habitatio, Bethel cum filiabus suis, et contra orientem Noran [2]. . . .

Dans l'hébreu, elle s'écrit נַעֲרָן, en grec Νααρνάν et Νααράν.

Nous lisons dans Josèphe que le prince Archélaüs, fils d'Hérode, amena, au moyen d'un aqueduc, dans la plaine du Jourdain, pour en arroser les plantations de palmiers, la moitié de l'eau qui fertilisait le territoire du village de Neara :

Ἀνοικοδομεῖ δὲ καὶ τὸ ἐν Ἱεριχοῦντι βασίλειον ἐκπρεπῶς, τῶν τε ὑδάτων ὁπόσα Νεαρὰν τὴν κώμην ὠφελεῖ ἐπιῤῥέοντα ἐξ ἡμισείας ἀπέστρεψεν, ἐπαγωγὴν αὐτῶν ποιούμενος τῷ πεδίῳ φοίνιξιν ὑπ' αὐτοῦ πεφυτευμένῳ [3].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Νααραθά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Νααραθὰ, φυλῆς Ἐφραΐμ· κώμη νῦν ἐστὶ Νοορὰθ Ἰουδαίων, ἀπὸ ε' σημείων Ἱεριχοῦς.

« Naaratha, de la tribu d'Éphraïm; c'est maintenant un village du nom de Noorath, habité par des Juifs, à cinq milles de Jéricho. »

Dans ces divers passages, il s'agit de la même localité, selon

[1] *Josué*, c. XVI. v. 7. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VII, v. 28. — [3] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. XIII, § 1.

toute apparence, appelée *Naarah*, *Naaratha*, en hébreu נַעֲרָתָה (à Naarah), *Naaran*, *Neara* et *Noorath*. Eusèbe nous apprend qu'elle était à cinq milles de Jéricho et au nord de cette ville; car elle appartenait à la tribu d'Éphraïm, tandis que Jéricho faisait partie de celle de Benjamin. Josèphe nous signale une autre particularité importante, c'est qu'elle jouissait d'une source abondante, puisque, sans nuire sans doute à ses besoins, Archélaüs put détourner la moitié des eaux de cette source pour les amener, au moyen d'un aqueduc, dans la plaine du Jourdain. Toutes ces considérations me portent à identifier avec les ruines de Samieh l'antique Na'arah de la Bible, la Neara de Josèphe, la Noorath d'Eusèbe. En effet, Samieh est à deux heures et demie de marche environ au nord-nord-ouest de l'ancienne Jéricho, distance qui dépasse, j'en conviens, les cinq milles indiqués par Eusèbe; mais les chiffres milliaires marqués dans l'*Onomasticon* ne sont pas toujours d'une exactitude mathématique; en second lieu, j'ai signalé en cet endroit des ruines considérables dont quelques-unes peuvent remonter à une haute antiquité; d'autres, par exemple la chambre voûtée qui renferme la source et les vestiges de l'édifice orné de colonnes monolithes qui l'avoisinait, ne datent peut-être que de l'époque d'Archélaüs; enfin, cette source elle-même, à cause de la bonté et de l'abondance de ses eaux, a très-bien pu, au lieu de se perdre, comme elle le fait maintenant, après avoir arrosé la vallée de Samieh, être jadis amenée par un petit canal dans la plaine du Jourdain.

RETOUR À THAYEBEH.

A cinq heures, nous quittons les ruines de Samieh et nous gravissons vers le sud-ouest des pentes fertiles et assez bien cultivées.

A cinq heures vingt minutes, nous passons à côté d'un puits peu profond et bâti avec de gros blocs irrégulièrement taillés; on l'appelle *Bir el-Djemel*, بير الجمل. Nous poursuivons notre marche vers le sud.

A cinq heures trente minutes, j'aperçois, vers l'est, sur une mon-

tagne voisine, dont nous sommes séparés par un ravin profond, un oualy consacré à *Neby Nedjemeh*, نبى نجمة. Sur les flancs septentrionaux de cette même montagne, je distingue de loin quelques ruines, entre autres celles d'une tour, appelées *Kharbet Nedjemeh*, خربة نجمة.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous gravissons vers l'ouest des pentes roides et rocheuses.

A six heures, nous parvenons à une vallée haute, naturellement fertile, et ensemencée en blé; après l'avoir traversée, nous continuons de monter vers l'ouest.

A six heures vingt minutes, nous franchissons l'*Oued el-Habis*, واد الحابيس; il est bordé de rochers affreux, au milieu desquels nous suivons péniblement un étroit sentier.

A six heures cinquante-cinq minutes, après une montée constamment dirigée vers l'ouest, nous sommes de retour à Thayebeh.

CHAPITRE SEPTIÈME.

KHARBET KILIA. — A'ÏN EN-NOUA'ÏMEH. — A'ÏN ED-DOUK. — KHARBET EN-NASBAH. — A'ÏN ES-SOULTHAN.

KHARBET KILIA.

Le 21 avril, à sept heures vingt minutes du matin, je quitte Thayebeh en descendant vers l'est-sud-est; à ma gauche, s'étend une vallée ensemencée en blé et plantée d'oliviers; à ma droite, s'élèvent des pentes couvertes de figuiers.

A sept heures quarante minutes, j'aperçois au sud, à un kilomètre et demi de distance, le village de *Rimmoun*, رمّون, que j'ai décrit ailleurs en même temps que Thayebeh, et qui, ainsi que je l'ai dit, est l'antique *Sel'a ha-Rimmon*, en grec ἡ Πέτρα τοῦ Ῥεμμών, en latin *Petra Rimmon*, où les malheureux restes de la tribu de Benjamin cherchèrent un refuge après l'extermination de cette tribu.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous montons vers l'est, ayant à notre gauche l'*Oued el-Habis*, واد الحابيس.

A l'est-nord-est, à quatre kilomètres environ de distance, brille sur la cime du Djebel en-Nedjemeh la blanche coupole de l'oualy de ce nom.

A sept heures cinquante minutes, nous parvenons sur un plateau fertile, puis nous gravissons, dans la même direction, c'est-à-dire celle de l'est, les pentes d'une montagne dont nous atteignons le sommet à huit heures quinze minutes. Les ruines qui le couronnent sont connues sous le nom de *Kharbet Kilia*, خربة كيليا. Ce sont celles d'une ancienne forteresse dont l'enceinte, construite en gros blocs mal équarris, mesurait environ 60 mètres de long sur 32 de large. Elle était divisée intérieurement en de nombreux pe-

tits compartiments. Dans l'un d'eux, près d'une citerne pratiquée dans le roc, je remarque plusieurs tronçons de colonnes monolithes en pierre, avec des chapiteaux extrêmement simples et imitant le dorique. Ailleurs, un autre tronçon de colonne, analogue aux précédents et ayant appartenu au même petit édifice, attire pareillement mon attention. Toutes ces subdivisions sont carrées et mesurent seulement quelques mètres sur chaque face. Les arasements et les assises inférieures de plusieurs sont encore en place, et consistent en gros blocs. On y pénétrait au moyen de portes rectangulaires, formées de deux pieds-droits surmontés d'un linteau. Une tour peu élevée est encore debout; elle a seulement $5^{m},50$ de long sur 4 de large. Voûtée en ogive, elle ne paraît pas remonter au delà des croisades, au moins pour sa partie supérieure; car sa base semble antique ou, du moins, est bâtie avec des blocs qui le sont.

Près de la porte d'entrée, j'observe sur plusieurs pierres des croix tracées là jadis par de pieux visiteurs.

En dehors de cette enceinte, vers l'est, à côté de l'orifice d'une citerne, une pierre m'offre les vestiges très-reconnaissables d'un chandelier à sept branches sculpté. Cette pierre, déplacée sans doute, provient probablement du compartiment où gisent encore plusieurs tronçons de colonnes monolithes, ce qui me porterait à penser que la petite salle où ils se trouvent avait un caractère religieux, et que là, dans l'intérieur de la forteresse, s'élevait une synagogue. Dans tous les cas, la figure du fameux chandelier d'or à sept branches ornait, selon toute apparence, cette partie de l'enceinte.

La montagne de Kilia est bordée, à l'est, par un oued profond et escarpé, qui, de ce côté, la rend inaccessible. On l'appelle *Oued el-Houeit*, واد الحويت. Du plateau culminant où se trouvent les ruines que je viens de décrire, la vue vers l'ouest embrasse un très-vaste horizon de montagnes; vers l'est, elle plonge au loin dans la vallée du Jourdain et dans le vaste bassin de la mer Morte. Cet endroit était donc prédestiné par la nature à servir d'emplacement à une citadelle. Actuellement, il est désert et n'est visité que par des bergers. J'ignore comment il s'appelait dans l'antiquité.

A'ÏN EN-NOUA'ÏMEH.

A neuf heures quarante minutes, je descends de cette hauteur dans la direction de l'ouest-sud-ouest, puis de l'ouest.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je rencontre, chemin faisant, sur les pentes, une grande meule à huile, d'apparence antique, et intacte. Elle semble prouver qu'autrefois ces pentes étaient couvertes d'oliviers; de nos jours, elles sont dépouillées d'arbres, mais en partie ensemencées là où la charrue a pu les labourer.

Nous nous dirigeons alors vers le sud-sud-est.

A dix heures dix minutes, nous longeons, vers la gauche, un oued.

A dix heures quinze minutes, nous rencontrons et traversons un autre petit oued qui se réunit au précédent et coule dans le même lit vers le Rhor. Puis nous montons vers l'est-sud-est.

A dix heures trente minutes, nous redescendons par des pentes très-rapides. Le sentier est bordé, vers la droite, de grosses pierres à peine équarries, et placées là, le long d'un oued profond, comme garde-fou.

Nous suivons une voie évidemment antique et pavée en blocs inégaux, que le temps a désunis, ce qui gêne singulièrement la marche de nos montures, qui trébuchent à chaque pas en se heurtant à ces obstacles.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous parvenons sur un petit plateau rocheux, où je remarque quelques traces de constructions antiques, une citerne et une caverne pratiquées dans le roc.

Puis nous côtoyons à gauche, par un sentier extrêmement étroit, un ravin qui s'enfonce à de très-grandes profondeurs, et dont les flancs rocheux sont, en certains endroits, percés de cavernes à différentes hauteurs; on l'appelle *Oued el-A'oudjeh*, واد العوجة.

A onze heures dix minutes, un autre oued, également très-profond, serpente à notre droite. Nous cheminons ainsi quelque temps

entre deux précipices assez rapprochés l'un de l'autre, et dont la vue fait trembler d'effroi nos chevaux.

A onze heures trente minutes, nous longeons à notre droite ce dernier oued; il porte le nom d'*Oued Abou Kourneïn*, واد ابو قرنين.

Puis nous nous engageons dans une descente des plus périlleuses, tenant nos chevaux par la bride, sur une pente extraordinairement rapide, où nous n'avançons qu'avec les plus grandes précautions pour ne pas rouler nous-mêmes avec nos montures au fond d'un effroyable précipice, que hérissent de toutes parts d'énormes rochers.

A midi vingt minutes, enfin, nous atteignons le bas de cette horrible descente.

Notre direction tourne alors de l'est-sud-est vers le sud.

Nous traversons bientôt l'*Oued A'ïn ed-Douk*, واد عين الدوك, et, à midi trente minutes, nous faisons halte un instant près de deux sources très-abondantes.

La première, appelée *A'ïn en-Noua'ïmeh*, عين النوعيمة, sourd de terre avec une grande force et forme immédiatement un ruisseau, qui coule dans l'oued du même nom. Elle est ombragée par deux vieux *seder*, espèce d'acacias gigantesques très-épineux.

A quinze pas au sud de cette source en jaillit une seconde, appelée *A'ïn ed-Douk*, عين الدوك. Protégée, comme la précédente, contre les rayons du soleil, par l'épais ombrage d'un magnifique seder, je la trouve assiégée par des fellahs de Rimmoun, qui campent en ce moment alentour avec leurs troupeaux. De jeunes pâtres sont occupés à baigner leurs moutons dans le canal où courent ses eaux murmurantes.

Après quelques minutes de repos, je prends pour guide l'un de ces fellahs et je vais examiner des ruines voisines, connues sous le nom de *Kharbet Nasbah*, خربة نسبة. Elles s'étendent entre l'Oued A'ïn ed-Douk à droite et l'Oued en-Noua'ïmeh à gauche, et consistent seulement en de menus matériaux, amoncelés ou dispersés sur un assez vaste espace, au milieu d'un fourré de *seder*, de *zakkoum* et d'autres arbres ou arbustes épineux. En rebroussant che-

min pour revenir aux deux sources, et cheminant le long de l'Oued en-Noua'ïmeh, je parviens à un pont-aqueduc éloigné de quelques minutes, vers le sud, de l'A'ïn ed-Douk. Bâti en pierres de dimension moyenne, il est à deux étages. Une grande arche ogivale traverse l'Oued en-Noua'ïmeh; deux autres arches, moins considérables, reposent sur les berges du ravin; puis au-dessus règne un second étage formé par des arcades plus petites, qui portent elles-mêmes le canal dérivé de l'A'ïn ed-Douk, dont les eaux se dirigent ensuite vers Jéricho. Ce pont-aqueduc en a probablement remplacé un autre plus ancien. L'oued est, en cet endroit, bordé de roseaux gigantesques.

Près de là, sur un tell artificiel, je ramasse de nombreux petits cubes de mosaïque indiquant qu'il avait jadis servi d'assiette à quelque construction importante, aujourd'hui complétement rasée.

Le Kharbet Nasbah, ainsi que le tell que je viens de signaler, me paraissent répondre, à cause de leur voisinage de Jéricho et du nom que porte encore maintenant l'A'ïn ed-Douk, à l'emplacement du château de Doch, construit par Ptolémée, fils d'Abobus, non loin de Jéricho, où il attira traîtreusement Simon Machabée, son beau-père, et les deux fils de celui-ci, Mathathias et Juda, et où ensuite, au milieu de la joie d'un festin, il les immola tous les trois à son ambition, en les faisant tomber sous les coups d'assassins apostés, l'an 135 avant Jésus-Christ.

11. Et Ptolemæus, filius Abobi, constitutus erat dux in campo Jericho, et habebat argentum et aurum multum.

12. Erat enim gener summi sacerdotis.

13. Et exaltatum est cor ejus, et volebat obtinere regionem, et cogitabat dolum adversus Simonem et filios ejus, ut tolleret eos.

14. Simon autem, perambulans civitates quæ erant in regione Judææ, et sollicitudinem gerens earum, descendit in Jericho ipse, et Mathathias filius ejus, et Judas, anno centesimo septuagesimo septimo, mense undecimo : hic est mensis sabath.

15. Et suscepit eos filius Abobi in munitiunculam quæ vocatur Doch, cum dolo, quam ædificavit; et fecit eis convivium magnum, et abscondit illic viros.

16. Et cum inebriatus esset Simon et filii ejus, surrexit Ptolemæus cum

suis, et sumpserunt arma sua, et intraverunt in convivium, et occiderunt eum et duos filios ejus, et quosdam pueros ejus [1].

D'après Josèphe, Ptolémée ne tua d'abord que Simon, et se contenta d'emprisonner sa femme et deux de ses fils, Mathathias et Juda; il envoya aussi des sicaires pour égorger le troisième, Jean, surnommé Hyrcan; mais celui-ci échappa à ce danger et se retira aussitôt à Jérusalem, où il fut reconnu grand prêtre et prince des Juifs, à la place de son père. Ptolémée, acharné à sa perte, s'efforça de pénétrer dans la ville; mais, repoussé par les habitants, il alla se réfugier dans son château de Doch, où Jean Hyrcan vint à son tour l'assiéger, pour arracher de ses mains sa mère et ses deux frères. Ici je laisse la parole à l'historien lui-même.

Καὶ ὁ μὲν εἰς ἕν τι τῶν ὑπὲρ Ἱεριχοῦντα ἐρυμάτων ἀνεχώρησε, Δαγὼν λεγόμενον. Ἀπολαβὼν δὲ τὴν πάτριον ἀρχιερωσύνην Ὑρκανὸς καὶ τὸν Θεὸν πρῶτα θυσίαις παραιτησάμενος, ἐπὶ τὸν Πτολεμαῖον ἐξεστράτευσε, καὶ προσβαλὼν τῷ χωρίῳ τοῖς μὲν ἄλλοις περιῆν αὐτοῦ, ἡττᾶτο δὲ μόνῳ τῷ πρὸς τὴν μητέρα καὶ τοὺς ἀδελφοὺς οἴκτῳ. Τούτους γὰρ ὁ Πτολεμαῖος ἀνάγων ἐπὶ τὸ τεῖχος ἐξ ἀπόπλου ἠκίζετο καὶ κατακρημνίσειν οὐκ ἀφιστάμενου τῆς πολιορκίας ἠπείλει. Ὁ δ' ὅσον ἂν ἐνδοίη τῆς περὶ τὴν αἵρεσιν τοῦ χωρίου σπουδῆς, τοσοῦτο χαρίζεσθαι τοῖς φιλτάτοις ἡγούμενος πρὸς τὸ μὴ κακῶς πάσχειν, ἐξέλυε τὸ πρόθυμον. Ἡ μέντοι μητὴρ ὀρέγουσα τὰς χεῖρας ἱκέτευε μὴ μαλακίζεσθαι δι' αὐτὴν, ἀλλὰ πολὺ πλέον ὀργῇ χρώμενον ἑλεῖν σπουδάσαι τὸ χωρίον, καὶ τὸν ἐχθρὸν ὑφ' ἑαυτὸν ποιήσαντα τιμωρῆσαι τοῖς φιλτάτοις· ἡδὺν γὰρ αὐτῇ τὸν μετ' αἰκίας εἶναι θάνατον, εἰ δίκην ὑπόσχοι τῆς εἰς αὐτοὺς παρανομίας ὁ ταῦτα ποιῶν πολέμιος. Τὸν δ' Ὑρκανὸν ταῦτα μὲν λεγούσης τῆς μητρὸς ὁρμή τις ἐλάμβανε πρὸς τὴν αἵρεσιν τοῦ φρουρίου, ἡνίκα δὲ αὐτὴν τυπτομένην ἴδοι καὶ σπαρατομένην, ἐξελύετο καὶ τῆς ἐπὶ τοῖς εἰς τὴν μητέρα πρατομένοις συμπαθείας ἥττων ἐγένετο. Ἑλκομένης δὲ οὕτως εἰς χρόνον τῆς πολιορκίας, ἐνίσταται τὸ ἔτος ἐκεῖνο, καθ' ὃ συμβαίνει τοῖς Ἰουδαίοις ἀργεῖν. Κατὰ δὲ ἑπτὰ ἔτη τοῦτο παρατηροῦσιν, ὡς ἐν ταῖς ἐν ἑβδομάσιν ἡμέραις. Καὶ Πτολεμαῖος, ὑπὸ ταύτης ἀνεθεὶς τῆς αἰτίας τοῦ πολέμου, ἀποκτείνει τοὺς ἀδελφοὺς τοῦ Ὑρκανοῦ καὶ τὴν μητέρα· καὶ τοῦτο δράσας πρὸς Ζήνωνα φεύγει τὸν ἐπικληθέντα Κοτυλᾶν, τυραννεύοντα τῆς Φιλαδελφέων πόλεως [2].

[1] *Machabées*, l. I, c. XVI, v. 11-16. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. VIII, § 1.

« Ptolémée se retira dans l'une des forteresses situées au-dessus de Jéricho. On l'appelait Dagon. Hyrcan, ayant été revêtu du souverain pontificat, héritage de son père, commença par se concilier la miséricorde divine au moyen de sacrifices, puis il marcha contre Ptolémée et attaqua le château fort qu'il occupait. Supérieur à son adversaire en tout le reste, il était vaincu seulement par la pitié qu'il ressentait pour sa mère et pour ses frères. Car Ptolémée, les ayant fait conduire sur le rempart dans un endroit d'où ils pussent être facilement vus, les soumettait à de cruelles tortures, et menaçait de les jeter en bas, si Hyrcan ne se désistait point du siége de la place. Et lui, s'imaginant que plus il se relâcherait de son ardeur dans l'attaque, plus il obtiendrait pour les objets de son affection la cessation de leurs souffrances, ralentit l'impétuosité de l'assaut. Mais sa mère, lui tendant les mains, le conjurait de ne point faiblir à cause d'elle et de redoubler, au contraire, d'acharnement, afin de tâcher de s'emparer de la forteresse et de venger les siens sur la personne de son ennemi; quant à elle, il lui était doux de périr, pourvu que celui qui les avait si indignement maltraités subît le châtiment dû à ses forfaits. Ces paroles enflammaient la fureur d'Hyrcan et son désir de se rendre maître de la place; mais, d'un autre côté, à la vue des coups et des cruels traitements que subissait sa mère, son cœur mollissait, et la compassion que ses souffrances lui inspiraient triomphait de toute sa rage. Le siége traînant ainsi en longueur, survint l'année où les Juifs ont l'habitude de rester en repos; car chaque septième année, comme chaque septième jour, ils observent cette coutume. Ptolémée, débarrassé de la guerre par cette circonstance, tua la mère et les frères d'Hyrcan; puis, après ce crime, il s'enfuit vers Zénon, surnommé Cotylas, prince de Philadelphie. »

Nous voyons par ce passage que le château nommé Dagon par Josèphe est le même que celui qui, en latin, est appelé *Doch* dans le livre des Machabées, en grec Δώκ, nom identique avec celui que porte aujourd'hui l'A'ïn ed-Douk. Peut-être occupait-il l'emplacement du tell dont j'ai parlé, dans le voisinage du pont-aqueduc que j'ai signalé plus haut. Dans ce cas, il faut avouer que cette forteresse a été rasée de fond en comble, et il n'en subsiste plus que de nombreux petits cubes de mosaïque épars sur le sol. Quant au Kharbet en-Nasbah, c'était un village voisin et dépendant du château. Ce dernier devait être, d'ailleurs, peu considérable; car, dans le livre des Machabées, il est désigné comme une petite forteresse, *munitiuncula*.

A'ïn es-Soulthan.

A deux heures douze minutes, je suis de retour à l'A'ïn ed-Douk, que je quitte bientôt après pour me remettre en marche dans la direction de l'A'ïn es-Soulthan.

A deux heures trente minutes, nous passons au milieu de ruines peu distinctes qui longent la rive gauche de l'*Oued en-Noua'ïmeh;* des arasements de constructions antiques sont seuls visibles; je remarque en cet endroit des silos en assez grand nombre, où les Bédouins des environs mettent en réserve leurs provisions; un peu plus loin est un cimetière arabe.

A deux heures trente-cinq minutes, nous traversons un canal dérivant de l'A'ïn ed-Douk; là encore je remarque quelques ruines.

A deux heures quarante minutes, nous franchissons l'Oued en-Noua'ïmeh; des *seder*, des *agnus-castus* et des roseaux en bordent ou même en remplissent le lit.

A trois heures, nous faisons halte près de l'*A'ïn es-Soulthan*, عين السلطان.

J'y avais à peine dressé ma tente, que mon drogman m'annonce la visite d'un grave personnage à barbe blanche. C'est celle de Kablan en-Nemer lui-même, l'un des principaux cheikhs de la grande tribu des A'douan. Il est accompagné de deux de ses parents. « Je t'attendais depuis deux jours, me dit-il; car j'ai appris par un homme de ma tribu, qui se trouvait dernièrement à Jérusalem, que tu avais formé le projet d'explorer toute la vallée du Jourdain, et je suis venu pour régler avec toi les conditions de cette exploration et le nombre des cavaliers d'escorte dont tu as besoin. Je suis même très-étonné que, contrairement à l'usage de tous les voyageurs, tu sois descendu ici sans te faire accompagner autrement que par un bachibouzouk. »

« Il ne fallait pas, lui répondis-je, prendre la peine de te déranger pour moi; car, si l'on t'a bien renseigné de Jérusalem sur mes pro-

jets de voyage, je n'ai, de mon côté, nullement l'intention d'augmenter ma petite escorte. Les hommes qui me suivent et moi nous sommes bien armés; nos montures sont bonnes, et notre bagage fort léger; avec cela, nous pouvons aller partout. »

« Mais, reprit-il, les voleurs abondent dans la vallée du Jourdain; je t'affirme que tu seras infailliblement dévalisé; il te faut au moins sept ou huit cavaliers d'escorte tirés de ma tribu, et nous allons convenir ensemble de la solde que tu leur donneras et de la somme préalable que tu me remettras à moi-même. Autrement, tu ne passeras pas. »

Comme les faibles ressources dont je disposais pour accomplir ma mission en Samarie et en Galilée auraient été en partie absorbées rien que par l'exploration des rives du Jourdain, si j'avais subi l'escorte que le cheikh Kablan voulait m'imposer et les conditions onéreuses auxquelles il prétendait me soumettre; comme, en outre, j'avais pleine et entière confiance dans la divine Providence, qui avait daigné déjà me protéger en plusieurs rencontres dans mes différents voyages, et qui daignerait encore, je l'espérais, favoriser pareillement l'exploration que j'allais entreprendre, non en simple amateur, mais sérieusement et à titre officiel, je répondis aussitôt au vieux cheikh des A'douan que, étant chargé par mon Gouvernement, avec l'autorisation de la Sublime Porte, de visiter scientifiquement toute la Palestine, je ne lui devais à lui-même aucun droit de passage, et que je refusais positivement l'escorte de ses cavaliers.

« Un seul, ajoutai-je, me suffira, pour me servir de guide, et s'il connaît bien le pays, je lui donnerai la même solde qu'à mon bachibouzouk; puis, à la fin du voyage, il aura une gratification supplémentaire, dans le cas où j'aurai été content de lui. »

Kablan insista de nouveau, mais inutilement, pour me forcer à lui remettre un cadeau préalable, soit en nature, soit en argent, qui fût en rapport avec sa dignité de cheikh d'une puissante tribu et avec ceux qu'il avait reçus d'autres riches voyageurs. Il se retira à la fin fort mécontent et la menace à la bouche.

Nous passâmes tous la nuit sur le qui-vive : mes gens, ne sachant pas trop ce qui allait arriver et craignant de se voir attaqués, étaient assez inquiets. Je m'efforçais de les rassurer de mon mieux.

Le lendemain, 22 avril, à cinq heures et demie du matin, pendant que mes moukres reployaient ma tente et chargeaient mon bagage, Kablan apparut de nouveau, avec l'un de ses neveux, nommé Ahmed.

« La nuit, me dit-il, t'a-t-elle porté conseil? Es-tu toujours décidé à ne pas t'acquitter envers moi des droits qui me sont dus et à te passer de l'escorte de mes cavaliers? — Oui, plus que jamais; je ne te demande qu'un guide et pas autre chose, et si tu n'en as pas à me donner, un Arabe de Riha s'offre à m'accompagner. »

En même temps, sans plus m'occuper de lui, je continuai à donner des ordres pour le départ. Quand il vit qu'il n'avait rien à gagner avec moi, il finit par changer de ton et me dit : « Tu désires un guide? Eh bien, voici Ahmed, mon neveu, qui connaît parfaitement la contrée que tu vas explorer. Combien lui donneras-tu? » Je fixai alors une solde, qui fut débattue et acceptée, et l'affaire fut ainsi conclue.

J'entre dans ces détails, parce qu'ils servent à faire connaître l'état du pays et qu'ils pourront être utiles à ceux qui parcourront après moi les mêmes contrées. Souvent les voyageurs se laissent imposer des escortes considérables, qui coûtent fort cher et maîtrisent tous leurs mouvements, ou du moins les gênent singulièrement; cela ensuite rend très-difficile, pour ne pas dire impossible, l'exploration des mêmes régions pour les voyageurs subséquents qui n'ont pas les ressources pécuniaires de leurs devanciers. Toutefois, si l'on a avec soi trois ou quatre hommes fidèles, et que l'on ne soit pas embarrassé par un trop lourd bagage, on peut tenter de s'affranchir de ce tribut humiliant. On voit, par mon exemple, que, même dans la vallée du Jourdain, réputée l'un des districts les moins sûrs de la Palestine, il n'est point impossible, dans les conditions que j'indique, de voyager sans ce cortége de Bédouins, auquel on croit d'ordinaire devoir s'astreindre.

CHAPITRE HUITIÈME.

DÉPART DE L'A'ÏN ES-SOULTHAN. — KHARBET ES-SOMERA. — KHARBET EL-MASKARAH. — TELL EL-FASAÏL, JADIS PHASAÉLIS.

DÉPART DE L'A'ÏN ES-SOULTHAN.

A six heures quarante minutes du matin, enfin, tout étant réglé relativement à Ahmed, mon nouveau guide, nous quittons l'A'ïn es-Soulthan et nous prenons la direction du nord.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons l'Oued en-Noua'ïmeh près d'un pont-aqueduc à trois arches ogivales et portant, à sa partie supérieure, un canal qui jadis amenait dans la plaine de Jéricho les eaux de l'A'ïn en-Noua'ïmeh : actuellement il est à sec. Ce pont offre le même genre de construction et paraît de la même époque que celui que j'ai signalé dans l'oued de ce nom, à une distance plus rapprochée de l'A'ïn ed-Douk.

Au delà de l'oued, dont le lit est rempli d'un fourré d'arbustes épineux, je longe la ligne de l'aqueduc.

A sept heures cinq minutes, nous traversons un petit oued; à sept heures dix minutes, un autre; à sept heures douze minutes, un troisième; à sept heures quinze minutes, un quatrième, un peu plus considérable; à sept heures dix-sept minutes, un cinquième; à sept heures vingt minutes, un sixième; à sept heures trente minutes, un septième.

Ces différents ravins me sont désignés par mon guide sous la dénomination commune d'*Oued e'ch-Rherab*, واد عش غراب (oued nid à corbeaux).

La plaine qu'ils sillonnent transversalement est tapissée d'herbes et de plantes, ressemblant à des genêts, dont les chameaux sont très-friands.

KHARBET ES-SOMERA.

A sept heures trente-cinq minutes, nous parvenons au *Kharbet es-Somera*, خربة السمرا. Ces ruines, étendues et aujourd'hui très-confuses, sont celles d'une petite ville, renversée de fond en comble. J'y observe quelques cavernes grossièrement creusées, servant de retraite aux Bédouins.

A huit heures, nous atteignons la fin des ruines.

Notre direction est alors celle de l'ouest-nord-ouest.

A huit heures quinze minutes, nous traversons l'*Oued el-Melah*, واد الملح; il est large et assez profond.

A notre gauche, s'élève le *Djebel Belka*, جبل بلقا.

A huit heures trente minutes, nous franchissons l'*Oued el-Khaled*, واد الخالد.

A huit heures quarante-trois minutes, au delà d'un autre oued plus important, appelé *Oued el-A'oudjeh*, واد العوجة, je rencontre quelques ruines peu distinctes, qui avoisinent de magnifiques champs de blé émaillés des fleurs les plus variées, et parsemées de *seder*.

A huit heures cinquante-deux minutes, d'autres ruines analogues aux précédentes attirent mon attention; je remarque néanmoins une construction encore en partie debout, bâtie avec de petites pierres régulièrement agencées entre elles.

Près de là coule un ruisseau abondant, qui se ramifie en plusieurs rigoles et répand partout où il circule une très-grande fertilité. Il tire ses eaux d'une source abondante située plus haut et plus à l'ouest, nommée *A'ïn el-A'oudjeh*, عين العوجة. C'est la même, je crois, que celle qui est appelée également *A'ïn es-Samieh*, عين السامية, et dont j'ai parlé précédemment. J'ai identifié les ruines considérables qui environnent celle-ci avec celles de Na'arah, Na'aran, la Naaratha ou Noorath d'Eusèbe, la Neara de l'historien Josèphe, dont Archélaüs, fils d'Hérode, amena une partie des eaux dans la plaine du Jourdain.

Eusèbe et saint Jérôme, son traducteur, placent cette localité à cinq milles de Jéricho.

Évidemment, le Kharbet es-Somera ne peut pas être identifié avec Na'arah, puisqu'il n'est qu'à une petite heure de marche au nord de Jéricho, et que cinq milles équivalent à environ une heure quarante minutes de marche; en outre, cet endroit ne renferme aucune source. Quant aux ruines qui avoisinent la rive septentrionale de l'Oued el-A'oudjeh, elles répondent beaucoup mieux à l'emplacement de Na'arah; car, si nous sommes là à deux heures de l'A'ïn es-Soulthan, c'est-à-dire à *six* milles et non à *cinq* de Jéricho, d'un autre côté nous trouvons en cet endroit un ruisseau considérable provenant d'une source très-abondante. De plus, comme nous savons par le livre de Josué que Na'arah, appartenant à la tribu d'Éphraïm, était sur la limite de cette tribu et de celle de Benjamin vers l'orient, et que l'Oued el-A'oudjeh semble avoir été cette limite vers ce point, il s'ensuit que Na'arah devait être située au nord de ce ravin.

Toutefois, j'incline plutôt à reculer encore cette localité et à l'identifier avec le Kharbet es-Samieh, dont j'ai parlé précédemment, parce que les ruines de ce kharbet sont bien plus importantes que celles que je viens de mentionner, et qu'ensuite nous sommes là à la source même du ruisseau dont il a été question tout à l'heure : car, ainsi que je l'ai dit, les chiffres de distance donnés dans l'*Onomasticon* ne sont pas toujours exacts.

KHARBET EL-MASKARAH.

A neuf heures quinze minutes, nous cheminons le long d'autres ruines, appelées *Kharbet el-Maskarah*, خربة المسقره. Je retrouve en cet endroit, presque à fleur de terre, les traces d'un ancien canal, aujourd'hui aux trois quarts détruit et à sec, que remplissaient autrefois les eaux de l'A'ïn el-A'oudjeh. Ce tronçon de canal me paraît être une partie de celui que mentionne Josèphe, et qu'il attribue au prince Archélaüs. Aucun palmier ne croît plus maintenant dans la plaine qu'il fertilisait jadis, mais le nom de Maskarah, donné à cette localité, semble indiquer que jadis elle était environnée de

plantations de dattiers. En effet, je lis dans le dictionnaire de Freytag, au mot مسقار, « dactylos, e quibus mel fluit, proferens palma. »

Nous montons légèrement vers le nord-nord-ouest.

TELL EL-FASAÏL.

A onze heures, nous rencontrons quelques ruines, et à onze heures quinze minutes, nous faisons halte au *Kharbet Tell el-Fasaïl*, خربة تلّ الفصايل.

Ma tente est dressée au milieu d'un grand birket rectangulaire, long de cinquante-huit pas sur cinquante-cinq de large.

A moitié comblé, il est plein actuellement d'herbes et d'arbustes. Il avait été construit avec de gros blocs assez irrégulièrement taillés, dont les joints et les vides étaient remplis avec du blocage. Le revêtement intérieur a presque entièrement disparu; il consistait en petits éclats de pierres encastrés dans une couche épaisse de ciment.

Autour de ce birket s'élèvent trois *tell*, dont le plus considérable, situé au nord, mesure deux cents pas de circonférence à sa base et peut avoir maintenant une hauteur verticale de douze mètres. Les flancs sont couverts de matériaux antiques de dimension moyenne, et le sommet est couronné par deux petites enceintes en pierres sèches, à l'usage des Bédouins, qui s'y embusquent quelquefois. Jadis ce tell devait servir de base à quelque construction puissante, qui mesurait vingt-sept pas de long sur quinze de large et dont les arasements sont encore visibles. A l'ouest et à l'est du même bassin, on remarque deux autres *tell*, moins importants que le précédent, et qui probablement ont été formés, comme celui-ci, avec les déblais provenant de l'excavation du grand birket qu'ils avoisinent. Ce bassin était alimenté d'eau au moyen d'un aqueduc qui existe encore en partie, et dont la construction est identique à celle du birket; seulement il a été bâti avec des matériaux d'un moindre appareil, et consiste en un simple canal, qui remonte les berges méridionales de l'Oued Fasaïl. En le longeant moi-même dans la di-

rection de l'ouest, j'atteins, au bout de quarante-cinq minutes de marche, la source dite *Ras el-A'ïn Fasaïl*, où il a sa prise d'eau. Chemin faisant, j'admire la fertilité de cette riche et verdoyante vallée, où paissent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux. Des grottes à droite et à gauche, creusées dans les flancs des collines qui la bordent, servent, pendant la nuit, d'étables à ces troupeaux. Au centre serpente le lit de l'oued; les rives sont couvertes de magnifiques touffes d'*agnus-castus* et émaillées en ce moment de fleurs diverses; en outre, une herbe épaisse les tapisse, ainsi que les flancs de la vallée.

L'endroit où l'A'ïn el-Fasaïl apparaît pour la première fois dans l'oued est ombragé par de vieux figuiers. La source jaillit du sein des rochers et se partage en deux ruisseaux; l'un coule dans le lit naturel de l'oued, l'autre dans un canal de trois kilomètres environ de parcours, qui, le long et à droite de l'oued et à un étage supérieur, descend jusqu'auprès du birket; un conduit amenait à ce bassin les eaux qui le remplissaient; puis le canal poursuivait son cours vers l'est, et se bifurquait ensuite bientôt lui-même en deux sections opposées, afin de pouvoir former deux chutes d'eau distinctes, destinées à faire tourner des moulins, et de servir en outre à l'arrosement d'un plus grand nombre de jardins et de plantations. Celles-ci consistaient surtout en bois de palmiers, comme nous l'apprennent Josèphe et Pline. Le premier de ces écrivains nous dit, en effet, que Salomé, sœur d'Hérode, légua à Julie (Livie), femme d'Auguste, les plantations de palmiers de Phasaélis :

Σαλώμη γὰρ τελευτῶσα Ἰουλίᾳ, τῇ τοῦ Σεβαστοῦ γυναικὶ, τήν τε αὐτῆς τοπαρχίαν καὶ Ἰάμνειαν καὶ τοὺς ἐν Φασαηλίδι φοινικῶνας κατέλιπεν[1].

Pline, de son côté, vante une espèce particulière de palmiers sous le nom de *caryotæ*. A cette espèce, dit-il, appartenaient, en Palestine, les palmiers de Jéricho, les plus célèbres de tous, et ensuite ceux d'Archélaïs, de Phasaélis et de Livias, qui étaient également très-renommés.

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. IX, § 1.

Ab his caryotæ maxime celebrantur, et cibo quidem, sed et succo uberrimæ. Ex quibus præcipua vina Orienti, iniqua capiti, unde pomo nomen. Sed ut copia ibi atque fertilitas, ita nobilitas in Judæa, nec in tota, sed Hiericunte maxime. Quamquam laudatæ et Archelaide, et Phaselide atque Liviade, gentis ejusdem convallibus. Dos his præcipua succo pingui lactentibus : quodamque vini sapore in melle prædulci. [1].

Les palmiers de Phasaélis sont maintenant complétement détruits. Ils devaient couvrir l'admirable plaine qui se déroule à l'est de la vallée de l'Oued Fasaïl. Les jardins de cette ville sont pareillement anéantis; seulement on en reconnaît la trace aux débris de nombreux petits murs de séparation qui les délimitaient, à des amas de matériaux, restes sans doute des maisons de campagne qui y étaient disséminées, et aux vestiges des innombrables rigoles qui les sillonnaient.

Quant à la ville de Phasaélis, elle est elle-même rasée de fond en comble. L'emplacement qu'elle occupait à l'entrée de la vallée, dans une position très-bien choisie, est couvert d'un amas confus de matériaux, la plupart de faible dimension, et les troupeaux des Bédouins paissent actuellement sur ces ruines solitaires. Elle avait été fondée par Hérode le Grand, en l'honneur de son frère Phasaël, au nord de Jéricho :

Ὁμώνυμον δὲ αὐτῷ καὶ πόλιν περὶ τὸν αὐλῶνα τῆς Ἱεριχοῦντος ἔκτισεν, ἀπιόντων κατὰ βορρᾶν ἄνεμον, δι' ἧς καὶ τὴν πέριξ χώραν ἔρημον οὖσαν ἐνεργοτέραν ἐποίησεν ταῖς ἐπιμελείαις τῶν οἰκητόρων· Φασαηλίδα καὶ ταύτην ἐκάλει [2].

« Hérode construisit pareillement une ville portant le même nom que son frère (Phasaël), aux environs de la vallée de Jéricho, quand on se dirige vers le nord. Par ce moyen, toute la contrée d'alentour, qui était solitaire, fut plus cultivée, grâce au travail des habitants de cette ville, qu'il appela Phasaélis. »

Le même fait est mentionné par Josèphe dans son histoire de la Guerre des Juifs.

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. XIII, c. IX. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XVI, c. V, § 2.

Καὶ πόλιν ἄλλην κτίσας κατὰ τὸν ἀπὸ Ἱεριχοῦς ἰόντων αὐλῶνα πρὸς βορέαν, Φασαηλίδα ὠνόμασεν[1].

« Et, ayant fondé une autre ville près de la vallée qui s'étend au nord de Jéricho, il (Hérode) l'appela Phasaélis. »

Le birket et l'aqueduc que j'ai décrits doivent évidemment remonter à l'époque de la fondation de la ville, et nous donnent un spécimen des constructions hérodiennes. On retrouve dans les flancs des deux chaînes de collines parallèles qui bordent l'Oued el-Fasail les carrières d'où ont été tirés les matériaux qui ont servi à les bâtir, ainsi que la ville qu'ils alimentaient d'eau.

A sa mort, Hérode légua Phasaélis avec Jamnia et Azot à sa sœur Salomé :

Ἰάμνειαν δὲ καὶ Ἄζωτον καὶ Φασαηλίδα Σαλώμῃ τῇ ἀδελφῇ αὐτοῦ κατανέμει[2].

Celle-ci, à son tour, comme nous l'avons dit plus haut, en fit don, avant de mourir, à Livie, femme d'Auguste.

Au moyen âge, le moine Burchard fait mention de Phasaélis sous le nom de *Phesech :*

De Emon ad quatuor leucas contra orientem, in descensu montis Effraym, duabus leucis a Jordane in campestribus est Phesech casale, ubi torrens Carith descendit de monte : in quo mansit Helias, quando corvi deferebant ei cibum mane et vespere[3].

Nous voyons, d'après ce passage, qu'à la fin du XIIIe siècle, Phasaélis existait encore à l'état de simple village. Quant au torrent qui la traversait, l'Oued Fasaïl de nos jours, le moine Burchard croyait devoir l'identifier avec celui de Carith, où Élie fut nourri miraculeusement par des corbeaux.

Marinus Sanutus, au commencement du XIVe siècle, reproduit l'assertion de Burchard, en rectifiant le nom de *Phesech* en celui de *Fasaelis.*

[1] *Guerre des Juifs,* l. I, c. XXI, § 9.

[2] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. VIII, § 1.

[3] Burchardus, *Descriptio Terræ sanctæ,* p. 57. édit. Laurent.

Fasaelis vel Fasael tribus leucis distat a Jordane, in campestribus ubi torrens Carith descendit de monte, in quo loco mansit Helias[1].

J'ai montré ailleurs, à propos de l'Oued el-Kelt, que je me rangeais plutôt à l'opinion de ceux qui regardent ce torrent comme étant le *Nahal-Kerith* de la Bible, le *torrens Carith* de la Vulgate. Je ne reviendrai donc plus ici sur cette question.

[1] *Liber Secretorum Fidelium crucis*, p. 247.

CHAPITRE NEUVIÈME.

TELL OUMM ET-THEIL. — ATTAQUE DE BÉDOUINS. — HALTE PRÈS DE L'OUED EL-FERA'A. — KHARBET MAKHEROUK. — TELL DJOUZELAH. — GUÉ DE DAMIEH. — VALLÉE DU JOURDAIN. — DJISR DAMIEH. — TELL DAMIEH. — TELL KERAOUA. — RETOUR AU CAMPEMENT.

TELL OUMM ET-THEIL.

Le 23 avril, à six heures vingt minutes du matin, nous nous mettons en marche dans la direction de l'est, traversant un sol occupé jadis par de nombreux jardins, que séparaient de petits murs, dont les arasements sont encore visibles. Les fellahs du village d'El-Medjdel et de Daumeh cultivent en blé quelques parties de la plaine où nous cheminons. Ils n'y descendent que temporairement du haut des montagnes où ils habitent.

A six heures vingt-cinq minutes, nous nous dirigeons vers le nord-est.

A six heures cinquante minutes, je cesse de distinguer dans la plaine des traces d'anciens murs, ce qui semble indiquer que les maisons de campagne formant en quelque sorte la banlieue de l'antique Phasaélis ne s'étendaient pas plus loin de ce côté.

A sept heures, nous marchons directement vers le nord.

A sept heures douze minutes, nous franchissons l'*Oued el-Ahmar*, واد الاحمر, ainsi nommé sans doute à cause de la couleur rougeâtre de ses rives.

Notre direction incline de nouveau vers le nord-est. La vallée se resserre de plus en plus; le terrain continue à s'élever, mais d'une manière souvent peu sensible.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued el-Hamam*, واد الحمام, dans la direction de l'est-nord-est.

A huit heures, nous parvenons à un tell où je ne découvre aucune trace de constructions antiques.

A huit heures dix minutes, à une faible distance à l'ouest-nord-ouest du tell précédent, j'en examine un second, puis bientôt un troisième, peu considérable, sur le sommet desquels j'observe quelques matériaux épars, restes de quelque bâtisse entièrement renversée. Ces trois collines artificielles portent le nom de *Tell Oumm et-Theil*, تلّ امّ الطيل, ou peut-être de *Oumm et-Teil*, امّ التيل.

ATTAQUE DE BÉDOUINS.

A huit heures quinze minutes, nous cheminions paisiblement le long d'un fourré d'arbustes épineux, lorsque soudain le mulet qui portait mon bagage fut entouré par cinq Bédouins armés, qui s'élancèrent du sein des broussailles et cherchèrent à s'en emparer. Mais nous étions aussi nombreux qu'eux et mieux armés. Voyant nos préparatifs de défense, ils disparurent comme ils étaient venus. L'un d'entre eux, qui semblait être leur chef, s'aboucha avec Ahmed, mon guide, et déclara qu'il nous avait pris de loin par erreur pour des hommes appartenant à une tribu ennemie.

HALTE PRÈS DE L'OUED EL-FERA'A.

A huit heures quarante minutes, nous longeons à notre gauche le *Djebel Sarthabeh*, جبل صرطبة, que couronnent des ruines que je décrirai plus tard.

A neuf heures, nous parcourons une magnifique plaine couverte de blés déjà presque mûrs, au milieu desquels croissent de nombreuses fleurs aux teintes les plus variées et les plus éclatantes.

A neuf heures trente minutes, nous franchissons l'*Oued el-Fera'a*, واد الفرعا, et je fais dresser ma tente sur sa rive gauche. Les bords de ce torrent, dont la source est abondante et intarissable, sont couverts de superbes touffes de lauriers-roses en fleur, de roseaux gigantesques et de verdoyants *seder*, qui forment un épais ombrage

sous lequel coule un ruisseau éternellement murmurant. Une herbe épaisse, émaillée de fleurs, fournit à nos chevaux un excellent pâturage.

KHARBET MAKHEROUK.

A quinze minutes au nord-est de l'endroit où nous sommes campés, je vais, après quelques instants de repos, examiner le *Kharbet Makherouk*, خربة مخروق. Je remarque d'abord plusieurs cavernes pratiquées dans le roc, et qui ne sont autre chose que d'anciennes carrières, creusées dans les flancs d'une colline rocheuse; elles servent actuellement de retraite à des familles de bergers et à leurs troupeaux.

Quelques minutes plus loin vers l'est, s'élève un tell, appelé *Tell Makherouk*, تلّ مخروق. Il domine la plaine d'environ trente mètres, et mesure dans sa partie supérieure cinquante-huit mètres de long sur vingt-neuf de large vers le centre, car il est beaucoup plus étroit à ses deux extrémités. J'ai observé sur son sommet des arasements de murs délimitant plusieurs petits compartiments.

Au bas et au nord de ce tell coule, vers le Jourdain, un ruisseau bordé de roseaux. Il dérive de l'Oued el-Fera'a. Cinq minutes au nord de cette même colline, j'en gravis une autre, qu'on me désigne sous le nom de *Tell Oumm-Khreirah*, تلّ امّ خريره; un mur d'enceinte, dont quelques arasements sont encore reconnaissables, en environnait autrefois la plate-forme, sur laquelle avaient été bâties plusieurs petites constructions, aujourd'hui renversées. Les pentes sont couvertes de matériaux de toutes sortes.

Un troisième tell, au sud du précédent et à l'ouest du premier, affecte une forme ronde et est moins considérable que les deux autres. Les constructions qui le couronnaient sont effacées du sol. Entre ces trois tell, le terrain est jonché de matériaux antiques confusément épars, et on foule surtout une innombrable quantité de débris de poterie.

L'ensemble de ces ruines est compris sous le nom général de *Kharbet Makherouk*. De quelle petite ville ancienne sont-elles les ves-

tiges? Je l'ignore. Peut-être faut-il y voir un quartier de la ville d'Archélaïs, qui, d'après cette supposition, aurait occupé l'entrée de l'Oued Fera'a, sur les deux rives de cet oued, un quartier étant situé à l'ouest-sud-ouest, à l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Tell el-Keraoua, dont je parlerai bientôt, et un autre à l'est-nord-est, au Kharbet Makherouk.

Nous savons, par Josèphe, qu'Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, devenu ethnarque après la mort de son père, bâtit une ville non fermée (*κώμην*), qu'il appela de son nom Archélaïs :

Κώμην δὲ κτίσας Ἀρχελαΐδα ὄνομα αὐτῇ τίθεται[1].

Archélaïs étant échue à Salomé, sœur d'Hérode, celle-ci en mourant la légua, avec Jamnia et Phasaélis, à Livie, femme d'Auguste.

Σαλώμη, τοῦ βασιλέως Ἡρώδου ἀδελφή, μετασῖᾶσα Ἰουλίᾳ Ἰάμνειάν τε καταλείπει καὶ τὴν τοπαρχίαν πᾶσαν, τήν τε ἐν τῷ πεδίῳ Φασαηλίδα καὶ Ἀρχελαΐδα, ἔνθα φοινίκων πλείσῖη φύτευσις καὶ καρπὸς αὐτῶν ἄριστος[2].

Dans ce passage, Josèphe, sans nous indiquer d'une manière bien nette où était Archélaïs, la mentionne dans le voisinage de Phasaélis et dans la plaine, là, dit-il, où les plantations de palmiers abondent et où leurs fruits sont les meilleurs. Par ces mots, *la plaine*, il entend évidemment ici celle du Jourdain.

Ptolémée cite Archélaïs parmi les villes de la Judée donnant à cette province une plus grande extension que celle qu'elle comprend d'ordinaire; dans tous les cas, il semble la placer au nord de Phasaélis; car, dans son énumération des trois villes d'Archélaïs, de Phasaélis ou Phasélis et de Jéricho, il mentionne d'abord la première, puis la seconde et enfin la troisième. Or telle est précisément, dans la vallée du Jourdain, la position de Phasaélis par rapport à Jéricho; il semble donc résulter de ce passage que, de même que Phasaélis était au nord de Jéricho, de même Archélaïs était au nord de Phasaélis. Cette conclusion ressort également des latitudes qu'il assigne à ces trois localités.

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. XIII, § 1. — [2] *Ibid.* l. XVIII, c. II, § 2.

Dans la Table de Peutinger, Archélaïs est citée entre Scythopolis et Jéricho et à vingt-quatre mille pas de cette dernière ville.

Or, de Jéricho au Kharbet el-Makherouk, il y a environ sept heures trente minutes de marche, ce qui répond suffisamment bien à la distance de vingt-quatre mille pas.

Pline vante, dans un passage que j'ai déjà cité, les palmiers qui croissaient en Palestine dans les vallées d'Archélaïs, de Phasaélis et de Livias :

Quamquam laudatæ (palmæ) et Archelaide, et Phaselide atque Liviade, gentis ejusdem convallibus.

Je n'ai pas à m'occuper ici de Livias, qui était située au delà du Jourdain. Quant à Archélaïs et à Phasaélis, la première paraît avoir été détruite avant la seconde; car celle-ci est encore citée, en 1283, comme un petit village; la seconde, au contraire, n'est mentionnée par aucun des écrivains du moyen âge. Voilà pourquoi, tandis que l'une a conservé son nom antique dans la dénomination arabe de Tell Fasaïl, l'autre l'a complétement perdu, ce qui laisse des doutes sur la véritable position qu'elle occupait.

La vallée de Phasaélis est donc incontestablement l'Oued Fasaïl de nos jours. Celle d'Archélaïs est, avec non moins de certitude, à mon avis, l'Oued Fera'a. Arrosée comme la précédente par une source intarissable, elle est l'une des plus fertiles de la Palestine, et les palmiers devaient y réussir merveilleusement. En plaçant Archélaïs à l'entrée de cette vallée et à son confluent, en quelque sorte, avec l'immense plaine du Jourdain, Archélaüs aurait choisi pour son emplacement un site tout à fait analogue à celui qu'Hérode, son père, avait adopté pour fonder plus au sud la petite ville de Phasaélis. Néanmoins, ce n'est là qu'une simple présomption, et je décrirai bientôt, en remontant l'Oued Fera'a, d'autres ruines qui peuvent également être regardées comme celles de la ville bâtie par Archélaüs.

De retour vers onze heures trente minutes au lieu de mon campement, je m'y repose quelque temps à l'ombre des lauriers-roses

et des *seder* qui bordent l'Oued Fera'a; car la chaleur commence à devenir déjà assez forte, et mon thermomètre marque sous ma tente 30 degrés centigrades.

TELL DJOUZELAH.

A trois heures de l'après-midi, je remonte à cheval, accompagné de Ahmed. Notre direction est celle du sud-est, puis de l'est-sud-est. A notre droite, coule l'oued Fer'aa, qui, dans la partie inférieure de son cours, prend le nom d'*Oued Djouzelah*, واد جوزلة

A trois heures quinze minutes, nous passons à côté d'un petit tertre artificiel, appelé *Tell Djouzelah*, تلّ جوزلة; il devait porter une construction, aujourd'hui complétement démolie. A trois heures vingt minutes, le sol s'accidente de plus en plus; il est profondément crevassé par des déchirements nombreux, et d'énormes ondulations succèdent à l'uniformité de la plaine que nous avons traversée jusque-là. La surface des collines au milieu desquelles nous cheminons est blanchâtre, et reflète d'une manière éblouissante les rayons du soleil.

GUÉ DE DAMIEH.

Nous descendons par une pente assez rapide jusqu'aux rives du Jourdain, que nous atteignons à trois heures trente-cinq minutes. On le traverse en cet endroit à gué; mais néanmoins, l'eau étant encore actuellement assez profonde et le courant très-rapide, on passe le fleuve dans un bac; quelques bachibouzouks sont préposés à la garde de ce passage. Le Jourdain sur ce point n'a guère plus de quarante mètres de large. Ses rives sinueuses sont bordées de peupliers, de tamarises et de roseaux. Comme il les ronge sans cesse, surtout à l'époque des grandes pluies ou de la fonte des neiges du Liban, elles sont fendillées et déchirées en tout sens, et il est prudent de ne pas s'approcher trop près de l'extrême bord, car, minées constamment par-dessous, elles s'éboulent quelquefois par couches considérables, entraînant avec elles arbres et arbustes.

VALLÉE DU JOURDAIN.

Aucun fleuve peut-être ne décrit des méandres plus multipliés que le Jourdain. Il se replie continuellement sur lui-même et coule, jaunâtre et impétueux, entre cette double bordure verdoyante, qui l'encadre d'une manière presque ininterrompue, dans une largeur qui varie entre cinquante, cent et même deux cents mètres. Au delà de ce fourré, parfois presque impénétrable, et qui sert de refuge à un grand nombre de sangliers et d'asile à une multitude d'oiseaux, règne une vallée généralement étroite et naturellement très-fertile, composée d'un terrain limoneux, que le Jourdain baigne lors de ses grandes crues, et qu'enserre une chaîne plus ou moins élevée de mamelons blanchâtres, affectant toute espèce de formes et profondément ravinés. Ces mamelons, couverts d'arbustes salifères, sont entr'ouverts, de distance en distance, par les lits des nombreux oued qui, descendant des montagnes latérales, sillonnent transversalement la plaine et viennent aboutir au Jourdain. Au delà de ces mêmes mamelons, la vallée se relève graduellement, quelquefois par plusieurs étages successifs, et se déroule, tantôt plus étroite, tantôt plus large, jusqu'à ce qu'elle atteigne le pied des deux longues chaînes parallèles, entre lesquelles elle se développe comme une immense plaine déprimée vers son centre, où serpente le lit tortueux du Jourdain; elle est découpée, en outre, dans sa largeur, ainsi que je l'ai dit, par une foule d'oued, qui la déchirent profondément et la partagent en un grand nombre de zones différentes.

De la configuration particulière de cette longue et grande vallée résulte le fait suivant, que, à l'exception d'une bande assez étroite de terre que fécondent les eaux du fleuve entre les deux chaînes de collines qui l'enserrent, elle ne peut être arrosée dans sa partie supérieure que par des irrigations habilement ménagées, au moyen de canaux et de rigoles dérivant de sources diverses, qui jaillissent du sein des montagnes au pied desquelles elle s'étend.

Sans ces sources vivifiantes, elle serait condamnée à la stérilité et ne se couvrirait d'herbes et d'arbustes sauvages qu'à l'époque des pluies. Avec ces sources, au contraire, elle est encore très-fertile là où elle est cultivée et où l'eau continue à circuler. Malheureusement, la plus grande partie des aqueducs, des canaux et des mille ruisseaux artificiels qui, autrefois, y avaient été créés, n'existent plus maintenant. Toutes ces admirables plantations de baumiers, de palmiers et, plus tard, de cannes à sucre, qui en faisaient la richesse et qui devaient prospérer merveilleusement sous ce climat tropical, ont radicalement disparu. Les villes qui y avaient été construites sont presque entièrement anéanties et, sauf quelques points qui sont ensemencés par des fellahs appartenant à des villages situés sur les montagnes dont elle est bordée, elle est actuellement livrée en proie à des bandes errantes de Bédouins, qui y promènent leurs tentes, leurs rapines et leurs troupeaux.

DJISR DAMIEH.

A quelques centaines de pas au nord du gué que je viens de mentionner, je remarque les restes d'un pont; toute la partie de ce pont qui avait été bâtie sur le fleuve même a été emportée par le courant; il ne subsiste plus que cinq arches dégradées, sur la rive gauche. Construites en pierres de moyenne grandeur et affectant la forme ogivale, elles ne remontent pas au delà de l'occupation sarrasine; peut-être datent-elles seulement de l'époque des croisades.

TELL DAMIEH.

Au delà du fleuve, à une assez faible distance de ce pont, s'élève, sur la zone orientale de la vallée, un tell sur le sommet duquel je distingue quelques débris de constructions antiques. On l'appelle pareillement *Tell Damieh*, تلّ داميه.

TELL KERAOUA.

A trois heures cinquante-cinq minutes, quittant les bords du Jourdain, nous nous remettons en marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest.

A quatre heures trente minutes, nous avançons vers l'ouest.

A quatre heures trente-cinq minutes, nous franchissons l'Oued el-Fera'a.

A quatre heures cinquante minutes, nous parvenons au *Tell Keraoua*, تلّ قراوا. Il s'élève graduellement et par plusieurs étages successifs dans la direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. De ce côté, il domine la plaine d'environ trente mètres. Ses pentes et son sommet sont jonchés de débris de poterie et de matériaux provenant de constructions renversées; quelques arasements de murs sont encore visibles.

A une faible distance à l'ouest et au pied du tell, est un oualy consacré au cheikh Abd el-Kader. Le tombeau du santon est renfermé dans un petit sanctuaire surmonté d'une coupole. Cette chapelle est précédée d'une cour où je remarque plusieurs autres tombeaux musulmans. Une de ces tombes est ornée de deux tronçons de colonnes antiques, placés l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort.

Je ne serais point éloigné de penser, comme je l'ai déjà dit, que la ville d'Archélaïs a occupé à la fois l'emplacement du Kharbet Makherouk et du Tell Keraoua, séparé du précédent par quelques champs actuellement cultivés en céréales et par le cours de l'Oued el-Fera'a.

RETOUR AU CAMPEMENT.

A cinq heures cinq minutes, nous traversons vers l'est un canal antique dérivant de l'oued et se dirigeant vers le sud-est, puis une petite plaine couverte de magnifiques blés déjà mûrs, enfin l'oued lui-même; à cinq heures douze minutes, nous sommes de retour au lieu de notre campement.

Pendant la nuit nous entendons retentir par intervalle la voix de nombreux fellahs disséminés dans la vallée à l'entrée de laquelle nous sommes campés. Armés de sabres et de fusils, ils veillent sur leurs moissons non encore coupées, dans la crainte que les Bédouins ne viennent les récolter avant eux; ils cherchent aussi à en chasser par leurs cris les sangliers, qui ravagent souvent leurs champs. Dans la journée, ils répètent les mêmes cris pour éloigner les oiseaux qui s'abattent par nuées sur les épis déjà dorés. La récolte des blés, dans la vallée du Jourdain et dans la zone inférieure des vallées latérales qui y aboutissent, a lieu, en effet, d'ordinaire, vers la fin d'avril ou, au plus tard, dans les premiers jours de mai; celle de l'orge se fait naturellement plus tôt. Il ne faut pas s'étonner de cette maturité précoce des céréales dans cette partie de la Palestine, car on sait, d'après ce que j'ai dit précédemment, combien grande est la dépression de la vallée du Jourdain relativement au niveau de la Méditerranée; et dès lors on ne doit point être surpris que la moisson se fasse là plus tôt que dans les autres régions de la Palestine, surtout plus tôt que dans les districts montagneux.

CHAPITRE DIXIÈME.

KHARBET KERZELEIA. — ASCENSION DU DJEBEL SARTHABEH. — KHARBET KOUFA. — KHARBET EL-KALA'H. — DESCENTE DE CETTE MONTAGNE. — RETOUR AU CAMPEMENT.

KHARBET KERZELEIA.

Le 25 avril, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, je pars, avec Ahmed et l'un des moukres, pour aller explorer le Djebel Sarthabeh, sur lequel on m'avait signalé des ruines importantes.

Notre direction est celle du sud-sud-ouest.

A six heures cinq minutes, laissant à notre droite au nord le Tell Keraoua, dont il a été question, nous commençons à monter légèrement vers le sud.

A six heures quinze minutes, nous parvenons à des ruines appelées *Kharbet Kerzeleia*, خربة كرزليا. Elles occupent le sommet d'une colline rocheuse; de gros blocs mal équarris l'environnaient d'un mur d'enceinte dont les traces sont encore visibles. Au bas de cette colline, vers le sud, gisent les restes de plusieurs habitations renversées, au milieu desquelles on remarque deux citernes pratiquées dans le roc. Les pierres qui avaient servi à bâtir ce village sont dures, noires et poreuses; elles avaient été à peine équarries.

ASCENSION DU DJEBEL SARTHABEH.

A six heures vingt minutes, nous continuons à nous avancer vers le sud, en côtoyant les flancs d'un des contre-forts du *Djebel Sarthabeh*, جبل صرطبة, sur un sentier étroit et glissant.

A sept heures, Ahmed et moi nous confions nos chevaux au moukre qui nous accompagne, et qui a l'ordre de nous attendre dans

une sorte de petit vallon verdoyant formé par une anfractuosité de la montagne. Puis nous poursuivons notre ascension à pied, gravissant péniblement des pentes très-rapides, revêtues d'une herbe fine et diaprées de fleurs diverses, la plupart odoriférantes.

KHARBET KOUFA.

A sept heures trente minutes, nous atteignons le sommet septentrional et inférieur de la montagne. Là s'étend un plateau oblong couvert d'innombrables fragments de poterie et parsemé de pierres de moyenne dimension qui proviennent de constructions démolies. Sur les flancs de ce plateau on remarque plusieurs cavernes; ce sont d'anciennes carrières, d'où ont été extraits les matériaux qui ont servi à bâtir ce village, dont les ruines s'appellent aujourd'hui *Kharbet Koufa*, خربة كوفا.

KHARBET EL-KALA'H.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous commençons une nouvelle et courte ascension à travers des rochers, puis, après avoir traversé un second plateau beaucoup plus petit que le précédent, nous escaladons le sommet supérieur de la montagne, où nous arrivons à huit heures. Ce sommet était environné d'un mur d'enceinte bâti en blocs de très-grand appareil, qui a été détruit presque entièrement et dont il ne subsiste que quelques arasements. Ce mur enfermait une petite citadelle, construite, elle aussi, avec de superbes blocs, les uns complétement aplanis, les autres relevés en bossage, ceux-ci engagés transversalement dans l'épaisseur de la construction, ceux-là placés au contraire dans le sens de leur longueur. Ceux dont les joints sont irréprochables ne sont unis entre eux par aucun ciment; pour ceux dont l'adhérence est moins parfaite, les moindres interstices sont soigneusement bouchés avec de petits éclats de pierre, conglutinés avec de la terre en guise de ciment. Il ne subsiste plus de ce fort que la partie méridionale, encore en partie debout,

laquelle se terminait par une tour carrée environnée d'un fossé; et c'est par cette tour, dont plusieurs assises inférieures sont toujours en place, que l'on peut juger du caractère général de la construction et du soin avec lequel elle avait été bâtie. Toute la partie septentrionale et même toute la partie centrale du fort ont été bouleversées de fond en comble et n'offrent plus qu'un amas énorme de gros blocs entassés confusément les uns sur les autres. Il est probable que plusieurs citernes creusées dans le roc étaient renfermées dans cette enceinte, mais elles sont actuellement obstruées et cachées sous une colline de débris. Les Arabes donnent à ces ruines, évidemment antiques, le nom de *Kharbet el-Kala'h*, خربة القلعة (ruines du château fort). Du sommet qu'elles occupent, le regard embrasse un immense horizon, depuis la cime neigeuse du grand Hermon, au nord, jusqu'aux montagnes d'Hébron, au sud; toute la vallée du Jourdain et les trois quarts au moins de la mer Morte se déroulent aux pieds du spectateur, à la profondeur d'environ mille mètres; au delà, vers l'est, les contrées transjordanes apparaissent dans un lointain immense; à l'ouest, la vue est plus bornée, parce que, de ce côté, plusieurs chaînes de montagnes appartenant à la Samarie et à la Judée ne permettent pas d'apercevoir la Méditerranée.

A cause de ses deux cimes, l'une supérieure, l'autre inférieure, le Djebel Sarthabeh s'appelle également *Kournein Sarthabeh*, قرنين صرطبة (les deux cornes de Sarthabeh), ou *Sarthabeh Bou-Kournein*, صرطبة بو قرنين (Sarthabeh, père de deux cornes, Sarthabeh aux deux cornes).

Le nom biblique qui s'en rapproche le plus dans l'histoire la plus reculée du peuple juif est celui de Tsarthan, en hébreu צָרְתָן, en grec Σειρά et Σιαράμ, en latin *Sarthan*.

La localité ainsi appelée est mentionnée pour la première fois, dans la Bible, lors du passage miraculeux du Jourdain par les Israélites. Il est dit dans le livre de Josué que ce fleuve s'ouvrit pour laisser passer les Hébreux.

« Les eaux qui venaient d'en haut s'arrêtèrent en un même lieu et,

s'élevant comme une montagne, elles paraissaient de loin, depuis la ville qui s'appelle Adom jusqu'au lieu nommé Sarthan; mais les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer du désert, qui est appelée maintenant la mer Morte, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus du tout. »

Steterunt aquæ descendentes in loco uno et ad instar montis intumescentes apparebant procul, ab urbe quæ vocatur Adom usque ad locum Sarthan : quæ autem inferiores erant, in mare solitudinis (quod nunc vocatur Mortuum) descenderunt, usquequo omnino deficerent[1].

Ailleurs, nous lisons dans les Livres saints que Salomon fit fondre tous les vases de métal qui devaient servir à l'usage du temple de Jérusalem dans la vallée du Jourdain, entre Sochoth et Sarthan.

In campestri regione Jordanis fudit ea rex in argillosa terra, inter Sochoth et Sarthan[2].

Peut-être faut-il confondre avec Sarthan, en hébreu *Tsarthan*, une localité du nom de Sarthana, en hébreu *Tsarthanah*, צָרְתָנָה, en grec Σεσαθάν et Εἰσλιανθάν, en latin *Sarthana*, signalée comme étant dans le voisinage de Bethsan et sous la dépendance de l'un des douze commissaires chargés par Salomon d'administrer les préfectures du royaume d'Israël, et de fournir à l'entretien de la maison du roi.

7. Habebat autem Salomon duodecim præfectos super omnem Israel, qui præbebant annonam regi et domui ejus; per singulos enim menses in anno, singuli necessaria ministrabant.

12. Baana, filius Ahilud, regebat Thanac et Mageddo, et universam Bethsan, quæ est juxta Sarthana subter Jezrael[3]. . . . .

Si Tsarthan et Tsarthanah sont une seule et même localité, comme Tsarthanah, d'après ce dernier passage, doit être cherchée dans le voisinage de Bethsan et au-dessous de Jezraël, il s'ensuit, conformément à un autre verset du même livre des Rois, qu'elle était située entre Bethsan au nord et Sochoth au sud et, par con-

[1] *Josué*, c. III, v. 16. — [2] *Rois*, l. III, c. VII, v. 46. — [3] *Ibid.* l. III, c. IV, v. 7 et 12.

séquent, dans ce cas, elle n'aurait absolument rien à voir avec les ruines du Djebel Sarthabeh, lequel s'élève à sept heures de marche au sud de Sakkout, l'antique Sochoth, en hébreu Soukkoth.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, Σαρθάν est marquée comme se trouvant au-dessous de Jezraël :

Σαρθὰν, ὑποκάτω Ἰεσραιήλ.

Sarthan, dit saint Jérôme, quæ est ad radices Jezraelæ.

Donc, pour Eusèbe comme pour saint Jérôme, Sarthan et Sarthanah sont la même localité, laquelle était située au-dessous de Jezraël, ce qui confirme la conclusion que nous venons de tirer et s'oppose à ce que nous reconnaissions, dans le nom du Djebel Sarthabeh, une altération de la dénomination hébraïque de Tsarthanah ou Tsarthan.

Mais si l'assimilation du nom de Sarthabeh avec celui de Tsarthan ou Tsarthanah est, pour cette raison, très-problématique, pour ne pas dire erronée, celle de ce même nom avec celui de Sarthaba, porté par une montagne que mentionnent les Talmudistes, comme répondant par ses feux à ceux du mont des Oliviers, est indubitable. On sait, en effet, que, avant la composition du calendrier astronomique, les Juifs fixaient les néoménies d'après le témoignage de ceux qui avaient aperçu la nouvelle lune. Les témoins étaient reçus à Jérusalem par le Sanhédrin, qui, sur cette base, établissait la date des mois et celle des jours de fêtes. Pour annoncer aux provinces le renouvellement du mois, on allumait des feux sur les montagnes. Le signal partait du mont des Oliviers, puis le mont Sarthaba le transmettait de la même manière à d'autres hauteurs très-élevées, et ainsi de suite. Ces détails nous sont fournis par la Mischna[1]. Nul doute que le Djebel Sarthabeh qui nous occupe en ce moment ne soit le Sarthaba, en hébreu, סרטבא, dont parle ici le Talmud. De son sommet, comme je l'ai dit, on distingue les deux extrémités de la Palestine, puisque, au nord, se montrent les cimes

[1] *Mischna, Rosch haschana*, c. II, § 4.

gigantesques du grand Hermon, du pied duquel jaillissent les sources du Jourdain, tandis que, au sud, apparaissent les montagnes d'Hébron. Le Djebel Sarthabeh était donc un observatoire parfaitement choisi pour recevoir et transmettre des signaux au moyen de feux allumés sur son point culminant. On y avait également élevé, à une époque que je ne puis préciser, mais qui doit être assez reculée, la forteresse dont j'ai décrit les ruines.

DESCENTE DU DJEBEL SARTHABEH.

A neuf heures, nous commençons à redescendre vers l'est à travers un amas considérable de gros blocs taillés provenant de la citadelle renversée, et qui ont été projetés violemment sur les flancs orientaux de la montagne. Sa pente étant, de ce côté, extrêmement roide, j'y remarque les traces d'un escalier en pierre et, un peu plus bas, une citerne pratiquée dans le roc.

A neuf heures dix minutes, nous foulons aux pieds une quantité énorme de débris de poterie.

A neuf heures quinze minutes, nous cessons de descendre vers l'est et, tournant au nord, nous suivons une sorte d'étroite corniche, qui nous conduit bientôt à plusieurs galeries souterraines pratiquées dans les flancs de la montagne pour en extraire des matériaux de construction. C'est de là, sans doute, que sont sortis les gros blocs qui ont servi à bâtir la citadelle. Une de ces galeries, après avoir été exploitée comme carrière, a été ensuite transformée en une salle oblongue, dont les parois ont été revêtues d'un épais ciment, aujourd'hui en grande partie tombé. Elle sert, depuis longtemps sans doute, de refuge à de nombreuses colombes, qui y ont élu domicile, car le sol est tout couvert de guano.

En continuant à nous avancer vers le nord le long de la même corniche, nous rencontrons, à neuf heures quarante minutes, une autre citerne antique creusée dans le roc.

Puis nous nous laissons glisser, plutôt que nous ne marchons, sur une pente très-rapide, et, à dix heures vingt minutes, nous

parvenons à quelques débris de constructions antiques. Il y avait peut-être en cet endroit un poste avancé, là où l'ascension commence à être difficile. On y trouve une ancienne citerne, aux trois quarts comblée.

RETOUR AU CAMPEMENT.

Nous reprenons bientôt nos chevaux, qui broutaient près de là sous la garde du moukre, et, à onze heures trente minutes, nous regagnons le lieu de notre campement au delà de l'Oued el-Fera'a.

CHAPITRE ONZIÈME.

KHARBET BASALIEH. — TELL ES-SAFRA. — KHARBET ALIAKELOUM. — KHARBET OUMM-KEISMAH. — KHARBET SOUMRA. — A'THOUF (TAPPOUAH). — TAMOUN. — RAS EL-A'ÏN FERA'A. — TELL EL-FERA'A. — BORDJ EL-FERA'A. — KHARBET A'SIR. — TELL EL-KADHIEH. — RETOUR AU CAMPEMENT.

KHARBET BASALIEH.

Le 25 avril, à cinq heures trente-cinq minutes du matin, je pars avec Ahmed pour aller explorer toute la vallée de l'Oued el-Fera'a jusqu'à la source de ce nom. Nous prenons d'abord la direction du nord, puis bientôt celle de l'ouest-nord-ouest, sur la rive gauche de l'Oued el-Fera'a. A une faible distance au sud, de l'autre côté de la vallée, brille la blanche koubbeh du cheikh Abd el-Kader; plus loin, dans la même direction, se dresse la masse imposante du Djebel Sarthabeh, dont les deux sommets se distinguent parfaitement. Nous cheminons à travers des champs où ondulent, sous le vent, d'admirables moissons jaunissantes et que, de distance en distance, gardent des fellahs armés. Ils sont sans cesse occupés à repousser par des cris et par des pierres des bandes pillardes de passereaux et d'autres oiseaux, qui, sans paix ni trêve, cherchent à dévorer les épis déjà mûrs.

A six heures quarante-cinq minutes, nous parvenons à un endroit où la vallée se resserre de plus en plus. A notre gauche coule, dans un canal artificiel, un ruisseau abondant dérivé de l'oued, dont le lit serpente plus bas entre une double bordure de lauriers-roses.

A notre droite, les flancs des montagnes que nous longeons ont été excavés pour en extraire des pierres.

A six heures cinquante-cinq minutes, la vallée devient encore plus étroite, pour se rélargir ensuite.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous rencontrons les traces d'un ancien moulin, et, presque immédiatement après, nous parvenons au *Kharbet Basalieh*, خربة بصلية.

Les ruines ainsi appelées s'étendent à partir de l'oued dans une plaine et sur des collines qui s'élèvent graduellement du sud-ouest au nord-est. La petite ville dont elles sont les débris est complétement renversée. Aucune trace de murailles d'enceinte n'est reconnaissable; aucun édifice n'est debout. L'emplacement qu'elle occupait, envahi aujourd'hui par des herbes, des fleurs et de jeunes *sedêr* à l'état de simples arbustes, est parsemé de débris de poterie et de matériaux de toutes sortes et de toutes grandeurs, restes d'habitations démolies de fond en comble. Quelques citernes creusées dans le roc sont seules assez bien conservées. Je signalerai aussi les assises inférieures d'un mur déterminant un rectangle long de 58 pas sur 33 de large. Ce mur, épais de 95 centimètres, avait été construit avec des blocs d'assez grandes dimensions et plus ou moins bien équarris. De petites pierres sont engagées avec de la terre en guise de ciment dans l'intervalle des joints. Un étroit fossé régnait en dehors de la face septentrionale de cette petite enceinte, que les Arabes décorent encore actuellement du nom de Seraïa (le palais), et qui, sauf du côté du nord, où elle subsiste jusqu'à la hauteur de $1^{m},15$, est ailleurs ou presque entièrement rasée ou ensevelie sous des amoncellements de terre. Elle était divisée intérieurement en deux compartiments inégaux, dont l'un renferme une sorte de magasin souterrain voûté en plein cintre, que Ahmed ne manque pas d'appeler *el-habs* (la prison). Les autres constructions qui s'élevaient au dedans de ce mur sont tellement rasées que la trace même n'en est plus visible.

Quel était le nom antique de cette localité? Quelques critiques placent là l'ancienne Archélaïs, fondée par Archélaüs, fils d'Hérode. Peut-être ont-ils raison. Néanmoins, comme les ruines de

Basalieh sont loin d'être plus importantes que celles du Kharbet Makherouk réunies à celles du Tell Keraoua, à l'entrée de la vallée; que, en outre, nous savons, par un passage de Josèphe, qu'Archélaïs était, ainsi que Phasaélis, située dans la plaine au milieu de grandes plantations de palmiers, et que, par ces mots *la plaine*, il faut entendre évidemment ici la grande vallée du Jourdain, le *Rhôr* de nos jours, j'incline plus volontiers, contrairement à l'opinion de ces critiques, à reconnaître cette ville dans les deux groupes séparés de ruines qui se trouvent à l'endroit même où l'Oued el-Fera'a débouche dans la vallée du Jourdain. Autrement, si Archélaïs avait été située assez avant dans l'Oued el-Fera'a et à sept kilomètres au moins de la plaine du Jourdain, comment Josèphe aurait-il pu dire qu'elle se trouvait, de même que Phasaélis, dans cette plaine? Je maintiens donc ma première conjecture, tout en reconnaissant que les ruines du Kharbet Makherouk et celles de Keraoua sont actuellement peu considérables; mais celles de Basalieh ne le sont pas davantage et, par leur position, répondent moins bien que les précédentes à l'indication fournie par le passage suivant de Josèphe :

Σαλώμη, τοῦ βασιλέως Ἡρώδου ἀδελφή, μετασῖᾶσα Ἰουλίᾳ Ἰάμνειάν τε καταλείπει καὶ τὴν τοπαρχίαν πᾶσαν, τήν τε ἐν τῷ πεδίῳ Φασαηλίδα καὶ Ἀρχελαΐδα, ἔνθα φοινίκων πλείστη φύτευσις καὶ καρπὸς αὐτῶν ἄριστος[1].

Il ne faut pas nous étonner, du reste, qu'Archélaïs ait été presque entièrement détruite, et les faibles ruines qui existent sur les différents tell du Kharbet Makherouk et de Keraoua ne doivent pas nous faire douter de l'existence en ce lieu d'une petite ville; car que subsiste-t-il à Jéricho des immenses constructions bâties par Hérode, telles que palais, hippodrome, théâtre, etc.? Que subsiste-t-il également au Kharbet Fasaïl, à part un bassin et un aqueduc, de la ville que ce même prince avait fondée en cet endroit en l'honneur de son frère Phasaël? Archélaïs n'était d'ailleurs, en

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVIII. c. II. § 2.

réalité, qu'une simple bourgade; car Josèphe la désigne sous le nom de *κώμη* :

Κώμην δὲ κτίσας, Ἀρχελαΐδα ὄνομα αὐτῇ τίθεται[1].

TELL ES-SAFRA.

A huit heures vingt-cinq minutes, je quitte les ruines de Basalieh, et, laissant sur notre gauche la vallée de l'Oued el-Fera'a, nous montons légèrement vers le nord-ouest.

A huit heures trente-six minutes, nous arrivons à une petite colline appelée *Tell es-Safra*, تلّ الصفرا. Le sommet en est couvert d'un amas confus de pierres de moyenne dimension et de blocs plus considérables, provenant d'anciennes constructions renversées. Au bas du tell, d'autres matériaux analogues jonchent le sol.

KHARBET ALIAKELOUM.

Deux cents pas plus à l'ouest, des ruines plus considérables attirent mon attention. Elles couronnent une colline rocheuse facilement accessible vers l'est, mais très-abrupte vers l'ouest et le nord-ouest. De ce côté, elle est hérissée d'énormes blocs de rochers et domine l'Oued el-Fera'a de 35 mètres environ. Je remarque sur son sommet les vestiges d'un gros mur d'enceinte construit avec des pierres d'un grand appareil, les unes assez bien taillées, les autres à peine équarries. Elles ont dû être extraites des flancs mêmes de la colline. Plusieurs citernes creusées dans le roc sont en partie comblées.

Au pied de la colline, vers le nord-ouest, dans une plaine fertile et sur la rive droite de l'oued, le sol est parsemé de matériaux dont beaucoup affectent des dimensions assez considérables, restes confus de nombreuses habitations totalement démolies. Ces ruines me sont désignées par Ahmed sous le nom de *Kharbet Aliakeloum*, خربة اليقلوم.

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVII, c. XIII, § 1.

Ceux qui seraient tentés d'y reconnaître les vestiges d'Archélaïs et, dans le nom arabe, une corruption de ce dernier seraient, à mon avis, dans l'erreur; car, loin de reculer davantage dans l'intérieur de l'Oued el-Fera'a l'emplacement de cette bourgade, il faut, au contraire, comme je l'ai dit, la rapprocher le plus possible de la grande vallée du Jourdain, où la place Josèphe.

KHARBET OUMM-KEISMAH.

A neuf heures dix-huit minutes, nous poursuivons notre route au milieu de la vallée, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, et, tournant bientôt vers le nord, nous gravissons les collines qui bordent l'oued de ce côté, et que dominent des hauteurs plus élevées. Nous cheminons péniblement sur un étroit sentier, qui nous conduit à un plateau fertile, où nous parvenons à neuf heures trente minutes.

A neuf heures trente-cinq minutes, après avoir traversé des champs cultivés, nous commençons une nouvelle ascension vers le nord-ouest. A notre gauche, serpente un oued qui aboutit à l'Oued el-Fera'a.

A neuf heures quarante minutes, nous descendons dans le lit de l'oued, que nous suivons dans le nord.

A neuf heures cinquante minutes, nous l'abandonnons à notre gauche pour gravir de nouvelles pentes, qui nous mènent à un autre plateau d'une grande fertilité.

A dix heures cinq minutes, notre direction devient celle du nord-nord-est.

A dix heures dix minutes, nous faisons halte un instant au *Kharbet Oumm-Keismah*, خربة امّ قيسمة, que d'autres prononcent *Kharbet Mekeismah*, خربة مقيسمة. Là s'élevait autrefois un village considérable, dont il subsiste encore beaucoup de citernes et de magasins souterrains pratiqués dans le roc. Autour de chacun de ces caveaux, on remarque une petite enceinte en pierres plus ou moins bien équarries et généralement d'assez grandes dimensions. Ces pierres,

très-noircies par le temps et confusément entassées, sont les restes d'habitations renversées, probablement fort anciennes, qui avaient été bâties au-dessus de ces hypogées et, selon toute apparence, ne se composaient, pour la plupart, que d'une seule pièce, comme cela a lieu encore maintenant pour un grand nombre de maisons arabes dans les villages.

KHARBET SOUMRA.

Trente minutes au nord-est de là, d'autres ruines moins étendues, sur une colline, me sont indiquées sous le nom de *Kharbet Soumra*, خربة سمرا ; je les aperçois seulement de loin.

KHARBET A'THOUF.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous descendons légèrement vers le nord-ouest, puis vers l'ouest, à travers une belle plaine dont la terre rougeâtre est très-fertile.

A onze heures quinze minutes, nous parvenons au *Kharbet A'thouf*, خربة عطوف. Des ruines considérables couvrent les flancs orientaux d'une longue colline rocheuse. Elles sont cachées en partie en ce moment sous un fourré épais de mauves gigantesques, au milieu desquelles il faut s'avancer avec précaution et en sondant le terrain; car on rencontre partout d'anciennes citernes creusées dans le roc, dont l'ouverture est béante; quelques-unes néanmoins sont encore fermées à leur orifice par un gros bloc circulaire percé qui leur servait de margelle, et que bouchait une pierre engagée dans le trou pratiqué au centre. Ces citernes sont tellement nombreuses qu'on peut croire que la plupart des maisons avaient la leur; celles-ci également renfermaient presque toutes un caveau souterrain taillé dans le roc et où l'on descendait par quelques marches. En pénétrant dans une quinzaine de ces hypogées, qui remontent sans doute à la plus haute antiquité, j'ai vu que plusieurs étaient actuellement utilisés comme étables et d'autres comme

magasins à fourrage et à grains par les fellahs de Tamoun, qui cultivent les champs situés au bas d'A'thouf. Quant aux maisons de cette petite ville, elles avaient été construites avec des blocs plus ou moins bien équarris et de dimension moyenne; renversées pour la plupart, elles ne forment plus maintenant que des amas de pierres confusément entassées autour des caveaux souterrains au-dessus desquels elles s'élevaient autrefois. Quelques-unes cependant sont encore debout, ayant été grossièrement relevées par les fellahs dont j'ai parlé, qui y habitent à l'époque de la moisson. En errant au milieu de ces ruines, j'ai remarqué quelque part un ancien chapiteau de colonne de style corinthien, et qui a été creusé postérieurement en forme de mortier.

Le Kharbet A'thouf est probablement l'ancienne Tappouah, en hébreu תַּפּוּחַ, en grec Τάφου, Θαφέθ, Ἐφφουέ et Θαφθώθ, en latin *Taphphua* et *Taphua*, signalée dans la Bible comme étant sur les limites de la tribu de Manassé et de celle d'Éphraïm :

7. Fuitque terminus Manasse ab Aser Machmethath quæ respicit Sichem; et egreditur ad dexteram juxta habitatores fontis Taphuæ.

8. Etenim in sorte Manasse ceciderat terra Taphuæ, quæ est juxta terminos Manasse filiorum Ephraim [1].

Cette ville est mentionnée dans l'*Onomasticon* sous le nom de Θαφφουέ :

Θαφφουὲ, φυλῆς Μανασσῆ.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, la désigne sous le nom de *Thaphuth* :

Thaphuth, in tribu Manasse.

Il faut distinguer cette Tappouah de Beth-Tappouah, qui se trouvait dans les montagnes de Juda et dont j'ai parlé ailleurs dans ma *Description de la Judée*.

[1] *Josué*, c. XVII, v. 7 et 8.

TAMOUN.

A midi, nous nous remettons en marche dans la direction du nord-ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

Nous montons légèrement; à notre gauche, je remarque sur les flancs septentrionaux d'une haute colline d'anciennes carrières, des citernes et des tombeaux pratiqués dans le roc. A notre droite s'étend une plaine bien cultivée; la terre en est rougeâtre et profonde; nos chevaux y enfoncent en marchant.

A midi quinze minutes, notre direction incline vers l'ouest et ensuite vers le sud-ouest. La montée devient alors très-roide, et le sentier que nous suivons est étroit et rocheux.

A midi trente-cinq minutes, nous parvenons sur un plateau fertile cultivé en céréales. Ce plateau est dominé, à l'ouest, par une colline, dont les flancs sont percés de citernes et de caveaux antiques creusés dans le roc; ces magasins souterrains étaient surmontés de petites habitations, aujourd'hui renversées, et dont il ne subsiste plus que des amas de matériaux rangés autour de chacun de ces hypogées. Le sommet de la colline est actuellement seul habité; les maisons encore debout ont été bâties avec des pierres provenant de plus anciennes constructions. Ce village, qui contient environ 600 âmes, a donc succédé certainement à une ancienne ville. Son nom actuel est *Tamoun*, تمون. J'ignore s'il est purement arabe, ou s'il reproduit, avec plus ou moins de fidélité, une appellation hébraïque qui s'est perdue; car ni dans l'Écriture sainte ni dans aucun écrivain profane on ne trouve aucun nom de localité appartenant à cette partie de la Palestine qui ait le moindre rapport avec celui de Tamoun.

RAS EL-A'ÏN FERA'A.

A midi quarante minutes, nous redescendons, vers l'ouest-sud-ouest, de la hauteur de Tamoun, et nous continuons notre chemin vers l'ouest à travers le même plateau que je viens de signaler.

A midi cinquante-cinq minutes, nous descendons vers le sud-ouest.

A une heure quinze minutes, nous cheminons, vers le sud-sud-ouest, sur un sentier tracé à travers une roche d'un calcaire crétacé très-tendre, où, depuis des siècles, le pied des bêtes de somme a creusé des empreintes profondes, comme des espèces de degrés. A notre gauche serpente un ravin très-encaissé.

A une heure trente minutes, nous nous dirigeons, à l'ouest, vers l'Oued el-Fera'a, et, à une heure cinquante minutes, nous faisons halte au *Ras el-A'ïn Fera'a,* راس العين فرعا, c'est-à-dire à la source même de ce nom. Elle jaillit de terre en formant immédiatement un ruisseau très-abondant, dont une partie s'écoule dans le lit de l'oued ainsi appelé et l'autre dans un petit canal latéral. Un délicieux ombrage l'avoisine et nous invite à goûter quelques minutes de repos au milieu d'un épais fourré de gigantesques figuiers et de magnifiques touffes de lauriers-roses qui nous défendent contre les rayons du soleil. A nos pieds murmure une eau limpide et transparente comme du cristal; mais elle est bientôt troublée par de nombreux troupeaux de bœufs et de chèvres, qui, fatigués par la chaleur du jour, viennent s'y précipiter à l'envi et s'y ébattre en étanchant leur soif.

TELL EL-FERA'A.

Pendant que Ahmed reste près de la source pour garder mon cheval et le sien, je gravis à pied, à deux heures dix minutes, une belle colline qui s'élève, à une faible distance au sud, à la hauteur d'environ 45 mètres au-dessus de la vallée. Les pentes et le sommet sont actuellement cultivés; mais, au milieu des fleurs, des blés et des herbes qui les couvrent, on heurte de nombreuses pierres de toutes grandeurs, restes de constructions renversées de fond en comble. Les ruines s'étendent au bas de ce tell, appelé *Tell el-Fera'a,* jusque sur les bords de l'oued. Là les musulmans avaient construit un petit sanctuaire avec des blocs antiques; il est lui-même, sauf quelques assises inférieures, presque entièrement démoli.

BORDJ EL-FERA'A.

De l'autre côté de l'oued, vers le nord-est, je vais ensuite visiter une autre colline oblongue, également cultivée; elle était jadis couverte elle-même de constructions, comme l'attestent des matériaux antiques épars au milieu des blés qu'on y a semés. A son extrémité orientale, on remarque, sur son point culminant qui surplombe et commande la source de l'oued, une grande tour carrée mesurant vingt pas sur chaque face; celle de l'est, qui est la mieux conservée, est bâtie avec de beaux blocs dont quelques-uns sont taillés en bossage et dont les plus considérables ont été placés aux angles. Les autres faces et surtout celle de l'ouest sont beaucoup plus dégradées. Si cette tour est antique par ses assises inférieures ou, du moins, par les matériaux avec lesquels elle a été construite, elle paraît, dans tous les cas, avoir été remaniée par les musulmans. Transformée aujourd'hui en étable, elle a perdu son étage supérieur et la terrasse qui le couronnait.

A côté de ce bordj, j'observe un beau birket, creusé dans le roc et mesurant vingt-cinq pas de long sur dix de large; près de là aussi sont plusieurs citernes pratiquées pareillement dans le roc.

Toutes ces ruines, tant celles qui couvrent le *Tell Fera'a* que celles qui abondent sur la colline opposée du *Bordj el-Fera'a* et dans la vallée qui les sépare, témoignent qu'il devait se trouver jadis à la source même de l'A'ïn el-Fera'a une ville de quelque importance, dont la position était, du reste, très-avantageuse. Je ne serais pas éloigné de penser que cette ville fut celle d'E'n-Tappouah, en hébreu עֵין־תַּפּוּחַ, en grec Πηγὴ Θαφθώθ, en latin *fons Taphuæ*, mentionnée dans la Bible comme se trouvant sur la limite de Manassé et d'Éphraïm :

Fuitque terminus Manasse ab Aser Machmethath quæ respicit Sichem; et egreditur ad dexteram juxta habitatores fontis Taphuæ [1].

[1] *Josué*, c. XVII, v. 7.

L'Oued el-Fera'a paraît, en effet, avoir été, vers le sud-est, la limite qui séparait ces deux tribus, et si le Kharbet A'thouf, au nord de l'oued, a été justement identifié avec Tappouah, le Ras el-A'ïn Fera'a, avec les ruines considérables qui l'avoisinent, représente, à mes yeux, E'n-Tappouah. En effet, le Kharbet A'thouf ne peut évidemment pas être pris pour E'n-Tappouah, attendu que ce kharbet renferme beaucoup de citernes pratiquées dans le roc, mais aucune source. L'absence de source, autrefois comme maintenant, est prouvée par la multitude même de ces citernes. Pourquoi, en effet, les aurait-on creusées, si les habitants de cette ville avaient eu à leur disposition les eaux d'une source abondante? Au Ras el-A'ïn Fera'a, au contraire, la source est l'une des plus belles et des plus importantes de la Palestine, et elle a dû, de bonne heure, attirer et fixer près d'elle un centre de population. Comme le mot Tappouah, en hébreu, signifie *pomme* et, par extension, d'*autres espèces de fruits*, il est permis de penser, ce qui est, du reste, très-présumable, que les anciens avaient dû profiter des eaux intarissables de l'A'ïn el-Fera'a pour planter alentour de beaux vergers; de là, le nom d'E'n-Tappouah donné, selon ma supposition, à la ville qui s'élevait en cet endroit. Celle-ci devait naturellement faire partie de la tribu d'Éphraïm, ou, du moins, était à cheval en quelque sorte sur les confins mêmes de cette tribu; au contraire, la ville dont le Kharbet A'thouf offre les ruines était située sur le territoire de la tribu de Manassé, comme cela résulte, d'ailleurs, du verset suivant :

Etenim in sorte Manasse ceciderat terra Taphuæ, quæ est juxta terminos Manasse filiorum Ephraim[1].

Telle est la version de la Vulgate.

Le même verset en hébreu, traduit littéralement, a le sens que voici :

« A Manassé appartenait le pays de Tappouah, et Tappouah sur la limite de Manassé était échue aux enfants d'Éphraïm. »

[1] *Josué*, c. XVII, v. 8.

Le pays de Tappouah, en hébreu *Erets Tappouah*, c'est, à mes yeux, le Kharbet A'thouf, appartenant jadis à la tribu de Manassé, et Tappouah, sur la limite de Manassé, doit être identifiée avec E'n-Tappouah, signalée dans le verset précédent comme appartenant à la tribu d'Éphraïm, puisqu'elle-même avait été assignée aux enfants de cette tribu; or, cette dernière Tappouah ou E'n-Tappouah doit probablement être cherchée dans l'ensemble de ruines qui avoisine le Ras el-A'ïn Fera'a.

KHARBET A'SIR.

A trois heures, nous nous remettons en marche vers l'est-sud-est, puis vers le sud-est, le long de la rive droite de l'Oued el-Fera'a.

Nous rencontrons bientôt deux moulins que font tourner les eaux dérivées du canal de l'oued.

A trois heures dix minutes, je remarque deux autres moulins mus également par les eaux du même canal.

Nous traversons alors le canal, puis l'oued, pour cheminer sur la rive gauche.

A trois heures vingt-deux minutes, nous marchons droit vers le sud, et, à trois heures vingt-cinq minutes, j'examine, au milieu d'un champ actuellement cultivé, les restes d'un petit village complétement renversé. Ahmed me désigne ces ruines sous le nom de *Kharbet A'sir*, خربة عسير. Les fellahs des environs vénèrent en cet endroit, dans une koubbeh qu'environne un petit mur d'enceinte, la mémoire d'un santon appelé *Neby Smeit*, نبى سميت.

Au sud et au bas du plateau où se trouvent ces ruines, coule l'Oued el-Fera'a.

Ce petit village paraît avoir été habité à l'époque musulmane, et les débris de maisons que l'on a sous les yeux semblent être ceux d'habitations arabes. Quant à la dénomination de *A'sir*, je la crois antique. Nous savons, en effet, par Eusèbe, que plusieurs localités du nom d'Aser existaient en Palestine. Celle-ci n'est signalée

nulle part, sans doute à cause de sa faible importance; mais le nom qu'elle porte encore est précieux à recueillir, en raison de sa grande analogie avec celui d'Aser, en latin *Aser*, en grec Ἀσήρ, en hébreu אָשֵׁר, *Acher*, nom qui était celui de l'une des douze tribus et en même temps de plusieurs villes. Mais, me dira-t-on peut-être, Acher s'écrit en hébreu par un *aleph*, tandis que le Kharbet A'sir s'écrit par un *a'ïn*. Je répondrai, à ce sujet, que cela ne doit point surprendre et ne contredit pas ma conjecture; car, dans le passage de l'hébreu à l'arabe, la permutation de ces deux lettres a lieu quelquefois. Ainsi, par exemple, Ascalon s'écrivait en hébreu avec un *aleph*, אַשְׁקְלוֹן, *Achkelon*, mot qui devient en arabe عسقلان, *Askoulan*, avec un *a'ïn*.

TELL EL-KADHIEH.

Nous poursuivons notre marche vers l'est-sud-est, en hâtant le pas de nos montures; car le jour s'avance, et nous sommes encore à plusieurs heures de notre campement.

A quatre heures trente minutes, Ahmed me montre, au delà de l'oued et sur la rive droite, à 500 mètres environ de distance au sud de l'endroit où nous sommes alors, une petite colline qu'il dit couverte de quelques débris, et appelée *Tell el-Kadhieh*, تلّ القاضية.

RETOUR AU CAMPEMENT.

A cinq heures trente-cinq minutes, nous laissons à notre gauche le Kharbet Basalieh, déjà décrit plus haut.

A six heures, la vallée se resserre de plus en plus, et, dans sa partie la plus étroite, elle mesure une centaine de mètres de large, puis bientôt elle s'élargit de nouveau.

A sept heures vingt minutes, enfin, nous descendons de cheval, après avoir exploré sur ses deux rives la magnifique vallée de l'Oued el-Fera'a. Si elle est actuellement encore si fertile, bien qu'elle ne soit qu'en partie seulement cultivée, combien devait-elle être

admirable autrefois, lorsqu'elle était parsemée de villes et de villages, dont la population la couvrait de riches cultures, de jardins et de vergers, où des canaux dérivés de la source qui y coule et de l'oued dont cette source a creusé le lit entretenaient partout la fécondité et la vie!

CHAPITRE DOUZIÈME.

KHARBET ES-SIREH. — SIRET EL-MA'AZEB. — TELL ES-SA'ÏDIEH. — HAOUCH EZ-ZAKKOUM. — KHARBET EL-BRIDJE. — KHARBET A'ÏN ES-SAKOUT, JADIS SOUKKOTH.

KHARBET ES-SIREH.

Le 26 avril, à cinq heures cinquante-cinq minutes du matin, nous abandonnons définitivement notre campement de l'Oued el-Fera'a, afin de poursuivre notre itinéraire vers le nord dans la vallée du Jourdain.

Cette vallée, resserrée en cet endroit par des montagnes dont le Tell el-Makherouk forme comme une sorte de promontoire ou de saillie vers l'est, s'élargit bientôt, les montagnes se retirant vers l'ouest pour décrire un demi-cercle.

A six heures dix minutes, nous traversons des prairies appelées *El-Merdj Ena'dja*, المرج انعجا; elles sont émaillées de fleurs variées.

A sept heures, la vallée se rétrécit de nouveau; je remarque à gauche, dans les montagnes qui la bordent et se rapprochent de nous, en diminuant par conséquent la largeur de la plaine, un certain nombre de cavernes pratiquées dans le roc.

A sept heures vingt minutes, nous franchissons l'*Oued Abou Sedra*, واد ابو سدرا. De nombreux mamelons blanchâtres accidentent la vallée et reflètent une très-forte chaleur qu'ils concentrent dans les plis mouvants du terrain.

A sept heures vingt-cinq minutes, de gros rochers noirs semblent émerger çà et là du sol et offrent une apparence ferrugineuse. A l'est, de l'autre côté du Jourdain, j'aperçois juste en face l'embouchure de l'*Oued ez-Zerka*, واد الزرقة. Cet oued est généralement identifié avec l'ancien Jabbok, en hébreu יַבֹּק, en grec, Ἰαβώχ, en latin

Jaboc et *Jeboc*, signalé dans la Bible comme constituant jadis la limite septentrionale des enfants d'Ammon, qui habitaient entre ce torrent au nord et l'Arnon au sud, avant qu'ils fussent expulsés de cette contrée par les Amorrhéens, qui eux-mêmes en furent chassés par les Israélites. Néanmoins, même après l'expulsion des Ammonites, le Jabbok continua encore longtemps à être désigné comme leur frontière.

Ainsi nous lisons dans le Deutéronome :

Et tribubus Ruben et Gad dedi de terra Galaad usque ad torrentem Arnon medium torrentis, et confinium usque ad torrentem Jeboc, qui est terminus filiorum Ammon[1].

Nous lisons de même dans Josué :

Sehon, rex Amorrhæorum, qui habitavit in Hesebon, dominatus est ab Aroer, quæ sita est super ripam torrentis Arnon, et mediæ partis in valle, dimidiæque Galaad, usque ad torrentem Jaboc, qui est terminus filiorum Ammon[2].

En parlant du Jabbok, Eusèbe nous apprend qu'il coulait entre Gerasa et Philadelphie :

Ἰαβὼκ, ποταμὸς χειμάῤῥου, ὃν διαβαίνων ὁ Ἰακὼβ ἐπάλαισεν μετὰ τοῦ φανέντος αὐτῷ, ὅτε καὶ μετωνομάσθη Ἰσραήλ. Ῥεῖ δὲ μεταξὺ Ἀμμὰν, τοῦτ' ἔστι Φιλαδελφίας, καὶ Γερασῶν, καὶ κατερχόμενος συμμίγνυται τῷ Ἰορδάνῃ.

« Jaboc, torrent que franchit Jacob; il lutta ensuite avec le messager divin qui lui apparut, d'où lui vint le surnom d'Israël. Ce fleuve coule entre Amman, c'est-à-dire Philadelphie, et Gerasa, puis il va se perdre dans le Jourdain. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, ajoute que quatre milles de distance séparaient le Jabbok de Gerasa :

Fluit autem inter Amman, id est Philadelphiam, et Gerazam, in quarto milliario ejus, et ultra procedens Jordani fluvio commiscetur.

Tous ces détails conviennent bien à l'Oued Zerka, lequel coule précisément entre Djerach, l'antique Gerasa, au nord, et Amman, jadis Rabbath-Ammon ou Philadelphie, au sud. Seulement la dis-

[1] *Deutéronome*, c. III, v. 16. — [2] *Josué*, c. XII, v. 2.

tance de quatre milles indiquée par saint Jérôme comme existant entre Gerasa et le fleuve Jabbok est trop faible de deux milles, car on compte environ deux heures de marche, et par conséquent six milles, entre Djerach et l'Oued Zerka.

Actuellement cet oued forme la ligne de démarcation entre les deux districts différents appelés, l'un, *Djebel A'djloun*, جبل عجلون, au nord, et l'autre, *El-Belka*, البلقا, au sud.

Les faits les plus importants qui se rattachent au Jabbok sont le passage du gué de ce torrent par Jacob suivi de sa nombreuse famille, de ses serviteurs et de ses troupeaux, lors de son retour de la Mésopotamie, avant sa rentrée dans la terre de Kanaan; sa lutte avec l'ange du Seigneur dans un endroit appelé depuis *Phanuel* (face de Dieu), en souvenir de cet événement; enfin son entrevue et sa réconciliation avec son frère Esaü[1].

A sept heures quarante minutes, nous traversons un autre oued dont les abords sont également très-mamelonnés; mon guide Ahmed en ignore le nom.

A sept heures quarante-cinq minutes, une enceinte carrée en assez gros blocs, d'une centaine de pas de face, m'est désignée sous le nom de *Kharbet es-Sireh*, خربة السيرة.

SIRET EL-MA'AZEB.

A huit heures, je visite une autre enceinte, analogue à la précédente et mesurant cent pas de long sur soixante et dix de large; elle s'appelle *Siret el-Ma'azeb*, سيرة المعازب, ou صيرة المعازب.

Les Bédouins s'en servent actuellement comme d'étable temporaire pour leurs troupeaux. Avait-elle dans l'antiquité la même destination? La chose est possible.

TELL ES-SA'ÏDIEH.

A huit heures cinq minutes, nous franchissons l'*Oued el-E'urkan*, واد العرقان. Les flancs des montagnes voisines, vers l'ouest, ont été

[1] *Genèse*, c. XXXII.

jadis exploités comme carrières; plusieurs cavernes y ont été creusées.

A huit heures dix minutes, nous rencontrons un autre oued moins considérable, dont Ahmed ne connaît pas le nom.

A huit heures quinze minutes, nous traversons l'*Oued ez-Zarha*, واد الزاغا; les bords en sont verdoyants.

A notre gauche, la hauteur des montagnes latérales qui, de ce côté, bordent la vallée, diminue sensiblement, et la vallée s'élève progressivement.

A huit heures trente minutes, nous apercevons à notre droite, au delà du Jourdain, l'Oued Radjeb, qui se jette en cet endroit dans le fleuve, lequel n'est pas visible, profondément encaissé comme il l'est dans son lit sinueux.

A huit heures trente-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued Kefr Anjda*, واد كفر انجا, puis, à huit heures quarante minutes, l'*Oued Abou Sehban*, واد ابو سحبان. La vallée est très-étroite sur ce point, et les mamelons blanchâtres qui forment la lisière du ravin où serpente le Jourdain se rapprochent beaucoup de nous.

A huit heures cinquante-deux minutes, un autre oued que nous passons s'appelle *Oued Asberra*, واد اسبرّا. Je donne tous ces noms tels qu'ils m'ont été indiqués par Ahmed, et je n'ai pu les contrôler par aucun autre témoignage, car nous n'avons, cette journée-là, rencontré personne sur notre chemin.

A notre droite, au delà du Jourdain, s'élève un tell dont le sommet est, d'après mon guide, couronné de quelques ruines; on l'appelle *Tell es-Sa'ïdieh*, تلّ السعيدية.

HAOUCH EZ-ZAKKOUM.

A neuf heures dix minutes, nous franchissons l'*Oued en-Nekeb*, واد النقب; il est très-profond.

A neuf heures quinze minutes, une enceinte circulaire en gros blocs, qui a pu être une bergerie, attire un instant mon attention. Ahmed la nomme *Haouch ez-Zakkoum*, حوش الزقوم.

Deux cents pas plus au nord, j'observe sur le sol quelques arasements d'anciennes constructions.

A neuf heures trente minutes, la vallée se resserre de plus en plus; elle est sillonnée transversalement par un ravin très-profond, l'*Oued es-Seka'ah*, واد السقاعا.

KHARBET EL-BRIDJE.

A neuf heures trente-quatre minutes, quelques ruines, qui semblent être celles d'une petite tour, avoisinent les bords d'un autre oued et portent le nom de *Kharbet el-Bridje*, خربة البرج, comme l'oued lui-même.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche, dans les flancs d'une montagne voisine, une caverne que les Bédouins croient hantée par une magicienne redoutable, et qu'ils appellent pour cela *Sath er-Rhoula*, سطح الغولة (le toit, l'asile de la magicienne).

A neuf heures cinquante minutes, à dix heures et dix heures sept minutes, nous franchissons successivement trois oued peu considérables; ils n'ont pas de nom particulier, au dire d'Ahmed, excepté le second, qui s'appelle *Oued es-Seder*, واد السدر.

La vallée continue à être toujours inculte, bien que les broussailles qui y croissent et le beau tapis d'herbes émaillées de fleurs dont elle est couverte en cet endroit prouvent la fécondité naturelle du sol.

A dix heures trente minutes, d'unie qu'elle était pendant quelque temps, la vallée s'accidente de nouveau, et plusieurs ravins en déchirent la surface, que boursouflent, en outre, de nombreux mamelons. L'un de ces ravins porte le nom d'*Oued Rhazal*, واد غزال.

A dix heures quarante minutes, nous traversons l'*Oued Marmy Faiadh*, واد مرمى فياض, puis, quinze minutes plus au nord, un autre oued, dont mon guide ignore le nom. La vallée du Jourdain est sur ce point très-étroite.

A dix heures cinquante minutes, nous quittons la direction du nord, pour incliner vers l'ouest, puis vers l'ouest nord-ouest.

A onze heures trente minutes, après avoir passé tour à tour plusieurs autres petits ravins sans eau, comme tous ceux que nous venons de franchir depuis notre départ de l'Oued el-Fera'a, nous atteignons un ruisseau abondant, qui coule dans un lit bordé de tamariscs et de roseaux gigantesques. L'eau en est saumâtre; de là le nom d'*Oued el-Malah*, واد المالح (oued salé), qui lui est donné. Néanmoins, nos chevaux, qui marchent depuis le matin sous les rayons d'un soleil dévorant et par une chaleur réellement étourdissante, s'y désaltèrent volontiers. Près de cet oued s'étendent de beaux champs de blé. Nous y trouvons plusieurs fellahs armés appartenant au village de Thoubas, طوباس, qui les gardent avec soin.

KHARBET A'ÏN ES-SAKOUT.

Nous nous remettons bientôt en marche vers l'est nord-est, puis vers le nord et, à onze heures quarante-huit minutes, nous faisons halte à l'*A'ïn es-Sakout*, عين الساكوت, près de laquelle je fais dresser ma tente. Cette source sort de terre au milieu d'un bouquet de vieux figuiers, et jaillit immédiatement avec assez d'abondance pour remplir deux petits canaux artificiels, courant, l'un au nord, l'autre au sud; puis, après avoir suivi quelque temps ces deux directions opposées, ils coulent tous deux vers l'est, et arrosent sur leur parcours des prairies ou des champs de blé qui s'étendent sur des pentes inclinées jusqu'à la ligne de mamelons blanchâtres dont la vallée inférieure du Jourdain est bordée. L'eau est un peu tiède, même à la source; car je lui trouve en cet endroit une température de 24 degrés centigrades. Toutefois, comme la température extérieure dépasse en ce moment 36 degrés centigrades à l'ombre, l'eau nous paraît à tous excellente.

Quand la chaleur du jour commence à tomber, j'explore les ruines de la ville qui s'élevait jadis, autour de cette source, sur les petites collines qui la dominent à l'ouest. Ces ruines, assez étendues, sont aujourd'hui très-confuses et peu importantes. De menus matériaux, quelques pierres plus grosses, jonchent partout le sol, que

couvrent, en outre, d'innombrables débris de poterie; mais rien n'est debout; les arasements mêmes des maisons ne sont plus reconnaissables. La colline la plus considérable qui commande immédiatement la source s'appelle *Tell Sakout*, تلّ ساكوت. De son sommet parsemé de débris indistincts, on embrasse non-seulement tout l'emplacement de la ville antique, mais encore on distingue au loin les méandres du Jourdain et, au delà du fleuve, les plaines et les montagnes de l'antique pays de Galaad.

Je descends ensuite vers l'est, à travers des prairies ou des champs de blé, jusqu'à la chaîne de petits mamelons qui précède et suit les contours du Jourdain; puis, continuant à descendre, j'arrive bientôt aux rives du fleuve lui-même, qui, en cet endroit, enlace une petite île dans ses replis et forme un rapide où ses eaux tourbillonnent avec beaucoup de force. J'estime à un kilomètre au plus la distance du Jourdain par rapport à l'A'ïn Sakout, et à cent-quatre-vingts mètres environ l'altitude de cette source relativement au lit du fleuve; une lisière de peupliers, de tamarisces et de roseaux en borde les berges.

Vers le soir, je remonte auprès de l'A'ïn Sakout, et je cherche dans la Bible les divers souvenirs qui se rattachent à la localité dont les ruines s'étendent autour de moi.

Nous lisons dans la Genèse que Jacob, à son retour de la Mésopotamie, après avoir traversé le Jabbok, lutta avec un ange du Seigneur dans un endroit appelé depuis *Peniel* (dans la Vulgate *Phanuel*), en souvenir de cet événement; puis qu'il eut une entrevue avec son frère Ésaü, qui accourait à sa rencontre. Quand ils se furent tous deux réconciliés, Ésaü retourna en Idumée, et Jacob vint à Soukkoth, où il se bâtit une maison et établit des tentes ou des cabanes pour son bétail, d'où le nom de *Soukkoth* donné à la localité où il se fixa. De là, il se rendit à Salem, ville appartenant aux Sichémites, dans la terre de Kanaan.

16. Reversus est itaque illo die Esaü itinere quo venerat in Seir.

17. Et Jacob venit in Socoth ; ubi ædificata domo et fixis tentoriis, appellavit nomen loci illius Socoth, id est tabernacula.

18. Transivitque in Salem, urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan, postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, et habitavit juxta oppidum[1].

La ville de Soukkoth dont il est question dans ce passage s'écrit en hébreu סֻכּוֹת, en grec Σκηναί, Σοκχώθ, Σοκχωθᾶ, Σεχχώθ, en latin *Socoth, id est Tabernacula*, *Soccoth* et *Soccboth*. Ce mot signifie, en hébreu, tentes ou cabanes.

Où cette localité était-elle située? La Bible ne le dit pas positivement. Mais tout porte à croire qu'elle était au delà du Jourdain, car, lorsque Jacob la quitte pour se rendre à Salem, la Genèse nous dit :

Transivitque in Salem, urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan.
« Il passa à Salem, ville des Sichémites, qui est dans la terre de Kanaan. »

Jacob n'était donc pas dans la terre de Kanaan, puisque la Bible a soin de nous apprendre que Salem en faisait partie, et qu'elle ne fait point la même remarque par rapport à Soukkoth. Or, nous savons par un grand nombre de passages de la sainte Écriture que les mots אֶרֶץ כְּנַעַן, *Erets Kena'an, terra Chanaan*, « terre de Kena'an, » indiquent la contrée située à l'ouest du Jourdain et de la mer Morte et comprise entre cette limite à l'est et la Méditerranée à l'ouest. Le pays qui lui est opposé à l'est du Jourdain s'appelle dans la Bible : *Terre de Gile'ad*, *Erets Gile'ad*, אֶרֶץ גִּלְעָד, *terra Galaad*.

Dans le livre des Nombres, par exemple, les versets suivants sont bien explicites sur ce point :

25. Dixeruntque filii Gad et Ruben ad Moysen : Servi tui sumus, faciemus quod jubet dominus noster.

26. Parvulos nostros et mulieres, et pecora ac jumenta relinquemus in urbibus Galaad ;

27. Nos autem famuli tui omnes expediti pergemus ad bellum, sicut tu, domine, loqueris.

28. Præcepit ergo Moyses Eleazaro sacerdoti et Josue filio Nun, et principibus familiarum per tribus Israel, et dixit ad eos :

29. Si transierint filii Gad et filii Ruben vobiscum Jordanem, omnes armati

[1] *Genèse*, c. XXXIII, v. 16-18.

ad bellum coram Domino, et vobis fuerit terra subjecta, date eis Galaad in possessionem[1].

Dans le livre de Josué, il est dit que Phinéès, fils d'Éléazar le sacrificateur, s'en retourna avec les princes du peuple d'auprès des fils de Ruben et de Gad du pays de Galaad au pays de Kanaan, vers les enfants d'Israël.

Reversusque est cum principibus a filiis Ruben et Gad de terra Galaad, finium Chanaan, ad filios Israel, et retulit eis[2].

Je pourrais multiplier ici les citations, et montrer, par une quinzaine d'autres passages empruntés à la Bible, que toujours dans la sainte Écriture le pays de Kanaan représente la partie de la Palestine située entre le Jourdain et la Méditerranée, tandis que les contrées transjordanes attribuées en lot aux tribus de Ruben et de Gad sont appelées pays de Galaad, la demi-tribu de Manassé ayant reçu en partage, de ce même côté du Jourdain, le pays de Basan, au nord de Galaad.

Il résulte de là, relativement à la question qui nous occupe en ce moment, que la ville de Soukkoth mentionnée dans l'histoire de Jacob ne doit point être, très-vraisemblablement, identifiée avec le Kharbet A'în Sakout dont nous parlons maintenant; mais il faut chercher cette localité sur la rive orientale du Jourdain. Or, nous savons par un verset du livre de Josué que, parmi les villes de la tribu de Gad, et par conséquent à l'est du Jourdain, il s'en trouvait une du nom de Soukkoth :

24. Deditque Moyses tribui Gad et filiis ejus per cognationes suas possessionem, cujus hæc divisio est. . . . .

27. In valle quoque Betharan, et Bethnemra, et Socoth, et Saphon reliquam partem regni Sehon, regis Hesebon; hujus quoque finis, Jordanis est usque ad extremam partem maris Cenereth trans Jordanem, ad orientalem plagam[3].

La Soukkoth où s'établit Jacob est donc, selon toute vraisemblance, la même localité qui fut plus tard comprise parmi les villes échues en sort à la tribu de Gad.

[1] *Nombres*, c. XXXII, v. 25-29.— [2] *Josué*, c. XXII, v. 32.— [3] *Ibid.* c. XIII, v. 24 et 27.

Il est de toute évidence que notre Kharbet A'ïn Sakout n'offre pas les restes non plus de la Soukkoth mentionnée lors de la défaite des Madianites par Gédéon et de la poursuite de leurs princes Zebée et Salmana par ce chef israélite : car la Bible nous dit très-nettement que cette ville était au delà du Jourdain, c'est-à-dire sur la rive orientale de ce fleuve :

4. Cumque venisset Gedeon ad Jordanem, transivit eum cum trecentis viris qui secum erant; et, præ lassitudine, fugientes persequi non poterant.

5. Dixitque ad viros Soccoth : Date, obsecro, panes populo qui mecum est, quia valde defecerunt, ut possimus persequi Zebee et Salmana, reges Madian.

6. Responderunt principes Soccoth : Forsitan palmæ manuum Zebee et Salmana in manu tua sunt, et idcirco postulas ut demus exercitui tuo panes.

7. Quibus ille ait : Cum ergo tradiderit Dominus Zebee et Salmana in manus meas, conteram carnes vestras cum spinis tribulisque deserti.

8. Et inde conscendens, venit in Phanuel; locutusque est ad viros loci illius similia. Cui et illi responderunt sicut responderant viri Soccoth[1].

Ce passage, comme on le voit, associe ensemble deux localités portant les mêmes noms que celles qui sont signalées dans la Genèse après le passage du Jabbok par Jacob, et les place l'une et l'autre au delà du Jourdain; il est donc à croire qu'elles sont pareillement les mêmes. Dans tous les cas, la Soukkoth (en latin *Soccoth*) mentionnée ici doit être celle que le livre de Josué attribue aux descendants de Gad.

Quant à la Soukkoth nommée dans le verset 46 du IIIe livre des Rois, elle est différente de la précédente, et je l'identifie avec notre Kharbet A'ïn Sakout.

En énumérant tous les vases d'airain que Salomon, avec l'aide des ouvriers d'Hiram, fit fondre pour les besoins du temple, l'écrivain sacré ajoute que cette fonderie se trouvait dans la vallée du Jourdain, sur un terrain argileux, entre Soukkoth et Sarthan.

In campestri regione Jordanis fudit ea rex in argillosa terra, inter Sochoth et Sarthan[2].

[1] *Juges*, c. VIII, v. 4-8. — [2] *Rois*, l. III, c. VII, v. 46.

In regione Jordanis fudit ea rex in argillosa terra, inter Sochot et Saredatha[1].

Il ressort de ces deux versets, tirés, l'un du IIIe livre des Rois et l'autre du IIe livre des Paralipomènes, que Sarthan, en hébreu צָרְתָן, *Tsarthan*, et Saredatha, en hébreu צְרֵדָתָה, *Tseredathah*, étaient la même ville, identique elle-même, comme nous l'avons déjà dit, avec Sarthana, en hébreu צָרְתָנָה, *Tsarthanah*. Or, cette Sarthana est indiquée dans la Bible comme étant située dans le voisinage de Bethsan, au bas de Jezraël, et par conséquent dans la vallée du Jourdain, à l'ouest de ce fleuve.

Bana, filius Ahilud, regebat Thanac et Mageddo, et universam Bethsan, quæ est juxta Sarthana subter Jezrael, a Bethsan usque Abelmehula e regione Jecmaan[2].

Dans l'*Onomasticon* Eusèbe place Sarthan au bas de Jezraël :

Σαρθὰν, ὑποκάτω Ἰεσραιήλ.

Or, ce sont les mêmes expressions dont se sert la Bible pour déterminer la position de Sarthana.

Si Sarthan, Sarthana et Saredatha sont trois formes différentes du même nom, et si la localité qui les portait était située au bas de Jezraël et dans la proximité de Bethsan, il s'ensuit que la Soukkoth mentionnée plus haut avec Sarthan doit être cherchée également sur la rive occidentale du Jourdain, et que notre Kharbet A'în Sakout convient parfaitement à la position qu'elle occupait, en même temps que le nom attaché encore à ces ruines rappelle de près, dans son altération même, la dénomination antique de Soukkoth.

En résumé, notre Kharbet A'în Sakout n'a rien de commun qu'une ressemblance de nom avec la Soukkoth mentionnée dans l'histoire de Jacob et plus tard dans celle de Gédéon, celle-ci étant située à l'est du Jourdain, dans la tribu de Gad, mais il est identique, selon toute apparence, pour ne pas dire certainement, avec la Soukkoth citée dans le livre III des Rois et dans le livre II des Paralipomènes.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. IV, v. 17. — [2] *Rois*, l. III, c. IV, v. 12.

CHAPITRE TREIZIÈME.

KHARBET TLEILAT EL-MALEH. — KHARBET ECH-CHEKEB. — KHARBET HAMMAM EL-MALEH. — KALA'AT EL-MALEH. — RETOUR AU KHARBET A'ÏN SAKOUT.

KHARBET TLEILAT EL-MALEH.

Le 27 avril, à cinq heures trente minutes du matin, laissant mon drogman, mon bachibouzouk et les deux moukres campés auprès de l'A'ïn es-Sakout, je pars avec Ahmed pour explorer la vallée de l'*Oued el-Maleh*, واد المالح. Notre direction est celle de l'ouest sud-ouest.

A cinq heures cinquante minutes, nous traversons une plaine fertile, couverte de beaux froments déjà mûrs. J'y remarque six petits tell; les uns sont sans ruines, les autres offrent aux regards quelques débris insignifiants; ils sont connus sous le nom de *Kharbet Tleilat el-Maleh*, خربة تليلات المالح. A notre gauche serpente l'Oued el-Maleh.

KHARBET ECH-CHEKEB.

A six heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued el-Ma'leka*, واد المعلقا, petit ravin qui aboutit à l'Oued el-Maleh.

A six heures vingt minutes, nous commençons à monter vers le sud-sud-ouest. A notre gauche, l'Oued el-Maleh s'encaisse de plus en plus profondément entre des flancs rocheux et abrupts.

A six heures trente minutes, nous parvenons au *Kharbet ech-Chekeb*, خربة الشقب. De nombreux amas de matériaux de moyenne grandeur couvrent les flancs et le sommet d'une colline qui s'élève à droite de la route. Ce sont les restes d'un village complétement détruit. Près de là coule un ruisseau bordé de roseaux et dont l'eau est légèrement saumâtre; on l'appelle Oued ech-Chekeb.

A six heures trente-quatre minutes, nous cheminons vers l'ouest, au milieu de jeunes *seder*, dans un vallon frais et verdoyant resserré entre deux chaînes de collines peu élevées, revêtues elles-mêmes d'herbes et de fleurs; au centre serpente le ruisseau dont je viens de parler.

A six heures cinquante minutes, nous montons vers l'ouest, puis vers le sud.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons un petit plateau naturellement fertile, mais inculte en ce moment.

KHARBET HAMMAM EL-MALEH.

A sept heures, nous descendons vers le sud-sud-ouest, à travers de hautes herbes émaillées de fleurs.

A sept heures dix minutes, nous arrivons au *Kharbet Hammam el-Maleh*, خربة حمّام المالح. Les ruines d'un village important et d'un antique établissement thermal s'étendent sur les pentes d'une colline dont le sommet était également couronné par de puissantes constructions, aujourd'hui renversées. Quelques arasements en beaux blocs d'un grain dur et serré sont visibles sur plusieurs points. Au bas de la colline coule un petit canal, qui suit, à un niveau supérieur, le cours de l'Oued el-Maleh. Près de l'oued, on remarque un petit bassin, actuellement à ciel ouvert, jadis probablement renfermé dans un bâtiment, et appelé *El-Hammam* (le bain). Il est rempli par l'eau dérivée de l'A'în el-Maleh, dont la température est de 40 degrés centigrades, et qui passe pour jouir d'une grande vertu curative dans plusieurs maladies. Tous les Bédouins ou fellahs qui passent en cet endroit ne manquent pas, chemin faisant, de se plonger dans ce bassin. A quelle époque remonte l'établissement thermal dont les restes portent encore aujourd'hui le nom de *Ruines du bain chaud de l'Oued el-Maleh?* Je l'ignore, car les renseignements nous font défaut complétement sur ce point; mais il est à croire qu'une source thermale aussi précieuse que celle-là n'a pas dû être négligée à l'époque judaïque.

Le Kharbet el-Hammam el-Maleh est peut-être l'antique Abel-Meholah, en hébreu אָבֵל מְחוֹלָה, en grec Σαβελμαουλᾶ, en latin *Abelmehula*, mentionnée dans la Bible à côté de Bethsan :

Bana, filius Ahilud, regebat Thanac et Mageddo, et universam Bethsan, quæ est juxta Sarthana subter Jezrael, a Bethsan usque Abelmehula e regione Jecmaan [1].

Cette ville est également citée lors de la poursuite des Madianites par Gédéon :

22. Et nihilominus insistebant trecenti viri buccinis personantes. Immisitque Dominus gladium in omnibus castris, et mutua se cæde truncabant,
23. Fugientes usque ad Bethsetta, et crepidinem Abelmehula in Tebbath [2].

Élisée était originaire de Abel-Meholah. C'est près de là qu'Élie, revenant du mont Horeb, rencontra Élisée, qui labourait son champ, et lui communiqua l'esprit de prophétie en jetant son manteau sur lui :

15. Et ait Dominus ad eum : Vade et revertere in viam tuam per desertum ad Damascum . . .
16. Et Jehu filium Namsi unges regem super Israel; Eliseum autem, filium Saphat, qui est de Abelmeula, unges prophetam pro te.
19. Profectus ergo inde Elias, reperit Eliseum filium Saphat arantem in duodecim jugis boum; et ipse in duodecim jugis boum arantibus unus erat : cumque venisset Elias ad eum, misit pallium suum super eum [3].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀβελμαελαί, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἀβελμαελαὶ, πόλις ἑνὸς τῶν ἀρχόντων Σολομῶνος, ὅθεν Ἐλισσαῖος· κώμη νῦν ἐστιν ἐν τῷ Αὐλῶνι, Σκυθοπόλεως διεστῶσα σημείοις ι', ἣ νῦν καλεῖται Βηθμαιελά. Ἔστι δὲ καὶ Ἀβελμεὰ κατιόντων ἀπὸ Νέας πόλεως εἰς Σκυθόπολιν.

En traduisant ce passage, saint Jérôme ajoute à l'indication de la distance de dix milles, qui séparait Abel-Meholah de Scythopolis, celle de sa position vers le midi par rapport à cette ville.

Est autem nunc vicus in Aulone, de quo supra diximus, in decimo a Scythopoli milliario, contra australem plagam, nomine Bethaula.

[1] *Rois*, l. III, c. IV, v. 12. — [2] *Juges*, c. VII, v. 22 et 23. — [3] *Rois*, l. III, c. XIX, v. 15, 16 et 19.

De tous ces renseignements il résulte que Abel-Meholah était située dans la vallée du Jourdain et au sud de Scythopolis. C'est, en effet, vers la vallée du Jourdain que les Madianites, vaincus par Gédéon dans la plaine de Jezraël, s'enfuirent épouvantés, afin de pouvoir traverser à la hâte les gués du fleuve et le mettre ainsi entre eux et leur vainqueur.

Or, au sud de Scythopolis, aujourd'hui Beisan, à la distance d'environ quatorze milles, se trouvent, sur les bords de l'Oued el-Maleh, non loin de la vallée du Jourdain, les ruines que j'ai signalées sous le nom de Kharbet Hammam el-Maleh. Ces ruines, comme je l'ai dit, sont celles d'une localité jadis importante à cause de l'établissement thermal qui y avait été fondé. Le nom de *Maleh*, مالح, ne serait-il pas une altération de celui de Meholah, qui, à l'époque d'Eusèbe, était devenu Maiela précédé du mot Beth, de même que Meholah l'avait été autrefois du mot Abel? Les Arabes inclinèrent d'autant plus à altérer ainsi le nom antique de cette localité que la source abondante qui y coule est amère, d'où la dénomination de *Ruines du bain de l'oued salé*, الخربة الحمّام واد المالح, qu'ils lui donnèrent. Ces ruines, il est vrai, sont à quatorze milles, et non à dix seulement, de Scythopolis; mais j'ai plusieurs fois observé que les chiffres indiqués par Eusèbe étaient loin d'être toujours très-exacts. Néanmoins, je ne présente l'identification que je viens de proposer que comme une simple conjecture, s'appuyant sur des vraisemblances suffisamment grandes, mais non sur des bases assez sûres pour la transformer en certitude absolue.

KALA'AT EL-MALEH.

A huit heures vingt minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest-sud-ouest, en suivant d'abord, entre des rochers taillés sur la rive gauche de l'oued, un étroit sentier qui semble avoir servi jadis de canal à l'eau de la source El-Maleh.

Nous laissons bientôt cette source à notre gauche pour monter vers l'ouest-sud-ouest, puis vers le sud-ouest.

A huit heures trente-cinq minutes, nous descendons vers l'ouest.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au bas de la haute colline que couronnent les ruines considérables du *Kala'at el-Maleh*, قلعة الملح. Après une ascension pénible à travers d'énormes blocs de rochers qui hérissent les flancs escarpés de la colline, j'en atteins, à neuf heures, le sommet. Il est environné d'un gros mur d'enceinte mesurant plus de deux mètres d'épaisseur et encore en partie debout. Il repose en beaucoup d'endroits, notamment vers le sud et vers l'ouest, sur des rochers naturels taillés par la main de l'homme de manière à les rendre verticaux et inaccessibles, et qui lui servent d'assises gigantesques. Les pierres avec lesquelles il a été bâti sont, les unes, parfaitement équarries et de dimensions considérables, les autres, de moindre appareil. Il suit tous les contours du plateau, s'élevant ou s'abaissant avec le sol, et décrit un périmètre d'environ 350 pas. En dedans de cette enceinte règne une suite de salles voûtées en ogive, éclairées par des regards pratiqués au sommet des voûtes, ce qui les fait ressembler à des citernes; elles sont elles-mêmes surmontées de terrasses légèrement bombées au centre. Les unes sont debout, d'autres à demi écroulées, d'autres, enfin, entièrement renversées. Bâties avec de simples moellons, elles n'accusent pas dans leur construction une époque antérieure à celle des croisades, et sont l'ouvrage, soit des Musulmans, soit des Latins; mais quelques fragments du mur d'enceinte, construits en blocs d'un grand appareil, et probablement aussi plusieurs citernes creusées dans le roc, datent sans doute d'une époque beaucoup plus ancienne.

RETOUR AU KHARBET A'ÏN SAKOUT.

A neuf heures quarante-cinq minutes, je retrouve au bas de la colline Ahmed, qui m'y attendait, et nous remontons à cheval pour reprendre, en sens contraire, la même route que nous venions de parcourir.

A dix heures douze minutes, nous laissons à notre droite la

source de l'Oued el-Maleh et à notre gauche, à trois cents pas plus avant, le Kharbet el-Hammam Oued el-Maleh.

A onze heures trente-cinq minutes, nous sommes de retour à notre campement de l'A'în es-Sakout.

Dans l'après-midi, je jette un nouveau coup d'œil sur les ruines de l'antique Soukkoth.

Pendant cette nuit, comme pendant la précédente, nous entendons mugir incessamment au loin le rapide du Jourdain et retentir par intervalle, répercutés par les échos des collines voisines, les cris des fellahs de Thoubas, qui cultivent quelques parties de la vallée de Sakout et cherchent, par leurs clameurs, à écarter de leurs champs les sangliers, qui sont très-nombreux dans cette portion du Rhôr.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DÉPART DU KHARBET A'ÏN ES-SAKOUT. — TELL ER-RADRHA. — TELL OUALY ABOU-FERADJ. — TELL EL-MELEIKEH. — TELL ET-TAOUM. — KHARBET FERADJ. — TELL EL-ASARI. — TELL EL-FEROUANA. — KHARBET EL-MEDJEDDA'H. — TELL RE'IAN. — TELL EL-DJEZEL. — TELL EL-MENCHIEH. — TELL BALAH. — BEISAN, JADIS BETH-CHEÂN OU SCYTHOPOLIS.

DÉPART DU KHARBET A'ÏN ES-SAKOUT.

Le 28 avril, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, nous nous mettons tous en marche dans la direction du nord-nord-ouest. La vallée s'élargit de plus en plus; elle est couverte d'herbes parsemées de *seder*.

A six heures, nous traversons de magnifiques champs de blé bon à moissonner; un petit canal a été creusé pour les arroser.

TELL ER-RADRHA.

A six heures quinze minutes, nous avons à notre droite une colline appelée *Tell er-Radrha*, تلّ الردغا, et couverte de quelques ruines.

Une source du même nom arrose la plaine; de nombreux ruisseaux, dérivant de cette source et coulant de l'ouest à l'est, entretiennent partout où ils circulent une très-grande fertilité naturelle.

A six heures trente minutes, je rencontre un autre petit tell, mais sans nom.

TELL OUALY ABOU-FERADJ.

A six heures trente-cinq minutes, nous passons auprès d'un troisième tell, appelé *Tell Oualy Abou-Feradj*, تلّ ولى ابو فرج; quelques

ruines d'habitations renversées environnent une petite koubbeh, consacrée au santon ainsi nommé.

Des sources sourdent de tous côtés. Nous cheminons à travers de superbes pâturages.

TELL EL-MELEIKEH.

A six heures quarante minutes, nous laissons à notre droite, vers l'est, à 1,500 mètres environ de distance, un quatrième tell, plus élevé que les précédents et appelé *Tell el-Meleikeh*, تلّ المليكة. Chemin faisant, nous rencontrons plusieurs douars appartenant à la tribu des *Beni Saker*, بنى سقر. Ces Arabes possèdent de fort beaux chiens, de nombreux troupeaux, beaucoup d'ânes et de chameaux.

A sept heures, nous recommençons à voir des champs de blé qui succèdent à de riches pâturages.

A sept heures quinze minutes, nous traversons un petit canal alimenté par l'eau de l'*A'ïn el-Hamrah*, عين الحمرة, qui coule plus à l'ouest, puis nous franchissons un oued peu important, appelé *Choubach*, شوباش.

TELL ET-TAOUM.

A sept heures trente-cinq minutes, notre direction, qui jusque-là avait été presque constamment celle du nord-nord-ouest, devient celle du nord.

A sept heures cinquante minutes, nous traversons un autre petit canal, dont l'eau provient également, au dire d'Ahmed, de l'A'ïn el-Hamrah.

A sept heures cinquante-cinq minutes, j'examine un cinquième et un sixième tell, très-rapprochés l'un de l'autre, et appelés tous deux *Tell et-Taoum*, تلّ التوم. Ils sont oblongs; le plus élevé peut avoir 9 mètres au-dessus de la plaine. Leur surface supérieure est parsemée de débris de poterie et de quelques matériaux.

KHARBET FERADJ.

A huit heures dix minutes, nous traversons l'emplacement d'une

localité abandonnée, appelée *Kharbet Feradj*, خربة فرج. On y observe des tas de pierres épars sur le sol et de nombreux silos, dont la plupart sont en partie comblés.

TELL EL-ASARI.

A huit heures quinze minutes, nous avons à notre droite le *Tell el-Asari*, تلّ الاسارى; il est couvert de débris de poterie et de quelques matériaux qui jonchent le sol.

TELL EL-FEROUANA.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'un autre tell, appelé *Tell el-Ferouana*, تلّ الفروانا; il est parsemé de pierres noires, d'apparence basaltique.

KHARBET EL-MEDJEDDA'H.

A notre gauche, à la distance de deux kilomètres environ vers l'ouest-nord-ouest, Ahmed me signale quelques ruines, du nom de *Kharbet el-Medjedda'h*, خربة المجدّعة, et, à notre droite, au delà du Jourdain, d'autres ruines beaucoup plus importantes; elles sont situées presque directement à l'est, à deux heures et demie d'intervalle; ce sont celles de *Thabakat Fahil*, طبقة فحل, l'ancienne Pella, jadis l'une des principales villes de la Décapole, qui servit de refuge aux chrétiens de Jérusalem lors du siége de cette ville par Titus.

TELL RE'IAN.

Notre direction devient alors celle de l'est-nord-est.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche, à deux kilomètres environ de distance, vers l'ouest-nord-ouest, le *Tell Re'ian*, تل رعيان.

Nous nous rapprochons de la vallée inférieure du Rhôr, en che-

minant à travers des broussailles, de jeunes *seder* et de hautes herbes, et franchissant tour à tour plusieurs ruisseaux qui coulent vers leJourdain.

A neuf heures, nous marchons presque directement vers le nord, à la hauteur d'environ 75 à 80 mètres au-dessus de la partie basse de la vallée du Jourdain.

A neuf heures quinze minutes, nous traversons un ruisseau abondant qui forme de petites cascades.

TELL EL-DJEZEL.

A notre droite, dans la vallée inférieure, s'élève, à 200 mètres au plus du point où nous sommes en ce moment, le *Tell el-Djezel*, تلّ الجزل.

TELL EL-MENCHIEH.

A neuf heures vingt minutes, nous laissons également à notre droite, dans cette même vallée inférieure, un autre tell, du nom de *Tell el-Menchieh*, تلّ المنشية; il est situé au nord du précédent; de loin, je n'y aperçois aucun débris de construction.

TELL BALAH.

Dix minutes plus au nord encore, un troisième tell m'est désigné sous le nom de *Tell Balah*, تلّ باله; il est pareillement sans ruines apparentes.

Nous inclinons alors vers le nord-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest.

BEISAN, JADIS BETH-CHEÂN.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous parvenons à *Beisan*, بيسان, où je fais dresser ma tente près d'un ruisseau.

Avant de décrire les ruines de cette antique cité, jetons un rapide coup d'œil en arrière et demandons-nous où étaient situées Sarthan et les fonderies de Salomon.

Nous avons déjà dit que Sarthan ou Sarthana était située dans le voisinage de Bethsan ou Scythopolis, au-dessous de la plaine de Jezraël et dans la vallée du Jourdain. Nous avons donc dû très-vraisemblablement rencontrer les ruines de cette ville en nous rendant du Kharbet A'ïn Sakout, jadis Soukkoth, à Beisan, l'antique Bethsan. Mais quelle était, au juste, sa position? C'est ce que je ne saurais affirmer. En effet, si j'ai signalé, chemin faisant, un assez grand nombre de tell dont quelques-uns, comme l'indiquent les débris de poterie et les matériaux dont ils sont couverts, ont été autrefois habités et peuvent avoir appartenu à la ville que nous cherchons en ce moment, je dois avouer qu'aucun indice certain, comme, par exemple, un nom paraissant être soit la reproduction fidèle, soit même la corruption de celui de Sarthan, ne nous met sur la voie d'une identification incontestable. J'aime donc mieux laisser cette question indécise que de vouloir la résoudre en me basant sur une pure hypothèse.

Le village de Beisan est situé sur un plateau, au centre à peu près de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville, dont il n'est plus qu'un misérable reste. La plupart des maisons qui le composent sont à moitié renversées. Un bordj ou petit fort arabe y a été construit, en partie avec de beaux blocs tirés des ruines de la cité antique. Au bas de ce bordj gisent sur le sol d'autres blocs analogues. Dans plusieurs maisons, je remarque pareillement un certain nombre de ces mêmes blocs. A quelque distance du village, s'élève une mosquée, aujourd'hui très-délabrée et même en partie détruite, notamment le minaret, qui est à moitié écroulé. Elle avait été construite avec des pierres régulièrement taillées et provenant certainement de quelque édifice antérieur. En plusieurs endroits, ces pierres sont alternativement noires et blanches, celles-ci calcaires, celles-là basaltiques. On sait que les Arabes affectionnent ce genre d'ornementation.

Bien au delà, au sud du village actuel, s'étendent les ruines de la ville antique. En les parcourant, je remarque, sur trois points différents, les vestiges de trois puissantes constructions presque

complétement rasées, qui étaient ornées de colonnes monolithes en calcaire blanc, dont quelques tronçons mutilés gisent encore sur le sol. L'une de ces constructions affecte la forme d'un long bassin elliptique peu profond, où trois rangées de gradins sont encore reconnaissables vers le sud, dans un développement de vingt-sept pas. Près de là est un marais alimenté par des sources intarissables et bordé de roseaux gigantesques. Il en sort deux ruisseaux dont l'eau, légèrement sulfureuse, marquait à mon thermomètre 19 degrés centigrades. Ailleurs, les traces de deux temples attirent mon attention. Plus loin, vers le sud, j'atteins les limites de la cité antique; elles me sont indiquées par des amas de blocs provenant d'un gros mur d'enceinte renversé. Ce mur avait $2^{m},50$ d'épaisseur. Je le suis quelque temps dans la direction de l'ouest à l'est. Il a été presque partout démoli. Néanmoins, à en juger par un certain nombre d'assises encore en place çà et là, on voit qu'il se composait extérieurement d'un appareil de blocs réguliers, soit calcaires, soit principalement basaltiques; l'intérieur était rempli avec du blocage.

De retour au village, je descends, vers le nord, dans une vallée où j'admire les restes d'un beau théâtre. La demi-circonférence qu'il décrit mesure environ 130 mètres de développement. Les galeries voûtées sur lesquelles reposaient les gradins, qui ont disparu, sont en partie intactes; elles ont été bâties avec de belles pierres basaltiques très-régulièrement taillées et agencées ensemble. Les habitants de Beisan s'en servent aujourd'hui comme de magasins pour y placer leurs provisions et leur récolte, et, pour cela, ils en obstruent l'entrée avec des épines. De distance en distance, on remarque des passages bas et étroits, où un homme seul peut pénétrer en se courbant, particularité que l'on observe seulement dans un petit nombre de théâtres anciens, et qui avait pour but très-probablement de répercuter la voix des acteurs. A la place des siéges enlevés, des précinctions horizontales qui les partageaient en étages et des petits escaliers qui les divisaient en compartiments cunéiformes, croissent actuellement des herbes et des broussailles.

L'orchestre est, de même, envahi soit par des plantes épineuses, soit par des légumes. Quant à la scène et à ses dépendances, il n'en subsiste plus que des arasements et quelques magnifiques dalles encore en place.

Un peu au nord du postscénium coule un ruisseau abondant, qui descend du nord-ouest et répand la fertilité dans une belle plaine, qui était en partie couverte de superbes moissons et en partie cultivée en légumes au moment où je la visitai, mais que jadis décoraient divers édifices. Quelques colonnes de marbre encore debout s'élèvent au milieu des blés. Leur circonférence mesure $2^{m},20$.

Au nord-nord-est du théâtre, et à la distance d'environ 800 mètres de ce monument, se dresse une haute colline, appelée *Tell el-Hasan*, تلّ الحسن, ou *Kala't el-Hasan*, قلعة الحسن. C'est l'antique acropole de Scythopolis. En la gravissant, on s'aperçoit qu'elle forme trois plateaux différents, deux plateaux inférieurs, à l'est et à l'ouest, et un plateau central supérieur, du sommet duquel l'œil embrasse un assez vaste horizon. Ces trois plateaux étaient environnés d'un mur d'enceinte mesurant $2^{m},30$ d'épaisseur et revêtu extérieurement d'un appareil de larges blocs, comme l'indiquent quelques pans intacts. Là où il est détruit, on peut en suivre partout les arasements. A l'exception de quelques beaux blocs épars çà et là, les constructions qui couronnaient jadis la plate-forme supérieure ont été comme effacées du sol.

A l'extrémité nord-ouest du plateau inférieur occidental, on remarque les restes d'une puissante porte voûtée, dont les assises inférieures seules paraissent antiques et datent sans doute de la fondation de la forteresse; le reste semble avoir été remanié ultérieurement.

Le Kala't el-Hasan est bordé, au nord et à l'est, par le ravin profond de l'*Oued el-Djaloud*, واد الجالود, qui le rend inaccessible de ces deux côtés. A l'extrémité sud-est et au bas du tell, ce même oued, avant de poursuivre son cours vers le Rhôr, fait là sa jonction avec le ruisseau que j'ai déjà signalé comme coulant au nord du théâtre et, par conséquent, au sud du tell. On le traversait

autrefois en cet endroit sur un pont de trois arches, dont les voûtes sont aujourd'hui détruites; l'arche seule du milieu était à cheval sur le lit de l'oued; les deux autres reposaient sur les berges du torrent; elles avaient été bâties avec des blocs réguliers de forme carrée, qui en constituaient le parement extérieur, le corps de la maçonnerie consistant en un blocage très-compacte.

A ce pont aboutissait le mur d'enceinte de la ville, qui traversait, vers l'est, la vallée, devenue plus étroite, dont j'ai déjà fait mention.

Au delà de ce même pont, vers le nord-est, on observe, sur les flancs d'une colline, plusieurs sarcophages mutilés et un certain nombre d'ouvertures, en partie bouchées, qui sont celles d'autant de tombeaux.

Un peu à l'ouest de cette colline, sur une éminence voisine et séparée de la précédente par un petit ravin, se trouvent les vestiges d'un édifice construit en belles pierres de taille, et jadis orné de colonnes de marbre dont les fûts monolithes sont couchés à terre, à côté de leurs chapiteaux brisés.

Ces édifices et d'autres encore, également décorés de colonnes, dont les débris sont çà et là dispersés au milieu de l'enceinte de la ville antique, en accusent l'ancienne magnificence. J'estime à quatre kilomètres environ de pourtour le périmètre qu'elle pouvait jadis avoir, en y comprenant son acropole.

Après avoir erré longtemps à travers ces ruines, je regagnai, au coucher du soleil, ma tente, qui avait été dressée à l'ouest du théâtre, près d'un temple rasé, dont il subsiste encore quelques beaux blocs et six tronçons de colonnes, les uns renversés, les autres à moitié enfouis.

Beisan, en arabe بيسان, est l'antique *Beth-Cheân*, בֵּית־שְׁאָן, ou *Beth-Chan*, בֵּית־שָׁן, en grec Βαιθσάν, Βηθσάν, *ὁ οἶκος* Σάν, en latin *Bethsan*, ville située dans les limites de la tribu d'Issachar, mais qui appartenait à la demi-tribu de Manassé occidentale. Celle-ci ne put en exterminer l'ancienne population kananéenne, qui était

valeureuse et se servait à la guerre de chariots de fer; seulement, elle finit plus tard par la rendre tributaire.

11. Fuitque hæreditas Manasse in Issachar et in Aser, Bethsan et viculi ejus, et Jeblaam cum viculis suis....

12. Nec potuerunt filii Manasse has civitates subvertere, sed cœpit Chananæus habitare in terra sua.

13. Postquam autem convaluerunt filii Israel, subjecerunt Chananæos, et fecerunt sibi tributarios, nec interfecerunt eos.

14. Locutique sunt filii Joseph ad Josue, et dixerunt : Quare dedisti mihi possessionem sortis et funiculi unius, cum sim tantæ multitudinis, et benedixerit mihi Dominus?

15. Ad quos Josue ait : Si populus multus es, ascende in sylvam, et succide tibi spatia in terra Pherezæi et Raphaim : quia angusta est tibi possessio montis Ephraim.

16. Cui responderunt filii Joseph : Non poterimus ad montana conscendere, cum ferreis curribus utantur Chananæi, qui habitant in terra campestri, in qua sitæ sunt Bethsan cum viculis suis et Jezrael mediam possidens vallem[1].

Nous apprenons également par le livre des Juges que les Kananéens ne furent point expulsés de Beth-Cheân par les descendants de Manassé, qui se contentèrent, dans la suite, de les assujettir à un tribut.

27. Manasses quoque non delevit Bethsan, et Thanac cum viculis suis.... cœpitque Chananæus habitare cum eis.

28. Postquam autem confortatus est Israel, fecit eos tributarios, et delere noluit[2].

A l'époque de Salomon, Beth-Cheân et tout le district qui en dépendait étaient administrés par un commissaire de ce prince.

Bana, filius Ahilud, regebat Thanac et Mageddo, et universam Bethsan, quæ est juxta Sarthana subter Jezrael, a Bethsan usque Abelmehula e regione Jecmaan[3].

J'oubliais de dire que, lorsque Saül eut succombé sur le mont Gelboë avec ses trois fils, Jonathas, Abinadab et Melchisua, les Phi-

[1] *Josué*, c. XVII, v. 11-16. — [2] *Juges*, c. I, v. 27 et 28. — [3] *Rois*, l. III, c. IV, v. 12.

listins vainqueurs s'empressèrent, le lendemain de leur victoire, de dépouiller les morts. Ils coupèrent la tête de Saül et s'emparèrent de ses armes, qu'ils déposèrent en guise de trophée dans le temple d'une de leurs principales divinités, nommée *Astaroth*. Quant au corps de ce prince, ils le pendirent, avec celui de ses fils, sur la muraille de Bethsan.

Aussitôt que les habitants de Jabès Galaad eurent appris le traitement que les Philistins avaient fait à Saül, les plus vaillants d'entre eux marchèrent toute la nuit et, après avoir enlevé le corps de Saül et ceux de ses enfants de la muraille de Bethsan, ils revinrent à Jabès Galaad, où ils les brûlèrent, puis ils ensevelirent les os dans le bois de Jabès, et se livrèrent eux-mêmes à un jeûne de sept jours.

11. Quod cum audissent habitatores Jabes Galaad quæcumque fecerant Philisthiim Saul,

12. Surrexerunt omnes viri fortissimi, et ambulaverunt tota nocte, et tulerunt cadaver Saul, et cadavera filiorum ejus, de muro Bethsan ; veneruntque Jabes Galaad, et combusserunt ea ibi.

13. Et tulerunt ossa eorum, et sepelierunt in nemore Jabes, et jejunaverunt septem diebus[1].

La ville de Jabès Galaad, en hébreu *Yabech Gile'ad*, יָבֵשׁ גִּלְעָד, en grec Ἰαβὶς Γαλαάδ, en latin *Jabes Galaad*, était située au delà du Jourdain, à six milles de Pella. On en retrouve les ruines non loin de l'*Oued Yabes*, واد يابس, qui a conservé fidèlement son nom, qu'elle a perdu elle-même. De là à Beisan, il peut y avoir cinq heures et demie de marche. Cette distance s'accorde parfaitement avec le passage que je viens de citer, et permettait aux guerriers de Jabès Galaad d'accomplir, pendant une seule nuit, l'entreprise dont il est question ici. Ils n'avaient besoin, en effet, que de sept heures et demie au maximum pour se rendre à Beisan après avoir franchi le Jourdain, puis pour repasser ce fleuve et le mettre ainsi entre eux et les Philistins; ensuite il ne leur restait plus que trois heures et demie de marche pour rentrer dans leurs foyers. Ils pouvaient

[1] *Rois*, l. I, c. XXXI, v. 11-13.

d'ailleurs achever leur retour au lever du jour, puisque, une fois sur la rive orientale du Jourdain, ils n'avaient plus à redouter autant la poursuite de l'ennemi.

Depuis le règne de Salomon, où Bethsan, comme nous l'avons vu, était sous la juridiction d'un des commissaires de ce monarque, il n'est plus fait mention de cette ville dans la Bible jusqu'à l'époque des Machabées. Toutefois, dans la version grecque du livre de Judith (c. III, v. 10), il est dit qu'Holopherne campa un mois entre Gaba et Scythopolis :

Καὶ κατεστρατοπέδευσεν ἀναμέσον Γαιβαὶ καὶ Σκυθῶν πόλεως, καὶ ἦν ἐκεῖ μῆνα ἡμέρων εἰς τὸ συλλέξαι πᾶσαν τὴν ἀπαρτίαν τῆς δυνάμεως αὐτοῦ.

Nous lisons dans le premier livre des Machabées que Judas, après son expédition dans le pays de Galaad, l'an 163 avant Jésus-Christ, retraversa le Jourdain vis-à-vis de Bethsan :

Et transgressi sunt Jordanem in campo magno, contra faciem Bethsan[1].

Vingt ans plus tard, Bethsan est également signalée, à propos de la rencontre de Jonathas Machabée avec Diodotus surnommé Tryphon, qui, après avoir élevé sur le trône de Syrie le jeune Antiochus, fils d'Alexandre Balas, avait formé le projet de le supplanter, pour s'établir roi à sa place. Craignant que Jonathas ne s'opposât à sa trahison, il vint en Palestine avec une armée. Jonathas marcha au-devant de lui avec quarante mille hommes et le rencontra à Bethsan. Tryphon endormit la défiance de son adversaire par de belles promesses, lui persuada de renvoyer ses troupes et de se rendre avec lui à Ptolémaïs, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Là, il s'empara traîtreusement de sa personne, et bientôt le fit mettre à mort, près d'une petite ville appelée Bascama.

39. Et cum cogitasset Tryphon regnare Asiæ et assumere diadema, et extendere manum in Antiochum regem;

[1] *Machabées*, l. I, c. V, v. 52.

40. Timens ne forte non permitteret eum Jonathas, sed pugnaret adversus eum, quærebat comprehendere eum et occidere. Et exsurgens abiit in Bethsan.

41. Et exivit Jonathas obviam illi cum quadraginta millibus virorum electorum in prælium, et venit Bethsan [1].

Dans le second livre des Machabées, l'auteur de ce livre, en rapportant le premier de ces deux faits, emploie, au lieu du nom Bethsan, celui de *civitas Scytharum :*

Inde ad civitatem Scytharum abierunt, quæ ab Jerosolymis sexcentis stadiis aberat [2].

Ce qui prouve que Bethsan et Scythopolis étaient deux dénominations différentes pour désigner la même ville.

Déjà dans la version grecque des Septante, le verset du livre des Juges où il est dit que Manassé ne put détruire les Kananéens qui étaient établis à Bethsan est traduit ainsi :

Καὶ οὐκ ἐξῆρε Μανασσῆ τὴν Βαιθσὰν, ἥ ἐστι Σκυθῶν πόλις [3]. . .

« Manassé ne s'empara pas de Bethsan, qui est la ville des Scythes. »

Josèphe, en reproduisant le même fait, déclare pareillement de la manière la plus formelle que les désignations de Bethsan et de Scythopolis s'appliquent à la même ville :

Τῆς δὲ Μανασσήτιδος οἱ ἡμίσεις ἀπὸ μὲν Ἰορδάνου μέχρι Δώρων πόλεως, πλάτος δὲ ἐπὶ Βηθσάνων, ἣ νῦν Σκυθόπολις καλεῖται [4].

« La demi-tribu de Manassé s'étendit en longueur depuis le Jourdain jusqu'à Dora, et en largeur jusqu'à Bethsan, qui aujourd'hui s'appelle Scythopolis. »

Lorsqu'il raconte la mort de Saül sur le mont Gelboë et les outrages que subirent son cadavre et ceux de ses fils à Bethsan, il ajoute également que cette ville s'appelait de son temps Scythopolis :

Καὶ τὰς μὲν πανοπλίας αὐτῶν ἀνέθηκαν εἰς τὸ Ἀστάρτειον, τὰ δὲ σώματα

[1] *Machabées*, l. I, c. XII, v. 39-41.
[2] *Machabées*, l. II, c. XII, v. 29.
[3] *Juges*, c. I, v. 27.
[4] *Antiq. judaïq.* l. V, c. I. § 22.

ἀνεσταύρωσαν πρὸς τὰ τείχη τῆς Βηθσὰν πόλεως, ἣ νῦν Σκυθόπολις καλεῖται[1].

« Les Philistins déposèrent leurs armures (celles de Saül et de ses fils) dans le temple d'Astarté, et suspendirent leurs cadavres à un gibet sur les murs de Bethsan, aujourd'hui nommée Scythopolis. »

Ailleurs, après avoir résumé l'expédition de Judas Machabée dans le pays de Galaad, Josèphe, conformément au texte biblique, qu'il ne fait guère que traduire en cet endroit, rapporte que ce vaillant chef franchit le Jourdain et parvint dans la grande plaine en face de laquelle, dit-il, est située Bethsan, ville que les Grecs appellent Scythopolis :

Διαβάντες δὲ τὸν Ἰορδάνην ἧκον εἰς τὸ μέγα πεδίον, οὗ κεῖται κατὰ πρόσωπον πόλις Βεθσάνη, καλουμένη πρὸς Ἑλλήνων Σκυθόπολις[2].

Dans l'*Onomasticon*, au mot *Βηθσάν*, Eusèbe et après lui saint Jérôme ne sont pas moins explicites sur l'identité de Bethsan avec Scythopolis :

Βηθσάν· ταύτης οὐκ ἐξῆρε τοὺς ἀλλοφύλους ἡ φυλὴ Μανασσῆ. Αὕτη ἐστὶ Σκυθόπολις, ἐπίσημος Παλαιστίνης πόλις. Καλεῖ δὲ αὐτὴν ἡ Γραφὴ καὶ οἶκον Σάν, ὅπερ ἐστὶ οἶκος ἐχθροῦ.

« Bethsan : la tribu de Manassé ne put en chasser les étrangers (les anciens habitants). C'est Scythopolis, ville remarquable de la Palestine. L'Écriture la désigne également sous le nom de *maison de San*, c'est-à-dire *maison de l'ennemi.* »

Tous ces témoignages et d'autres encore que je pourrais produire prouvent sans réplique que la dénomination de Bethsan, en hébreu Beth-Cheân, est l'antique dénomination portée jadis par la ville qui s'appela plus tard en grec *Σκυθῶν πόλις* ou, en réunissant les deux mots par contraction, *Σκυθόπολις*, nom qu'elle a perdu de nouveau, pour reprendre, comme beaucoup d'autres villes de la Palestine, sous la domination arabe, son nom primitif légèrement

[1] *Antiq. judaïq.* l. VI, c. XIV, § 8. — [2] *Ibid.* l. XII, c. VIII, § 5.

altéré dans la forme *Beisan*, بيسان. L'origine la plus probable de ce nom de Scythopolis est indiquée par plusieurs auteurs, entre autres par Pline dans l'antiquité, et par Georges Syncelle vers la fin du VIIIe siècle de notre ère.

Pline s'exprime ainsi dans son Histoire naturelle, lorsqu'il énumère les villes de la Décapole :

Scythopolin (antea Nysam, à Libero patre, sepulta nutrice ibi), Scythis deductis [1].

Georges Syncelle, de son côté, nous dit dans sa Chronique byzantine :

Σκύθαι τὴν ΠαλαισΊίνην κατέδραμον καὶ τὴν Βασὰν κατέσχον, τὴν ἐξ αὐτῶν κληθεῖσαν Σκυθόπολιν [2].

« Les Scythes dévastèrent dans leurs courses la Palestine et s'emparèrent de Basan (Bethsan), qui prit d'eux son nom de Scythopolis. »

Cet historien place cette invasion des Scythes sous le règne de Josias, règne qui correspond très-bien par sa date (639-609 avant J. C.) à celui du roi d'Égypte Psammétique (656-611 avant J. C.), sous lequel, au dire d'Hérodote, les Scythes envahirent la Palestine, pour de là pénétrer en Égypte [3]. Je sais bien que le savant Reland met au nombre des fables cette invasion et, par conséquent, hésite beaucoup à penser que les Scythes aient pu, en laissant une colonie de leurs guerriers à Bethsan, donner en même temps leur nom à cette ville.

Scythas nomen ei dedisse vix crediderim. Nec enim ab antiqua illa Scytharum irruptione in Palæstinam, cujus meminit Herodotus lib. I, illud nomen arcessendum est, quæ plane ficta multis videtur [4].

Mais la critique contemporaine admet comme très-authentique le fait de cette expédition, regardé un peu légèrement comme apocryphe par l'auteur, d'ailleurs si éclairé, que je viens de citer, et

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XVI.
[2] Georges Syncelle, *Chronique*, p. 214.
[3] Hérodote, *Histoire*, l. I, 103-105.
[4] Reland, *Palestine*, p. 992.

dès lors rien ne s'oppose à ce que nous considérions comme certain aussi l'établissement d'une colonie de Scythes à Bethsan, qui, à cause de cela, aurait pris, dans le langage des Grecs, le nom de ville des Scythes ou *Scythopolis*. Le nom primitif indigène se perpétua néanmoins dans l'usage du peuple, à côté du nom imposé par la conquête, puisque nous le voyons reparaître à partir de l'invasion arabe, qui, à son tour, fit complétement tomber en désuétude la dénomination grecque de Scythopolis.

Robinson [1], sans rejeter tout à fait l'étymologie précédente et l'établissement d'une colonie de *Scythes* à Bethsan, émet la conjecture que peut-être ici le mot de Scythes ne doit pas être pris à la lettre, et qu'il faut entendre par cette désignation *un peuple rude, barbare*, comme sont, de nos jours encore, les tribus nomades et sauvages qui habitent le Rhôr.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, à laquelle, pour mon compte, je préfère la première, qui s'appuie sur plusieurs témoignages très-sérieux, nous savons par l'histoire, ce que confirment d'ailleurs les vestiges de plusieurs temples épars au milieu des ruines de Beisan, que cette ville, d'où les anciens Israélites n'avaient jamais pu expulser les Kananéens, resta toujours une cité en partie païenne.

Josèphe la mentionne sur les confins de la Galilée vers le sud [2]. C'était, de son temps, la ville la plus importante de la Décapole, district auquel elle appartenait, bien que située sur la rive occidentale du Jourdain [3].

L'an 109 avant Jésus-Christ, Épicrate, général d'Antiochus de Cyzique, vendit à Hyrcan par trahison Scythopolis et les autres villes des environs occupées par les Syriens [4]. Huit ans plus tard, Cléopâtre, la mère de Ptolémée Lathyre, eut en cet endroit une entrevue avec Alexandre Jannée et fit alliance avec ce prince. Tombée au pouvoir de Pompée dans sa marche de Damas en Judée,

[1] Robinson, *Biblical Researches*, t. III, p. 330.

[2] *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1.

[3] *Guerre des Juifs*, l. III, c. IX.

[4] *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. X, § 3.

Scythopolis fut ensuite rendue à ses propres habitants[1]. Entre autres villes de la Palestine que Gabinius, proconsul de Syrie, fit réparer, Josèphe cite celle de Scythopolis[2]. Peut-être est-ce à cette époque de restauration qu'il faut attribuer le théâtre et quelques-uns des autres édifices ornés de colonnes dont j'ai signalé les ruines à Beisan.

Au commencement de la guerre judaïque, l'an 65 de notre ère, sous l'administration du procurateur romain Florus, des bandes d'insurgés juifs vinrent attaquer Scythopolis. Les païens qui habitaient cette ville contraignirent la population juive qui se trouvait au milieu d'eux à joindre ses efforts aux leurs pour repousser les agresseurs. Mais ensuite ils la chassèrent elle-même de la ville et la massacrèrent traîtreusement dans un bois voisin, au nombre de treize mille individus, hommes, femmes et enfants. Un certain Simon, homme plein d'énergie et de courage, avait vaillamment combattu contre les insurgés qui étaient venus assiéger Scythopolis. Près de tomber sous les coups de ceux-là mêmes dont il s'était fait l'auxiliaire, il y vit un juste châtiment du ciel pour avoir pris les armes contre ses compatriotes et ses coreligionnaires, et, afin d'épargner à sa famille et à lui-même la honte de périr de la main de leurs lâches ennemis, il perça de son épée son vieux père, sa mère, sa femme et ses enfants, puis, debout sur les cadavres de tous les siens, plongea son arme dans sa poitrine[3].

J'ai cité plus haut un passage de l'*Onomasticon* qui nous montre que, au IVe siècle de notre ère, Scythopolis continuait d'être une ville importante, ἐπίσημος Παλαιστίνης πόλις. Bien que remplie encore de païens, elle était déjà le siége d'un évêché. Sans doute plusieurs des édifices renversés, décorés jadis de colonnes monolithes, dont les ruines sont reconnaissables à Beisan, avaient été transformés en églises à l'époque chrétienne, après avoir servi primitivement de temples aux idoles. Le premier évêque de cette

[1] *Antiq. judaïques*, l. XIV, c. III, § 4; c. IV, § 4.

[2] *Antiq. judaïques*, l. XIV, c. V, § 3; — *Guerre des Juifs*, l. I, c. VIII, § 4.

[3] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XVIII, §§ 3 et 4; — *Vie de Josèphe*, § 6.

ville dont l'histoire nous ait transmis le nom est Patrophilus, qui assista à un concile tenu en Palestine l'an 318 de Jésus-Christ; il souscrivit plus tard au premier concile de Nicée en 325. Scythopolis faisait alors partie de la Palestine seconde; elle en était le siége métropolitain.

Nous lisons dans la *Chronique pascale*, à l'année 361, que les païens de Scythopolis sévirent avec fureur, cette année-là, contre les chrétiens de cette ville et que, violant le tombeau du saint évêque Patrophilus, ils dispersèrent ses restes, en gardant son crâne, qu'ils suspendirent par mépris en guise de lampe.

Τοῦ ἁγίου Πατροφίλου ἐπισκόπου τῆς ἐν Σκυθοπόλει ἐκκλησίας γενομένου ἀνορύξαντες ἀπὸ τοῦ τάφου τὰ λείψανα, τὰ μὲν ἄλλα διεσκόρπισαν, τὸ δὲ κράνιον ἐφυβρίσ[τ]ως κρεμάσαντες ὡς ἐν σχήματι καυδήλας ἐνέπηξαν.

Nous connaissons également les noms des évêques scythopolitains Saturninus, qui souscrivit au premier concile de Constantinople; Severianus, qui assista plus tard au concile de Chalcédoine, et Theodosius, qui prit part, en 536, aux actes du concile de Jérusalem. Dans cette même année, les moines de Scythopolis furent représentés au concile de Constantinople par un diacre nommé Strategius, d'autres disent Sergius, religieux du monastère de Saint-Jean [1].

Un passage de Sozomène nous apprend qu'alors une grande quantité de palmiers croissaient autour de Scythopolis, ce qui permettait aux moines, qui y étaient très-nombreux, de se livrer à leurs travaux accoutumés.

Ἀνεχώρησαν εἰς Ἱεροσόλυμα, κἀκεῖθεν εἰς Σκυθόπολιν ἧκον, ἐπιτηδείαν ἡγησάμενοι τὴν ἐνθάδε οἴκησιν διὰ τοὺς πολλοὺς φοίνικας, ὧν τοῖς φύλλοις ἐχρῶντο πρὸς τὰ εἰωθότα τοῖς μοναχοῖς ἔργα [2].

Ces travaux consistaient en corbeilles qu'ils fabriquaient avec des feuilles de palmier, en éventails et quelquefois en tuniques pour eux-mêmes.

[1] Reland, *Palestine*, p. 996. — [2] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, l. VIII, c. XIII.

Ces belles plantations de palmiers, qui devaient faire autrefois l'un des ornements, aussi bien que l'une des principales richesses de Scythopolis, ont presque complétement disparu. En parcourant les ruines et les alentours de cette ville, je n'ai remarqué que trois ou quatre palmiers, tristes restes des magnifiques bois de cette espèce qui s'y élevaient jadis. A propos de Jéricho, de Phasaélis et d'Archélaïs, j'ai également observé que les oasis de dattiers dont ces villes étaient environnées n'avaient, pour ainsi dire, laissé aucune trace sur le sol, tant a été radicale la destruction qui en a été faite. Le fertile terroir de Scythopolis, si facile à arroser, à cause des eaux courantes qui le sillonnent en tous sens, devait d'ailleurs se prêter merveilleusement, avec la chaleur du climat, à la culture de cet arbre. Le *Talmud* vante également les olives de Beth-Cheân et le lin qui y croissait et avec lequel les habitants se fabriquaient des vêtements. Rabbi Simon ben Lakisch, pour exprimer la richesse et la beauté de son sol, emploie cette comparaison : « Si le paradis doit se trouver en Palestine, la porte en est à Beth-Cheân [1]. »

A l'époque des croisades, cette ville était en pleine décadence et ne comptait plus qu'une très-faible population. Néanmoins, en 1182, elle se défendit énergiquement contre Saladin. L'année suivante, elle fut abandonnée par ses habitants à son approche, et les Musulmans, après l'avoir pillée, la livrèrent aux flammes [2]. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable village de trois cents âmes au plus.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 175. — [2] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XVI.

CHAPITRE QUINZIÈME.

DÉPART DE BEISAN. — KHAN MUSULMAN. — MAGNIFIQUE PLAINE. — CHOUTTHAH, PEUT-ÊTRE JADIS BETH-HA-CHITTAH. — BEIT-ELFA; EST-CE L'ANCIENNE BÉTHULIE? — KHARBET DJEDEIDEH. — KHARBET CHEIKH HASAN. — KOUMIEH. — KHARBET DJALOUD. — A'ÏN DJALOUD, JADIS E'N-HAROD. — A'ÏN EL-MAÏTEH. — ZERA'ÏN, JADIS JEZRAËL.

DÉPART DE BEISAN.

Le 29 avril, à sept heures du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du nord. Je remarque, à droite et à gauche de la route que nous suivons, plusieurs tronçons de colonnes à moitié enfouis dans le sol.

A sept heures huit minutes, nous parvenons à une portion assez bien conservée du mur antique de la ville vers le nord-ouest.

A sept heures dix minutes, nous franchissons l'Oued Djaloud sur un pont antique d'une seule arche, bâtie en plein cintre avec de magnifiques blocs basaltiques, et recouvert de dalles semblables, de grandes dimensions.

Notre direction est alors celle du nord-ouest.

Chemin faisant, nous rencontrons plusieurs moulins, les uns abandonnés, les autres encore en usage et mis en mouvement par les eaux d'un canal dérivant de l'Oued Djaloud.

KHAN MUSULMAN.

Nous parvenons bientôt après, au delà de légères ondulations de terrain, sur un plateau d'une grande fertilité et dont le sol est rougeâtre et profond.

A sept heures vingt minutes, nous faisons halte près d'un ancien

khan musulman abandonné. Il mesure environ cent pas sur chaque face et forme un carré parfait. Les murs qui délimitaient cette enceinte avaient un mètre dix centimètres d'épaisseur. La face sud est en grande partie renversée, ainsi que la porte qui ouvrait de ce côté; les autres faces sont mieux conservées; celle du nord surtout est presque intacte. Bâtie avec de belles pierres de taille provenant sans doute des ruines de l'antique Beth-Cheân, elle est percée d'une porte construite avec de superbes blocs, alternativement noirs et blancs, très-régulièrement appareillés et de dimensions considérables. Cette porte, qui correspond à celle du sud dont j'ai parlé et qui est actuellement détruite, repose sur deux pieds-droits que couronne un magnifique linteau, surmonté lui-même d'un arc ogival. Elle donne entrée dans un vestibule que fermait une autre porte intérieure. Au dedans du rectangle délimité par cette enceinte régnaient quatre belles galeries ogivales; construites, elles aussi, avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles et aujourd'hui aux trois quarts renversées, elles ont été remplacées, à une époque postérieure, par de misérables masures arabes, elles-mêmes abandonnées et tombant en ruine. Au centre du khan, trois colonnes monolithes en granit gris sont encore debout; une quatrième est renversée : elles se répondaient deux à deux.

MAGNIFIQUE PLAINE.

A sept heures trente-cinq minutes, nous poursuivons notre route dans la direction du nord-ouest, à travers le magnifique plateau dont il a été question plus haut; en partie seulement cultivé, il est couvert de hautes herbes et de fleurs, là où la main de l'homme ne l'a point travaillé. Un canal dérivant de l'A'ïn Djaloud y serpente et l'arrose. Nous le longeons à notre gauche.

A sept heures quarante minutes, notre direction devient celle de l'ouest-nord-ouest, puis de l'ouest. L'admirable plaine où nous cheminons s'élève graduellement, mais par une pente très-peu accentuée, de l'est à l'ouest. Elle s'étend entre les flancs septen-

trionaux du *Djebel Foukou'ah*, جبل فقوعة, au sud, et une série de collines verdoyantes, au nord. Sa largeur est d'environ quatre kilomètres. Des troupeaux de bœufs y paissent çà et là sous la garde de pâtres armés de fusils ou de casse-tête. Ceux-ci charment par intervalle leurs loisirs en jouant sur des flûtes champêtres des airs aussi primitifs que leurs instruments, et où les mêmes notes sont incessamment répétées. Ces airs monotones sont le plus ordinairement plaintifs, ce qui s'accorde assez bien, le soir surtout, avec l'impression générale que fait naître dans l'esprit l'aspect du pays et des habitants, avec la désolation qui y règne en tant d'endroits et avec les souvenirs que l'on y évoque à chaque pas.

A huit heures quarante minutes, la plaine se resserre un peu; néanmoins, elle a encore au minimum trois kilomètres de large. Nous nous avançons vers l'ouest-nord-ouest.

CHOUTTHAH.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous parvenons à *Choutthah*, شطّة, village de trois cents habitants. Les maisons sont bâties en pisé ou avec de menus matériaux. Des silos nombreux ont été creusés dans le sol et servent de magasins souterrains à chaque famille. Les femmes s'approvisionnent d'eau au canal de l'A'ïn Djaloud, qui coule à quelque distance au sud du village. Le nom de Choutthah, que porte cette localité et la position qu'elle occupe peuvent porter à penser que ce village a succédé à l'ancienne *Beth-ha-Chittah*, en hébreu בֵּית הַשִּׁטָּה, en grec Βηθσέεδ et Βασεέτλα, en latin *Bethsetta*, mentionnée dans le verset suivant :

Fugientes usque ad Bethsetta, et crepidinem Abelmehula in Tebbath [1]...

Dans le texte hébreu traduit mot à mot nous lisons :

« Et l'armée (des Madianites) s'enfuit jusqu'à Beth-ha-Chittah, vers Tsérérah (d'autres manuscrits portent Tsérédathah), jusqu'au bord d'Abelmeholah, vers Tabbat. »

[1] *Juges*, c. VII, v. 23.

Les Madianites avaient établi leur camp dans la vallée de Jezraël :

Igitur omnis Madian, et Amalec, et orientales populi congregati sunt simul, et, transeuntes Jordanem, castrametati sunt in valle Jezrael[1].

Dans un autre verset il est dit que Gédéon marcha avec ses troupes vers la fontaine de Harad, et que les Madianites étaient campés dans la vallée, au nord d'une colline élevée :

Igitur Jerobaal, qui est Gedeon, de nocte consurgens, et omnis populus cum eo, venit ad fontem qui vocatur Harad. Erant autem castra Madian in valle ad septentrionalem plagam collis excelsi[2].

Dans le texte hébreu nous lisons :

« Jéroubba'al donc, qui est Gédéon, s'étant levé de bon matin, et tout le peuple qui était avec lui vinrent camper près de la fontaine de Harod, et ils avaient le camp de Madian du côté du septentrion, vers la hauteur de Moreh, dans la vallée. »

De ce verset ainsi traduit il résulte que les Madianites, avant d'être attaqués par Gédéon, étaient campés au nord de l'emplacement occupé par celui-ci et probablement au bas et au sud-ouest du petit Hermon, dont un des contre-forts pouvait s'appeler alors du nom de *Moreh*. Gédéon, au contraire, devait avoir réuni son armée sur les dernières pentes du mont Gelboë, non loin de la source abondante connue actuellement sous le nom d'*A'ïn Djaloud*, dont il sera question plus tard.

En proie à une panique soudaine, par suite de l'irruption de Gédéon et de sa petite troupe au milieu de leur camp pendant la nuit, les Madianites, s'entre-tuant les uns les autres, durent s'enfuir vers l'est pour regagner les rives du Jourdain, qu'ils avaient franchi peu auparavant, avant d'envahir la plaine de Jezraël, afin de mettre ce fleuve entre eux et leurs adversaires. Or, dans leur fuite, ils rencontrèrent d'abord nécessairement la localité appelée aujourd'hui *Choutthah;* il est donc permis de supposer qu'elle a

[1] *Juges*, c. VI, v. 33. — [2] *Ibid.* c. VII, v. 1.

remplacé l'ancienne *Beth-ha-Chittah,* dont elle reproduit fidèlement le nom, les mots *beth* et *ha* ne faisant pas partie du nom proprement dit, le premier signifiant *maison*, mot, comme on le sait, préposé jadis devant une foule de noms propres de villes en Palestine, et le second étant l'article (*maison du* ou *de la*).

BEIT-ELFA; EST-CE L'ANCIENNE BÉTHULIE?

A neuf heures dix minutes, nous prenons, au sortir de ce village, la direction du sud.

A neuf heures vingt minutes, nous traversons le canal de l'A'ïn Djaloud, puis un petit marais couvert de joncs.

A neuf heures vingt-quatre minutes, nous inclinons vers le sud-sud-est.

A neuf heures quarante minutes, nous franchissons un autre petit marais couvert de joncs et de roseaux, formé par les eaux de l'A'ïn Djaloud.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous franchissons un second canal dérivé de la même source.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte à *Beit-Elfa*, بيت ألفا. C'est un petit village arabe entièrement abandonné et dont les maisons, bâties en menus matériaux et en pisé, sont à moitié renversées. Un peu au sud de ce village jusqu'au pied septentrional du *Djebel Foukou'ah*, جبل فقوعه, le massif du *Djelboe* des Livres saints, s'étendent, sur un terrain onduleux qui s'élève graduellement, de nombreux amas de pierres, la plupart d'assez grandes dimensions et dispersées au milieu de hautes herbes épineuses. Parmi ces vestiges d'une petite ville entièrement détruite, je remarque deux antiques sarcophages, mesurant l'un et l'autre $2^{m},30$ de long sur 1 mètre de large. Ils étaient décorés de rosaces et de quelques autres ornements, actuellement trop dégradés pour être nettement distingués. Le couvercle de l'un de ces sarcophages gît à terre à côté du monument, à peu près intact; celui du second a été brisé, et l'on en retrouve plus loin des fragments.

Quelques critiques ont identifié ces ruines avec celles de l'antique Béthulie, si célèbre par le siége qu'en fit Holopherne et par le dévouement de Judith. Pour ce rapprochement ou plutôt pour cette identification, ils se fondent sur le nom même de Beit-Elfa, qui leur semble offrir quelque ressemblance avec celui de *Bethulia*, en grec Βετυλούα, en latin *Bethulia*, nom identique à celui d'une autre ville de la Palestine située dans la tribu de Siméon, et appelée en hébreu *Bethoul*, בְּתוּל, ou *Bethouel*, בְּתוּאֵל, en grec Βουλά ou Βαθουήλ, en latin *Bethul* et *Bathouel*. Mais je montrerai plus tard, quand je parlerai de Sanour, que ce village, situé sur une haute colline, au sud de la plaine d'Esdrelon, et en un point stratégique très-important, parce qu'il commande l'un des passages de la Galilée en Samarie, me paraît réunir en sa faveur de beaucoup plus grandes probabilités, et qu'on doit, selon toute apparence, placer là la patrie de Judith, tout en reconnaissant qu'il n'y a pas le moindre rapport entre la dénomination arabe et moderne de Sanour et la dénomination antique de Béthulie. D'ailleurs, il faut également une grande bonne volonté pour apercevoir la moindre analogie entre les noms de Beit-Elfa et de Beth-Oul ou Beth-Ouel, en latin *Bethulia*. La première partie de ces noms est seule identique; mais la seconde, c'est-à-dire le nom véritable et proprement dit, ne se ressemble nullement. En outre, la localité antique à laquelle est attachée actuellement la dénomination de *Kharbet Beit-Elfa* n'a jamais pu avoir autrefois la moindre importance militaire; loin d'être située sur le haut d'une colline, comme le livre de Judith l'affirme pour Béthulie, elle s'élevait au bas du Gelboë, sur des pentes légèrement inclinées et de très-facile accès. Elle ne commandait ensuite aucun des passages conduisant de la Galilée dans la Samarie, et l'armée d'Holopherne pouvait fort bien, au sortir de la plaine d'Esdrelon, envahir cette dernière province sans être arrêtée en aucune manière par une ville occupant la position de Beit-Elfa. Celle-ci, à la vérité, grâce au voisinage du petit canal dérivant de l'A'în Djaloud, ne manquait pas d'eau, et ce canal même est considéré par quelques voyageurs comme l'aqueduc mentionné

dans le verset suivant du texte de la Vulgate, et qui fut coupé par Holopherne :

Porro Holofernes, dum circuit per gyrum, reperit quod fons, qui influebat, aquæductum illorum a parte australi extra civitatem dirigeret, et incidi præcepit aquæductum illorum[1].

Mais de ce verset il résulte que l'on pouvait faire le tour de Béthulie, assise, par conséquent, sur une colline isolée, et, en second lieu, que l'aqueduc en question se dirigeait au sud de Béthulie. Or Beit-Elfa, adossée aux flancs inférieurs du Gelboë, ne pouvait être tournée de tous les côtés, et, de plus, le canal de l'A'ïn Djaloud mentionné plus haut passe au nord et non au sud de Beit-Elfa.

KHARBET DJEDEIDEH.

A une faible distance au-dessous et au sud du Kharbet Beit-Elfa, en gravissant des flancs abrupts, on arrive bientôt à d'autres ruines, appelées *Kharbet Djedeideh*, خربة جديدة ; une source y coule, appelée *A'ïn Djedeideh*. Ce ne peut être là celle qui alimentait l'aqueduc coupé par Holopherne; car d'abord elle est peu importante, ensuite les assiégeants auraient dû, pour s'en rendre maîtres, escalader des pentes très-roides, que les assiégés auraient pu facilement défendre.

KHARBET CHEIKH HASAN.

A dix heures quarante minutes, nous quittons le Kharbet Beit-Elfa pour nous remettre en marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest; à notre droite, nous longeons le même canal de l'A'ïn Djaloud dont j'ai parlé, et, à notre gauche, les flancs inférieurs du Djebel Foukou'ah.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous traversons de beaux champs de blé. La plaine continue à s'élever graduellement, et par une pente très-douce, de l'est à l'ouest.

[1] *Judith*, c. VII v. 6.

A onze heures dix minutes, nous parvenons à des ruines connues sous le nom de *Kharbet Cheikh Hasan*, خربة شيخ حسن. Elles couvrent les pentes et principalement le sommet d'un tell dont la partie culminante paraît avoir été couronnée par une tour mesurant douze pas sur chaque face, et bâtie en blocs assez considérables. Quelques arasements sont encore visibles.

Au bas du tell s'étendent dans la plaine, au milieu de hautes herbes parsemées de vieux *seder*, des matériaux de petites dimensions confusément dispersés et d'innombrables débris de poterie, restes d'un village ou d'une bourgade anéantie.

Sous l'un de ces *seder* et ombragé par ses branches, s'élève un petit oualy musulman, consacré au cheikh Hasan, qui a donné son nom à ces ruines.

KOUMIEH.

A onze heures vingt minutes, nous continuons à marcher dans la même direction.

A onze heures trente-cinq minutes, nous laissons à notre droite, à trois kilomètres environ de distance vers le nord, le village de *Koumieh*, قومية. Assis sur une colline, il a, au dire de mon guide, une population de trois cents habitants.

Ce village, à cause de son nom et de sa position en face de la grande plaine d'Esdrelon, a été identifié avec la localité appelée *Cyamon* dans le livre de Judith, Κυαμών dans le texte des Septante, *Chelmon* dans la version de la Vulgate :

Omnes paraverunt se pariter ad pugnam contra filios Israel, et venerunt per crepidinem montis usque ad apicem qui respicit super Dothain, a loco qui dicitur Belma, usque ad Chelmon, qui est contra Esdrelon[1].

Le verset correspondant du texte des Septante porte ce qui suit :

Καὶ παρενέβαλον ἐν τῷ αὐλῶνι πλησίον Βετυλούα ἐπὶ τῆς πηγῆς, καὶ παρέτειναν εἰς εὖρος ἐπὶ Δωθαΐμ καὶ ἕως Βελθέμ, καὶ εἰς μῆκος ἀπὸ Βετυλούα ἕως Κυαμῶνος, ἥ ἐστιν ἀπέναντι Ἐσδρηλώμ.

[1] *Judith*, c. VII, v. 3.

« Ils campèrent dans la vallée près de Betyloua, à côté de la fontaine, et ils s'étendirent en largeur de Dothaïm jusqu'à Belthem, et en longueur depuis Betyloua jusqu'à Cyamon, laquelle est située devant Esdrelon. »

On voit, d'après ces deux passages, que Chelmon et Cyamon sont la même et unique localité, avec une désignation différente. Elle est indiquée comme étant située vis-à-vis de la plaine d'Esdrelon et comme le point extrême qu'occupait en longueur l'immense armée d'Holopherne, à partir de Betyloua ou Béthulie.

Dothaïm, la *Dothain* de la Vulgate, est incontestablement représentée par les ruines qui couvrent le Tell Douthan, dont je parlerai plus tard.

Belthem, la *Belma* de la Vulgate, est très-probablement le Kharbet Bela'meh, situé entre Djenin au nord et Tell Douthan au sud.

Betyloua, la *Bethulia* de la Vulgate, me paraît correspondre à Sanour, village assis sur une haute colline rocheuse au sud de Tell Douthan.

Cyamon, enfin, la *Chelmon* de la Vulgate, peut être identifiée, soit avec le village de Koumieh dont nous nous occupons en ce moment, soit avec celui d'El-Fouleh. Dans le premier cas, Koumieh ne serait qu'une altération du nom antique; dans le second cas, *El-Fouleh* (la fève) serait la traduction fidèle en arabe du mot grec Κυαμών, qui signifie champ de fèves, de κύαμος, fève. Or Koumieh et El-Fouleh sont deux localités qui regardent l'une et l'autre la vaste plaine d'Esdrelon, ἀπέναντι Ἐσδρηλώμ, *contra Esdrelon*.

KHARBET DJALOUD.

A midi cinq minutes, nous traversons le *Kharbet Djaloud*, خربة جالود, village renversé de fond en comble, sur une petite colline: près de là coule l'un des canaux dérivés de l'A'in Djaloud.

A'ÏN DJALOUD, JADIS E'N-HAROD.

En continuant à nous avancer vers l'ouest, nous atteignons, à midi vingt minutes, l'A'ïn Djaloud, source très-abondante, à côté de laquelle nous faisons halte quelques instants. Elle sort de dessous un gros rocher, creusé intérieurement en forme de petite caverne et qui surplombe le grand bassin où elle se répand. Ce réservoir demi-circulaire, où se jouent de nombreux petits poissons, a été pavé autrefois; les pierres qui en revêtaient le fond sont déplacées actuellement. Au sortir de là, l'eau se partage en deux canaux, en partie maçonnés, qui font presque immédiatement tourner deux moulins et se dirigent vers l'est.

Cette source est, selon toute vraisemblance, l'E'n-Harod de la Bible, en hébreu עֵין הָרֹד, en grec πηγὴ Ἀράδ, en latin *fons qui vocatur Harad*, près de laquelle Gédéon campa avec son armée avant d'attaquer les Madianites.

Igitur Jerobaal, qui est Gedeon, de nocte consurgens, et omnis populus cum eo, venit ad fontem qui vocatur Harad[1].

Ce fut là que, selon les prescriptions du Seigneur, il fit, d'après le mode qu'ils avaient employé pour boire, le choix de ceux qui devaient rester avec lui, les autres ayant la liberté de retourner dans leurs foyers.

4. Dixitque Dominus ad Gedeon : Adhuc populus multus est; duc eos ad aquas, et ibi probabo illos; et de quo dixero tibi ut tecum vadat, ipse pergat; quem ire prohibuero, revertatur.

5. Cumque descendisset populus ad aquas, dixit Dominus ad Gedeon : Qui lingua lambuerint aquas, sicut solent canes lambere, separabis eos seorsum; qui autem curvatis genibus biberint, in altera parte erunt.

6. Fuit autem numerus eorum qui manu ad os projiciente lambuerant aquas, trecenti viri; omnis autem reliqua multitudo flexo poplite biberat.

7. Et ait Dominus ad Gedeon : In trecentis viris qui lambuerunt aquas li-

[1] *Juges*, c. VII, v. 1.

berabo vos et tradam in manu tua Madian; omnis autem reliqua multitudo revertetur in locum suum[1].

L'A'ïn Djaloud est peut-être aussi la source près de laquelle, plus tard, Saül et ses fils campèrent avant leur défaite par les Philistins sur le mont Gelboë.

Congregata sunt ergo Philisthiim universa agmina in Aphec : sed et Israel castrametatus est super fontem qui erat in Jezrahel[2].

Elle est appelée dans ce verset *source de Jezraël;* en effet, elle coule à vingt-cinq minutes à l'est de cette ville. Néanmoins, je dois avouer qu'une autre source, appelée aujourd'hui *A'ïn el-Maïteh,* est plus rapprochée de Zera'ïn, l'antique Jezraël; mais comme elle est beaucoup moins abondante que la précédente, j'inclinerais assez à penser que Saül choisit de préférence le voisinage de celle-ci pour y asseoir son camp.

A l'époque des croisades, Saladin fit dresser les tentes de son armée près de cette même fontaine, que Bohaeddin[3] désigne sous le nom d'*A'ïn el-Djalout,* nom, comme on le voit, identique à celui qu'elle porte encore aujourd'hui parmi les Arabes; les Francs la connaissaient sous la désignation de *Tubania.*

Pars quædam circa fontem cui nomen Tubania, qui ad radices montis Gelboe oritur, secus urbem antiquitus nobilem quæ dicta est Jezrahel, nunc autem vulgari appellatione dicitur Parvum Gerinum, castra locaverunt, commoditatem aquarum secuti[4].

A l'approche des chrétiens, Saladin abandonna ensuite cette source, et, suivant les ruisseaux qui en dérivent, il se dirigea vers Bethsan.

Subito Saladinus, castra solvens, ex insperato fontem deserit, inferiusque versus Bethsan, fontis ejusdem fluenta sequens, vix unius milliarii spatio a nostris semotus, castrametatus est[5].

[1] *Juges,* c. VII, v. 4-7.
[2] *Rois,* l. I, c. XXIX, v. 1.
[3] Bohaeddin, *Vita Saladini,* p. 53.
[4] Guillaume de Tyr, *Historia belli sacri,* l. XXII, c. XXVI.
[5] *Id. ibid.*

L'armée chrétienne campa, à son tour, auprès de cette source et se nourrit pendant plusieurs jours des poissons qui s'y trouvaient.

J'ignore pourquoi les croisés l'appelaient Tubania; quant au nom de Djalout ou Djaloud que les Arabes, dès cette époque, lui donnaient et lui conservent encore aujourd'hui, c'est le mot par lequel ils traduisent celui de Goliath. Que si l'on s'étonne de retrouver en ce lieu le nom de ce géant des Philistins, tué par David dans une tout autre localité et bien loin de là, en Judée, il faut se rappeler le passage suivant du Pèlerin de Bordeaux, où, à propos de Stradela, c'est-à-dire de Jezraël, l'auteur de l'*Itinéraire* ajoute :

Ibi sedit Achab rex, et Helias prophetavit.
Ibi est campus ubi David Goliath occidit.

Ainsi, dès le commencement du IVe siècle de notre ère, la tradition erronée de la défaite et de la mort de Goliath[1] près de Jezraël existait déjà, tradition que les Arabes semblent avoir conservée, toute fausse qu'elle est, en continuant à désigner par le nom de ce géant la source dont il est question en ce moment.

A'ÏN EL-MAÏTEH.

A midi trente-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest.

A midi quarante-cinq minutes, nous passons près d'une autre source, appelée *A'ïn el-Maïteh*, عين الميتة (la source morte). Il y a une quarantaine d'années à peine, elle disparut presque tout à fait. Depuis longtemps, du reste, elle tarissait chaque année à l'époque des grandes chaleurs; mais, en 1834, on la fit reparaître au moyen de quelques excavations, et depuis elle n'a pas cessé de couler et de fournir aux besoins des habitants de Zera'ïn. Beaucoup moins

[1] Peut-être cette tradition a-t-elle pour origine l'espèce de ressemblance qui existe entre le nom de *Goliath*, en arabe *Djalout* ou *Djaloud*, et celui de *Galaad* ou *Gilea'd*, que portait une partie ou la totalité du massif de Gelboë à l'époque de Gédéon (*Juges*, c. VII, v. 3).

abondante que l'A'ïn Djaloud, elle est cependant très-précieuse pour ce village, et le nom qu'elle porte actuellement est dû à la circonstance que j'ai signalée. Elle était morte en quelque sorte quand on est parvenu à la faire revivre ou, du moins, à la retrouver, ensevelie qu'elle était sous des amas de terre où elle se perdait.

J'ai déjà dit plus haut que, bien qu'elle soit plus voisine de Jezraël que l'A'ïn Djaloud, je regarde toutefois celle-ci comme la source dite *de Jezraël* mentionnée dans le passage du livre des Rois relatif au dernier campement de Saül et de ses fils, avant sa défaite et sa mort sur le mont Gelboë.

ZERA'ÏN.

A notre gauche, le Gelboë s'abaisse graduellement et ne forme plus que de simples collines. Bientôt nous gravissons les pentes, en partie rocheuses, d'un plateau assez escarpé à l'est et au nord, mais qui, du côté de l'ouest et du sud, est peu élevé et se confond presque avec la plaine environnante. Ces pentes, comme celles du nord, sont percées de nombreuses excavations; les unes sont d'anciens tombeaux et les autres des carrières jadis exploitées; plusieurs servent actuellement de refuge à des bergers et à leurs troupeaux. Parvenus sur le plateau à midi cinquante-huit minutes, nous le parcourons dans la direction de l'ouest; chemin faisant, je remarque un certain nombre de citernes antiques pratiquées dans le roc et quelques petits enclos environnés d'une ceinture de cactus. Puis nous traversons le village de *Zera'ïn*, زرعين, misérable reste de la ville de Jezraël, qui autrefois probablement occupait presque tout le plateau que je viens de mentionner. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un amas confus de pauvres habitations construites en pisé ou avec de menus matériaux, qui couvrent seulement la partie occidentale du plateau, du côté où il s'abaisse par une pente très-douce vers la plaine. Au centre à peu près du village, sur un petit monticule, s'élève une maison de forme carrée, semblable à une tour, où réside le cheikh. Très-dégradée, comme la plupart des autres

maisons, elle paraît d'origine arabe; mais elle a pu succéder à une construction plus ancienne. De son sommet, on jouit d'une vue très-étendue : à l'est, on embrasse toute la vallée qui s'étend entre le petit Hermon au nord, aujourd'hui le Djebel Dhahy, et le Gelboë, actuellement Djebel Foukou'ah, au sud; c'est l'ancienne vallée de Jezraël. On aperçoit très-distinctement le Tell Beisan, c'est-à-dire l'ancienne acropole de Bethsan. Au delà du Jourdain, l'horizon est borné, de ce même côté, par les montagnes de l'antique pays de Galaad. A l'ouest, se déroule l'immense plaine de Jezraël ou d'Esdrelon, dont la fertilité est justement renommée, et qui servit tant de fois de champ de bataille à des armées si diverses. Encadrée entre les montagnes de la Galilée et de la Samarie, elle présente à la vue une surface très-étendue, boursouflée par de faibles ondulations et parsemée çà et là de petits monticules. Partout où elle est cultivée, des moissons magnifiques s'y épanouissent; là où elle ne l'est pas, de hautes herbes, des fleurs variées et des chardons gigantesques attestent la fécondité native de son sol. A l'époque des grandes chaleurs, la terre s'y crevasse profondément, et d'innombrables fissures béantes y rendent très-difficile la marche en dehors des chemins ou des sentiers battus. Au bas et à l'ouest du village, je fais dresser ma tente près d'un petit birket peu profond et non bâti, simple dépression du sol, où, pendant l'hiver, les habitants recueillent les eaux pluviales pour abreuver leurs troupeaux. Non loin de là, je rencontre un sarcophage antique mutilé, de marbre blanc ordinaire; il mesure un mètre de large sur $2^{m},30$ de long. Ses quatre faces étaient décorées d'ornements sculptés, qui ont beaucoup souffert du temps et surtout des hommes; le couvercle manque.

Zera'in, en arabe زرعين, n'est qu'une forme légèrement altérée de la dénomination hébraïque יִזְרְעֵאל, *Izre'el;* en effet, sauf la première lettre, qui a disparu, et la terminaison *el*, qui est devenue *in*, comme Bethel est devenu Beitin, comme Isma'el ou Isma'il a été changé en Isma'in, les deux mots sont identiques et renferment les mêmes lettres formatives, زرع, זרע.

La ville qui portait ce nom s'appelait en grec Ἰεσραέλ et Ἰεζραήλ

chez les Septante, dans la Vulgate *Jezrahel* et *Jezrael*, dans Josèphe Ἰεσράηλα, Ἰεσράελα, Ἰζάρα. Le Pèlerin de Bordeaux la désigne sous le nom de *Stradela*. Guillaume de Tyr nous apprend que, de son temps, elle était vulgairement appelée *Parvum Gerinum*.

. . . . . Jezrahel, nunc autem vulgari appellatione dicitur Parvum Gerinum [1].

Dans ce mot de *Gerinum* (Gerin) on reconnaît facilement le nom de Zeri'n ou Zera'in que les Arabes lui donnent encore de nos jours.

Ce n'est plus maintenant, comme je l'ai dit, qu'un pauvre village.

Cette ville est citée pour la première fois dans le livre de Josué, qui la mentionne parmi celles qui appartiennent à la tribu d'Issachar :

17. Issachar egressa est sors quarta per cognationes suas.
18. Fuitque ejus hæreditas Jezrael, et Casaloth, et Sunem [2].

A l'époque d'Achab, elle acquit une assez grande importance, ce prince l'ayant choisie comme l'une de ses principales résidences. Samarie était bien restée la capitale de son royaume; mais il paraît avoir affectionné davantage Jezraël. On connaît ses démêlés avec Naboth, l'un des habitants de cette ville, dont il voulut acheter la vigne pour la transformer en un jardin et la réunir à son palais, dont elle était voisine, mais qui ne consentit jamais à aliéner au roi l'héritage de ses pères. Désespéré de ce refus, Achab s'abandonnait au chagrin, lorsque l'impie Jézabel, sa femme, lui promit, pour le consoler, qu'il aurait la vigne de Naboth. Elle envoya des ordres, au nom du roi, aux anciens et aux principaux habitants de Jezraël pour faire accuser Naboth de haute trahison. Des faux témoins affirmèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et le roi. Par suite de ce témoignage, il fut mené hors de la ville et lapidé.

15. Jézabel, ayant appris que Naboth avait été lapidé et qu'il était mort, vint dire à Achab : Allez et rendez-vous maître de la vigne de Naboth de Jez-

[1] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XXVI. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 17 et 18.

raël, qui n'a pas voulu accéder à nos désirs, et vous la donner pour le prix qu'elle valait. Car Naboth n'est plus en vie, mais il est mort.

16. Achab, informé de la mort de Naboth, se leva, et il descendait vers la vigne de Naboth le Jezraélite, pour en prendre possession.

17. Alors le Seigneur adressa sa parole à Élie de Thesbé et lui dit :

18. Levez-vous et descendez à la rencontre d'Achab, roi d'Israël, qui est à Samarie : voici qu'il descend vers la vigne de Naboth pour en prendre possession.

19. Et vous lui parlerez en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez tué et, de plus, vous vous êtes emparé. Et vous ajouterez ensuite : Voici ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang.

20. Et Achab dit à Élie : En quoi avez-vous trouvé en moi un ennemi? Élie lui répondit : En ce que vous vous êtes vendu pour faire le mal aux yeux du Seigneur.

23. Le Seigneur a prononcé aussi cet arrêt contre Jézabel : Les chiens dévoreront Jézabel dans le champ de Jezraël [1].

Trois ans après la mort de Naboth, c'est-à-dire l'an 897 avant Jésus-Christ, Achab, ayant voulu reconquérir sur les Syriens la ville de Ramoth en Galaad, implora le secours de Josaphat, roi de Juda, et tous les deux marchèrent avec leurs troupes pour s'emparer de cette ville. Effrayé par la prédiction du prophète Michée, qui lui avait annoncé sa perte, Achab, avant d'engager le combat, quitta ses vêtements royaux et se déguisa en simple soldat; Josaphat, au contraire, garda les insignes de la royauté.

31. Or le roi de Syrie avait donné cet ordre aux trente-deux capitaines de ses chariots : Ne combattez contre qui que ce soit, ni petit, ni grand, n'attaquez que le seul roi d'Israël.

32. Les capitaines des chariots, ayant donc vu Josaphat, s'imaginèrent que c'était le roi d'Israël, et, fondant sur lui, ils le combattaient. Mais Josaphat jeta un grand cri,

33. Et les capitaines des chariots reconnurent que ce n'était pas le roi d'Israël, et ne le pressèrent pas davantage.

34. Il arriva cependant qu'un homme, ayant tendu son arc, tira une flèche au hasard, et elle vint percer le roi d'Israël entre le poumon et l'estomac. Il

[1] *Rois*, l. III, c. XXI, v. 15-20 et 23.

dit aussitôt à son cocher : Tourne bride et retire-moi du milieu de la mêlée, parce que je suis grièvement blessé.

35. Le combat dura tout le jour, et le roi d'Israël demeura dans son chariot tournant face vers les Syriens. Le sang coulait de sa plaie sur tout son chariot, et il mourut le soir.

36. Avant que le soleil fût couché, un héraut sonna de la trompette dans toute l'armée et dit : Que chacun retourne dans sa ville et dans son pays.

37. Le roi, étant donc mort, fut porté à Samarie, où il fut enseveli.

38. On lava son chariot et les rênes de ses chevaux dans la piscine de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que le Seigneur avait prononcée[1].

D'après ce dernier verset, ce serait à Samarie que les chiens auraient léché le sang d'Achab, et néanmoins nous lisons au verset 19 du chapitre précédent :

Voici ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang.

«In loco hoc, in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum.»

Or Naboth fut lapidé par les habitants de Jezraël en dehors et tout près des murs de cette ville, et, par conséquent, c'est là, à sept heures de distance environ de Samarie, que les chiens ont dû lécher son sang.

Il y a donc contradiction entre ces deux versets, si l'on s'en tient au texte qui a été admis à la fois par les Septante et par la Vulgate; mais cette contradiction disparaît dans le récit que Josèphe nous donne de ce même événement, évidemment d'après un autre texte sacré que nous n'avons plus maintenant.

Voici le passage de cet historien relatif à la mort d'Achab :

Κομίσαντες δὲ τὸν Ἀχάβου νεκρὸν εἰς Σαμάρειαν ἐκεῖ θάπτουσι, καὶ τὸ ἅρμα ἀποπλύναντες ἐν τῇ Ἰζάρᾳ κρήνῃ (ἣν δὲ καθημαγμένον τῷ τοῦ βασιλέως φόνῳ) ἀληθῆ τὴν Ἠλία προφητείαν ἐπέγνωσαν. Οἱ μὲν γὰρ κύνες ἀνελιχμήσαντο αὐτοῦ τὸ αἷμα, αἱ δὲ ἑταιριζόμεναι ἐν τῇ κρήνῃ τὸ λοιπὸν λουόμεναι τούτῳ διετέλουν. Ἀπέθανε δὲ ἐν Ῥαμαθῶνι, Μιχαία τοῦτο προειρηκότος[2].

[1] *Rois*, l. III, c. XXII, v. 31-38. — [2] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. XV, § 6.

« Le corps d'Achab fut rapporté à Samarie et enterré dans cette ville. Quant à son char, il fut lavé dans la source d'Izara; car il était tout souillé par le sang du roi, et on reconnut alors la vérité de la prophétie d'Élie. Les chiens, en effet, léchèrent le sang d'Achab, et depuis cette époque les courtisanes se sont baignées dans cette fontaine. Le roi mourut à Ramathon, conformément à la prédiction de Michée. »

La source désignée ici sous le nom d'*Izara* est la source de Jezraël, soit l'A'ïn Maïteh de nos jours, soit l'A'ïn Djaloud. Ce qui le prouve péremptoirement, c'est que, dans un autre passage, Josèphe donne à Jezraël, patrie de Naboth, le nom de Ἴζαρος.

Νάβουθος δέ τις ἦν ἀπὸ πόλεως Ἰζάρου, ἀγρογείτων ὢν τοῦ βασιλέως[1].

« Naboth, l'un des habitants de la ville d'Izaros, était voisin de campagne du roi (Achab). »

Les mots Ἰζάρα et Ἴζαρος renferment effectivement toutes les lettres formatives du nom hébreu Izre'el, dont la terminaison *el* a seulement disparu. Ce passage de Josèphe nous prouve, à mon avis, que, de son temps, existaient des manuscrits de la Bible où la source de Jezraël était indiquée comme l'endroit où fut lavé le char ensanglanté d'Achab. Or ce texte me paraît bien préférable à celui qui est consacré maintenant; car il fait cesser la contradiction que l'on remarque entre la prédiction d'Élie et l'accomplissement de l'arrêt prononcé d'avance par ce prophète contre l'impie Achab. Avec ce texte, en effet, tout s'accorde. Le roi de Samarie est tué au delà du Jourdain dans le pays de Galaad et dans une plaine voisine de Ramoth de Galaad, ville qu'il voulait reprendre au roi de Syrie, Ben-Hadad. Après sa mort, son corps est rapporté à Samarie pour y être enseveli dans le tombeau qui lui était préparé; mais, dans le voyage, son char ensanglanté est lavé dans la source de Jezraël, et il se trouva, par une permission divine et une juste punition du ciel, que les chiens léchèrent le sang de ce roi criminel à l'endroit précisément où ils avaient léché auparavant

[1] *Antiquités judaïques*, l. VIII, c. XIII, § 8.

le sang du vertueux Naboth, mort victime de la scélératesse de Jézabel et de sa propre fidélité à garder pieusement dans sa famille le patrimoine de ses aïeux.

L'an 884 avant Jésus-Christ, Joram, roi d'Israël et second successeur d'Achab, marcha, à l'exemple de son père, contre Ramoth de Galaad, pour l'arracher aux mains d'Hazaël, roi de Syrie, meurtrier et successeur de Ben-Hadad; mais, ayant été blessé au siége de cette place, il se fit ramener à Jezraël pour s'y faire soigner. Ochozias, roi de Juda, vint l'y visiter. C'est alors que l'un des disciples d'Élisée alla secrètement sacrer roi d'Israël Jéhu, demeuré à Ramoth avec les autres capitaines de l'armée de Joram, et le chargea, au nom de Jéhovah, de venger le sang des prophètes et des serviteurs de Dieu sur Jézabel et sur toute la maison d'Achab. Jéhu se hâta aussitôt de partir pour Jezraël.

17. La sentinelle qui était au haut de la tour de Jezraël vit Jéhu avec sa troupe qui venait, et dit : Je vois une troupe de gens. Joram dit : Qu'on envoie un char au-devant d'eux et que celui qui le conduira leur demande s'ils apportent la paix.

18. Celui donc qui était monté sur le char alla au-devant de Jéhu et lui dit : Apportes-tu la paix? Jéhu lui répondit : Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix? Passe et suis-moi. La sentinelle en donna aussitôt avis et dit : Le messager est allé à eux et ne retourne pas.

19. Joram en envoya encore un autre avec un char, qui, étant venu vers Jéhu, lui dit : Voici ce que dit le roi : Apportes-tu la paix? Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix? répondit Jéhu. Passe et suis-moi.

20. La sentinelle en avertit de nouveau et dit : Il est venu jusqu'à eux et il ne revient point. La démarche de celui qui s'avance est comme celle de Jéhu, fils de Namsi; car elle est précipitée.

21. Alors Joram dit : Qu'on attelle les chevaux à mon char, et, les chevaux y étant attelés, Joram, roi d'Israël, et Ochozias, roi de Juda, chacun dans son char, allèrent au-devant de Jéhu et le trouvèrent dans le champ de Naboth de Jezraël.

22. Dès que Joram eut vu Jéhu, il lui dit : Apportes-tu la paix? Jéhu lui répondit : Quelle paix, tandis que les fornications de Jézabel ta mère et ses enchantements durent encore?

23. Alors Joram tourna bride et s'enfuit, disant à Ochozias : Nous sommes trahis, Ochozias.

24. En même temps, Jéhu banda son arc et frappa Joram d'une flèche entre les épaules. La flèche lui perça le cœur et il tomba mort dans son char.

25. Et Jéhu dit à son capitaine Badacer : Prends-le et jette-le dans le champ de Naboth de Jezraël; car il me souvient que, lorsque nous suivions Achab son père et que nous étions, toi et moi, sur le même char, le Seigneur prononça cette menace contre lui :

26. Je jure que je punirai sur toi dans ce même champ le sang de Naboth et celui de ses enfants que je t'ai vu répandre hier. Prends-le donc et jette-le dans le champ, selon la parole du Seigneur.

27. A cette vue, Ochozias, roi de Juda, s'enfuit par le chemin de la Maison du Jardin; mais Jéhu le poursuivit et dit à ses gens : Frappez aussi celui-ci sur son char. Ils le frappèrent à la montée de Gaver, qui est près de Jéblaam; puis il s'enfuit à Mageddo, où il mourut.

30. Et Jéhu vint à Jezraël. Jézabel, au bruit de son arrivée, se para les yeux avec du fard, orna sa tête et regarda par la fenêtre.

31. Jéhu franchissait la porte et lui dit : Peut-il y avoir paix pour Zambri, qui a tué son maître?

32. Jéhu, levant la tête vers la fenêtre, dit : Qui est celle-là? Et deux ou trois eunuques qui étaient en haut lui firent une profonde révérence.

33. Jéhu leur dit : Jetez-la en bas. Aussitôt ils la jetèrent par la fenêtre, et la muraille fut teinte de son sang, et elle fut foulée aux pieds des chevaux.

34. Et étant entré, il mangea et but; puis il dit : Allez voir cette maudite et ensevelissez-la, car elle est fille de roi.

35. Ils s'en allèrent donc pour l'ensevelir; mais ils ne trouvèrent rien que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains.

36. Et, s'en étant retournés, ils le lui annoncèrent, et Jéhu leur dit : C'est là la parole que le Seigneur avait prononcée par Élie le Thesbite, son serviteur, en disant : Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezrael,

37. Et la chair de Jézabel sera dans le champ de Jezraël comme le fumier sur la face de la terre, et tous ceux qui passeront diront en la voyant : Est-ce là cette Jézabel [1]?

Achab avait soixante et dix fils à Samarie. Jéhu ordonna aux principaux habitants de cette ville de les mettre à mort et de lui apporter leurs têtes à Jezraël.

8. Et un messager vint qui le lui annonça et lui dit : Ils ont apporté les têtes des enfants du roi. Sur quoi il leur dit : Placez-les en deux tas à l'entrée de la porte jusqu'à demain matin.

[1] *Rois*, l. IV, c. IX, v. 17-27, 30-37.

9. Le lendemain il sortit au point du jour et, s'arrêtant en présence de tout le peuple, il dit : Vous êtes justes; si j'ai conjuré contre mon maître, et si je l'ai tué, qui est-ce qui a tué tous ceux-ci?

10. Considérez donc qu'il n'est tombé en terre aucune des paroles que le Seigneur avait prononcées contre la maison d'Achab, et que le Seigneur a accompli tout ce qu'il avait prédit par son serviteur Élie.

11. Jéhu fit ensuite mourir tout ce qui survivait de la maison d'Achab dans Jezraël, tous les grands de sa cour, ses amis et les prêtres qui lui étaient attachés, sans qu'il restât rien de ce qui avait eu quelque liaison avec sa personne [1].

De ces divers passages résultent plusieurs renseignements topographiques précieux à recueillir au sujet de la ville qui nous occupe en ce moment. D'abord, sur le point culminant du plateau où elle était située, s'élevait une tour d'où l'on pouvait surveiller au loin les environs. La petite tour arabe dont il a été question plus haut en occupe-t-elle l'emplacement? Je ne le pense pas; car cette tour faisait probablement partie de l'enceinte, au lieu de s'élever au milieu des habitations. En second lieu, le palais d'Achab était presque contigu aux remparts du côté de l'est, puisque Jéhu, en pénétrant dans la ville de ce côté, eut à peine franchi la porte de Jezraël, qu'il aperçut Jézabel à l'une des fenêtres du palais et ordonna aux eunuques de la précipiter en bas.

D'après le récit de Josèphe, Jézabel était sur cette tour lorsque Jéhu, au moment d'entrer dans la ville, l'aperçut et ordonna de la jeter en bas.

Τοῦ δὲ Ἰηοῦ ἐλθόντος εἰς Ἰεσράελαν, κοσμησαμένη ἡ Ἰεζαβέλα καὶ σταῖσα ἐπὶ τοῦ πύργου, « καλὸς, εἶπε, δοῦλος ὃς ἀπέκτεινε τὸν δεσπότην. » Ὁ δὲ ἀναβλέψας πρὸς αὐτὴν ἐπυνθάνετό τε τις εἴη καὶ καταβᾶσαν ἥκειν πρὸς αὐτὸν ἐκέλευσε, καὶ τέλος τοῖς εὐνούχοις προσέταξεν αὐτὴν ἀπὸ τοῦ πύργου βαλεῖν. Καταφερομένη δὲ τό τε τεῖχος περιέῤῥανε τῷ αἵματι καὶ συμπατηθεῖσα ὑπὸ τῶν ἵππων οὕτως ἀπέθανε. Τούτων δὲ γενομένων παρέλθων Ἰηοῦς εἰς τὰ βασίλεια σὺν τοῖς φίλοις, ἑαυτὸν ἐκ τῆς ὁδοῦ ἀνεκτᾶτο τοῖς τε ἄλλοις καὶ τραπέζῃ [2].

« Au moment où Jéhu allait entrer dans Jezraël, Jézabel, parée et debout

[1] *Rois*, l. IV, c. x, v. 8-11. — [2] *Antiquités judaïques*, l. IX, c. vi, § 4.

sur la tour, s'écria : Il est beau l'esclave qui a tué son maître! Jéhu, levant les yeux vers elle, demanda qui elle était, lui enjoignit de descendre et de venir à lui, et, à la fin, ordonna aux eunuques de la précipiter du haut de la tour. Dans sa chute, elle arrosa le rempart de son sang, et, ayant été foulée aux pieds des chevaux, elle mourut ainsi. Après cela, Jéhu entra dans le palais avec ses amis pour s'y délasser des fatigues de la route et s'y livrer à un festin. »

Ce passage, à vrai dire, ne contredit nullement le récit de la Bible; car la Bible ne nous dit pas que, au moment où Jézabel fut précipitée par les eunuques, elle était encore dans son palais. Après s'être parée et avoir fardé ses yeux en noircissant ses paupières avec de la poudre d'antimoine pour relever l'éclat de son regard, suivant la coutume encore usitée parmi les femmes de l'Orient, elle avait très-bien pu monter sur la tour où se tenait la vedette, afin de se mettre elle-même plus en sûreté et ensuite de voir mieux l'arrivée de Jéhu. D'après Josèphe, cette tour tenait aux remparts, puisque, dans sa chute, Jézabel teignit la muraille de son sang; elle touchait, en outre, au palais, dont peut-être elle faisait partie; car, aussitôt entré dans la ville, après avoir foulé aux pieds des chevaux de son char le corps de Jézabel, il pénétra dans le palais. Si les choses se passèrent ainsi, comme je suis porté à le croire, la tour actuelle de Zera'ïn, non-seulement comme construction, ce qui est évident, mais même comme emplacement, n'aurait rien à voir avec celle qui est mentionnée et par la Bible et par Josèphe; car il ressort clairement du texte de cet historien que cette tour était adhérente à la muraille orientale de la ville, attendu que Jéhu arrivait du côté de l'est par la vallée de Jezraël, et qu'il venait de tuer Joram dans le champ de Naboth. Ce champ devait lui-même avoisiner, vers l'est, en dehors de la porte orientale, le palais d'Achab; car nous lisons dans la Bible :

1. Post verba autem hæc, tempore illo vinea erat Naboth Jezrahelitæ, qui erat in Jezrahel, juxta palatium Achab, regis Samariæ.

2. Locutus est ergo Achab ad Naboth, dicens : Da mihi vineam tuam, ut faciam mihi hortum olerum, quia vicina est, et prope domum meam[1]. . .

[1] *Rois*, l. III, c. XXI, v. 1 et 2.

Jezraël, à l'époque d'Achab, devait avoir des sanctuaires consacrés aux faux dieux; car Jéhu, en exterminant la maison de ce prince, immola aussi dans cette ville les prêtres qui lui étaient attachés.

A partir de la ruine de cette famille impie, l'importance de la ville où elle avait établi sa résidence déclina rapidement.

Vers la fin du règne de Jéroboam II, le prophète Osée, qui commençait alors sa carrière prophétique, prédit en ces termes la chute de la dynastie de Jéhu et la dissolution du royaume d'Israël :

3. Et abiit, et accepit Gomer, filiam Debelaim : et concepit et peperit ei filium.

4. Et dixit Dominus ad eum : Voca nomen ejus Jezrahel; quoniam adhuc modicum, et visitabo sanguinem Jezrahel super domum Jehu, et quiescere faciam regnum domus Israel.

5. Et in illa die conteram arcum Israel in valle Jezrahel [1].

«Il (Osée) prit donc pour femme Gomer, fille de Debelaïm, qui conçut et lui enfanta un fils.

«Et le Seigneur lui dit : Appelez l'enfant Jezraël; car dans peu de temps je vengerai le sang répandu à Jezraël sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le règne de la maison d'Israël.

«En ce jour-là, je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël.»

Dans un autre passage, le nom de Jezraël revient encore sur les lèvres de ce même prophète, et, pour figurer les miséricordes du Seigneur après l'accomplissement de ses justes châtiments, il s'exprime ainsi, en faisant allusion à l'extrême fertilité de la magnifique plaine de Jezraël :

21. Et erit in die illa : Exaudiam, dicit Dominus, exaudiam cœlos, et illi exaudient terram.

22. Et terra exaudiet triticum, et vinum, et oleum : et hæc exaudient Jezrahel [2].

«En ce jour-là, j'exaucerai les cieux, dit le Seigneur, je les exaucerai, et ils exauceront la terre.

«La terre exaucera le blé, le vin et l'huile, et tout cela exaucera Jezraël.»

[1] *Osée*, c. I, v. 3-5. — [2] *Ibid.* c. XI, v. 21 et 22.

Dans le livre de Judith, cette même plaine est désignée sous les noms de *Esdrelom, Esdrelon* et *Esdraelon*, en grec Ἐσδρήλωμ, Ἐσδρήλων et Ἐσδραήλων, en latin *Esdrelon*, ce qui n'est autre chose que la forme grecque du nom hébraïque *Jezraël.*

Eusèbe, dans son *Onomasticon*, nomme la ville qui avait donné son nom à cette plaine Ἐσδραηλά, et nous apprend qu'elle était située entre Scythopolis et Legio.

Ἰεζραὲλ, φυλῆς Μανασσῆ· ἄλλη ἐστὶν εἰς ἔτι νῦν ἐπισημοτάτη Ἐσδραηλὰ κώμη ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ κειμένη μεταξὺ Σκυθοπόλεως καὶ τῆς Λεγεῶνος· ἦν δὲ καὶ ὅριον Ἰσσάχαρ.

Zera'ïn, l'antique Jezraël, est effectivement située à moitié route à peu près entre Beisan ou Scythopolis, à l'est-sud-est, et le Kharbet el-Ledjoun, jadis Legio, à l'ouest-nord-ouest.

Eusèbe seulement fait deux localités différentes de Ἰεζραέλ et de Ἐσδραηλά; la Bible, au contraire, et l'historien Josèphe n'en signalent qu'une de ce nom, et saint Jérôme, en traduisant ce passage d'Eusèbe, le corrige ainsi :

Jezrael, in tribu Manasse; hodieque prægrandis vicus ostenditur in campo maximo inter Scythopolim et Legionem. Fuit autem terminus Issachar.

On voit que saint Jérôme retranche de sa traduction le mot ἄλλη, *autre*, qui probablement a été ajouté par erreur par Eusèbe dans son *Onomasticon*. Quoi qu'il en soit, à l'époque de saint Jérôme, Jezraël était encore un village très-important, *hodieque prægrandis vicus.*

Le Pèlerin de Bordeaux fait de Esdraela Stradela, et il place cette localité à dix milles de Maximianopolis et à douze milles de Scythopolis. Il l'appelle « ville, » *civitas Stradela.*

Jusqu'à l'époque des croisades, cette localité disparaît presque complétement de l'histoire. A ce moment, les Francs, comme nous l'avons vu par un passage de Guillaume de Tyr, la désignent sous la dénomination un peu altérée de *Parvum Gerinum;* mais, dans la

Vie de Saladin par Bohaeddin, le nom actuel est déjà usité parmi les Arabes.

Le moine Burchard, en 1283, l'appelle Zaracin, ce qui est, selon toute apparence, une faute de copiste pour Zeracin.

De Bethsan ad duas leucas contra occidentem oritur fons magnus, duabus leucis supra Bethsan, qui dicitur fons Iesrahel primo Regum, ubi Philisthiim posuerunt castra sua, cum essent in Gelboe, inter ipsum fontem et Bethsan.

De fonte isto ad modicum, fere quantum bis potest jacere arcus, est civitas Iesrahel, in loco aliquantulum elevato sita, quondam una regalium civitatum in Israel, sed hodie vix habet xxx domos. Et dicitur hodie Zaracin, et est in pede montis Gelboe, ad occidentem sita. Ante cujus introitum adhuc ostenditur ager Naboth Iesrahelite. Et distat duabus leucis modicis a civitate Sunam, quæ est ab ipsa contra aquilonem in latere australi montis Hermon[1].

[1] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, p. 51, édit. Laurent.

CHAPITRE SEIZIÈME.

NOURES. — EL-MEZAR. — SANDELAH. — DJELAMEH. — MEKEIBELEH. — DJENIN, JADIS E'N-GANNIM.

NOURES.

Le 30 avril, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, nous quittons notre campement de Zera'ïn, pour nous diriger vers l'est-sud-est par une descente légère.

A six heures, après avoir franchi successivement deux petits ravins, nous montons vers l'est.

A six heures quinze minutes, l'ascension devient plus roide. Nous gravissons les flancs du Djebel Foukou'ah à travers des rochers entremêlés de broussailles.

A six heures vingt minutes, je remarque près du sentier un sarcophage antique mutilé. Les deux petits côtés sont ornés d'une espèce de disque ou bouclier enfermé dans un cercle; quant aux moulures qui décorent les grandes faces, elles sont trop dégradées pour être reconnaissables.

Non loin de là, les débris d'une ancienne construction me paraissent être ceux d'une tour.

A six heures trente minutes, nous parvenons à *Noures*, نورس, village de 600 habitants environ, situé sur les pentes occidentales du Djebel Foukou'ah. Les maisons sont mal construites et pour la plupart en partie renversées. Un certain nombre de caveaux pratiqués dans le roc vif doivent, très-vraisemblablement, être antiques. Au bas du village coule une source qui suffit aux besoins des habitants. Ceux-ci cultivent quelques jardins et un peu de blé dans plusieurs vallons et possèdent d'assez nombreux troupeaux, qui paissent sur la montagne.

EL-MEZAR.

A six heures trente-cinq minutes, nous poursuivons notre ascension dans la direction du sud, puis du sud-sud-est et ensuite du sud. Les pentes de la montagne deviennent bientôt de plus en plus rapides; nous sommes obligés de descendre de cheval et d'aider nos montures, en les soutenant par la bride, à escalader un sentier âpre et rocheux.

A sept heures quinze minutes, nous atteignons *El-Mezar*, المزار, village de 500 habitants, défendu par une ceinture de gigantesques cactus et assis sur le point culminant du Djebel Foukou'ah. Plusieurs puits creusés dans le roc attestent l'antiquité de ce village. Moins délabré que le précédent, il domine la plaine de plusieurs centaines de mètres. De la position élevée qu'il occupe, le regard embrasse tout l'ensemble des monts Gelboë, si célèbres dans la sainte Écriture, aujourd'hui le Djebel Foukou'ah, la vallée de Jezraël, le petit Hermon, actuellement Djebel Dhahy, au delà le Thabor et, beaucoup plus au nord, les cimes neigeuses du grand Hermon. A l'ouest et au nord-ouest, la vaste plaine d'Esdrelon et la belle chaîne du Carmel; au sud, les montagnes des environs de Djenin; à l'est, au delà du Jourdain, celles de l'ancien pays de Galaad, forment un horizon à souhait pour le charme des yeux et de l'imagination, à cause de tous les souvenirs qui peuplent ces lieux immortels. Rappelons seulement ici ceux qui se rattachent au massif montagneux sur la cime duquel nous sommes en ce moment.

Le *Djebel Foukou'ah*, فقوعه, est, comme tous les voyageurs l'ont reconnu depuis longtemps, le *Gilboa'*, le גִּלְבֹּעַ du texte hébreu, en grec Γελβουέ, en latin *Gelboe*, dont le nom antique s'est conservé, à peine altéré, dans celui de l'un des villages de cette montagne, appelé *Djelboun*, جلبون, dont je parlerai plus tard. Ce massif s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, dans une longueur d'environ treize à quatorze kilomètres et dans une largeur qui varie entre cinq et huit. En partie seulement cultivé, il est divisé en plusieurs

plateaux et sommets par des vallées plus ou moins profondes et de nombreux ravins. Çà et là on trouve des pierres basaltiques; mais le calcaire domine. Le sol est généralement rougeâtre et, sur beaucoup de points, il est cultivable. Le blé et l'orge y croissent sur les pentes les plus douces et sur les plateaux; des bouquets d'oliviers et de figuiers, des haies de cactus environnant quelques jardins, et, là où l'homme ne s'est point emparé du sol, des herbes sauvages et des broussailles; sur certains flancs plus escarpés, la roche nue : tel est l'aspect que présente ce massif, témoin jadis de la défaite et de la mort de Saül et de Jonathas, et contre lequel, à cause de ce désastre, David prononça cette malédiction célèbre :

Montagnes de Gelboë, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous; qu'il n'y ait point sur vos coteaux de champs dont on offre les prémices, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte [1].

SANDELAH.

A sept heures cinquante minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest. Au bas du village coule une source appelée *A'ïn el-Mezar*, عين المزار. Les pentes, de ce côté, sont moins rapides; elles sont en partie cultivées en blé; on y remarque aussi quelques oliviers clair-semés.

A huit heures trente-deux minutes, parvenus au pied de la montagne, nous commençons à cheminer dans la plaine à travers des plantations de cotonniers. Notre direction est celle du sud.

Nous laissons à notre droite, à vingt minutes de distance au nord-nord-ouest, le hameau de *Sandelah*, صندلة, situé sur un monticule.

DJELAMEH.

A huit heures cinquante minutes, nous marchons vers le sud-ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest.

[1] *Rois*, l. II, c. 1, v. 21.

A neuf heures cinq minutes, nous arrivons à *Djelameh*, جلمة, petit village de 200 habitants environ; il s'élève sur une colline dont les flancs sont percés d'une douzaine de citernes et de silos pratiqués dans le roc; les maisons sont grossièrement construites en pisé ou avec de menus matériaux. On y observe la koubbeh d'un santon.

MEKEIBELEH.

A neuf heures sept minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du nord-ouest.

A neuf heures vingt minutes, nous rencontrons un beau sarcophage, dont l'une des grandes faces est ornée de deux rosaces séparées au centre par la figure d'un croissant. A milieu des petits côtés a été sculpté un disque rond encadré dans une moulure carrée. Son couvercle gît à terre; près de là, je remarque également un autre couvercle appartenant à un second sarcophage, beaucoup plus mutilé que le précédent, et que je rencontre un peu plus loin.

A neuf heures trente minutes, nous atteignons *Mekeibeleh*, مقيبلة, village de 400 habitants. Un certain nombre de citernes et de silos pratiqués dans le roc y servent encore à leurs besoins et attestent un travail antique.

DJENIN, JADIS E'N-GANNIM.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud, puis vers le sud-sud-est. La magnifique plaine que nous continuons à traverser est couverte de superbes moissons de blé; elle s'élève très-légèrement du nord au sud; de nombreuses cigognes voltigent de tous côtés.

A dix heures vingt minutes, nous franchissons un petit oued desséché.

A dix heures trente-deux minutes, nous arrivons aux premiers jardins de *Djenin*, جنين; environnés d'une ceinture de cactus, ils

sont plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, que dominent çà et là quelques palmiers.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous dressons nos tentes dans un petit bois d'oliviers, au sud de la ville.

Djenin, dont la population ne dépasse guère 2,000 habitants, presque tous musulmans, à l'exception de plusieurs familles de Grecs schismatiques et d'une seule appartenant à la religion catholique, couvre les pentes douces d'une colline qui se relie à d'autres un peu plus élevées, lesquelles se rattachent elles-mêmes, vers l'est, en décrivant un quart de cercle, au Djebel Foukou'ah. Un certain nombre de maisons sont en ruine; les deux plus grandes et les mieux bâties sont celles du kadhy et du gouverneur. Deux mosquées y sont consacrées au culte musulman. L'une est relativement assez grande; elle est surmontée d'un minaret et couronnée d'une grande coupole, qu'accompagnent d'autres coupoles plus petites. La seconde mosquée, beaucoup moins étendue que la précédente, avoisine une source abondante qui coule dans la ville au moyen d'un canal, réparé il y a une quarantaine d'années. Les eaux sont recueillies dans un réservoir, où les femmes viennent remplir leurs jarres et où l'on abreuve les animaux. Une quinzaine de petites boutiques forment ce qu'on appelle le *souk* ou marché. Les restes d'une puissante construction en pierres plus considérables et plus régulières que celles qui ont servi à bâtir la plupart des maisons sont regardés par les habitants comme les vestiges d'un kala'h ou château. Ailleurs, on m'a montré les traces d'une petite église chrétienne.

En dehors de la ville sont deux cimetières, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest; dans le premier, on remarque quelques koubbeh recouvrant les restes d'autant de santons ou de personnages importants. Les collines qui s'élèvent vers l'est sont percées de nombreuses cavernes creusées dans le roc; les unes sont d'anciennes carrières; les autres ont dû servir de tombeaux; plusieurs sont maintenant employées comme étables pour les troupeaux.

Djenin, à cause de sa position, de son nom, de sa source abon-

dante et de ses beaux jardins, est regardée généralement comme l'ancienne E'n-Gannim, en hébreu עֵין־גַּנִּים (la source des jardins), en latin *Engannim*, mentionnée dans le livre de Josué au nombre des villes de la tribu d'Issachar :

17. Issachar egressa est sors quarta per cognationes suas.
18. Fuitque ejus hæreditas Jezrael, et Casaloth, et Sunam. . . .
21. Et Rameth, et Engannim, et Enhadda, et Bethpheses[1].

Elle fut allouée, comme cité de refuge, aux Lévites de la famille de Gerson.

27. Filiis quoque Gerson levitici generis dedit de dimidia tribu Manasse confugii civitates. . . .
28. Porro de tribu Issachar, Cesion, et Dabereth,
29. Et Jaramoth, et Engannim, cum suburbanis suis, civitates quatuor[2].

C'est la même localité très-probablement qui est citée dans le IVe livre des Rois sous le nom de *Beth-hag-Gan*, en hébreu בֵּית הַגָּן (maison du jardin), en grec Βαιθγάν, en latin *Domus Horti*, à propos de la fuite d'Ochozias, roi de Juda, poursuivi par Jéhu.

Ochozias autem rex Juda, videns hoc, fugit per viam Domus Horti; persecutusque est eum Jehu, et ait : Etiam hunc percutite in curru suo. Et percusserunt eum in ascensu Gaver, qui est juxta Jeblaam : qui fugit in Mageddo, et mortuus est ibi[3].

Ochozias était venu à Jezraël pour faire visite à Joram, roi d'Israël, souffrant des blessures qu'il avait reçues au siége de Ramoth-Galaad. A la vue de Joram, immolé traîtreusement par Jéhu dans le champ de Naboth, et craignant pour lui-même un sort semblable, il dut diriger d'abord en toute hâte son char sur la route conduisant vers ses États, c'est-à-dire sur celle qui passe actuellement à Djenin, et qu'il faut nécessairement suivre quand on quitte la plaine d'Esdrelon, où se trouve Jezraël, pour retourner à Jérusalem à travers la Samarie. Mais, poursuivi de près par les gens de Jéhu, il fut forcé de changer de direction, puisque la Bible

[1] *Josué*, c. XIX, v. 17, 18 et 21. — [2] *Ibid.* c. XXI, v. 27-29. — [3] *Rois*, l. IV, c. IX, v. 27.

ajoute que, frappé près de Jeblaam, il s'enfuit à Mageddo, où il mourut de sa blessure. Or Mageddo, aujourd'hui Kharbet Ledjoun, est à l'ouest de Jezraël, et Djenin est au sud.

Josèphe nous parle du bourg de Ginæa comme étant sur les limites de la Samarie et de la Grande Plaine, c'est-à-dire de la plaine d'Esdrelon. La position de Djenin répond parfaitement à celle de ce bourg, et tout porte à croire qu'il faut également l'identifier avec E'n-Gannim et Beth-hag-Gan.

Voici le passage de Josèphe où il est question de cette localité :

Γίνεται δὲ καὶ Σαμαρείταις πρὸς Ἰουδαίους ἔχθρα δι' αἰτίαν τοιαύτην. Ἔθος ἦν τοῖς Γαλιλαίοις ἐν ταῖς ἑορταῖς εἰς τὴν ἱερὰν πόλιν παραγινομένοις ὁδεύειν διὰ τῆς Σαμαρέων χώρας. Καὶ τότε καθ' ὁδὸν αὐτοῖς κώμης Γιναίας λεγομένης, τῆς ἐν μεθορίῳ κειμένης Σαμαρείας τε καὶ τοῦ μεγάλου πεδίου, τινὲς συνάψαντες μάχην, πολλοὺς αὐτῶν ἀναιροῦσι. Πυθόμενοι δὲ τὰ πραχθέντα τῶν Γαλιλαίων οἱ πρῶτοι πρὸς Κούμανον ἀφίκοντο καὶ παρεκάλουν αὐτὸν μετιέναι τῶν ἀνηρημένων τὸν φόνον. Ὁ δὲ χρήμασι πεισθεὶς ὑπὸ τῶν Σαμαρέων ὠλιγώρησεν. Ἀγανακτήσαντες δὲ ἐπὶ τούτῳ Γαλιλαῖοι τὸ πλῆθος τῶν Ἰουδαίων ἔπειθον ἐφ' ὅπλα χωρῆσαι καὶ τῆς ἐλευθερίας ἀντέχεσθαι[1].

« Des inimitiés éclatèrent entre les Samaritains et les Juifs pour la cause suivante. C'était l'habitude des Galiléens, en se rendant vers la Ville sainte les jours de fêtes, de voyager à travers la Samarie. Or un jour, comme ils étaient en route, quelques habitants d'un bourg nommé Ginéa, lequel est situé sur les confins de la Samarie et de la Grande Plaine, les attaquèrent et en tuèrent un grand nombre. A cette nouvelle, les principaux personnages de la Galilée se rendirent auprès de Cumanus et le prièrent de venger le meurtre de ceux qui avaient péri. Mais celui-ci, gagné par l'argent des Samaritains, ne tint pas compte de leurs réclamations. Indignés de ce fait, les Galiléens engagèrent la masse des Juifs à s'armer et à défendre leur indépendance. »

Dans un autre passage, Josèphe, en déterminant les limites de la Samarie, s'exprime ainsi :

Ἡ δὲ Σαμαρεῖτις χώρα μέση μὲν τῆς Ἰουδαίας ἐστὶ καὶ τῆς Γαλιλαίας (ἀρχομένη γὰρ ἀπὸ τῆς ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ κειμένης Γιναίας ὄνομα κώμης ἐπιλήγει τῆς Ἀκραβατηνῶν τοπαρχίας)[2].

[1] *Antiquités judaïques*, l. XX, c. VI, § 1. — [2] *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 4.

«La Samarie, située entre la Judée et la Galilée, commence au bourg nommé Ginéa dans la Grande Plaine et finit à la toparchie d'Acrabatène.»

Dans le Nouveau Testament, E'n-Gannim n'est mentionnée nulle part; mais il est certain que Notre-Seigneur dut traverser plusieurs fois cette localité en allant de Judée en Galilée, et réciproquement. D'après une ancienne tradition accréditée parmi les chrétiens de la Palestine, ce serait à Djenin, c'est-à-dire à E'n-Gannim, que le Sauveur aurait guéri les dix lépreux.

11. Il arriva qu'en allant à Jérusalem, il (Jésus) traversait la Samarie et la Galilée.

12. Et comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre et s'arrêtèrent loin de lui.

13. Et ils élevèrent la voix, disant : Jésus, maître, ayez pitié de nous.

14. Dès que Jésus les vit, il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent guéris.

15. Un d'eux, se voyant débarrassé de sa lèpre, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix;

16. Et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces; or c'était un Samaritain.

17. Alors Jésus, prenant la parole, dit : Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés? Et les neuf autres, où sont-ils?

18. Et il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger.

19. Et il lui dit : Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé [1].

Le moine Burchard signale Ginnin, notre Djenin évidemment, comme étant à quatre lieues au sud de Jezraël.

De Iesrahel quatuor leucis contra austrum est Ginnin, oppidum muratum quidem sed collapsum, situm in pede montis Effraym. A quo oppido incipit Samaria et terminatur Galilea. De Ginnin usque Iordanem sunt septem fere leuce contra orientem [2].

Il n'y a que deux heures et demie de marche entre Zera'în, l'antique Jezraël, et Djenin, le Ginnin de Burchard; la distance de

[1] *Saint Luc*, c. XVII, v. 11-19. — [2] Burchardus de Monte Sion, p. 52, édit. Laurent.

quatre lieues, marquée par ce religieux entre ces deux points, est donc trop grande. On voit par ce passage qu'en 1283, époque du voyage de Burchard en Palestine, Djenin était environnée d'une enceinte murée; cette enceinte est actuellement tout à fait renversée, et ce bourg est ouvert. Burchard ne mentionne pas la tradition relative à la guérison miraculeuse en cet endroit des dix lépreux; est-ce un oubli de ce religieux? Serait-ce, au contraire, que cette tradition n'était point alors généralement répandue et qu'elle doit, à cause de cela, nous inspirer quelques doutes sur sa légitimité? C'est ce que je ne saurais dire.

Pendant la nuit, un voleur essaye de se glisser sous ma tente; mais il est surpris, et il n'échappe à notre poursuite qu'à la faveur des ténèbres. Sous le même bois d'oliviers où nous campions, un âne est dérobé par d'autres voleurs à un habitant de Jérusalem, qui s'en retournait dans cette ville et qui reposait au pied d'un arbre près de nous. Il réclame notre secours; les voleurs, poursuivis à outrance, sont contraints de lâcher leur proie. Après cette double alerte, tout rentre dans le calme autour de nous. Nous entendons alors la voix du muezzin, qui, du haut du minaret de Djenin, fait retentir, pendant le silence de la nuit, les notes lentes et plaintives de son chant mélancolique.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

BEIT-KAD. — ED-DEIR. — A'ÏN EL-HADID. — DJELBOUN, JADIS GELBOUS. — FOUKOU'AH. — DJELL KAMOUS. — OUMM ET-TOUTAH. — RABA. — A'RABOUNEH. — DEIR ER-RHAZALEH. — A'RANEH. — KHARBET A'BA. — RETOUR À DJENIN.

BEIT-KAD.

Le 1er mai, à cinq heures trente minutes du matin, nous quittons Djenin pour nous diriger vers le nord, puis vers l'est-nord-est.

Nous longeons à notre droite une suite de collines, qui se rattachent à Djenin d'un côté et de l'autre, par un quart de cercle, au Djebel Foukou'ah ou mont Gelboë. Le sommet et les pentes sont revêtus d'herbes et de broussailles et çà et là hérissés de rochers, dont plusieurs ont été jadis exploités comme carrières et d'autres excavés pour y pratiquer des cavernes.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous reprenons la direction du nord-est. La plaine dans laquelle nous cheminons monte légèrement.

Nous traversons un petit oued, dont les eaux, quand il pleut, vont se réunir à celles du Nahr Cison et se jeter dans la Méditerranée.

Un peu plus loin, un vieux seder attire mon attention, à cause des nombreux chiffons qui pendent à ses branches en guise d'*ex-voto*. Les musulmans le vénèrent comme sacré.

A six heures trente minutes, nous gravissons la colline de *Beit-Kad*, بيت قاد, dont les flancs sont percés de nombreuses citernes, les unes bâties avec des moellons, mais la plupart taillées dans le roc vif. Une ceinture de cactus environne le village de Beit-Kad, qui couronne la colline. Les maisons sont fort mal construites;

elles accusent par leur nombre une population d'environ 200 habitants. Quel était autrefois le nom de ce village? J'inclinerais assez à penser qu'il devait être identique à celui qu'il porte maintenant; car ce dernier nom a tout l'air d'être antique, de même que les citernes que j'ai signalées.

ED-DEIR.

Au sud de Beit-Kad, à quinze minutes environ de distance, j'aperçois sur une autre colline un petit village, appelé *Ed-Deir*, الدير ; il paraît moins considérable que le précédent.

A'ÏN EL-HADID.

A six heures quarante minutes, je quitte Beit-Kad pour continuer à monter vers le nord-est, puis vers l'est-nord-est, le long des flancs du Djebel Foukou'ah, massif dont fait partie la colline de Beit-Kad.

A sept heures, l'ascension devient plus roide.

A sept heures quinze minutes, mon guide me signale un endroit près duquel nous passons et appelé encore aujourd'hui *A'ïn el-Hadid*, عين الحديد (la source du fer); cette source, actuellement tarie, coulait au milieu d'un amas de pierres basaltiques et de laves, dont l'apparence ferrugineuse avait fait donner par les Arabes à la source le nom que je viens d'indiquer.

DJELBOUN.

A sept heures trente-cinq minutes, nous parvenons à *Djelboun*, جلبون. Ce village est situé dans un vallon et sur ses pentes; il est divisé en deux quartiers. Les maisons sont grossièrement bâties en menus matériaux et en pisé. Au centre, on remarque une mosquée, actuellement à moitié détruite, qui semble avoir été une ancienne église chrétienne, tournée de l'ouest à l'est. Elle avait été construite avec des matériaux de moyenne dimension et assez

réguliers. Plusieurs citernes creusées dans le roc sont certainement antiques.

Il est question de ce village dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Γελβουέ :

Γελβουὲ, ὄρη ἀλλοφύλων, Σκυθοπόλεως ἀπέχοντα σημείοις ς', ἐν οἷς καὶ κώμη καλεῖται Γελβοῦς.

« Gelboë, montagnes des gentils, éloignées de Scythopolis de six milles; on y voit un village appelé également Gelbous. »

Gelbous et Djelboun sont évidemment deux noms très-légèrement différents donnés à la même localité. Or, cette localité a conservé, comme on le voit, le nom primitif de ce massif, désigné actuellement sous celui de Djebel Foukou'ah, nom d'un autre village, dont je vais parler tout à l'heure.

Saint Jérôme, en traduisant le passage précédent de l'*Onomasticon*, ajoute l'épithète de *grandis* au nom de ce village, ce qui nous montre que, à cette époque, c'était le plus important de tous ceux qui s'élevaient sur le sommet ou sur les flancs du Gelboë.

Gelboe, montes alienigenarum, in sexto lapide a Scythopoli, in quibus et vicus est grandis qui vocatur Gelbus.

Aujourd'hui, il peut avoir 350 habitants.

FOUKOU'AH.

A sept heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du nord, en continuant à monter. Les pentes que nous gravissons sont en partie cultivées et en partie couvertes de lentisques; elles sont également parsemées de pierres basaltiques et de laves.

A huit heures quinze minutes, nous parvenons sur un plateau fertile et labouré.

A huit heures vingt minutes, les pierres basaltiques cessent de se montrer. Nous recommençons à monter.

A huit heures vingt-cinq minutes, je remarque sur une petite plate-forme rocheuse un amas de gros blocs taillés, qui semblent être les restes d'une ancienne tour de forme carrée.

Un peu plus loin, nous traversons l'*Oued Foukou'ah*, واد فقوعة.

A huit heures trente minutes, nous descendons un instant, pour remonter bientôt après dans la direction du nord-ouest. Le terrain n'est pas mauvais; plusieurs Arabes le labourent en ce moment avec une charrue légère.

A huit heures quarante minutes, nous arrivons à *Foukou'ah*, فقوعة. Ce village, qui me semble à peu près à la même altitude que celui d'El-Mezar, dont j'ai parlé précédemment, a donné son nom, comme je l'ai dit, à tout le massif montagneux dont il occupe l'un des points culminants. Il renferme environ 400 habitants. Les maisons y sont construites en pierre et non plus seulement en pisé. Plusieurs citernes creusées dans le roc y sont encore en assez bon état. Quelques jardins bordés d'une ceinture de cactus l'avoisinent.

De là, comme du sommet d'El-Mezar, la vue est très-étendue. Sans signaler ici tous les villages que je distingue, j'en mentionnerai seulement trois, que j'aperçois et qui ne sont marqués sur aucune carte : le premier est *Djell Kamous*, جلّ قموس, au sud d'Ed-Deir, sur une colline; à l'ouest de Djell Kamous, *Oumm et-Toutah*, امّ التوتة, et plus loin, vers le sud, *Raba*, رابا. Ils paraissent tous les trois, du reste, peu importants.

A'RABOUNEH.

A huit heures cinquante-cinq minutes, nous descendons vers l'ouest, à travers d'assez belles plantations d'oliviers et de figuiers.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous recommençons à monter dans la même direction.

A neuf heures quarante minutes, je remarque sur une colline quelques arasements de murs antiques; mon guide ignore le nom de ces faibles ruines, débris d'un hameau peu important. En face

de moi, vers le nord, au bas d'El-Mezar, est le petit village d'*A'rabouneh*, عرابونة.

DEIR ER-RHAZALEH.

A dix heures huit minutes, nous atteignons *Deir er-Rhazaleh*, دير الغزالة, pauvre village qui consiste en une quinzaine de misérables habitations construites en terre et en menus matériaux, sur une colline rocheuse dont les flancs sont percés de plusieurs citernes antiques et de silos qui le sont peut-être également.

A'RANEH.

A dix heures douze minutes, nous descendons vers le sud, laissant à notre droite, sur un monticule, le petit village d'*A'raneh*.

KHARBET A'BA.

A dix heures vingt minutes, nous commençons à cheminer dans la plaine au milieu de champs de cotonniers.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous traversons un petit oued qui passe au nord de Djenin, se dirige ensuite vers El-Ledjoun, pour aboutir enfin au *Nahr el-Moukhattha*, le Kison des Livres saints. Nous inclinons alors vers le sud-sud-ouest.

A onze heures, nous faisons halte quelques instants au *Kharbet A'ba*, خربة عابا. Là s'élevait autrefois une bourgade d'une certaine importance, aujourd'hui renversée de fond en comble. Il n'en subsiste plus que des arasements de vieux murs, de nombreux tas de pierres toutes rongées par le temps et assez mal taillées, la plupart disposés en cercle, quelques citernes et plusieurs cavernes ou tombeaux pratiqués dans le roc. L'une de ces grottes funéraires renferme trois arcosolia dégradés, sous chacun desquels devaient être jadis placés des sarcophages, qui ont, depuis longtemps sans doute, été enlevés. Des herbes, des fleurs, des arbustes sauvages, et notamment des touffes de lentisques, croissent au milieu de ces

ruines. Une partie de l'emplacement qu'elles occupent est également livrée à la culture et couverte soit de blés, soit de lentilles.

Près d'un vieil olivier, une tour a conservé quelques assises de pierres encore en place.

RETOUR À DJENIN.

A onze heures vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous rencontrons près de la route une ancienne meule à huile, non encore terminée, à côté de l'endroit même où elle avait été détachée du roc.

A onze heures quarante-huit minutes, nous arrivons au cimetière nord-est de Djenin; à onze heures cinquante-cinq minutes, je descends de cheval auprès de ma tente, qui est restée dressée dans le bois d'oliviers situé au sud de cette petite ville.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

KHARBET BELA'MEH, JADIS BELMA. — KHARBET KEFR IAROUB. — KHARBET OUMM EL-BOUTHMEH. — KHARBET ROUBRABA. — KOUBATIEH. — MISILIA. — DJERBA. — SANOUR, JADIS PROBABLEMENT BÉTHULIE.

KHARBET BELA'MEH, JADIS BELMA.

Le 2 mai, à cinq heures trente minutes du matin, nous nous mettons en marche dans la direction du sud, au milieu d'une vallée assez étroite. A droite et à gauche, je remarque plusieurs anciennes grottes sépulcrales taillées dans le roc, qui servent actuellement de refuges pour les troupeaux.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous parvenons à un puits appelé *Bir Bela'meh*, بير بلعمة; il est peu profond, de forme circulaire et bâti avec des blocs assez réguliers. Un peu plus loin, un autre puits, appelé *Bir es-Sendjem*, بير السنجم, se trouve à l'entrée d'un souterrain, évidemment antique, qui a trois mètres cinquante centimètres de large. Le vestibule est maçonné et surmonté d'une voûte en plein cintre; puis commence le souterrain proprement dit, creusé dans le roc; il s'enfonce dans les flancs d'une colline. J'ai pu, en me baissant, y cheminer pendant une trentaine de pas, car il est maintenant à moitié rempli par une grande quantité de débris accumulés; j'ai dû m'arrêter bientôt dans cette investigation, à cause des amas plus considérables de terre et aussi de guano qui m'empêchèrent d'aller plus avant. D'innombrables chauves-souris habitent, en effet, la partie la plus retirée de ce tunnel, et y ont déposé, à la longue, une couche épaisse d'excréments. Assailli par ces horribles volatiles, qui me frôlaient sans cesse la figure de leurs ailes et semblaient me reprocher la violation de leur

domicile, obligé, en outre, de ne m'avancer qu'en me courbant de plus en plus et même en rampant, je dus rebrousser chemin et sortir par où j'étais entré. A en croire le guide qui m'accompagnait, ce souterrain s'étendrait fort loin encore, en s'élevant progressivement jusqu'au milieu de la ville qui couronnait autrefois le sommet de la colline. Il permettait ainsi à ses défenseurs, en cas d'attaque, de descendre jusqu'au puits que j'ai mentionné et dont l'abord, du côté de la vallée, pouvait être alors dérobé à la vue de l'ennemi au moyen d'un mur.

Cette tradition n'a rien, à mon avis, que de très-vraisemblable; car, autrement, je ne m'expliquerais pas l'existence d'un pareil souterrain.

Gravissant ensuite les pentes hérissées de broussailles de la colline au pied de laquelle il a été creusé, et franchissant plusieurs murs de soutenement, je parviens à un petit plateau couvert de ruines, qui me sont désignées sous le nom de *Kharbet Bela'meh*, خربة بلعمة. On y remarque principalement les restes d'une tour dont les murs sont très-épais; elle ne paraît pas remonter au delà de l'époque des croisades, mais elle a pu remplacer une autre construction analogue plus ancienne, dont les matériaux auront servi à la bâtir elle-même. Indépendamment des vestiges encore assez considérables de cette tour, tout le plateau est parsemé d'amas de pierres de différentes dimensions et d'innombrables débris de poteries. Environné de trois côtés par des ravins assez profonds, il a pu autrefois servir d'assiette à une petite place forte, aujourd'hui complétement renversée, et qui, selon toute apparence, est l'antique Belma mentionnée dans le livre de Judith :

Omnes paraverunt se pariter ad pugnam contra filios Israel et venerunt per crepidinem montis usque ad apicem qui respicit super Dothain, a loco qui dicitur Belma, usque ad Chelmon, qui est contra Esdrelon [1].

Dans un autre passage du livre de Judith, nous lisons que Ma-

[1] *Judith*, c. VII, v. 3.

nassé, mari de Judith, fut enterré dans le tombeau de ses pères entre Dothaïm et Belamon :

2. Καὶ ὁ ἀνὴρ αὐτῆς Μανασσῆς, τῆς φυλῆς αὐτῆς καὶ τῆς πατριᾶς αὐτῆς, καὶ ἀπέθανεν ἐν ἡμέραις θερισμοῦ κριθῶν·

3. . . . καὶ ἐτελεύτησεν ἐν Βετυλούᾳ τῇ πόλει αὐτοῦ, καὶ ἔθαψαν αὐτὸν μετὰ τῶν πατέρων αὐτοῦ ἐν τῷ ἀγρῷ τῷ ἀνάμεσον Δωθαΐμ καὶ Βελαμών [1].

Dans la version des Septante, cette même ville est appelée Βελθέμ :

Καὶ παρενέβαλον ἐν τῷ αὐλῶνι πλησίον Βετυλούα ἐπὶ τῆς πηγῆς, καὶ παρέτειναν εἰς εὖρος ἐπὶ Δωθαΐμ καὶ ἕως Βελθὲμ, καὶ εἰς μῆκος ἀπὸ Βετυλούα ἕως Κυαμῶνος, ἥ ἐστιν ἀπέναντι Ἐσδρηλώμ.

Un manuscrit alexandrin porte Βελβαίμ, au lieu de Βελθέμ, et Βελβαίμ paraît lui-même une forme altérée de Βελμαίμ, pluriel de Βελμά. Notre Kharbet Bela'meh se rapproche donc beaucoup, par son nom, de Belma ; en outre, son voisinage de Tell Douthan, jadis Dothaïm ou Dothaïn, milite singulièrement en faveur de cette identification.

En redescendant du plateau, vers l'est, j'aperçois, au milieu d'un bouquet d'oliviers, la koubbeh d'un oualy musulman, environné d'une petite enceinte et dédié au cheïkh Hassan. Ce sanctuaire est tout entier construit avec des matériaux antiques.

De retour dans la vallée, je passe, à six heures quarante minutes, auprès d'un puits antique de forme rectangulaire, bâti avec des pierres très-régulières et mesurant deux pas de large sur quatre de long. On l'appelle, comme le précédent, *Bir* ou *A'ïn Bela'meh*.

Nous poursuivons notre marche vers l'ouest-sud-ouest, puis vers le sud-ouest. La vallée devient de plus en plus étroite.

KHARBET KEFR IAROUB.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous gravissons une col-

[1] *Judith*, c. VIII, v. 2 et 3.

line, dont nous atteignons le sommet à sept heures. Nous dirigeant alors vers l'ouest-sud ouest, nous parvenons, à sept heures cinq minutes, à des ruines connues sous le nom de *Kharbet Kefr Iaroub*, خربة كفر ياروب. Elles occupent un plateau entouré de tous côtés par des vallées cultivées, et consistent en de nombreux amas de pierres d'assez grandes dimensions, très-rongées par le temps et disposées pêle-mêle circulairement autour de caveaux artificiels pratiqués dans le roc, dont les uns ont jadis servi de citernes et les autres de magasins souterrains. Il y avait autrefois là un village de quelque importance qui ne se trouve mentionné nulle part, ni dans la Bible, ni dans Josèphe.

KHARBET OUMM EL-BOUTHMEH.

A sept heures, nous descendons vers l'est dans une vallée fertile, que nous traversons.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous montons dans la même direction au milieu de belles plantations de figuiers et d'oliviers, qui croissent sur des pentes parsemées de rochers. A notre gauche serpente un oued.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous continuons à monter vers le sud-est. Aux oliviers et aux figuiers succèdent des touffes de lentisques et de hautes herbes.

A sept heures cinquante-quatre minutes, nous parvenons sur un plateau à plusieurs étages successifs et en partie livré à la culture. Il est couvert de ruines appelées *Kharbet Oumm el-Bouthmeh*, خربة امّ البطمة (ruines de la mère du térébinthe), à cause de deux vieux arbres de cette espèce qui y croissent et dont l'un, surtout, est très-remarquable. Ces ruines, de même que les précédentes, sont celles d'un ancien village, dont les maisons avaient été construites avec des pierres irrégulièrement taillées et de dimension moyenne, qui, aujourd'hui, sont amoncelées en une foule de tas circulaires autour des citernes ou des caveaux creusés dans le roc que ces habitations renfermaient. Au centre, à peu près, de ce kharbet,

s'élève un oualy musulman, que couronne une terrasse du haut de laquelle on a une vue très-étendue sur tous les environs.

Vers l'extrémité méridionale du plateau, j'observe un antique birket, long de dix-sept pas sur quatorze de large. Creusé dans le roc, il est aujourd'hui à moitié comblé et planté de divers légumes.

KHARBET ROUBRABA.

A l'est-sud-est du Kharbet Oumm el-Bouthmeh, j'aperçois, à la distance de quelques kilomètres, le *Kharbet Roubraba*, خربة روب رابا, sur une colline assez élevée.

KOUBATIEH.

A huit heures trente minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest.

A huit heures cinquante minutes, nous traversons une plaine fertile couverte de blés magnifiques et parsemée çà et là de quelques vieux oliviers.

A neuf heures, nous atteignons les premiers jardins de *Koubatieh*, قوباتية. Ils sont plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, au pied desquels croissent des légumes.

Koubatieh est un village considérable, divisé en plusieurs quartiers sous la juridiction d'autant de cheikhs différents. Il s'élève sur les pentes d'une colline rocheuse dont les flancs sont percés de nombreuses citernes d'origine antique, et dont les unes sont en partie comblées et mal entretenues, et les autres servent encore aux besoins des habitants. Celles-ci sont fermées à leur orifice par une grosse pierre ronde en forme de meule percée au centre. Cette ouverture est elle-même bouchée par une autre pierre, que l'on retire momentanément chaque fois que l'on puise de l'eau. J'ai déjà dit ailleurs que ce système de margelles fermées au moyen d'un gros bouchon de pierre devait remonter à la plus haute antiquité. On le retrouve en Palestine dans beaucoup de localités

qui existaient avant l'arrivée des Hébreux. Nous mettons sept minutes à traverser ce village, aux rues tortueuses, étroites et grimpantes.

Au sortir de Koubatieh, nous continuons à gravir des pentes roides et hérissées de rochers, où néanmoins nous rencontrons de distance en distance quelques vieux caroubiers.

A neuf heures trente minutes, nous passons à côté d'un énorme myrte ayant la beauté et la grandeur d'un térébinthe, et tout couvert de petits chiffons en guise d'*ex-voto*, à cause de la vénération dont il est l'objet.

MISILIA.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous laissons sur notre gauche, à deux kilomètres et demi de distance, vers l'est-sud-est, le village de *Misilia*, مسليا; il est assis sur les pentes septentrionales d'une colline plantée de superbes oliviers; au bas, s'étend une plaine fertile et bien cultivée.

DJERBA.

Descendant ensuite dans une jolie vallée, nous avons à notre droite, à dix heures cinq minutes, le petit village de *Djerba*, situé sur une colline voisine.

SANOUR, JADIS PROBABLEMENT BÉTHULIE.

A dix heures quarante minutes, nous faisons halte au pied de *Sanour*, سنور, que d'autres prononcent *Sannour*, سنّور. Ce village célèbre est situé sur le sommet d'une colline rocheuse, de forme à peu près circulaire, et qui s'élève comme par plusieurs étages successifs. Les pentes en sont roides et percées d'assez nombreuses citernes creusées dans le roc. Cette colline, complétement isolée de trois côtés, se rattache, vers l'ouest, au moyen d'une sorte de langue rocheuse, mais beaucoup plus basse que le plateau qui la

couronne, à une série d'autres hauteurs. Elle semble avoir été comme prédestinée, de tout temps, à servir d'assiette à une place forte. Une enceinte murée flanquée de tours en environnait autrefois le sommet; elle est aujourd'hui en partie renversée. Un grand nombre de maisons sont également à moitié démolies ou ont été relevées à la hâte. Celle du cheikh, auquel je vais rendre visite, est grande et ressemble à un petit fort. Elle avait été entièrement détruite en 1830 par une batterie de canons que Abdallah-Pacha avait réussi à établir sur une colline voisine, vers l'ouest, pour foudroyer de là les assiégés; depuis elle a été solidement rebâtie. La population actuelle de Sanour est d'un millier d'habitants, tout au plus. Les rues sont très-étroites et mal entretenues. Une petite mosquée y renferme une citerne probablement antique. On sait que cette place résista victorieusement pendant deux mois, en 1799, à tous les efforts de Djezzar-Pacha, qui chercha en vain à la réduire avec une armée de cinq mille hommes. Une trentaine d'années plus tard, si elle tomba au pouvoir d'Abdallah-Pacha, ce ne fut qu'au bout de quatre mois de siége et après des assauts répétés. Trois batteries établies, l'une à l'ouest, l'autre au sud et la troisième au nord, sur des hauteurs voisines, déterminèrent surtout la reddition de ce bourg fortifié. Le vainqueur le démantela alors et se vengea, en sapant ses murailles et ses tours, des pertes considérables qu'il avait subies pour le conquérir. Plusieurs habitants qui avaient assisté à ce siége et pris part à la défense de Sanour me montrent des boulets qui avaient été alors lancés contre cette place par l'ennemi.

Une opinion qui a pour elle maintenant d'assez nombreux adhérents fait de Sanour l'ancienne Béthulie, si fameuse par le siége qu'elle soutint contre Holopherne et par l'héroïque dévouement de Judith. Je n'ignore pas, à la vérité, que le livre connu sous ce nom est regardé comme apocryphe par de savants critiques. Il est difficile, en effet, d'intercaler dans le cours de l'histoire du peuple juif les événements qui y sont racontés. Ce livre soulève aussi plusieurs objections au point de vue géographique. Ce n'est point ici le lieu

de discuter cette question délicate. Je me contenterai seulement de dire que, si cet épisode est réellement historique, comme le veulent d'autres critiques également éclairés, et si la ville de Béthulie, qui n'est citée nulle part ailleurs dans l'antiquité, n'est point une place forte purement imaginaire, aucun autre site en Palestine ne paraît lui convenir mieux que celui de Sanour.

De divers passages du livre de Judith, il résulte, en effet, que Béthulie était située sur une montagne non loin de Dothaïm et de Belamon, et dans le voisinage aussi de la grande plaine d'Esdrelon; elle commandait les défilés qui, de cette plaine, donnaient accès dans la contrée montagneuse de la Samarie et, au delà, dans la Judée.

Voici ces divers passages, que j'emprunte à la version grecque, plus complète et plus précise que la transcription latine :

6. Καὶ ἔγραψεν Ἰωακὶμ ὁ ἱερεὺς ὁ μέγας, ὃς ἦν ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἐν Ἱερουσαλὴμ, τοῖς κατοικοῦσι Βετυλούα καὶ Βετομεσθαὶμ, ἥ ἐστιν ἀπέναντι Ἐσδρηλὼμ, κατὰ πρόσωπον τοῦ πεδίου τοῦ πλησίον Δωθαΐμ,

7. Λέγων διακατασχεῖν τὰς ἀναβάσεις τῆς ὀρεινῆς, ὅτι δι' αὐτῶν ἦν ἡ εἴσοδος εἰς τὴν Ἰουδαίαν[1].

« 6. Le grand prêtre Joakim, qui vivait alors à Jérusalem, écrivit aux habitants de Betyloua et de Betomesthæm, ville située devant Esdrelon, en face de la plaine voisine de Dothaïm,

« 7. Pour leur dire de s'emparer des gorges des montagnes par lesquelles on pouvait pénétrer dans la Judée. . . . »

Nous ne connaissons pas la position de Βετομεσθαίμ, dont l'emplacement n'a pas été retrouvé d'une manière certaine; mais Dothaïm est, sans aucun doute, Tell Douthan, situé à quelques kilomètres au nord de Sanour et à une heure de marche au sud de la plaine d'Esdrelon. L'armée d'Holopherne, après avoir traversé cette plaine, devait s'engager dans les défilés mentionnés au verset 7 et passer nécessairement au pied de la haute colline de Sanour, qui, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, n'a

[1] *Judith*, c. IV, v. 6 et 7.

pu manquer d'être fortifiée. Cette position très-importante au sud de Dothaïm et de la grande plaine d'Esdrelon, sur la route conduisant en Judée à travers la Samarie, répond donc très-bien à celle que le verset 6 assigne à Béthulie.

Dans un autre passage, nous lisons que Manassé, l'époux de Judith, étant mort pendant la moisson des orges, à la suite d'une insolation, fut enterré, auprès de ses pères, dans un champ situé entre Dothaïm et Belamon :

. . . . . ἐτελεύτησεν ἐν Βετυλούᾳ *τῇ πόλει αὐτοῦ, καὶ ἔθαψαν αὐτὸν μετὰ τῶν πατέρων αὐτοῦ ἐν τῷ ἀγρῷ τῷ ἀνάμεσον* Δωθαΐμ *καὶ* Βελαμών [1].

Dothaïm est incontestablement Tell Douthan; Belamon est, selon toute apparence, le Kharbet Bela'meh dont j'ai parlé plus haut. C'est donc entre Tell Douthan et le Kharbet Bela'meh que se trouvait le champ où Manassé fut enseveli dans le tombeau de ses pères. Or ces deux localités sont l'une et l'autre voisines de Sanour. Ce verset donc contribue également à justifier l'identification de Sanour avec Béthulie, qui, étant la patrie de Manassé, ne devait pas être très-éloignée du champ où il fut enterré. Une vallée s'étendait au pied de Béthulie, et, dans cette vallée, où campa l'armée d'Holopherne, étaient des sources dont il se hâta de s'emparer :

Καὶ παρενέβαλον ἐν τῷ αὐλῶνι πλησίον Βετυλούα *ἐπὶ τῆς πηγῆς, καὶ παρέτειναν εἰς εὖρος ἐπὶ* Δωθαΐμ *καὶ ἕως* Βελθὲμ, *καὶ εἰς μῆκος ἀπὸ* Βετυλούα *ἕως* Κυαμῶνος, *ἥ ἐστιν ἀπέναντι* Ἐσδρηλώμ [2].

«Ils (les Assyriens) établirent leur camp dans la vallée qui est voisine de Béthulie, près de la source, et ils s'étendirent en largeur vers Dothaïm et jusqu'à Belthem, et en longueur depuis Betyloua jusqu'à Cyamon, laquelle est située vis-à-vis d'Esdrelom.»

La ville de Belthem signalée ici me paraît être la même qui est appelée *Belamon* dans le passage précédent, et je l'identifie, par conséquent, avec le Kharbet Bela'meh. Dans le verset correspon-

[1] *Judith*, c. VIII, v. 3. — [2] *Ibid.* c. VII, v. 3.

dant du texte latin, elle est désignée, en effet, sous le nom de *Belma*, nom qui ne diffère que par la terminaison de celui de Belamon. A l'égard de Cyamon, j'ai déjà indiqué ailleurs avec quelle localité actuelle il est permis de l'identifier.

Καὶ ἐπεσκέψατο τὰς ἀναβάσεις τῆς πόλεως αὐτῶν, καὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων αὐτῶν ἐφώδευσεν, καὶ προκατελάβετο αὐτὰς, καὶ ἐπέστησεν αὐταῖς παρεμβολὰς ἀνδρῶν πολεμιστῶν, καὶ αὐτὸς ἀνέζευξεν ἐς τὸν λαὸν αὐτοῦ [1].

« Holopherne examina les montées qui conduisaient à leur ville (Béthulie), se saisit de leurs sources, y mit des postes pour les garder, et revint lui-même au milieu de son armée. »

Dans le verset latin qui répond à celui-ci il est question, en outre, d'un aqueduc coupé par Holopherne au sud de Béthulie, afin de priver la ville des eaux que cet aqueduc lui amenait :

Porro Holofernes, dum circuit per gyrum, reperit quod fons qui influebat aquæductum illorum a parte australi extra civitatem dirigeret : et incidi præcepit aquæductum illorum.

Au sud de Sanour, on ne remarque aucune trace d'un ancien aqueduc, mais seulement plusieurs puits antiques, dont l'un, m'a-t-on dit, déborde en hiver, tant la source est abondante.

Le texte grec, ainsi que nous l'avons vu, ne parle pas de cet aqueduc. Or ce texte est considéré par la plupart des critiques comme bien préférable au texte latin. Comme le texte original est depuis longtemps perdu, nous ne pouvons pas y recourir pour résoudre cette difficulté, qui tombe d'elle-même si l'on s'en tient à la version grecque.

Quant à la vallée où campa l'armée d'Holopherne, il est difficile de ne pas la reconnaître dans celle qui s'étend au nord, à l'est et au sud de Sanour.

Privés des sources qui coulaient au pied de la hauteur qu'ils occupaient dans la vallée en question, les habitants de Béthulie

[1] *Judith*, c. VII, v. 7.

furent réduits à l'eau de leurs citernes, qui commençait à leur manquer, lorsqu'ils furent sauvés par le courage de Judith.

En résumé, si l'on place Béthulie à Sanour, on se rend parfaitement compte du récit du livre de Judith, qui me semble inexplicable si on la transporte ailleurs.

Au moyen âge, on a quelquefois donné le nom de Béthulie à la montagne des Francs, jadis *Herodium*, actuellement Djebel Fradis; mais, comme on l'a déjà observé avant moi, cette montagne, située au sud de Jérusalem, ne s'adapte en aucune manière aux diverses circonstances mentionnées dans le livre de Judith, et desquelles il résulte que Béthulie était dans le voisinage de Dothaïm et de la plaine d'Esdrelon.

Pour la même raison, il ne faut pas la chercher au village de Beit-Oula, malgré l'identité des noms. Ce village, en effet, situé également en pleine Judée, au sud-ouest de Jérusalem, et dont on trouve la description, ainsi que de la montagne des Francs, dans mon ouvrage sur cette contrée[1], ne s'accorde pas davantage avec les détails topographiques renfermés dans le livre de Judith.

D'après une autre opinion, Safed, en Galilée, serait la patrie de cette héroïne. Mais cette hypothèse ne peut résister à un examen sérieux, lorsqu'on songe que Safed est très-éloigné au nord de la plaine d'Esdrelon, tandis que Béthulie devait être au sud de cette même plaine, dans le voisinage de Dothaïm et de Belamon.

Enfin, comme je l'ai déjà dit, l'opinion qui croit reconnaître dans les ruines de Beit-Elfa celles de Béthulie, dont le nom, par corruption, serait devenu Beit-Elfa, ne me semble pas plus soutenable. Car l'emplacement de Beit-Elfa n'a jamais été celui d'une place forte défendant un passage important, et dont une armée envahissante devait se rendre maîtresse pour pouvoir pénétrer impunément de la plaine d'Esdrelon dans le massif des monts de la Samarie et cheminer ensuite vers Jérusalem. Beit-Elfa est, en outre, à une distance trop grande de Dothaïm et de Belamon ou Belma pour

[1] *Description de la Judée*, t. III, p. 125-132, et p. 346-347.

convenir à la position de Béthulie, qui devait être beaucoup plus voisine de ces deux villes.

Toutes ces conjectures étant l'une après l'autre écartées, je ne vois plus que l'emplacement de Sanour qui puisse satisfaire les exigences de la critique et revendiquer à juste titre la gloire d'avoir été la patrie de Judith.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

MERDJ SANOUR. — OUALY KHEICH. — MEITELOUN. — TELL KHABAR. — SIRIS. — EL-DJEDEIDEH. — SIR. — KHARBET EL-KOUFEIR. — DJEBEL BEZEIK. — A'KABAH. — KHARBET SALHAB. — TEIASIR, JADIS ACHER. — THOUBAS, L'ANTIQUE THEBEZ.

MERDJ SANOUR.

Le 3 mai, à cinq heures dix minutes du matin, nous abandonnons Sanour pour nous diriger vers l'est. Nous cheminons à travers une vallée actuellement couverte de belles moissons de blé et qui, en hiver, à l'époque des grandes pluies, est quelquefois en partie submergée et forme un marais. On l'appelle *Merdj Sanour*, مرج سنور (prairie de Sanour).

OUALY KHEICH.

A cinq heures vingt minutes, nous laissons à notre droite, sur une colline très-élevée et aux flancs escarpés, un oualy connu sous le nom d'*Oualy Kheich*, ولى خيش. Ce sanctuaire en occupe le point culminant, et, à certains jours, il est le but d'un pieux pèlerinage de la part des villages voisins. On aperçoit de loin sa blanche koubbeh, qu'environne un fourré de broussailles.

MEITELOUN.

A cinq heures quarante-deux minutes, nous arrivons à *Meiteloun*, ميتلون, petit village sur une faible éminence. La maison du cheikh est assez bien bâtie. Quelques puits creusés dans le roc datent probablement de l'antiquité.

TELL KHABAR.

A huit minutes au nord de Meiteloun s'élève une colline isolée couverte de ruines. Avant de l'atteindre, je rencontre dans la plaine des débris d'habitations entièrement renversées. Parvenu au pied de la colline, j'observe les traces d'un mur d'enceinte qui l'environnait tout entière, et qui était construit avec de gros blocs assez mal équarris. En dedans de ce mur, les flancs du monticule jusqu'aux trois quarts de sa hauteur sont jonchés de matériaux, restes de petites maisons détruites; puis on distingue les arasements d'un second mur d'enceinte en blocs considérables et presque bruts. Ce mur enfermait plusieurs citernes pratiquées dans le roc, un certain nombre de constructions, bouleversées actuellement de fond en comble, et, sur le plateau supérieur, une tour longue de quinze pas sur douze de large, dont les fondations seules sont visibles. On donne à ces ruines le nom de *Kharbet Tell Khabar*, خربة تلّ خبار, ou de *Kharbet Tell Kheibar*, خربة تلّ خيبار, suivant d'autres.

SIRIS.

A six heures cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est-sud-est, puis vers l'est. La vallée que nous traversons continue à être bien cultivée en céréales, soit orge, soit blé.

A six heures quinze minutes, nous commençons à monter légèrement vers l'est.

A six heures vingt minutes, j'aperçois, à 900 mètres environ vers le sud, le petit village de *Siris*, سيريس, situé sur les dernières pentes septentrionales d'une colline, au milieu de belles plantations d'oliviers.

EL-DJEDEIDEH.

A six heures vingt-cinq minutes, après une ascension douce, mais continue, nous parvenons à *El-Djedeideh*, الجديدة. Les jardins

de ce village sont plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers. Il a dû succéder à une localité antique, car on y remarque de nombreux puits creusés dans le roc, et, parmi les matériaux qui ont servi à la construction des trente-cinq maisons environ dont il se compose, quelques pierres de taille suggèrent la même conclusion.

SIR.

A six heures trente minutes, nous descendons, vers le nord, dans une vallée.

A six heures trente-huit minutes, nous franchissons une petite colline, et, à six heures quarante-quatre minutes, nous redescendons dans une nouvelle vallée, qui n'est, comme la précédente, qu'un prolongement, vers l'est, de celle de Sanour. Notre direction est alors celle du nord-est.

A six heures cinquante minutes, nous montons légèrement vers le nord-nord-est.

A six heures cinquante-cinq minutes, la montée s'accentue davantage; le sol est couvert de chênes verts, qui ne s'élèvent pas au-dessus de simples buissons.

A sept heures vingt minutes, nous arrivons à *Sir*, سير, petit village sur une haute colline; de nombreuses citernes et un tombeau creusé dans le roc frappent mon attention et me prouvent que cette localité est d'origine antique. Les habitants, au nombre de 150 environ, possèdent une mosquée.

KHARBET EL-KOUFEIR.

A sept heures vingt-cinq minutes, nous descendons, vers le nord-est, dans une vallée, que nous traversons pour monter, bientôt après, vers l'est-nord-est, au milieu d'un fourré de lentisques et de chênes verts; çà et là aussi s'élèvent quelques autres chênes appartenant à l'espèce appelée *ballouth* par les Arabes.

A sept heures quarante minutes, nous parvenons sur un petit

plateau cultivé en orge, d'où, à huit heures, nous redescendons dans une vallée très-fertile et couverte de belles moissons de blé.

A huit heures dix minutes, nous atteignons un village arabe abandonné, appelé *Kharbet el-Koufeir*, خربة الكفير. Les maisons, en grande partie renversées, avaient été fort mal construites et attestent une origine arabe; mais les silos et surtout les citernes qu'elles renfermaient semblent dater de l'antiquité. Une petite mosquée y avait été bâtie avec des matériaux mieux taillés et plus considérables. Des touffes de mauves gigantesques y croissent de tous côtés au milieu des ruines.

DJEBEL BEZEIK.

A huit heures trente-deux minutes, nous prenons la direction du sud.

A huit heures quarante-quatre minutes, nous montons légèrement, laissant à notre gauche, vers l'est, le *Djebel Bezeik*, جبل بزيق. Au sud de cette montagne, serpente un oued, qui sert de sentier pour descendre dans le Rhôr.

A'KABAH.

A neuf heures six minutes, nous sommes à *A'kabah*, عقابة, village de 130 habitants, situé sur une colline dans les flancs de laquelle on observe un certain nombre de citernes antiques pratiquées dans le roc. Les maisons sont fort mal bâties; une petite mosquée en dehors et à l'est du village est couronnée d'une humble coupole.

KHARBET SALHAB.

A neuf heures huit minutes, nous redescendons vers le nord-est.

A neuf heures quinze minutes, nous traversons, vers l'est, une vallée; puis, au bout de cinq minutes, nous montons légèrement vers l'est-nord-est.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous parvenons au *Kharbet Salhab*, خربة سلحب, petite ville entièrement détruite, sur une colline dont les flancs rocheux sont percés de nombreuses citernes antiques. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui couvert de matériaux confus, restes d'habitations démolies, et disposés pour la plupart en tas circulaires autour de silos ou de magasins souterrains pratiqués dans le roc.

De là, on aperçoit la vallée du Jourdain.

Au nord s'élève le Djebel Bezeik, que j'ai mentionné tout à l'heure.

TEIASIR.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous abandonnons ces ruines pour descendre vers l'est-sud-est.

A dix heures dix minutes, nous cheminons dans une vallée cultivée en blé; elle est bordée, à gauche, de rochers dans les parois desquels on a creusé jadis plusieurs tombeaux, qui ont servi ensuite et servent encore de retraite à des troupeaux.

A dix heures trente minutes, après une ascension de cinq minutes, nous atteignons *Teiasir*, تياسير, village dont plusieurs maisons sont renversées; d'autres sont très-dégradées; un certain nombre de pierres de taille, engagées comme matériaux de construction dans la bâtisse de quelques-unes d'entre elles, indiquent que ce village a succédé à une ville antique, dont l'existence en cet endroit est, en outre, attestée par beaucoup de citernes creusées dans le roc, éparses çà et là, par les tombeaux que j'ai signalés dans la vallée voisine et par un très-beau mausolée qui se trouve à 250 mètres au sud de la colline de Teiasir.

Ce monument, de forme carrée, mesure extérieurement 9 mètres sur chaque face. Il a été construit avec de magnifiques blocs très-bien appareillés et agencés entre eux et reposant sans ciment les uns sur les autres. Tourné du nord au sud, il s'élève sur un soubassement au-dessus duquel sont placées, un peu en retraite, les assises inférieures de ce petit édifice. Quatre pilastres ornaient les trois

faces est, ouest et sud. Quant à la face nord, elle n'en avait que deux. Là, en effet, s'ouvre la baie, encore assez bien conservée, qui donne accès dans la chambre intérieure. Cette baie consiste en deux pieds-droits formés de beaux blocs superposés horizontalement et couronnés d'un superbe linteau monolithe, décoré de moulures à crossettes, moulures qui descendent également le long des pieds-droits. La hauteur de cette baie est de $1^{m},50$, et sa largeur de 1 mètre. Elle devait être jadis fermée par une porte monolithe, aujourd'hui enlevée, et qui tournait sur un seuil en pierre. Après l'avoir franchie, on pénètre, par une sorte de petit vestibule, dans une chambre qui, sous trois niches, devait contenir probablement trois sarcophages, aujourd'hui disparus. Toute la partie supérieure de cette chambre est détruite; elle était, selon toute apparence, voûtée intérieurement et surmontée extérieurement d'une terrasse plate. A une faible distance de ce monument, je remarque, près de deux citernes antiques creusées dans le roc, plusieurs beaux blocs sculptés, ornés d'entrelacs et de rosaces, mais malheureusement très-dégradés par le temps et surtout par les hommes; ils proviennent évidemment du mausolée, qui était, sans aucun doute, celui d'une famille très-considérable.

Quant à la ville dont Teiasir n'est plus qu'un misérable reste, elle paraît être l'ancienne Acher, en hébreu אָשֵׁר, en grec Ἀσήρ, en latin *Aser*, mentionnée dans l'*Onomasticon* comme étant à quinze milles de Neapolis, sur la route conduisant à Scythopolis, et comme appartenant à la demi-tribu de Manassé :

Ἀσὴρ, πόλις Φυλῆς Μανασσῆ, καὶ νῦν ἐστὶν οὕτως καλουμένη κώμη κατιόντων ἀπὸ Νέας πόλεως ἐπὶ Σκυθόπολιν, ἐν πεντεκαιδεκάτῳ σημείῳ πρὸς αὐτῇ τῇ λεωφόρῳ.

« Aser, ville de la tribu de Manassé; il existe encore maintenant un village de ce nom, que l'on rencontre près de la grande route, quand on descend de Neapolis à Scythopolis, au quinzième mille de la première de ces villes. »

Or Teiasir, qui reproduit fidèlement dans ses deux dernières syllabes la dénomination antique Ἀσήρ, est précisément à quinze

milles de Naplouse, jadis Neapolis, sur la route conduisant à Beisan, la Scythopolis d'autrefois.

Cette identification est donc incontestable; il n'est, du reste, question nulle part de cette ville dans la Bible. Remarquons seulement qu'elle portait le même nom que la tribu d'Aser, bien qu'elle fît partie de celle de Manassé.

THOUBAS, L'ANTIQUE THEBEZ.

A onze heures trente-sept minutes, nous nous remettons en marche dans la direction du sud. De distance en distance, j'observe les traces d'une voie antique; c'est celle dont il est question, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, comme menant de Neapolis à Scythopolis. N'étant plus entretenue, sans doute, depuis de longs siècles, elle est actuellement très-dégradée.

A onze heures cinquante minutes, nous montons vers le sud-ouest.

A midi quinze minutes, nous atteignons *Thoubas*, طوباس, où nous dressons nos tentes sous un bouquet de vieux oliviers.

Ce bourg assez important, de 2,500 âmes environ, est situé sur les pentes et sur le sommet d'une colline dont les flancs sont percés de nombreuses citernes, les unes servant encore maintenant aux besoins des habitants, les autres à moitié comblées et hors d'usage. Thoubas est divisé en trois quartiers différents, chacun sous la juridiction d'un cheikh particulier. Beaucoup de maisons renversées n'ont pas été rétablies depuis le tremblement de terre de 1837, qui a fait dans ce bourg un certain nombre de victimes et détruit la moitié des habitations. La mosquée où ils célébraient autrefois les cérémonies de leur culte est encore en ruine depuis cette époque. Plusieurs centaines d'habitants vivent sous terre dans des caveaux creusés dans le roc, et qui remontent très-certainement à la plus haute antiquité. Je visite quelques-uns de ces caveaux, où de nombreuses familles sont entassées.

En dehors du bourg, j'examine aussi d'antiques tombeaux creusés

dans les flancs de collines voisines. On en trouve de tous côtés, mais tous violés, quelques-uns bouchés, d'autres ayant leur entrée très-agrandie, afin de pouvoir servir d'asile à des chèvres, à des moutons et même à des bœufs. Les habitants de Thoubas, en effet, ont des troupeaux considérables, que, pendant l'été, ils mènent paître le long des sources qui coulent dans les vallées voisines du Rhôr.

Par sa position et par son nom, Thoubas est incontestablement l'ancienne *Thebez*, en hébreu תֵּבֵץ, en grec Θήβης, en latin *Thebes*, ville mentionnée dans le livre des Juges, à propos de la mort d'Abimélech. Celui-ci, étant venu attaquer la ville de Thebez, les habitants, hommes et femmes, se réfugièrent dans une tour élevée qui était située au milieu de leur cité, et, de là, ils résistaient aux efforts de leur adversaire. Abimélech s'apprêtait à mettre le feu à la porte de cette tour pour y pénétrer de force ou y faire périr ses ennemis par les flammes, lorsque, ayant été blessé très-grièvement à la tête par un fragment de meule qu'une femme lui avait jeté du sommet de la tour, il ordonna à son écuyer de le percer de son glaive, pour que l'on ne dît pas qu'il avait été tué de la main d'une femme.

50. Abimelech inde proficiscens venit ad oppidum Thebes, quod circumdans obsidebat exercitu.

51. Erat autem turris excelsa in media civitate, ad quam confugerant simul viri ac mulieres, et omnes principes civitatis, clausa firmissime janua, et super turris tectum stantes per propugnacula.

52. Accedensque Abimelech juxta turrim, pugnabat fortiter; et appropinquans ostio, ignem supponere nitebatur.

53. Et ecce una mulier, fragmen molæ desuper jaciens, illisit capiti Abimelech, et confregit cerebrum ejus.

54. Qui vocavit cito armigerum suum, et ait ad eum : Evagina gladium tuum, et percute me; ne forte dicatur quod a femina interfectus sim. Qui, jussa perficiens, interfecit eum[1].

Il n'est plus ensuite question, dans la Bible, de Thebez, qui est seulement citée comme un simple village à l'époque d'Eusèbe :

[1] *Juges*, c. IX, v. 50-54.

Θήβης, πόλις ἔνθα πολεμοῦντος Ἀβιμέλεχ ἀπὸ τοῦ πύργου γύνη κλάσμα μύλου ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ ἔρριψεν. Ἔστιν ἐν ὁρίοις Νεαπόλεως. Θήβης ἔστι νῦν λεγομένη κώμη ὡς ἐπὶ Σκυθόπολιν ἀπιόντων ἐπὶ τὸ τρισκαιδέκατον σημεῖον.

« Thebes, ville qu'attaqua Abimélech, qui fut atteint à la tête d'un fragment de meule lancé par une femme du haut de la tour. Elle se trouve sur les confins de Neapolis. Il existe encore aujourd'hui un village de ce nom sur la route conduisant à Scythopolis, au treizième mille de Neapolis. »

Cette indication très-précise ne nous laisse aucun doute sur l'identité de Thoubas avec la ville de Thebez ou Thebes mentionnée dans la Bible et, plus tard, dans l'*Onomasticon;* non-seulement, en effet, les deux noms sont les mêmes, mais encore Thoubas est précisément à 13 milles de Naplouse, l'ancienne Neapolis, sur la route conduisant à Scythopolis, actuellement Beisan.

CHAPITRE VINGTIÈME.

KHARBET YARZEH. — KHARBET SINIA. — KHARBET A'ÏNOUN. — KHARBET EL-FERA'A. — KHARBET FAROUA'H.

KHARBET YARZEH.

Le 4 mai, à quatre heures cinquante minutes du matin, je reviens sur mes pas, ayant appris de l'un des cheikhs de Thoubas que j'avais laissé derrière moi des ruines considérables, appelées *Kharbet Yarzeh.*

Notre direction est celle du nord-nord-est.

A cinq heures vingt minutes, nous avons Teiasir à notre droite, au delà d'une vallée parsemée d'oliviers et cultivée en blé.

A cinq heures quarante minutes, nous apercevons le Kala't el-Maleh sur la montagne que couronnent les ruines de ce château fort, et, plus loin vers l'est, la grande vallée du Rhôr.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous marchons presque directement vers le nord, entre le Djebel Bezeik, à notre gauche, et une autre montagne moins élevée, à notre droite.

A six heures, nous montons vers l'ouest-nord-ouest.

A six heures cinq minutes, nous parvenons au *Kharbet Yarzeh*, خربة يارزة. Ce sont les ruines d'une ville assez étendue sur un plateau environné de ravins, à l'est du mont Bezeik. L'emplacement qu'elle occupait sur le sommet et sur les pentes de ce plateau est aujourd'hui en grande partie livré à la culture; ailleurs croissent de hautes herbes et des broussailles. Deux vieux et magnifiques térébinthes ont pris racine au milieu de maisons renversées. D'innombrables matériaux jonchent partout le sol; mais comme il a été souvent bouleversé par la charrue et que, au moment où je visitai ce kharbet, il était presque partout couvert de superbes mois-

sons, je ne pus guère me rendre compte des débris encore subsistants de cette antique cité. Les restes d'une petite mosquée, voûtée intérieurement en plein cintre et surmontée au dehors d'une terrasse plate, prouvent que la destruction de cette ville est postérieure à l'occupation musulmane. Comme vestiges incontestables de l'antiquité, il subsiste de nombreuses citernes, des magasins souterrains, des carrières et des tombeaux pratiqués dans le roc.

Je ne trouve ni dans la Bible, ni dans Josèphe, ni dans l'*Onomasticon*, aucun nom de ville qui ait le moindre rapport avec celui de Yarzeh; ce nom, néanmoins, porte un cachet qui me semble tout à fait antique et reproduit peut-être assez fidèlement celui que les Kananéens ou les Hébreux avaient donné à cette localité.

KHARBET SINIA.

A six heures trente-cinq minutes, nous redescendons vers le sud.

A sept heures quinze minutes, nous repassons devant Teiasir, que nous laissons à notre gauche.

A sept heures quarante minutes, nous prenons la direction de l'est-sud-est, puis de l'est, en cheminant péniblement à travers des champs nouvellement labourés.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Kharbet Sinia*, خربة سينيا, restes d'un ancien village sur un monticule rocheux; il est entièrement détruit, à part de nombreuses citernes et caves antiques pratiquées dans le roc, autour desquelles on remarque des amas circulaires de pierres provenant de maisons renversées et disposées ainsi, à une époque postérieure, par les pâtres arabes qui mènent paître leurs troupeaux au milieu de ces ruines et se servent de ces caves et de ces petits enclos comme d'étables.

Directement à l'ouest de ce kharbet s'élève Thoubas, dont j'ai parlé précédemment.

KHARBET A'ÏNOUN.

A huit heures dix minutes, nous quittons Kharbet Sinia pour monter légèrement vers l'est.

A huit heures quinze minutes, notre direction est celle de l'est-sud-est. La montée devient plus roide, et, à huit heures vingt-cinq minutes, nous atteignons, non sans peine, en gravissant des pentes escarpées, le sommet de la colline que couronne le *Kharbet A'ïnoun*, خربة عينون. Là s'élevait autrefois un gros village ou une petite ville, bouleversée de fond en comble. On y rencontre un grand nombre de citernes creusées dans le roc; la plupart sont comblées par des amas de matériaux provenant de maisons démolies. Un petit bordj, d'apparence musulmane et construit avec des pierres de moyenne grandeur tirées des ruines de l'ancienne ville, prouve qu'elle n'a cessé d'être habitée qu'après l'invasion arabe. Près de là s'élève un vieux térébinthe, autour duquel devaient s'assembler autrefois les habitants du village qui avait remplacé l'antique cité.

Celle-ci n'est mentionnée nulle part. Il ne faut pas la confondre, malgré la ressemblance des noms, avec la localité appelée, dans l'Évangile, *Ænnon*, où saint Jean-Baptiste a administré le baptême.

Erat autem et Joannes baptizans in Ænnon, juxta Salim : quia aquæ multæ erant illic, et veniebant et baptizabantur[1].

Nous savons par l'*Onomasticon* que cette Ænnon, en grec Αἰνών, qui tirait évidemment sa dénomination des sources abondantes qui y coulaient, était à huit milles au sud de Scythopolis, non loin de Salim et des bords du Jourdain :

Αἰνὼν, ἐγγὺς τοῦ Σαλεὶμ, ἔνθα ἐβάπτισεν Ἰωάννης, ὡς ἐν τῷ κατὰ Ἰωάννην εὐαγγελίῳ. Καὶ δείκνυται εἰς ἔτι νῦν ὁ τόπος ἀπὸ η' σημείων Σκυθοπόλεως πρὸς νότον πλησίον Σαλεὶμ καὶ τοῦ Ἰορδάνου.

Le Kharbet A'ïnoun est a 18 milles au sud-ouest de Beisan, l'ancienne Scythopolis, et à 13 milles du Jourdain; en outre, cette localité ne renferme aucune source, mais seulement de nombreuses citernes. Il n'y a donc pas moyen de voir dans A'ïnoun l'Ænnon de l'Évangile de saint Jean.

Des hauteurs d'A'ïnoun, le regard plonge, à l'est, dans la vallée du Rhôr; à l'ouest, on distingue parfaitement Thoubas, dont on est très-rapproché, et, au sud, Tamoun, village également voisin.

[1] *Saint Jean*, c. III, v. 23.

KHARBET EL-FERA'A.

A huit heures quarante-huit minutes, nous descendons d'A'ïnoun vers le sud-sud-est par un sentier extrêmement rapide, entrecoupé de rochers.

A neuf heures, nous atteignons la vallée, et nous suivons, vers l'ouest-sud-ouest, un oued resserré entre des collines rocheuses.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous marchons vers le sud-sud-ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous faisons halte un instant près du *Ras el-A'ïn Fera'a.* J'ai déjà décrit ailleurs les ruines étendues qui avoisinent cette source abondante, sous le nom de *Kharbet el-Fera'a,* tant celles qui couvrent la colline dite *Bordj el-Fera'a,* que celles qui couronnent le sommet et sont éparses sur les flancs du *Tell el-Fera'a.* Là s'élevait jadis une petite ville, qui m'a paru être l'E'n-Tappouah, mentionnée dans la Bible comme se trouvant sur la limite de Manassé et d'Éphraïm.

KHARBET FAROUA'H.

A dix heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-sud-ouest.

A dix heures trente-huit minutes, nous franchissons l'*Oued ed-Deleim,* واد الدليم; il est bordé de lauriers-roses et ses rives sont assiégées de nombreux troupeaux, de même que celles de l'Oued el-Fera'a. C'est l'un des affluents de ce dernier oued, auquel il apporte le tribut de ses eaux.

Nous traversons bientôt, vers le sud, par une montée assez douce, de riantes collines, les unes toutes dorées par de belles moissons déjà à peu près mûres, les autres couvertes d'herbes et de fleurs.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous passons près de nombreuses cavernes pratiquées dans le roc; elles sont habitées par des bergers, qui y rassemblent la nuit leurs troupeaux.

A onze heures trente-cinq minutes, je remarque les restes de deux tours de défense, appelées l'une et l'autre *Bordj el-A'sfer*, برج العصفر. Elles protégeaient la route, qui est ici resserrée entre un ravin très-profond à l'est et des montagnes escarpées à l'ouest.

A onze heures quarante minutes, nous dressons nos tentes au fond d'une vallée appelée *Oued el-Bidan*, واد البيدان; elle est, en certains endroits, très-encaissée, et comme des sources abondantes y coulent et y forment, à différents étages, plusieurs ruisseaux, on y a établi quelques moulins; en outre, le long de ces ruisseaux, canalisés à dessein, croissent des grenadiers, des jujubiers et des figuiers. Au-dessus de l'oued, vers l'ouest, s'étendent, sur un petit plateau ondulé environné de ravins, des ruines appelées *Kharbet Faroua'h*, خربة فروعة. Ce sont celles d'une petite ville, qui avait dû sa création aux excellentes sources de l'Oued Bidan. Quelques colonnes monolithes éparses au milieu des ruines appartiennent probablement, soit à un ancien temple, soit à une synagogue, dont de faibles vestiges seuls sont apparents. Entourée de plusieurs côtés par les replis de l'oued, elle était, au sud, adossée aux flancs escarpés et rocheux du *Djebel Belan*, جبل بلان, montagne élevée sur le sommet de laquelle on aperçoit une petite koubbeh; celle-ci renferme la dépouille de *Neby Belan*, نبى بلان, qui lui a donné son nom et qui est vénéré dans le pays comme l'un des compagnons du Prophète.

De là, nous redescendons au lieu de notre campement dans un jardin planté de grenadiers. A deux heures, la chaleur est très-intense; elle monte, sous ma tente, à 39 degrés centigrades.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

THALLOUZA, JADIS PROBABLEMENT THIRZA. — A'SIREH. — KHARBET ECH-CHOUF. — RETOUR À NOTRE CAMPEMENT DE L'OUED BIDAN.

THALLOUZA, JADIS THIRZA.

Le 5 mai, à cinq heures dix minutes du matin, je pars avec un guide pour aller visiter Thallouza. Nous suivons d'abord, dans la direction du nord-nord-ouest, l'Oued el-Bidan, le long de sa rive gauche.

Chemin faisant, nous rencontrons plusieurs anciennes cavernes pratiquées dans le roc et qui servent actuellement d'étables.

A cinq heures vingt minutes, nous montons vers l'ouest en gravissant un sentier encombré de pierres glissantes, qui fatiguent beaucoup le pied de nos chevaux. Les montagnes que nous traversons sont âpres, mais néanmoins cultivées en céréales, partout où la charrue a pu passer; çà et là aussi paraissent des bouquets d'oliviers.

A cinq heures quarante-huit minutes, nous parvenons sur un plateau élevé; toutefois, nous continuons toujours à monter.

A six heures dix minutes, nous marchons vers le sud, et, à six heures quinze minutes, nous arrivons à *Thallouza*, طلّوزة, gros village d'environ 1,000 à 1,200 habitants, sur un point culminant, d'où l'on aperçoit un certain nombre de localités. Je distingue, entre autres, à cinq ou six kilomètres de distance au nord-ouest, le village de *Yasid*, ياصيد, sur le haut d'une montagne, et, plus loin, à l'ouest-nord-ouest, sur un autre sommet, la koubbeh de *Neby Bayazid*, نبى بيازيد. Beaucoup de maisons de Thallouza sont détruites ou à moitié renversées. Les habitants s'approvisionnent d'eau à des citernes antiques; car ils ne possèdent aucune source, et, pendant

l'été, faute de pâturages assez abondants et surtout faute de sources, ils sont contraints de conduire leurs troupeaux dans les vallées voisines du Rhôr.

Il est admis généralement que Thallouza est l'antique Thirza, en hébreu תִּרְצָה, en grec Θηρσᾶ, Θερσᾶ, Θερσείλα, Θερσίλα, en latin *Thersa;* la dénomination arabe, en effet, peut être regardée comme une simple altération de la dénomination hébraïque ou plutôt kananéenne par la permutation du *rech* en *lam.*

Au nombre des trente et un rois kananéens qui furent subjugués par Josué, la Bible cite celui de Thirza, dans la Vulgate Thersa :

7. Hi sunt reges terræ quos percussit Josue et filii Israel trans Jordanem ad occidentalem plagam.

24. Rex Thersa unus : omnes reges triginta unus[1].

La beauté de cette ville était, à ce qu'il semble, autrefois proverbiale; car Salomon lui compare l'amante du Cantique des cantiques :

Mon amie, tu es belle comme Thirza, agréable comme Jérusalem, redoutable comme les armées qui marchent enseignes déployées[2].

Je ferai remarquer que c'est ici la traduction littérale, et aujourd'hui la plus accréditée, du texte hébreu; car, dans la version des Septante et de la Vulgate, le mot Thirza n'est pas, dans ce verset, traduit comme un nom propre de ville.

Après la séparation des dix tribus, Thirza devint la capitale du roi de Samarie et la résidence de Jéroboam :

Surrexit itaque uxor Jeroboam, et abiit et venit in Thersa : cumque illa ingrederetur limen domus, puer mortuus est[3].

Baasa, successeur de Jéroboam, continua à résider à Thirza, où il mourut et fut enterré :

Anno tertio Asa regis Juda, regnavit Baasa filius Ahiæ super omnem Israel, in Thersa, viginti quatuor annis[4].

[1] *Josué,* c. XII, v. 7 et 24.
[2] *Cantique des cantiques,* c. VI, v. 4.
[3] *Rois,* l. III, c. XIV, v. 17.
[4] *Ibid.* l. III, c. XV, v. 33.

Dormivit ergo Baasa cum patribus suis, sepultusque est in Thersa[1].....

Son fils Éla le remplaça sur le trône, et, après avoir régné à Thirza pendant deux ans, il y fut dépouillé à la fois de la couronne et de la vie par l'un de ses officiers, nommé Zambri :

8. Anno vigesimo sexto Asa regis Juda, regnavit Ela filius Baasa super Israel in Thersa duobus annis.

9. Et rebellavit contra eum servus suus Zambri, dux mediæ partis equitum : erat autem Ela in Thersa bibens et temulentus in domo Arsa præfecti Thersa.

10. Irruens ergo Zambri percussit et occidit eum anno vigesimo septimo Asa regis Juda, et regnavit pro eo[2].

Zambri, une fois assis sur le trône d'Éla, commença par exterminer entièrement la maison de Baasa; mais, à peine avait-il commencé à régner, qu'il fut assiégé dans Thirza par Amri, élu roi d'Israël. Voyant que la ville allait tomber au pouvoir d'Amri, il mit le feu au palais royal et s'ensevelit lui-même sous les ruines fumantes de cet édifice :

16. Cumque audisset rebellasse Zambri, et occidisse regem, fecit sibi regem omnis Israel Amri, qui erat princeps militiæ super Israel in die illa in castris.

17. Ascendit ergo Amri et omnis Israel cum eo de Gebbethon, et obsidebant Thersa.

18. Videns autem Zambri quod expugnanda esset civitas, ingressus est palatium, et succendit se cum domo regia; et mortuus est[3].

Amri régna à son tour six ans à Thirza; puis, ayant fondé la ville de Samarie, il y transporta le siége de son autorité et y fixa sa nouvelle résidence :

23. Anno trigesimo primo Asa regis Juda, regnavit Amri super Israel duodecim annis; in Thersa regnavit sex annis.

24. Emitque montem Samariæ a Somer duobus talentis argenti, et ædificavit eum, et vocavit nomen civitatis, quam exstruxerat, nomine Somer domini montis, Samariam[4].

Thirza retomba dès lors dans l'obscurité; plus tard, néanmoins,

[1] *Rois*, l. III, c. XVI, v. 6.
[2] *Ibid.* c. XVI, v. 8-10.
[3] *Rois*, l. III, c. XVI, v. 16-18.
[4] *Ibid.* v. 23 et 24.

elle reparaît un instant dans l'histoire, lors de la conjuration de Manahem, qui partit, dit la Bible, de cette ville pour s'emparer de Samarie et usurper le sceptre de Sellum :

13. Sellum filius Jabes regnavit trigesimo nono anno Azariæ regis Juda; regnavit autem uno mense in Samaria.

14. Et ascendit Manahem filius Gadi de Thersa; venitque in Samariam, et percussit Sellum filium Jabes in Samaria, et interfecit eum, regnavitque pro eo[1].

Au moyen âge, Thirza était encore connue sous son nom antique; car nous lisons ce passage dans le moine Burchard, qui visita la Palestine en 1283 :

De Samaria quatuor leucis contra orientem sita est Thersa civitas, in monte alto; in qua reges Israel, ante constructionem Samarie, aliquanto tempore regnaverunt. Et erat in sorte Manasse[2].

Ce renseignement fourni par Burchard est très-précieux, car il nous indique que Thersa, en hébreu Thirza, était à l'est de la ville de Samarie, sur une montagne; or Thallouza est précisément à l'est de Sebasthieh, l'antique Samarie, sur une colline fort élevée; seulement la distance de quatre lieues marquée ici comme séparant Thersa de Samarie est trop grande, si on la compare à celle qui existe entre Sebasthieh et Thallouza; cette dernière, en effet, est tout au plus de trois heures de marche ou de trois lieues.

A'SIREH.

A six heures trente minutes, nous descendons, vers l'ouest-sud-ouest, de la hauteur de Thallouza, par une pente très-rapide.

A six heures trente-cinq minutes, nous traversons une vallée fertile couverte de blés, puis des collines parsemées de beaux oliviers.

A sept heures, nous gravissons, vers le sud, un sentier assez roide qui serpente au milieu des rochers.

[1] *Rois*, l. IV, c. xv, v. 13 et 14. — [2] Burchardus de Monte Sion, *Descriptio Terræ sanctæ*, p. 54, édit. Laurent.

A sept heures dix minutes, nous parvenons sur un plateau cultivé avec soin, quoique très-pierreux.

A sept heures trente-deux minutes, nous arrivons, après une nouvelle montée, à *A'sireh*, عصيرة, village considérable, dont les habitants passent pour industrieux. Leurs maisons, dans tous les cas, sont mieux bâties que dans beaucoup d'autres endroits de la Palestine. Autour du village, on observe quelques jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de légumes.

KHARBET ECH-CHOUF.

A sept heures quarante minutes, nous redescendons vers le nord-est, en passant près de deux citernes antiques.

A sept heures cinquante minutes, notre direction devient celle de l'est-nord-est.

A huit heures cinq minutes, quelques ruines peu importantes, sur un monticule, me sont désignées sous le nom de *Kharbet ech-Chouf*, خربة الشوف. Deux anciennes citernes pratiquées dans le roc y sont presque entièrement comblées.

A huit heures quinze minutes, nous descendons vers l'est par une pente très-difficile et taillée souvent en escalier, où nos chevaux glissent à chaque pas, bien que nous les tenions par la bride.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous atteignons le fond d'un ravin très-encaissé, dont nous suivons, en cheminant dans le lit desséché d'un torrent, les nombreux replis.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous regagnons, dans l'Oued el-Bidan, notre campement de la veille.

A six heures du soir, je parcours jusqu'à la nuit les riants jardins qui couvrent les berges et le fond de l'oued. Les divers ruisseaux qui y coulent et les fertilisent aboutissent, vers l'est, à l'Oued el-Fera'a.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

DÉPART DES VERGERS DE L'OUED EL-BIDAN. — KHARBET A'SKER. — TOMBEAU DE JOSEPH. — PUITS DE JACOB. — RAS EL-A'ÏN BALATHAH. — A'ÏN DAFNEH. — AOULIET EL-A'MOUD. — ENFONCEMENT DEMI-CIRCULAIRE DU GARIZIM ET DE L'E'BAL. — ARRIVÉE À NAPLOUSE.

DÉPART DES VERGERS DE L'OUED EL-BIDAN.

Le 6 mai, à cinq heures vingt-sept minutes du matin, nous quittons les vergers de l'Oued el-Bidan, où nous avions établi notre campement depuis deux jours, pour prendre la direction du sud-ouest.

Nous côtoyons, sur la rive gauche, cet oued, dont le ravin devient de plus en plus profond, à mesure que nous nous élevons nous-mêmes davantage.

Au delà de l'oued, à l'est, se dresse la masse imposante et singulièrement abrupte du Djebel Neby Belan; à notre droite, à l'ouest, nous longeons une montagne dont les pentes sont plus douces et cultivées en céréales là où la charrue a pu passer.

A six heures cinq minutes, le sentier que nous gravissons devient tellement étroit que l'on peut à peine y marcher deux de front; il est, par intervalle, pratiqué dans le roc en forme d'escalier. C'est comme une gorge extrêmement resserrée, où il serait facile à une poignée d'hommes bien déterminés d'arrêter toute une armée.

A six heures trente-deux minutes, je remarque quelques traces d'une voie antique. Nous commençons à côtoyer, à notre droite, les flancs occidentaux de l'E'bal. Ils sont cultivés en blé sur certains points; puis, à un étage plus élevé de la montagne, ils se hé-

rissent de gros quartiers de roc, soit nus et offrant un aspect sévère, soit revêtus çà et là d'herbes et de broussailles.

KHARBET A'SKER.

A six heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Kharbet A'sker*, خربة عسكر. Là existait jadis un village, aujourd'hui presque entièrement renversé, au pied sud-est de l'E'bal; deux ou trois maisons sont seules en ce moment habitées, près d'un oualy connu sous le nom d'*Oualy A'sker*. Une belle source y coule dans un birket maçonné et encore enduit intérieurement d'un assez bon ciment, puis elle se répand, par différentes rigoles, dans plusieurs jardins. On descend à cette source, dite *A'în A'sker*, par un escalier en pierre de dix marches, au bas duquel on se trouve à l'entrée d'un petit canal souterrain voûté en plein cintre, large d'un mètre et haut de deux et demi. Il est construit avec des pierres de dimension moyenne, mais très-régulières, et pavé de superbes dalles juxtaposées avec soin et creusées dans leur partie centrale de manière à constituer un petit conduit par où l'eau s'écoule. Celle-ci est fraîche, abondante et remplie de petits poissons. L'entrée de ce souterrain était fermée autrefois par une porte monolithe, gisante actuellement près du birket, dont l'une des faces est ornée de moulures représentant un losange encadré dans un rectangle. Elle offre, de même que ce canal, tous les caractères d'un travail antique.

Quelques critiques établissent un rapprochement entre le nom de cet ancien village et celui de la ville de Sichar mentionnée dans l'Évangile de saint Jean :

5. Venit ergo (Jesus) in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo.

6. Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo, fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta[1].

Le Pèlerin de Bordeaux distingue Neapolis, Sechim et Sechar :

Civitas Neapoli. Ibi est mons Agazaren (Garizim) . . . . Inde ad pedem mon-

[1] *Saint Jean*, c. IV, v. 5 et 6.

tis ipsius, locus est cui nomen est Sechim (Sichem). Ibi positum est monumentum ubi positus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus. Inde rapta est Dina filia Jacob a filiis Amorræorum. Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, unde descendit mulier Samaritana ad eumdem locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo aqua (*sic*) impleret, et Dominus Noster Jesus Christus cum ea locutus est. Ubi sunt arbores platani, quas plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.

Cet endroit, appelé Sechar par le Pèlerin de Bordeaux et éloigné de mille pas de Sechim, l'ancienne Sichem, différente elle-même de Neapolis, située un peu plus à l'ouest, répond, en effet, assez bien à l'emplacement du Kharbet A'sker, dont la dénomination, sauf la première lettre, qui est un *aïn*, offre une grande ressemblance avec celle de Sechar, Sichar ou Sychar. Mais, d'un autre côté, comme je le montrerai plus tard, l'opinion qui semble la plus vraisemblable identifie Sichar avec Sichem, Sichar n'ayant été qu'un sobriquet donné à cette ville.

En outre, l'évangéliste saint Jean fait de Sichar une ville :

Venit ergo in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar.

Or le Kharbet A'sker n'a jamais été, selon toute apparence, qu'un simple village et non point une ville.

En troisième lieu, la présence dans le mot arabe *A'sker*, عسكر, de la lettre *aïn*, lettre de sa nature très-tenace et que l'on devrait retrouver dans le nom antique, si la dénomination moderne en était la reproduction, ne permet guère d'identifier ces deux noms.

TOMBEAU DE JOSEPH.

A sept heures quinze minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-sud-ouest, en descendant légèrement et en foulant les vestiges d'un pavé antique.

A sept heures vingt-cinq minutes, je remarque dans un champ une colonne monolithe en granit gris gisante à terre; elle provient probablement des ruines de l'église construite autrefois autour du

puits de Jacob; près de là, j'aperçois également un beau fragment en granit rose.

A sept heures trente minutes, nous parvenons au *Kaber Yousef*, قبر يوسف, ou *Tombeau de Joseph*. On le désigne pareillement sous le nom de *Oualy Neby Yousef*, ولى نبى يوسف (chapelle mortuaire du prophète Joseph). Ce tombeau, construit en forme de dos d'âne et blanchi à la chaux, est placé obliquement dans le sens de la diagonale au milieu d'une petite enceinte rectangulaire découverte, qui est orientée du nord au sud, et qui se termine, de ce côté, par un mihrab dont la niche renferme un grand nombre de noms, tracés à la hâte par les pèlerins juifs qui viennent visiter ce monument. Au-dessus de cette niche, on remarque, en outre, une inscription en caractères hébraïques. Aux deux extrémités du tombeau est une petite colonne tronquée enduite de chaux, comme le monument tout entier, et dont la partie supérieure a été creusée, pour que l'on puisse y brûler de l'encens et d'autres parfums. A l'un des angles de l'oualy s'élève une vigne qui en tapisse les parois de ce côté.

Que faut-il penser de ce sanctuaire? Il a été sans doute plusieurs fois rebâti, et, dans sa forme actuelle, il ne présente aucun caractère antique. Il en est de même du sarcophage qui, dit-on, renferme les cendres du fils de Jacob. Cette tombe ressemble à celles que les musulmans élèvent en l'honneur de leurs santons et n'est certainement pas judaïque. Mais la place qu'elle occupe recouvre peut-être le caveau funéraire où avaient été déposés les ossements de Joseph.

Nous lisons, en effet, dans la Bible, que les restes de ce patriarche furent rapportés d'Égypte par les Israélites et ensevelis à Sichem, dans le champ acheté jadis par Jacob et laissé en héritage aux fils de Joseph :

Ossa quoque Joseph quæ tulerant filii Israel de Ægypto sepelierunt in Sichem, in parte agri quem emerat Jacob a filiis Hemor, patris Sichem, centum novellis ovibus, et fuit in possessionem filiorum Joseph [1].

[1] *Josué*, c. XXIV, v. 32.

Le voisinage du puits de Jacob, dont l'authenticité ne peut guère être révoquée en doute, prouve, je crois, d'une manière très-plausible que l'oualy en question est situé, selon toute apparence, dans le champ même acheté par ce patriarche. La tradition d'une pareille sépulture a dû se conserver fidèlement parmi les Juifs et par ceux-ci être transmise aux Samaritains, qui, bien que d'origine étrangère, trouvaient souvent utile à leur cause de se faire passer pour descendants des fils de Joseph.

Le Pèlerin de Bordeaux et Eusèbe mentionnent ce tombeau comme encore subsistant de leur temps, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle de notre ère. Nous lisons dans le premier de ces écrivains :

Inde ad pedem montis ipsius, locus est cui nomen est Sechim. Ibi positum est monumentum ubi positus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus.

Au mot Συχέμ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Συχὲμ, καὶ ἡ Σικιμὰ, ἡ καὶ Σαλὴμ, πόλις Ἰακὼβ νῦν ἔρημος· δείκνυται δὲ ὁ τόπος ἐν προασθείοις Νέας πόλεως· ἔνθα καὶ ὁ τάφος δείκνυται τοῦ Ἰωσὴφ, καὶ παράκειται.

« Sychem, appelée également Sicima et Salem, ville de Jacob, actuellement déserte. On en montre l'emplacement dans la banlieue de Neapolis, où se trouve pareillement, dans le voisinage, le tombeau de Joseph. »

Ces deux écrivains, comme on le voit, placent le tombeau de Joseph à l'est et dans la proximité de Neapolis, à côté de l'antique Sichem.

Saint Jérôme, en nous racontant les divers pèlerinages de sainte Paule, nous apprend que, après avoir vénéré le puits de Jacob, près de Sichem, elle alla visiter les tombeaux des douze patriarches :

Atque inde divertens (a puteo Jacob) vidit duodecim patriarcharum sepulcra[1].

On croyait alors, comme le prouve ce passage, que non-seu-

[1] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 889, édit. Migne.

lement Joseph, mais encore ses frères, avaient été ensevelis au même lieu, tradition qui repose sans doute sur les mots suivants du discours de saint Étienne aux Juifs :

15. Et descendit Jacob in Ægyptum, et defunctus est ipse et patres nostri.
16. Et translati sunt in Sichem, et positi sunt in sepulcro quod emit Abraham pretio argenti a filiis Hemor filii Sichem[1].

Les mots *translati sunt* de ce dernier verset ne se rapportent évidemment pas à Jacob, mais seulement à ses fils, puisque la Bible elle-même nous dit que ce patriarche fut, après sa mort, ramené d'Égypte à Hébron, où il fut enseveli dans la caverne double :

Et portantes eum (filii Jacob) in terram Chanaan sepelierunt eum in spelunca duplici, quam emerat Abraham cum agro in possessionem sepulcri ab Ephron Hethæo contra faciem Mambre[2].

L'Ancien Testament ne nous indique point où les frères de Joseph furent enterrés; mais l'historien Josèphe rapporte qu'ils furent ensevelis à Hébron :

Τελευτῶσι δ' αὐτοῦ καὶ οἱ ἀδελφοὶ, ζήσαντες εὐδαιμόνως ἐπὶ τῆς Αἰγύπτου. Καὶ τούτων μὲν τὰ σώματα κομίσαντες μετὰ χρόνον αὐτῶν οἱ ἀπόγονοι καὶ οἱ παῖδες ἔθαψαν ἐν Χεβρῶνι[3].

« Les frères de Joseph meurent à leur tour, après avoir vécu heureusement en Égypte. Leurs corps furent ensuite ramenés par leurs descendants et par leurs fils et enterrés à Chébron (Hébron). »

Il est permis de choisir entre ces deux traditions relativement au lieu de sépulture des frères de Joseph, soit celle qui le fixe à Hébron, soit celle qui le transporte à Sichem, dans le champ de Jacob. Quant à l'endroit de la sépulture de Joseph lui-même, nous avons, sur ce point, un texte positif de la Bible, celui que j'ai cité précédemment, texte que confirme une tradition non interrompue jusqu'à nos jours. En effet, presque tous les voyageurs ou pèlerins qui ont eu à parler de Sichem ont mentionné le tombeau de Joseph, en même temps qu'ils signalaient le puits de Jacob ou de la

[1] *Actes des apôtres*, c. VII, v. 15 et 16. — [2] *Genèse*, c. L, v. 13. — [3] *Antiquités judaïques*, l. II, c. VIII, § 2.

Samaritaine, ces deux monuments, également vénérés, étant voisins l'un de l'autre et étant tous les deux compris dans le champ de Jacob. Les musulmans, néanmoins, flottent entre deux emplacements divers, les uns reconnaissant le tombeau de Joseph dans le sanctuaire d'*Aouliet el-A'moud,* أولية العمود, situé à l'ouest du puits de Jacob, à moitié chemin entre ce puits et la ville de Naplouse; les autres, au contraire, le voyant, avec les chrétiens, les Juifs et les Samaritains, à une faible distance au nord de ce même puits, dans l'Oualy Neby Yousef, qui me paraît réunir en sa faveur une plus grande probabilité.

PUITS DE JACOB.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le sud-sud-ouest, et, à sept heures cinquante-deux minutes, nous arrivons au *Bir Ya'koub,* بير يعقوب. Il est renfermé dans une petite crypte voûtée, ancienne chapelle, tournée vers l'est et située elle-même à l'extrémité orientale d'une vieille église chrétienne, bâtie en forme de croix et dont les arasements seuls sont encore visibles maintenant. Quelques tronçons de colonnes en granit gris gisent sur l'emplacement occupé jadis par cette église. Les Grecs ont voulu s'emparer de ces ruines et de ce puits à jamais vénérable, en l'enfermant dans un mur d'enceinte qui leur en aurait assuré la propriété; mais ils ont été contraints d'interrompre la construction de ce mur, et comme ils n'ont pas eu le temps de l'élever à la hauteur qu'il devait avoir, il est facile de le franchir et d'arriver à la crypte dont j'ai parlé. Pour parvenir au puits, il faut se laisser glisser par une ouverture ménagée dans la voûte de la petite chapelle obscure qui le contient. En descendant, au moyen d'une longue ficelle, une bougie allumée dans l'intérieur du Bir Ya'koub, je me suis convaincu qu'il est non pas creusé dans le roc, comme beaucoup de voyageurs l'ont affirmé, mais bâti avec des pierres d'assez faible dimension et régulièrement agencées entre elles. Très-étroit à son orifice supérieur, il s'élargit ensuite un peu,

et sa profondeur actuelle est d'environ 24 mètres. Elle était autrefois beaucoup plus grande; car presque tous les pèlerins qui le visitent ont l'habitude d'y jeter des pierres pour savoir s'il contient encore de l'eau et juger approximativement de sa profondeur par le temps que mettent les pierres à descendre. Il est ordinairement à sec, la source qui lui fournissait de l'eau se trouvant probablement plusieurs mètres plus bas et obstruée par cet amas toujours croissant de petites pierres. Néanmoins, à l'époque des grandes pluies, cette source se fait encore quelquefois jour à travers, et les voyageurs y ont signalé alors trois ou quatre mètres d'eau. Quoi qu'il en soit, une tradition non interrompue, et admise à la fois par les chrétiens, les Juifs, les Samaritains et les Musulmans, fait remonter l'origine de ce puits jusqu'au patriarche dont il a conservé le nom, et qui l'aurait creusé dans le champ acheté des fils de Hémor. On l'appelle également *Bir es-Samirieh*, بير السمرية (puits de la Samaritaine), parce que c'est sur la margelle qui l'entourait qu'était assis Notre-Seigneur lorsqu'il eut avec la Samaritaine l'admirable entretien raconté par l'Évangile :

5. Jésus vint donc en une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

6. Là était la fontaine de Jacob. Jésus, étant fatigué de la route, s'assit sur le bord de la fontaine. C'était environ la sixième heure du jour.

7. Il vint alors une femme samaritaine pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire.

8. Car ses disciples étaient allés à la ville acheter de quoi manger.

9. Cette femme samaritaine lui répondit donc : Comment, vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi, qui suis une femme samaritaine? Car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains.

10. Jésus lui dit : Si vous saviez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en auriez-vous demandé à lui-même, et il vous aurait donné de l'eau vive.

11. Cette femme lui répondit : Seigneur, vous n'avez point de quoi en puiser et le puits est profond; d'où auriez-vous donc de l'eau vive?

12. Seriez-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits et qui en a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux[1]?

[1] *Saint Jean*, c. IV, v. 5-12.

Je me borne à citer ces versets, les autres, tout dignes d'être médités qu'ils sont, ne renfermant plus, comme les précédents, les détails topographiques que je cherche ici. Ceux que je viens de reproduire me paraissent prouver péremptoirement l'authenticité de la tradition encore subsistante aujourd'hui relativement au puits qui nous occupe en ce moment.

1° Il était à l'est, en dehors de la ville de Sichem, appelée dans l'Évangile, par sobriquet, *Sichar*, laquelle était plus rapprochée de ce puits que ne l'est la ville actuelle de Naplouse. Notre-Seigneur, se rendait de Judée en Galilée; arrivé près du champ donné jadis par Jacob à Joseph son fils, il s'assied, pour se reposer des fatigues de la route, sur la margelle de ce puits, pendant que ses disciples vont dans la ville voisine pour acheter des vivres. Or, autrefois comme maintenant, la route conduisant de Jérusalem en Galilée à travers la Samarie passait à l'est de Sichem, non loin du Bir Ya'-koub.

2° Si, dans le verset 6, l'évangéliste semble parler d'une fontaine, *erat autem ibi fons Jacob*, d'un autre côté, dans le verset 11, il nous apprend nettement, par la bouche de la Samaritaine répondant au Sauveur, que cette fontaine, ou plutôt cette source, était, en réalité, un puits et un puits profond : *Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est.*

3° Il ressort du verset 12 que, à l'époque de Jésus-Christ, on attribuait ce puits, appelé *le puits de Jacob*, à ce patriarche lui-même, qui l'avait creusé pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux.

Ces diverses données légitiment donc la tradition actuelle concernant le Bir Ya'koub, lequel se trouve à l'est de Naplouse, près de la route conduisant de Jérusalem en Galilée, est très-profond et est, d'ailleurs, le seul qui existe dans le voisinage de Naplouse et aussi du tombeau traditionnel de Joseph.

A partir de l'ère chrétienne, à cause de l'entretien que Notre-Seigneur y avait eu avec la Samaritaine, il dut être entouré d'une vénération nouvelle; car, au souvenir de Jacob, qui s'y rattachait déjà, et qui le rendait cher aux Juifs et aux Samaritains, vint s'ad-

joindre celui du Messie lui-même, qui le revêtait d'un caractère sacré aux yeux des chrétiens. Aussi ce puits est-il mentionné par la plupart des pèlerins ou voyageurs qui ont traversé la Samarie depuis les premiers âges de l'Église jusqu'à nos jours.

J'ai déjà cité un passage tiré du Pèlerin de Bordeaux, relatif à ce sujet :

Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, unde descendit mulier Samaritana ad eumdem locum ubi Jacob puteum fodit. . . . . et Dominus Noster Jesus Christus cum ea locutus est.

A cette époque, c'est-à-dire l'an 333 de notre ère, le puits de Jacob ne paraît pas avoir été renfermé dans l'enceinte d'une église; du moins le Pèlerin de Bordeaux n'en parle pas.

A peu près dans le même temps, Eusèbe, en signalant ce puits sous le nom de source, πηγή, ne fait allusion non plus à aucun sanctuaire :

Συχὰρ, πρὸ τῆς Νέας πόλεως, πλησίον τοῦ χωρίου οὗ ἔδωκεν Ἰακὼβ Ἰωσὴφ τῷ υἱῷ αὐτοῦ · ἐν ᾗ ὁ Χριστὸς κατὰ τὸν Ἰωάννην τῇ Σαμαρείτιδι παρὰ τῇ πηγῇ διαλέγεται · καὶ εἰς ἔτι νῦν δείκνυται.

Mais saint Jérôme, en traduisant ce passage, ajoute la mention d'une église :

Sichar, ante Neapolim, juxta agrum quem dedit Jacob filio suo Joseph, in quo Dominus Noster atque Salvator, secundum evangelium Joannis, Samaritanæ mulieri ad puteum loquitur, ubi nunc ecclesia fabricata est.

Le même docteur, dans sa lettre sur sainte Paule, où il nous décrit les divers pèlerinages de cette pieuse Romaine, nous apprend qu'après avoir traversé Sichem, elle entra dans l'église construite près du Garizim, autour du puits de Jacob :

Transivit Sichem, non ut plerique errantes legunt Sichar, quæ nunc Neapolis appellatur, et ex latere montis Garizim exstructam circa puteum intravit ecclesiam, super quo residens Dominus, sitiensque et esuriens, Samaritanæ fide satiatus est [1].

[1] *Hieronymi opera omnia*, édit. Migne, t. I, p. 888.

Cette église, construite, sans doute, dans le courant du IVe siècle, fut visitée, vers la fin du VIe, par Antonin le Martyr :

Civitatem quæ nuper appellata est Samaria[1], nunc vero Neapolis, in qua puteus est ubi Dominus a muliere Samaritana aquam petiit, ibique facta est basilica in honorem sancti Joannis, et ipse puteus ante cancellos altaris est, et situla de qua dicitur quod de ea bibit, multique ægri veniunt et sanantur[2]...

D'après le récit d'Adamnanus relatif au pèlerinage d'Arculphe au VIIe siècle, cette église avait la forme d'une croix, dont les quatre branches regardaient les quatre points cardinaux, et le puits était situé au centre, ainsi que cela résulte d'un plan joint au récit :

Arculfus sacerdos sanctus regionem Samariæ peragrans ad ejusdem provinciæ pervenit civitatem quæ hebraice dicitur Sichem, græca vero et latina consuetudine Sicima nominatur, quæ quamlibet vitiose Sichar vocitari solet. Itaque prope hanc eamdem civitatem quamdam extra murum vidit constitutam ecclesiam, quæ quadrifida in quatuor mundi cardines formata extenditur, quasi in similitudinem crucis[3].....

Au VIIIe siècle, saint Willibald mentionne la même église :

Et ibi puteus est ille prope castellum, ubi Dominus postulavit aquam bibere a Samaritana muliere, et super illum puteum nunc est ecclesia, et ille mons est ibi in quo adorabant Samaritani[4].

Cette basilique primitive tombait probablement en ruine à l'époque des croisades, ou avait peut-être été détruite par les Sarrasins avant l'arrivée des Latins; car, dans le courant du XIIe siècle, elle fut rebâtie par ces derniers, ainsi que cela résulte d'un passage que j'emprunte à une description anonyme de la Terre sainte, publiée par M. de Vogüé d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et laquelle paraît avoir été composée au plus tard en 1130.

Miliario a Sychem Sychar oppidum, juxta prædium quod dedit Jacob filio suo Joseph. In quo fons Jacob, puteus tamen, super quem evangelizatus Ihesus sermonem habuisse cum Samaritana, ubi nunc fabricatur ecclesia[5].

[1] C'est *Sichem* qu'il fallait dire.

[2] Antonini Mart. *Itinerarium*, c. VI.

[3] Adamnanus, *De Locis sanctis*, l. II, c. XXI.

[4] S. Willibaldi *Hodœporicon*, c. XXII.

[5] *Églises de Terre sainte*. Appendice. p. 424 et 425.

L'auteur de cette relation, comme on le voit, nous apprend que de son temps, au moment où il composait son ouvrage, on était en train de construire une église autour du puits de Jacob : *ubi nunc fabricatur ecclesia.*

La crypte dont j'ai parlé appartient, selon toute vraisemblance, à cette seconde église, qui remplaça la basilique primitive.

Cet édifice est vanté pour sa beauté par Édrisi, en 1154 :

Nablous est la capitale du pays de Samarie; on y voit un puits creusé par le patriarche Jacob (sur qui soit la paix!), puits auprès duquel le Seigneur Messie s'assit et demanda de l'eau à la Samaritaine; il y existe aujourd'hui une belle église [1].

Il est probable que cette église fut détruite en 1187, après la fameuse bataille de Hattin, qui mit fin au royaume latin de Jérusalem.

Les pèlerins ou voyageurs subséquents, à partir du XIIIe siècle, ou bien ne la mentionnent plus, ou bien n'en parlent que pour nous dire qu'elle était complétement en ruine.

Boniface de Raguse, en 1555, signale également près de ce puits les débris d'un ancien monastère habité autrefois par plus de cent religieuses. Il ajoute que, de son temps, on célébrait encore la messe une fois par an sur l'autel qui avoisine l'ouverture du puits :

Juxta hunc puteum ab Helena sancta fuit exstructa magna ecclesia, quam plus quam centum virgines incolebant; nunc autem solo æquata cernitur ecclesia et monasterium : tantum in ore putei remanet altare, in quo sacrum Altissimo offertur semel in anno.

Quaresmius, en citant ce passage, vers 1630, nous dit qu'à cette époque, les Grecs schismatiques seuls célébraient quelquefois la messe sur cet autel [2], unique reste de l'ancienne église ou plutôt de l'église du moyen âge. Quant à la basilique primitive, attribuée à sainte Hélène par quelques pèlerins, mais sans preuves suffisantes, comme tant d'autres monuments religieux de la Palestine, il n'en

[1] Édrisi, *Géographie*, traduction de M. Jaubert, t. I, p. 339.

[2] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 800.

subsiste plus que plusieurs tronçons de colonnes en granit, gisants sur le sol au milieu de beaucoup d'autres décombres, et qui ont dû servir ensuite à orner l'église des croisades. Les autres colonnes qui la décoraient ont été transportées ailleurs ou sont enfouies sous des amas de débris.

BALATHAH.

A huit heures vingt minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest-nord-ouest et, à huit heures vingt-sept minutes, nous traversons un petit village consistant en une vingtaine de maisons, les unes debout, les autres à moitié renversées. On l'appelle *Balathah*, بلاطة. Une source abondante, coulant dans un petit canal antique pavé avec de belles dalles, ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom qu'elle porte de A'ïn Balathah, *source dallée*, nom qui a été également communiqué au hameau, se répand dans un birket d'apparence plus moderne, ou, s'il remonte à l'antiquité, il a dû être plusieurs fois réparé depuis. L'eau, de là, se distribue dans des jardins, qu'elle fertilise.

A l'extrémité occidentale du village, je descends, par un escalier de sept marches, à l'endroit qu'on appelle *Ras el-A'ïn Balathah* (la tête de la source Balathah). C'est un petit souterrain, long d'une trentaine de mètres, voûté en plein cintre et dont le pavé est formé avec de magnifiques dalles creusées dans leur partie centrale en forme de rigole. Là commence, à la source même, le canal dont j'ai parlé.

Le village de Balathah est mentionné par un pèlerin juif du XVIe siècle, Gerson de Scarmela, dans son traité de *Jichus ha-Tsadikim* (sépulcres des Justes).

> Nablous, dit-il, est Sichem. Là est le sépulcre de Joseph le Juste, dans le village d'El-Balata [1].

Il est également question de ce village dans l'ouvrage d'un autre rabbin, qui voyageait en Palestine dans le même siècle. Cette relation anonyme est intitulée *Jichus ha-Abot* (sépulcres des Patriarches).

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 386.

On y lit :

Sichem est sur le mont Éphraïm ; c'est une ville située entre le mont Garizim et le mont E'bal. Éloigné d'un terme sabbatique, est un village nommé Balata, où est enseveli Joseph le Juste (avec lui soit la paix!)[1].

On sait que, d'après la Mischna, un terme sabbatique est la distance qu'il est permis de parcourir le jour du sabbat, c'est-à-dire deux milles coudées.

Je ferai remarquer ici que les jardins de Balathah touchent presque, vers le nord-est, le tombeau de Joseph, dont il a été question plus haut, ce qui fait que ces deux rabbins ont pu dire que le tombeau de ce patriarche se trouve dans ce village.

A propos du nom de Balathah, M. l'abbé Bargès émet la conjecture suivante :

« Le mot بلاط, *belat*, dit-il, est arabe et veut dire pavé, pavage, ou lieu pavé, palais, nef couverte comprise dans une église, dans une mosquée; mais je suis tenté de croire qu'il est corrompu et qu'il a dû se prononcer primitivement *beloutah*. Or *beloutah*, en chaldaïque et en syriaque בלוטא, signifie *chêne*, de même que l'arabe بلّوط, *ballout;* ce serait la traduction de l'hébreu אלה (*elah*), en grec *βάλανος*, *chêne*[2]. »

Au mot *βάλανος*, en effet, nous lisons dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Βάλανος Σικήμων, ἔνθα ἐβασίλευσεν Ἀβιμέλεχ· δείκνυται ἐν προασταίοις Νέας πόλεως ἐν τῷ τάφῳ Ἰωσήφ.

Saint Jérôme traduit fidèlement ce passage comme il suit :

Balanus, id est quercus Sicimorum, ubi regnavit Abimelech, quæ usque hodie ostenditur in suburbano rure Neapoleos, propter sepulcrum Joseph.

Ce fameux chêne, sous lequel Abimélech fut établi roi de Sichem, et qui était montré dans le voisinage de cette ville, près du tombeau de Joseph, à l'époque d'Eusèbe et même de saint Jérôme, faisait

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 445.

[2] L'abbé Bargès, *Les Samaritains de Naplouse*, p. 17.

certainement partie du bocage de Môreh, signalé dans la Genèse, lors de l'arrivée d'Abraham de Mésopotamie à Sichem.

Nous lisons à ce sujet dans la Vulgate :

Pertransivit Abram terram usque ad locum Sichem, usque ad convallem illustrem[1].

Mais dans le texte hébreu, à la place de ces quatre derniers mots, se trouvent ceux-ci : עַד אֵלוֹן מוֹרֶה, *ad elôn Môreh,* « jusqu'au chêne (ou bois de chênes) de Môreh. »

Ailleurs, dans le Deutéronome (texte hébreu) il est encore question des chênes de Môreh, אֵלוֹנֵי מֹרֶה, *elône Môreh*, comme avoisinant les monts E'bal et Garizim[2].

L'hypothèse de M. l'abbé Bargès, d'après laquelle le village de Balathah aurait tiré ce nom, corrompu pour El-Ballouthah, du célèbre chêne de Sichem, qui devait exister en cet endroit, est donc fort ingénieuse; néanmoins, je crois plutôt que cette dénomination dérive tout simplement, et sans aucune altération, des belles dalles, en arabe بلاط, *balath*, avec lesquelles a été construit et pavé le canal de la source dite *A'ïn Balathah*, qui coule dans ce village. L'ancienne Sichem, dans tous les cas, devait s'étendre jusque-là, et cette source appartenait sans doute à la ville primitive; car l'*Onomasticon* nous apprend qu'au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, on voyait encore l'emplacement que celle-ci avait occupé non loin du tombeau de Joseph.

Sichem . . . . . nunc deserta. Ostenditur autem locus in suburbanis Neapoleos juxta sepulcrum Joseph.

A'ÏN DAFNEH.

A huit heures trente-deux minutes, je quitte le Ras el-A'ïn Balathah, pour me remettre en marche vers l'ouest; le sol monte légèrement.

A huit heures trente-six minutes, je rencontre, à droite, le long de la route, une colonne de granit monolithe, gisante à terre.

[1] *Genèse*, c. XII, v. 6. — [2] *Deutéronome*, c. XI, v. 30.

A huit heures trente-huit minutes, nous désaltérons nos chevaux à l'*A'ïn Dafneh*, عين دفنه. Cette source, dont le nom grec semble contemporain de celui de *Neapolis*, coule dans un petit canal également dallé et de construction antique. Près de là on est en train de bâtir une grande caserne, destinée à défendre la ville, vers l'est, contre les déprédations des Bédouins.

AOULIET EL-A'MOUD.

A huit heures cinquante minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest, en continuant à monter doucement à travers des oliviers ou des champs cultivés en blé.

A huit heures cinquante-deux minutes, nous laissons à notre gauche un sanctuaire musulman, appelé *Aouliet el-A'moud*, اولية العمود (les saints de la colonne) ou *Redjal el-A'moud*, رجال العمود (les hommes de la colonne). Les traditions sont assez incertaines au sujet de cette chapelle mortuaire. Les uns y placent le tombeau de Joseph et de ses frères. D'autres affirment qu'elle contient les restes de plusieurs prophètes d'Israël; selon d'autres enfin, sur l'emplacement qu'elle occupe, auraient été jadis enfouies par Jacob les idoles rapportées de Mésopotamie par quelques-uns des siens, non point sous un arbre, chêne ou térébinthe, comme cela résulte du texte hébreu[1], mais sous une voûte, comme les Samaritains interprètent, dans ce passage, le mot אֵלָה, *elah*. Quant à la dénomination actuelle de Aouliet el-A'moud ou Redjal el-A'moud, peut-être n'a-t-elle d'autre origine que la simple présence, en cet endroit, d'une colonne, qui aura fait donner par les Arabes aux personnages, quels qu'ils soient, renfermés dans ce sanctuaire, le surnom qu'ils portent. Ils reposent sous différentes petites coupoles de fabrique musulmane. Alentour croissent de vieux oliviers sur les dernières pentes du Garizim et au bas d'un enfoncement en forme de vaste théâtre, que l'on remarque ici sur les flancs de ce mont. A cet enfoncement

[1] *Genèse*, c. XXV, v. 4.

répond un enfoncement semblable et parallèle vers le nord, dans les flancs de l'E'bal.

ENFONCEMENTS DEMI-CIRCULAIRES ET PARALLÈLES DU GARIZIM ET DE L'E'BAL.

Ces deux sortes d'immenses théâtres tournés l'un vers l'autre, et séparés par la vallée qui s'interpose entre les deux montagnes sur les pentes desquelles la nature les a creusés, me portent à penser que là est l'emplacement probable de la grande solennité que Moïse prescrit, par avance, à son peuple, une fois qu'il aura traversé le Jourdain.

Nous lisons à ce sujet dans le Deutéronome :

11. Præcepitque Moyses populo in die illo, dicens :

12. Hi stabunt ad benedicendum populo super montem Garizim, Jordane transmisso : Simeon, Levi, Judas, Issachar, Joseph et Benjamin.

13. Et e regione isti stabunt ad maledicendum in monte Hebal : Ruben, Gad et Aser, et Zabulon, Dan et Nephthali.

14. Et pronuntiabunt Levitæ, dicentque ad omnes viros Israel excelsa voce[1].

Les versets qui suivent contiennent le texte des douze malédictions que devaient prononcer les Lévites contre ceux qui enfreindraient les commandements du Seigneur et auxquelles tout le peuple devait répondre : *Amen*. Les bénédictions ne sont pas formulées dans le livre sacré; mais, selon toute apparence, elles étaient aussi au nombre de douze.

Le Talmud commente ainsi ce passage de l'Écriture :

Six tribus montèrent sur le mont Garizim et six sur le mont E'bal. Les Cohenim, les Lévites et l'arche étaient entre les deux montagnes. Les Lévites, s'étant tournés vers le mont Garizim, récitèrent les bénédictions : « Béni soit celui qui ne fera pas d'idole, » etc. Le peuple répondait : *Amen*. S'étant ensuite tournés vers la montagne d'E'bal, ils récitèrent les malédictions, et l'on répondait : *Amen*.

« A cette explication, dit M. de Saulcy, je trouve une difficulté.

[1] *Deutéronome*, c. XXVII, v. 11-14.

Du haut du Garizim, aussi bien que du haut de l'E'bal, il est impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée de Sichem; il est bien plus impossible d'entendre ce qu'on y crierait de toutes ses forces. Comme l'Écriture ne semble pas confirmer ces détails du récit des talmudistes, je conclus qu'ils sont puérils, et je crois que les deux cérémonies s'accomplirent dans la vallée qui séparait les deux montagnes sacrées, et de telle façon que chaque groupe de six tribus pût comprendre ce qui se passait en le voyant et répondre *amen* à propos[1]. »

Le livre de Josué raconte, en effet, de la manière suivante comment fut exécuté l'ordre du Seigneur, après le passage du Jourdain :

30. Tunc ædificavit Josue altare Domino Deo Israel in monte Hebal.

33. Omnis autem populus, et majores natu, ducesque ac judices stabant ex utraque parte arcæ, in conspectu sacerdotum qui portabant arcam fœderis Domini, ut advena ita et indigena. Media pars eorum juxta montem Garizim, et media pars juxta montem Hebal, sicut præceperat Moyses, famulus Domini. Et primum quidem benedixit populo Israel.

34. Post hæc legit omnia verba benedictionis et maledictionis et cuncta quæ scripta erant in legis volumine[2].

« Ne semble-t-il pas évident, poursuit M. de Saulcy, par la teneur du verset 33, que le peuple, bien loin d'être divisé en deux parts sur les deux montagnes opposées, était rangé des deux côtés de la vallée de Sichem, au fond de laquelle s'accomplissait la cérémonie? »

Je dois avouer néanmoins que Josèphe raconte le fait comme les talmudistes. Voici ce qu'il dit :

Ἰησοῦς δὲ ἐκ τῶν Γαλγάλων ἀναστρατοπεδεύσας εἰς τὴν ὀρεινὴν ἱστᾷ τὴν ἱερὰν σκηνὴν κατὰ Σιλοῦν πόλιν . . . . . καὶ χωρήσας ἐντεῦθεν ἐπὶ Σικίμων σὺν ἅπαντι τῷ λαῷ βωμόν τε ἵστησιν ὅπου προεῖπε Μωϋσῆς, καὶ νείμας τὴν στρατιὰν ἐπὶ μὲν τῷ Γαριζὶν ὄρει τὴν ἡμίσειαν ἵστησιν μοῖραν, ἐπὶ δὲ τῷ Γιβάλῳ τὴν ἡμίσειαν, ἐν ᾧ καὶ ὁ βωμός ἐστι, καὶ τὸ Λευϊτικὸν καὶ τοὺς ἱερέας.

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 403. — [2] *Josué*, c. VIII, v. 30, 33 et 34.

Θύσαντες δὲ καὶ ἀρὰς ποιησάμενοι, καὶ ταύτας ἐπὶ τῷ βωμῷ γεγραμμένας καταλιπόντες εἰς τὴν Σιλοῦν ἀνέζευξαν[1].

« Josué, ayant levé son camp de Galgal, se dirigea vers la contrée montagneuse et établit le tabernacle sacré à Silo..... Étant ensuite parti de là avec tout le peuple pour Sichem, il dressa un autel au point où Moïse avait ordonné de l'élever. Puis, après avoir partagé l'armée, il en plaça une moitié sur le mont Garizim et l'autre moitié sur le mont Gibal, où est l'autel, avec les Lévites et les prêtres. Lorsqu'ils eurent offert le sacrifice, proclamé les malédictions et écrit celles-ci sur l'autel, ils retournèrent à Silo. »

« Je suis bien tenté de croire, ajoute M. de Saulcy, en le concluant de l'impossibilité physique que j'ai signalée et qu'implique aussi le récit de Josué, qu'au lieu de traduire, dans le passage biblique qui concerne cette importante cérémonie, la préposition על par « sur », il faut la rendre par « contre, en face de, » ce qui n'est nullement contraire à la grammaire. »

Pour mon compte, je propose et je soumets au jugement de cet éminent archéologue une solution de cette difficulté un peu différente et qui me paraît concilier entre eux tous les textes, tant ceux du Deutéronome et du livre de Josué que ceux du Talmud et de l'historien Josèphe. D'après mon hypothèse, six tribus furent placées au bas et sur les premières pentes du Garizim, et les six autres au bas et sur les pentes opposées de l'E'bal, dans les deux vastes enfoncements parallèles que j'ai mentionnés. Au centre de la vallée était l'arche d'alliance, entourée des Lévites et des prêtres. De cette manière, l'expression du Deutéronome, du Talmud et de Josèphe, concernant la position des tribus, six sur le mont Garizim et six sur le mont E'bal, est aussi vraie que celle du livre de Josué qui nous apprend qu'elles étaient placées en face de ces deux montagnes. Effectivement, l'emplacement que j'indique, par la forme théâtrale qu'il présente en s'élevant comme par gradins gigantesques sur les premières pentes des deux montagnes, explique dans ces divers textes l'emploi de prépositions qui semblent en apparence se contredire, mais qui, en réalité, s'accordent entre elles. Les tribus étant adossées six au mont Gari-

[1] *Antiquités judaïques*, l. V, c. I, § 19.

zim et six au mont E'bal, on pouvait dire qu'elles étaient placées *sur* ces montagnes, puisqu'elles en occupaient non-seulement le pied, mais encore les flancs inférieurs. On pouvait dire également qu'elles étaient rangées à droite et à gauche et *en face* de ces mêmes montagnes, qui les dominaient de toute leur partie supérieure.

Dans tous les cas, je partage l'avis de M. de Saulcy, qui pense qu'elles n'ont pas dû être placées sur les deux sommets de l'E'bal et du Garizim; car de là elles n'auraient pu voir ce qui se passait ni entendre ce qui se disait au milieu de la vallée. A la vérité, du bord extrême de l'un et l'autre plateau on embrasse du regard toute la vallée; l'oreille perçoit aussi par intervalle quelques sons confus s'élevant du sein de la ville de Naplouse; mais aussitôt qu'on s'éloigne tant soit peu du bord, je m'en suis convaincu moi-même en faisant l'ascension de ces deux montagnes, la vallée disparaît et les sons s'évanouissent.

ARRIVÉE À NAPLOUSE.

A huit heures cinquante-trois minutes, je passe près d'une seconde caserne dont on pose les premières assises.

Nous continuons à traverser un bois de vieux oliviers; puis j'observe en avant de la ville plusieurs petits monticules de cendres provenant du résidu des fabriques de savon qui s'y trouvent. Bientôt je laisse à ma droite un grand cimetière musulman rempli de nombreuses tombes, au milieu desquelles s'élèvent deux *koubbeh* de santons; à ma gauche, le long de la ville, s'épanouit, dans de frais et verdoyants jardins arrosés sans cesse par des ruisseaux, une végétation luxuriante de beaux arbres et d'arbustes, de fleurs et de légumes.

A neuf heures dix minutes, nous faisons halte dans l'un de ces vergers, où je fais dresser ma tente.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

DESCRIPTION DE NAPLOUSE.

La ville de Naplouse s'appelle en arabe نابلس, *Nablous*, nom que les voyageurs européens prononcent *Naplouse*, en rectifiant, d'après l'étymologie grecque du mot grec Νεάπολις, la prononciation des Arabes, qui manquent de la lettre *p* dans leur alphabet. Cette ville forme, au pied septentrional du Garizim, dans la belle vallée qui s'étend entre cette montagne et l'E'bal, un polygone irrégulier, dont la longueur peut être évaluée à 1,200 mètres au plus et la plus grande largeur à 500; sur d'autres points, elle n'a que 300 mètres de large et même moins encore. A son extrémité orientale, elle occupe l'endroit de la vallée où se fait le partage des eaux entre le Jourdain et la Méditerranée, et elle est, par conséquent, située elle-même presque tout entière dans la partie de la vallée qui commence à incliner vers la mer, à une altitude estimée par les uns à 572 mètres et par d'autres à un peu plus de 600. Une muraille d'enceinte, percée de deux portes principales, l'environne. La porte de l'ouest, par laquelle je pénétrai, ouvre sur une rue assez large, qui traverse la cité d'ouest en est dans toute sa longueur. Cette rue, bordée d'ateliers et de boutiques, est voûtée dans sa partie centrale et forme alors une galerie couverte, éclairée de distance en distance par des ouvertures circulaires vitrées qui laissent pénétrer la lumière, mais non la pluie. C'est ce qu'on appelle le *souk* ou le bazar. Les autres rues, sauf deux ou trois, sont, pour la plupart, sales, étroites ou tortueuses. Quelques-unes sont munies de trottoirs à peine suffisants pour que deux personnes y marchent de front et construits en partie avec de beaux blocs provenant de monuments antiques; ces dalles, dures et polies, sont fort glissantes.

Quant au milieu de la chaussée, il consiste en un petit sentier poussiéreux ou fangeux, selon la saison, et qui, à l'époque des pluies, se transforme en un véritable ruisseau où l'eau coule à flots. Là cheminent et se heurtent les bêtes de somme avec leurs pesants fardeaux, qui débordent souvent sur les trottoirs, à la grande gêne des passants.

Beaucoup de maisons sont à plusieurs étages, deux ordinairement, trois au plus. D'autres se réduisent à un simple rez-de-chaussée. Quelques-unes sont grandes et assez bien construites et renferment une cour intérieure, autour de laquelle règne une galerie. Elles sont toutes surmontées d'une terrasse, soit plate, soit légèrement bombée par de petites coupoles surbaissées, comme à Jérusalem, à Hébron et ailleurs.

La ville est divisée en quatre quartiers différents, dont voici les noms :

1° *Haret el-Rharb*, حارة الغرب, à l'ouest-nord-ouest;

2° *Haret el-Karioun*, حارة القريون, à l'est;

3° *Haret el-Habeleh*, حارة الحبلة, à l'angle nord-est;

4° *Haret el-Yasmineh*, حارة الياسمينة, au sud et immédiatement au pied du Garizim.

C'est dans une partie de ce dernier quartier qu'habitent les chrétiens et les Samaritains.

Les musulmans, au nombre d'une dizaine de mille, occupent le reste de ce quartier et les trois autres. Ils ont la réputation d'être très-remuants et très-fanatiques. Ils possèdent cinq mosquées.

La principale ou *Djama' el-Kebir*, جامع الكبير, est une ancienne église chrétienne dédiée jadis, selon les uns, à saint Jean-Baptiste, selon d'autres, à saint Jacques le Mineur; d'autres enfin prétendent qu'elle portait le double nom de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. Son portail oriental, encore debout, est très-élégant. Il se compose de trois archivoltes ogivales en retraites successives et portant, de chaque côté, sur de gracieuses petites colonnes corinthiennes en marbre blanc, engagées dans les angles rentrants des jambages. L'archivolte extrême est décorée de sculptures exécutées avec soin. La porte détruite a été très-grossièrement rebâtie par les musul-

mans et remplacée par une autre plus petite. Celle-ci donne entrée dans une sorte de cour découverte, où l'on remarque une piscine destinée aux ablutions et plusieurs colonnes en granit sans chapiteaux, placées debout les unes à côté des autres. Cette cour a été prise, quand on a transformé l'église en mosquée, sur la longueur des nefs primitives. Ces dernières, dans lesquelles on pénètre ensuite, sont basses, très-allongées et au nombre de trois; elles sont soutenues soit par de simples piliers sans colonnes, soit par des piliers cantonnés de colonnes, lesquelles sont surmontées de chapiteaux différents et paraissent provenir, ainsi que les fûts sans chapiteaux que je viens de mentionner, de monuments antiques.

Le mihrab est décoré de colonnettes torses en marbre blanc.

Au dehors, sauf le portail de l'est, l'extérieur de cet édifice est peu visible, entouré qu'il est presque entièrement de boutiques ou de maisons adossées à ses murs. C'est probablement dans cette église que le patriarche de Jérusalem assembla, en présence du roi Baudouin, le synode dont parle Guillaume de Tyr[1]. Quoi qu'il en soit, elle a été très-dégradée et remaniée d'une manière barbare par les musulmans, qui l'entretiennent actuellement fort mal. Il est à remarquer que, contrairement à l'usage suivi pour l'orientation de la plupart des anciennes églises de la Palestine, elle était tournée de l'est à l'ouest et non de l'ouest à l'est, comme elle aurait dû l'être, son portail regardant l'orient.

Une autre mosquée, appelée *Djama' en-Naser*, جامع النصر, est pareillement une ancienne église. Orientée de l'ouest à l'est, elle est divisée en trois nefs; cinq arcades, reposant sur des colonnes monolithes de granit rosâtre, séparent celle du centre, qui est la plus large, des deux collatérales. Ces colonnes, couronnées de chapiteaux doriques, avaient dû orner préalablement quelque temple païen, dont l'église aura occupé la place, de même qu'elle a été convertie elle-même plus tard en mosquée. Elle est éclairée par des baies étroites et profondément ébrasées. Les voûtes sont ogivales et les

[1] Guillaume de Tyr, *Histoire de la guerre sainte*, l. XII, c. XIII.

murs très-épais. Les musulmans l'ont peu modifiée; ils ont seulement, en l'appliquant à leur culte, construit leur mihrab dans le mur méridional, et creusé à l'entrée, pour les ablutions, une belle piscine, qu'ils ont revêtue de magnifiques blocs, d'apparence antique presque tous. A côté gît sur le sol un chapiteau dorique.

Une troisième mosquée, connue sous le nom de *Djama' el-Khadrah*, جامع الخضرة, a la même orientation que la précédente, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Elle n'a qu'une seule nef, pavée de superbes dalles, et qu'une abside, vers l'orient, percée de trois fenêtres. Les baies qui l'éclairent latéralement sont, de même, très-étroites et ébrasées. Elle s'appelle *El-Khadrah* (la verdoyante), sans doute à cause des jardins et de la verdure qui l'environnent. Les Samaritains prétendent que le lieu qu'elle occupe est une portion du champ que Jacob acheta autrefois des enfants de Hémor, et, pour cette raison, ils l'appellent, en hébreu, *Halkat ha-Sadi* (la portion du champ), et, en arabe, *Mahallet el-Khadrah* (quartier de la verdure).

On y montre un endroit auquel est attaché le nom de *Hazen Ja'koub*, حزن يعقوب (la tristesse de Jacob), parce que, d'après une tradition, ce serait là que ce patriarche aurait appris de la bouche de ses autres fils que Joseph avait été dévoré par une bête féroce, et qu'il aurait pleuré dans une grotte la perte, heureusement non réelle, du plus cher de ses enfants.

Les Samaritains de Naplouse affirment que cette mosquée a succédé à une de leurs anciennes synagogues. La chose est possible; mais ils se trompent quand ils disent que l'édifice que l'on voit actuellement a été bâti par leurs ancêtres.

Cet édifice, en effet, par son orientation et par sa structure, accuse une origine chrétienne.

Une quatrième mosquée, *Djama' el-Hanableh*, جامع الحنابلة, ne présente plus les caractères d'une construction chrétienne. Elle renferme intérieurement un certain nombre de colonnes de granit monolithes, enlevées évidemment à des monuments antiques, mais couronnées de la manière la plus bizarre par des chapiteaux de

formes et de dates différentes, grossièrement adaptés aux fûts qu'ils surmontent.

Une cinquième mosquée, enfin, m'a été désignée sous la dénomination de *Djama' el-Beik*, جامع البيك; elle est peu importante.

Le seraïa ou palais du gouverneur n'offre rien de bien remarquable; c'est tout simplement une grande maison arabe, comme il y en a plusieurs autres à Naplouse.

Je visite aussi un vaste khan, aujourd'hui tombant en ruine, appelé *Khan et-Toudjar*, خان التجار (khan des marchands). Il forme, comme tous les bâtiments de ce genre, un grand rectangle entouré intérieurement de galeries voûtées à deux étages, que couronnaient des terrasses, actuellement écroulées. Au centre de la cour s'élevait autrefois une koubbeh ornée d'une jolie fontaine.

Indépendamment des dix mille musulmans dont j'ai parlé, Naplouse compte dans son sein un petit nombre de Juifs, 140 Samaritains, et 450 chrétiens, se décomposant ainsi : 40 catholiques, 400 Grecs schismatiques et une dizaine de protestants. Une haine profonde, invétérée, subsiste toujours entre les Juifs et les Samaritains.

Ceux-ci, réduits à 35 ou 40 familles tout au plus, sont l'unique reste des colonies assyriennes venues de différentes provinces de la Chaldée et de la Mésopotamie pour repeupler le royaume d'Israël, dont les habitants avaient été emmenés en exil par Salmanasar, l'an 720 avant Jésus-Christ. Ces colonies étaient d'abord idolâtres, comme on le sait; puis, se voyant ravagées par des lions, elles demandèrent, pour conjurer la vengeance du ciel, à être instruites par des prêtres d'Israël et adoptèrent le culte du vrai Dieu; mais, en même temps, elles continuèrent d'adorer les dieux de leur patrie. Lorsque je résumerai, dans le chapitre suivant, l'histoire de Sichem, devenue ensuite *Neapolis* et aujourd'hui Naplouse, ville qui devint leur véritable métropole, je raconterai en peu de mots les différentes phases qu'elles traversèrent. Maintenant qu'elles ont été soit détruites, soit fondues avec d'autres races victorieuses, elles ne présentent plus qu'un misérable débris d'elles-mêmes, débris

néanmoins bien digne d'attention, puisqu'il a conservé fidèlement, après tant de siècles écoulés et tant de révolutions successives, ses mœurs, sa religion et son Pentateuque écrit en anciens caractères samaritains.

M. l'abbé Bargès, dans un intéressant et savant opuscule publié en 1855, et intitulé *Les Samaritains de Naplouse*, a donné des détails fort curieux sur la visite qu'il fit, en 1853, à Schalmah ben-Tabiah (Selameh en arabe), alors leur grand prêtre. Ce dernier est mort depuis et a été remplacé par son fils Isaac. C'est le fils de celui-ci, nommé A'mran, jeune homme d'une quinzaine d'années, qui me fit à moi-même, en l'absence de son père, les honneurs de la synagogue samaritaine, simple salle rectangulaire dont les murs sont blanchis à la chaux et dont tout le mobilier consiste en une table peinte en noir et en quelques nattes étendues sur le plancher. Elle n'est éclairée que par la porte et par une ouverture circulaire vitrée, qui a été pratiquée dans le plafond. Dans le mur oriental, on remarque une sorte de niche carrée, en forme d'armoire, devant laquelle est tendu un rideau de laine verte. Là est renfermé, dans un étui en cuivre ciselé, le précieux livre de la loi écrit en caractères samaritains. A'mran, en déroulant sous mes yeux le manuscrit sacré, me répéta textuellement ce que son grand-père avait dit à M. l'abbé Bargès, à savoir, que ce fameux Pentateuque avait été copié à la porte du tabernacle de la congrégation sur la peau d'un agneau immolé pour un sacrifice pacifique par Abischoua, fils de Phinéhas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, frère de Moïse, fils d'Amram, l'an treizième de l'établissement des Israélites dans le pays de Kanaan, et que, par conséquent, il comptait au moins 3,300 ans d'antiquité.

M. l'abbé Bargès a déjà fait ressortir la ridicule invraisemblance d'une pareille date. A son avis, ce serait même se hasarder beaucoup que de faire remonter ce manuscrit au delà de mille ans[1]. Le docteur anglican Huntington, qui, vers la fin du XVIIe siècle,

[1] *Les Samaritains de Naplouse*, p. 50.

l'avait examiné avec soin, ne l'avait pas non plus trouvé fort ancien.

Outre le Pentateuque conservé à Sichem, ce qui avait en même temps excité la curiosité des savants de l'Europe, c'était la manière dont les Samaritains prononcent la langue hébraïque.

En 1810, le célèbre évêque Grégoire avait, dans une lettre et un mémoire, rédigés en arabe par M. Silvestre de Sacy, adressé sur ce point plusieurs questions au prêtre de Sichem.

La réponse de Schalmah ben-Tabiah avait été assez vague et n'avait guère éclairé à ce sujet l'opinion des orientalistes. Aussi M. Silvestre de Sacy, en publiant la traduction de cette réponse, après avoir déclaré que Schalmah ben-Tabiah n'avait pas élucidé d'une manière très-satisfaisante les questions qui lui avaient été posées, avait ajouté à la fin :

C'est donc une question encore indécise, et qui ne pourra être résolue que quand un savant bien au fait de la prononciation des Juifs aura été à portée d'entendre un Samaritain [1].

Nul mieux que le docte professeur d'hébreu de la faculté de théologie de Paris ne pouvait être en mesure de résoudre ce problème, et, les circonstances l'ayant mis, en 1853, à Naplouse, en présence du chef religieux des Samaritains, c'est-à-dire de l'homme qui devait être le plus instruit du faible reste de sa nation, il s'empressa d'interroger là-dessus Schalmah ben-Tabiah. Celui-ci ayant bien voulu prononcer à haute voix devant lui quelques versets de la Genèse, M. l'abbé Bargès remarqua que, dans la prononciation samaritaine, les sons *a, i, ou* dominaient, ce qui le conduisit à conclure que, dans la lecture de l'hébreu, les Samaritains suivaient le système des grammairiens arabes, qui ne reconnaissent que trois points-voyelles et trois sons principaux. Il remarqua aussi que les Samaritains prononçaient constamment les consonnes de la même manière, rejetant ce que les rabbins enseignent touchant les lettres *begad, kephath*, qui, selon eux, s'as-

[1] *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 124.

pirent ou deviennent fortes, suivant la place qu'elles occupent dans le mot, suivant l'accent tonique ou le signe orthographique dont elles sont affectées.

Le dialecte des Samaritains, ajoute M. l'abbé Bargès, ainsi que la langue des Galiléens et des autres habitants de la Palestine, dut s'altérer beaucoup après la ruine de la nation juive et se corrompre de plus en plus jusqu'à l'époque où il fut remplacé dans la bouche du peuple par la langue arabe, ce qui s'accomplit sans doute dans l'intervalle compris entre le VIIIe et le Xe siècle. Les Samaritains, qui avaient conservé leur langue et leur écriture particulière dans leurs livres de prières et de liturgie, dans leur Pentateuque et les versions qu'ils en possédaient, adoptèrent, pour la prononciation de cette même langue, celle de l'arabe qu'ils parlaient[1].

Schalmah ben-Tabiah, répondant aux questions de l'évêque Grégoire, avouait d'abord qu'il n'existait plus parmi ses coreligionnaires de prêtre de la famille d'Aaron. Il se déclarait lui-même plus tard, dans une lettre adressée à M. de Sacy, de la race d'Oziel, fils de Cahath, fils de Lévi; mais ensuite, pour mettre son titre de grand prêtre d'accord avec sa généalogie, il se créa un arbre généalogique différent, et prétendit qu'il descendait en ligne directe d'Éléazar, fils d'Aaron, frère de Moïse.

Les Samaritains de Naplouse ne se marient qu'entre eux, afin de ne pas corrompre, par des alliances étrangères, la pureté de leur sang et de leurs doctrines religieuses. Un turban rouge les distingue des autres habitants. Leur grand prêtre porte un turban blanc, et son vêtement de dessus est en soie rouge. Ils craignent tellement de se souiller par le contact des morts, qu'ils n'enterrent pas eux-mêmes leurs propres parents décédés, mais confient ce soin à des musulmans salariés.

D'après une supplique envoyée à Paris, en 1842, par Schalmah ben-Tabiah et adressée au roi Louis-Philippe, il paraît qu'ils ne pouvaient pas alors pratiquer ouvertement les cérémonies de leur culte et immoler l'agneau pascal sur le Garizim, leur montagne sacrée. En 1853 encore, les musulmans leur interdisaient l'accès

[1] *Les Samaritains de Naplouse*, p. 61.

de cette montagne; mais depuis ils ont pu y célébrer, d'après leur rite, les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles.

La population chrétienne de Naplouse appartient, en grande majorité, comme je l'ai dit plus haut, au rite grec schismatique. Quatre cents individus environ professent cette religion; ils sont sous la juridiction spirituelle d'un évêque, qui réside d'ordinaire à Jérusalem et que remplace à Naplouse un simple prêtre. Leur église est à la fois très-pauvre et très-petite.

Les catholiques, au nombre de quarante seulement, sont des Grecs récemment convertis ou des Maronites. C'est en 1862 que Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem, a fondé cette mission en envoyant à Naplouse un jeune missionnaire zélé, M. l'abbé Actis, remplacé depuis dans ce poste délicat et difficile par M. l'abbé Bost, qui m'a témoigné une extrême bienveillance pendant le court séjour que j'ai fait dans cette ville. Une chambre de son humble presbytère sert jusqu'à présent de chapelle à cette mission naissante. M. l'abbé Bost attend, pour bâtir une église un peu moins exiguë et plus convenable en même temps, que son petit troupeau s'accroisse et que des ressources plus étendues soient mises à sa disposition. Il a déjà ouvert une école pour les garçons. Son désir serait aussi d'en ouvrir une autre pour les petites filles; mais, pour cela, il lui faudrait quelques religieuses, qui auraient également soin des malades et, à force de charité, prépareraient peu à peu les voies à une diffusion plus grande de la religion catholique au milieu d'une population aussi fanatique que celle de Naplouse.

Une mission protestante est pareillement établie dans cette ville; mais les ministres qui la dirigent, bien qu'installés depuis plus de vingt-sept ans en cet endroit, n'ont pas réussi jusqu'ici à faire beaucoup de prosélytes. Le chiffre actuel de leurs adhérents ne dépasse pas, à ce qu'il paraît, dix.

Les fontaines abondent à Naplouse. On en compte une quinzaine dans l'intérieur de l'enceinte. D'autres coulent en dehors et arrosent de magnifiques jardins. Cette abondance d'eau et l'heureuse position de cette cité dans une vallée fertile, près de la grande route

conduisant de Jérusalem à Damas, ont toujours contribué à la maintenir dans un état de prospérité relative. Rien n'égale la fraîcheur et l'agrément des vergers qui l'entourent et qui lui forment une sorte de ceinture verdoyante entre l'E'bal et le Garizim. On y voit confondus, avec le pêle-mêle ordinaire de la culture orientale, des orangers, des citronniers, des jujubiers, des grenadiers, des amandiers, des figuiers, des mûriers, des abricotiers et même de beaux noyers, arbre assez rare en Palestine. Çà et là, des vignes grimpantes s'enroulent autour de leurs troncs et courent souvent en festons de l'un à l'autre. A leurs pieds croissent diverses espèces de légumes, qui poussent en quelque sorte à vue d'œil entre des ruisseaux murmurants, dont les innombrables rigoles imprègnent sans cesse le sol d'humidité et répandent partout la fécondité et la vie. On y remarque pareillement de superbes plants de jasmins et de rosiers. Leurs fleurs servent à fabriquer ces essences odorantes, si chères aux Orientaux. Aussi les bazars de Naplouse sont-ils largement pourvus de légumes et de fruits, et les caravanes s'y approvisionnent, à leur passage, des aliments qui leur sont nécessaires.

J'ai déjà parlé des monticules de cendres qui avoisinent la ville. Ces monticules, ai-je dit, proviennent du résidu des fabriques de savon qu'elle renferme. Effectivement, celles-ci y sont assez nombreuses, et chaque année Naplouse exporte quatre ou cinq mille quintaux de savon, dont une partie est expédiée en Égypte et le reste sur différents points de la Palestine et de la Syrie.

Tel est, en résumé, l'état actuel de cette ville. Elle a succédé évidemment sur le même emplacement à une autre cité plus ancienne, qui doit remonter au moins jusqu'à l'époque romaine, comme le prouvent plusieurs des fontaines que j'ai signalées, dont quelques-unes, par la nature et la disposition des magnifiques blocs qui forment les canaux où elles coulent ou d'où elles jaillissent, semblent accuser une époque antérieure à l'invasion arabe. Je citerai notamment, en dehors et au sud-ouest de la ville, sur les dernières pentes du Garizim, la source dite *Ras el-A'ïn*. Le canal où l'eau se précipite vers Naplouse avec une grande abondance est

construit avec de belles et larges pierres de taille, et il est recouvert, soit par d'énormes blocs en forme de coins, qui s'engagent dans sa partie supérieure et la bouchent hermétiquement, soit par de grandes dalles horizontales. Ce canal, bien qu'appelé *Ras el-A'ïn* (la tête de la source), a sa véritable origine plus à l'ouest et à un étage plus élevé de la montagne; car, en 1863, un fellah, en pratiquant, à une cinquantaine de pas à l'ouest de Ras el-A'ïn, une excavation pour déraciner un vieil olivier, a découvert en cet endroit un réservoir en pierres de taille et la suite du même canal, qui commence encore plus haut. J'ai vu moi-même à cette époque ce réservoir, qui a été depuis recouvert de terre. Or il est impossible de ne pas reconnaître dans cet aqueduc, tantôt souterrain, tantôt à fleur du sol, un travail antique.

L'intérieur de Naplouse est, en outre, rempli de débris de toutes sortes bien antérieurs à l'époque arabe, notamment des blocs d'un superbe appareil, les uns taillés en bossage, les autres complétement aplanis, et de nombreux fûts de colonnes de marbre, de pierre ou de granit, employés à orner des mosquées ou même gisants à terre. C'est ainsi, par exemple, que, non loin de la grande mosquée, on admire deux tronçons gigantesques de colonnes de granit rose, qui, par la perfection de leur poli et les dimensions considérables de leur diamètre, prouvent à eux seuls l'importance et la beauté de l'édifice qu'ils décoraient jadis. Ils sont maintenant étendus le long d'un trottoir.

Quelques passages voûtés sont, sinon antiques, du moins en grande partie bâtis avec des blocs à bossage qui semblent provenir de constructions antérieures.

Je signalerai également, dans une habitation particulière, deux belles salles voûtées, légèrement ogivales, restes d'un édifice plus considérable, qui m'a été désigné sous le nom de *Habs ed-Demm*, حبس الدمّ (la prison du sang). La tradition veut que, en cet endroit, beaucoup de chrétiens aient été jadis enfermés, puis massacrés. Il avait été bâti avec des pierres à bossage aplani, d'une dimension moyenne, mais d'une taille et d'un agencement irréprochables.

Les carrières d'où ont été tirés les matériaux qui ont servi, à différentes époques, aux diverses constructions de la ville, occupent un kilomètre environ de longueur sur les flancs septentrionaux du Garizim; elles forment plusieurs cavernes, dont l'une, qui est la plus grande de toutes, à la fois très-profonde et très-élevée, s'appelle, pour cette raison, *A'rak el-Kebir*, عراق الكبير. L'eau suinte des voûtes en plusieurs endroits. Elle a dû, sans doute, servir de refuge aux Samaritains, lorsqu'ils se retranchèrent, à diverses reprises, sur le mont Garizim. Aujourd'hui, elle est habitée par d'innombrables corbeaux. Les autres galeries ou excavations analogues, pratiquées dans le même but, sont situées à l'est de celle-ci; elles s'étendent le long de la montagne, mais sont beaucoup moins profondes que la précédente. Sur deux points, j'ai remarqué qu'on avait ménagé des rampes artificielles, afin de faire glisser doucement jusqu'au pied de la montagne les blocs détachés de la carrière.

Naplouse occupe donc certainement la même assiette que la ville romaine de Flavia Neapolis, dont elle a gardé le nom. Quant à l'antique Sichem, dont la dénomination a été complétement effacée par celle de Neapolis, et dont les ruines ont disparu pour être employées à bâtir la nouvelle cité qui la remplaçait, elle paraît avoir été située un peu plus à l'est et dans le voisinage du puits de Jacob. C'est là une tradition encore subsistante dans le pays, et qui s'est perpétuée d'âge en âge parmi les Juifs, les Samaritains, les chrétiens et les musulmans. Nous la trouvons consignée dans les écrits d'un grand nombre de pèlerins, à commencer par le Pèlerin de Bordeaux, dont j'ai déjà cité le témoignage, et qui distingue très-nettement trois localités : Neapolis, Sechim (Sichem) et Sechar (la Sichar de l'Évangile).

Eusèbe, au contraire, à peu près à la même époque, ne fait qu'une seule et même localité de Sichem et de Sichar ou Sychar, comme semblent le prouver les deux passages suivants :

Συχὰρ, πρὸ τῆς Νέας πόλεως, πλησίον τοῦ χωρίου οὗ ἔδωκεν Ἰακὼβ Ἰωσὴφ τῷ υἱῷ αὐτοῦ· ἐν ᾗ ὁ Χριστὸς κατὰ τὸν Ἰωάννην τῇ Σαμαρείτιδι παρὰ τῇ πηγῇ διαλέγεται.

Συχὲμ, καὶ ἡ Σικιμὰ, ἡ καὶ Σαλὴμ, πόλις Ἰακὼβ, νῦν ἔρημος· δείκνυται δὲ ὁ τόπος ἐν προασθείοις Νέας πόλεως· ἔνθα καὶ ὁ τάφος δείκνυται τοῦ Ἰωσὴφ, καὶ παράκειται.

Il résulte de ces deux passages que Συχάρ et Συχέμ sont indiquées l'une et l'autre comme situées dans la banlieue de Neapolis et près du champ de Jacob, où se trouvaient à la fois le puits creusé par ce patriarche et le tombeau de Joseph, signalés, le premier au mot Συχάρ, le second au mot Συχέμ. Eusèbe, par conséquent, paraît appliquer cette double dénomination à la même localité, qui était déjà déserte de son temps, et que l'on montrait non loin de Neapolis.

On croit généralement que le mot Sichar ou Sychar était une sorte de sobriquet donné par les Juifs, à une certaine époque, à Sichem. Nous ne le rencontrons pas dans l'Ancien Testament, mais seulement dans le Nouveau :

Venit ergo (Jesus) in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo[1].

Dans les éditions grecques, on lit Σιχάρ et plus ordinairement Συχάρ.

Ce surnom semble dériver de l'hébreu שֶׁקֶר, *chekher*, « mensonge, fausseté, » parce que les Samaritains mêlaient au culte du vrai Dieu celui des idoles; ou bien encore d'un autre mot hébreu שִׁכּוֹר, *chikkor*, « ivrogne, » שָׁכַר, *chakar*, « s'enivrer, » les habitants de la montagne d'Éphraïm étant, à ce qu'il paraît, enclins à l'ivrognerie, comme le témoignent plusieurs versets de l'Écriture, notamment ceux-ci :

1. Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraim et flori decidenti, gloriæ exsultationis ejus, qui errant in vertice vallis pinguissimæ, errantes a vino.
3. Pedibus conculcabitur corona superbiæ ebriorum Ephraim[2].

Cependant, bien que tous les manuscrits grecs de l'Évangile de saint Jean portent Συχάρ ou Σιχάρ, saint Jérôme pense que c'est une leçon vicieuse.

[1] *Saint Jean*, c. IV, v. 5. — [2] *Isaïe*, c. XXVIII, v. 1 et 3.

Dans son Épitaphe de sainte Paule, il s'exprime ainsi :

Transivit Sichem, non ut plerique errantes legunt Sichar, quæ nunc Neapolis appellatur[1]....

Le même Père de l'Église, dans ses *Questions sur la Genèse*, dit également :

Hebraice Sichem dicitur, ut Johannes quoque evangelista testatur; licet vitiose, ut Sichar legatur, error inolevit[2].

Quoi qu'il en soit, pour saint Jérôme comme pour Eusèbe, Sichar et Sichem sont une seule et même ville.

[1] *Hieronymi opera omnia*, édit. Migne, t. I, p. 888. — [2] *Ibid.* t. II, p. 1004.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

HISTOIRE DE SICHEM, PLUS TARD NEAPOLIS, ACTUELLEMENT NAPLOUSE.

L'étymologie du mot Sichem, en hébreu שְׁכֶם, *Chekhem*, en grec Συχέμ et aussi ἡ Σικιμά ou τὰ Σίκιμα, en latin *Sichem*, peut donner lieu à une double supposition.

Ou bien, comme le prétend Eusèbe, la ville ainsi appelée aurait tiré son nom de Chekhem, fils de Hémor, chef de la tribu des Hévéens à l'époque de Jacob :

Συχὲμ δὲ καὶ υἱὸς Ἐμμὼρ ἐκαλεῖτο, ἀφ'οὗ καὶ ὁ τόπος[1].

Dans ce cas, comme la Bible cite déjà cette localité sous ce nom, dès l'époque d'Abraham[2], ce serait alors en quelque sorte par anticipation, fait dont nous trouvons plusieurs autres exemples dans les Livres saints.

Ou bien le fils de Hémor aurait emprunté son nom à la ville qui était soumise à l'autorité de son père, et celle-ci aurait été ainsi nommée à cause de sa position sur le dos de la vallée qui s'étend entre l'E'bal et le Garizim. En hébreu, le mot שְׁכֶם a le sens d'*épaule, dos.*

A l'ouest, en effet, de la vallée dans laquelle s'élève Naplouse et où s'élevait jadis Sichem, toutes les eaux ont leur cours vers la Méditerranée; à l'est, au contraire, elles s'écoulent vers le Jourdain.

La première fois que le nom de cette ville apparaît dans la Bible, c'est lors de la première migration d'Abraham dans le pays de Kanaan.

[1] *Onomasticon*, au mot Συχέμ. — [2] *Genèse*, c. XII, v. 6.

Nous lisons dans la Vulgate :

Pertransivit Abram terram usque ad locum Sichem, usque ad convallem illustrem : Chananæus autem tunc erat in terra[1].

Dans la version des Septante, à la place de ces mots *usque ad convallem illustrem*, « jusque vers la vallée célèbre, » on trouve ceux-ci : *ἐπὶ τὴν δρῦν τὴν ὑψηλήν*, « vers le chêne élevé. »

La traduction littérale de ce verset, d'après le texte hébreu, est la suivante :

Abram s'avança dans l'intérieur du pays jusqu'au lieu de Chekhem (Sichem), jusqu'au bois de chênes de Môreh.

Les mots *jusqu'au lieu de Sichem*, en latin *usque ad locum Sichem*, en grec *ἕως τοῦ τόπου Συχέμ*, en hébreu עַד מְקוֹם שְׁכֶם, *a'd meqôm Chekhem*, pourraient donner à penser que, à cette époque, la ville ainsi appelée n'existait pas encore, comme si l'écrivain sacré eût voulu dire *jusqu'au lieu où fut plus tard élevée Chekhem* (*Sichem*). Mais, comme plusieurs critiques l'ont observé avant moi, l'expression de *meqôm, place, endroit*, est, dans différents passages, employée par l'auteur de la Genèse avec le sens de *ville*[2], ce qui laisse la question indécise. Toujours est-il qu'alors des bouquets de chênes, ainsi que l'atteste le texte hébreu, ombrageaient l'entrée de la vallée de Sichem du côté de l'orient, et que cet endroit s'appelait Môreh. C'est sous l'un de ces arbres qu'Abram (ce patriarche ne portait pas encore le nom d'Abraham) dressa ses tentes en arrivant de Mésopotamie et éleva un autel au Seigneur, qui lui était apparu en lui disant : « Je donnerai cette terre à ta race : »

Apparuit autem Dominus Abram et dixit ei : Semini tuo dabo terram hanc. Qui ædificavit ibi altare Domino, qui apparuerat ei[3].

Plus tard, Jacob, de retour de la Mésopotamie, où il avait servi son oncle Laban pendant de longues années, vint avec toute sa famille occuper, selon toute apparence, auprès de Sichem, le même

[1] *Genèse*, c. XII, v. 6. — [2] *Ibid.* c. XVIII, v. 24; c. XIX, v. 12. — [3] *Ibid.* c. XII, v. 7.

campement que son auguste aïeul Abraham. Il y acheta des enfants de Hémor, père de Sichem, qui avait peut-être donné son nom à la ville, à moins qu'il ne l'eût reçu d'elle, la portion du champ où il avait dressé ses tentes. Cette acquisition eut lieu au prix de cent agneaux.

La Bible ajoute que Jacob érigea en cet endroit un autel au Seigneur, et qu'il y invoqua le Dieu fort d'Israël :

18. Transivitque in Salem urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan, postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, et habitavit juxta oppidum.

19. Emitque partem agri in qua fixerat tabernacula, a filiis Hemor, patris Sichem, centum agnis.

20. Et erecto ibi altari, invocavit super illud fortissimum Deum Israel[1].

Cet autel dut très-probablement être dressé sur le même lieu que celui qui avait été élevé par Abraham.

Nous savons par l'Évangile de saint Jean, à propos de la rencontre de la Samaritaine avec Notre-Seigneur, que Jacob creusa dans ce champ un puits profond pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux[2].

C'est pendant le séjour que fit ce patriarche sous les bocages de Môreh que Dina, fille de Lia, étant sortie un jour pour aller voir les femmes du pays, fut enlevée par Sichem, fils de Hémor, chef de la contrée.

Pour réparer cet outrage, comme Sichem aimait éperdument Dina, Hémor demanda à Jacob la main de sa fille pour son fils et lui offrit une alliance entre les deux races avec tous les droits et avantages qu'il pouvait désirer. Cette proposition fut acceptée; mais les fils de Jacob mirent pour condition que Hémor et son peuple se feraient circoncire. Ce prince, pressé par son fils, y consentit et y fit consentir tous les siens. Or, le troisième jour, lorsque les hommes étaient le plus souffrants des suites de cette opération, Siméon et Lévi, frères de Dina, comme issus eux-mêmes de Lia, en-

[1] *Genèse*, c. XXXIII, v. 18-20. — [2] *Saint Jean*, c. IV, v. 12.

vahirent, l'épée à la main, la ville, qui se croyait en pleine sûreté, tuèrent tous les mâles, y compris Hémor et Sichem, et retirèrent de la maison de celui-ci leur sœur Dina. Les autres frères fondirent alors sur la malheureuse cité, en pillèrent toutes les habitations et en emmenèrent bestiaux, femmes et enfants. Tant de perfidie et tant de cruauté en même temps affligèrent profondément l'âme de Jacob; il dit à Siméon et à Lévi : « Vous m'avez rendu odieux aux Kananéens et aux Phérézéens, habitants de cette contrée. Nous sommes peu nombreux; ils s'assembleront et me frapperont, et je serai détruit moi et ma maison[1]. »

Les années ne firent pas oublier à Jacob ce crime affreux, et, à son lit de mort, il adressa de nouveau d'amers reproches sur ce point à Siméon et à Lévi :

> Maudite soit leur fureur, car elle est acharnée; et leur colère, car elle est impitoyable : je les diviserai en Jacob et je les disperserai dans Israël[2].

Après cet événement, Jacob se retira quelque temps à Bethel; mais auparavant il enterra sous un chêne[3], près de Sichem, les dieux étrangers que les siens avaient rapportés de Mésopotamie, ainsi que les pendants d'oreilles qu'ils portaient[4].

Quelques années plus tard, lorsque Jacob résidait près de Hébron, ses fils étant partis pour Sichem, afin d'y faire paître leurs troupeaux dans les riches plaines qui environnent cette ville, il envoya Joseph, qui était demeuré avec lui, pour savoir de leurs nouvelles. Joseph se mit donc en marche pour Sichem; là, on lui apprit que ses frères étaient allés à Dothaïn. Il s'y rendit aussitôt. On sait comment il y fut vendu à une caravane d'Ismaélites et transporté en Égypte, où il s'éleva à un très-haut degré de puissance et fit venir son père et toute sa famille près de lui. Sur le point de mourir, il demanda que ses restes fussent un jour rapportés dans le pays de Kanaan.

[1] *Genèse*, c. XXXIX.

[2] *Ibid.* c. XLIX, v. 7.

[3] La Vulgate et les Septante traduisent le mot hébreu אֵלָה par *térébinthe*, mais on le rend généralement par *chêne*.

[4] *Genèse*, c. XXXV.

L'Exode nous apprend que ses dernières volontés furent fidèlement exécutées par Moïse, qui emporta ses ossements d'Égypte[1].

Arrêté par la mort sur le seuil même de la Terre promise, ce grand homme légua à Josué, son successeur, ce dépôt précieux, et celui-ci ensevelit, près de Sichem, dans le champ jadis acheté par Jacob aux fils de Hémor la dépouille de Joseph[2].

C'est dans la vallée de Sichem et sur les premières pentes des monts E'bal et Garizim, ainsi que je l'ai dit plus haut, que Josué disposa les douze tribus, lorsque, conformément aux ordres de l'Éternel, il fit proclamer les bénédictions et les malédictions qu'on lit dans le Deutéronome. Il érigea aussi préalablement sur la première de ces deux montagnes un autel de pierres non polies et que le fer n'avait point touchées, pour y offrir au Seigneur des holocaustes et des sacrifices pacifiques. En outre, toutes les paroles de la loi y furent gravées sur de grandes pierres enduites de chaux et dressées[3].

Les Samaritains, d'accord en cela avec leur Pentateuque, prétendent que l'autel fut construit sur le Garizim et non sur l'E'bal, et ils accusent les Juifs d'avoir, sur ce point, altéré le texte sacré. Mais les preuves qu'ils allèguent à l'appui de leur assertion sont plutôt plausibles que convaincantes, et l'autorité du texte hébreu a été suivie par la version des Septante et celle de la Vulgate.

Une autre difficulté se présente ici; elle a été soulevée par Eusèbe et ensuite par saint Jérôme, affirmant tous deux que l'on doit chercher près de Jéricho et non près de Sichem les monts E'bal et Garizim qui furent témoins des bénédictions et des malédictions prononcées dans cette circonstance solennelle.

Voici le passage d'Eusèbe dans l'*Onomasticon* :

Γεβὰλ, ὄρος ἐν τῇ γῇ τῆς ἐπαγγελίας, ἔνθα κελεύει Μωϋσῆς σλῆσαι θυσιασλήριον. Καὶ λέγεται παρακεῖσθαι τῇ Ἱεριχῷ ὄρη δύο κατὰ πρόσωπον ἀλλήλων καὶ πλησίον· ὧν τὸ μὲν εἶναι Γαριζεὶν, τὸ δὲ Γεβάλ. Σαμαρεῖται δὲ

[1] *Exode*, c. XIII, v. 19.
[2] *Josué*, c. XXIV, v. 32.
[3] *Deutéronome*, c. XXVII, v. 2-8. — *Josué*, c. VIII, v. 30-32.

ἕτερα δεικνύουσιν τὰ τῇ Νέᾳ πόλει παρακείμενα, σφαλλόμενοι, ὅτι δὴ πλεῖστον διεστήκασιν ἀλλήλων ὑπ' αὐτῶν δεικνύμενα, ὡς μὴ δύνασθαι ἀλλήλων ἀκούειν ἑκατέρωθεν βοῶντας.

« Gebal, montagne dans la terre de la Promesse, où Moïse ordonne d'ériger l'autel. On dit que près de Jéricho s'élèvent deux montagnes voisines, qui se regardent réciproquement, dont l'une est le Garizin, et l'autre le Gebal. Les Samaritains en montrent d'autres situées près de Neapolis; mais ils se trompent; car les montagnes qu'ils indiquent sont trop éloignées entre elles pour qu'on puisse y entendre de l'une à l'autre les voix de ceux qui y pousseraient des cris. »

Saint Jérôme paraît adopter complétement cette opinion; il traduit, en effet, ce passage sans le modifier, ce qu'il fait néanmoins le plus ordinairement, lorsqu'il ne partage pas, en totalité ou en partie, les idées d'Eusèbe.

Gebal, mons in terra Repromissionis, ubi ad imperium Mosi altare constructum est. Sunt autem juxta Jericho duo montes vicini contra se invicem respicientes, e quibus unus Garizim, alter Gebal dicitur. Porro Samaritani arbitrantur hos duos montes juxta Neapolim esse; sed vehementer errant : plurimum enim inter se distant, nec possunt invicem benedicentium sive maledicentium inter se audiri voces, quod factum Scriptura commemorat.

Ailleurs, au mot Γολγώλ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Γολγὼλ, ἡ καὶ Γάλγαλα. Ταύτης εἶναι πλησίον ἡ Γραφὴ διδάσκει τοὺς Γαριζεὶν καὶ Γεβὰλ ὄρους. Ἡ δὲ Γάλγαλα τόπος ἐστὶ τῆς Ἱεριχοῦς.

« Golgôl, ou Galgala. Près de là, l'Écriture nous apprend que s'élèvent le Garizin et le Gebal. Or Galgala est un endroit voisin de Jéricho. »

Après avoir traduit ce passage, saint Jérôme ajoute :

Errant autem Samaritani, qui juxta Neapolim Garizin et Gebal montes ostendere volunt, quum illos juxta Galgal esse Scriptura testetur.

Le passage de l'Écriture auquel Eusèbe et saint Jérôme font allusion est tiré du Deutéronome :

29. Cum vero introduxerit te Dominus Deus tuus in terram ad quam pergis habitandam, pones benedictionem super montem Garizim, maledictionem super montem Hebal;

30. Qui sunt trans Jordanem, post viam quæ vergit ad solis occubitum, in terra Chananæi, qui habitat in campestribus contra Galgalam, quæ est juxta vallem tendentem et intrantem procul [1].

Moïse, averti par le Seigneur qu'il n'aura pas lui-même le privilége d'introduire les Hébreux dans la Terre promise, mais que cet honneur est réservé à Josué, donne d'avance à son peuple toutes les prescriptions qui devront diriger sa conduite, quand il aura franchi le Jourdain. Entre autres recommandations qu'il lui fait est celle de prononcer les bénédictions sur le mont Garizim et les malédictions sur le mont E'bal, monts, dit la Vulgate, *situés au delà du Jourdain, derrière le chemin qui mène vers le soleil couchant, dans la terre du Kananéen, lequel habite dans les plaines vis-à-vis de Galgala, près d'une vallée qui s'étend et s'avance au loin.*

Telle est la traduction littérale de ce dernier verset de la Vulgate; voici maintenant celle du verset correspondant dans le texte hébreu :

Ne sont-ils pas (les monts Garizim et E'bal) au delà du Jourdain, derrière le chemin du soleil couchant, dans la terre du Kananéen, lequel habite dans la contrée vis-à-vis de Gilgal, près des chênes de Môreh?

Les mots אֵצֶל אֵלוֹנֵי מֹרֶה, *etsel elôneh Môreh* (près des chênes de Môreh), précisent, à mon avis, d'une manière très-nette l'emplacement des montagnes sur lesquelles devaient être prononcées les malédictions et les bénédictions. Ces montagnes, d'après le texte sacré, étaient au delà du Jourdain, c'est-à-dire à l'ouest de ce fleuve, le peuple étant alors à l'est, dans le pays de Moab. Pour s'y rendre, il fallait, après avoir franchi le fleuve, se diriger vers le couchant, et elles étaient situées près du bois de chênes de Môreh. Quant aux mots *dans la terre du Kananéen, lequel habite dans la contrée vis-à-vis de Gilgal,* ils ne signifient pas que ces montagnes elles-mêmes dominaient Gilgal et en étaient voisines, mais seulement qu'elles appartenaient aux Kananéens, dont le territoire commençait dans le voisinage de Gilgal.

[1] *Deutéronome*, c. XI, v. 29 et 30.

En rapprochant, en outre, la fin de ce verset d'un autre verset de la Genèse[1], où ces mêmes chênes de Môreh sont marqués dans la proximité de Sichem, on est tout naturellement porté à conclure que les monts Garizim et E'bal témoins de la grande cérémonie des bénédictions et des malédictions prononcées devant tous les Israélites réunis ne peuvent être autres que ceux que l'on désigne sous ce nom de toute antiquité, et entre lesquels est située Naplouse, l'antique Neapolis, qui avait succédé elle-même à Sichem.

L'historien Josèphe, en reproduisant la prescription de Moïse relative à la cérémonie des bénédictions et des malédictions, est, d'ailleurs, très-positif à ce sujet, comme le prouve le passage suivant :

Ἐξελόντας δὲ τὴν Χαναναίων γῆν καὶ πᾶσαν διαφθείραντας τὴν ἐν αὐτῇ πληθὺν καθὰ πρέπει, τὸν βωμόν τε ἀνασήσαι πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα τετραμμένον, οὐ πόρρω τῆς Σικίμων πόλεως, μεταξὺ δυοῖν ὀροῖν, Γαριζαίου μὲν τοῦ ἐκ δεξιῶν κειμένου, τοῦ δ'ἐκ λαιῶν Γιβάλου προσαγορευομένου· μερισθεῖσαν δὲ τὴν στρατιὰν καθ' ἓξ φυλὰς ἐπὶ τοῖν δυοῖν ὀροῖν ανασήναι[2]. . . .

« Quand ils se seront emparés de la terre de Kanaan, et qu'ils auront détruit, comme elle le mérite, toute la population qui l'habite, ils dresseront un autel tourné vers le soleil levant, non loin de la ville de Sichem, située entre deux montagnes, l'une à droite, appelée Garizim, et l'autre à gauche, appelée Gibal. L'armée sera alors divisée en deux parties, six tribus étant placées sur la première de ces deux montagnes et les six autres sur la seconde. »

Le même historien, dans un autre passage, en racontant l'accomplissement de cet ordre de Moïse, est tout aussi formel que dans les lignes que je viens de citer :

Ἰησοῦς δὲ ἐκ τῶν Γαλγάλων ἀνασρατοπεδεύσας εἰς τὴν ὀρεινὴν ἱστᾷ τὴν ἱερὰν σκηνὴν κατὰ Σιλοῦν πόλιν. . . . καὶ χωρήσας ἐντεῦθεν ἐπὶ Σικίμων σὺν ἅπαντι τῷ λάῳ βωμόν τε ἵστησιν ὅπου προεῖπε Μωϋσῆς, καὶ νείμας τὴν στρατιὰν ἐπὶ μὲν τῷ Γαριζὶν ὄρει τὴν ἡμίσειαν ἵστησιν μοῖραν, ἐπὶ δὲ τῷ Γιβάλῳ τὴν ἡμίσειαν, ἐν ᾧ καὶ βωμός εστι, καὶ τὸ Λευϊτικὸν καὶ τοὺς ἱερέας[3].

« Josué, ayant levé son camp de Galgal pour occuper la contrée montagneuse,

[1] *Genèse*, c. XII, v. 6. — [2] *Antiq. judaïq.* l. IV, c. VIII, § 44. — [3] *Ibid.* l. V, c. I, § 19.

plaça le tabernacle sacré dans la ville de Silo.... puis, étant parti de là, il érigea un autel à l'endroit marqué par Moïse, et, divisant son armée en deux parties, il en plaça la moitié sur le mont Garizim et la seconde moitié sur le mont Gibal, où avait été dressé l'autel, avec les Lévites et les prêtres.»

De ces deux passages il résulte nettement que les monts Garizim et E'bal où furent prononcées les malédictions et les bénédictions sont bien ceux qui dominaient la ville de Sichem; par conséquent, l'assertion d'Eusèbe et de saint Jérôme, affirmant qu'on doit les chercher près de Jéricho, est sans fondement. Quant à l'objection, alléguée par eux, tirée de l'impossibilité d'entendre du mont Garizim ce qui serait proclamé sur le mont E'bal, et réciproquement, j'y ai déjà répondu, en indiquant comme emplacement probable des douze tribus les deux enfoncements parallèles du Garizim et de l'E'bal, sorte de double théâtre gigantesque approprié à cette cérémonie imposante, et d'où les deux parties du peuple, en regard l'une de l'autre, pouvaient à la fois tout voir et se faire écho mutuellement.

Une autre cérémonie solennelle se passa à Sichem peu de temps avant la mort de Josué.

Après avoir rassemblé près de cette ville toutes les tribus d'Israël, ce grand homme leur rappela tous les bienfaits du Seigneur et leur fit promettre de lui rester fidèles; puis, en gage de la nouvelle alliance qu'ils venaient de contracter avec l'Éternel, il dressa une grande pierre sous le chêne qui était dans le sanctuaire de Jéhovah :

25. Percussit ergo Josue in die illo fœdus, et proposuit populo præcepta atque judicia in Sichem.

26. Scripsit quoque omnia verba hæc in volumine legis Domini et tulit lapidem pergrandem, posuitque eum subter quercum, quæ erat in sanctuario Domini.

27. Et dixit ad omnem populum : En lapis iste erit nobis in testimonium quod audierit omnia verba Domini quæ locutus est vobis, ne forte postea negare velitis, et mentiri Domino Deo vestro [1].

[1] *Josué*, c. XXIV, v. 25-27.

Bien que la Bible ne le dise pas, ce chêne était probablement celui sous lequel Jacob enfouit les idoles que les gens de sa maison avaient rapportées de Mésopotamie, et qui, dès lors, fut dédié au Seigneur et peut-être entouré d'une enceinte sacrée.

Sichem fut désignée pour être l'une des trois villes de refuge sur la rive droite du Jourdain; les deux autres étaient Kadès et Hébron.

Après la mort de Gédéon, Abimélech, qu'il avait eu d'une concubine à Sichem, parvint, par l'influence des frères de sa mère et par ses intrigues personnelles, à se créer un parti dans cette ville. On lui donna une somme de soixante et dix sicles d'argent, tirés du trésor du temple de Baal-Berith, divinité phénicienne dont le culte avait été introduit parmi les Sichémites. Avec cette somme il leva une troupe de misérables et de vagabonds, et, marchant contre la maison de son père à Ophra, il frappa sur une même pierre ses soixante et dix frères, fils légitimes de Gédéon, lesquels furent tous égorgés, à l'exception de Joatham, le plus jeune d'entre eux, qui s'était caché. Alors tous les Sichémites, s'étant réunis aux habitants de Millo, établirent roi Abimélech près du chêne de Sichem.

Ce chêne ainsi désigné, sans rien autre chose pour le déterminer, comme un chêne bien connu, devait être celui sous lequel Josué avait renouvelé l'alliance du Seigneur avec Israël, et que de plus anciens souvenirs sans doute consacraient encore, tels que ceux de Jacob et peut-être même d'Abraham.

Joatham, ayant appris la nouvelle du couronnement d'Abimélech, monta sur le Garizim, et, de là, il adressa aux habitants de Sichem l'apologue des arbres qui s'assemblent pour élire un roi et finissent par se soumettre au buisson, allusion directe à l'indignité du choix que les Sichémites avaient fait en préférant aux fils légitimes de Gédéon celui d'une servante.

Que si vous avez agi contre toute justice, dit-il en terminant, que le feu sorte d'Abimélech et dévore les habitants de Sichem et de Beth-Millo, et que le feu sorte des habitants de Sichem et de Beth-Millo et dévore Abimélech[1].

[1] *Juges*, c. IX, v. 20.

Après avoir prononcé ces paroles, il s'enfuit pour échapper à la colère d'Abimélech. Celui-ci régna pendant trois ans; mais ensuite, pendant son absence, les Sichémites se révoltèrent contre son autorité. Averti de ce soulèvement par Zéboul, qu'il avait établi dans la ville en qualité de gouverneur, il s'empressa d'accourir avec des troupes et battit les rebelles, qui, ayant à leur tête un certain Gaal, étaient sortis pour le repousser. Le lendemain, il s'empara de la ville et la détruisit de fond en comble. La Bible ajoute même qu'il sema du sel sur l'emplacement qu'elle avait occupé, comme pour la condamner par là à la stérilité et à la mort.

Porro Abimelech omni die illo oppugnabat urbem, quam cepit, interfectis habitatoribus ejus, ipsaque destructa; ita ut sal in ea dispergeret [1].

Il fit mettre ensuite le feu à la tour du temple de Baal-Berith, qui servait de refuge à beaucoup d'habitants, et formait, ainsi que le temple lui-même, une sorte de citadelle. Mille personnes y périrent, hommes, femmes et enfants, étouffées par les flammes et par la fumée.

Où était situé ce temple? Il paraît avoir été placé en dehors de la ville; car c'est quand celle-ci a été complétement rasée que Abimélech incendie la tour qui le défendait lui-même. Peut-être occupait-il au-dessus de Sichem, sur les pentes du Garizim, une position élevée. La Bible nous apprend, en effet, qu'il était très-fortifié, à la fois sans doute par la nature et par l'art :

Quod cum audissent qui habitabant in turre Sichimorum, ingressi sunt fanum dei sui Berith, ubi fœdus cum eo pepigerant, et ex eo locus nomen acceperat, qui erat munitus valde [2].

Avant d'y mettre le feu, Abimélech coupa, sur une montagne, des branches d'arbres et ordonna à tous ses gens de l'imiter, ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter, puis ils allumèrent au pied de la tour un énorme foyer.

[1] *Juges*, c. IX, v. 45. — [2] *Ibid.* c. IX, v. 46.

Cette montagne, appelée *Har-Tsalmôn*, en hébreu הַר־צַלְמוֹן, en grec Σέλμων, en latin *Salmon*, devait être voisine de Sichem. Or, près de Sichem, il n'y a que deux montagnes, l'E'bal au nord et le Garizim au sud, et il n'est guère croyable que, pour attaquer par le feu la tour de Baal-Berith, dans le voisinage évidemment de la ville, Abimélech ait été avec ses troupes ramasser du bois à une grande distance de cette tour, les flancs de l'E'bal et surtout ceux du Garizim pouvant lui en fournir abondamment. J'incline donc à penser que, sous le nom Tsalmôn, il faut entendre l'une des parties, sans doute la plus boisée, du Garizim, cette montagne étant encore aujourd'hui çà et là couverte d'arbres et d'arbustes sur ses pentes septentrionales. Les flancs de l'E'bal, au contraire, sont plus nus et naturellement plus stériles.

Sichem se releva bientôt de ses ruines; car, à la mort de Salomon, nous voyons tout le peuple d'Israël réuni auprès de cette ville, comme autour d'un centre commun, pour établir Roboam roi. Mais, avant de reconnaître définitivement ce prince comme son souverain, il lui demanda que les charges énormes dont Salomon son père avait accablé ses sujets fussent diminuées. Roboam, au lieu de céder aux conseils des vieillards, qui l'engageaient à faire droit aux réclamations de son peuple, n'écouta que les avis insensés des jeunes gens avec lesquels il avait été élevé et rendit cette dure réponse :

Mon père vous a imposé un joug pesant; mais moi je l'aggraverai encore. Mon père vous a battus avec des lanières, et moi je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes [1].

Une réponse si hautaine lui aliéna aussitôt le cœur de la plus grande partie du peuple; les deux seules tribus de Benjamin et de Juda lui restèrent fidèles, et les dix autres proclamèrent Jéroboam roi d'Israël. Roboam se hâta de fuir à Jérusalem. Sichem devint alors la capitale et la résidence de Jéroboam, qui la rebâtit.

Ædificavit autem Jeroboam Sichem in monte Ephraim et habitavit ibi [2].

[1] *Rois*, l. III, c. XII, v. 14. — [2] *Ibid.* l. III, c. XII, v. 25.

Ces mots *in monte Ephraim* ne doivent pas faire conclure que Sichem fut rebâtie par Jéroboam sur le plateau de Garizim. Le sommet de cette montagne est, à la vérité, couvert de ruines que je décrirai dans un autre chapitre; mais ces ruines sont celles d'une antique bourgade, appelée Louza, et non point celles de la capitale du nouveau royaume d'Israël, laquelle, sur ce plateau privé de sources et qui ne reçoit que l'eau qui tombe du ciel, n'aurait pas joui des précieux avantages qu'elle trouvait au pied de la montagne. Là, en effet, les sources abondent, et de magnifiques vergers devaient, jadis comme aujourd'hui, en embellir singulièrement les abords.

L'expression *in monte Ephraim* signifie tout simplement que Sichem était située au milieu des montagnes d'Éphraïm, ce qui est très-juste, quoiqu'elle fût elle-même dans une vallée; mais cette vallée domine la Méditerranée d'environ 600 mètres, et elle appartient au massif désigné actuellement sous le nom de *montagnes de Naplouse* et jadis sous celui de *montagnes d'Éphraïm*.

Sichem, après la mort de Nadab, fils de Jéroboam, cessa d'être la capitale du nouveau royaume d'Israël, pour céder ce privilége à Thirza et ensuite à Samarie.

Lorsque Salmanasar, roi d'Assyrie, eut mis fin au royaume d'Israël (720 avant J. C.) et emmené les dix tribus en captivité, les colons envoyés par Asar-Haddon, pour repeupler le pays, de différentes provinces de la Chaldée, de la Mésopotamie et de la Perse, s'établirent principalement autour de Sichem, qui devint leur centre religieux. Comme ils étaient décimés, d'après la Bible, par des lions et, suivant l'historien Josèphe, par la peste, il leur fut révélé par un oracle qu'ils ne seraient délivrés du fléau qui les ravageait que lorsque au culte de leurs idoles ils substitueraient celui du Dieu d'Israël. Ils prièrent donc le roi d'Assyrie de vouloir bien leur envoyer, pour les instruire, quelques-uns des prêtres qui avaient été transportés en exil. Leur requête ayant été écoutée, ils adoptèrent le culte israélite, qu'ils mêlèrent d'idolâtrie. Telle fut l'origine de la religion samaritaine.

Lors de la reconstruction du temple de Jérusalem par Zorobabel, après le retour de la captivité de Babylone, les Samaritains furent exclus par les Juifs, comme faux Israélites, de toute coopération au rétablissement de ce monument sacré. Cette espèce d'excommunication prononcée contre eux fut la principale cause de la haine profonde qu'ils vouèrent dès ce moment aux Juifs, et ils songèrent à se bâtir un temple sur le Garizim. En décrivant cette montagne, je donnerai quelques détails relatifs à cet édifice, qui devint aussitôt comme le rival du temple de Jérusalem, de même que Sichem était la métropole du schisme. Cette ville servit désormais de lieu de refuge, dit Josèphe, à tous les Juifs qui étaient expulsés de Jérusalem pour avoir mangé des mets défendus, violé le sabbat ou commis quelque autre délit semblable :

Εἰ δέ τις αἰτίαν ἔσχε παρὰ τοῖς Ἱεροσολυμίταις κοινοφαγίας, ἢ τῆς ἐν τοῖς σαββάτοις παρανομίας, ἤ τινος ἄλλου τοιούτου ἁμαρτήματος, παρὰ τοὺς Σικιμίτας ἔφευγε, λέγων ἀδίκως ἐγκεκλῆσθαι[1].

Le même historien nous apprend que, lorsque Alexandre le Grand, maître de Tyr et de Gaza, vint à Jérusalem dans l'intention de la punir, parce qu'elle avait refusé de le seconder, sa colère fut tout à coup désarmée à la vue du grand prêtre Yaddous, revêtu de ses ornements pontificaux, qui s'était avancé processionnellement à sa rencontre, à la tête des prêtres et des lévites et de tout le reste du peuple vêtu de blanc. Au lieu de détruire la Ville sainte, il lui accorda divers priviléges, entre autres l'exemption de tout impôt pendant l'année sabbatique. A cette nouvelle, les Sichémites envoyèrent une députation au conquérant macédonien, affirmant qu'ils étaient Juifs également et implorant la même faveur. Ils prièrent en même temps ce prince d'honorer leur ville et leur temple de sa visite.

« Tel est, en effet, dit Josèphe, le caractère des Samaritains : toutes les fois que les Juifs sont malheureux, ils nient qu'ils soient leurs parents, ce qui est

[1] *Antiquités judaïques*, l. XI, c. VIII, § 7.

vrai; lorsqu'ils les voient, au contraire, favorisés par les circonstances, ils s'élancent soudain dans leur famille, prétendant qu'ils leur sont unis par les liens du sang et qu'ils descendent des fils de Joseph, Éphraïm et Manassé. »

Εἰσὶ γὰρ οἱ Σαμαρεῖς τοιοῦτοι τὴν φύσιν. . . . ἐν μὲν ταῖς συμφοραῖς ὄντας τοὺς Ἰουδαίους ἀρνοῦνται συγγενεῖς ἔχειν, ὁμολογοῦντες τότε τὴν ἀλήθειαν· ὅταν δέ τι περὶ αὐτοὺς λαμπρὸν ἴδωσιν ἐκ τύχης, ἐξαίφνης ἐπιπηδῶσιν αὐτῶν τῇ κοινωνίᾳ, προσήκειν αὐτοῖς λέγοντες, καὶ ἐκ τῶν Ἰωσήπου γενεαλογοῦντες αὐτοὺς ἐκγόνων Ἐφραίμου καὶ Μανασσοῦ[1].

Alexandre, qui avait conçu des doutes sur leur véritable origine, différa l'examen de leur demande jusqu'à son retour d'Égypte et les congédia ainsi.

Ce récit tiré de Josèphe diffère beaucoup, ainsi que l'observe M. l'abbé Bargès, de celui que renferme la chronique samaritaine intitulée *Livre de Josué*.

Voici ce qu'on y lit :

Alexandre, ayant formé le projet de déclarer la guerre à Darius, roi de Perse, vit en songe un ange qui descendait du ciel, vêtu des habits que portait le souverain pontife, et qui lui disait : Ne crains rien, vaillant guerrier, tu soumettras la Perse, et je mettrai son roi en ton pouvoir, car Dieu est avec toi. En effet, le roi macédonien se rendit maître de la personne de Darius et le mit à mort. Toutes les fois qu'il subjuguait une nation, il espérait trouver parmi ses prêtres quelqu'un qui, par son extérieur, lui rappelât celui qu'il avait vu en songe; mais cela ne se réalisait point. Il marcha enfin contre la ville de Tyr, dans le dessein de s'en emparer. Or, les alentours de cette ville étaient habités par les Samaritains. Alexandre les requit de lui prêter secours; mais ils rejetèrent cette proposition, parce qu'ils avaient formé avec les Tyriens une alliance sous la sanction du serment. Irrité de ce refus, il se mit en marche contre Naplouse, dont les habitants vinrent à sa rencontre. A peine eut-il aperçu le grand prêtre revêtu de ses habits sacrés, qu'il s'empressa de descendre de cheval et de se prosterner devant lui. Ses officiers, le voyant agir de la sorte, s'empressèrent à leur tour de mettre pied à terre et de se prosterner devant le grand prêtre. Toute l'armée fut étonnée de la conduite du roi, car elle savait le projet qu'il avait formé d'exterminer les Samaritains. Ses compagnons lui dirent donc : Ces gens-là, en vérité, vous ont fasciné par leurs

[1] *Antiquités judaïques*, l. XI, c. VIII, § 6.

enchantements. — Vous vous trompez, leur répondit le roi; je ne suis pas sous l'empire d'un charme, ni fasciné par des enchantements; car je suis venu ici la colère dans le cœur; mais, à l'époque où je marchais contre Darius, je vis en songe un personnage parfaitement semblable à celui-ci, lequel me dit : Marche contre Darius sans rien craindre, car tu le tueras, ce qui effectivement est arrivé. Alors Alexandre se montra plein d'affection envers les Samaritains; il les combla de bienfaits et leur dit : Certes, votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs [1].

En traduisant ce passage, M. l'abbé Bargès fait remarquer que la chronique samaritaine, étant postérieure de plusieurs siècles aux *Antiquités judaïques* de Josèphe, où il est parlé de l'arrivée d'Alexandre à Jérusalem, de l'entrevue solennelle qu'il eut avec le grand prêtre Yaddous sur le Scopos et des faveurs qu'il accorda à la nation juive, les Samaritains paraissent avoir ici copié l'historien juif, en attribuant à leur grand prêtre et à leur nation ce que Josèphe raconte du grand prêtre de Jérusalem et des Juifs.

Plus tard, lors de la persécution d'Antiochus Épiphane, les Samaritains de Sichem, craignant d'être enveloppés avec les Juifs dans les mêmes calamités qui avaient fondu sur ces derniers, envoyèrent une députation au roi, avec une lettre où ils lui exposaient qu'ils étaient Sidoniens d'origine et non point Juifs, comme ses ministres auraient pu le croire; que leurs ancêtres ne s'étaient soumis à la coutume superstitieuse du sabbat qu'afin d'échapper à divers fléaux qui les ravageaient, et, pour renier davantage toute espèce de lien de parenté avec la nation juive, ils demandèrent la faveur de pouvoir consacrer à Jupiter Hellénien le temple sans nom qu'ils avaient érigé sur le mont Garizim. Antiochus donna aussitôt des ordres favorables à leur requête [2].

L'an 132 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan s'empara de Sichem et détruisit le temple du Garizim, qui, d'après les calculs de Josèphe, avait eu une durée de deux cents ans [3].

[1] Passage traduit par l'abbé Bargès dans son ouvrage intitulé : *Les Samaritains de Naplouse*, p. 26 et 27.

[2] *Antiquités judaïques*, l. XII, c. v, § 5.

[3] *Ibid.* l. XIII, c. IX, § 1.

A l'époque de Notre-Seigneur, d'après l'évangéliste saint Jean, cette ville était désignée sous le nom de Sichar ou Sychar, sobriquet que les Juifs lui avaient donné et que j'ai déjà expliqué plus haut. C'est près de là que, assis sur la margelle du puits de Jacob, le Sauveur eut avec la femme samaritaine le sublime entretien que l'on sait. Il demeura ensuite deux jours dans la ville et y convertit un grand nombre d'habitants, qui crurent à sa parole[1].

Il est probable que la ville de Sichem fut rebâtie presque complétement, à l'époque de Vespasien, à une faible distance à l'ouest de l'emplacement qu'elle occupait auparavant, et reçut alors une colonie romaine avec un nouveau nom, celui de Flavia Neapolis, qui finit par prévaloir entièrement sur celui de Sichem, ainsi que sur celui de Mabortha, que, au dire de Josèphe, elle portait également parmi les indigènes. On sait que le nom de famille de Vespasien était Flavius, d'où le surnom de Flavia donné à Neapolis. Cette cité est déjà désignée sous cette nouvelle dénomination par Josèphe :

Αὐτὸς δὲ μετὰ τῆς λοιπῆς δυνάμεως ὑπέστρεφεν εἰς Ἀμμαοῦντα, ὅθεν διὰ τῆς Σαμαρείτιδος καὶ παρὰ τὴν Νεάπολιν καλουμένην, Μαβορθὰ δὲ ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων, καταβὰς εἰς Κορέαν . . . στρατοπεδεύεται[2].

« Lui-même (Vespasien) avec le reste de ses troupes revint à Emmaüs, d'où, à travers la Samarie et passant près de la ville appelée Neapolis, et Mabortha par les indigènes, il descendit et alla établir son camp à Corea. »

Selon Pline, Neapolis s'appelait auparavant non Mabortha, mais Mamortha :

Neapolis, quod antea Mamortha dicebatur[3].

Mais la leçon Mabortha est très-probablement préférable, et semble vouloir dire *lieu de passage;* tel est, en effet, le sens du mot hébraïque מַעֲבַרְתָּא, *ma'abartha*, dénomination qui convenait très-bien à la ville située entre le mont E'bal et le mont Garizim, la vallée où elle s'élevait étant un passage naturel entre la Méditer-

[1] *Saint Jean*, c. IV. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 1. — [3] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XIV.

ranée, à l'ouest, et le Jourdain, à l'est, ou bien cette ville étant sur le passage des caravanes se rendant de Judée en Galilée à travers la Samarie, et réciproquement.

L'auteur de la chronique samaritaine, dans un passage analysé par M. l'abbé Bargès[1], nous apprend que l'empereur Adrien, après avoir rasé Jérusalem, passa à Neapolis, où il fit tuer un grand nombre de Samaritains et ordonna de bâtir une bourgade sur le Garizim, ainsi qu'un temple consacré à Jupiter Très-Haut, comme l'affirment Dion Cassius[2], le philosophe Marinus de Neapolis, qui vivait au ve siècle, et Damascius, écrivain de la fin du même siècle, tous les deux cités par Photius dans sa *Bibliothèque*.

On a, en effet, de magnifiques médailles impériales d'Antonin le Pieux, fils adoptif et successeur d'Adrien, lesquelles ont été frappées à Neapolis et représentent le mont Garizim avec un temple auquel on monte par un escalier gigantesque, taillé et bâti sur les flancs de la montagne. C'est à cet empereur que saint Justin, natif de Neapolis et martyrisé à Rome, l'an 163 de Jésus-Christ, adressa sa célèbre apologie, qui valut aux chrétiens un édit favorable de la part d'Antonin.

Procope[3] nous raconte que, sous le règne de Zénon, en 490, les Samaritains de Neapolis assaillirent les chrétiens de cette ville le jour de la Pentecôte et coupèrent les doigts des mains à l'évêque Térébinthus, au moment où il célébrait le sacrifice de la messe. Sur les plaintes de ce prélat, qui avait pu échapper à leur fureur et se réfugier auprès de Zénon, cet empereur expulsa les Samaritains du Garizim et donna cette montagne aux chrétiens, qui y élevèrent une église en l'honneur de sainte Marie et l'environnèrent d'un simple mur construit à la hâte.

Sous le règne d'Anastase, les Samaritains s'emparèrent de nouveau du Garizim et massacrèrent le petit poste qui avait été préposé à la défense de l'église; mais les coupables furent mis à mort par le préfet de la province, et l'empereur Justinien entoura l'é-

[1] *Les Samaritains de Naplouse*, p. 99 et 100.

[2] Dion Cassius, l. XV, c. XII.

[3] *Des édifices de Justinien*, l. V, c. VIII.

glise du Garizim d'une autre enceinte, tout à fait inexpugnable; en même temps, il réprima sévèrement les excès commis par les Samaritains. Ceux-ci, en effet, avaient égorgé Ammonas, évêque de Neapolis, et coupé en morceaux plusieurs prêtres chrétiens avec une barbarie inouïe. Ils avaient, en outre, incendié ou démoli dans la ville cinq églises, qu'ils furent contraints par l'empereur de rebâtir à leurs frais. Leurs synagogues furent détruites (530 de J. C.). Quelque temps après (536), un nouveau décret de Justinien leur imposa toutes les charges curiales, mais les dépouilla de tous les honneurs et priviléges qui y étaient attachés.

A l'époque des croisades, lorsque Jérusalem eut succombé sous les efforts des Latins, les principaux cheikhs des montagnes de Naplouse se rendirent avec des présents au camp des Francs et les invitèrent à prendre possession de leurs villes. Tancrède, qui fut chargé de recevoir la soumission de ces places, entra sans résistance à Naplouse.

Sous le règne de Baudouin II, en 1120, un synode fut assemblé à Naplouse pour mettre un frein au libertinage et conjurer la colère divine que les crimes et les désordres des chrétiens avaient attirée sur leurs têtes.

Benjamin de Tudèle, qui visita la Palestine du temps d'Amaury, s'exprime ainsi au sujet de Naplouse :

A deux parasanges de là (de Samarie), se trouve Naplouse ou Sichem, dans la montagne d'Éphraïm. Cette ville est située dans une vallée entre le mont Garizzim et le mont E'bal. Elle compte environ cent Cuthéens, qui observent la loi de Moïse seulement et sont appelés Samaritains. Ils ont des prêtres de la race d'Aaron.... A Pâques et aux autres jours de fêtes, ils offrent des sacrifices dans un temple qu'ils ont sur le mont Garizzim et sur un autel formé avec les pierres que les Israélites enlevèrent du lit du Jourdain lorsqu'ils passèrent ce fleuve [1].

En 1184, Naplouse fut pillée par Saladin.

En 1187, après la désastreuse bataille de Hattin, elle fut de

[1] Benjamin de Tudèle, *Itinéraire*, c. 1, p. 66-68.

nouveau cruellement ravagée par ses hordes victorieuses. En 1202, elle eut beaucoup à souffrir d'un violent tremblement de terre. Retombée, en 1242, au pouvoir des chrétiens, elle fut bientôt reconquise par Abou-A'ly, et, depuis lors, elle n'a plus cessé d'appartenir aux musulmans.

De nos jours, en 1834, Ibrahim-Pacha la livra à la fureur et aux dévastations de ses soldats, et son principal cheikh, Kasim-Achmed, fut emmené à Damas et décapité avec ses quatre fils.

En 1837, une nouvelle calamité fondit sur Naplouse. Plusieurs édifices publics et de nombreuses habitations particulières furent très-endommagés par le grand tremblement de terre qui se fit sentir, cette année-là, sur beaucoup de points de la Palestine.

Le choléra l'a aussi plusieurs fois désolée à une époque plus récente encore. Malgré tant de désastres, son heureuse situation sur l'une des routes les plus fréquentées de Jérusalem à Damas et la fertilité singulière de son territoire lui ont toujours permis de se relever rapidement des malheurs qu'elle avait subis.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

ASCENSION DU GARIZIM. — TENA'CHER BALATHAH. — KALA'H. — BIR BALATHAT ES-SAMERA. — LIEU PRÉTENDU DU SACRIFICE D'ABRAHAM. — KHARBET LOUZA. — RAS KIKIS. — HISTOIRE DU GARIZIM. — RETOUR AU LIEU DE MON CAMPEMENT.

ASCENSION DU GARIZIM.

Le 7 mai, à cinq heures vingt minutes du matin, je quitte avec un guide le verger où ma tente était dressée, pour faire à pied l'ascension du Garizim. Je commence par jeter un coup d'œil, en passant à l'ouest de la ville, sur un cimetière musulman. Les tombes sont disséminées au milieu d'un petit bois d'oliviers. Près de là est le cimetière des chrétiens. Un peu plus haut, vers le sud, je trouve celui des Samaritains. Arrivé, vers cinq heures trente-sept minutes, à la source dite *Ras el-A'ïn*, je remarque, comme je l'ai déjà dit, que, malgré le nom qu'elle porte (tête de la source), elle dérive d'un point plus élevé. Le canal où se précipitent ses eaux limpides semble antique : il est tout entier construit avec des blocs de grandes dimensions et dallé dans le fond. Cet endroit est délicieux; de là on aperçoit à ses pieds toute la ville de Naplouse et les beaux jardins qui l'entourent. Nous continuons à gravir les pentes de la montagne dans la direction du sud-est, puis de l'est-sud-est. La route est encore bordée de frais vergers plantés de figuiers, d'amandiers et d'oliviers; mais bientôt elle devient plus roide, et les vergers cessent. Les flancs du Garizim se montrent alors cultivés en céréales sur divers points; ailleurs, ils portent la trace d'anciennes cultures abandonnées, et de nombreux petits murs de soutenement, aux trois quarts renversés, paraissent avoir servi d'appui à des terrasses plantées de vignes.

A six heures dix minutes, nous parvenons enfin sur le plateau

et nous cheminons en montant toujours, mais sur une pente désormais plus douce, entre une double ligne de décombres, restes de deux murs parallèles aujourd'hui rasés.

Un peu plus loin, mon guide me montre l'endroit où campent d'habitude les Samaritains de Naplouse, lorsqu'ils viennent, à trois époques de l'année, célébrer sur le Garizim les fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles. A quelques pas de leur campement est le lieu où ils immolent l'agneau pascal : ils égorgent sept moutons et se réunissent vingt par vingt pour les manger, étant eux-mêmes actuellement au nombre de cent quarante individus. Un petit trou entouré de quelques pierres indique le foyer où la victime est rôtie. Ce trou se trouve lui-même au centre de deux rangées parallèles de pierres brutes alignées sur le sol.

TENA'CHER BALATHAH.

A six heures quarante-cinq minutes, en poursuivant notre marche vers l'est, nous arrivons aux blocs énormes et non taillés connus sous le nom de *Tena'cher Balathah* (les douze pierres plates), et qui, par suite des siècles, sont fendus et séparés en deux et même en trois parties, ce qui rend assez difficile d'estimer au juste le nombre réel et primitif de ces blocs. Ils sont agencés ensemble de manière à constituer une sorte de plate-forme.

Avant les fouilles entreprises en cet endroit, en 1866, par le lieutenant anglais Anderson, on était tenté de les prendre pour des rochers naturels, avec lesquels ils se confondent facilement; mais depuis ces fouilles, il n'est plus permis de douter qu'ils aient été apportés et placés là par la main de l'homme, car une tranchée ouverte autour par cet officier anglais prouve qu'ils reposent sur trois assises superposées d'autres blocs moins considérables, formant ainsi une plate-forme artificielle longue de vingt-cinq pas sur sept de large. Les Samaritains prétendent que les Tena'cher Balathah, représentant par leur nombre les douze tribus, sont les pierres non taillées que, conformément à leur Pentateuque,

Josué, d'après l'ordre du Seigneur, aurait placées sur le mont Garizim, afin d'en former un autel destiné aux holocaustes. Mais, comme on l'a observé depuis longtemps, les passages de la Bible relatifs à ce sujet portent dans tous les manuscrits hébraïques, au lieu du mot Garizim, le mot E'bal. C'est donc sur cette dernière montagne, et non sur la première, qu'il faut chercher l'autel de pierres brutes construit par Josué, après qu'il eut franchi le Jourdain. Les douze blocs désignés sous le nom de *Tena'cher Balathah* n'ont, par conséquent, été établis sur le Garizim qu'à une époque bien postérieure à Josué, sans doute par les Samaritains eux-mêmes, désireux de consacrer en quelque sorte, par un monument, le texte erroné de leur Pentateuque.

KALA'H.

Un peu au delà vers l'est, sur le point culminant du Garizim, s'étend une grande enceinte encore en partie debout. Elle forme un quadrilatère, flanqué aux quatre angles d'avant-corps ou petites tours carrées. Les faces sud et nord ont un développement de soixante et dix-neuf mètres, et les faces est et ouest, de soixante-quatre mètres cinquante centimètres. Sur le milieu de la face sud on remarque un avant-corps semblable à ceux des angles. A cette dernière tour répond, dans la face opposée, une grande porte, la seule qui donnait jadis accès dans l'enceinte. Les murs ont partout une épaisseur d'un mètre trente-cinq centimètres, et sont revêtus de gros blocs, la plupart taillés en bossage et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres. Là où les joints laissent un vide, ce vide est bouché par de petites pierres conglutinées avec de la terre en guise de mortier.

Au milieu de la belle plate-forme que délimitait cette enceinte, s'élevait un édifice octogone, dont les arasements seuls sont visibles; il avait été bâti en pierres de taille très-régulières et complétement aplanies, à en juger par quelques assises encore en place.

Une coupole le recouvrait sans doute et, abstraction faite de

l'abside, qui s'arrondit en saillie vers l'est, et de plusieurs chapelles latérales débordant également en dehors de ce monument, il devait offrir une grande ressemblance avec la mosquée d'Omar. Son développement intérieur, sans y comprendre ses annexes, est de vingt-trois mètres environ, et chaque côté du polygone en mesure neuf. Il semble n'avoir eu qu'une porte, regardant le nord, comme la grande porte de l'enceinte elle-même. L'abside, très-exactement tournée vers l'orient, est demi-circulaire et a une profondeur de neuf mètres, égale par conséquent à la longueur du côté sur lequel elle s'appuie. Sur les deux côtés adjacents à ce dernier avaient été établies deux chapelles latérales avec absidiole demi-circulaire; on y entrait par une porte placée au centre de chacun de ces côtés. A ces chapelles correspondaient deux autres chapelles identiques sur les côtés opposés du polygone, c'est-à-dire sur ceux qui sont adjacents au côté occidental. Celui-ci et le côté méridional faisant face à la grande porte d'entrée du côté nord servaient-ils eux-mêmes de base à d'autres chapelles analogues aux précédentes avec absidioles? Je l'ignore, car sur ces deux points on ne distingue plus rien sur le sol; mais la chose est probable.

L'opinion généralement admise est que les ruines de cet édifice sont celles de l'église de Sainte-Marie fondée par Zénon, et que Justinien, au dire de Procope, avait environnée d'une enceinte fortifiée pour la mettre à l'abri des déprédations des Samaritains, qui en avaient expulsé les chrétiens. En effet, l'orientation de ce monument semble prouver que nous foulons là les débris d'une ancienne église chrétienne. M. de Saulcy[1], au contraire, croit y reconnaître les vestiges de l'ancien temple samaritain fondé par Sanaballète, sous le règne d'Alexandre le Grand, et dédié plus tard, sous Antiochus Épiphane, à Jupiter Hellénien. Pour accorder ces deux opinions, en apparence contradictoires, je pense avec ce savant académicien que l'enceinte en gros blocs à bossage dont je viens de parler est bien le téménos du temple samaritain bâti

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 407 et suiv.

par Sanaballète, téménos qui fut ensuite restauré par Justinien, à qui Procope en attribue la fondation.

Par conséquent, l'édifice octogone en question occupe lui-même l'emplacement de l'ancien sanctuaire des Samaritains; mais les vestiges que nous voyons là ne sont pas, évidemment, ceux de ce sanctuaire; car nous savons d'abord qu'il fut rasé par Jean Hyrcan. Nous possédons en outre de magnifiques médailles impériales d'Antonin le Pieux frappées à Neapolis, et qui représentent le mont Garizim avec un temple, celui qui avait été bâti par Adrien en l'honneur de Jupiter Très-Haut. Or, ce temple, qui avait dû succéder à celui de Jupiter Hellénien, identique lui-même avec celui des Samaritains et rasé par Jean Hyrcan, est figuré sur ces médailles avec une forme rectangulaire et deux portiques, surmontés l'un et l'autre d'un fronton triangulaire. Il est à présumer, en outre, que Sanaballète, qui avait voulu fonder sur le Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, avait dû imiter la forme de celui-ci, c'est-à-dire celle d'un rectangle et non point d'un octogone. Les vestiges de l'édifice ainsi construit, avec son abside et ses absidioles regardant l'orient, ne sont donc pas les restes du temple samaritain de Sanaballète, mais ceux de l'église Sainte-Marie, élevée par Zénon sur les ruines du temple de Jupiter Très-Haut, qui avait succédé lui-même, selon toute apparence, à celui de Jupiter Hellénien et, par conséquent, à celui des Samaritains.

Quant à l'enceinte extérieure en blocs à bossage, on l'appelle encore aujourd'hui El-Kala'h (le château), à cause de l'épaisseur des murs qui la délimitent et des tours qui la flanquent. Réparée sans doute par Justinien, elle remonte probablement, comme le pense M. de Saulcy, jusqu'à Sanaballète lui-même. Elle renfermait, outre le temple dont j'ai parlé, de nombreuses chambres, qui s'appliquaient sur les murs; les unes semblent contemporaines, à en juger par la manière dont elles ont été construites, de l'enceinte à laquelle elles sont adossées; les autres accusent une époque plus récente; elles sont toutes plus ou moins renversées.

L'une des tours, celle qui flanque l'angle nord-est, a été trans-

formée par les musulmans en un oualy, dédié au *cheikh Abou-Rhanem*, شيخ ابو غنم, qui a donné son nom à la montagne tout entière. Des fenêtres de ce petit sanctuaire, qui commence lui-même à tomber en ruine, on jouit d'une vue admirable, aussi variée qu'étendue. Comme on est là sur le point culminant du Garizim, l'une des plus hautes montagnes de la Samarie, on embrasse du regard cette ancienne province tout entière, depuis les montagnes qui bordent la vallée du Jourdain à l'est, jusqu'à la Méditerranée à l'ouest. Au sud les monts de la Judée, au nord ceux de la Galilée ferment et encadrent l'horizon. A l'extrémité septentrionale de ces derniers se dressent, dans le lointain, les cimes neigeuses du Djebel ech-Cheikh ou grand Hermon. Entre ces limites s'étend autour de l'observateur un réseau varié de montagnes, de vallées et de plaines, presque toutes naturellement fertiles, et qui justifient très-bien, malgré l'extrême décadence du pays depuis de longs siècles, les éloges que lui donnait jadis l'historien Josèphe.

En dehors et au nord de la grande enceinte, on en remarque une seconde, bâtie comme la précédente, et qui date évidemment de la même époque. Elle contient une vaste piscine longue de trente-cinq mètres sur une largeur de dix-huit et demi. Ce réservoir, aujourd'hui à sec, a été construit avec des blocs d'un appareil un peu moins considérable que celui de l'enceinte; les murs ont un mètre quinze centimètres d'épaisseur; ils étaient revêtus intérieurement d'un ciment qui est aujourd'hui tombé en grande partie. Le trop-plein de la piscine s'écoulait, par un regard très-habilement taillé en forme de niche, dans un puits taillé dans le roc à quelques mètres plus loin, et appelé *Bir er-Ressas*, بير الرصاص (le puits du plomb), j'ignore pour quel motif. J'ai interrogé là-dessus mon guide, qui n'a pu me donner sur ce point aucun éclaircissement.

La deuxième enceinte que je viens de signaler contient en outre un assez grand nombre de tombes musulmanes, ceux qui y sont enterrés ayant désiré reposer, après leur mort, auprès de l'oualy vénéré du cheikh Abou-Rhanem. C'est très-probablement ce cime-

tière qui a éloigné les Samaritains de l'emplacement de leur ancien temple, car pour eux, comme me l'a affirmé le fils du grand prêtre actuel de leur petite nation, la vaste enceinte du Kala'h est bien le téménos de leur sanctuaire, téménos profané à la fois, me disait-il, par les chrétiens, qui y ont élevé jadis une église, celle dont les arasements sont seuls visibles, et par les musulmans, dont les tombes avoisinent l'oualy en question.

BIR BALATHAT ES-SAMERA.

A quatre-vingts pas environ au sud du mur méridional du Kala'h, on rencontre une plate-forme rocheuse dont les contours irréguliers sont bordés de pierres; elle est inclinée de l'est à l'ouest et aboutit de ce côté à une large fente de plus d'un mètre, et qui n'est autre chose que l'orifice d'une sorte de puits ou de citerne creusée dans le roc. Quelques Samaritains prétendent que l'arche d'alliance s'est jadis reposée en cet endroit. Selon d'autres, là aurait été l'ancien autel de leurs sacrifices (car actuellement, comme je l'ai dit, ils immolent ailleurs l'agneau pascal), et le sang des victimes se serait écoulé dans la citerne dont je viens de parler. Ces deux assertions, je dois le dire, ne s'appuient que sur des données fort vagues et dépourvues de toute autorité sérieuse, et cette plate-forme inclinée, comme d'autres analogues qui existent sur le Garizim, n'avait peut-être d'autre but que de recueillir et de faire écouler les eaux des pluies hivernales dans la citerne adjacente. Quoi qu'il en soit, celle-ci s'appelle du nom particulier de *Bir Balathat es-Samera.*

LIEU PRÉTENDU DU SACRIFICE D'ABRAHAM.

A quelques pas au sud de l'endroit précédent, une sorte d'auge oblongue grossièrement taillée dans le roc est vénérée par les Samaritains comme le lieu du sacrifice d'Abraham. C'est là, disent-ils, qu'il avait étendu son fils Isaac sur un bûcher pour l'immoler au Seigneur, lorsqu'un ange arrêta sa main prête à frapper.

Pour eux, en effet, le Garizim est le mont Moriah, désigné à Abraham comme la montagne où il devait offrir son sacrifice. Ils se fondent, pour établir cette identification, sur le rapport frappant que présentent les deux mots Moriah et Môreh.

Dans le passage où la Bible nous raconte l'arrivée d'Abraham de Mésopotamie à Sichem, elle nous dit :

Pertransivit Abram terram usque ad locum Sichem, usque ad convallem illustrem.

Dans le texte hébreu, à la place de ces derniers mots, nous lisons עַד אֵלוֹן מוֹרֶה, *ad elôn Môreh* (*jusqu'au chêne* [ou *bois de chênes*] *de Môreh*)[1].

Ailleurs, dans le Deutéronome, il est encore question des chênes de Môreh, אֵלוֹנֵי מֹרֶה, *elône Môreh*, comme étant voisins des monts E'bal et Garizim[2].

D'autre part, à propos du sacrifice d'Abraham, la Genèse s'exprime ainsi :

Ait illi : Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, Isaac, et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi[3].

Dans le texte hébreu, à la place des mots *Vade in terram visionis* de la Vulgate, se trouvent ceux-ci : וְלֶךְ־לְךָ אֶל־אֶרֶץ הַמֹּרִיָּה, *velek leka el-erets ham-Moriah* (*Va-t'en vers la terre de Moriah*).

Abraham se trouvait à Beer-Cheba, lorsqu'il reçut du ciel l'ordre d'aller dans la terre de Moriah et d'y offrir son fils en holocauste « sur l'une des montagnes qui lui serait indiquée. » Il se mit aussitôt en marche pendant la nuit avec son fils et deux serviteurs, et, le troisième jour, il aperçut de loin le lieu qui lui avait été marqué. La tradition la plus généralement adoptée reconnaît la terre de Moriah et la montagne désignée par le Seigneur dans le mont appelé Moriah, *har ham-Moriah*, הַר הַמּוֹרִיָּה, sur lequel Salomon éleva plus tard le temple de Jérusalem.

[1] *Genèse*, c. XII, v. 6. — [2] *Deutéronome*, c. XI, v. 30. — [3] *Genèse*, c. XXII, v. 2.

Et cœpit Salomon ædificare domum Domini in Jerusalem in monte Moria, qui demonstratus fuerat David patri ejus, in loco quem paraverat David in area Ornan Jebusæi [1].

La Bible, en parlant du mont Moriah comme du lieu préparé par David et adopté par Salomon pour l'emplacement du temple, ne fait, à la vérité, aucune allusion à l'accomplissement antérieur, en cet endroit, du sacrifice d'Abraham; mais Josèphe, en racontant ce dernier fait, dit très-positivement qu'Abraham et son fils parvinrent, le troisième jour, à la montagne où, dans la suite, David construisit un temple :

Καὶ δύο μὲν αὐτῷ ἡμέρας συνώδευσαν οἱ οἰκέται· τῇ τρίτῃ δὲ, ὡς κάτοπτον ἦν αὐτῷ τὸ ὄρος, καταλιπὼν ἐν τῷ πεδίῳ τοὺς συνόντας, μετὰ μόνου τοῦ παιδὸς παραγίνεται εἰς τὸ ὄρος, ἐφ' οὗ τὸ ἱερὸν Δαυίδης ὁ βασιλεὺς ὕστερον ἱδρύεται [2].

« Pendant deux jours, ses serviteurs firent route avec lui; mais, le troisième, lorsque Abraham fut en vue de la montagne, laissant dans la plaine ceux qui l'accompagnaient, il se rendit avec son fils seul sur la montagne où le roi David construisit dans la suite le temple. »

Ailleurs, le même historien, à propos de l'érection, par David, d'un autel au Seigneur sur l'emplacement de l'aire du Jébusite Aravnah, affirme pareillement que cet endroit était celui où jadis Abraham avait amené son fils Isaac pour l'immoler en holocauste :

Συνέβη δ' εἰς ἐκεῖνον ἀγαγεῖν τὸν τόπον Ἄβραμον τὸν υἱὸν αὐτοῦ Ἴσακον ὥστε ὁλοκαυτῶσαι [3].

Ces deux passages nous prouvent que c'était là une tradition constante parmi les Juifs.

La tradition samaritaine, au contraire, de beaucoup postérieure à celle des Juifs, est, en outre, tout à fait invraisemblable; car, de Beer-Cheba au Garizim, il y a cinq bonnes journées de marche pour des hommes allant à pied, comme c'était le cas pour Abraham,

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. III, v. 1. — [2] *Antiq. judaïq.* l. I, c. XIII, § 2. — [3] *Ibid.* l. VII, c. XIII, § 4.

son fils et ses deux serviteurs, qui cheminaient pédestrement, avec un âne chargé du bois du sacrifice. Or la Bible nous dit que, le troisième jour, Abraham aperçut le lieu que le Seigneur lui avait indiqué. Il est donc impossible d'identifier, comme le veulent les Samaritains, le bois de chênes de Môreh avec le mont Moriah et, par conséquent, de voir cette dernière montagne dans le Garizim et d'y placer le lieu du sacrifice d'Abraham. Les Samaritains, en construisant sur le Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, ont rattaché à dessein à cette montagne les traditions relatives au Moriah, en arguant, pour appuyer leurs assertions, de la ressemblance des mots *Môreh* et *Moriah*.

KHARBET LOUZA.

Indépendamment des ruines que j'ai déjà signalées sur le plateau du Garizim, et qui portent un caractère sacré, on en observe un grand nombre d'autres appartenant à une ancienne ville. Ces ruines sont éparses ou accumulées sur le sol à l'ouest, au nord et au sud de la vaste enceinte du Kala'h, et s'appellent *Kharbet Louza*, خربة لوزا. On distingue encore la direction de plusieurs rues. En les suivant, on marche entre les débris d'une foule de petites maisons bâties avec des matériaux de moyen appareil. Çà et là, on rencontre quelques constructions plus considérables, elles-mêmes renversées; une vingtaine de citernes, creusées dans le roc ou maçonnées, recueillaient, avec la grande piscine mentionnée plus haut, les eaux pluviales destinées aux besoins des habitants de Louza. Aucune source, en effet, ne coule sur le plateau du Garizim, dont les flancs inférieurs en recèlent de si nombreuses, principalement du côté de Naplouse. Pendant l'été, quand les citernes étaient taries, il fallait descendre jusqu'à ces sources pour se procurer l'eau nécessaire, ce qui a toujours dû nuire aux développements de Louza. Cette ville est, du reste, sans histoire. Le nom seul, qui s'est fidèlement conservé jusqu'à nos jours, nous est indiqué par un passage de l'*Onomasticon*.

Λουζὰ, ἑτέρα ἣ γέγονε τῶν υἱῶν Ἰωσὴφ, παρακειμένη Συχὲμ ἀπὸ θ' σημείου Νέας πόλεως.

« Louza, autre ville qui échut en sort aux enfants de Joseph; elle est située près de Sichem, au IXe mille de Neapolis. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage d'Eusèbe, le corrige de la manière suivante :

Luza; hæc altera est, quæ cecidit in sortem filiorum Joseph, juxta Sichem, in tertio lapide Neapoleos.

Ainsi que l'a fait remarquer très-justement M. de Saulcy [1], cette première correction ne semble pas suffisante encore, et peut-être faudrait-il lire β' au lieu de γ' dans le texte d'Eusèbe, ce qui serait plus en rapport avec la véritable distance de Louza à Naplouse, et ce qui expliquerait, en quelque sorte, l'erreur du copiste, qui aura pris un β pour un θ, bien plus aisément qu'un γ, dont le tracé n'a aucun rapport avec le θ.

Les mots παρακειμένη Συχέμ montrent, en outre, que Louza était plus rapprochée de Sichem que de Neapolis et distinguent, par conséquent, l'emplacement de ces deux villes, ce qui confirme la tradition, encore persistante jusqu'à nos jours, qui, comme je l'ai dit, place l'antique Sichem dans le voisinage du puits de Jacob.

A l'époque d'Adrien, Louza fut rebâtie et changea de nom; car je lis, dans un passage de la chronique samaritaine rapporté par M. l'abbé Bargès [2], que cet empereur, ayant rasé Jérusalem, passa à Neapolis, où il ordonna de tuer les Samaritains partout où l'on en rencontrerait; qu'ensuite il bâtit sur le Garizim une ville ou bourgade à laquelle il donna le nom de son père César, et un temple à l'extrémité de cette montagne. Ce temple est celui que nous voyons représenté dans les belles médailles impériales d'Antonin le Pieux frappées à Neapolis. Il est rectangulaire, à deux frontons, orné d'un péristyle et environné d'une enceinte extérieure ou té-

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 412. — [2] *Les Samaritains de Naplouse*, p. 99 et 100.

ménos. Il s'élève sur le bord extrême d'une montagne, et un gigantesque escalier y conduit. C'est le sanctuaire dont nous avons parlé précédemment comme consacré à Jupiter Très-Haut. M. l'abbé Bargès le place au pied du Garizim, sur un plateau qui domine Naplouse. Il se fonde pour cela sur la phrase suivante de la chronique samaritaine :

القبّة الّتى عمل فى تخم الجبل الذى على نابلس

Je la traduis ainsi :

« Le sanctuaire qu'il (Adrien) bâtit à l'extrémité de la montagne qui domine Nablous. »

M. l'abbé Bargès, au contraire, rend le mot تخم par *pied*.

Le mot تخم, dit-il, signifie *borne*, *limite*, et ici, par conséquent, *pied* de la montagne.

Malgré l'autorité de ce savant orientaliste, je crois que cette conséquence est forcée, et qu'il faut s'en tenir tout simplement à la signification naturelle du mot, qui est celle de *limite, extrémité*. Je place donc le temple élevé par Adrien, non au pied, mais sur le bord extrême du plateau supérieur du Garizim, au milieu de l'enceinte qui avait contenu le temple samaritain bâti par Sanaballète et qui, plus tard, renferma l'église Sainte-Marie. Quant à l'escalier qui, du vestibule de ce temple, descendait vers la ville, d'après les médailles d'Antonin le Pieux frappées à Neapolis, il est entièrement détruit; mais il subsistait encore l'an 333 de notre ère; car le Pèlerin de Bordeaux, en parlant du Garizim, nous dit :

Civitas Neapolis : ibi est mons Agazaren. Ibi dicunt Samaritani Abraham sacrificium obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem gradus numero ccc.

Ce chiffre de trois cents marches est évidemment insuffisant pour atteindre de Naplouse le sommet du Garizim, qui domine cette ville d'environ 350 mètres; mais rien ne nous dit qu'il partait de Neapolis; il pouvait fort bien ne commencer qu'à l'endroit où l'ascension de la montagne devenait plus roide; dans tous les cas, les mots

ad summum montem prouvent qu'il faut chercher, non au pied, mais sur le plateau supérieur du Garizim, le temple représenté sur les médailles d'Antonin le Pieux, et qui, d'ailleurs, étant dédié à Jupiter Très-Haut, semble indiquer par ce nom même qu'il occupait une position culminante sur la montagne.

RAS KIKIS.

Six cents mètres environ au nord de l'enceinte du Kala'h, après une descente très-douce, on arrive à un petit ravin, qui semble une tranchée artificielle, et au delà duquel s'élève un monticule que couronnait jadis une enceinte longue de 49 mètres sur 33 de large. Il n'en subsiste plus que quelques arasements. Ce sont probablement les restes d'un petit fort qui surplombait, vers le nord, les pentes du Garizim. Au dedans de cette enceinte, on a pratiqué plusieurs tranchées, dans le but sans doute de reconnaître si elle ne renfermait pas les traces d'un ancien édifice intérieur, soit d'un temple, soit d'une église; mais on n'a découvert les vestiges d'aucun édifice de cette nature. Quant au monticule, il s'appelle *Ras Kikis*, راس كيكيس; du moins, tel est le nom que mon guide lui donnait.

HISTOIRE DU GARIZIM.

Résumons maintenant, avant de redescendre du Garizim, les principaux événements qui se sont accomplis sur cette montagne.

Le nom qu'elle portait était, en hébreu *Har-Gerizzim*, הַר־גְּרִזִים, en grec Γαριζίν ou Γαριζείν, en latin *Garizim*. Elle est signalée pour la première fois, dans la Bible, à propos de la grande cérémonie des bénédictions et des malédictions que Moïse, sur le point de mourir, avait ordonnée d'avance, comme devant être célébrée en présence des douze tribus réunies[1], et qui le fut effectivement par Josué[2]. J'ai déjà indiqué précédemment l'endroit de la montagne où six

[1] *Deutéronome*, c. XXVII. — [2] *Josué*, c. VIII, v. 33 et 34.

des tribus me paraissent avoir été groupées en amphithéâtre, dans cette occasion solennelle, les six autres tribus étant disposées de la même manière sur les flancs correspondants de l'E'bal.

C'est sur le Garizim que Joatham, échappé seul au massacre de ses frères, alla se placer pour reprocher aux Sichémites d'avoir élu Abimélech pour leur roi[1].

Dans le texte hébreu, nous lisons à ce sujet les mots : וַיַּעֲמֹד בְּרֹאשׁ הַר־גְּרִזִים, « et il se tint sur la cime du mont Gerizzim, » mots qui sont très-fidèlement rendus par les Septante et par la Vulgate, *καὶ ἔστη ἐπὶ κορυφὴν ὄρους Γαριζίν*, *et stetit in vertice montis Garizim.* Faut-il les prendre à la lettre, et croire que Joatham harangua les Sichémites du point culminant du Garizim? Je ne le pense pas. De là, en effet, quelque puissance que l'on donne à sa voix, il lui aurait été impossible de se faire entendre distinctement des habitants de cette ville, qui alors, comme je l'ai dit, était située au pied nord-est de la montagne, à l'entrée de la vallée. Il faut seulement admettre, à mon avis, que, ayant gravi derrière la ville de Sichem un point élevé du Garizim, d'où il pût être entendu des habitants et se soustraire ensuite facilement par la fuite à la vengeance d'Abimélech, il adressa de là aux Sichémites l'apologue rapporté par la Bible.

Lorsque, de longs siècles après, les Samaritains, exclus, par les Juifs, comme entachés d'idolâtrie, de toute coopération au rétablissement du temple de Jérusalem sous Zorobabel, résolurent de se bâtir à eux-mêmes un sanctuaire, ils choisirent le mont Garizim, où ils rattachèrent plusieurs des traditions relatives au Moriah, notamment celle du sacrifice d'Abraham, pour y élever un monument qui fût le centre de leur culte et de leur nationalité. Suivant l'historien Josèphe, il aurait été construit sous le règne d'Alexandre le Grand. Voici sommairement comment cet écrivain rapporte le fait[2] :

Le grand prêtre Jean étant mort, Yaddous, son fils, hérita du souverain

[1] *Juges*, c. IX, v. 7. — [2] *Antiquités judaïques*, l. XI, c. VII, § 2; c. VIII, §§ 1, 2, 3 et 4.

pontificat. Celui-ci avait un frère nommé Manassès, à qui le Cuthéen Sanaballète, envoyé par Darius comme satrape de Samarie, avait donné sa fille Nicaso en mariage, dans l'espérance que cette alliance lui concilierait à lui-même le bon vouloir de toute la nation juive. Mais à Jérusalem, les membres du Conseil ne purent souffrir que le frère du grand prêtre participât au sacerdoce, tout en étant devenu l'époux d'une femme étrangère. Ils finirent par lui enjoindre, soit de divorcer, soit de cesser de paraître à l'autel. Yaddous lui-même, cédant à l'indignation générale, écarta son frère des fonctions sacrées. Alors Manassès alla trouver Sanaballète, son beau-père, et lui dit qu'il aimait, à la vérité, sa fille Nicaso, mais que, néanmoins, il ne voulait point, à cause d'elle, être privé de ses droits au sacerdoce, la plus grande des dignités parmi les Juifs, et qui devait demeurer dans sa famille. Sanaballète lui promit, s'il gardait sa femme, non-seulement de lui conserver le sacerdoce, mais encore de le faire parvenir au souverain pontificat et au gouvernement de la satrapie dont il était lui-même chargé. Il lui assura, en outre, qu'avec le consentement du roi Darius, il édifierait sur le mont Garizim un temple semblable à celui de Jérusalem. Ébloui par de telles promesses, Manassès ne renvoya pas sa femme et resta auprès de son beau-père; et comme beaucoup d'Israélites et même de prêtres étaient engagés dans des mariages analogues, ils quittèrent également Jérusalem pour aller s'établir en Samarie, Sanaballète leur fournissant, en considération de son gendre, de l'argent, des terres et des maisons.

Cependant Alexandre, ayant envahi l'Asie, marchait de victoire en victoire. C'est en vain que Darius, à la tête d'une innombrable armée, voulut arrêter ses progrès en Cilicie. Défait complétement à la célèbre bataille d'Issus, il fut contraint de fuir honteusement, laissant au pouvoir du vainqueur sa mère, sa femme et ses enfants. Alexandre s'avança alors en Syrie, et, après avoir forcé Damas et Sidon, il vint mettre le siége devant Tyr. Sanaballète, dans de pareilles circonstances, crut que le moment était favorable pour trahir Darius, son maître, et pour se ménager les bonnes grâces du conquérant. Il se rendit donc dans son camp sous les murs de Tyr et lui amena huit mille auxiliaires. Alexandre lui fit un bienveillant accueil, et Sanaballète, rassuré, dit au monarque grec qu'il avait pour gendre Manassès, frère de Yaddous, grand prêtre des Juifs; que Manassès comptait parmi eux un grand nombre de partisans qui lui étaient dévonés et qui désiraient se bâtir un temple sur les terres soumises à son autorité; que la réalisation d'un pareil projet ne pouvait être que très-utile au roi lui-même, parce que c'était diviser la nation juive, qui, autrement, si elle était unie, pourrait songer à se révolter, comme elle l'avait fait sous la domination assyrienne. Alexandre se laissa persuader, et Sanaballète, ayant obtenu la permission qu'il demandait, construisit aussitôt un temple

sur le Garizim; son gendre fut investi en même temps du souverain pontificat.

D'après le récit de Josèphe, comme on le voit, le temple du Garizim aurait été bâti pendant le siége de Tyr par Alexandre, c'est-à-dire l'an 332 avant l'ère chrétienne; mais, ainsi que le remarque M. Munk[1], plusieurs critiques font remonter la fondation de ce monument au temps de Darius Nothus, une soixantaine d'années auparavant, en prétendant que Josèphe a confondu ce roi avec Darius Codoman. Ils s'appuient, dit ce savant, sur un passage du livre de Néhémie, où nous apprenons qu'un des fils du grand prêtre Joïada fut exilé par Néhémie pour avoir épousé une fille de Sanaballat le Horonite :

De filiis autem Joiada filii Eliasib, sacerdotis magni, gener erat Sanaballat Horonites, quem fugavi a me[2].

Ce Sanaballat était gouverneur de Samarie pour le roi de Perse. Or, est-il probable qu'il y ait eu, à deux époques différentes, deux satrapes de Perse en Samarie nommés Sanaballat ou Sanaballète et ayant chacun pour gendre un prêtre juif?

« Toutefois, poursuit M. Munk, Josèphe parle dans des termes si explicites de la fondation du temple samaritain sous Alexandre, et il paraît, d'ailleurs, si bien connaître la suite des rois de Perse, qu'il serait hardi de contester l'exactitude de son récit et de n'y voir que le produit d'une erreur chronologique; car il faudrait supposer non-seulement qu'il a confondu deux Darius, mais que tout ce qu'il dit des rapports de Sanaballète avec Alexandre est de son invention. »

Eusèbe, dans sa Chronique, affirme également que le temple du Garizim fut bâti sous Alexandre, et il lui assigne pour date la seconde année de la cent onzième olympiade (335-334 avant J. C.); il n'est ainsi en désaccord que de deux ans avec Josèphe, lequel rapporte que ce temple fut élevé pendant le siége de Tyr (332 avant J. C.).

[1] *L'Univers pittoresque : Palestine*, p. 482. — [2] *Néhémie*, c. XIII, v. 28.

D'un autre côté, M. l'abbé Bargès[1] fait remarquer que le récit de Josèphe est en contradiction avec la tradition des Samaritains, d'après laquelle leur temple, construit primitivement par Josué, ruiné ensuite par l'armée de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, aurait été restauré, au retour de la captivité, par Samballat ou Sanaballat, chef de leur nation[2]. « Il est clair, dit M. l'abbé Bargès, que cette tradition se trompe, quand elle fait Sanaballat contemporain de Zorobabel, avec lequel elle semble le confondre; mais il est, selon toutes les apparences, le même personnage que le Sanaballat du livre de Néhémie. »

L'an 175 avant Jésus-Christ, le temple du Garizim fut, à la demande des Samaritains eux-mêmes, dédié à Jupiter Hellénien; quarante-trois ans plus tard, l'an 132 avant Jésus-Christ, il fut détruit par Jean Hyrcan.

Voici le passage où Josèphe raconte ce fait :

Ἔπειτα καὶ Σαμεγὰν καὶ τὰ πλησίον αὐτῆς αἱρεῖ, Σίκιμά τε πρὸς τούτοις καὶ Γαριζεὶν, τό τε Χουθαίων γένος, ὅπερ ᾤκει τὸν εἰκασθέντα τῷ ἐν Ἱεροσολύμοις ἱερῷ ναὸν, ὃν Ἀλέξανδρος ἐπέτρεψεν οἰκοδομῆσαι Σαναβαλλέτῃ τῷ στρατηγῷ, διὰ τὸν γαμβρὸν Μανασσῆν, τὸν Ἰάδδου τοῦ ἀρχιερέως ἀδελφὸν, ὡς καὶ πρότερον δεδηλώκαμεν. Συνέβη δὲ τὸν ναὸν τοῦτον ἔρημον γενέσθαι μετὰ ἔτη διακόσια[3].

« Ensuite il (Jean Hyrcan) s'empare de Samega et des lieux voisins, de Sichem et du Garizim. Il soumet la nation des Cuthéens, qui habitait près d'un temple fait à l'image de celui de Jérusalem, temple qu'Alexandre avait autorisé le satrape Sanaballète à construire en faveur de son gendre Manassès, frère du pontife Yaddous, ainsi que nous l'avons rapporté précédemment. Or, il arriva que ce temple fut dévasté, après avoir duré deux cents ans. »

Ces détails sont tellement précis et s'accordent si bien entre eux, qu'il est difficile de ne pas y ajouter foi. Bâti en 332 avant Jésus-Christ et détruit l'an 132 de la même ère, ce temple avait eu effectivement, de cette manière, une existence de deux cents

[1] *Les Samaritains de Naplouse*, p. 118. — [2] *Chronicon Samaritanum arabice conscriptum cui titulus Liber Josue*, p. 216, 298 et 314. — [3] *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. IX, § 1.

ans. Si, au contraire, on en fait remonter la fondation à une époque antérieure à Alexandre, l'assertion de Josèphe relative à la durée de ce monument, quoique si nette, doit être regardée comme de nulle valeur, ce qu'il serait peut-être téméraire d'avancer.

Remarquons, en outre, les mots *συνέβη δὲ τὸν ναὸν τοῦτον ἔρημον γενέσθαι, il arriva que ce temple fut dévasté*, littéralement, *devint désert*, ce qui ne veut pas dire qu'il fut renversé de fond en comble avec l'enceinte sacrée qui l'entourait. Celle-ci put être, en effet, épargnée, du moins en partie; le sanctuaire seul, comme ayant été profané par le culte de Jupiter Hellénien, dut être traité avec plus de rigueur.

Sous le gouvernement de Ponce-Pilate, l'an 36 de notre ère, un imposteur exhorta les Samaritains à le suivre sur le mont Garizim. Il leur promettait de leur montrer, quand ils y seraient parvenus, des vases sacrés que Moïse, disait-il, y avait autrefois enfouis dans les flancs de la montagne. Une pareille promesse ayant trouvé un grand nombre de crédules, on se rassembla de toutes parts pour gravir le Garizim. Mais le gouverneur romain, craignant que cette réunion ne dégénérât en un tumulte séditieux, fit occuper par ses troupes les abords de la montagne. Dans cette circonstance, beaucoup de Samaritains furent tués ou mis en fuite; d'autres furent faits prisonniers, et, parmi ceux-ci, les plus considérables et les plus puissants furent mis à mort par Pilate.

A la suite de cette affaire, le sénat samaritain porta plainte auprès de Vitellius, gouverneur général de Syrie. Celui-ci ordonna à Pilate de se rendre à Rome pour se disculper devant l'empereur des griefs dont il était accusé[1].

L'an 67 de notre ère, au commencement de la grande insurrection des Juifs, les Samaritains s'étant rassemblés en armes sur le mont Garizim, Vespasien envoya aussitôt contre eux Cérealis, préfet de la cinquième légion, avec six cents cavaliers et trois mille fantassins. Celui-ci, au lieu d'attaquer immédiatement les ennemis,

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVIII, c. IV, §§ 1 et 2.

qui s'étaient retranchés en masse sur le sommet de la montagne, se contenta d'abord de garder avec soin toutes les issues du Garizim, et comme on était au fort de l'été et que les Samaritains manquaient d'eau, il attendit que la soif les eût accablés sur les hauteurs arides qu'ils occupaient, avant d'engager la lutte avec eux. Quand il sut qu'ils étaient réduits à l'extrémité, il gravit avec ses troupes la montagne et, enveloppant les Samaritains, les somma de déposer les armes; mais ils refusèrent de se rendre, et Cérealis, fondant alors sur eux, les fit passer au fil de l'épée, au nombre de dix mille six cents[1].

Sous Adrien, comme nous l'avons vu plus haut, un temple dédié à Jupiter Très-Haut fut érigé sur le Garizim, et une petite ville y fut bâtie sur les ruines d'une plus ancienne, nommée Louza.

J'ai dit également que, sous le règne de Zénon, les Samaritains furent expulsés du Garizim par ordre de cet empereur, à cause des actes de cruauté qu'ils avaient commis contre les chrétiens, et qu'une église chrétienne en l'honneur de sainte Marie fut construite sur cette montagne et environnée d'un simple mur de défense en pierres amoncelées. Dévastée par les Samaritains sous le règne d'Anastase, elle fut rétablie plus tard par Justinien et entourée alors d'une enceinte plus difficile à forcer. Je n'hésite pas à reconnaître, surtout après les fouilles faites par les Anglais, les vestiges de cette église dans les arasements de l'édifice octogone qui occupe le milieu de la plate-forme du Kala'h, et, selon ma conviction, elle a dû remplacer, mais avec une autre forme, le temple de Jupiter Très-Haut, qui, lui-même, avait succédé au temple de Jupiter Hellénien, identique avec celui des Samaritains. Nous savons, par les médailles frappées à Neapolis en l'honneur d'Antonin le Pieux, que ce temple de Jupiter Très-Haut était rectangulaire et environné d'un téménos. Je reconnais avec M. de Saulcy ce téménos dans les restes de l'enceinte actuelle du Kala'h. Si cette conjecture est fondée, il faut admettre que Procope exagère quand il attribue à Justinien la

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 32.

construction sur le Garizim d'une enceinte très-forte autour de l'église Sainte-Marie. Cette enceinte existait déjà; c'était celle qu'avait bâtie Sanaballète et qui, sous Adrien, était devenue le téménos du temple de Jupiter Très-Haut. Démolie sans doute en partie à l'époque de Zénon, cet empereur se contenta de la faire relever à la hâte, quand il érigea, à la place du temple païen dédié à Jupiter, l'église Sainte-Marie, et elle dut plus tard une restauration plus complète à Justinien. Aujourd'hui, elle est de nouveau en ruine, et les assises inférieures qui sont encore debout datent très-probablement de l'époque de Sanaballète, les assises supérieures étant renversées. Celles-ci appartenaient peut-être à une époque postérieure et faisaient sans doute partie de la restauration exécutée par Justinien.

Lors de l'invasion musulmane, l'église Sainte-Marie fut sans doute détruite, et les Samaritains recommencèrent à célébrer leur culte sur le mont Garizim.

L'écrivain arabe Abou'l-Hassan el-Masseoudy, qui écrivait vers le milieu du xe siècle (332 de l'hégire), nous apprend dans son ouvrage intitulé *Moroudj ed-Dhahab* (les Prairies d'or) que, de son temps, les Samaritains étaient assez nombreux à Naplouse.

Ils ont là, dit-il, une montagne appelée *Thour Berik* (la montagne bénie), où ils font la prière aux heures prescrites, après avoir sonné de la trompette[1].

Pendant les croisades, les Samaritains continuèrent à pratiquer librement sur le Garizim les cérémonies de leur religion à certaines époques de l'année, comme le prouve un passage de Benjamin de Tudèle que j'ai déjà mentionné :

Naplouse, dit-il, compte environ cent Cuthéens, qui observent la loi de Moïse et sont appelés Samaritains. Ils ont des prêtres de la race d'Aaron. A Pâques et aux autres jours de fêtes, ils offrent des sacrifices dans un temple qu'ils ont sur le mont Garizim et sur un autel formé avec les pierres que les Israélites enlevèrent du lit du Jourdain lorsqu'ils passèrent ce fleuve[2].

[1] *Les Samaritains de Naplouse*, par l'abbé Bargès, p. 33. — [2] *Itinéraire*, c. 1, p. 67.

Le temple dont parle Benjamin de Tudèle est, selon toute vraisemblance, la grande enceinte du Kala'h.

Quant à l'autel formé avec les pierres que les Israélites avaient enlevées au lit du Jourdain, on le reconnaît sans peine dans l'espèce de plate-forme de grosses pierres brutes appelée encore aujourd'hui par les Samaritains *Tena'cher Balathah* (les douze pierres plates).

Depuis lors, le Garizim est toujours resté pour eux la montagne bénie, طور بريك, comme le désigne Abou'l-Hassan el-Masseoudy, cité par M. l'abbé Bargès. Quelquefois troublés par les musulmans dans l'exercice public de leur culte, ils n'ont pu, par intervalle, y offrir leurs sacrifices; mais habituellement cette permission leur a été accordée. Seulement, ils n'immolent plus aujourd'hui l'agneau pascal sur les douze pierres qui leur servaient autrefois d'autel, et ils ne se rassemblent plus dans la grande enceinte, qui était probablement leur ancien temple. La principale raison, je pense, qui leur a fait choisir un autre emplacement pour leur réunion sur le Garizim a été la transformation en oualy de l'une des tours du Kala'h et le voisinage des nombreuses tombes musulmanes qui sont venues se grouper autour du sanctuaire du cheikh Abou-Rhanem. Ce cheikh, comme je l'ai dit, a même donné son nom à la montagne; c'est ainsi, du moins, que les musulmans la désignent souvent, en l'appelant Djebel ech-Cheikh Abou-Rhanem; ils la nomment également Djebel et-Thour. Le mot *Thour*, طور, qui signifie tout simplement *montagne*, *hauteur*, de même que le mot hébreu תָּבוֹר, *Thabor*, est appliqué par les Arabes à plusieurs monts célèbres, notamment au Sinaï, au mont des Oliviers, au Thabor et au Garizim.

RETOUR AU LIEU DE MON CAMPEMENT.

A quatre heures de l'après-midi, après avoir parcouru en tous sens depuis le matin le plateau et les ruines du Garizim, après avoir aussi contemplé à loisir, de manière à m'en bien pénétrer, l'admi-

rable spectacle qui, de là, se déroulait à mes regards, je dus songer à quitter la montagne.

J'en redescendis les pentes vers le nord, immédiatement au-dessous du mamelon, jadis fortifié, appelé actuellement Ras Kikis. Le sentier dans lequel je m'engageai est très-roide et très-glissant, à cause des nombreuses pierres roulantes éparses sur le sol qui se dérobent sous les pas. En quelques endroits, il a été creusé dans le roc.

A cinq heures dix minutes, j'étais de retour au lieu de mon campement.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

DÉPART POUR LE MONT E'BAL. — GROTTES SÉPULCRALES. — KHARBET A'SKER. — KHARBET A'KOUD. — KHARBET KEFR KOUS. — KHARBET KLEISEH. — OUALY SETTI SELIMAH. — OUALY A'MAD ED-DIN. — DESCENTE ET RETOUR À NAPLOUSE.

DÉPART POUR LE MONT E'BAL.

J'avais exploré la veille le mont Garizim. Pour compléter mes recherches sur Naplouse et sur ses environs, il me restait à entreprendre une exploration analogue du mont E'bal, qui domine cette ville vers le nord, et je cherchai aussitôt un guide qui connût bien la montagne. Celle-ci, que très-peu de voyageurs européens ont visitée, n'est guère fréquentée non plus, du moins dans toutes ses parties, par les habitants de Naplouse. Les Juifs craignent de s'y aventurer, parce qu'elle passe pour peu sûre; les Samaritains l'ont en horreur, parce que, à leurs yeux, c'est la montagne des malédictions, et que le Garizim est leur montagne sainte, celle des bénédictions, où s'élevait jadis leur temple et où ils sacrifient encore. Quant aux musulmans, ils vénèrent, à la vérité, sur les flancs supérieurs et presque au haut de l'E'bal deux oualys, dont je dirai un mot plus tard; mais, en dehors de ces deux points, ils parcourent rarement le plateau de cette montagne. Toutefois, comme il est cultivé en plusieurs endroits, je finis par trouver un fellah qui prétendait le connaître parfaitement.

Je me mets donc en marche, sous sa conduite, le 8 mai, à six heures trente minutes du matin. Notre direction est celle de l'est.

GROTTES SÉPULCRALES.

A six heures cinquante minutes, je rencontre, chemin faisant,

sur les flancs inférieurs et méridionaux de l'E'bal, plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc, restes, sans aucun doute, de l'antique nécropole de Sichem.

Le premier qui s'offre à ma vue est précédé d'un vestibule à grande ouverture cintrée. De là, on pénètre, par une petite baie carrée, dans une chambre renfermant trois auges sépulcrales, ménagées dans l'épaisseur du roc sur trois des côtés, et surmontées chacune d'un arceau cintré.

Quelques pas plus loin, j'examine un autre tombeau, auquel on monte par deux marches; il ne contient qu'une seule auge sépulcrale, sous un arceau cintré. Puis, comme je m'avance vers l'est, une troisième excavation funéraire, beaucoup plus considérable, attire mon attention. Une cour taillée dans le roc donne entrée dans trois chambres, deux au nord et une à l'est. La première, à gauche, vers le nord, n'a ni fours à cercueil, ni auges sépulcrales, ni arceaux cintrés. C'était, selon toute apparence, une simple chambre de réunion pour la famille à laquelle appartenait le tombeau; la porte en est carrée. La deuxième chambre, à droite, est précédée d'un petit vestibule. On y remarque trois arceaux cintrés, sous chacun desquels il y avait place pour deux corps, dans des auges sépulcrales divisées en deux compartiments par une sorte de cloison longitudinale ménagée au milieu en évidant le roc. A l'est, et faisant retour d'équerre sur la cour, se trouve une troisième chambre, plus petite que la précédente, contenant seulement deux auges sépulcrales.

En continuant à m'avancer vers l'est, j'observe deux autres tombeaux; l'un n'a qu'un arceau cintré; l'autre consiste en une simple fosse sépulcrale creusée dans un gros bloc de roc détaché.

Tous ces tombeaux et d'autres encore ont été taillés dans un calcaire grossier et poreux, et les parois en sont pour cela généralement peu lisses; c'est ce qui explique aussi l'absence de moulures et de sculptures.

KHARBET A'SKER.

A huit heures cinq minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est, puis vers le nord-est.

A huit heures quinze minutes, nous arrivons au *Kharbet A'sker*. Je jette de nouveau un coup d'œil sur les ruines de cet ancien village, dont j'ai parlé précédemment.

KHARBET A'KOUD.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-est. A notre droite s'étend une belle et fertile vallée, bordée à l'est par des collines, que couronnent : à l'est-sud-est, le village de Salem; à l'est, celui de Deir el-Hathab, et au nord-est, celui de A'zmouth. Je les décrirai plus loin.

A neuf heures quinze minutes, en gravissant les premières pentes orientales de l'E'bal, je rencontre des ruines appelées *Kharbet A'ḳoud*, خربة عقود ; elles consistent en trois magasins contigus et parallèles dont les voûtes sont légèrement ogivales, et qui semblent avoir appartenu à un ancien khan. Près de là gisent des amas confus de matériaux, restes de constructions démolies.

KHARBET KEFR KOUS.

Quelques minutes plus loin, vers l'est-nord-est, d'autres ruines sur les flancs de l'E'bal, qui, de ce côté, fait saillie comme une sorte de promontoire, me sont désignées sous le nom de *Kharbet Kefr Kous*, خربة كفر قوس. Là s'élevait jadis un village dont il subsiste encore une quinzaine de citernes, une aire et les arasements d'une trentaine de petites maisons, qui étaient bâties avec des matériaux assez grossiers.

KHARBET KLEISEH.

A neuf heures quarante-trois minutes, nous commençons, vers

l'ouest, une ascension très-pénible, en escaladant de ce côté les pentes abruptes de l'E'bal. Malgré les rochers qui les hérissent et la roideur de leur inclinaison, elles étaient autrefois cultivées par étages, comme l'attestent de nombreux murs de soutenement; aujourd'hui encore, elles ne sont pas complétement incultes; car, dans les endroits les moins escarpés et où les anciennes terrasses sont mieux conservées, on y sème soit du blé, soit du dourah.

A dix heures quarante minutes, nous atteignons le plateau de la montagne. J'en parcours en tous sens la partie nord sans y rencontrer nulle part de ruines apparentes; seulement, çà et là, de petits murs d'enclos renversés et ayant servi à délimiter des propriétés prouvent que jadis le sommet de l'E'bal était cultivé en céréales ou en vignes. De vieux ceps rampent encore sur le sol en plusieurs endroits. Ailleurs, j'observe quelques carrés qui viennent d'être ensemencés en dourah.

A onze heures quinze minutes, nous nous dirigeons vers la partie sud de la montagne.

A onze heures trente-cinq minutes, après avoir suivi quelques instants un sentier bordé à droite et à gauche par les arasements de deux petits murs parallèles, actuellement démolis, nous arrivons à des ruines assez étendues, appelées *Kharbet Kleiseh*, خربة كليسة [1]. Elles occupent le point culminant de l'E'bal. De nombreuses maisons jonchent de leurs débris confus un sol inégal et rocheux; les matériaux avec lesquels elles étaient construites avaient été à peine équarris. Une enceinte carrée, mesurant environ 32 pas sur chaque face et bâtie avec des blocs plus considérables, eux-mêmes très-grossièrement taillés, est appelée par mon guide *El-Kala'h* (le château). Était-ce le téménos d'un petit sanctuaire aujourd'hui rasé; était-ce un lieu de refuge en cas d'attaque? Je l'ignore.

La Bible nous apprend que Moïse avait recommandé à son peuple, quand il aurait franchi le Jourdain, de dresser degr andes

[1] Peut-être ai-je mal entendu, et faut-il lire *Kniseh*, كنيسة, au lieu de *Kleiseh*, كليسة.

pierres sur le mont E'bal, de les enduire de chaux et d'y graver les paroles de la loi; il devait également y ériger un autel de pierres brutes et non polies et y offrir des holocaustes au Seigneur :

2. Cumque transieritis Jordanem in terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi, eriges ingentes lapides, et calce lævigabis eos,

3. Ut possis in eis scribere omnia verba legis hujus, Jordane transmisso : ut introeas terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi, terram lacte et melle manantem, sicut juravit patribus tuis.

4. Quando ergo transieritis Jordanem, erigite lapides quos ego hodie præcipio vobis, in monte Hebal, et lævigabis eos calce;

5. Et ædificabis ibi altare Domino Deo tuo de lapidibus quos ferrum non tetigit,

6. Et de saxis informibus et impolitis; et offeres super eo holocausta Domino Deo tuo[1].

Dans le livre de Josué, nous voyons que les prescriptions adressées au peuple par Moïse au nom du Seigneur furent fidèlement exécutées par son successeur :

30. Tunc ædificavit Josue altare Domino Deo Israel in monte Hebal;

31. Sicut præceperat Moyses famulus Domini filiis Israel, et scriptum est in volumine legis Moysi; altare vero de lapidibus impolitis, quos ferrum non tetigit; et obtulit super eo holocausta Domino, immolavitque pacificas victimas.

32. Et scripsit super lapides Deuteronomium legis Moysi, quod ille digesserat coram filiis Israel[2].

D'après le Pentateuque samaritain, ces pierres et cet autel auraient été dressés sur le mont Garizim et non sur le mont E'bal. En décrivant les ruines du Garizim, j'ai signalé les fameuses *Tena'cher Balathah* ou *douze pierres*, mentionnées déjà par plusieurs voyageurs, que les Samaritains prétendent y avoir été placées par Josué pour servir d'autel. Mais tous les manuscrits hébraïques, ainsi que la version des Septante et celle de la Vulgate, au lieu du mot Garizim, portent, dans le passage relatif à ce fait, celui d'E'bal,

[1] *Deutéronome*, c. XXVII, v. 2-6. — [2] *Josué*, c. VIII, v. 30-32.

et dès lors c'est sur cette dernière montagne et non sur le Garizim que devait se trouver l'autel primitif élevé par Josué. Pour retrouver ce monument précieux, j'ai parcouru avec soin tout le plateau méridional de la montagne, de même que j'en avais exploré le plateau septentrional; mais toutes mes recherches ont été vaines. D'abord, il est à croire que cet autel n'existe plus depuis longtemps, les Samaritains ayant transporté au Garizim la tradition qui le rattachait à l'E'bal et, par conséquent, ayant peut-être, pour accréditer ce transfert, effacé jusqu'aux traces du monument primitif; ensuite, quand même il existerait encore, comme il était bâti avec des pierres informes et non taillées, et que la plus grande partie du plateau méridional de l'E'bal est couverte de blocs de rocher plus ou moins considérables, et diversement entassés, ou disposés naturellement par assises horizontales, il serait à peu près impossible actuellement de le retrouver au milieu de ce chaos confus, à moins d'être guidé dans cette recherche par la tradition; mais celle-ci a été complétement perdue par les Juifs, et les Samaritains l'ont reportée ailleurs depuis de longs siècles. Ce qui me semble le plus probable, c'est que l'enceinte carrée signalée par moi au Kharbet Kleisch peut avoir jadis renfermé cet autel. Ensuite, elle paraît avoir été remaniée et avoir servi à un but de défense. Cette enceinte occupe, en effet, le point le plus élevé de l'E'bal, et tout porte à penser que l'autel érigé par Josué devait être situé sur le sommet de cette montagne.

OUALY SETTI SELIMAH.

Les musulmans vénèrent sur l'E'bal deux tombeaux : l'un est celui d'une femme, *Setti Selimah*, ستّى سليمة.

OUALY A'MAD ED-DIN.

L'autre, à l'ouest du précédent, contient les restes d'un cheikh désigné sous le nom de *A'mad ed-Din*, عماد الدين (soutien de la reli-

gion). Ce dernier surtout est très-fréquenté. Le sanctuaire où repose le santon est précédé d'une cour dallée et d'une citerne. Cette espèce de vestibule, qui, vers le sud et l'ouest, surplombe un précipice très-profond, est bordé de ce côté par un mur percé de trois fenêtres, d'où le regard plane sur la verdoyante vallée de Naplouse et sur cette ville.

La présence de ces deux oualys sur l'E'bal fait que les musulmans l'appellent tantôt *Djebel Setti Selimah*, tantôt *Djebel A'mad ed-Din;* mais sa dénomination antique était en hébreu הַר עֵיבָל, *har E'bal*, en grec *ὄρος* Γαιβάλ ou Γιβάλος, en latin *mons Hebal.* Son altitude la plus haute au-dessus de la mer est évaluée approximativement à 993 mètres, et à 393 au-dessus de la vallée de Naplouse; elle est ainsi un peu plus grande que celle du Garizim, dont le point culminant ne dépasse pas 950 mètres au-dessus de la Méditerranée. L'E'bal est qualifié par les rabbins juifs et par les Samaritains de *montagne maudite*, en opposition avec le Garizim, appelé *la montagne bénie*, parce que les malédictions furent prononcées sur la première et les bénédictions sur la seconde. C'est même cette circonstance qu'allèguent les Samaritains comme la principale preuve de la légitimité de leur tradition relative à l'autel érigé, selon eux, par Josué sur le Garizim et non sur l'E'bal, comme le veut le texte hébreu. Il est naturel, en effet, disent-ils, qu'on ait choisi, de préférence à la montagne des malédictions, celle des bénédictions pour y dresser un autel au Seigneur. Mais, malgré cette raison de convenance, qui n'est pas sans quelque valeur, je l'avoue, il faut s'incliner, à mon avis, devant l'autorité unanime de tous les manuscrits hébreux, autorité que corrobore, en outre, le texte de la version des Septante et de la Vulgate.

DESCENTE ET RETOUR À NAPLOUSE.

A deux heures de l'après-midi, nous redescendons, du côté de Naplouse, par un sentier très-rapide, les flancs méridionaux de l'E'bal; ils sont hérissés en cet endroit de cactus qui croissent au

milieu des rochers et plantés çà et là de quelques figuiers, de maigres oliviers et de vignes.

A deux heures quarante minutes, nous atteignons le bas de la montagne, et, après avoir traversé un grand cimetière musulman, puis de beaux vergers, nous rentrons dans Naplouse.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

BEIT-DEDJAN. — BEIT-FOUREIK. — KHARBET EL-MEZAR. — SALEM. — DEIR EL-HATHAB. — A'ZMOUTH. — RETOUR À NAPLOUSE.

BEIT-DEDJAN.

Le 9 mai, à cinq heures quinze minutes du matin, je quitte de nouveau mon campement de Naplouse pour aller examiner, à l'est de cette ville, les localités dont je vais rendre compte dans ce chapitre.

A cinq heures quarante minutes, je passe près de l'A'ïn Dafneh.

A cinq heures quarante-sept minutes, je laisse à ma gauche le village et l'A'ïn Balathah.

Continuant à descendre légèrement vers l'est-sud-est, je salue bientôt, chemin faisant, le puits de Jacob, puis je traverse, vers l'est, la belle plaine où il est creusé.

A six heures quinze minutes, après avoir franchi une petite colline rocheuse, je descends dans une autre plaine, également très-fertile, et cultivée en blé, comme la précédente. Ma direction est toujours celle de l'est.

A six heures cinquante minutes, le sol se relève, et, un peu plus loin, se montrent de vieux bouquets d'oliviers.

A sept heures vingt minutes, je gravis les pentes d'une colline rocheuse dont les flancs ont été jadis exploités comme carrière en plusieurs endroits. D'étage en étage, d'anciens murs de soutenement construits avec de gros blocs sont encore en partie debout.

A sept heures trente minutes, je parviens au village de *Beit-Dedjan*, بيت دجن, situé sur le sommet de cette colline. Il contient environ 400 habitants. On y remarque une petite mosquée à moitié

renversée et un bordj bâti avec des blocs irréguliers de grandes dimensions, et qui, sans être antique, paraît néanmoins fort ancien. Un certain nombre de citernes creusées dans le roc servent encore aux besoins des habitants.

Le nom de ce village, identique à la dénomination hébraïque *Beth-Dagon*, בֵּית דָּגוֹן, semble prouver qu'autrefois les Philistins y avaient érigé un temple en l'honneur de leur divinité principale, Dagon.

La Bible mentionne en Palestine deux villes du nom de Beth-Dagon :

L'une dans la Chéphélah, c'est-à-dire dans la plaine basse de Juda :

Et Gideroth, et Beth-Dagon, et Naama et Maceda[1];

La seconde sur la limite de la tribu d'Aser, dont elle formait l'une des villes frontières :

Ac revertitur (terminus) contra orientem Beth-Dagon[2].

Le village de Beit-Dedjan dont il s'agit ici ne peut être identifié, à cause de sa position dans la province de Samarie, ni avec l'une ni avec l'autre de ces deux Beth-Dagon, situées, la première dans la Judée, et la seconde dans la Galilée; mais le nom qu'il porte suffit pour attester que c'était jadis une troisième localité appelée également Beth-Dagon, et non mentionnée par la Bible.

BEIT-FOUREIK.

A sept heures trente-cinq minutes, je descends de ce village vers l'ouest.

A huit heures, je laisse à ma gauche, à quinze cents mètres environ de distance, au sud, le village de *Beit-Foureik*, بيت فوريك, assis sur les pentes d'une colline; une ceinture d'oliviers l'environne.

[1] *Josué*, c. XV, v. 41. — [2] *Ibid.* c. XIX, v. 27.

KHARBET EL-MEZAR.

A l'ouest de Beit-Foureik, sur une colline voisine, j'aperçois quelques ruines autour d'un oualy; on les appelle *Kharbet el-Mezar*, خربة المزار.

SALEM.

A huit heures quinze minutes, ma direction devient celle du nord-ouest, puis du nord-nord-ouest.

A huit heures vingt minutes, je commence à gravir une colline plantée d'oliviers, de figuiers et d'amandiers.

A huit heures trente minutes, je parviens à *Salem*, سالم. C'est un petit village de deux cents habitants au plus. Les maisons sont très-délabrées et plusieurs sont à moitié renversées. Une douzaine de citernes antiques creusées dans les flancs de la colline sont actuellement à sec. Les femmes du village vont chercher de l'eau, à un kilomètre de là vers le nord-nord-ouest, à une source appelée *A'ïn Salem*, عين سالم. Elle s'écoule de dessous un rocher par un petit canal d'apparence antique, et est recueillie dans une longue auge monolithe, qui est probablement un ancien tombeau.

Le village de Salem répond, par son nom et par sa position, à l'antique Salem, en hébreu *Chalem*, שָׁלֵם, en grec Σαλήμ, en latin *Salem*, que traversa Jacob arrivant de Mésopotamie, avant de dresser sa tente près de la ville de Sichem :

Transivitque in Salem, urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan, postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, et habitavit juxta oppidum[1].

Eusèbe et son traducteur saint Jérôme ont confondu à tort dans l'*Onomasticon* Salem avec Sichem :

Συχὲμ, καὶ ἡ Σικιμὰ, ἡ καὶ Σαλὴμ, πόλις Ἰακώϐ, νῦν ἔρημος.

« Sichem et Salem, traduit saint Jérôme, quæ latine et græce Sicima vocata est, civitas Jacob, nunc deserta. »

[1] *Genèse*, c. XXXIII, v. 18.

D'après quelques critiques modernes, les mots du texte hébreu, au commencement du verset 18 de la Genèse,

וַיָּבֹא יַעֲקֹב שָׁלֵם עִיר שְׁכֶם,

au lieu de se traduire

Et Jacob vint à Chalem, ville de Chekhem,

c'est-à-dire dépendante de Chekhem, traduction conforme à celle des Septante :

Καὶ ἦλθεν Ἰακὼβ εἰς Σαλὴμ, πόλιν Σηκίμων,

et à celle de la Vulgate :

Transivitque in Salem urbem Sichimorum,

doivent se rendre de la manière suivante :

Jacob arriva sain et sauf à la ville de Chekhem,

le mot שָׁלֵם étant regardé par eux ici comme un véritable adjectif, signifiant *sain et sauf, en sûreté,* et non comme un nom propre de ville.

Mais, malgré l'autorité des hébraïsants qui ont adopté ce dernier sens, j'incline plus volontiers, à cause de l'existence, à l'est et dans le voisinage de l'emplacement de l'antique Sichem, du village appelé encore aujourd'hui Salem, à m'en tenir à l'interprétation des Septante et de la Vulgate et à traduire, par conséquent, le passage hébreu comme je l'ai fait plus haut :

Jacob vint à Chalem (Salem), ville de Chekhem (Sichem),

c'est-à-dire dépendante de Chekhem et non point identique avec cette ville, comme le prétend Eusèbe dans l'*Onomasticon* et comme semble le croire pareillement saint Jérôme, qui traduit fidèlement cette assertion d'Eusèbe sans la corriger.

DEIR EL-HATHAB.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je quitte l'A'în Salem

pour descendre vers le nord-ouest; puis, montant légèrement vers le nord-nord-ouest, je traverse, à neuf heures cinq minutes, le village de *Deir el-Hathab*, دير الحطب. Il se compose de cent habitants au plus. Beaucoup de maisons détruites montrent qu'autrefois il était plus important que maintenant. Plusieurs citernes creusées dans le roc sont évidemment antiques; elles sont à sec en ce moment, et les femmes vont s'approvisionner d'eau à l'A'ïn Salem.

A'ZMOUTH.

Je me dirige ensuite vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest, et, à neuf heures vingt-cinq minutes, je m'arrête un instant à *A'zmouth*, عزموط, petit village un peu moins en ruine que le précédent. Il a dû succéder également à une localité antique, comme le prouvent un certain nombre de citernes pratiquées dans le roc, la plupart sans eau, mais dont une, entre autres, sert encore aux besoins des habitants. Deux oualys y sont consacrés à deux cheikhs différents.

RETOUR À NAPLOUSE.

A neuf heures trente minutes, je descends d'A'zmouth dans la direction du sud-ouest.

A neuf heures cinquante minutes, je franchis assez péniblement, par un sentier étroit et en forme d'escalier, les berges rocheuses de l'Oued el-Bidan.

A dix heures dix minutes, je laisse à ma droite le Kharbet A's-ker, et à dix heures quarante minutes, je fais halte avec joie sous les beaux ombrages des vergers de Naplouse; car le rhamsin embrase ce jour-là l'atmosphère, et mon thermomètre, à l'ombre, marque 39 degrés centigrades.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

KEFR KELLIL. — MAKHNA EL-FOUKA. — MAKHNA ET-THATA. — HAOUARAH. — KHARBET ZEIDAN. — AOUDELAH. — A'OURTAH. — ROUDJIB. — KHARBET ED-DOUARAH. — RETOUR À NAPLOUSE.

KEFR KELLIL.

Le 10 mai à cinq heures vingt minutes du matin, j'entreprends une nouvelle excursion pour explorer, aux environs de Naplouse, d'autres ruines et d'autres villages qui m'avaient été signalés.

Parti de mon campement dans la direction de l'est-sud-est, je longe, à cinq heures cinquante minutes, vers le sud, les pentes orientales du Garizim.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je gravis vers le sud-sud-ouest les flancs inférieurs de cette montagne, et bientôt je rencontre une source peu abondante appelée *A'ïn el-Leff*, عين اللفّ; puis, à six heures, une seconde source, qu'on me désigne sous le nom de *A'ïn es-Sourik*, عين السوريق, et, cinq minutes plus loin, une troisième, nommée *A'ïn er-Rakeb*, عين الراكب.

A six heures vingt minutes, je parviens à *Kefr Kellil*, كفر قلّيل, village de deux cents habitants, séparé par un vallon en deux quartiers, l'un septentrional, l'autre méridional. Quelques jardins l'avoisinent.

MAKHNA EL-FOUKA.

De là je redescends dans la plaine, que j'atteins à six heures trente minutes, pour suivre quelque temps, vers le sud, la route qui conduit à Jérusalem.

A six heures quarante-quatre minutes, je laisse à ma droite une colline que couronnent des ruines peu étendues, appelées *Makhna*

el-Fouka, مخنا الفوقا, et un oualy vénéré sous le nom de *Cheikh Abou Isma'il*, شيخ ابو اسمعيل; d'autres prononcent Abou-Isma'in : on sait, en effet, qu'en arabe, dans le langage vulgaire, les lettres *lam*, ل, et *noun*, ن, se permutent souvent. Un bouquet d'oliviers environne l'oualy.

MAKHNA ET-THATA.

Dans la plaine, à ma gauche, j'aperçois d'autres ruines, nommées, par opposition aux précédentes, *Makhna et-Thata* ou Makhna inférieure, مخنا التحتا; elles sont dominées au nord par un petit tell, jadis habité sans doute, mais aujourd'hui livré à la culture et sans vestiges apparents d'anciennes constructions.

HAOUARAH.

A six heures cinquante-deux minutes, je cesse de longer à l'ouest le Garizim, dont les dernières pentes méridionales expirent vers ce point.

A sept heures dix minutes, je monte au village de *Haouarah*, حوارة; situé sur les flancs d'une colline, il peut contenir huit cents habitants et est divisé en deux quartiers administrés chacun par un cheikh. A l'entrée d'une petite mosquée, je remarque plusieurs tronçons de colonnes; ils paraissent antiques, ainsi qu'un certain nombre de citernes et de grottes pratiquées dans le roc. Un oualy est consacré à Abou en-Neby Sahin.

KHARBET ZEIDAN.

Redescendu dans la plaine, je me dirige vers l'est, puis, à dix heures vingt-cinq minutes, vers l'est-nord-est.

A sept heures trente minutes, je laisse sur ma gauche quelques ruines, appelées *Kharbet Zeidan*, خربة زيدان.

AOUDELAH.

A sept heures quarante minutes, je passe au pied d'*Aoudelah*, اودلة, petit village situé au sud sur une colline, au milieu d'une plantation d'oliviers et de figuiers.

A'OURTAH.

A sept heures quarante-six minutes, je gravis les pentes assez roides de la colline sur laquelle s'élève *A'ourtah*, عورتة. Chemin faisant, j'observe plusieurs citernes antiques creusées dans le roc. A'ourtah, bien qu'en partie renversé, renferme encore sept cents habitants.

Dans la partie haute du village est une mosquée, dite *Djama' Mansour*, جامع منصور. Elle contient intérieurement, dans une enceinte particulière, un tombeau de proportions gigantesques, construit en dos d'âne et blanchi à la chaux. Là repose Neby Mansour. Alentour plusieurs tas de pierres indiquent la place d'autres tombes.

Dans la partie basse du même village, une autre mosquée m'est désignée sous le nom de *Oualy el-Mefaddhel*, ولى المفضّل. On y observe également un immense tombeau, de la même grandeur et de la même forme que le précédent.

A trois ou quatre minutes d'A'ourtah, vers le nord-est, au delà d'une plate-forme rocheuse où l'on a jadis creusé plusieurs citernes et un birket, long de vingt pas sur sept de large, on me montre sur une colline couverte de broussailles deux oualys au milieu d'un cimetière. L'un de ces oualys est particulièrement vénéré sous le nom de *Azilat*, عزيلات. Une petite chambre basse et obscure, dans laquelle on descend par quelques marches, est contiguë à une caverne actuellement murée, et que trois ouvertures permettent d'apercevoir. En m'éclairant de mon mieux au moyen d'une bougie que j'introduisis dans la caverne en passant le bras par l'une de ces ouvertures, je n'y observai aucun tombeau; il m'a semblé aussi

qu'elle n'était pas aussi vaste qu'on me l'avait dit. Les Juifs et les Samaritains prétendent que soixante et dix vieillards d'Israël y ont été jadis ensevelis. Cette tradition est mentionnée par plusieurs rabbins cités par Carmoly[1]. Ces mêmes rabbins placent à A'ourtah les sépultures du grand prêtre Éléazar, de Phinées, son fils, et d'Ithamar, son frère : mais en cela certainement ils sont dans l'erreur, car la Bible nous apprend qu'Éléazar mourut et fut enterré à Gibeath-Pinehas, dans la montagne d'Éphraïm[2].

Or cette Gibeath-Pinehas, dans la Vulgate *Gabaath-Phinees*, doit être identifiée, comme je le montrerai plus loin, avec un village appelé Djibia, non loin du Kharbet Tibneh, l'ancienne Thimnath-Serah, près de laquelle j'ai retrouvé le tombeau de Josué.

Nous lisons, dans l'Épitaphe de sainte Paule[3] par saint Jérôme, que cette illustre Romaine alla vénérer sur la montagne d'Éphraïm les tombeaux de Josué et d'Éléazar, situés l'un vis-à-vis de l'autre :

Sepulcra quoque in monte Ephraim Jesu filii Nave et Eleazari, filii Aaron, sacerdotis, e regione venerata est, quorum alter conditus est in Thamnath-Sare, a septentrionali parte montis Gaas, alter in Gabaa filii sui Phinees, satisque mirata est quod distributor possessionum sibi montana et aspera delegisset.

Ce passage de saint Jérôme nous montre que les tombeaux de Josué et du grand prêtre Éléazar se faisaient en quelque sorte vis-à-vis sur deux hauteurs voisines, puisque sainte Paule les vénéra en se tournant d'abord vers l'un, puis vers l'autre, ce qu'impliquent les mots *e regione venerata est*. Or, ce Père de l'Église n'aurait pas pu s'exprimer ainsi, si le tombeau d'Éléazar avait été à A'ourtah, comme le veulent les rabbins mentionnés par Carmoly et comme le croient encore les Juifs et les Samaritains de Naplouse.

ROUDJIB.

A neuf heures, je descends, vers le nord-ouest, les flancs, très-rocheux de ce côté, de la colline d'A'ourtah.

[1] *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 186, 212, 386, 445.

[2] *Josué*, c. XXIV, v. 33.

[3] *Epitaphium Paulæ*, § 13.

A neuf heures vingt-cinq minutes, ma direction devient celle du nord-est, puis, à neuf heures trente minutes, je commence vers le nord une nouvelle montée, assez douce d'abord.

A neuf heures quarante-cinq minutes, l'ascension devient plus roide, à travers des plantations de figuiers et d'oliviers.

A neuf heures cinquante minutes, je parviens à *Roudjib*, روجيب, village de trois cents habitants au plus, sur une colline dont les flancs ont été jadis, en plusieurs endroits, exploités comme carrière. Des haies de cactus servent d'enclos à quelques jardins.

KHARBET ED-DOUARAH.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je redescends vers le nord-est; à dix heures dix minutes, j'examine dans la plaine les restes d'un monument important qui a été exhumé en 1869, pour en faire servir les beaux matériaux à la construction de la caserne qui avoisine l'A'ïn Dafneh. On a déterré en cet endroit beaucoup de pierres de taille provenant de cet édifice, renversé de fond en comble, et cinq fûts de colonnes monolithes en granit gris couchés horizontalement et enfouis. Un seul de ces fûts a été péniblement transporté à Naplouse; les quatre autres sont encore là gisants sur le sol. Cet édifice n'était point isolé, mais de nombreuses habitations, rasées complétement, jonchent au loin la plaine de leurs débris confus. Elles formaient une petite ville, sur l'emplacement de laquelle la charrue a incessamment passé depuis de longs siècles. Ces ruines, aujourd'hui à peine perceptibles, et que j'ai pu suivre l'espace de huit cents pas environ dans la direction du nord-ouest, puis de l'ouest-nord-ouest, jusque dans le voisinage du Bir la'koub, m'ont été désignées sous le nom de *Kharbet ed-Douarah*, خربة الدوارة. La ville à laquelle elles appartenaient, et dont elles n'offrent plus que de très-faibles vestiges, devait toucher presque à l'antique Sichem, qui, ainsi que je l'ai dit, était située à l'est de l'emplacement occupé plus tard par Neapolis, bâtie elle-même avec les ruines de Sichem. Comment s'appelait cette ville? J'inclinerais

assez à penser qu'elle portait primitivement le nom de *Beth-Millo*, en hébreu בֵּית מִלּוֹא, chez les Septante *οἶκος Βηθμααλώ*, dans la Vulgate *urbs Mello*, ville qui devait être très-voisine de Sichem et ne faire, pour ainsi dire, qu'un avec elle, comme cela semble résulter du verset suivant, où il est dit que tous les principaux habitants de Sichem et ceux de Beth-Millo se réunirent auprès du chêne de Sichem pour élire roi Abimélech :

Congregati sunt autem omnes viri Sichem et universæ familiæ urbis Mello; abieruntque et constituerunt regem Abimelech, juxta quercum quæ stabat in Sichem [1].

Beth-Millo n'est plus, du reste, mentionnée que dans un autre verset du même livre des Juges, verset dans lequel Joatham, fils légitime de Gédéon, après avoir échappé au massacre de ses frères, égorgés par Abimélech, appelle sur ce fils illégitime de son père, et sur les habitants de Sichem et de Beth-Millo, qui n'ont pas eu honte de l'élire roi, toutes les fureurs d'une guerre réciproque, représentée par un feu vengeur jaillissant de part et d'autre et les dévorant les uns et les autres :

19. Si ergo recte et absque vitio egistis cum Jerobaal et domo ejus, hodie lætamini in Abimelech, et ille lætetur in vobis.

20. Sin autem perverse, egrediatur ignis ex eo, et consumat habitatores Sichem et oppidum Mello; egrediaturque ignis de viris Sichem, et de oppido Mello, et devoret Abimelech [1].

RETOUR À NAPLOUSE.

A dix heures vingt-cinq minutes, je parviens au Bir la'koub, que j'examine de nouveau, et à onze heures je rentre à Naplouse.

[1] *Juges*, c. IX, v. 6.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE Ier. Arrivée à Jérusalem. — Nouvelle étude de cette ville. — Limites de la Samarie 1

CHAPITRE II. Départ de Jérusalem pour le couvent de Saint-Saba. — Visite de ce monastère. — Tourmente effroyable. — Halte à Neby Mousa. — Descente dans la vallée du Jourdain. — A'ïn es-Soulthan. — Ascension de la montagne de la quarantaine. — Er-Riha. — Kasr Hadjlah. — A'ïn Hadjlah, jadis Beth-Hoglah. — Halte près de la mer Morte, non loin de l'îlot connu sous le nom de Redjoum Louth. — Le Jourdain. — Kasr el-Yehoudi. — Tell Djeldjoul (Gilgal ou Galgala). — Retour à l'A'ïn es-Soulthan. — Histoire de Jéricho; emplacements divers de cette ville. . . 14

CHAPITRE III. Départ de l'A'ïn es-Soulthan. — Montée d'Adommim. — Khan el-Hatrour. — Kala'at ed-Demm (Castellum Adommim). — A'ïn el-Haoudh, peut-être E'n-Chemech. — Abou-Dis, probablement Bahourim. — El-A'zarieh (Béthanie). — Retour à Jérusalem 150

CHAPITRE IV. Séjour à Jérusalem. — Départ pour la première grande tournée. — Cha'fath. — Kharbet el-Mighram, jadis peut-être Migron. — Kharbet es-Soum'a. — Kharbet Deir Hazem. — Kharbet Thabakat. — Kharbet Tell el-Foul, l'ancienne Gibeah de Benjamin ou Gibeah de Saül. . . . 183

CHAPITRE V. Kharbet Beit-Koutha. — Kharbet Erha. — Kheraïb er-Ram. — Er-Ram, jadis Ramah. — Kharbet A'tara. — Kefr A'kab — Kharbet Soueikeh. — El-Bireh. — Beitin. — Thayebeh 198

CHAPITRE VI. Deir Djerir. — Kefr Malek. — Kharbet Tell Azour. — Djeradeh. — Kharbet Samieh. — Djebel Nedjeneh. — Retour à Thayebeh. 208

CHAPITRE VII. Kharbet Kilia. — A'ïn en-Nona'ïneh. — A'ïn ed-Donk. — Kharbet en-Nasbah. — A'ïn es-Soulthan 215

Pages.

CHAPITRE VIII. Départ de l'A'ïn es-Soulthan. — Kharbet es-Somera. — Kharbet el-Maskarah. — Tell el-Fasaïl, jadis Phasaélis. 225

CHAPITRE IX. Tell Oumm et-Theil. — Attaque de Bédouins. — Halte près de l'Oued el-Fera'a. — Kharbet Makherouk. — Tell Djouzelah. — Gué de Damieh. — Vallée du Jourdain. — Djisr Damieh. — Tell Damieh. — Tell Keraoua. — Retour au campement 233

CHAPITRE X. Kharbet Kerzeleia. — Ascension du Djebel Sarthabeh. — Kharbet Koufa. — Kharbet el-Kala'h. — Descente de cette montagne. — Retour au campement 243

CHAPITRE XI. Kharbet Basalieh. — Tell es-Safra. — Kharbet Aliakelouni. — Kharbet Oumm-Keismah. — Kharbet Soumra. — A'thouf (Tappouah). — Tamoun. — Ras el-A'ïn Fera'a. — Tell el-Fera'a. — Bordj el-Fera'a. — Kharbet A'sir. — Tell el-Kadhieh. — Retour au campement. 250

CHAPITRE XII. Kharbet es-Sireh. — Siret el-Ma'azeb. — Tell es-Sa'ïdieh. — Haouch ez-Zakkoum. — Kharbet el-Bridje. — Kharbet A'ïn es-Sakout, jadis Soukkoth 264

CHAPITRE XIII. Kharbet Tleilat el-Maleh. — Kharbet Ech-Chekeb. — Kharbet Hammam el-Maleh. — Kala'at el-Maleh. — Retour au Kharbet A'ïn Sakout. 275

CHAPITRE XIV. Départ du Kharbet A'ïn es-Sakout. — Tell er-Radrha. — Tell Oualy Abou-Feradj. — Tell el-Meleikeh. — Tell et-Taoum. — Kharbet Feradj. — Tell el-Asari. — Tell el-Ferouana. — Kharbet el-Medjedda'h. — Tell Re'ian. — Tell el-Djezel. — Tell el-Menchieh. — Tell Balah. — Beisan, jadis Beth-Cheân ou Scythopolis 281

CHAPITRE XV. Départ de Beisan. — Khan musulman. — Magnifique plaine. — Choutthah, peut-être jadis Beth-Ha-Chittah. — Beit-Elfa; est-ce l'ancienne Béthulie? — Kharbet Djedeideh. — Kharbet Cheikh Hasan. — Koumieh. — Kharbet Djaloud. — A'ïn Djaloud, jadis E'n-Harod. — A'ïn el-Maïteh. — Zera'ïn, jadis Jezraël 299

CHAPITRE XVI. Noures. — El-Mezar. — Sandelah. — Djelameh. — Mekeibeleh. — Djenin, jadis E'n-Gannim 324

CHAPITRE XVII. Beit-Kad. — Ed-Deir. — A'ïn el-Hadid. — Djelboun, jadis Gelbous. — Foukou'ah. — Djell Kamous. — Oumm et-Tautah. — Raba. — A'rabouneh. — Deir er-Rhazaleh. — A'raneh. — Kharbet A'ba. — Retour à Djenin 333

CHAPITRE XVIII. Kharbet Bela'meh, jadis Belma. — Kharbet Kefr Iaroub. — Kharbet Oumm el-Bouthmeh. — Kharbet Roubraba. — Koubatieh. — Misilia. — Djerba. — Sanour, jadis probablement Béthulie. 339

Pages.

CHAPITRE XIX. Merdj Sanour. — Oualy Kheich. — Meiteloun. — Tell Khabar. — Siris. — El-Djedeideh. — Sir. — Kharbet el-Koufeir. — Djebel Bezeik. — A'kabah. — Kharbet Salhab. — Teiasir, jadis Acher. — Thoubas, l'antique Thebez. 351

CHAPITRE XX. Kharbet Yarzeh. — Kharbet Sinia. — Kharbet A'ïnoun. — Kharbet el-Fera'a. — Kharbet Faroua'h. 360

CHAPITRE XXI. Thallouza, jadis probablement Thirza. — A'sireh. — Kharbet ech-Chouf. — Retour à notre campement de l'Oued Bidan. 365

CHAPITRE XXII. Départ des vergers de l'Oued el-Bidan. — Kharbet A'sker. — Tombeau de Joseph. — Puits de Jacob. — Ras el-A'ïn Balathah. — A'ïn Dafneh. — Aouliet el-A'moud. — Enfoncement demi-circulaire du Garizim et de l'E'bal. — Arrivée à Naplouse. 370

CHAPITRE XXIII. Description de Naplouse. 390

CHAPITRE XXIV. Histoire de Sichem, plus tard Neapolis, actuellement Naplouse. 404

CHAPITRE XXV. Ascension du Garizim. — Tena'cher Balathah. — Kala'h. — Bir Balathat es-Samera. — Lieu prétendu du sacrifice d'Abraham. — Kharbet Louza. — Ras Kikis. — Histoire du Garizim. — Retour au lieu de mon campement. 424

CHAPITRE XXVI. Départ pour le mont E'bal. — Grottes sépulcrales. — Kharbet A'sker. — Kharbet A'koud. — Kharbet Kefr Kous. — Kharbet Kleiseh. — Oualy Setti Selimah. — Oualy A'mad ed-Din. — Descente et retour à Naplouse. 446

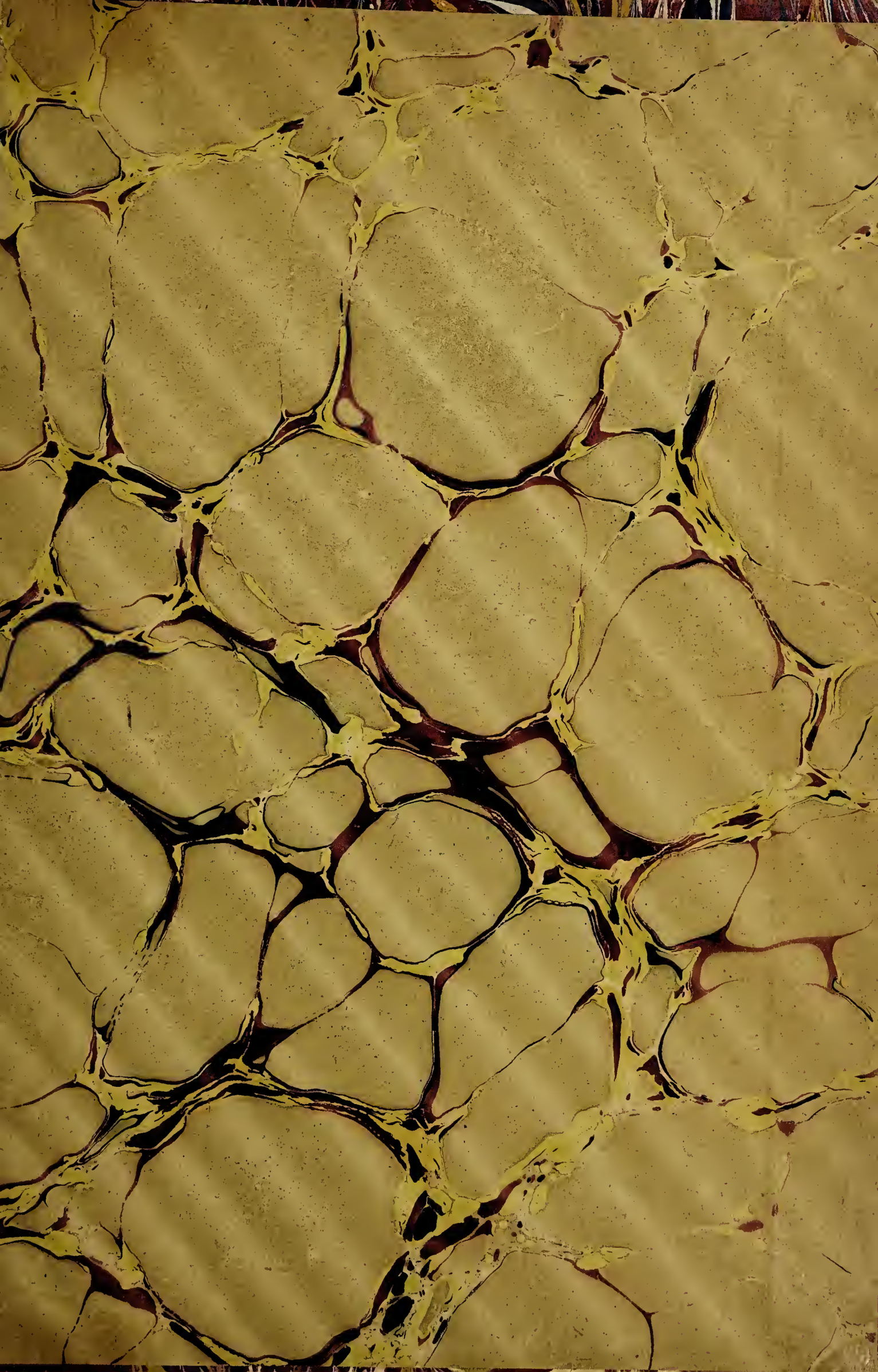
CHAPITRE XXVII. Beit-Dedjan. — Beit-Foureik. — Kharbet el-Mezar. — Salem. — Deir el-Hathab. — A'zmouth. — Retour à Naplouse. 454

CHAPITRE XXVIII. Kefr Kellil. — Maklma el-Fouka. — Makna et-Thata. — Haouarah. — Kharbet Zeidan. — Aoudelah. — A'ourtah. — Roudjib. — Kharbet ed-Douarah. — Retour à Naplouse. 456

FIN DE LA TABLE.

Date Due

[redacted]			
FACULTY			
J[redacted]80			
AUG 3 1 '84			



DS107 .G93 v.4
Description geographique, historique et
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00066 5036